



**HISTOIRE GÉNÉRALE
DE LA CHINE
OU
ANNALES DE CET EMPIRE**

Traduites du TONG-KIEN-KANG-MOU

par le feu Père
Joseph-Anne-Marie DE MOYRIAC DE MAILLA,
Jésuite François, Missionnaire à Pékin

TOME DIXIÈME

à partir de :

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

ou ANNALES DE CET EMPIRE,

par le feu Père Joseph-Anne-Marie DE MOYRIAC DE MAILLA, Jésuite François,
missionnaire à Pékin,

Publiées par M. l'Abbé GROSIER,

Et dirigées par M. Le Roux DES HAUTESRAYES, Conseiller-Lecteur du Roi,
Professeur d'Arabe au Collège Royal de France, Interprète de Sa Majesté pour
les Langues Orientales.

OUVRAGE enrichi de Figures & de nouvelles Cartes Géographiques de la Chine
ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur KANG-HI, & gravées
pour la première fois.

TOME DIXIÈME.

A Paris (1779), chez

- Ph.-D. Pierres, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collège Royal de France, rue Saint-Jacques, &
- Clousier, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
janvier 2013

TABLE DES CHAPITRES

XXI^e DYNASTIE. LES MING

1368. [Hong-vou](#) — 1398. [Kien-ouen-ti](#) — 1403. [Tching-tsou](#) — 1425. [Gin-tsong](#) — 1426. [Suen-tsong](#) — 1436. [Yng-tsong](#) — 1450. [King-ti](#) — 1465. [Hien-tsong](#) — 1487. [Hiao-tsong](#) — 1506. [Ou-tsong](#) — 1521. [Chi-tsong](#) — 1567. [Mou-tsong](#) — 1572. [Chin-tsong](#) — 1620. [Kouang-tsong](#) — 1620. [Hi-tsong](#) — 1627. [Hoäi-tsong](#) — 1644. [Chi-tsou-tchang-ti](#).



VINGT-UNIÈME DYNASTIE

LES MING

@

p.001 **1368.** Tchu-yuen-tchang, fondateur de la dynastie des Ming ¹,
était le second des fils d'un pauvre laboureur, qui demeurait dans un

¹ Le *Tong-kien-kang-mou*, dont on a donné jusqu'ici la traduction, & qui comprend l'histoire des vingt premières dynasties impériales, n'allant pas plus loin que celles des Yuen ou Mongous, le père de Mailla s'est vu obligé, pour continuer son travail, d'avoir recours aux auteurs contemporains des deux dernières dynasties des Ming & des Tsing. Il s'est attaché à ceux qui lui ont paru mériter le plus de créance, soit par les places qu'ils ont occupées, soit par la réputation dont ils jouissent parmi les lettrés & dans tout l'empire. Il aurait été à désirer que le traducteur eût eu pour ces deux dynasties, le même guide que pour les précédentes ; mais le gouvernement n'ayant point encore publié l'histoire authentique des Ming, & celle de la dynastie régnante ne devant paraître qu'après qu'une autre famille lui aura succédé, il aurait été obligé de finir où le *Tong-*

Histoire générale de la Chine

village de la dépendance de Ssé-tchéou, du département de Fong-yang-fou de la province du Kiang-nan. Ses ^{p.002} parents, craignant de le perdre, parce qu'il était d'une complexion délicate, le vouèrent au service de l'idole qu'on honorait dans le temple Hoang-kio-ssé, & à l'âge de dix-sept ans il se fit bonze ho-chang, la quinzième année du règne de l'empereur Chun-ti, auquel il succéda à l'empire. Ce jeune bonze doué d'un esprit excellent & d'un sens droit, eut à peine demeuré quelque temps parmi les ho-chang, qu'il en connut les désordres : il n'y fit pas un long séjour ; dès qu'il vit que son tempérament se fortifiait, il quitta leur habit, & se sentant des inclinations guerrières, il alla se ranger sous les drapeaux de Ko-tsé-hing, en qualité de simple soldat. Peu de temps après, Ko-tsé-hing, charmé de son esprit & de son intelligence, lui donna

kien-kang-mou s'arrête & le public aurait été privé des événements qui l'intéresseront toujours davantage, parce qu'ils se rapprochent plus de notre temps : ainsi le père de Mailla a cru lui faire plaisir en poussant son histoire aussi loin qu'il lui a été possible de le faire, & il s'est appliqué à choisir parmi les écrivains, dont les mémoires sont devenus publics, ceux qui ont le plus de rapport entre eux. Les faits lui en ont paru si certains & avérés, qu'il assure qu'à quelques petits détails près, on les trouvera les mêmes que ceux qui seront consignés dans les Annales de ces deux dynasties, lorsqu'elles paraîtront revêtues du même sceau d'authenticité que le *Tong-kien-kang-mou*. Les trois auteurs que le père de Mailla a suivis sur ce qui concerne les Ming, sont le docteur Kou-ying-tai, examinateur des lettrés du Tché-kiang, dont l'ouvrage intitulé *Ming-ssé-ki-ssé-pen-mo*, ou *Faits historiques de la dynastie des Ming*, a été publié par Fou-y-tché, premier ministre de Chun-chi, empereur des Tsing : ce ministre en faisait tant de cas que non content d'en être l'éditeur, il y a ajouté une préface de sa façon. Le second auteur, d'après lequel le père de Mailla a rédigé l'histoire des Ming, est Tchu-tsing-yen, docteur du premier ordre & gouverneur de Nan-yang-fou du Ho-nan. Son ouvrage, fait sur le modèle du *Tong-kien-kang-mou*, a pour titre *Tong-kien-ming-ki-tsuen-tsai* ; c'est-à-dire, *Suite complète de la dynastie des Ming*. Tchang-yn, président du tribunal des Rites & ministre d'État, le publia la trente-cinquième année du règne de Kang-hi. Enfin le troisième écrivain, que le père de Mailla a consulté sur les Ming, est le fameux lettré Tchong-pé-king, qui vivait sous cette dynastie, au temps qu'elle perdit le sceptre impérial. Son ouvrage, intitulé *Ming-ki-pien-nien*, c'est-à-dire, *Annales de la dynastie des Ming*, fut rendu public la quarante-septième année de Kang-hi, plus de cinquante ans après la mort de l'auteur. Ces trois historiens des Ming sont particulièrement distingués à la Chine, & personne n'y révoque en doute les faits qu'ils rapportent ; c'est sur leur réputation de fidélité & d'exactitude que le père de Mailla les a adoptés de préférence aux autres. Il a encore puisé dans un recueil de discours & d'instructions de Hong-vou, fondateur des Ming, que Chun-chi des Tsing a fait traduire en tartare pour son usage particulier dans le gouvernement de son nouvel empire & pour l'instruction des grands de sa cour. Ce recueil est intitulé *Ming-kouron-hong-vou-han-y-oyongo Tatsi-yen*, c'est-à-dire, *Documents importants de l'empereur Hong-vou, de la dynastie des Ming*. On peut juger par là des précautions que le père de Mailla a prises pour ne hasarder aucun fait, & que ce qu'il a extrait de ces différents auteurs particuliers, concernant cette dynastie, ne différera en rien quant à l'essentiel des *Annales* qui émaneront un jour du tribunal de l'histoire. Éditeur.

Histoire générale de la Chine

le commandement de quelques troupes, ^{p.003} dont il gagna si promptement l'affection, qu'en peu de mois il se vit en état de se faire chef de parti. La mauvaise conduite des officiers, sous lesquels il avait d'abord servi, contribua beaucoup à le décider : il en était aussi mécontent que ses camarades, & il voulut se soustraire à leur commandement ; mais la reconnaissance qu'il devait à Ko-tsé-hing l'engagea à ne l'abandonner qu'après lui avoir rendu quelque service considérable. Il l'accompagna jusqu'à Chou-tchéou, dont il se rendit maître ; après quoi, prenant lui-même son parti, il le sépara de Ko-tsé-hing, & à la tête de ses gens, auxquels plusieurs autres se joignirent, il alla se saisir de Ho-yang ¹. S'avancant ensuite du côté du grand Kiang, qu'il fit passer à ses troupes, il ^{p.004} s'empara de Tai-ping, où il fit de nouvelles levées : alors jugeant qu'il était en état de se soutenir, il dirigea sa marche vers Kin-ling ², qu'il prit d'emblée, & poussant plus loin ses conquêtes il fournit les villes de Kouang-té-tchéou, de Yang-tchéou, de Tchín-kiang, & d'autres places de ces quartiers. A la suite de cette expédition, il s'arrêta quelque temps pour faire reprendre haleine à ses troupes & affermir son autorité commençante.

Pendant ce repos, Tchu-yuen-tchang forma le projet de soumettre la province de Tché-kiang. Comme il faisait observer partout une exacte discipline à ses soldats, & qu'il ne faisait de mal qu'à ceux qui se présentaient les armes à la main pour lui résister, les peuples s'empressaient de se ranger sous son obéissance & de rechercher sa protection. Cette réputation le rendit d'abord maître de Ou-tchéou & de ses dépendances ; Yen-tchéou, Ku-tchéou & Tchu-tchéou suivirent bientôt cet exemple : Tchu-yuen-tchang revint ensuite à Kin-ling où il établit un tribunal pour le gouvernement des États qu'il s'était soumis.

¹ Ho-tchéou du Kiang-nan.

² Nan-king, capitale de la province de Kiang-nan : on donnait encore à cette ville le nom de Kien-kang.

Histoire générale de la Chine

Tandis qu'il était occupé à assurer ses conquêtes, en y établissant de sages règlements, Tchinyeou-léang, un des chefs de parti, vint lui enlever Taï-ping & faire des courses assez près de cette capitale. Tchu-yuen-tchang parut ne pas s'inquiéter de ses progrès, persuadé qu'il lui serait facile de reprendre ce que ce compétiteur lui enlevait : ainsi il ne discontinua point de s'occuper à établir la forme de gouvernement qu'il voulait donner à ses nouveaux États, & lorsqu'il y eut mis la dernière p.005 main, il partit à la tête de ses troupes pour reprendre Taï-ping & se venger de l'insulte que lui avait faite Tchinyeou-léang. Il attaqua encore Ngan-king, dont il se rendit maître ; & profitant du bonheur de ses armes, il soumit, avec une rapidité étonnante, Kiang-tchéou ¹, Long-hing ², Kien-tchang, Jao-tchéou, Yuen-tchéou, Ning-tchéou, Ki-ngan, & presque toute la province de Kiang-si.

Tchinyeou-léang, surpris de la rapidité avec laquelle Tchu-yuentchang s'était emparé de tant de villes, renforça son armée par des recrues, pour être en état de les reprendre ; il se prépara à cette expédition une année entière, au bout de laquelle il vint mettre le siège devant Long-hing, qu'il attaqua avec une espèce de fureur. Tchu-ouentching, qui en était gouverneur, soutint ses efforts & donna le temps à Tchu-yuentchang de venir à son secours avec une armée de deux cent mille hommes. L'approche de ce secours formidable fit lever le siège à Tchinyeou-léang, qui s'en retourna à Vou-tchang ³, où il avait fixé sa cour. A la sortie du lac Po-yang, il rencontra Tchu-yuentchang, & se battit trois jours durant avec beaucoup de bravoure, mais peu de succès : ce chef de parti, dans sa retraite, en vint une quatrième fois aux mains contre les troupes qui le poursuivaient, mais il fut tué dans cette dernière action, & sa mort découragea ses partisans ; bientôt ils ne pensèrent plus qu'à fuir du côté de Vou-tchang. La perte de cette bataille, fut suivie de l'extinction entière du parti de Tchinyeou-léang.

¹ Kieou-kiang, sur les bords du Kiang, à l'extrémité septentrionale du Kiang-si.

² Nan-tchang, près du lac Po-yang dans la même province.

³ Capitale du Hou-kouang.

Histoire générale de la Chine

Tchu-yuen-tchang soumit les provinces de Hou-kouang & de Kiang-si ; il en fit prendre ^{p.006} possession par ses officiers, & lui retourna à Kin-ling, dont il avait fait la capitale de sa nouvelle domination.

Après que ses officiers eurent pourvu à la sûreté de ces deux provinces, ils rejoignirent Tchu-yuen-tchang, qui leur ordonna de se tenir prêts à rentrer en campagne au commencement de l'année suivante, pour aller s'emparer du pays de Hoaï-nan, que les Yuen paraissaient avoir abandonné. Ils se mirent en effet en marche pour cette expédition, & n'eurent qu'à se présenter devant les villes de Kao-yeou, de Hao-tchéou ¹, de Ssé-tchéou, de Siu-tchéou & de Yng-tchéou, qui leur ouvrirent leurs portes. Tchu-yuen-tchang, maître de Ssé-tchéou sa patrie, partit de Kin-ling pour s'y rendre & visiter les tombeaux de ses ancêtres : s'étant transporté à cet endroit, qu'il trouva en assez mauvais état, il battit plusieurs fois de la tête, en arrosant la terre de ses larmes ; après quoi il entra dans la maison de la sépulture, où s'étant assis, il dit à Siu-tsun-gin & aux autres officiers qui l'accompagnaient :

— Dans les premières années de ma vie, n'étant que le fils d'un pauvre laboureur, je n'ambitionnais pas d'autre fortune que celle de mon père. Lorsque j'entrai au service, je n'avais d'autre désir que d'y remplir mon devoir : aurais-je jamais pu espérer de me voir un jour en état de rendre la paix à l'empire ? Après plus de dix ans d'absence, je reviens couvert de quelque gloire dans ma patrie, auprès des tombeaux de mes ancêtres ; j'y retrouve les vieillards que j'y avais laissés : devais-je, lorsque j'en sortis, m'attendre à tant de prospérité ! Une pareille destinée tient du merveilleux. Lorsque j'entrai dans les troupes en qualité de simple soldat, je vis ^{p.007} les plus braves & les plus estimés de nos officiers permettre à leurs soldats d'enlever les femmes & les enfants du peuple, & de lui ravir tout ce qu'il possédait : indigné d'un pareil brigandage, &

¹ Fong-yang.

Histoire générale de la Chine

pénétré de douleur à la vue de ces malheureuses victimes, j'osai élever la voix & faire des reproches à ceux qui l'autorisaient, mais les voyant sourds à mes représentations, je pris le parti de me séparer d'eux. J'assemblai les officiers des troupes qui m'obéissaient, & après leur avoir exposé mes justes sujets de plainte contre la licence effrénée du soldat, je leur recommandai de ne point souffrir de pareils désordres, d'épargner surtout le peuple, afin de lui faire connaître que nous n'avions pris les armes que pour se tirer de la misère & lui procurer une paix solide. Je ne me suis jamais écarté de ces principes, & j'ai puni sévèrement ceux qui ont osé contrevenir aux défenses que j'avais faites à cet égard. Le Hoang-tien a sans doute approuvé ma conduite, puisqu'il m'a élevé de l'état abject où j'étais né, & que je suis parvenu à être aujourd'hui votre chef.

Ayant rendu ses devoirs à ses ancêtres, en leur faisant les cérémonies d'usage, Tchu-yuen-tchang retourna à Kin-ling, où il tint conseil avec ses généraux sur les moyens de continuer ses conquêtes. La province du Tché-kiang ne lui était pas entièrement soumise, il y avait encore les deux partis de Tchang-ssé-tching & de Fang-koué-tchin en état de lui disputer le terrain. Su-ta, qu'il envoya contre le premier, se saisit de tout le pays dont il s'était emparé, & le fit prisonnier lui-même. Tang-ho, avec une autre division, se rendit maître des villes de Ouen-tchéou, de Tai-tchéou, de King-yuen, & de tout le pays voisin de la mer ; mais Fang-koué-tchin lui échappa, & s'enfuit par mer dans la province de Fou-kien.

^{p.008} Les officiers de Tchu-yuen-tchang, le voyant maître absolu des provinces de Kiang-nan, de Kiang-si, de Hou-kouang & de Tché-kiang, le pressèrent de nouveau de prendre le titre d'empereur, qu'il avait jusque-là refusé ; ils lui représentèrent que c'était le seul moyen de réunir les esprits & d'épargner beaucoup de sang : mais Tchu-yuen-tchang, qui

Histoire générale de la Chine

n'avait point encore attaqué à force ouverte les troupes des Yuen, ne se rendit point à leurs instances ; il avait horreur du nom de rebelle, & craignant de le faire donner, il se contenta de prendre le titre de prince de Ou, pour ne pas mécontenter ses officiers, leur promettant qu'aussitôt qu'ils l'auraient rendu maître du Ho-nan, ils seraient satisfaits de lui : il arbora dès ce moment le cortège de prince, & se nomma des officiers conformément à cette dignité.

Après la destruction de Tchang-tsé-tching & de son parti, le nouveau prince de Ou se trouvant avec Lieou-tsi & Tao-ngan, deux principaux membres de son conseil, leur dit, que n'ayant plus rien à craindre du côté du midi, s'ils tournaient leurs vues du côté du nord, il ne serait peut-être pas difficile de redonner la paix à l'empire. Lieou-tsi lui répondit, que le nombre de ses officiers augmentant chaque jour, & les provinces qui se soumettaient à lui étendant de plus en plus sa puissance, il en viendrait aussi aisément à bout que de rouler une longue natte.

— Vous vous trompez, reprit Tchu-yuen-tchang, un prince sage ne doit pas trop s'appuyer sur l'étendue de son pays, ni sur le grand nombre de ses sujets. Vous n'avez pas oublié comment nous avons commencé ; qu'étions-nous alors ? Ce n'est qu'en nageant dans le sang & en affrontant les plus grands dangers, que nous en sommes venus au point de puissance où nous nous voyons ^{p.009} aujourd'hui ; quand bien même nous serions maîtres des provinces du nord, nous ne devrions pas nous croire hors de péril. L'élévation ou la chute dépendent ordinairement de la vigilance ou de la négligence de ceux qui sont à la tête du gouvernement.

— Prince, répondit Lieou-tsi, Tchang-ssé-tching était celui de tous les chefs de parti qui paraissait avoir le plus d'habileté, & dont la chute ait le plus surpris l'empire. Si dans une circonstance aussi favorable, nous tournions nos armes du côté

Histoire générale de la Chine

du nord, oserait-t-on s'y opposer ? Le seul bruit que nous prenons cette résolution, fera sur les esprits un effet semblable à celui du tonnerre sur les oreilles.

— Quand on examine attentivement, dit le prince, telle affaire que ce soit, on en voit le fort & le faible. Mais sans connaître les dispositions où peuvent être les provinces du nord, dois-je supposer qu'à l'approche de nos troupes, on se soumettra sans coup férir ? On doit s'attendre à se battre ; tout ce qu'on peut se promettre, c'est de se comporter avec bravoure dans l'action & de profiter de ses avantages. Si l'empire était aussi aisé à conquérir que vous le faites, il y a longtemps qu'il serait tombé en d'autres mains que les nôtres. Devons-nous, sur les succès que nous avons eus jusqu'ici, nous croire invincibles ? Ce serait nous exposer à tout perdre.

Ce prince voyait avec satisfaction l'ardeur de ses troupes, qui ne respiraient qu'après la conquête des provinces du nord & pour ne pas la laisser ralentir, il assembla un nouveau conseil, où il admit ses principaux officiers, auxquels il dit :

— Li-siang-koué, Su-siang-koué, Tong-ping-tchang & moi, sommes tous quatre du même village ; nés de pauvres laboureurs, nous fûmes en même temps simples soldats. p.010 Aujourd'hui, à la tête des braves qui nous ont suivis, nous avons tiré quatre grandes provinces de l'oppression sous laquelle elles gémissaient. Lorsque je considère combien il est difficile de réduire le cœur de l'homme, j'en perds entièrement le repos : une fois gagné, il est facile à conduire ; mais il n'est pas moins aisé de le perdre. Établir une forme de gouvernement stable & sagement combinée, n'est point l'affaire d'un jour. Rien de plus difficile que d'empêcher les abus de s'y glisser, mais qui ne sait pas l'établir, est incapable de la savoir maintenir : voilà la source de tous les troubles. Les

Histoire générale de la Chine

provinces du nord ne jouissent point encore de la paix, le peuple y est dans la misère ; le temps est venu de l'en tirer : & afin d'assurer le succès de cette entreprise, il faut exercer avec soin nos soldats, mettre à leur tête de braves officiers capables de conduire une si importante expédition, & ne pas différer de partir. Personne n'est plus attentif à ne point s'écarter de mes ordres que Su-ta ; c'est à lui qu'il faut déférer le commandement en chef. Tchang-yu-tchun a peu d'égaux pour la bravoure ; il ne craint point le danger, & sait se tirer d'un mauvais pas : il faut qu'il aide Su-ta. Quant aux autres officiers & aux gouverneurs qu'il faudra laisser dans les places conquises, le général Su-ta y pourvoira avec sa prudence ordinaire.

Le prince de Ou, qui avait conçu le dessein de soumettre tout l'empire, nomma dans le même conseil des officiers pour aller conquérir les provinces du Fou-kien, du Kouang-tong & du Kouang-si : il choisit Hou-ting-chouï, qu'il envoya dans le Fou-kien avec les troupes de Nganki & de Ning-koué, en lui ordonnant, aussitôt après la réduction de cette province, de passer dans celle de Kouang-tong. Il fit partir Yang-king à la p.011 tête des troupes de King-tchéou & de Siang-tchéou, pour se rendre maître du Kouang-si. Quelques jours avant leur départ, il assembla de nouveau ses officiers, & adressant la parole à Su-ta, il dit :

— Le mauvais gouvernement des Yuen a rempli l'empire de trouble & de désordres ; les différents partis qui s'y sont élevés, ont réduit les peuples à la dernière misère ; c'est dans le dessein de lui rendre la tranquillité dont il jouissait, & de faire revivre la vertu, que nous avons pris les armes. Lorsque nous passâmes le Kiang, vous me choisîtes pour votre chef : nous sommes parvenus à éteindre les partis de Tchinyeou-léang, de Tchang-ssé-tching, & de nous rendre maîtres des pays qu'ils avaient envahis. Les provinces de Fou-kien, de

Histoire générale de la Chine

Kouang-tong & de Kouang-si, dans peu nous seront soumises. Il s'agit maintenant de diriger notre marche du côté du nord, où les peuples ne sont pas moins opprimés. La province de Chan-tong, dont Hoang-hiuen & son fils se sont emparés, est en proie à leur brigandage. Semblables à des chiens & à des rats affamés, ils en dévorent les peuples. Ouang-pao-pao ne pense qu'à tromper l'empereur des Yuen. Li-ssé-tchi & Tchang-ssé-tao, animés à se détruire l'un & l'autre, n'écoutent point Ouang-pao-pao : Pouvons-nous désirer une conjoncture plus favorable ? Mais pour ne pas manquer notre but, de quels moyens pensez-vous qu'il soit à propos de se servir ?

— Du côté du midi, répondit Tchang-yu-tchun, toutes les provinces nous obéissent ; pour obliger celles du nord à les imiter, je ne vois point de meilleur expédient que d'aller droit à la cour des Yuen. Ne s'attendant point à être attaquée, & la prenant ainsi au dépourvu, elle ne résistera pas ; une fois maîtres de la cour, les autres provinces viendront d'elles-mêmes se ranger ^{p.012} sous notre obéissance : voilà la voie la plus sûre pour épargner le sang & redonner la paix à l'empire.

— Il y a près de cent ans, dit le prince, que les empereurs des Kuen tiennent leur cour à Ta-tou-fou ¹ ; ils n'auront pas manqué de la fortifier, & de la fournir abondamment de toutes les munitions nécessaires à une bonne défense : la longueur d'un siège nous fera consommer nos provisions de guerre & de bouche ; alors si les troupes des provinces, fidèles aux Yuen, venaient à leur secours, ne nous exposerions-nous pas à ruiner entièrement nos affaires ? Mon sentiment est donc de commencer par soumettre la province du Chan-tong, qui est comme le rempart de celle de la cour, & de passer ensuite dans le Ho-nan, qui en est comme les ailes, pour nous rendre

¹ Pé-king. Tatou-fou signifie *la ville de la grande cour*. Éditeur.

Histoire générale de la Chine

maîtres du fort de Tong-koan, dont la conquête nous ouvrira la porte des provinces de l'ouest : la cour, ainsi dénuée de ses plus forts appuis, ne peut nous échapper, & une fois soumise, les provinces subiront le joug & ne nous coûteront que la peine de nous présenter pour recevoir leur soumission.

Se tournant ensuite du côté du général Su-ta, il lui dit :

— Quiconque veut réussir dans une entreprise, doit auparavant en examiner les inconvénients ; de même il faut qu'il prévoit tous les moyens qui peuvent concourir au succès. Observez cette maxime, & vous verrez par votre expérience que vous réussirez presque toujours.

Il congédia l'assemblée, en leur recommandant de continuer d'agir avec la même activité, mais d'épargner le peuple.

Les généraux de cette armée partirent peu de jours après, ^{p.013} pour se rendre chacun à la tête de leur division : étant entrés dans la province du Chan-tong, ils s'emparèrent des villes de Y-tchéou de Y-tou ¹ & de leurs dépendances ; Lai-tchéou & la plupart des villes de cette province vinrent au-devant d'eux leur demander leur protection.

Dès le commencement de cette année, le prince de Ou avait reçu la nouvelle de la prise du Fou-kien par Hou-ting-chouï, & qu'il avait fait prisonnier Tchinyeou-ting, chef de parti, qui s'en était emparé : à la suite de ces succès, il n'avait pu s'aller présenter devant les principales villes ; partout on s'était soumis & on avait reçu ses ordres. Ce général, maître du Chan-tong, laissant Tong-tchang avec un corps de troupes suffisant pour assurer sa conquête, entra avec le reste de son armée dans le Ho-nan, où il ne trouva aucune résistance : toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception de Tong-koan, que Li-ssé-tchi se mit en devoir de défendre à la tête d'une assez grosse armée, qu'il fit camper dans un lieu fort avantageux pour couvrir cette place importante.

¹ Tsing-tchéou.

Histoire générale de la Chine

Su-ta, accoutumé à vaincre, n'hésita pas à l'attaquer ; il le battit, & lui enleva tous ses équipages : la prise de Tong-koan suivit cette victoire.

A la septième lune, le prince de Ou reçut encore la nouvelle que les provinces du Kouang-tong & du Kouang-si lui étaient soumises. Ses grands officiers étant venu l'en féliciter, il leur dit :

— Avec le secours des braves & fidèles compagnons de nos travaux, nous voilà sur le point de voir la paix se rétablir dans l'empire ; puis-je ne pas y être sensible ? Je ne redoute que le Tien, & ma seule inquiétude est que le peuple ne souffre. Si je m'écarte de ce que le Tien exige de moi, je ^{p.014} m'expose à perdre le cœur du peuple. Si j'entreprends au-dessus de ce que je dois, le Tien le désapprouvera, les peuples en murmureront & je tomberai. Cette idée me tourmente & me jette dans de continuelles appréhensions.

— Lorsque vous prîtes les armes à Hao-léang ¹, lui dit Li-chantchang, vous n'aviez pas un pouce de terre ; aujourd'hui, maître de tout l'empire, vous avez éteint tous les partis qui s'y étaient élevés, & vos troupes sont partout victorieuses ; les peuples viennent au-devant de votre joug ; n'est-ce pas un signe évident que la volonté du Tien est que vous montiez sur le trône ? Loin de vous y opposer, vous devez céder au vœu de vos officiers & de vos peuples.

— Les services que j'ai rendus à l'empire ne m'ont point encore acquis le droit de prétendre au sceptre, & il y aurait de ma part trop de présomption à croire que le peu de vertus que je possède m'ait gagné le cœur des peuples. Il y a encore plusieurs provinces qui ne sont point soumises, & trop de précipitation révolterait les esprits. Quoique les anciens princes, qui doivent nous servir de modèles, eussent toutes les

¹ Fong-yang-fou dans la province du Kiang-nan.

Histoire générale de la Chine

raisons de croire que le Tien les avait choisis pour gouverner, & qu'ils y fussent appelés par le vœu unanime des peuples, néanmoins ils refusaient ce haut rang, dans la pensée qu'il ne leur était pas dû. Tchinyeou-léang, maître de la plus petite portion d'une province, a osé prendre l'auguste titre d'empereur ; qu'en est-il arrivé ? Son orgueil a été puni & il n'est tombé que plus honteusement : son exemple est une leçon pour la postérité ; voudriez-vous que je m'exposasse à subir le même sort ? Si ^{p.015} véritablement le Tien veut que je prenne cet auguste titre, il en a déterminé le moment ; pourquoi vouloir le devancer ? Il n'appartient point à l'homme de pénétrer dans ses décrets, & encore moins de forcer sa volonté.

Après leur avoir expliqué ses sentiments, ce prince congédia ses grands, & leur signifia qu'il voulait incessamment aller joindre son armée du nord ; il ordonna en conséquence de préparer ses équipages. Lorsqu'il en fit la revue, il fut fort surpris de voir écrit en gros caractères, sur un de ses étendards, *Le souverain empereur qui donne la paix à l'empire, qu'il vive dix mille ans.* Il manda Li-chan-tchang, qui en avait la direction, & lui dit :

— Jamais vous n'auriez dû faire mettre sur mon étendard des caractères qui annoncent trop d'orgueil. Anciennement, lorsqu'on peignait sur les drapeaux le soleil, la lune, le dragon ; le tigre, les oiseaux, la tortue & le serpent, c'était pour inspirer de la terreur aux ennemis & donner du courage aux soldats. Les caractères de paix & de dix mille ans, ont je ne sais quoi de fanfaron qui révolte : il aurait mieux valu n'y mettre que ces mots : *l'ordre du Tien est que l'empire soit tranquille.*

Après avoir réfléchi quelque temps, il ordonna d'effacer tous ces caractères : ce prince partit ensuite pour le nord, au commencement de la septième lune intercalaire, & passa le Hoang-ho à Ping-lun : il prit en

Histoire générale de la Chine

passant les villes de Oueï-hoeï-fou, de Siang-tchéou, de Tchang-té, de Kouang-ping, de Chun-té, ainsi que beaucoup d'autres ; & sur la fin de cette même lune, il se présenta devant la ville de Tong-tchéou, qu'il emporta de force, après quelques jours d'attaque.

L'empereur des Yuen, se voyant sur le point d'être perdu, ne voulut pas se laisser prendre dans Yen-king ¹ ; il se sauva p.016 à Chang-tou hors de la grande muraille, où ne se croyant pas encore en sûreté, il s'enfuit à Yng-tchang-tou.

Après la prise de Tong-tchéou, le prince de Ou se rendit devant Yen-king, qui, dans le trouble & la consternation où elle était, lui ouvrit presque aussitôt ses portes : ce prince y fit entrer ses troupes avec autant de tranquillité qu'elles auraient pu faire en temps de paix, & alla prendre possession du palais, où il se fit reconnaître empereur de Chine par les siens & par ceux des Yuen qui s'étaient soumis à lui ; il donna le nom de Ming à sa dynastie, & celui de Hong-vou aux années de son règne, voulant que cette même année fut comptée pour la première.

Quoique les provinces occidentales fussent instruites de la rapidité de ses conquêtes, elles ne parurent cependant point intimidées de la prise de Yen-king. Koukou-témour dans le Chan-si, était en état de faire encore bien de la peine ; Li-ssé-tchi dans le Chen-si, paraissait vouloir s'y rendre indépendant & les provinces éloignées étaient dans l'attente du succès qu'aurait la révolution présente.

A peine Hong-vou eut-il pris possession du trône, qu'il nomma les généraux Su-ta & Tchang-yu-tchun pour aller dans le Chan-si, leur donnant pour lieutenants Fong-tsong-y, Tang-ho & Yang-king : ces officiers partirent tous de la cour à la neuvième lune. Tchang-yu-tchun prit la route de Pao-ting, où il laissa Li-kié pour gouverneur, & employa le reste de cette lune à mettre en sûreté toutes les places de ces quartiers.

¹ Pé-king.

Histoire générale de la Chine

Le grand-général Su-ta ne partit de Yen-king qu'à la dixième lune, pour donner le temps à Fong-tsong-y & à Tang-ho, qui venaient des provinces du midi, de se rendre dans le Chan-si. ^{p.017} Ces deux derniers passèrent le Hoang-ho à la tête de leurs troupes, & allèrent se présenter devant Hoaï-king. Pé-lo-tchu, commandant de cette place pour les Yuen s'enfuit à leur approche. Yu-gin, détaché pour aller du côté de Lou-tchéou ¹, prit en chemin faisant Yong-tchéou, & y laissa Tchîn-sin pour la garder.

A la onzième lune, le général Su-ta se rendit maître de Tchao-tchéou. Koukou-témour, soupçonnant que les Ming en voulaient à Tsé-tchéou, envoya Han-tchar à la tête d'un détachement considérable pour couvrir cette place ; mais étant informé que Su-ta faisait des préparatifs pour une grande expédition, il ne douta point qu'il n'en voulût à Taï-yuen, & il rappela Han-tchar pour l'aider à la défendre.

Su-ta partit en effet à la douzième lune, & prit les devants avec sa cavalerie, laissant ordre à l'infanterie de faire la plus grande diligence. En approchant de Taï-yuen, Ko-yn, un de ses officiers, découvrit de dessus une hauteur l'armée de Koukou-témour, qui lui parut nombreuse, mais en mauvais ordre. En ayant donné avis à Tchang-yu-tchun, celui-ci proposa au général de l'attaquer ; mais la chose paraissant impossible à Su-ta, dont l'infanterie n'était point encore arrivée, Tchang-yu-tchun lui dit qu'il fallait seulement aller tâter l'ennemi avec peu de monde, & profiter de l'obscurité de la nuit pour insulter leur camp ; qu'on jugerait de leur assurance par la manière dont on serait reçu : il lui conseilla encore de faire prendre des pétards pour donner le signal, auquel on répondrait par le canon du camp. Cette attaque ainsi concertée, Su-ta y envoya Ko-yn avec cinquante cavaliers. Ce brave ^{p.018} officier, laissant le reste de son monde à quelque distance du camp ennemi, ne prit avec lui que dix cavaliers, & trouvant le moyen d'y entrer sans être reconnu, il mit le feu à un monceau de paille. On répondit à ce signal du camp des

¹ Lou-ngan-fou, ville du premier ordre dans le Chan-si.

Histoire générale de la Chine

Ming, comme on était convenu ; alors les quarante cavaliers, que Ko-yn avait laissés dehors, tirèrent leurs pétards, & pénétrant dans le camp de Koukou-témour, ils y semèrent l'épouvante : étant soutenus à propos par Tchang-yu-tchin, qui arriva à la tête d'un nombreux détachement de cavalerie, la déroute fut générale. Koukou-témour était dans sa tente occupé à lire ; il ne s'aperçut qu'on l'attaquait, que par le tumulte de ses gens, qui prenaient la fuite. Se croyant perdu, il se lève avec tant de précipitation, que sans se donner le temps de prendre ses bottes, il monte sur le premier cheval qu'il trouve & s'enfuit à toute bride du côté de Tai-tong, suivi seulement d'une dizaine de cavaliers. Hopima, son lieutenant, & plus de quarante mille hommes mirent bas les armes & se soumirent à Su-ta, qui, indépendamment de tout le bagage de l'armée, prit encore plus de quarante mille chevaux : il envoya à la poursuite de Koukou-témour une troupe de cavaliers, qui coururent après lui jusqu'à Hin-tchéou, où ils apprirent qu'il se sauvait du côté de Kan-fou. Jugeant qu'il leur serait impossible de l'atteindre, ils revinrent sur leurs pas.

Après une si grande victoire, Tai-yuen se rendit aux Ming. Leur général tint avec ses officiers un conseil, dans lequel il fut résolu, que n'ayant plus d'armée en tête, on diviserait les troupes pour s'aller mettre en possession des autres villes de la province, qui n'avaient pas encore donné des marques de soumission. Fou-yeou-té & Siué-hien furent chargés d'aller à Ché-tchéou ; Tai-fou-tsou marcha à Yo-tchéou : Ting-yu-ming se ^{p.019} porta vers Hin-tchéou, & Tsiang-hing-tsong vers Ko-tchéou. Fong-tsong-y eut ordre d'avoir l'œil sur tous ces détachements, & de soutenir ceux qui auraient besoin de secours. Cet officier remplit exactement sa commission : les Ming réussirent partout, & les villes se soumirent sans beaucoup de résistance.

Cependant Tien-pao & Su-pé-tchang parurent disposés à se défendre dans Kiang-tchéou ; Fong-tsong-y vint lui-même pour les mettre à la raison : à son approche, ces deux officiers en sortirent pour aller se

Histoire générale de la Chine

donner au général Su-ta. Ainsi toute la province du Chan-si étant soumise, ce général en donna avis à l'empereur, qui lui répondit :

« Nous voyons dans l'histoire, que les anciens princes qui se sont frayé un chemin jusqu'au trône, ont toujours eu avec eux des gens d'une habileté extraordinaire qui les ont aidés à faire revivre la vertu & à rendre la paix à l'empire : c'est ainsi que les Chang, les Tchéou & les Han se sont élevés. C'est ainsi que les fondateurs de ces grandes dynasties sont venus à bout de rétablir le bon gouvernement. Depuis que j'ai le bonheur de vous avoir, j'ai remarqué constamment en vous beaucoup de droiture, un grand fond de prudence & de sagesse, une bravoure qui en impose aux esprits brouillons, & une fermeté courageuse à détruire le vice. Quelque éclatantes que soient les actions des anciens sages & des plus grands capitaines, elles ne l'emportent pas sur les vôtres. L'attention que vous avez à me proposer toutes les opérations que vous jugez nécessaires avant que de les exécuter, & votre exactitude à vous conformer à mes ordres, vous rendent un modèle, digne d'être cité, de la fidélité d'un sujet envers son prince. Je ne puis vous refuser le juste tribut de louange que vous méritez. Ainsi, à l'avenir, n'attendez plus mes ordres pour ^{p.020} agir, & disposez de mes troupes comme vous le trouverez à propos : dirigées par vous, je n'ai aucune inquiétude sur ce qu'elles feront, convaincu que l'honneur & le zèle pour mon service conduiront toujours un général qui m'en a donné des preuves si fréquentes & si marquées.

Pendant que les généraux des Ming travaillaient à soumettre les provinces, Hong-vou ne demeurait pas oisif à la cour. La première chose dont il s'occupa, fut d'empêcher le luxe de s'y introduire, en supprimant tout ce qui pouvait y donner lieu, & il commença par sa famille. Les Yuen avaient fait construire à Yen-king un palais, au milieu duquel s'élevait

Histoire générale de la Chine

une grande tour d'une architecture très riche & fort recherchée ; on voyait au-dessus deux statues qui sonnaient à chaque heure une cloche & battaient du tambour. Hong-vou eut la curiosité d'y monter avec une nombreuse suite de ses grands, & après avoir examiné en silence ce travail merveilleux, il dit, d'un air pénétré :

— Comment peut-on négliger les affaires les plus importantes, pour ne s'occuper qu'à élever des édifices aussi magnifiques ? N'est-ce pas donner de soi une bien mauvaise opinion ? Si les Yuen, au lieu de s'amuser à ces superfluités, s'étaient appliqués à contenter les peuples, n'auraient-ils pas conservé le sceptre dans leur famille ?

S'adressant ensuite à quelques-uns de ses grands :

— Je vous ordonne, leur dit-il, de faire abattre cette tour, & qu'il n'en reste aucun vestige.

La plupart des chars & des meubles de l'empereur avaient des ornements en or & en argent, afin que leur magnificence répondît à la majesté impériale. Hong-vou ordonna d'y substituer le cuivre & comme un de ses grands lui représentait que le travail en était précieux, que ce serait dommage de le détruire, & que d'ailleurs il devait considérer la dignité de la place ^{p.021} qu'il occupait :

— La gloire d'un prince, lui répondit l'empereur, n'est pas d'avoir des meubles somptueux & superflus, mais d'être le maître d'un peuple qu'il rende heureux. J'ai tout l'empire pour domaine, en serai-je plus pauvre quand je perdrai la façon de quelques meubles inutiles ? Si je donne l'exemple du luxe, comment pourrai-je le condamner dans mes sujets ?

Ce prince, sortant un jour de son palais, trouva ses gardes sous les armes, les officiers à leur tête ; il s'arrêta & leur dit :

— Il y a seize ans que vous & moi, nés au sein de la pauvreté, nous nous estimions heureux, lorsque nous pouvions avoir un

Histoire générale de la Chine

habit de toile ; dans les troubles qui ont agité l'empire nous sommes parvenus, moi à en être le maître, & vous à obtenir des emplois auxquels vous n'auriez jamais osé prétendre. La rapidité de notre élévation n'est pas moins surprenante que la destruction que nous avons faite des différents partis, devenus assez puissants pour se proposer de partager l'empire. Lorsque je pris les armes, vous le savez, je fis des défenses très sévères, à ceux qui suivaient mes drapeaux, de ne point répandre le sang du peuple & de ne lui causer aucun dommage. C'est pour nous en récompenser que le Tien m'a élevé sur le trône, & vous a procuré les places & les richesses que vous possédez.

Autrefois, quand je voyais les officiers des Yuen vêtus superbement, montés sur des chevaux richement caparaçonnés, affectant beaucoup d'orgueil, je m'imaginai qu'ils étaient gens à ne pas se laisser insulter impunément mais leurs princes & leurs sujets, oubliant les peines & les travaux qu'avaient essuyés leurs ancêtres, ne s'occupaient plus que de luxe & de plaisirs, sans s'inquiéter s'ils p.022 mécontentaient le peuple. Livrés à l'avidité de s'enrichir, & à l'ambition de s'élever, le Tien les en a punis : ils sont tombés, & ils ont perdu le peu de réputation que leur avaient acquis leurs ancêtres. Leur chute me met en garde contre moi-même. Si c'est un plaisir pour moi de récompenser le soldat, de donner des festins à mes officiers, je ne le fais qu'à propos. Soyez pareillement attentifs à ne pas vous laisser aller à un orgueil qui effacerait de votre souvenir votre premier état. Évitez le luxe & les superfluités, c'est le moyen de maintenir vos familles dans le lustre qu'elles ont reçu, & de le transmettre avec vos dignités & vos richesses à vos descendants.

Histoire générale de la Chine

Un jour de grande cérémonie, Hong-vou donnant à manger à ses officiers, leur dit, sur la fin du repas, qu'étant chargé de gouverner un peuple innombrable, il ne pouvait y suffire qu'en prenant sur son sommeil ; Lieou-tsi répondit que dans le temps que l'empire était agité de troubles, il n'avait pu se dispenser de prendre part aux affaires de la guerre ; mais que tout étant réuni comme en une seule famille, il était juste qu'il se tranquillisât.

— Hé ! le dois-je, reprit Hong-vou, tandis que les sages empereurs Yao & Chun, tout éclairés qu'ils étaient, ne prenaient point de repos ; dans les temps où ils jouissaient de la paix la plus profonde, ils étaient toujours en action occupés sans cesse des besoins de leurs peuples : moi qui ne fais, pour ainsi dire, que de paraître sur le trône, puis-je me comparer à ces grands princes, & me flatter de remplir une tâche qui leur donnait tant de peine malgré toute leur habileté ?

Peu de jours après, comme ce prince faisait peindre toutes les actions de sa vie, il dit à cette occasion à ses officiers :

— Vous ^{p.023} savez que je ne suis que le fils d'un laboureur ; mon père & mes ancêtres, gens simples & droits, attachés à leur devoir, fuyaient le vice & pratiquaient la vertu. Je suis le premier de ma famille qui se soit élevé ; je fais peindre dans différents tableaux la suite de ma vie, pour servir d'instruction à mes descendants, afin qu'ils voient combien de travaux & de peines il faut essayer pour obtenir un poste éclatant. Souvent ils ne pensent qu'à jouir des biens & des honneurs que leur ont laissés leurs ancêtres, s'abandonnant au luxe & à la débauche, sans faire attention aux peines que ces richesses ont coûté à leurs pères. C'est pour ne pas tomber dans un pareil oubli, que je veux qu'ils aient sans cesse devant les yeux le tableau de ma vie, & qu'ils se rappellent leur origine & leur devoir.

Histoire générale de la Chine

Arrivé dans la province du Chan-si, Su-ta reçut, à son passage par Tsi-ning, la visite de Kong-si-siao, fils de Kong-ké-kien, un des descendants de Confucius, qui venait le saluer de la part de son père ; ce général l'envoya à la cour, où il fut présenté à l'empereur, qui lui demanda pourquoi son père n'avait point encore paru. Le fils l'excusa sur une maladie qui l'empêchait de marcher,

— Retournez vers votre père, reprit l'empereur, & dites-lui de ma part : Confucius, votre ancêtre, ayant approfondi les règles du bon gouvernement, a mérité l'estime de tous les princes qui sont venus depuis lui. Les Yuen sont tombés pour ne les avoir pas suivies. Dans les temps que l'empire était en combustion, je me suis mis à la tête des sages, & suivant l'ordre du Tien, j'ai chassé ceux qui étaient la cause des troubles : mon dessein est de faire revivre le gouvernement des anciens. Quoique je fois d'une naissance obscure, j'ai cependant succédé aux ^{p.024} empereurs que vous avez reconnus pour vos maîtres. Le fondateur de la dynastie des Han n'avait pas une origine plus illustre que la mienne ; si c'est l'ordre du Tien que je règne, n'y a-t-il pas de la témérité à s'y opposer ? On dit que vous êtes malade ; si vous ne l'êtes pas, il semble que vous avez tort de n'être pas venu vous-même. Quand cet ordre vous parviendra, faites-y une sérieuse attention.

Aussitôt que Kong-ké-kien en eut pris lecture, il fut saisi de crainte, & se disposa à partir pour se rendre à la cour. Lorsqu'il parut devant l'empereur, ce prince lui demanda quel âge il avait :

— Cinquante-trois ans, répondit-il.

— Votre mauvaise santé, lui dit l'empereur, m'empêche de vous faire mandarin. Votre fils paraît avoir de l'esprit, & pourra devenir capable de remplir un emploi : ayez soin de l'instruire ; étant un des descendants de Confucius, vous ne devez pas

Histoire générale de la Chine

ignorer ce qu'il enseigne. Mon dessein est de faire revivre les sages documents qu'il nous a laissés.

Kong-ké-kien battit trois fois de la tête pour remercier l'empereur, qui lui donna une maison & un cheval ; il ajouta à ces présents l'ordre de lui délivrer chaque mois vingt mesures de riz du poids de cent livres.

Le lendemain l'empereur le fit encore venir en sa présence, & lui dit :

— Confucius a approfondi les règles du gouvernement, & a laissé à chacun les préceptes qu'il doit suivre ; ils expliquent les devoirs du prince & du sujet, du père de famille & de ses enfants : c'est sa réputation qui procure à ses descendants les honneurs que vous recevez. Il n'y a personne qui ne doive en homme sage s'instruire des devoirs de son état, & par conséquent de la doctrine de Confucius. Vous qui êtes de sa famille, vous ne devez rien négliger pour la connaître à fond,

Se tournant du côté de ses grands, il ^{p.025} leur dit qu'il ne donnait point de mandarinat à Kong-ké-kien, mais que par estime pour Confucius, il voulait qu'il eût des appointements comme s'il était en charge.

1369. A la première lune de l'an 1369, le général Su-ta se disposa à aller soumettre la province du Chen-si, & sur la fin de la deuxième lune, il fit défiler ses troupes du côté du Hoang-ho : Tchang-yu-tchun & Fong-tsong le passèrent les premiers à la tête d'une partie des troupes, & le général les suivit de près avec le reste de l'armée. Cette province était alors gouvernée par Li-ssé-tsi, qui paraissait vouloir s'y former une principauté & se rendre indépendant. Aidé par son frère & par Tchang-ssé-tao, deux excellents officiers, il pouvait causer de l'embarras aux Ming, d'autant plus que ses troupes & trouvaient renforcées de plusieurs Tartares mongous, qui étaient venus du Chan-si se ranger sous ses drapeaux ; mais la réputation du général Su-ta inspira tant de terreur, qu'il n'eut qu'à se présenter devant les villes pour s'en rendre maître.

Histoire générale de la Chine

Après avoir traversé le Hoang-ho, dont Li-ssé-tsi n'osa lui disputer le passage, ce général envoya un détachement de sa cavalerie du côté de Tsin-yuen ¹, & le suivit de près avec le gros de son armée. A son approche, Li-ssé-tsi en sortit & alla se jeter dans Fong-tsiang. Lorsque Tchéou-kaï, qui commandait le détachement, approcha des murailles de Tsin-yuen, il vit mille à douze cents des habitants de cette ville qui venaient l'inviter à y entrer. Tchéou-kaï en prit possession avec autant de tranquillité que si tout avait été en paix, & Su-ta en confia la garde à Keng-pin-ouen. Hamatou, officier des Yuen, voyant que le peuple de Tsin-yuen avait pris le parti de recevoir les p.026 troupes des Ming, se sauva avec Ouai-téou & quelques dizaines de soldats ; mais dès la première journée Hamatou fut tué par des paysans, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Ouai-téou, officier tartare, & Ouang-ou, officier chinois, purent se tirer de leurs mains : ils jugèrent par là que le meilleur parti était de se soumettre comme ils l'avaient déjà fait ; mais Su-ta, pour les punir de leur défection, leur fit couper la tête.

Su-ta attaquait alors Koan-kia-tong, place importante, que le Mongou Sankochéli défendait, résolu de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre. Il repoussa d'abord avec beaucoup de vigueur les attaques des Ming ; Su-ta le pressa ensuite si vivement, que ne pouvant plus tenir, il se tua lui-même, après avoir fait mourir sa femme & ses enfants. Hoché-pouha, Tchu-chun & Ouang-ko, officiers chinois, se donnèrent aussi la mort.

Quelques jours auparavant, Fong-tsong-y était parti du camp pour aller investir Fong-tsiang, où Li-ssé-tsi s'était enfermé : Tchang-yu-tchun, qui devait commander à ce siège, était chargé d'un écrit de l'empereur, adressé à Li-ssé-tsi pour l'engager à se soumettre de bonne grâce. Li-ssé-tsi, ébranlé à la lecture de cet ordre, paraissait disposé à la soumission, mais quelques-uns de ses officiers lui conseillèrent de prendre plutôt le parti de la fuite, qu'il préféra, en allant s'enfermer dans

¹ Si-ngan-fou, capitale de la province de Chen-si.

Histoire générale de la Chine

Lin-tao : ainsi avant que l'armée des Ming, destinée à faire ce siège, fut arrivée, la ville s'était déjà soumise sans coup férir. Le général Su-ta s'y rendit aussitôt, & ayant tenu conseil, la plupart de ses officiers furent d'avis d'aller à King-yang, où était Tchang-ssé-tao, parce que cette place serait plus aisée à prendre que Lin-tao. Su-ta leur dit au contraire qu'il valait mieux attaquer cette dernière, parce que King-yang était ^{p.027} une place bien gardée, où les ennemis avaient l'élite de leurs troupes, & que le temps qu'on mettrait à la prendre, donnerait le loisir à Li-ssé-tsi de fortifier son parti ; qu'en suivant le plan qu'il proposait, on aurait à l'ouest les Tou-ou & au nord les Ho-hoang, qui se déclareraient facilement en faveur des Ming, & dont on avait à espérer des secours d'hommes & de vivres. Il leur fit voir que toute retraite se trouvant par là fermée à Li-ssé-tsi, il ne pourrait leur échapper. Après avoir arrêté de la sorte ses opérations, il nomma King-hing-ouang Yu-ssé-ming pour la garde de Fong-tsiang, & afin de s'assurer de Long-tchéou & de Tsin-tchéou, il y envoya deux détachements, à l'approche desquels Lu-té & Tchang-y, qui commandaient dans ces deux places pour les Yuen, prirent la fuite. A cette nouvelle, Su-ta donna cinq cents hommes à Ouang-hong pour aller prendre possession de Long-tchéou, & mille à Tchang-koué-lou pour conserver Tsin-tchéou ; ensuite de quoi, avec le gros de l'armée, il s'approcha de Kong-tchang. Les officiers qui commandaient dans cette ville pour les Yuen, vinrent se donner à ce général ; il y laissa une garnison, & détacha Kou-chi & Tai-té qui allèrent se saisir de Lan-tchéou.

Voyant que tout lui réussissait, Su-ta envoya Fong-tsong-y, avec une partie de ses troupes, attaquer Lin-tao, & divisa l'autre en plusieurs détachements pour s'assurer de Ngan-ting-tchéou, de Tsing-tchéou, de Hoeï-tchéou & de Tsing-ning-tchéou. Li-ssé-tsi, investi de tous côtés, jugea qu'il ne pourrait échapper, & qu'il allait tomber au pouvoir des Ming : plutôt que de s'exposer avec sa famille à une ruine entière, il aima mieux prendre le parti de la soumission & il vint se mettre entre les mains de Fong-tsong-y, qui le fit conduire au ^{p.028} général. Il fut traité avec beaucoup d'égards, & envoyé à la cour.

Histoire générale de la Chine

Su-ta, maître de Lin-tao, ayant détaché Tchu-ming avec un corps de troupes pour aller prendre Yen-ngan, dont il le nomma d'avance gouverneur, se porta du côté de Sou-koan ¹ & de Ping-léang ², dans le dessein de s'emparer de King-yang, où Tchang-fang-tchin commandait. Cet officier, persuadé qu'il ne pourrait éviter d'être pris, envoya sa soumission ; mais comme elle n'était que simulée, dans la suite elle lui coûta la vie.

Tchang-ssé-tao, qui se trouvait à King-yang lorsque Lin-tao se rendit aux Ming, s'enfuit à Ning-hia, sur les frontières de Tartarie, afin de se ménager une retraite en cas qu'il y fût forcé : il laissa son frère Tchang-fang-tchin à King-yang pour la défendre. Su-ta, qui ne se fiait guère à la soumission de celui-ci, envoya contre lui un gros détachement sous les ordres de Tang-ho, qui trouva en effet les portes de King-yang fermées : une partie de la garnison sortit même en disposition de se battre. Tang-ho, qui se tenait sur ses gardes, marchait en ordre de bataille, & sans attendre que Tchang-fang-tchin le fît charger, il alla à sa rencontre & le poussa si vivement, que peu s'en fallut qu'il n'entrât pêle-mêle avec eux dans la ville. Le général Su-ta lui envoya cinq mille hommes de renfort, & lui ordonna de serrer la ville de si près, que rien n'en pût sortir : ces cinq mille hommes conduits par Tang-ho, furent suivis par plusieurs autres corps, dont l'un, commandé par Yu-tong-yuen, prit son quartier à l'ouest de la ville ; un second, sous les ^{p.029} ordres de Kou-chi, alla & placer au nord ; un troisième, que conduisait Fou-yeou-té, prit son poste à l'est, & un quatrième, à la tête duquel était Tchou-té, alla camper au sud.

Quoique Tchang-fang-tchin se vît resserré de toutes parts, il ne désespéra pas de se tirer d'affaire : il faisait de fréquentes sorties, & ses soldats se battaient avec courage. Cependant, comme il perdait beaucoup de monde, il jugea que, sans un renfort considérable, il lui

¹ Sou-tchéou.

² Lan-tchéou.

serait impossible de ne pas succomber ; & il dépêcha Tcho-ho, homme de résolution, à Ning-hia vers son frère & Ouang-pao-pao, pour leur demander un prompt secours. Ce dernier n'hésitant point à se mettre en campagne, envoya un corps de troupes se saisir de Pang-yuen ; le brave Hantchar, à qui il ordonna d'attaquer Yuen-tchéou, força cette place, dont le commandant perdit la vie en la défendant.

Su-ta ne s'attendait pas qu'on pensât à secourir King-yang ; il détacha sur le champ mille chevaux sous les ordres de Li-meou pour couvrir Long-té, Tsin-ngan & les autres places voisines, avec ordre de l'informer exactement de la marche des ennemis. Il fit dire à Fong-tsong-y & à Fou-yeou-té de faire garder Y-ma-koan, passage important, & d'y mettre un officier sur lequel on pût compter : ils y envoyèrent Su-li, de la famille de Su-ta. Ce général, que l'entreprise des ennemis avait mis en mouvement, fit encore plusieurs détachements pour couvrir ses conquêtes ; il envoya Yé-ché-tchin reprendre Pang-yuen, & Oueï-tching s'assurer de Pin-tchéou ; Fou-yeou-té & Siueï-hien eurent ordre de mettre Ling-tchéou hors d'insulte. Fong-tsong-y, qui était allé lui-même à Y-ma-koan, apprenant à son arrivée devant cette place, que Hantchar n'était pas loin, alla le chercher à la tête de sa ^{p.030} cavalerie ; mais Hantchar n'osa l'attendre & s'enfuit du côté de Pin-tchéou : trouvant cette ville occupée par les Ming, il poussa jusqu'à Y-lo.

La mort de Tchang-yu-tchun fut une grande perte pour les Ming ; c'était sans contredit le plus brave & le plus intrépide de leurs officiers. L'empereur nomma Li-ouen-tchong pour le remplacer, & lui donna un corps de troupes, avec ordre de le renforcer par une partie de la garnison de Tai-yuen : ses ordres portaient encore d'aller, avec ces forces, reprendre Tai-tong, dont Toli-pié prétendait faire une porte aux Yuen pour reconquérir la Chine. Li-ouen-tchong exécuta sa commission avec beaucoup de prudence ; il fit prendre différentes routes à ses soldats pour se trouver au jour marqué à cinquante ly de Tai-tong, d'où il envoya quelques cavaliers reconnaître la disposition de l'ennemi :

ayant tenté sans succès de l'attirer hors de ses lignes, il résolut de l'attaquer dans ses retranchements, & le lendemain il en commença l'attaque avec beaucoup de vigueur, mais il fut toujours repoussé, jusqu'à ce qu'ayant formé deux attaques en même temps, les Yuen, qui ne s'y attendaient pas, furent forcés & abandonnèrent leur camp aux Ming. Toli-pié fut fait prisonnier, plus de dix mille soldats mirent bas les armes ; tous les équipages, ainsi qu'un grand nombre de chevaux, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Le prince des Yuen, en se sauvant du côté du nord, avait recommandé à Toli-pié de lui conserver Taï-tong, comme une ressource pour rentrer dans l'héritage de ses pères. Il avait donné les mêmes ordres à Kong-hing, officier chinois attaché à sa fortune ; mais lorsqu'il apprit la perte de la bataille de Taï-tong, la prise de Toli-pié & la mort de Kong-hing, qui ^{p.031} avait été tué par ses propres gens, il perdit toute espérance de revenir du côté du midi. Toli-pié fut conduit à la cour ; l'empereur le reçut avec bonté, & lui fit présent d'un de ses habits.

Cependant le siège de King-yang durait toujours ; Tchang-sang-tchin s'y défendait en désespéré, faisant de continuelles sorties pour tâcher de trouver quelque issue par où il pût se sauver. Voyant que toutes ses tentatives étaient inutiles, & n'espérant plus de secours, il fit fonder le général des Ming ; mais Su-ta répondit que c'était un rebelle qui méritait la mort :

— Vous n'ignorez pas, ajouta-t-il à l'officier que Tchang-sang-tchin lui avait envoyé, cette fanfaronnade, qu'on ne doit point craindre les *boucliers dorés*, & qu'il n'y a que les *sept lances* de terribles : je veux faire voir que les *boucliers dorés* savent exterminer ces *lances* formidables, & que la bravoure ne consiste point dans la vaine ostentation qu'on en fait.

Ces *sept lances*, qui s'étaient rendues si fameuses chez les Yuen, étaient Tchang-ssé-tao, Tchang-fang-tchin, Ouang-pao-pao, Ho-tsong-tché, Hantchar, Yao-hoeï & Kong-hing, tous officiers distingués &

intrépides dans le danger. Tchang-sang-tchin, désespéré de se voir sur le point de tomber entre les mains des boucliers dorés, ne se détermina pas plus pour cela à se soumettre : cependant ses troupes étaient considérablement diminuées, & ses vivres presque entièrement consommés. Quelques-uns de ses soldats, rebutés des fatigues continuelles qu'ils essayaient, complotèrent de livrer la ville aux Ming, & ils engagèrent insensiblement leurs camarades à les seconder : s'étant tous réunis, ils ouvrirent une porte, par laquelle Su-ta fit entrer une partie de ses troupes. A la nouvelle que les Ming étaient dans la ville, Tchang-fang-tchin & son père, qui ne voulaient point s'exposer à une mort honteuse, se ^{p.032} précipitèrent dans un puits ; on les en tira pour leur trancher la tête. Su-ta fit subir le même supplice à tous ceux qui avaient favorisé Tchang-fang-tchin dans sa révolte. Cependant Ho-tsong-tché lui échappa ; cet officier, profitant du trouble où l'on était, trouva le moyen de se sauver du côté de la montagne Leou-pan. Le général Su-ta envoya dix mille chevaux pour l'y investir ; & sur ce qu'on lui dit qu'il n'avait fait qu'y passer, & qu'il avait pris la route de Lan-tchéou, il fit partir dix-sept mille hommes sous la conduite de Fong-tsong-y pour aller à sa poursuite & tâcher de le prendre. Mais comme cet officier, en arrivant à Tsing-ning, apprit que Ho-tsong-tché avait passé le Hoang-ho, il renonça à le suivre & revint sur ses pas. Le général Su-ta, voyant toute la province du Chen-si soumise, remit le commandement de l'armée à Fong-tsong-y, & se rendit à la cour avec Tang-ho sur la fin de la neuvième lune.

Ouang-pao-pao informé du départ de ce général, dont il attribuait les succès à son habileté, plutôt qu'à la bravoure de ses troupes, crut devoir profiter de son absence pour faire quelque entreprise ; il prit en conséquence par Sou-tchéou, pour aller camper auprès des murs de Lan-tchéou. Quoique Tchang-ouen, qui commandait dans cette place, n'eût que fort peu de monde, cependant comme il jugea que les troupes de Ouang-pao-pao devaient être harassées de leur marche, & qu'elles seraient à moitié battues s'il les attaquait, il vint tomber à l'improviste

sur elles : ne s'attendant pas à être aussi brusquement attaquées, elles en furent d'abord ébranlées ; mais reprenant ensuite courage, elles poussèrent à leur tour les Ming, & les menèrent battant jusqu'aux portes de la ville. Depuis cette action, Tchang-ouen ^{p.033} se contenta dans les murs, résolu de faire une vigoureuse défense. Yu-kouang, gouverneur de Kong-tchang, se mit à la tête de ses troupes pour venir à son secours ; mais en arrivant à Ma-lan-tan, il fut rencontré par un gros d'ennemis, qui le battit & le fit prisonnier. Ce premier succès fit croire au général tartare qu'il serait bientôt maître de Lan-tchéou, & afin d'engager le gouverneur à se rendre, il fit conduire Yu-kouang au pied des murailles, en lui ordonnant de dire aux assiégés qu'ayant été battu, ils n'avaient plus de secours à espérer. Yu-kouang leur cria au contraire de ne pas se laisser intimider de sa défaite, que le général Su-ta était sur le point d'arriver à la tête d'une puissante armée. Les Tartares, irrités de ce qu'il trompait leur attente, le mirent en pièces. Les assiégés, animés par l'espoir qu'il venait de leur donner, & défendirent avec un courage surprenant.

De son côté le général tartare, dans la crainte que le secours dont on l'avait menacé n'arrivât, les pressait vivement, sans leur donner aucun relâche : un jour qu'il faisait donner un assaut général, il aurait infailliblement forcé la place à l'endroit où commandait Tchu-yeou, qui se trouva pris de vin, si un officier subalterne ne se fût mis à la tête des troupes qui défendaient cette attaque & n'eût repoussé partout les assiégeants avec une perte considérable : Ouang-pao-pao ayant eu des avis certains que Lan-tchéou allait être secourue, leva le siège. Après la retraite des ennemis, Tchang-ouen tint un conseil de guerre pour juger Tchu-yeou, & il opina à le faire mourir. Tchu-yeou-ouen prit la parole & dit qu'il convenait que, suivant les lois militaires, Tchu-yeou méritait la mort, mais que la guerre devant être regardée comme finie, la grâce qu'on lui ferait, en lui laissant la vie, ne pourrait ^{p.034} tirer à conséquence, & qu'elle l'engagerait au contraire à mieux faire son devoir une autre fois. Les autres officiers se joignant à lui, Tchang-ouen se contenta de le casser.

Histoire générale de la Chine

Le général Su-ta fut reçu à la cour avec tous les honneurs & la distinction qu'il méritait : il fut conduit comme en triomphe, par tous les grands, à l'audience de l'empereur, qui lui dit que c'était à sa bravoure & à celle de ses officiers qu'il devait la réunion de l'empire sous sa domination. Su-ta battit de la tête, & répondit qu'ils n'en seraient jamais venus à bout s'ils n'avaient été dirigés par un prince aussi éclairé que lui : que la volonté du Tien, qui l'appelait au trône, s'était manifestée en dissipant les partis qui déchiraient l'empire & tyrannisaient les peuples. Il ajouta que l'empereur avait plus fait par sa sagesse qu'eux par leurs exploits guerriers, & que c'était à lui que les peuples étaient redevables de la paix & de la tranquillité dont ils jouissaient enfin.

L'an **1370**, Tchang-ouen, qui avait si bien défendu Lan-tchéou, arriva à la cour, en conséquence d'un ordre de l'empereur, & fut présenté par Su-ta, auquel ce prince dit :

— Grand général, si la conquête du Chan-si & du Chen-si rendent votre nom immortel, la défense de Lan-tchéou, contre une armée formidable de Tartares, couvre de gloire Tchang-ouen. C'est dans de pareilles occasions qu'on peut juger des hommes. Si ceux qui se sont signalés par quelque action d'éclat ne s'en prévalent pas, on les en estime davantage ; mais, s'ils en font parade, ils en diminuent à mérite. Un homme modeste ne vante point lui-même ses exploits, & un sage évite tout ce qui peut donner atteinte à sa réputation. Un brave qui manque de modestie & de sagesse, ne saurait réussir, quelque capacité qu'il ait d'ailleurs : p.035 l'histoire en fournit une infinité d'exemples. Mais, ajouta ce prince, dans ces temps de fureur & de trouble, combien de pères & de mères ont perdu leurs fils, de femmes leurs maris, & d'enfants leurs pères ! Je n'y saurais penser sans avoir l'âme percée de douleur. J'ordonne qu'on fasse une recherche exacte des familles qui sont dans ce cas, qu'on leur fournisse du riz,

Histoire générale de la Chine

suivant leurs besoins, & même de l'argent pour subvenir aux frais des cérémonies de ceux qui ne sont plus. Quand les ministres d'État y auront pourvu alors je serai tranquille & satisfait.

Lorsque nous commençâmes à porter les armes, officiers & soldats, tous espéraient devenir riches & s'élever. Ceux qui ont échappé au fer de l'ennemi, voient aujourd'hui leurs désirs comblés ; mais devons-nous oublier ceux qui ont perdu la vie en nous aidant à couronner notre entreprise ? S'ils ne peuvent jouir du fruit de leurs travaux, n'est-il pas juste de verser sur leurs familles des récompenses qu'ils ont acquises & payées de leur sang ?

À la deuxième lune, l'empereur convoqua une assemblée générale des habitants de la province de Tché-kiang, & leur fit un discours pour les exhorter à la vertu.

— Savez-vous, leur dit-il, pourquoi vous vivez en paix & dans l'aisance ? Les anciens nous apprennent que lorsqu'un peuple n'a point de maître, il est dans le trouble & dans la misère ; le fort opprime le faible, la multitude le petit nombre ; les riches ne sauraient être tranquilles chez eux, ni les pauvres se mettre à couvert des vexations. Je suis maintenant votre maître ; j'ai fait des règlements que je veux qu'on observe, par lesquels je prétends conserver aux riches leurs biens & pourvoir aux besoins des pauvres. C'est par sa vigilance & la ^{p.036} sagesse de ses lois qu'un souverain est le père de son peuple, & c'est par la vertu & l'exactitude à remplir ses devoirs que le peuple se rend digne de ses soins paternels.

Il leur fit ensuite donner des rafraîchissements, & lorsqu'ils furent sortis, il dit à ses grands qu'il avait cru devoir leur donner lui-même ces instructions, afin qu'elles fissent plus d'impression sur leurs esprits, & de les engager à vivre en gens de bien. Ouang-oueï répondit qu'il avait

Histoire générale de la Chine

anticipé sur les droits de ses mandarins, & qu'aucun des empereurs, depuis les trois premières dynasties, ne s'était ingéré d'instruire lui-même le peuple ; que tous en avaient laissé la commission à ceux qui en étaient chargés par leurs emplois, mais que personne, même ceux qui donnaient des leçons sur le gouvernement dans les écoles publiques, ne s'en acquittait avec autant d'habileté que lui & qu'on devait tout attendre d'un prince qui savait aussi bien instruire que gouverner.

Ouang-kong, nommé gouverneur du Fou-kien, allant prendre les ordres de l'empereur, ce prince lui dit :

— Lorsque je choisis quelqu'un pour un emploi, je n'ai égard qu'au mérite & à la vertu : s'il a les qualités que je désire en lui, je ne considère point si l'endroit où je l'envoie est éloigné ou voisin de la cour, ni s'il est de ma famille pour lui confier un poste important. La province du Fou-kien était autrefois fort riche ; sur la fin des Yuen les malheurs de la guerre l'ont ruinée : je vous envoie pour la soulager ; tâchez de réparer les maux qu'elle a soufferts & que l'alliance que nous avons ensemble ne vous fasse point oublier votre devoir. Soyez modeste, affable, généreux ; la droiture doit être la base de votre conduite. Si vous aviez le malheur de vous écarter de votre devoir & de vexer les peuples, je ne vous en p.⁰³⁷ punirais que plus sévèrement. Un souverain doit plus au maintien des lois qu'aux liens qui rattachent à sa famille.

Quoique l'empire fût entièrement réuni sous la domination des Ming, Chun-ti, dernier empereur des Yuen, retiré au nord de Yen-king, & Ouang-pao-pao au nord-ouest de la Chine, à la tête d'une armée, étaient en état de leur causer encore bien de l'inquiétude. L'empereur, dans le dessein d'étouffer tout sujet de trouble & d'établir solidement sa dynastie, nomma le général Su-ta pour marcher contre Ouang-pao-pao, & lui donna pour lieutenants Li-ouen-tchong, Fong-tching, Tong-yu & Tang-ho ; ces officiers lui représentèrent que Ouang-pao-pao & ceux de

Histoire générale de la Chine

son parti ne restaient attachés aux Yuen que parce que le dernier empereur de cette dynastie était encore vivant, & qu'en attaquant ce prince le premier, si l'on se saisissait de sa personne, les autres n'attendraient pas qu'on les contraignît à se soumettre. Hong-vou répondit que ce serait négliger l'ennemi le plus à craindre, que de laisser Ouang-pao-pao se fortifier ; que son intention était d'envoyer deux corps d'armées contre eux, & en conséquence de ce plan, Su-ta fut toujours chargé de l'expédition contre Ouang-pao-pao, & Li-ouen-tchong sortit de la grande muraille par Ku-yong-koan, pour aller, comme en chassant, dans le Chamo, & saisir du prince des Yuen & de sa cour.

A la deuxième lune, ce général partit de la cour pour se rendre à la tête de son armée, dont il détacha Hoa-yun-long, qui s'empara de Yun-tchéou & y fit prisonniers Horouta & Halaiï, officiers des Yuen, avec toute la garnison. Kin-tchao-hing eut un pareil succès à Tong-ching-tchéou, & Ouang-hing-tsou, qui commandait un troisième détachement, se rendit maître de Ou-tchéou & de Sou-tchéou.

p.038 A la cinquième lune, Li-ouen-tchong passa la montagne Yé-hou-ling avec son armée, & fit prisonnier Tchéou-tchin, qui gardait ce passage : poussant plus avant, il rencontra, près de la montagne Lo-to-chan, Mantsé-cha-pouting & Tourchi-pala à la tête de l'armée des Yuen, qui se mirent en devoir de l'arrêter. Le général Li-ouen-tchong les fit charger & leur enleva leur bagage avec leurs bestiaux ; allant ensuite se présenter devant la ville de Chang-tou, les officiers des Yuen qui gardaient cette place, la lui remirent aussitôt, & quittèrent même le parti de leur prince pour se donner aux Ming.

Li-ouen-tchong, informé que quelques troupes des Yuen s'étaient rassemblées en corps à San-pou-tsé-tchuen, & d'autres à Lo-ma-ho, détacha contre les premiers Sun-hing-tsou, & fit attaquer les autres par Sun-hou ; mais ces deux officiers furent si complètement battus, que presque tous leurs soldats & eux-mêmes restèrent sur la place. Alors ce général s'avança du côté de Yng-tchang, où le prince des Yuen s'était

retiré : ayant appris de quelques cavaliers, qu'il fit prisonniers, que ce prince était mort à la quatrième lune, il dépêcha aussitôt un courrier pour en donner avis à l'empereur, & continua sa route vers Yng-tchang. Un corps de troupes des Yuen ayant voulu lui disputer le passage, il le mena si vertement, que dès qu'il se présenta devant cette place, on lui en ouvrit les portes. Maïtilipala, petit fils de Chun-ti, dernier empereur des Yuen, les reines & les princesses qui se trouvèrent dans cette ville, plusieurs princes de la famille royale, & les grands attachés à son service furent tous conduits à la cour des Ming ; le seul Ngaïjeouchilipala, prince héritier des Yuen, trouva moyen de s'évader, suivi d'une dizaine de cavaliers ; & Li-ouen-tchong envoya inutilement à sa poursuite.

p.039 Dès que ce général eut rejoint le corps d'armée ; il le conduisit à Hing-tchéou, où trente-sept mille soldats & gens du peuple se soumirent à lui. De Hing-tchéou il alla à Hong-lo-chan, où il reçut encore la soumission de plus de seize mille sujets des Yuen : il détruisit ainsi dans le nord tout leur parti. Cette nouvelle arriva à la Cour des Ming les derniers jours de la cinquième lune, & les grands allèrent en corps en féliciter l'empereur, qui leur demanda s'ils savaient ce qui avait causé la chute des Yuen. Lieou-tsi répondit que, depuis l'antiquité la plus reculée, on n'avait vu que les Tartares mongous parvenir à se rendre maîtres de tout l'empire, & que sans doute leur dynastie l'avait possédé près de cent ans contre la volonté du Tien puisqu'elle était tombée.

— Le dernier prince des Yuen, dit l'empereur, n'était occupé que de ses plaisirs. Les grands profitant de son indolence, ne pensaient qu'à s'enrichir ; les trésors, épuisés par leurs malversations, plusieurs années de stérilité devaient nécessairement réduire les peuples à la misère, & les porter à former des partis qui ont ébranlé l'empire jusques dans ses fondements, par l'ambition excessive de ceux qui le gouvernaient. Touché des malheurs dont je le voyais accablé, je pris les armes, non contre les Yuen, mais contre les rebelles

qui & le disputaient ; aussi c'est sur ces derniers que je l'ai conquis ; si le prince des Yuen ne se fût point écarté des règles, d'un sage gouvernement, pour s'abandonner à ses plaisirs, & que les grands de sa cour se fussent acquittés de leur devoir, les gens vertueux auraient-ils pris les armes, & se seraient-ils déclarés contre eux ? Leur inconduite m'a procuré un grand nombre de partisans qui étaient convaincus de la droiture de mes intentions ; & c'est de leurs ^{p.040} mains, & non de celles des Yuen, que j'ai reçu l'empire. Si le Tien ne m'avait favorisé, serais-je venu à bout de détruire, avec tant de facilité, ceux qui s'étaient retirés dans le Chamo ? Nous lisons dans le *Chi-king*, que lors de la destruction de la dynastie des Chang, il restait plus de dix mille de leurs descendants, qui se soumirent aux Tcheou parce que c'était la volonté du Tien : l'homme peut-il ne pas respecter ses décrets ?

Les grands ayant demandé que le prince Maïtilipala fut immolé dans la salle des ancêtres de la famille impériale :

— Qu'on mette dans les trésors publics, répondit l'empereur, les richesses venues de Tartarie pour subvenir aux besoins de l'État ; à l'égard du prince Maïtilipala, quoique les temps qui nous ont précédés fournissent des exemples de pareils sacrifices, Ou-ouang, en éteignant la famille des Chang, usa-t-il de cette barbare politique ?

— J'ignore, dit Yang-hien, comment Ou-ouang se comporta ; mais personne n'ignore ce que fit le grand Tai-tsong.

— Je sais que ce prince, reprit l'empereur, fit mourir Ouang-chi-tchong dans la salle de ses ancêtres ; mais s'il avait eu entre les mains quelqu'un des descendants des Soui, je doute fort qu'il l'eût fait. Les princes des Yuen ont été les maîtres de l'empire pendant près de cent ans, mes ancêtres ont été leurs sujets ; quand même ce serait une coutume constante de

traiter de la sorte les princes d'une dynastie qu'on éteint, je ne pourrais jamais m'y résoudre.

Hong-vou ordonna seulement qu'on lui fit quitter l'habit tartare, & qu'on le revêtit à la chinoise ; après quoi il le déclara prince du troisième ordre, dont il lui assigna le cortège & les appointements, & il lui fit donner un palais pour lui & les princesses.

p.041 Le grand général Su-ta, qui avait ordre d'aller contre Ouang-pao-pao, était aussi parti de la cour à la deuxième lune de cette année, à peu près dans le même temps que Li-ouen-tchong, pour se rendre sur les limites occidentales à la tête de l'armée qu'il devait commander. A la quatrième lune il sortit par Ngan-ting, & s'avança jusqu'à Ping-si ; de là il envoya un détachement considérable, sous les ordres de Teng-yu, examiner la position des ennemis & resserrer leur camp. Quoique cet officier le trouvât défendu par un grand fossé, il l'attaqua cependant plusieurs jours de suite, mais sans succès, & il y perdit beaucoup de monde.

Tandis que Teng-yu se consumait en attaques inutiles, Ouang-pao-pao faisait travailler d'un autre côté mille à douze cents hommes à continuer les fossés depuis le bas de la montagne à l'est, jusqu'au sud de son camp ; Teng-yu rebuté par les pertes continuelles qu'il faisait, n'osa troubler ses travailleurs & il attendit l'arrivée de Su-ta.

Ce général ayant reconnu lui-même les ennemis, résolut de les attaquer dès le lendemain. A la pointe du jour il fit avancer un corps d'élite au sud-est du camp, & au grand jour il fit commencer l'attaque, qui fut vigoureusement repoussée : mais ce poste ayant été forcé, les soldats des Ming, animés par les efforts qu'ils avaient faits, entrèrent en furieux dans le camp des ennemis, qu'ils mirent dans un désordre effroyable, sans faire de quartier à personne : on compta jusqu'à quatre-vingt-quatre mille cinq cents hommes restés sur le carreau : les princes de l'an & de Ouen-tsi des Yuen, le prince Yen-tsé-hiao chinois, les généraux Hantchar, Hou-lin-tchi, Yen-fong-sien, Li-king-tchang, Tcha-

Histoire générale de la Chine

han-pouha, ainsi qu'un grand nombre d'autres officiers & mille huit cent p.042 soixante-cinq soldats furent faits prisonniers ; quinze mille deux cent quatre-vingts chevaux, quantité de chameaux, de mulets & d'autres bestiaux, & généralement tout le bagage furent la proie des vainqueurs.

Cependant Ouang-pao-pao leur échappa ; des qu'il vit son camp forcé, il s'enfuit avec sa femme & une dizaine de cavaliers du côté du nord. Après avoir passé le Hoang-ho sur un radeau, il se rendit à Ning-hia, & ensuite à Ho-lin. Ko-yn, un des lieutenants de Su-ta, le poursuivit jusqu'à Ning-hia ; mais apprenant qu'il avait poussé plus loin, & jugeant qu'il aurait de la peine à l'atteindre, il revint sur ses pas. Ouang-pao-pao trouva à Ho-lin le prince Ngaijeouchilipala, sous les drapeaux duquel il se rangea, & qu'il fit reconnaître empereur des Yuen.

Après cette fameuse bataille, Su-ta détacha Teng-yu avec une division considérable pour aller faire déclarer les Toufan qui avaient toujours paru favoriser davantage les Yuen que les Ming. Lorsqu'ils surent que cet officier s'approchait de leurs frontières, Holananpou, leur chef, vint au-devant de lui accompagné de quelques-uns des principaux de sa nation, & se soumit. Teng-yu poussant plus loin, reçut aussi la soumission des peuples de l'ouest du Hoang-ho ; il parcourut plus de mille ly de pays au nord-ouest de Kan-fou, d'où il revint à la neuvième lune, & envoya Oueï-tching à Ho-tchéou avec le titre de gouverneur, suivant le pouvoir qu'il en avait du général Su-ta.

A son arrivée à Ho-tchéou, Oueï-tching n'y trouva que des mesures & des monceaux de corps morts, dont il ne restait plus que les os ; c'était un effet de la vengeance & de la cruauté des Yuen envers les malheureux habitants de cette p.043 ville, qu'ils avaient exterminés sur le soupçon qu'ils voulaient se donner aux Ming. Les soldats de Oueï-tching, effrayés d'un spectacle aussi affreux, montrèrent beaucoup de répugnance à y demeurer, & paraissaient même disposés à se retirer sur le champ. Oueï-tching leur dit :

Histoire générale de la Chine

— Braves compagnons, lorsque nous reçûmes l'ordre de venir sur ces limites, n'étions-nous pas déterminés à affronter les plus grands dangers pour le service de notre patrie ? Quand le péril s'offre devant nous, aurions-nous la lâcheté de reculer ? Non, une pareille bassesse ne nous déshonorera jamais. Si nous fussions morts dans les déserts de la Tartarie sous le fer de l'ennemi, nos corps seraient restés sans sépulture, ou bien esclaves sans espérance de revoir nos familles, notre sort ne serait-il pas plus triste que la mort ? mais il est plus heureux, voici une occasion de nous rendre fameux dans les siècles à venir : il nous faut rétablir cette ville, & en faire une des plus belles de ces frontières ; l'empereur ne saurait manquer d'en être instruit, & de nous en récompenser.

Ces soldats animés par le discours de leur commandant, ne montrèrent plus qu'une entière soumission à ses ordres. Il les occupa pendant les deux derniers mois qui restaient de l'année, aidés des paysans du voisinage, à nettoyer la ville, à construire des maisons pour eux : ensuite il y attira les étrangers par les prérogatives qu'il accorda à ceux qui voudraient y venir commercer ; de sorte qu'en moins de six mois il rendit cette ville très peuplée.

A la quatrième lune de cette troisième année de son règne, Hong-vou avait déclaré prince de Yen Tchu-tai son quatrième fils. Ses belles qualités lui avaient mérité cette prédilection de la part de son père ; mais son ambition de régner causa dans la suite bien du trouble dans l'État.

^{p.044} Lorsque le général Su-ta détacha Teng-yu pour aller faire déclarer les Toufan, il apprit que Hou-yeou-gin, officier chinois depuis longtemps au service des Yuen, rassemblait des troupes au nord, & qu'il paraissait vouloir faire quelque entreprise. Fou-yeou-té, à la tête de trois mille chevaux, s'avança jusqu'au fleuve Hé-tong-kiang, où ayant su que Hou-yeou-gin était campé au-delà d'une montagne qu'il lui fallait passer,

Histoire générale de la Chine

il résolut de l'attaquer. Mais Hou-yeou-gin averti de sa marche, disparut dès la même nuit, & Fou-yeou-té revint sur ses pas.

A la huitième lune, Tao-kay, président du tribunal des Rites, accompagné de plusieurs grands, demanda à l'empereur la permission de lui donner une fête.

— Les anciens princes, répondit l'empereur, qui doivent nous servir de modèles, n'étaient point insensibles aux accords de la musique & ils se plaisaient à l'entendre en temps de paix : mais le peuple se ressent encore des calamités de la guerre, nos troupes sont peut-être aux mains avec l'ennemi, & tandis qu'elles exposent leur vie pour mon service, dois-je m'occuper de plaisirs ?

Les généraux Su-ta & Li-ouen-tchong, après avoir mis le parti des Yuen hors d'état de nuire, revinrent à la onzième lune à Kien-kang ¹, où l'empereur avait transféré sa cour, & ce prince alla au-devant d'eux avec toute sa suite jusques sur les bords du Kiang. Peu de jours après il leur donna une audience particulière, ainsi qu'à un grand nombre d'officiers, & leur dit :

— Par votre bravoure je suis venu à bout de rendre la paix à l'empire. Vos belles actions vous ont élevés à des postes honorables : vous devez chercher à maintenir vos ^{p.045} familles dans l'éclat, & à donner une éducation à vos enfants qui les porte à servir l'empire avec le même zèle & le même courage que vous avez fait : votre exemple leur inspirera la noble émulation de marcher sur vos traces, pourrai-je ne pas les protéger, & refuserai-je de leur transmettre les dignités que vous aurez possédées ?

Nous lisons dans l'histoire qu'avant de monter sur le trône, Tai-tsong se trouvant environné d'ennemis, & sur le point d'être

¹ Nan-king.

Histoire générale de la Chine

percé par Chan-hiong-sin, dut son salut à l'attachement de Yu-tchi-king-té un de ses officiers, qui poussant son cheval contre ce rebelle, le tua ; quelle gloire ne s'est-il point acquise par une si belle action ? Cependant Yu-tchi-king-té, disputant un jour sur la force & la bravoure avec Li-tao-tsong, prince de Gintching, ils s'échauffèrent au point de prendre querelle ensemble & de se battre : Li-tao-tsong perdit un œil. Taï-tsong voulait condamner Yu-tchi-king-té à mourir, & sans les pressantes sollicitations des grands, il ne lui aurait point pardonné. Le beau-frère de ce même empereur, se prévalant un jour de l'honneur qu'il avait d'être frère de l'impératrice, s'avisa, contre l'usage, d'entrer au palais le sabre au côté ; l'impératrice le sut, & elle voulait absolument qu'il subît la peine de mort portée par les lois ; mais l'empereur qui l'aimait, lui accorda sa grâce. Si les parents des princes sont ainsi soumis aux lois, les autres peuvent-ils espérer de les transgresser impunément ?

Il ajouta que, n'ayant plus occasion de s'occuper des exercices militaires, ils devaient s'associer avec quelques habiles lettrés, pour examiner les actions des grands capitaines rapportées dans l'histoire, & les avantages qu'ils s'étaient procurés à eux & à leurs familles par ^{p.046} leur zèle & leurs services ; il leur recommanda encore de réfléchir sur les malheurs & la chute de ceux qui s'étaient perdus en s'abandonnant au luxe & à la débauche, afin que ces exemples leur servissent de leçon pour ne pas s'écarter de leur devoir de la vertu.

Peu de temps après, les ministres d'État lui représentèrent que les Mongous du nord-ouest, amenés par le général Su-ta, se déplaisaient dans le midi, parce qu'étant d'une nation naturellement indocile & inconstante, qui ne s'était soumise que par la force, ils conservaient toujours le désir de retourner dans leur patrie, & qu'ils causeraient par leur retraite de grands troubles. Ces ministres conseillèrent de les placer au nord de la grande muraille. L'empereur leur répondit que dans un

Histoire générale de la Chine

gouvernement sage, il fallait considérer le naturel des peuples qu'on soumettait ; que les Mongous étant nés dans un pays froid, si on les transportait dans un climat chaud, ce serait les mécontenter, & peut-être les exciter à la révolte ; qu'il fallait au contraire les laisser vivre à leur fantaisie dans leur propre pays, en leur fournissant des bestiaux, & en les protégeant contre ceux qui voudraient les vexer.

Siueï-sien, envoyé dans les provinces les plus méridionales pour empêcher les pirates d'inquiéter les côtes, avait été créé, avant son départ, prince du troisième ordre, & l'empereur lui avait fait des présents considérables en argent & en soieries afin de l'engager à remplir sa commission avec désintéressement ; cependant cet officier se comporta si mal, qu'il fut peu de temps après, accusé de fouler le peuple, & d'avoir même fait mourir des personnes innocentes. L'empereur ayant mandé à cette occasion ses officiers généraux, il leur dit :

— Les fondateurs des différentes dynasties qui ont occupé ce trône, ^{p.047} attentifs à récompenser les officiers qui s'étaient distingués par leur bravoure, les ont élevés aux premiers emplois, en ajoutant à ces distinctions des libéralités capables de les contenter ; mais ces mêmes princes ont aussi puni sévèrement ceux qui se sont écartés de leur devoir, & c'est par cette conduite pleine de sagesse qu'ils sont parvenus à faire régner la paix. Han-kao-tsou n'éleva personne à la qualité de prince qu'il ne l'eût mérité par quelque action d'éclat ; mais si par la suite on se rendait indigne de cette faveur, il ne faisait aucune grâce. Heou-kun-tsi signala son zèle pour la dynastie des Tang ; cependant le grand Tai-tsong ne put le soustraire à la sévérité des lois, & les tribunaux chargés de leur observation lui firent subir la peine de mort qu'il méritait.

Lorsque Siueï-sien quitta le pays de Hiu-y sa patrie, pour me suivre, je pris pour lui une affection que j'ai toujours conservée. La fuite de Ouang-pao-pao, & la défaite de Hou-

Histoire générale de la Chine

tsong-tché dues à sa bravoure, sont des services que je ne puis oublier ; mais d'un naturel violent & emporté, il a fait mourir sans raison beaucoup de gens de mes écuries, de ma cuisine, de mes haras & plusieurs petits mandarins ; Ou-fou lui-même, qui m'avait suivi dès sa plus tendre jeunesse, & qui s'était toujours bien comporté, a été victime de sa brutalité, & il ne l'a fait mourir que pour lui enlever ses richesses. Peu de temps après, la veuve de Ou-fou, environnée de ses enfants en habits de deuil, est venue m'attendre sur mon passage & m'a présenté un placet contre ses violences. Mon premier mouvement fut de le livrer entre les mains de la justice ; mais réfléchissant qu'il n'était peut-être pas prudent de faire mourir un de mes premiers officiers ^{p.048} dans un temps où les troubles étaient à peine assoupis, je crus devoir suspendre son châtiment : ainsi je pris le parti de le créer prince du troisième ordre pour le récompenser de ses services, & de l'envoyer en exil sur les bords de la mer du midi exercer ses violences contre les pirates : je partageai ses appointements en trois parts, destinées l'une pour la famille de Ou-fou, la seconde pour celles des autres personnes qu'il avait tuées, & la troisième pour l'entretien de sa mère. Je croyais que, sensible à la grâce que je lui faisais, il se corrigerait ; cependant voilà de nouveaux meurtres & de nouvelles plaintes contre lui qui réveillent le cri du sang de Ou-fou, qu'il a injustement répandu ; tant de crimes accumulés sont-ils pardonnables ?

L'empereur s'adressant ensuite à Su-ta & aux autres généraux revenus de la guerre de Tartarie, il leur dit que, les grandes fatigues qu'ils venaient d'essuyer exigeant du repos, il leur permettait de ne venir que tous les trois jours au palais, ou même que tous les cinq jours, & qu'il les ferait avertir lorsqu'il surviendrait quelque affaire sur laquelle il serait à propos de les consulter. Ce trait de bonté de la part de leur

souverain les pénétra de reconnaissance & leur inspira une nouvelle ardeur à ne point se ménager pour son service.

Comme le froid fut excessif l'hiver de l'an **1371**, L'empereur ordonna à ses ministres de faire faire des habits fourrés pour les troupes de Ning-hia & les autres garnisons des frontières du nord. Il chargea le général Su-ta d'en faire la distribution, en lui recommandant de n'avoir égard qu'aux besoins présents, & il lui laissa le choix des officiers qui devaient l'accompagner,

Les Yuen avaient coutume de donner les emplois ^{p.049} considérables qu'à ceux de leur nation, & les Chinois n'y avaient aucune part. Hong-vou tint une conduite toute opposée, & n'eut égard qu'au mérite & aux talents : il disait que les censeurs de l'empire étaient comme ses yeux & ses oreilles ; & que quand il avait trouvé un homme droit, sincère, qui n'avait en vue que le bien public, il était sans inquiétude, persuadé qu'il ne lui cèlerait rien des besoins & de la misère du peuple. Tang-tou, censeur de l'empire, lui dit à cette occasion, que quand les princes des Yuen envoyaient quelqu'un pour tranquilliser les peuples, ces envoyés partaient de la cour en grand cortège, & qu'à leur retour ils n'avaient pas l'ombre de cette première magnificence : le peuple disait d'eux, qu'en partant ils brillaient comme les éclairs, mais qu'à leur retour ils étaient comme des tambours déchirés.

A la première lune, le général Su-ta partit pour le nord conformément aux ordres qu'il avait reçus, escorté d'une nombreuse suite. Après son départ, l'empereur manda Tao-kai, président du tribunal des Rites, & lui ordonna d'examiner si anciennement on ne faisait pas, soir & matin, les cérémonies aux ancêtres, afin qu'il s'acquittât de ce devoir de piété filiale envers son aïeul, son père & sa mère, qu'il avait regret de n'avoir pu servir de leur vivant, & auxquels il voulait du moins rendre après leur mort les devoirs d'un fils tendre & respectueux, en leur donnant tous les ans des marques de sa douleur aux jours institués pour cette cérémonie.

Histoire générale de la Chine

A la deuxième lune, Lieou-y, gouverneur du Leao-tong, se soumit aux Ming, & envoya à l'empereur le dénombrement des officiers, des soldats, du peuple & des villes qui composaient son département. L'empereur le continua dans son gouvernement avec les mêmes prérogatives qu'il avait p.050 sous les Yuen ; mais comme il n'avait pas eu la précaution de faire arrêter ceux qui s'étaient opposés à sa soumission, cette négligence fut cause de sa perte : Hong-pao-pao & Ma-yen-hoeï, à la tête d'une troupe de soldats, forcèrent sa maison & le tuèrent. Tchang-leang-tso & Fang-kao, deux officiers de Lieou-y, firent prendre les armes aux troupes qui étaient sous leurs ordres, & arrêtèrent Ma-yen-hoeï, qu'ils firent mourir ; mais Hong-pao-pao leur échappa, & alla se donner à Naha-tchu.

Le peuple du Leao-tong, s'attroupant autour de Tchang-leang-tso & de Fang-kao, les pressa de se charger du gouvernement de la province ; ces deux officiers se sentant trop faibles avec ce seul appui pour résister au parti des Yuen, qui était encore puissant, n'acceptèrent qu'en attendant les ordres de la cour ; ils envoyèrent à l'empereur le sceau des Yuen & les complices du meurtre de Lieou-y. Les ministres d'État chargés d'examiner cette affaire, dirent que le Leao-tong étant frontière de l'empire, il devait être de ses dépendances ; que cependant Kao-kia-nou gardant avec soin les forts des montagnes du Leao-tong pour les Yuen & Naha-tchu étant posté à la montagne Kin-chan avec un corps de troupes, il y avait apparence qu'ils se soutiendraient mutuellement, & que depuis la fuite de Hong-pao-pao & sa retraite auprès de Nahatchu, ils avaient sans doute déjà pris des mesures pour exciter du trouble. Ainsi les ministres furent d'avis de faire amener à la cour Patan & Tsenher, complices de Hong-pao-pao, & de donner le gouvernement du Leao-tong à Tchang-leang-tso & à Fang-kao : l'empereur approuva cette décision.

Dans le même temps, ce prince nomma Lieou-oueï-kien p.051 président du tribunal des crimes, & lui dit :

— Les vivres servent à entretenir la santé, & les remèdes à la rétablir. Un homme en santé qui abandonnerait sa nourriture

Histoire générale de la Chine

ordinaire pour ne prendre que des drogues, ruinerait infailliblement sa santé. La douceur & la justice sont les vivres que vous devez employer pour entretenir les peuples ; & les peines portées par les lois, sont les remèdes avec lesquels vous devez les guérir de leurs vices. Si ceux qui gouvernent renoncent à la clémence & à la justice pour n'user que de sévérité, c'est prétendre conserver les forces par le seul usage des remèdes. Je ne vous élève à cette importante charge, que parce que je suis persuadé que vous prendrez pour modèles les anciens qui se sont le plus distingués dans le même emploi.

A la troisième lune, Su-ta fit le dénombrement des familles soumises aux Ming qui habitaient les montagnes septentrionales du département de Pé-ping ¹ : il s'en trouva trente-cinq mille huit cents, qu'il divisa en différentes classes ; les unes de soldats, auxquels il assigna la paie ordinaire, & les autres de laboureurs, auxquels il donna des terres à cultiver : il leur fournit tous les ustensiles, de même que les bestiaux nécessaires au labourage. Trente-quatre mille cinquante-six autres familles se soumirent encore, & le suivirent en Chine.

Comme la sépulture des anciens empereurs avait été fort négligée sous les Yuen, Hong-vou envoya trente-cinq de ses grands à autant de tombeaux des empereurs qui s'étaient rendus recommandables par leur sagesse & leurs belles actions.

A la troisième lune intercalaire, ce prince dit aux grands assemblés :

— Autrefois l'unique emploi des eunuques était ^{p.052} de servir l'impératrice & les reines du palais. Ce n'a été que sous l'impératrice Teng-héou, de la dynastie des Han, que cette princesse croyant ne pouvoir pas avec bienséance admettre les grands à lui parler, se reposa sur ces mêmes eunuques du soin des affaires les plus importantes. Depuis cette époque on s'en

¹ Péking.

Histoire générale de la Chine

est servi dans l'administration ; mais combien de maux n'y ont-ils pas causé ? combien de villes ruinées, de familles réduites par eux à la plus affreuse misère, & éteintes jusqu'à la dernière étincelle ! On a voulu réprimer leur audace & leur insolence ; mais, comme des renards & des souris, ils ont su éviter adroitement le danger & se maintenir dans la faveur. Pour moi, je prétends les réduire au service intérieur du palais, dans la crainte que si je leur donnais la moindre autorité ils n'en abusassent ; s'ils s'avisent de vouloir se mêler des affaires du dehors, & de s'écarter de leur devoir, je les ferai punir sévèrement.

Après avoir expliqué avec cette fermeté ses intentions au sujet des eunuques, ce prince ajouta que ses fils étaient en âge d'étudier, & il chargea les grands de chercher de bons précepteurs, droits, modestes, d'une conduite irréprochable, pour leur expliquer les *King*. Comme il voulait que le prince héritier commençât à s'instruire du gouvernement, il ordonna aux tribunaux de porter devant lui les affaires ordinaires, se réservant la connaissance des plus importantes. Dans les instructions qu'il donna à son fils à ce sujet, il lui dit :

— Jeune & élevé dans l'intérieur du palais, vous n'avez encore aucune expérience ; vous ignorez ce qui se passe au-dehors, & vous n'en apprenez rien que par des rapports sur la fidélité desquels vous devez peu compter ; ce que vous voyez de vos yeux va jusqu'à la clef de la porte, & ce que vous entendez de vos oreilles n'arrive qu'à ^{p.053} la porte : mais avec un grand désir de s'instruire & de bien faire, & en consultant souvent les sages & les habiles gens, l'esprit & le cœur se forment insensiblement. Avec ces dispositions, on examine attentivement tout ce qu'on propose, & rarement on se trompe dans le jugement que l'on porte : trop de confiance dans ses

Histoire générale de la Chine

propres lumières & une précipitation préjudiciable, font tomber dans des fautes qu'il est souvent difficile de réparer.

Lorsqu'il eut nommé les précepteurs qu'il destinait à ses fils, il les fit venir, & leur dit :

— On prépare des médecines pour s'en servir dans les maladies, on amasse des richesses pour se mettre à l'abri de la pauvreté, & on recherche la conversation des sages & des savants pour s'instruire : je vous ai choisis pour former mes fils à la vertu, & leur mettre devant les yeux les grands exemples que nous offrent les siècles passés. Les hommes ont naturellement horreur des grands crimes ; mais peu s'appliquent à éviter les fautes légères : c'est cependant cette inattention qui détourne de la pratique des vertus. Celui qui néglige d'éviter de petits défauts, tombe infailliblement dans de plus graves. Quiconque veut empêcher l'eau de couler, en doit boucher la source : coupez la racine d'un arbre, il ne poussera plus. Si les princes que je vous confie font des fautes, & que vous ne les corrigiez pas, vous les verrez infailliblement en faire de plus grandes ; & si ce malheur arrive, vous ne pourrez plus arrêter les progrès du mal. Le bien qu'ils feront, quelque petit qu'il soit, ne saurait manquer de leur faire honneur ; mais le mal ne peut que les perdre de réputation : la gloire ou le blâme de leurs actions doivent rejaillir sur ceux qui les auront instruits.

^{p.054} A la septième lune, les officiers du Léao-tong qui reconnaissaient les Ming, envoyèrent un placet, dans lequel ils disaient que Naha-tchu, toujours campé auprès de la montagne Kin-chan, incommodait fort le peuple de leur district ; qu'ils avaient député vers lui Hoang-chéou pour l'exhorter à se soumettre, & que, contre le droit des gens, il l'avait retenu prisonnier. L'empereur nomma Ma-yuen & Yé-ouang pour commander les troupes qu'il envoya par mer dans cette province, avec

ordre de laisser une garnison à Kin-tchéou, & d'y faire venir Yé-ting-ki pour s'opposer aux entreprises que voudrait faire Kao-kia-nou. Il fit partir une seconde armée par terre sous les ordres de Hoa-yun-long. Cet officier prit la route de Yuen-tchéou, où il fut instruit que Senkia-nou était campé à Ya-téou avec une division. Sur cet avis, marchant toute la nuit, il arriva à la pointe du jour auprès de ses retranchements qu'il força : il le fit prisonnier avec tout son monde. Il prit encore plus de quatre cents chameaux ou chevaux ; & poussant plus loin, il emporta d'emblée le fort Liéou-hio-ssé, où Lur, qui en était commandant, fut fait prisonnier : de-là, s'avançant vers Ou-ping, dont les habitants s'enfuirent du côté du nord, il détacha Sun-kong pour aller sommer les princes Pétou-pou-hoa, Péyen-pou-hoa, Manpé-tiémour de la famille royale des Yuen, de se soumettre. Comme ces princes n'étaient pas en état de se défendre, Sun-kong les amena à son général, qui les fit conduire à la cour, où ils arrivèrent à la douzième lune. L'empereur leur fit donner des maisons & tout ce qui leur était nécessaire, suivant leur condition.

Comme on s'attendait que la province du Ssé-tchuen se rendrait d'elle-même, on avait différé jusqu'alors d'y envoyer des troupes pour la réduire par la force : cependant les officiers ^{p.055} que les Yuen y avaient mis, voyaient, sans s'en inquiéter, les Ming devenus maîtres de l'empire : ils savaient les Yuen fugitifs dans les déserts du nord, la mort de Chun-ti, leur dernier empereur, la dispersion de toute sa famille, & quoiqu'ils fussent Chinois de nation, ils paraissaient peu disposés à reconnaître la domination des Ming. **1372.** Au commencement de cette cinquième année de son règne, Hong-vou nomma Tchéou-tching, Léao-yong-tchong, Yang-kiong & Yé-chin généralissimes des troupes navales, & Fou-yeou-té de celles de terre, qu'il destinait pour l'expédition du Ssé-tchuen. Tchéou-tching marcha en avant pour aller s'assurer du passage important de Long-fou-tan-gho, & se rendit maître de Koué-tchéou, d'où il envoya plusieurs détachements s'emparer des gorges des montagnes & des petits forts qui les défendaient, afin de faciliter à la grande armée l'entrée dans la province.

Histoire générale de la Chine

A la troisième lune, Yang-kiong s'avança avec sa flotte jusqu'à Ku-tang, où il rencontra les ennemis, qui lui disputèrent le passage. Mo-ginchéou avait fait boucher le Han avec de grosses barres de fer à la gorge de Ku-tang, afin d'empêcher les barques ennemies de descendre : il avait établi dessus un pont-levis, arrêté avec de grosses vis de fer, & défendu par des batteries de canons à pierres, placées sur l'un & l'autre bord de la rivière.

Yang-kiong, arrivé à Ta-ki-téou, détacha Hoeï-kiuen pour aller par la montagne Tchi-kia investir Koueï-tchéou d'un côté, tandis que Li-mou irait, par la montagne Pé-yen, la serrer d'un autre côté. Ce général s'avança lui-même avec son armée navale vers Ku-tang pour en forcer le passage : il le fit attaquer vivement pendant plus de deux heures, mais p.056 voyant qu'il perdait beaucoup de monde, il se retira à Koueï-tchéou.

Fou-yeou-té fut plus heureux ; à la quatrième lune, il s'avança du côté de Kiaï-tchéou dans le dessein de l'assiéger. Ting-chi-tching, qui en était gouverneur, ayant fait une sortie à la tête de la garnison, le général des Ming, sans lui donner le temps de reconnaître qu'il avait commis une imprudence d'abandonner ses murs, le fit charger si brusquement, qu'il le mit en déroute & fit prisonnier son lieutenant avec un grand nombre de soldats. Ce gouverneur abandonna sa place & s'enfuit du côté de Ouen-tchéou. Fou-yeou-té le suivit à la piste mais trouvant le pont de Pé-lang-kiang-kiao à trente ly de Ouen-tchéou rompu, il fut obligé de s'arrêter pour le rétablir, & ayant fait passer son armée, il s'approcha de la ville jusqu'à Ou-li-koan. Ting-chi-tching y avait mis des troupes pour conserver ce poste important. Le commandant sommé de se rendre répondit par une grêle de pierres, dont l'officier de Fou-yeou-té fut tué. Ce général, irrité de son audace, fit sur le champ attaquer le fort par ses meilleures troupes, & l'emporta ; il fit main basse sur tous ceux qui s'y trouvèrent : Ting-chi tching s'enfuit avec quelques-uns de ses cavaliers, & abandonna Ouen-tchéou au général des Ming.

Histoire générale de la Chine

L'empereur qui s'attendait à être bientôt maître de cette province, étonné de voir qu'après trois mois ses troupes fussent si peu avancées, craignit que les forces qu'il y avait envoyées ne fussent pas suffisantes ; il fit encore partir Tchu-léang-tsou avec un renfort considérable, pour aller joindre les généraux Tang-ho & Fou-yeou-té. Ce dernier s'était cependant emparé de Tsing-tchéou, & avait remporté une victoire ^{p.057} complète sur Hiang-ta-heng, gouverneur de Mien-tchéou, qu'il força dans son camp hors des murs de la ville ; mais voulant le poursuivre, il fut arrêté sur les bords d'une rivière, faute de barques, que ce gouverneur avait eu soin de faire ôter. Fou-yeou-té répara ce contretemps en faisant remonter une centaine de barques de la flotte commandée par Tang-ho, qui n'était pas éloignée, sur lesquelles il fit passer son armée, qu'il conduisit à Han-tchéou ; & pour n'être plus arrêté dans sa marche par les rivières, il fit construire des radeaux dont il se servit au besoin.

Tsaï-tchéou & Ou-yeou-gin qui défendaient le passage du Ku-tang, instruits de la prise de Kiaï-tchéou & de Ouen-tchéou, craignant de ne pouvoir résister aux Ming, se rendirent chacun avec une division à Han-tchéou, pour y être plus à portée de secourir Tching-tou, capitale de la province. Ils n'y étaient pas encore arrivés, que Fou-yeou-té avec sa flotte, était déjà devant la première de ces deux places, tandis que ses troupes de terre en approchaient aussi de leur côté. Hiang-ta-heng s'était posté près des murailles pour en défendre l'approche aux Ming ; dans l'espérance que Tsaï-tchéou qu'il savait parti de Ku-tang, le joindrait incessamment ; mais Fou-yeou-té informé de la marche de ce secours, attaqua Hiang-ta-heng ; & malgré une grêle de flèches qu'on leur lançait de dessus les remparts, les Ming l'obligèrent à fuir dans le plus grand désordre.

A peine cette action était-elle finie, que Fou-yeou-té apprit par ses coureurs que Tsaï-tchéou était sur le point d'arriver, & il n'hésita pas à l'aller chercher : de son côté, Tsaï-tchéou ne refusa point le combat, persuadé qu'il serait aussi heureux qu'il l'avait été contre Yang-kiong ;

mais il fut battu, & p.058 contraint de rejoindre Hiang-ta-heng avec le peu de monde qui lui restait : ils allèrent ensemble couvrir Tching-tou, abandonnant Han-tchéou aux vainqueurs. Fou-yeou-té envoya à leur poursuite un détachement de l'élite de son armée, sous les ordres de Tchint-té, qui les atteignit dès le lendemain, leur prit ou tua trois mille hommes & leur enleva trente mille chevaux. Ou-yeou-gin alla s'enfermer dans Kou-tching, où Fou-yeou-té l'investit & lui tua plus de deux mille hommes ; il fit Hou-kong-tchang, son lieutenant, prisonnier, & lui prit plus de cinq cents chevaux. Ou-yeou-gin s'enfuit à Pao-ning.

Le général Tang-ho s'étant avancé du côté de Ku-tang, se trouva arrêté à Ta-ki-téou par les eaux qui étaient grossies prodigieusement : l'empereur lui envoya ordre de franchir ces obstacles. Leao-yong-tchong son lieutenant, se mit en devoir de l'exécuter ; mais Tang-ho différa encore quelque temps, & prit le chemin de la montagne Pé-yen-chan, pour aller attaquer Kouei-tchéou. Lorsque Leao-yong-tchong arriva près de l'ancienne Kouei-tchéou, il trouva les ennemis qui venaient à sa rencontre, & le chargèrent les premiers avec beaucoup de bravoure ; mais il les reçut de même, & le terrain fut longtemps disputé. Afin de prouver qu'ils ne l'avaient pas cédé aux Ming, les ennemis recommencèrent le lendemain avec autant d'ardeur ; la victoire se déclara contre eux : ils perdirent beaucoup de monde, & un grand nombre de leurs officiers furent faits prisonniers, entre autres Kong-hing qui avait de la réputation parmi eux.

A la suite de cette action, Leao-yong-tchong s'avança vers le passage de Ku-tang. Les ennemis tendirent les chaînes & abaissèrent les pont-levis sur la rivière ; & comme le courant était fort rapide, les grandes barques des Ming n'osèrent p.059 tenter le passage, de peur d'essuyer le même échec qu'avait eu Yang-kiong. Pour remédier à cet inconvénient, Leao-yong-tchong fit préparer, au-dessus du courant, de petites barques chargées de bois, de paille & de grains comme pour les mener au marché : il y fit cacher des armes, & il en donna la conduite à des

Histoire générale de la Chine

soldats travestis en paysans, en matelots & en marchands, auxquels il recommanda d'être attentifs aux signaux qu'il leur ferait ; il convint avec eux qu'aussitôt qu'ils entendraient tirer le canon, ils descendraient à terre pour rompre les chaînes du pont-levis, & mettre le feu aux barques, en les attachant au pont afin de le brûler. La chose réussit comme cet officier l'avait prévue. Aussitôt que ces barques se mirent en mouvement pour descendre la rivière, il fit marcher son armée du côté du fort, qu'il battit en brèche avec son canon & ses feux d'artifice, ensuite il le fit escalader. Les ennemis le défendaient avec beaucoup de valeur ; mais lorsqu'ils apprirent qu'on attaquait leur pont, & qu'on en avait rompu les chaînes, ils commencèrent à faiblir & le fort fut emporté. Plus de mille des leurs restèrent sur le carreau ; Tséou-hing leur commandant fut de ce nombre : Tsiang-ta, un de ses lieutenants, & plus de quatre-vingts soldats furent faits prisonniers ; les autres voulurent prendre la fuite du côté du pont, mais se voyant pressés par ceux qui l'avaient rompu, la plupart se jetèrent dans la rivière & y périrent : Feï-tien-tchang, Tié-téou-tchang & quelques autres seulement, trouvèrent moyen de se sauver.

Après cette victoire, Léao-yong-tchong entra tranquillement dans Koueï-tchéou, qui lui ouvrit ses portes. Le lendemain les troupes de Tang-ho arrivèrent à Ku-tang, & ce général vint à Koueï-tchéou, où il convint avec Léao-yong-tchong ^{p.060} de prendre le chemin de terre avec l'armée, tandis que lui conduirait la flotte pour le rejoindre devant Tchong-king. L'armée navale eut un vent favorable, & arriva en peu de jours au rendez-vous. Ming-chin, commandant de Tchong-king, instruit que les deux armées des Ming allaient fondre sur lui, ne savait quel parti prendre : Lieou-gin son lieutenant, lui conseillait d'abandonner sa place & de se retirer à Tching-tou ; mais Pang-chi, sa mère, leur dit que ce refuge ne leur resterait pas longtemps, parce que deux puissantes armées étant entrées dans la province, il serait impossible de leur résister, d'autant plus que la terreur avait gagné leurs soldats, & que de les mener au combat ce serait les conduire à une mort certaine : elle

ajouta qu'elle ne voyait d'autre expédient pour éviter les malheurs dont ils étaient menacés, que celui de se soumettre aux Ming. Ming-chin envoya en conséquence sa soumission à Leao-yong-tchong, qui ne voulut point la recevoir jusqu'à l'arrivée du général Tang-ho ; mais il promit, en attendant, de suspendre toute hostilité, pourvu que Ming-chin de son côté n'en commît aucune.

Le général Tang-ho arriva en effet peu de jours après devant Tchong-king. Comme il était à s'entretenir avec Leao-yong-tchong, on vint leur dire que Ming-chin, chargé de chaînes, se présentait à la porte du camp avec sa mère, Lieou-gin & ses autres officiers portant entre ses mains l'acte de sa soumission. Ces deux généraux allèrent aussitôt au-devant d'eux ; Tang-ho reçut la soumission du gouverneur, & Leao-yong-tchong lui ôta ses liens : ils le comblèrent, lui & sa suite, de bons traitements, & les firent partir peu de jours après pour la cour.

^{p.061} A la septième lune Fou-yeou-té investit Tchong-tou. Tsai-chéou & Hiang-ta-heng qui s'y étaient réfugiés, se croyant en état de risquer le sort d'une bataille, sortirent avec une nombreuse armée, à la tête de laquelle ils avaient placé un corps de cuirassiers qui en faisait toute la force. Le général des Ming remarquant leur disposition, se fit précéder par son artillerie, dont le feu vif & soutenu mit ces cuirassiers dans un si grand désordre, que le reste de l'armée ennemie prenant l'épouvante, ne pensa plus qu'à rentrer dans la ville. Fou-yeou-té profita de ce mouvement pour les faire charger, & leur tua beaucoup de monde : il envoya ensuite un de ses officiers annoncer à Tsai-chéou & à Hiang-ta-heng la nouvelle de la prise de Tchong-king & leur porter des lettres de leurs parents, qui leur faisaient le détail des bons traitements que le général Tang-ho leur avait faits. Cette raison & l'impossibilité où la perte de cette place les mettait de soutenir leurs affaires, les déterminèrent à se soumettre.

Tsai-chéou fit dresser un état de toutes les munitions de guerre & de bouche ainsi que de ses troupes, & l'envoya par son propre fils au

Histoire générale de la Chine

général des Ming. Le lendemain Hiang-ta-heng & lui, à la tête de leurs principaux officiers, se rendirent au camp de Fou-yeou-té, qui vint les recevoir avec un cortège des plus brillants. Il avait fait mettre ses troupes sous les armes, enseignes déployées, & il les fit défiler vers la porte orientale de la ville, où elles entrèrent sans causer le moindre désordre. Fou-yeou-té trouva dans la place trente mille cavaliers, qu'il incorpora dans ses troupes. Il envoya ensuite un détachement considérable sous les ordres de Tchu-léang-tsou soumettre les autres villes dépendantes de cette capitale. Le seul Y-chen-tching, gouverneur de Tsong-king, tenta de se p.062 défendre ; mais il fut fait prisonnier, & eut le col coupé à la tête du camp.

Il ne restait dans toute la province que la ville de Pao-ning, qui ne fût pas soumise aux Ming : Ou-yeou-gin ne pouvait se résoudre à subir leur joug. Le général Tang-ho envoya, sous la conduite de Tchéou-té-hing, un renfort à Fou-yeou-té, afin de réduire cette place : Ou-yeou-gin fut pris & envoyé à la cour, où il paya de sa tête son opiniâtreté à ne point se rendre.

Tout le Ssé-tchuen se trouvant soumis, Tang-ho & les autres généraux s'occupèrent à pourvoir à sa sûreté ; ils y établirent le gouvernement des Ming, & mirent de bonnes garnisons dans tous les postes importants, après quoi ils reprirent le chemin de la cour, où ils arrivèrent sur la fin de la onzième lune ;

L'empereur, pour témoigner sa satisfaction à Fou-yeou-té & à Leao-yong-tchong, auxquels en effet il était redevable de la conquête de cette province, leur fit présent à chacun de deux mille cinq cents taëls & de vingt pièces de soie des plus belles de ses trésors : il ordonna de consigner cette expédition dans l'histoire.

Au commencement de la cinquième année de son règne, Hong-vou fit présent aux généraux Su-ta, Li-ouen-tchong, Fong-tching à chacun de cinquante *arcs de Kiao-tchi* & de cent *arcs rouges*, dont les seuls princes avaient droit de se servir : & comme le prince héritier des Yuen &

Histoire générale de la Chine

Ouang-pao-pao l'inquiétaient toujours, parce qu'ils ne témoignaient aucune disposition à se soumettre, il résolut d'envoyer quatre cent mille hommes en Tartarie, dont il forma trois divisions aux ordres de ces trois généraux, qui partirent à la deuxième lune. Su-ta, nommé généralissime de cette armée, sortit par ^{p.063} Yen-men & se rendit à Ho-lin, à la tête de la première division. Li-ouen-tchong conduisit la sienne par le chemin de l'est, & sortit par Ku-yong-koan ; Fong-tching avec la troisième, prit le chemin de l'ouest par Kan-fou.

Su ta, dont l'avant-garde était commandée par Lan-yu, s'avança jusqu'à la rivière Toula, où il apprit que Ouang-pao-pao était campé : ce général des Yuen voyant que les Ming venaient le chercher, se replia pour aller joindre Hotson-tché, & par là il se trouva en état de leur tenir tête. Cette jonction déconcerta Su-ta ; il fit cependant bonne contenance ; & quoiqu'il n'eut alors qu'une partie de ses troupes, & que l'armée des ennemis fut plus forte que la sienne, il ne désespéra pas de la battre ; mais il fut trompé, & il perdit plus de dix mille hommes : son armée aurait été hachée en pièces, si en habile capitaine il ne l'avait fait défiler derrière un retranchement, où Ouang-pao-pao n'osa l'attaquer. Su-ta fit une grande faute ; il divisa ses forces en sortant des limites, en donna une partie à Tang-ho pour suivre une autre route : en arrivant à Ki-téou-chan, Tang-ho trouva un corps de Tartares, qui le défit presque entièrement.

Fong-tching, qui avait pris le chemin de l'ouest, fut plus heureux. Fou-yeou-té, qui le précédait avec cinq mille chevaux, rencontra au-delà de Si-léang un corps des Yuen commandé par Chetsékan, qu'il battit & obligea de fuir vers Yong-tchang. Peu de jours après, il défit encore à Oulakan un autre détachement des Mongous, conduit par Tourtchiba, auquel il enleva beaucoup de chevaux & de bœufs. S'étant avancé jusqu'à Koué-lin-chan, il y attendit Fong-tching pour attaquer avec leurs forces réunies un autre corps des ennemis, mais les Tartares intimidés, levèrent aussitôt le piquet. ^{p.064} Pouha, qui les commandait, se mit à

l'arrière-garde, pour être à portée de faire face à Fou-yeou-té : ce général des Ming le voyant décamper, se mit à sa poursuite à la tête de sa cavalerie, & le tua d'un coup de flèche. Plus de quatre cents Mongous restèrent sur le champ de bataille ; il serra de si près les autres, que Sonarkia & Koan-tchu leurs chefs, mirent bas les armes. Chantoulou, officier mongou, qui avait sous lui huit cent trente à quarante familles, apprenant la défaite & la mort de Pouha, vint de lui-même se soumettre à Fong-tching, qui, après avoir laissé des troupes pour les garder, prit le chemin de Yetsinaï, où Pouyen-témour & tous ses gens se donnèrent à lui.

De Yetsinaï, Fou-yeou-té s'avança vers Plé-kia-chan, où Tortchipang, prince de la famille des Yuen, était campé ; mais ce prince s'enfuit à son approche. Fou-yeou-té fit tant de diligence, qu'il fit prisonnier Tchankianou, un de ses officiers, & lui enleva plus de cent mille, tant chevaux que chameaux, bœufs & moutons. De là il prit la route de Kouacha-tchéou pour retourner en Chine ; & trouvant en chemin une troupe de Mongous, qu'il battit, plus de vingt mille chevaux & d'autre bétail restèrent au pouvoir des vainqueurs.

Li-ouen-tchong, après être sorti de la grande muraille, enleva une grande quantité de bestiaux aux Mongous ; laissant Han-tching avec des troupes, pour s'assurer du passage de Lou-ku-ho, & prenant des vivres pour vingt jours, il poussa jusqu'à la rivière Toula. Halatchan y était campé avec un détachement considérable : à l'approche de Li-ouen-tchong, il fit passer la rivière à son armée pour l'aller attaquer. Le combat fut des plus vifs. Li-ouen-tchong, obligé de reculer jusqu'auprès de la rivière Lou-ouen-ho, où l'action recommença, fit tout ^{p.065} ce qu'on pouvait attendre d'un grand capitaine & d'un brave soldat : partout on le voyait donner ses ordres, & animer ses gens par son exemple. Son cheval ayant été tué sous lui, il se battit longtemps à pied à l'arme blanche, & voulant vaincre ou mourir, il fondit avec une espèce de fureur à la tête d'une troupe de braves sur un corps d'ennemis qui le pressait le

Histoire générale de la Chine

plus. Son exemple ranima tellement le reste de ses soldats, qu'ils firent plier à leur tour les Mongous & ils les poussèrent si vivement qu'ils les mirent en fuite. Li-ouen-tchong encouragé par cet avantage, les poursuivit jusqu'à Tching-haï mais craignant de s'engager trop avant, il fit reprendre haleine à ses troupes pendant trois jours, au bout desquels il ne pensa plus qu'à retourner en Chine ; mais les vents ayant entièrement effacé tous les vestiges tracés sur le sable, on ne reconnaissait plus les chemins, & pour comble de malheur on ne trouvait point d'eau dans ces déserts : il y périt une quantité considérable d'hommes & de chevaux ; enfin en arrivant à San-korma, les chevaux enfoncèrent dans le sable & firent jaillir une source qui sauva l'armée. On jugea par là qu'il ne restait pas beaucoup de chemin à faire pour sortir du Chamo.

Dans l'espérance de trouver plus facilement du fourrage, Li-ouen-tchong divisa son armée & envoya Kouchi avec une partie par une route différente. Peu de jours après leur séparation, cet officier rencontra une troupe de Mongous qui l'embarrassa. Ses soldats avaient tellement souffert de la faim & de la soif, qu'ils étaient hors d'état de se battre : cependant il ne perdit point la tête ; il exigea seulement de ses gens de se former en ordre de bataille, & de faire semblant de marcher à l'ennemi. Cette contenance en imposa ^{p.066} aux Mongous, qui prirent la fuite, abandonnant leurs bœufs & leurs chevaux, dont Kouchi fit sur le champ la distribution à ses soldats : cette capture les mit en état de continuer leur route plus à l'aise.

Li-ouen-tchong ne fut pas moins heureux que Kouchi. Comme la route qu'il avait suivie était plus à l'est, il trouva plus tôt des vivres & de l'eau ; ainsi ses soldats souffrirent moins, & furent plus en état d'attaquer les Mongous, dont ils rencontrèrent plusieurs partis, qu'ils battirent : ils firent prisonniers beaucoup de leurs officiers avec leurs enfants, qui furent conduits à la cour au nombre de mille huit cent quarante.

Histoire générale de la Chine

Cependant l'empereur n'était pas sans inquiétude sur le succès de l'expédition de Tartarie. Il craignait surtout que les troupes de Fong-tching ne pussent résister au froid, qui est très rigoureux au nord-ouest, où la neige tombe même avant le commencement de l'hiver : il ordonna à ses ministres de faire faire & de leur envoyer incessamment trente mille paires d'habits fourrés de coton, & huit mille paires de souliers.

A la neuvième lune, Kao-kia-nou & les autres officiers qui s'étaient emparés du Leao-tong, arrivèrent à la cour & offrirent à l'empereur leurs provinces & leurs personnes. Comme ils s'étaient d'abord adressés au général Ou-tchin, commandant sur les frontières, qui avait fait difficulté de les recevoir, sous prétexte qu'il n'en avait aucun pouvoir, ils prirent le parti de venir eux-mêmes à la cour. L'empereur reçut leur soumission & envoya ordre à Ou-tchin d'examiner avec soin l'état du Leao-tong, de mettre des garnisons dans les postes importants, & de les pourvoir abondamment de vivres & de toutes les munitions nécessaires à leur sûreté.

p.067 Vers la fin de cette année, le docteur Ouang-y proposa d'envoyer quelqu'un dans le Yun-nan, pour engager cette province à se soumettre. Une de ses principales raisons, était que depuis la grande dynastie des Tchéou elle s'était toujours reconnue dépendante de l'empire. Hong-vou le chargea lui-même de cette commission, qui lui coûta la vie.

Peu après les fêtes du premier jour de l'an **1373**, le président du tribunal des Rites présenta un placet, dans lequel il demandait qu'on augmentât le nombre des étudiants du collège impérial. L'empereur répondit qu'il fallait avant tout se pourvoir de professeurs en état d'enseigner, parce que l'expérience prouvait que quelques dispositions qu'eussent les candidats, s'ils n'étaient instruits par des bons maîtres, rarement ils devenaient capables d'exercer aucun emploi & d'être utiles à l'État. Ainsi il ordonna à ce mandarin de chercher d'habiles maîtres avant que de songer à augmenter le nombre des disciples.

Histoire générale de la Chine

Sur la fin de la première lune, le tribunal des crimes demanda la mort d'un faux-saunier de la province du Kiang-si, qui avait été surpris vendant du sel contre les lois. L'empereur répondit :

— Un homme stupide est semblable à un enfant qui se jetterait dans un puits ; tout le monde serait-il pas touché d'un pareil accident, & doit-on condamner à la mort un homme de cette espèce ?

Le tribunal insista, en disant que tout bon gouvernement avait ses lois.

— Il est vrai, répliqua l'empereur, que ceux qui ont commis des crimes méritent de subir la peine portée par les lois ; mais parmi les coupables, il y en a qu'on doit punir pour l'exemple, & d'autres auxquels il faut pardonner. Celui que vous condamnez est un pauvre malheureux qui ne cherchait qu'un petit profit ^{p.068} pour s'aider à vivre, est-il juste de le faire mourir ? Cependant, afin que les lois ne soient point violées, j'ordonne qu'il soit envoyé aux corvées publiques.

A la deuxième lune, des mahométans étrangers présentèrent à ce prince un remède qu'ils nommaient *alaki*, propre, disaient-ils, à effacer les taches du visage, & à le rajeunir. L'empereur leur rendit ce spécifique, en disant qu'il le regardait comme inutile, puisqu'en effaçant les rides, il ne diminuerait pas le nombre des années & ne prolongerait point la vie.

Quoique l'empire fut en paix, les Mongous ne laissaient pas d'inquiéter de temps en temps les frontières ; ils vinrent presque jusqu'aux portes de Léang-tchéou. Song-chin, commandant de cette place, les poursuivit jusque sur le territoire de Yetsinaï, & tua Yéfour leur chef, ainsi qu'un grand nombre de ses gens : il contraignit Oubatou de se soumettre avec tous les siens.

Histoire générale de la Chine

Le général Su-ta, en faisant la visiter des frontières du nord, enleva un parti de Mongous qu'il rencontra à San-kio-tsun : Li-ouen-tchong fit prisonnier Péyen-pouha hors des murs de Sou-tchéou.

A la fin de cette année, on apprit à la cour le mauvais succès que le docteur Ouang-y avait eu dans le Yun-nan. Le prince de Léang, qui s'était emparé de cette province dans une révolte, afin de se maintenir dans son usurpation, avait reconnu pour souverain Chun-ti des Yuen, qui était alors sur le trône, & cet empereur l'avait pris sous sa protection ; mais lorsque les Ming eurent chassé les Yuen, le prince de Léang ne donna plus aucune marque de soumission. Ouang-y chargé de l'engager à se soumettre aux Ming, s'y prit avec ^{p.069} tant de ménagement, que ce prince parut y incliner ; mais Todo, fils du prince des Yuen, arrivant sur ces entrefaites, gâta tout, en lui faisant entendre, que son père s'était fait reconnaître, & qu'il espérait dans peu remonter sur le trône de ses ancêtres. Comme Todo remarqua que le prince de Léang penchait pour les Ming, il l'intimida si fort par des menaces, qu'il obtint même de faire mourir Ouang-y & toute sa suite.

1374. Au commencement de l'année suivante, on apprit à la cour que Koumayti, simple particulier de Palimaï, dans la dépendance de Lan-tchéou, s'étant révolté, le gouverneur de ce département avait envoyé Tchufa & Hojitaï, frères de ce rebelle, pour l'exhorter à rentrer dans le devoir ; mais qu'ayant refusé, ils lui avaient coupé la tête & l'avaient apportée à Lan-tchéou. Le gouverneur demandait une récompense pour eux. L'empereur répondit que Koumayti méritait sans difficulté la mort ; mais que ses frères auraient dû se contenter de le prendre & de l'amener à la cour ; qu'il était contre les lois que doivent observer les frères, que l'un pût punir l'autre de mort : il ordonna cependant de leur laisser les bœufs & les chevaux qu'ils avaient enlevés aux rebelles.

Les limites de l'empire continuaient toujours d'être insultées par les Mongous. L'empereur fit partir de nouveau Su-ta & Li-ouen-tchong pour arrêter leurs courses. Celui-ci alla droit à Péteng, où il fit prisonnier Polo-

Histoire générale de la Chine

témour & tous ceux de sa suite : de là envoyant plusieurs détachements battre la plaine, ils ramenèrent à Sanpoula un grand nombre de prisonniers, entre autres les généraux Tchín-ngan-li & Moukofeï.

A la deuxième lune, Tchín-té, à la tête d'un de ces détachements, prit Touloumiché & quatre-vingt dix-sept de ses ^{p.070} gens, qui étaient à Hoeï-ning. Ouang-tchi en fit prisonniers dans Sou-tchéou plus de cent, qui furent conduits à la cour. Après cette expédition, Li-ouen-tchong alla rejoindre le général Su-ta pour concerter avec lui les moyens de maintenir les limites en paix. Ils laissèrent Ouang-tchi & Tchao-yong sur celles du Chan-si, & Yang-king & Mey-ssé-tsou à Pé-ping avec des forces suffisantes ; après quoi les trois généraux reprirent le chemin de la cour.

Plusieurs des prisonniers que Li-ouen-tchong y avait envoyés, trouvèrent moyen de s'évader en route par la négligence de leurs conducteurs. L'empereur ordonna de leur laisser la liberté de retourner dans leur patrie, & de fournir à ceux qui voudraient se fixer à la Chine, des terres & de l'argent selon leur qualité & leur rang, & même de les défrayer de tout s'ils avaient envie de venir à la cour.

A peine ces trois généraux y furent-ils arrivés, que l'empereur fit repartir Fong-tching pour les frontières. Ce général apprit en y arrivant, que Loupeyen-pouha & Tiémour-pouha avaient rassemblé des troupes à Hé-tching, où il les investit & les fit prisonniers : il les traita si bien, suivant l'intention de l'empereur, qu'ils parurent se soumettre de bonne foi.

Sur la fin de la quatrième lune, on apprit à la cour que les peuples des limites du sud dans la province de Koué-tchéou s'étaient révoltés, & que ces Tartares faisaient beaucoup de ravages. Hong-vou envoya contre eux Lo-ling, en lui recommandant de les traiter avec douceur, il ajouta que ces peuples étant peu éclairés, il fallait, après les avoir réduits, ne leur donner que des lois simples & sans ambiguïté, afin de leur faire comprendre qu'on ne cherchait que leur bien : il lui dit encore,

Histoire générale de la Chine

de ne leur faire sentir le poids de l'autorité ^{p.071} que quand il y serait contraint par la justice & la raison.

A la septième lune, Li-ouen-tchong fit couper la tête à Todochély, prince des Yuen, qui fut pris les armes à la main dans le territoire de Kao-tchéou sans vouloir se soumettre, & il fit prisonnier Pé-kianou. A la huitième lune, il prit encore, du côté de Fong-tchéou, vingt de leurs officiers avec quelques centaines de soldats, & plus de dix mille, tant chameaux que chevaux, bœufs ou moutons. Le prince de Lou des Yuen s'enfuit ; mais il fut poursuivi de si près par Li-ouen-tchong que ce dernier l'atteignit, le tua, & enleva sa femme ; Tatsunhaï, Patou, Outou & plusieurs autres de ses officiers furent tués à ses côtés.

A la neuvième lune, l'empereur dans une assemblée de ses grands, leur dit :

— L'herbe & le bois croissent au printemps, & meurent en automne ; les autres productions sont sujettes aux mêmes vicissitudes, & l'homme n'en est point exempt. Maïtilipala, petit-fils du dernier empereur des Yuen, qui est ici depuis cinq ans, commence à n'être plus un enfant : son père & sa mère paraissent l'avoir abandonné, il faut le renvoyer auprès d'eux avec des présents que les eunuques Sien-ly & Pouha-témour leur porteront de ma part.

Ayant fait venir ce jeune prince, il lui signifia qu'il fallait retourner auprès de Ngai-yeou-chilitala son père. Maïtilipala pria instamment qu'on lui permît de rester à la cour, promettant de servir avec fidélité.

— Vous êtes, lui répondit Hong-vou, l'aîné des fils du prince héritier du dernier empereur de votre dynastie : lorsque vous fûtes fait prisonnier, j'eus d'abord la pensée de vous renvoyer ; mais considérant votre jeunesse & la longueur du chemin, je craignis que vous n'en pussiez ^{p.072} soutenir la fatigue. Depuis ce temps vous vous êtes fortifié ; je ne dois pas vous garder ici

Histoire générale de la Chine

plus longtemps : allez rendre à vos parents les devoirs d'un fils tendre & respectueux ; il est inutile de vous en excuser, je l'ordonne.

Il fit ensuite venir les deux eunuques qui devaient le conduire, & après leur avoir remis les présents destinés au père & à la mère du jeune prince, il leur recommanda d'en avoir un soin particulier & de veiller à ce qu'il ne lui arrivât aucun accident en route, en leur disant qu'il leur confiait celui qui devait continuer la véritable branche des Mongous.

Au commencement de l'an **1375**, mourut Leao-yong-tchong, qui avait servi les Ming avec beaucoup de bravoure & de zèle pendant tout le temps de la révolution qui les rendit maîtres de l'empire. Il avait eu beaucoup de part à la réduction des provinces de Kouang-si, de Kouang-tong & du Ssé-tchuen.

A la deuxième lune, on apprit la mort de Ouang-pao-pao. Depuis la perte de la bataille qui l'avait contraint de s'enfuir à Ho-lin, ce général ayant appris que le prince héritier des Yuen avait succédé à son père, s'était retiré au nord de la montagne Kin-chan, dans le département de Holanahai, où il termina sa carrière. Mao-chi, son épouse, ne voulut pas lui survivre & se donna elle-même la mort.

A la troisième lune, l'empereur envoya le prince héritier, accompagné de tous les princes de sa famille, aux tombeaux de ses ancêtres faire, à sa place, les cérémonies instituées par les anciens, en leur recommandant de ne pas oublier & de mettre en pratique cette maxime de Confucius : servez les morts comme s'ils étaient vivants.

A la neuvième lune, ce prince voulant faire réparer l'intérieur ^{p.073} de son palais, dit aux mandarins chargés des ouvrages publics :

— Les empereurs Yao & Chun, logeaient dans des palais simples & sans ornements. Dans la suite l'orgueil des hommes inventa mille formes différentes, qui ne respirent que le luxe & la magnificence, & on a entièrement oublié la noble simplicité

Histoire générale de la Chine

des anciens. Quant aux réparations que je vous demande, ne cherchez que la solidité, afin que les bâtiments résistent au temps & servent de modèles à ma postérité. Je n'entends point que l'argent du peuple y soit prodigué en ornements inutiles ni à décorer des jardins, qui ne servent qu'à entretenir la vanité & la mollesse.

A la onzième lune, ceux qui avaient soin du tertre où l'empereur sacrifiait au Tien, trouvèrent un matin sur l'autel une rosée douce qu'ils regardèrent comme un pronostic heureux, & les grands ne manquèrent pas de l'en féliciter. Ce prince leur dit :

— Il n'y a point d'homme qui n'aime les présages heureux & qui ne tremble à la vue de ceux qui sont sinistres : cependant comme rien n'est plus caché que les desseins du Tien, il est difficile de connaître ce que ces signes ont de favorable ou de fâcheux. Trop de confiance dans ces sortes de phénomènes, porte à se relâcher de son devoir : le sage ne les craint pas, & en veillant sur ses actions il fait détourner ce qu'ils ont de sinistre. Se corriger de ses défauts, voilà les véritables phénomènes ; pratiquer la vertu, voilà les pronostics heureux pour le peuple & pour le prince, qui en doit être le père.

A la douzième lune, Nahatchu, un des généraux des Yuen, entra dans le Leao-tong avec une armée considérable. Comme il ne s'attendait pas que les gouverneurs seraient sur leurs ^{p.074} gardes, il était venu camper près des frontières dans l'espérance de surprendre quelques places. Ma-yun & Yé-ouang, officiers des Ming, ne doutèrent point que ce général n'eût quelque dessein sur la province. L'hiver commençait avec rigueur, & la petite rivière Tsou-ho se trouvait gelée ; Yé-ouang alla avec un détachement à dix ly au sud de la ville de Kin-tchéou, & ayant passé cette rivière, il en fit rompre la glace, avec laquelle il éleva une espèce de muraille depuis l'île Lien-yun-tao jusqu'au fort Koto-tchaï, de la longueur de plus de dix ly en forme de rempart d'une ville fortifiée : &

Histoire générale de la Chine

afin de consolider ces glaçons, il y fit verser de l'eau. Ce mur de glace se conserva en effet pendant tout l'hiver & une grande partie du printemps, trompant l'œil, qui, de loin, le prenait pour des fortifications en règle. Cette première opération achevée, il fit couvrir le lit de la rivière de branches d'arbres & de fascines, qu'on masqua avec de la terre & du sable, comme si c'eût été un terrain uni. A peine ces travaux étaient-ils finis, que Ma-yun apprit que le général des Yuen était en marche. Comme il jugea qu'il n'oserait attaquer Kiaï-tchéou, place forte, il y laissa Ou-li & Tchang-léang-tso pour la défendre avec l'ordre précis de ne point faire de sortie, & de se contenter de se tenir sur la défensive. Après avoir pris cette précaution, Ma-yun se mit à la tête d'un corps de troupes qu'il tenait en haleine, afin d'être toujours prêt à porter du secours partout où il en serait besoin.

En entrant dans le Leao-tong, Nahatchu prit la route de Kiaï-tchéou dans le dessein de la surprendre ; mais jugeant par la sécurité où il la trouva, qu'elle ferait plus de résistance qu'il ne s'y était attendu, il la laissa en arrière & se porta vers Kin-tchéou, dans l'espérance presque certaine de la prendre. ^{p.075} En effet, cette ville, dont les murailles n'étaient pas relevées, & la garnison faible, ne paraissait pas être en état de tenir contre une puissante armée. Oueï-fou & Ouang-ching, qui commandaient dans cette place, mirent tous leurs soins à en garder les portes. Nahatchu détacha Naïlaou avec quelques centaines de ses plus braves cavaliers, pour provoquer les assiégés au combat ; mais Oueï-fou répondit à cette bravade par une grêle de flèches, dont Naïlaou fut grièvement blessé : voyant ensuite venir Nahatchu accompagné de peu de monde, il sortit dans l'espérance de l'enlever ; mais il fut battu, & contraint de rentrer dans la ville. Cependant cette sortie obligea Nahatchu de se replier au gros de son armée, & sa retraite laissa la liberté à Ma-yun de se jeter dans la ville pour y exécuter le projet qu'il avait médité.

Ce général voyant Nahatchu revenir contre Kin-tchéou, eut recours à la ruse ; ne pouvant, avec le peu de monde qu'il avait, risquer le sort

d'une bataille, il envoya les plus faibles de son détachement occuper les gorges des montagnes qui étaient en vue de la place : Tchéou-ko & Ouli, avec une partie de l'élite de ses troupes, allèrent se poster dans un lieu opposé au premier ; l'autre partie, sous le commandement de Yéouang, eut ordre de se tenir prêt à marcher au premier signal. Il recommanda à ces deux officiers d'être attentifs aux coups de canon qu'il ferait tirer de la ville, & de se mettre aussitôt en mouvement, enseignes déployées, faisant un grand bruit de leurs tambours. La chose réussit encore mieux que Ma-yun ne l'avait prévue : à peine Nahatchu eut-il pris ses logements, que Ma-yun lui fit tirer quelques volées de canon. A ce signal, toutes les troupes des Ming qui étaient dispersées, se mirent en mouvement avec un bruit effroyable de ^{p.076} tambours, auquel Ma-yun répondit de la ville. Nahatchu, qui entendit ces bruits venir de l'est, de l'ouest & du sud, se persuada que toutes les troupes de la province s'étaient réunies pour tomber sur lui, & décampant avec précipitation il se retira du côté du nord. Comme il approchait de Lienyun-tao, il aperçut les fausses murailles de glaçons que les Ming y avaient élevées, & qu'il prit pour les fortifications d'une ville nouvellement bâtie. Cette découverte le fit détourner au sud de cette prétendue ville, avec si peu de précaution qu'il alla se précipiter dans le lit de la rivière Tsou-ho, trompé par les fascines & le sable dont il était couvert : le terrain manquant sous les pieds des chevaux, un grand nombre de Tartares périt de la chute, & le fer des Ming acheva d'en faire une affreuse boucherie ; Nahatchu lui-même eut beaucoup de peine à se tirer de danger : il s'enfuit du côté du nord, suivi de très peu de ses gens. Cette victoire fit une grande réputation à Ma-yun & à Yéouang.

Après le traitement que Ouang-y, envoyé vers le prince de Léang, avait éprouvé, l'empereur semblait avoir renoncé à ses vues sur le Yun-nan. Cependant le général Su-ta ayant arrêté, dans les déserts de Tartarie, Tié-ju-yuen, envoyé du prince de Léang vers celui des Yuen & sa suite, la vue de ces prisonniers qu'il fit conduire à la cour, réveilla dans l'esprit de l'empereur l'idée de mettre le Yun-nan sous sa

domination ; il crut qu'en les renvoyant à leur souverain par un de ses grands, cet acte de bonté engagerait le prince de Léang à quitter les Yuen pour se donner à lui. En conséquence de ce plan il jeta les yeux sur Ou-yun, homme d'esprit, capable de se tirer de cette négociation, & il le fit partir avec les prisonniers. Le long de la route, Tié-ju-yuen ^{p.077} faisant réflexion qu'il pourrait être puni pour s'être laissé prendre, persuada à ses gens d'engager Ou-yun à se vêtir à la tartare & à se dire l'envoyé des Yuen : ils avaient concerté de contrefaire des dépêches comme si elles venaient de ce prince ; mais Ou-yun ayant refusé de se prêter à la supercherie, ces prisonniers & jetèrent sur lui & le massacrèrent.

L'an **1376**, neuvième de Hong-vou, l'empire fut assez tranquille, & il n'y avait de troubles à craindre que du côté des limites du nord, dans le département de Yen-ngan du Chen-si. Après les fêtes du commencement de l'année, l'empereur y envoya Tang-ho & Fou-yeou-té. Ces deux généraux ne partirent de la cour que vers le milieu de la deuxième lune, & arrivèrent à Yen-ngan à la troisième. Péyen-témour eut recours à la ruse, & leur fit aussitôt offrir de se soumettre. D'après cette démarche, l'empereur jugeant la présence de Tang-ho inutile dans cette province, le rappela & n'y laissa que peu de troupes, sous les ordres de Fou-yeou-té : alors Péyen-témour en profita pour venir ravager le pays ; mais Fou-yeou-té prit si bien ses mesures, qu'ayant coupé le chemin de la retraite aux Mongous, il leur tua une partie de leur monde, & fit prisonnier presque tous les autres ; il leur enleva un grand nombre de chevaux, de bœufs & d'autres bestiaux. Cet échec obligea Niénatay, lieutenant de Péyen-témour, à le presser de se soumettre, & il prit enfin ce parti.

Sur la fin de cette année, les peuples des limites de l'ouest, à l'imitation des Tartares, étant aussi entrés sur les terres de l'empire, Teng-yu & Mou-yn furent envoyés pour les châtier, avec une armée capable d'assurer le succès de cette expédition.

p.078 Ces deux généraux étant arrivés, à la quatrième lune de l'an **1377** sur les limites, tinrent un conseil où ils convinrent d'entrer dans le pays ennemi par trois endroits & d'un rendez-vous général ; mais ces peuples instruits des forces qui allaient tomber sur eux, abandonnèrent pour la plupart leurs maisons & se réfugièrent sur les montagnes de Koën-lun, où le Hoang-ho prend sa source. Les trois corps d'armée des Ming ne trouvant aucune résistance, pénétrèrent fort avant, & s'étant réunis, ils allèrent forcer l'ennemi dans son asile, & lui tuèrent une quantité prodigieuse de monde ; ils firent dix mille prisonniers, hommes ou femmes, & enlevèrent cinq mille chevaux, cent trente mille ou bœufs ou moutons.

1378. L'année suivante, Ngaiyeou-chilitala, qui avait succédé dans le gouvernement des Mongous à Chun-ti, dernier empereur des Yuen, mourut ; il eut pour successeur son fils Toukous-témour, qui fut préféré à Maïtilipala, sans que cette préférence causât aucun trouble. Toukous-témour fut reconnu sans opposition, & l'empereur lui envoya même un de ses officiers pour lui faire des compliments de condoléance sur la mort de son père, & le féliciter sur son élévation à la dignité de prince des Mongous.

Les peuples des limites de l'ouest qui avaient été si maltraités l'année précédente, entrèrent celle-ci à main armée dans le territoire de Tao-tcheou, où ils commirent de grands ravages, sans que les troupes qu'on y entretenait pussent les arrêter. L'empereur y envoya Mou-yn, & lui donna Lan-yu pour lieutenant, leur recommandant d'user de douceur. Ces peuples, que les Chinois appellent Si-fan ou Si-kiang étaient, comme les Tartares, divisés en hordes qui avaient chacune leur chef, & se p.079 réunissaient pour la cause commune, ou lorsqu'elles avaient déterminé de faire des courses sur les terres de la Chine. A l'approche de Mou-yn, elles se séparèrent & chaque horde se retira de son côté ; de sorte que ce général ne trouva plus que Kitikia, Hong-voi dont la horde, composée de cent mille familles, se soumit. Il sut de ce chef de barbares, que dix-

Histoire générale de la Chine

huit hordes réunies avaient commis les hostilités qu'il venait réprimer, & ayant encore appris leur retraite, il en donna avis à la cour : Li-ouen-tchong, commandant des troupes de Tao-tchéou, eut ordre de marcher contre elles.

1379. Cependant Mou-yn conduisit son détachement sur les terres que Kitikia lui avait indiquées, & trouva en effet plusieurs de ces hordes rassemblées ; il fit prisonnier Ho-tchang & Chena, deux de leurs chefs, auxquels il fit couper la tête ; mais Hopouti, le principal moteur de cette excursion, lui échappa. Après avoir établi des corps-de-gardes aux gorges des montagnes par où les Si-fan entraient en Chine, il retourna à la cour, où il fit voir la nécessité de construire des forts pour défendre ces passages.

Sur la fin de cette année, l'empereur ayant eu des avis certains que Hototchi, prince mongou, campé à Ho-lin avec Ngitsou, un de ses premiers officiers, avait formé le projet d'entrer, au commencement de la deuxième lune de l'année suivante, sur les terres de l'empire, fit repartir Mou-yn, avec ordre d'assembler son armée dans la province du Chen-si pour prendre la route de Yetsinaï, & de là passer le Hoang-ho & traverser le Chamo. **1380.** Mou-yn s'approcha jusqu'à cinquante ly des Mongous, sans qu'ils eussent rien appris de sa marche ; alors divisant ses troupes en quatre corps, il leur assigna un jour pour attaquer en même temps au nord, au sud, à l'est & à ^{p.080} l'ouest le camp des ennemis. Hototchi investi de tous côtés, ne voyant aucun moyen d'échapper ni de se défendre, fit mettre les armes bas à ses gens, & se soumit. Mou-yn reprit le chemin de la Chine avec une armée de prisonniers, qui ne lui avait coûté que la peine de se présenter devant elle.

A la cinquième lune, le tonnerre tomba sur la salle appelée Kin-chin-tien, & à la sixième sur celle de Fong-tien-tien. A cette occasion, l'empereur accorda une amnistie générale.

A la neuvième lune, Halietchilié, envoyé de Patanapala, roi de Couaoua, arriva à la cour avec un placet de son maître, écrit sur une feuille d'or : il venait faire hommage.

1381. Les fêtes du renouvellement de l'année suivante étant finies, l'empereur ordonna aux généraux Su-ta, Tang-ho, Fou-yeou-té, & Mou-yn de se préparer à partir pour s'opposer aux entreprises de Arpouha, qui s'était avancé au nord du Hoang-ho assez près de ce fleuve. Au commencement de la quatrième lune, ces généraux sortirent des limites. Fou-yeou-té, à la tête d'un détachement de cavalerie légère, alla à la quête des ennemis. Arpouha, sur les avis que l'armée chinoise venait le chercher, avait repris, dès la veille, la route du nord ; alors le général chinois doubla le pas, & marchant toute la nuit, il l'atteignit le lendemain auprès de la montagne Si-hoeï-chan, où il le battit, & fit prisonnier Piélipouha & Ouen-tong, deux de ses principaux officiers : il lui enleva une bonne partie de ses équipages ; après quoi il vint rejoindre Su-ta & les autres généraux, pour reprendre le chemin de la cour.

A peine y furent-ils arrivés, que l'empereur s'ouvrit à Fou-yeou-té sur le dessein qu'il méditait depuis longtemps, de réduire par la voie des armes la province de Yun-nan. Il lui ^{p.081} dit qu'il se proposait de lui donner une armée de trois cent mille hommes, & lui en désigna même les officiers, en lui ordonnant de se trouver le lendemain avec eux au palais. Ce prince avait préparé une grande carte du Yun-nan sur laquelle il marqua la route qu'ils devaient tenir & les endroits par où ils devaient commencer leur expédition.

A la neuvième lune, ces officiers généraux partirent de la cour pour se rendre dans la province du Hou-kouang, où s'assemblèrent les trois cent mille hommes, dont cette armée fut composée. Après en avoir fait la revue, Fou-yeou-té en détacha cinquante mille sous les ordres de Koy-n, pour aller par Yong-ning du Ssé-tchuen prendre la route de Ou-fan, une des portes du Yun-nan ; & lui, avec la grande armée, suivit celle de

Tchin-yuen du Hou-kouang, pour y entrer par la province de Kouei-tchéou.

A la douzième lune, ce général envoya Lan-yu & Mou-yn se saisir de Pou-ting ; ce qu'ils exécutèrent heureusement. Le chef des habitants des montagnes voisines qui n'obéissait que faiblement au prince de Léang, vint de lui-même se soumettre. De Pou-ting, les Ming s'étant avancés vers Pou-ngan, dont ils se rendirent maîtres, ils y laissèrent une garnison pour s'en assurer, & pénétrèrent plus avant.

Patchalaourmi, prince de Yun-nan, informé de la marche des Ming, envoya son général Talima avec cent mille hommes garder Kio-tsing, passage important & difficile, où il pouvait aisément arrêter l'armée impériale, quelque supérieure qu'elle fût à la sienne. Mou-yn avait prévu que Patchalaourmi prendrait ce parti ; c'est pourquoi il proposa à Fou-yeou-té de s'ouvrir un chemin d'un autre côté, & d'aller camper au-delà du fleuve Long-kiang : ce général ^{p.082} fit en conséquence défilé de l'autre côté de Long-kiang ses troupes, qui parurent en bon ordre à la vue de l'armée ennemie, ayant la rivière entre deux. Cette manœuvre intimida si fort Talima, qu'on vit tout en rumeur dans son camp. Fou-yeou-té voulait sur le champ passer la rivière pour le charger ; mais par le conseil de Mo-yn, il différa jusqu'à la nuit : alors une partie de l'armée impériale ayant passé, elle se présenta devant l'ennemi, qui fit bonne contenance & se montra disposé à la bien recevoir. Talima engagea même l'action, qui fut très vive : il fit plier le corps commandé par Mou-yn, qui recula jusques aux bords de Long-kiang. Ce général, désespéré de se voir obligé de céder à des barbares, se mit à la tête de ses plus braves cuirassiers, & donna tête baissée sur ceux des ennemis qui le poussaient le plus vivement ; mais il ne put les rompre, & il fallut que l'autre partie de l'armée impériale, restée au-delà de la rivière, vint à son secours : alors Talima accablé par le nombre fut contraint à son tour de céder, & il fut fait prisonnier avec vingt mille des siens. Le gain de cette bataille fit tant d'impression sur les villes voisines, qu'elles se soumirent

sans attendre qu'on les en pressât. Fou-yeou-té laissant le gros de l'armée sous la conduite de Lan-yu & de Mou-yn pour marcher droit à la capitale de la province, prit, avec vingt-cinq à trente mille hommes, la route de Ou-fan, où Ko-yn, dont il n'avait eu aucune nouvelle depuis leur séparation, devait se rendre.

Le prince de Yun-nan, effrayé de la défaite & de la prise de son général, abandonna sa capitale pour se réfugier à la montagne Lo-tso-chan. Lour, un des officiers de Talima, échappé à cette déroute, vint l'y trouver, & lui fit une peinture si affligeante de la détresse où son armée était réduite, ^{p.083} que ce prince au désespoir se précipita avec sa femme, sa famille & son ministre Tatilou dans l'étang de Tien-chi.

Dans ces entrefaites, Lan-yu & Mou-yn conduisaient l'armée impériale à Yun-nan, capitale de la province. A leur arrivée à Pan-kiao, ils reçurent la soumission de Koan-yn-pao, officier mongou. Le lendemain ils allèrent camper à Kin-ma-chan, où Yesien-témour, officier du roi de Léang, vint leur offrir le sceau d'or de ce prince. Tous les pères de famille, les vieillards allèrent au-devant d'eux en brûlant des parfums. Ces généraux firent des défenses très sévères de causer le moindre désordre : ils entrèrent ensuite dans la ville avec autant de tranquillité qu'ils auraient pu faire dans le centre de l'empire. Un détachement de vingt mille hommes fut chargé d'aller soumettre les villes & les forts de la dépendance de cette capitale.

Mou-yn, inquiet de ne recevoir aucune nouvelle du général Fou-yeou-té, laissa le commandement de l'armée à Lan-yu, & partit pour Ou-fan. Ko-yn avait éprouvé plus de difficultés qu'il ne l'avait prévu pour entrer dans le Yun-nan. Chépou, officier des Yuen, qui se trouvait par hasard sur les limites de Ou-fan, en excita les peuples & leurs voisins à prendre les armes. En arrivant auprès de la rivière Tchi-chouï, Ko-yn fut surpris de voir sur le bord opposé une armée trois fois plus nombreuse que la sienne, en disposition de lui disputer le passage. Cependant comme la contenance de ces troupes annonçait qu'elles étaient peu aguerries, les

impériaux les méprisèrent, & demandèrent à leur général de les mener au combat, mais il crut devoir différer : ayant fait préparer des radeaux, il profita d'une crue d'eau & d'une nuit fort obscure pour faire passer son armée. Les ennemis, qui s'attendaient que le débordement de la rivière obligerait les impériaux à se retirer, ^{p.084} étaient dans une parfaite sécurité. Les Ming commencèrent l'attaque avec le jour : la surprise où elle jeta l'ennemi, le mit dans le plus grand désordre, & la terre fut bientôt couverte de leurs morts : Hakitchiman, qui les commandait, fut fait prisonnier. Sa défaite répandit parmi les peuples voisins, une consternation qui augmenta encore par l'arrivée de Fou-yeou-té. Cependant Chépou ayant rallié les fuyards, se trouvait encore supérieur à l'armée victorieuse ; mais le renfort amené par Fou-yeou-té l'intimida si fort, qu'il se retira. Le général des Ming vint camper auprès des murs de Ou-fan.

Chépou, instruit que ce général n'avait avec lui qu'environ vingt mille hommes, ne perdit pas toute espérance ; ayant fait soulever les peuples de Ou-fan, commandés par Ou-mong & Tong-tchuen, il se trouva à la tête de plus de cent mille hommes, & se présenta devant les impériaux pour leur offrir la bataille. Quoiqu'il fût dans cette action tout ce qu'on pouvait attendre d'un capitaine expérimenté, comme ses troupes étaient des nouvelles levées & qu'elles n'avaient jamais combattu, elles furent aisément mises en déroute : trois mille hommes restèrent sur le carreau ; les autres prirent la fuite, sans vouloir écouter Chépou ni obéir à aucun commandement. Les chefs des Ou-fan, Ou-mong, Tong-tchuen & Man-pou vinrent trouver Fou-yeou-té & se soumettre. L'armée impériale entra alors sans difficulté dans le Yun-nan.

1382. La campagne suivante, elle fut occupée à réduire toutes les places de la province, & à mettre les montagnards du voisinage hors d'état de nuire.

A la quatrième lune, les peuples de Ou-fan, de Tong-tchuen & de Man-pou secouèrent le joug des Chinois & se révoltèrent. Fou-yeou-té se

mit en marche avec Mou-yn pour les châtier ^{p.085} & les faire rentrer sous l'obéissance. Les impériaux ne les épargnèrent pas ; ils en tuèrent plus de trente mille, & leur enlevèrent plus de dix mille chevaux, bœufs ou moutons : peu de temps après le reste de ces rebelles demanda quartier ; Fou-yeou-té les reçut avec bonté, & leur pardonna. Comme les peuples des limites du Ssé-tchuen étaient plus aisés à gouverner que ceux du Yun-nan ¹, Fou-yeou-té demanda qu'on les réunît aux premiers ; l'empereur agréa cet arrangement. Les généraux firent ensuite conduire à la cour leurs prisonniers, au nombre desquels étaient Pépé, fils du prince Chun-ouang des Yuen, Koan-yn-pao, Tchélipouha, trois cent dix-huit de la famille du prince de Léang, & cent soixante autres. L'empereur leur donna des maisons & tout ce qui leur était nécessaire pour vivre commodément.

A la huitième lune mourut l'impératrice Ma-chi, princesse digne du rang ou la fortune l'avait élevée : l'empereur n'entreprenait presque jamais rien sans la consulter, & il déclara plusieurs fois qu'il devait ses succès à la sagesse de ses conseils.

1383. Après la conquête du Yun-nan, l'empereur pensait à faire revenir ses généraux à la cour pour les récompenser ; mais ces officiers jugèrent qu'il était à propos, pour la conservation de cette province, de passer le Kin-cha-kiang, & ils allèrent attaquer Pé-ching-fou, où ils firent prisonnier un officier des Mongous. De là ils se portèrent vers Lu-kiang-fou, & parcoururent successivement les pays voisins, s'emparant de tous les forts qui défendaient les passages. Ils tuèrent dans cette expédition plus de treize mille hommes qui ^{p.086} voulurent résister, & soumirent jusqu'à quatre cent mille familles.

Sur la fin de cette année, le roi de Kao-li envoya Tchang-pé à la cour impériale rendre hommage & payer tribut. Le royaume de Kao-li ou la

¹ Le Yun-nan était alors divisé en cinquante-deux fou ou grands départements, cinquante-trois tchéou, ou départements du second ordre, & cinquante-deux hien, ou départements du troisième ordre.

Corée est encore nommé Tchao-sien, Sous les Tchéou & les Han ce pays faisait partie de la principauté de Yen, & Han-ou-ti en avait fait un lieu d'exil pour les criminels. Sur la fin des Han la famille de Kong-sun s'en empara ; mais sous les Tçin, qui succédèrent aux Han, les Kao-li qui habitaient à l'est du fleuve Ya-lou-kiang, s'en rendirent maîtres ; & depuis ce temps, la Corée porte indifféremment les noms de Kao-li & de Tchao-sien. Ce royaume, borné à l'est à l'ouest, & au sud par la mer, s'étend au nord jusqu'au pays de Niutché, & au nord-ouest jusqu'au fleuve Ya-lou-kiang ; il a environ deux mille ly d'étendue est-ouest, & quatre mille nord & sud ; il est divisé en huit grands départements ou provinces. Ses habitants naturellement doux & réfléchis, se servent des caractères chinois, & se plaisent à la lecture. Dans leurs mariages, ils exigent le consentement libre de l'époux & de l'épouse, la seule volonté du père & de la mère ne suffit pas. Le deuil d'un père & d'une mère dure trois ans. Leur nourriture est fort frugale ; les herbes & les légumes que la terre fournit sont leurs mets les plus ordinaires. Communément ils ne s'habillent que de simple toile. Leur commerce consiste en mines d'or, d'argent & de fer, en cristaux de roche, en sel, toiles fines, papier fait de coton, en queues de loups & de chevaux à longs crins, & en peaux de léopards marins & d'autres poissons ; il se trouve aussi du gin-seng dans le nord de leur pays.

1384. Au commencement de l'année suivante, l'empereur créa Kong-no, descendant de Confucius, comte, sous le titre de Hien-ching-kong qui est devenu héréditaire dans cette famille.

p.087 A la deuxième lune mourut le général Li-ouen-tchong, un des meilleurs officiers de l'empire, & cousin germain de Hong-vou du côté de sa mère, sœur aînée de ce prince. Hong-vou, en récompense de ce qu'il s'était joint à lui un des premiers, le fit comte, sous le titre de Tsao-koué-kong ; & à sa mort, arrivée à la quarante-sixième année de son âge, il le créa prince du premier ordre, sous le titre de Tchi-yang ou Tsing-ouang : il composa lui-même son éloge, qui fut gravé sur son

tombeau, & il fit mettre son portrait dans une salle construite auprès de celle des ancêtres de la famille impériale, destinée à placer les tableaux des officiers qui l'avaient le plus aidé à faire la conquête de l'empire.

A la quatrième lune, le général Fou-yeou-té & les autres officiers revinrent du Yun-nan, & arrivèrent à la cour, où l'empereur les récompensa libéralement de leurs services ; Fou-yeou-té fut fait comte sous le titre de Hing-koué-kong, & il éleva les autres chacun suivant son mérite, sa capacité & ses services.

A la deuxième lune de l'an **1385**, les cinq planètes entrèrent en conjonction. A cette même lune mourut le grand général Su-ta, âgé de cinquante-quatre ans. L'empereur, pour marquer sa douleur, fit suspendre toutes les affaires. Ce prince disait que ce général était pour lui ce que les pieds, les mains & le cœur sont au corps : & pour honorer sa mémoire, il fit lui-même son épitaphe, contenant le détail & l'éloge de ses exploits : son portrait occupa la première place dans la salle des grands hommes. L'empereur le créa prince du premier ordre, sous le titre de Tchon-chang ou Tsing-ouang, qu'il rendit héréditaire à ses descendants.

L'an **1386**, une paix profonde, jointe à une abondante ^{p.088} récolte, rendirent les peuples d'autant plus heureux, que les Mongous ne vinrent point insulter les frontières : cependant il s'éleva quelque trouble dans les montagnes du Yun-nan, mais Mahayanmong, chef de ces montagnards, y rétablit la paix.

Nahatchu, général des Yuen, & capitaine expérimenté, avait sous ses ordres plusieurs centaines de mille hommes, & paraissait décidé à venger l'honneur de sa nation. Hong-vou, que ces forces redoutables inquiétaient, se détermina enfin à envoyer contre lui une armée de trois cent mille hommes, dont il nomma Fong-tching généralissime, & Fou-yeou-té & Lan-yu lieutenants généraux.

1387. A la deuxième lune, Fong-tching ayant joint l'armée à Tong-tchéou, envoya quelques cavaliers à la découverte. Ces gens, sans

Histoire générale de la Chine

prendre des informations plus exactes, apprenant qu'il y avait un corps de Mongous campé à King-tchéou, revinrent en donner avis à leur général, qui fit partir Lan-yu avec un détachement considérable pour aller insulter ce camp. Lan-yu battit les ennemis, tua Kolai, leur commandant, & fit prisonnier Poulan, son fils, avec un grand nombre de soldats.

Quoique Fong-tching n'eût aucun indice certain de Nahatchu, il partit cependant de Tong-tchéou avec son armée, & s'empara, en chemin faisant, des villes de Ta-ning, de Koan-ho, de Hoeï-tchéou & de Fou-kou. Après avoir laissé cinquante mille hommes à Ta-ning, il prit la route de la montagne Kin-chan, où il reçut des dépêches de l'empereur, qui l'instruisait de l'endroit où Nahatchu était campé : ces dépêches contenaient l'ordre de le serrer de près ; & en conséquence ce général vint camper à l'ouest de la montagne, d'où il envoya Naïlaou vers Nahatchu, qui parut étonné de l'arrivée de cet officier ; mais comme il savait dissimuler il lui fit ^{p.089} beaucoup d'accueil. Lorsque cet envoyé lui eut dit que l'année impériale était si près de lui, il fit sur le champ conduire au camp de Fong-tching des chevaux dont il lui fit présent, & que le général des Ming accepta.

Naïlaou vantait beaucoup aux Mongous les avantages que l'empereur faisait à ceux qui se donnaient à lui & le soin qu'il prenait de leur avancement : il leur faisait entendre que les plus pauvres de ceux qui vivaient sous ses lois, passeraient pour riches parmi eux. Ces promesses séduisantes ébranlèrent si fort ces Tartares, que la plupart pensaient déjà à abandonner les Yuen pour se donner aux Ming ; mais Naïlaou ayant été tué d'un coup de flèche, la négociation qu'il avait si heureusement entamée faillit rester sans effet.

Cependant Fong-tching s'approcha davantage de la montagne & posa son camp à Niu-tché-jo, où Koan-tong vint se donner à lui. Nahatchu, afin de trouver plus facilement des pâturages pour ses troupeaux, avait divisé ses gens en trois corps, dont l'un était campé à Yu-lin-chin, le

second à Yon-ngo-tchuang, & le troisième à Long-ngan-y-tou-ho. Koan tong conduisait une de ces divisions ; & comme il avait refusé de venir rejoindre Nahatchu, malgré ses ordres réitérés, ce général des Yuen voyant à deux pas de son camp une armée formidable de Chinois, contre laquelle il ne pouvait tenir, chercha à entrer en pourparler : dans l'espérance de trouver quelque expédient pour se tirer d'embaras, il envoya un de ses officiers demander à Fong-tching quelqu'un avec qui il pût traiter, plutôt que d'en venir aux mains. Fong-tching persuadé qu'il voulait se soumettre, chargea Lan-yu de cette négociation. L'officier de Nahatchu prit aussitôt les devants & en avertit son maître, qui apprenant le nom de celui avec ^{p.090} lequel il allait avoir affaire, désespéra de lui en imposer ; alors levant les yeux au ciel, & jetant un grand soupir, il s'écria :

— Le Tien n'approuve pas que je fais à la tête de ces Mongous.

Cependant ne pouvant reculer, après avoir fait les premières propositions, il alla au-devant de Lan-yu escorté de quelques centaines de cavaliers, & dès le premier abord il lui annonça qu'il venait se soumettre. Le général chinois, transporté de joie, demanda du vin, & Nahatchu en ayant rempli une coupe, il la lui présenta. Pour répondre à cette politesse, Lan-yu se dépouilla de son habit & l'offrit au général mongou en signe d'une sincère amitié, & le pria de s'en vêtir. Nahatchu refusa de le faire, avant que Lan-yu eût bu. Ce combat d'honnêtetés dura quelque temps ; mais Nahatchu voyant que Lan-yu ne voulait point céder, mâchonna quelques paroles dures entre ses dents, & jeta à terre la coupe qu'il tenait ; il recula même deux pas, comme s'il avait dessein de s'en retourner. Tchang-méou, un des premiers officiers de l'armée chinoise venu avec Lan-yu, interprétant en mauvaise part ce que Nahatchu avait dit entre ses dents, s'avança pour l'arrêter : celui-ci voulut monter à cheval dans le dessein de s'enfuir, mais Tchang-méou lui déchargea un coup de sabre qui le blessa à l'épaule. Cette nouvelle s'étant répandue dans son camp, la plupart de son monde prit la fuite.

Histoire générale de la Chine

Fong-tching envoya après eux pour les faire revenir & les engager à se soumettre. De plus de cent mille hommes dont l'armée des Mongous était composée, quarante mille se mirent à la discrétion des Chinois. Leurs troupes étaient si nombreux, qu'ils occupaient plus de cent ly de pays ; les Chinois s'en emparèrent. Cependant deux neveux de Nahatchu tâchèrent de retenir sous leurs drapeaux le plus de monde qu'ils purent. p.091 Fong-tching les fit inviter à suivre l'exemple de ceux qui s'étaient soumis. Comme la crainte d'être maltraités les arrêtait, l'officier envoyé auprès d'eux, afin de les rassurer, rompit son arc en leur présence & le jeta par terre. Après cette promesse inviolable, ils n'hésitèrent plus à venir joindre Fong-tching. Leur soumission fit beaucoup d'effet sur les autres Tartares que la peur avait dispersés : presque tous prirent la route du sud & vinrent se ranger sous l'obéissance des Ming, malgré les mouvements que se donna Pou-yn, un des premiers officiers de Nahatchu, pour les en empêcher. Pou-yn, au désespoir de ne se voir plus que trois mille hommes, ne voulut plus manger ; & comme la mort tardait trop à son gré, il se la procura d'une manière tragique, en s'ouvrant lui-même le ventre avec un couteau.

A la septième lune, la horde de Nahatchu, appelée Ynouanchélapatou, se soumit entièrement. Comme Fong-tching dans la relation qu'il envoya à la cour avait déguisé ses fautes & omis plusieurs articles essentiels, l'empereur lui fit expédier l'ordre d'envoyer quelqu'un pour rendre compte de sa conduite ; ce général choisit Tchang-méou, son gendre, dans la persuasion qu'il ménagerait mieux ses intérêts qu'un autre. Tchang-méou promit d'employer toute son adresse pour le justifier sur certains points qui n'étaient pas vulgaires, mais il l'avertit qu'il ne dissimulerait rien de ce qui était connu de tout le monde. Quand il parut devant l'empereur, ce prince le laissa dire tout ce qu'il voulut sans l'interrompre ; mais après qu'il eut fini, il lui fit remarquer qu'il avait mis beaucoup d'art à justifier son beau-père, & il lui fit connaître qu'il était mieux instruit qu'il ne le croyait : comme il était convaincu de

ses torts, il lui ôta la charge de grand général, ^{p.092} & lui ordonna d'en remettre le sceau à Lan-yu, qui commanderait en chef en sa place.

A la neuvième lune, Nahatchu arriva à la cour, où il fut reçu avec distinction, & créé héou, avec un apanage & les appointements de cette dignité. A cette occasion, l'empereur envoya ordre à Fou-yeou-té de quitter l'armée pour prendre soin de la horde de Nahatchu, qui s'était soumise, & de la conduire dans le district de Ta-ning. Quelques jours après il nomma Lan-yu grand général de l'armée du nord, & sous lui, Tang-ching & Ko-yn, avec ordre de nettoyer tout le pays de Chamo.

A la onzième lune, Lan-yu dépêcha un courrier à la cour, pour donner avis que Halatchang & Nayr-pouha, deux ministres du prince des Yuen, s'étaient sauvés du côté de Ho-lin ; **1388**. il proposait d'aller les enlever avec leur maître, & de détruire les restes de leur parti.

L'empereur ayant approuvé cette expédition, Lan-yu s'avança jusqu'à Ho-lin ; quoiqu'il n'y trouvât point ceux qu'il cherchait, il ne se rebuta point, dans l'espérance de découvrir les traces du prince Toukous-témour : cependant après avoir poussé inutilement jusqu'à Péyen-tsin, à quarante ly de Pouyur-haï, il était sur le point de reprendre le chemin de la Chine, lorsque Ouang-pié, un de ses premiers officiers, lui fit changer de résolution. Il lui représenta la honte d'être venu si loin avec une armée de plus de cent mille hommes sans avoir rien fait. Ce général continuant sa route, n'avait pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'il aperçut de la fumée, qu'il jugea devoir sortir du camp des Yuen. Le lendemain, l'armée chinoise arriva au sud de Pouyurhaï, où elle apprit que le prince des Yuen était campé au nord à quatre-vingt ly de cette ville. Lan-yu, à la tête d'un détachement de ses plus braves ^{p.093} cavaliers, & accompagné de Ouang-pié, prit les devants, laissant ordre au reste de l'armée de suivre. Ils choisirent un chemin qu'ils crurent le plus court mais ils n'y trouvèrent ni fourrage ni eau, & pour surcroît d'inconvénient, des tourbillons de poussière enlevée par un vent furieux,

Histoire générale de la Chine

leur dérobaient leur route & les empêchaient de diriger sûrement leur marche.

Le prince des Yuen, sans savoir qu'on venait le chercher, décampa pour aller plus au nord. A peine avait-il levé le piquet, qu'on vint lui dire que l'armée chinoise paraissait : il ordonna à Man-tsé, son général, de lui faire tête pour couvrir la retraite. Les Chinois ayant atteint l'arrière-garde ennemie, la chargèrent brusquement : Man-tsé fut battu & resta sur la place : ses soldats découragés par sa mort, mirent bas les armes & se soumirent. Tokous-témour s'enfuit à toute bride avec Tien-pao-nou, son fils & son héritier, accompagné seulement de Honkilai & de Chéliémen, deux de ses premiers officiers. Lan-yu fit courir après eux. Tipaonou, second fils de Tokous-témour & soixante-quatre personnes de sa suite, Pilito, l'épouse du prince héritier, plusieurs princesses, & cinquante-neuf autres personnes qui les accompagnaient furent faits prisonniers. Toyn-témour, un de leurs premiers officiers, crut se sauver en se cachant dans une caverne, mais il fut découvert & arrêté.

Le prince des Yuen perdit encore Tortchi, prince de Ou ; Talima, prince de Tay ; Palan, un de ses meilleurs généraux ; deux mille neuf cent quatre-vingt-quatorze officiers & soixante-dix-sept mille trente-sept soldats, qui furent faits prisonniers ; le sceau de ce prince, ainsi que ceux de ses officiers, un nombre infini de chevaux, de chameaux, de bœufs, de moutons & de chariots tombèrent entre les mains des vainqueurs. Lan-yu ^{p.094} fit conduire à la cour Tipaonou & les princesses prisonnières. Ce général fit violence à l'épouse du prince héritier des Yuen : cette princesse en conçut tant de chagrin, qu'elle se pendit.

1389. L'empereur envoya le prince Tipaonou aux îles de Lieou-kiéou ; & afin de gagner le cœur des Mongous, après avoir divisé leur pays en plusieurs départements, il leur donna pour gouverneurs des officiers de leur nation, leur laissant la liberté de vivre à leur manière : il leur fournit encore des bestiaux de toute espèce.

Après le terrible échec qu'il venait d'essuyer, le prince Tokous-témour s'enfuit chez Yessoutier, de sa propre famille : cet asile, qui paraissait le plus sûr pour lui dans le triste état où ses affaires étaient réduites, lui devint cependant funeste ; il y trouva sa perte & celle de la tige impériale des Mongous. L'ambitieux Yessoutier le voyant sans défense & avec une suite peu nombreuse, conçut le dessein de s'en défaire, & de se faire reconnaître prince des Yuen ; l'exécution lui en parut d'autant plus facile, que sa horde était composée de beaucoup de braves, sur lesquels il pouvait compter ; il se flattait d'ailleurs de soutenir ce titre mieux que Tokous-témour. Ainsi il n'hésita plus, & fit massacrer ce prince infortuné : cependant il ne prit que le titre de petit prince des Yuen.

1390. La révolte de Yessoutier inquiéta l'empereur ; il avait espéré que la prise de Tokous-témour aurait décidé les Mongous à se ranger sous son obéissance, & la démarche de Yessoutier paraissait devoir les en éloigner plus que jamais. Ainsi dans la résolution de les y contraindre par la force, au commencement de l'an 1390, il nomma Fou-yeou-té généralissime de ses troupes en Tartarie, & sous lui les princes de Tçin & de Yen, ses deux fils, mais afin de leur ôter tout sujet de jalousie, il ^{p.095} les sépara, en formant deux divisions, dans chacune desquelles il mit un de ces princes : la première, où était le prince de Yen, commandée par Fou-yeou-té, sortit par Kou-pé-kéou, pour se rendre à Todou, où était Nayr-pouha, un des généraux des Yuen. A peine cette division eut-elle marché quelques jours, qu'il tomba une si grande quantité de neige, qu'elle ne pouvait avancer qu'avec une peine extrême ; les officiers craignant d'en trouver encore plus en allant au nord, proposèrent au prince de retourner, & de remettre cette expédition à la fin du printemps. Le prince leur répondit que le mauvais temps ne devait point arrêter des gens de cœur : ainsi malgré tout ce qu'elle eut à souffrir dans sa marche, l'armée impériale arriva quelques jours après à Todou, sans que Nayr-pouha en eut le moindre soupçon & elle vint camper à quelques ly du camp des Mongous.

Histoire générale de la Chine

Koan-tong, ancien ami de ce général, fut chargé de lui en porter la nouvelle & de l'inviter à se soumettre. Aussitôt que Nayr-pouha l'aperçut, il courut l'embrasser ; mais lorsqu'il eut appris le sujet de sa mission, ce général & ses soldats voulaient sur le champ monter à cheval & s'enfuir. Koan-tong chercha à le rassurer, en lui certifiant que le prince de Yen n'apportait que des propositions de paix : Nayr-pouha ne vit point d'autre parti que celui de se soumettre de bonne grâce, & il suivit son ami au camp des impériaux. Le prince & Fou-yeou-té le reçurent d'une manière à lui faire oublier ce que sa démarche avait d'humiliant ; ils firent des défenses très sévères d'insulter le camp des Mongous, & laissèrent à ce général la même autorité qu'il avait auparavant : il en fut si pénétré qu'il protesta que l'empereur n'aurait pas de sujet plus fidèle ni de serviteur plus zélé que lui. Le prince de Yen fit passer cette ^{p.096} nouvelle à la cour, où elle causa une joie universelle, & particulièrement à l'empereur, qui attendait avec impatience le succès de cette expédition.

Le prince de Tçin & Ouang-pié, qui étaient partis du Chan-si à la tête de la seconde division, allèrent jusqu'au nord du Chamo, & revinrent sans amener un seul Mongou, & sans avoir rien fait.

Quelques précautions que prit l'empereur pour empêcher les Mongous de remuer, il n'en put jamais venir à bout. Au commencement de l'an **1391**, Hotachachéli, de la famille des Yuen, entra en campagne pour inquiéter les Mongous qui s'étaient soumis aux Ming. L'empereur envoya Fou-yeou-té & Ko-yn à leur secours. Ces deux généraux se mirent en marche à la troisième lune, & arrivèrent à la cinquième avec leur armée à Hatchéchéliouang, d'où ils envoyèrent à la découverte. Après avoir séjourné deux jours, ils continuèrent leur route, & parvinrent, à la sixième lune, sur les bords de la rivière de Tor, près de la montagne Héliuya, où ils firent beaucoup & prisonniers, mais de peu de considération.

Histoire générale de la Chine

Fou-yeou-té cherchant d'autres ennemis plus redoutables, entra dans le pays de Hessonglin, habité par des Barbares, & poussant jusqu'aux montagnes Hiong-pi-chan, il y rencontra Niélahan roi des Tatars, qu'il poursuivit chaudement & auquel il fit un grand nombre de prisonniers. Satisfait de cette expédition, il reprit le chemin de la Chine, emmenant les prisonniers pour servir de témoins, que s'il ne s'était pas distingué davantage on ne pouvait lui en faire un crime, puisqu'il avait été si loin en chercher l'occasion.

A la huitième lune, l'empereur se vit obligé d'envoyer encore une armée du côté de l'ouest contre les Mongous qui s'étaient ^{p.097} emparés de Hami. Song-tching & Liéou-tching, qui la commandaient, arrivèrent à la neuvième lune, & firent aussitôt escalader cette place, qu'ils emportèrent d'emblée : ils firent main basse sur tous ceux qui voulurent résister & emmenèrent prisonniers Piéliéki, qui prenait le titre de roi, & Sanlicheko, tous deux de la famille des Yuen, avec Yo-chan, ministre d'État, & treize cents soldats.

L'an **1392**, à la quatrième lune, mourut l'héritier de l'empire, prince d'une grande espérance & doué d'excellentes qualités ; il aimait le peuple & secourait les malheureux : l'empereur témoigna les plus vifs regrets de sa perte.

Cette même année, à la sixième lune, mourut le général Mou-yn, âgé de quarante-huit ans. Peu d'officiers pouvaient lui être comparés pour l'activité & la bravoure. Il était né à Ting-yuen, de la dépendance de Fong-yang : son père & sa mère le laissèrent orphelin en bas âge, & l'empereur, à qui la vivacité de son esprit plut beaucoup, le prit en amitié & l'adopta pour son fils. Ce prince composa lui-même son éloge, qu'il fit graver sur son tombeau, & il envoya un des officiers de sa présence faire en son nom, devant son cercueil, les cérémonies accoutumées. Pour récompense de ses services il le créa prince, sous le titre de Kien-ming-ouang, qu'il rendit héréditaire à ses descendants en ligne directe, & il fit placer son portrait dans la salle des grands hommes.

Histoire générale de la Chine

A la septième lune, le roi de Lieou-kiéou envoya ses fils & ses frères cadets étudier au collège impérial : le tribunal des cérémonies eut ordre de leur fournir tout ce qu'il leur serait nécessaire suivant leur condition.

A la huitième lune, Hong-vou déclara prince héritier l'aîné des enfants de celui de ses fils qu'il avait désigné son ^{p.098} successeur avant sa mort. Cette disposition déplut à quelques-uns de ses autres fils, qui aspiraient à ce rang, & fut la cause de grands troubles.

Les Mongous se voyant surveillés de près du côté du nord, portèrent leurs vues sur les provinces occidentales de l'empire. Yuélou-témour, prince de la famille des Yuen, excita ses voisins à prendre les armes. Lan-yu fut envoyé contre eux, avec ordre d'aller droit au pays de Han-tong. Ce général y arriva à la cinquième lune ; mais les rebelles s'étaient repliés pour s'emparer de plusieurs passages importants, où ils construisirent des forts. A son approche de Kien-tchang, Yuélou-témour en sortit pour aller garder ces passages ; il y disputa le terrain pied à pied ; mais Kio-neng, commandé pour attaquer celui de Tchuang-lang-chai, le força & y fit prisonnier Toan-tai-ping, lieutenant de Yuélou-témour, qui prit lui-même la fuite avec les troupes qui le défendaient. Kio-neng le poursuivit de passage en passage, & de forteresse en forteresse, & lui tua dans ces différentes attaques plus de dix huit cents hommes ; enfin pour dernière ressource, Yuélou-témour se jeta dans Pé-hing-tchéou, que Lan-yu fit aussitôt investir. Ce général s'avançant avec toute l'armée, le serra de si près, qu'il l'obligea à capituler : il vint avec son fils & tout son monde sans armes se mettre à la discrétion de Lan-yu, qui rendit la liberté à ses soldats ; mais quant à ce prince & son fils, il les fit conduire sous une escorte sûre à la cour, où ils eurent la tête tranchée comme coupables de rébellion, après s'être soumis une première fois.

1393. Lan-yu ne croyant pas ses services assez récompensés par le titre de comte, osa s'en plaindre ouvertement. Hong-vou, pour le satisfaire, le nomme *tai-ssé* ou grand maître de ^{p.099} l'empire. Le général

Su-ta s'était cru honoré d'une pareille dignité ; cependant Lan-yu la regarda comme fort au-dessous de son mérite, & répondit avec beaucoup d'arrogance & de présomption à celui qui lui en porta la nouvelle. Quelques jours après, l'empereur ayant rejeté un projet qu'il avait proposé, il en fut offensé, & dit avec humeur, qu'on se défiait sans doute de son zèle & de sa fidélité : il ajouta qu'on pensait peut-être plus juste à son égard qu'on ne le croyait. Ces paroles indiscrètes éclairèrent Tsiang-hien, gouverneur de Mien-y-oueï, sur les soupçons qu'il avait conçus contre lui, mais sur lesquels il n'avait osé jusqu'alors s'expliquer. Il dressa un placet, où il mettait en évidence les desseins de révolte de ce général, surtout depuis la violence qu'il avait faite à l'épouse du prince héritier des Yuen. Sur cette accusation, Lan-yu fut arrêté & remis entre les mains de la justice. Il avoua d'abord à ses juges l'intention où il était de se révolter ; mais furieux de ne pouvoir échapper au châtement, il enveloppa dans sa disgrâce un grand nombre des plus braves officiers de guerre & de lettres, auxquels il soutint, d'une manière si circonstanciée, leur complicité avec lui, que ces accusés ne pouvant se défendre ni se justifier, furent tous condamnés à mourir comme rebelles. L'empereur leur accorda par grâce de ne point subir l'infamie du supplice, mais de se faire mourir eux-mêmes ; il en excepta Lan-yu, qui fut exécuté suivant la rigueur des lois. Ainsi toute sa famille fut éteinte ; & à cette occasion, plus de vingt mille personnes perdirent la vie.

1394. L'année suivante, un mandarin de Tsing-tchéou du Chan-tong, demanda à l'empereur ses ordres sur un cas extraordinaire arrivé dans un hien de sa juridiction. Un certain Kiang-pé-eul, dans la plus grande indigence, voyant sa mère ^{p.100} malade, & ne sachant comment la soulager, se coupa plusieurs lambeaux de chair, qu'il lui donna à manger. Comme elle ne guérissait pas, il fit vœu à l'idole du temple Tai-yo, de lui sacrifier un de ses enfants, si sa mère échappait à la mort. Quelque temps après cette femme recouvra la santé : son fils pour accomplir son vœu, sacrifia à l'idole un garçon de trois ans qu'il avait. L'empereur révolté de cette action barbare, répondit au mandarin :

Histoire générale de la Chine

— Les liens qui attachent le père au fils sont sacrés & forment un des premiers devoirs de la nature. Un père doit porter trois ans le deuil de son fils aîné, & Kiang-pé-eul, en père dénaturé, immole le sien sans écouter le cri du sang & sans donner aucune marque de deuil ; n'est-ce pas étouffer tout sentiment, & violer à la fois la nature & les lois, en se rendant coupable d'un crime inouï, même chez les Barbares ? Il mériterait qu'on le punît du dernier supplice. Je lui fais grâce de la vie, en considération de ce qu'il a cru, par son abominable sacrifice, sauver sa mère ; mais qu'on lui donne cent coups de pan-tsé & qu'il soit envoyé en exil à la mer du midi.

L'empereur ordonna au tribunal des Rites de déterminer la peine que mériterait à l'avenir un pareil crime, afin que cette loi contînt ceux qu'une fausse piété filiale pourrait porter à commettre de semblables horreurs, auxquelles on n'avait point pourvu, parce qu'on n'avait pu les supposer.

L'an **1395** mourut le général Fong-ching, avec la dignité de comte, que l'empereur transmit à ses héritiers ; mais il borna à cette seule faveur, la récompense de ses services. La dernière campagne de ce général en Tartarie lui avait fait beaucoup de tort. Quelque temps après mourut aussi le général Tang-ho. L'empereur envoya un grand de sa présence faire ^{p.101} en son nom devant son cercueil les cérémonies des funérailles ; il le déclara prince, sous le nom de Tong-nghéou-ouang ; & fit mettre son portrait au second rang dans la salle des grands hommes. Ce général avait suivi la fortune de Hong-song-vou depuis sa première campagne, & s'était distingué à la prise de Ho-tchéou.

A la septième lune, un tao-ssé offrit à l'empereur, comme une rareté, un livre de sa secte que ce prince refusa. Les grands l'assuraient que tous ceux qui avaient lu cet ouvrage en disaient beaucoup de bien ; mais Hong-vou leur fit voir que la doctrine qu'il renfermait sur le prétendu secret de l'immortalité, n'était qu'un pur charlatanisme qui avait été

Histoire générale de la Chine

funeste à beaucoup de princes & à d'autres personnes, ainsi que l'histoire l'attestait. Il ajouta qu'en recevant cet ouvrage, il induirait en erreur les sujets, qui croiraient que leur souverain adoptait un pareil système ; que son dessein était de s'en tenir aux maximes des anciens, avec lesquelles il était sûr de rendre le peuple heureux, au lieu qu'en favorisant les superstitions des tao-ssé, ce serait l'exciter à s'abandonner à des pratiques d'autant plus vaines, qu'il y aurait de la folie à se persuader qu'on pût vivre toujours : ainsi il défendit de lui en parler davantage.

Le premier jour de l'an **1396**, l'empereur admit quelques-uns des grands en sa présence, & s'informa de l'état des peuples dans les provinces. Min-ké-gin, président du tribunal des Rites, répondit que par ses bienfaits chacun vivait content, & que la paix régnait dans toutes les parties de l'empire. L'empereur regardant cette réponse comme une adulation, dit que les empereurs Yao & Chun, quoique soigneux & attentifs à pourvoir aux besoins du peuple, n'avaient pu empêcher qu'il n'y eût ^{p.102} des pauvres dans leurs États, qu'ainsi il ne devait pas se flatter à cet égard, d'être plus heureux que ces sages princes.

A la troisième lune, Hong-vou envoya le prince de Yen avec un corps de troupes visiter les frontières de la Tartarie. Ce prince sortit des limites & poussa jusqu'à la montagne Tché-tcher, où il y eut un combat des plus vifs entre lui & les Yuen. Il fit prisonnier Solin-témour, leur général. Après cette victoire, dirigeant sa marche du côté de Niélanhatou, il y rencontra un autre parti de Mongous, commandé par Niéla & Nichai, qu'il battit également ; ensuite de quoi il reprit le chemin de la Chine.

1397. La trentième année de son règne, Hong-vou apercevant de grandes qualités dans le prince de Yen, se repentit de ne l'avoir pas nommé son successeur & de lui avoir préféré son petit-fils, auquel le droit de la naissance donnait l'empire, comme l'aîné des enfants du prince héritier mort depuis quelques années. La faiblesse & le peu de capacité de ce jeune prince, le firent penser à lui substituer son oncle, &

il s'en ouvrit à Lieou-fan-ou, docteur du premier ordre, un de ses ministres. Ce mandarin effrayé des conséquences d'un pareil changement, se jeta à ses pieds, & le conjura de n'en rien faire. L'empereur reçut mal cette marque de zèle & quelque temps après, sous un autre prétexte, il lui ôta sa place, & le fit descendre à un degré de mandarinat inférieur : cependant, soit qu'il jugeât, par la chaleur avec laquelle Lieou-fan-ou lui avait parlé, que ce changement pourrait causer du trouble, soit qu'il voulût prendre du temps pour y disposer les esprits, ce prince parut n'y plus penser ; mais il n'oublia pas le déplaisir que le ministre lui avait causé en s'opposant à son dessein, & en cela il parut moins généreux & moins grand qu'il ne l'avait été ^{p.103} jusqu'alors. Cependant il lui pardonna dans une occasion où il pouvait le perdre. Le temps de l'examen du doctorat étant arrivé, il le nomma avec Pé-sin-tao pour y présider : cet examen fit beaucoup de mécontents. Tchinn-ngan, qui fut mis à la tête des nouveaux docteurs, ne devait pas même, disait-on, en recevoir le grade. Ces plaintes parvinrent à l'empereur, qui voulut voir la composition de Tchinn-ngan, & la jugea absolument mauvaise. Il fit mettre les examinateurs entre les mains du tribunal des crimes, qui les condamna à mort : Pé-sin-tao fut exécuté, mais l'empereur accorda la vie à Lieou-fan-ou.

1398. Cette dernière année de son règne, Hong-vou ayant ordonné au prince de Yen d'assembler une armée pour aller avec ses frères visiter les frontières, il lui dit qu'étant devenu, par la mort des princes de Tsin & de Tchin, l'aîné de sa famille, il le nommait chef de tous les princes, voulant qu'ils lui obéissent en ce qui ne serait pas contraire au service & aux intérêts de son successeur. Lorsqu'il fit cette disposition, l'empereur se sentait déjà attaqué de la maladie dont il mourut : elle ne l'empêcha cependant pas d'aller au conseil & d'y terminer les affaires avec autant d'activité que lorsqu'il était en pleine santé. Sur la fin de la quatrième lune, il nomma Tsi-tai président du tribunal de la Guerre, & eut avec lui une longue conférence sur l'état présent de la cour. Comme ce mandarin était fort dans les intérêts du prince héritier, l'empereur lui donna

plusieurs instructions sur la conduite qu'il devait tenir à son égard & sur les moyens dont il devait se servir lorsqu'il serait sur le trône.

Au commencement de la cinquième lune, la maladie de l'empereur devint si considérable, qu'il ne put plus sortir de son appartement ni même se lever ; sentant sa fin approcher, il chargea Tsi-tai & Hoang-tsé-heng, sur le zèle & la fidélité ^{p.104} desquels il pouvait compter, du soin des affaires pendant les premières années du règne de son successeur ; après quoi il dicta à son secrétaire ses dernières volontés en ces termes :

— Il y a longtemps que j'ai reçu l'ordre du Hoang-tien de gouverner l'empire ; je l'ai possédé trente-un ans, non sans de grands travaux, ni sans des difficultés qu'on aurait cru insurmontables. Aujourd'hui, âgé de soixante-onze ans commencés, je sens mes forces s'affaiblir, & je vois qu'il faut subir le sort commun à tous les hommes. Ce qui me console en quittant la vie, c'est de laisser l'empire entre les mains de Tchu-ouen, mon petit-fils. Quoique jeune, il est éclairé, doux & rempli des sentiments que la vertu inspire ; je ne doute point qu'il ne fasse le bonheur de ses peuples, & que l'empire ne jouisse de la paix. Vous, mandarins de la cour & des provinces, d'armes & de lettres, réunissez-vous pour le servir avec zèle & fidélité, & l'aider à soutenir avec éclat le poids de la dignité dont il va être revêtu. Quant à ce qui concerne mes funérailles, j'ordonne qu'on se conforme exactement à ce qui a été pratiqué pour celles de l'empereur Ouen-ti, de la dynastie des Han. Que ce dernier ordre soit publié dans tout l'empire.

Quelques jours auparavant l'empereur avait envoyé tous les princes ses fils, chacun dans leur principauté, en leur ordonnant d'y demeurer jusqu'à ce qu'il les rappelât. Il crut devoir user de cette politique, afin que son successeur pût prendre paisiblement possession du trône. Quoique sa maladie empirât, cependant, par les soins des médecins, il vécut encore jusqu'au dixième jour de la cinquième lune intercalaire. Ce

Histoire générale de la Chine

prince avait des grandes qualités, & peu de défauts essentiels. Ennemi du faste, ses habits & son train étaient des plus modestes ; p.105 doué d'un sens droit & de beaucoup de pénétration, il connaissait bientôt le génie & les talents de ceux qui l'approchaient : ce discernement faisait qu'il employait chacun suivant sa capacité & qu'il était toujours bien servi. Il saisissait avec une justesse admirable les avantages & les inconvénients d'une entreprise, & rarement il se trompait. Persuadé que l'intérêt personnel conduit toujours le peuple, il veillait à ce qu'on ne lui causât aucun dommage, & il donnait tous ses soins à lui procurer le nécessaire pour vivre en paix : cette conduite pleine de bonté engagea les peuples à se soumettre facilement à sa domination, & le fit réussir dans presque tout ce qu'il entreprit.

@

KIEN-OUEN-TI

@

Le prince héritier, petit-fils de Hong-vou, âgé seulement de seize ans, prit possession du trône sans aucune opposition de la part des grands. Comme le feu empereur avait eu la politique d'éloigner de la cour ses fils, dans la vue d'éviter le trouble, Kien-ouen-ti ne put se dispenser de leur faire part de la mort de son grand-père & de les appeler à ses funérailles ; mais il ne le fit que sept jours après qu'elles furent terminées. Les princes de Tchéou, de Tsi, de Siang, de Taï & de Min reçurent cette nouvelle avec beaucoup d'humeur ; ils se laissèrent même aller à des paroles offensantes, qu'ils étaient bien aise qu'on rapportât au nouvel empereur. Le prince de Yen, l'aîné de tous, se mit en chemin pour se rendre à la cour ; Tsi-taï, que le feu empereur avait donné pour conseil à son petit-fils, ne s'attendait pas à trouver tant d'obéissance de la part du prince de Yen ; lorsqu'il sut ^{p.106} qu'il était arrivé à Hoaï-ngan, il lui fit donner ordre par le nouvel empereur, de retourner dans sa principauté. Ce prince regarda cet ordre comme un affront ; cependant il en fut bien aise, parce qu'il lui fournissait un prétexte pour exécuter le dessein qu'il méditait d'enlever l'empire à son neveu. Les princes avaient si peu dissimulé leur mécontentement, que l'empereur ne put l'ignorer : il sut que leur plan était de commencer par faire mourir Tsi-taï & Hoang-tsé-teng, les deux ministres régents, & de faire valoir leurs prétentions à la couronne. Kien-ouen-ti ayant consulté ces deux ministres sur les moyens de prévenir les troubles dont il était menacé, Tsi-taï fut d'avis d'attaquer d'abord le prince de Yen, comme étant le plus à craindre ; mais Hoang-tsé-teng représenta que ce prince ayant pris ses précautions, si l'on venait à échouer contre lui, on risquerait de tout perdre, au lieu qu'en commençant par le prince de Tchéou, avec lequel il avait de grandes liaisons, & en lui ôtant cet appui, il serait facile après de le réduire. L'empereur adopta ce dernier sentiment, & en conséquence il ordonna à Li-king-long d'aller avec un corps de troupes dans le Ho-nan

se saisir du prince de Tchéou & de sa famille : ce coup de main réussit, le prince & sa famille furent amenés à la cour ; l'empereur le réduisit au rang du peuple, & l'exila dans la province de Yun-nan.

1399. A la dixième lune, Tchín-tsi, mandarin de lettres dans la province du Ssé-tchuen, fit courir le bruit qu'on levait des troupes du côté du nord, & que l'année suivante elles devaient se mettre en campagne : comme il le publiait partout, la chose vint jusqu'à l'empereur, qui, le regardant comme un séditieux, ordonna de l'arrêter & de le faire mourir. Tchín-tsi ne parut point troublé lorsqu'on lui signifia cet ordre, & p.107 répondit avec tranquillité, que si l'événement prouvait le contraire, on aurait raison de le faire mourir ; mais que s'il disait la vérité, c'était une injustice de le faire périr avant que d'être sûr s'il en imposait : qu'on pouvait le tenir prisonnier jusqu'à l'année suivante, qu'alors on verrait ce qui en arriverait : cette réponse parut raisonnable, & l'empereur donna des ordres de surseoir à l'exécution de ce mandarin.

Cependant cet avis ne servit qu'à redoubler ses inquiétudes sur la conduite de ses oncles : il n'était rassuré que sur le compte du prince de Chou, que sa grande réputation d'homme sage distinguait des autres ; c'est ce qui l'engagea à envoyer demeurer auprès de lui le prince de Taï, dont il n'avait pas la même opinion, dans l'espérance que l'exemple & les paroles du prince de Chou le ramèneraient à des sentiments de paix & de soumission.

A la douzième lune, Kao-oueï, mandarin d'armes, proposa de faire changer de principauté aux princes, comme étant un moyen de diminuer leur puissance & de rompre les mesures qu'ils pouvaient avoir prises pour se révolter. Quoique l'empereur sentît que c'était là le meilleur parti, il préféra cependant celui d'envoyer auprès du prince de Yen deux mandarins pour le surveiller ; mais ce prince, convaincu qu'ils venaient l'espionner, les fit mourir. L'empereur ne douta plus alors de ses intentions : comme il avait déjà abaissé le prince de Tchéou au rang du peuple, il résolut d'user de la même punition envers les princes de Min,

de Pé, de Tsi & de Taï, mais sans toucher au prince de Yen, persuadé qu'en lui ôtant le secours de ses frères, il n'oserait rien entreprendre.

1400. Les oncles de l'empereur ne lui donnèrent d'ailleurs que trop lieu de les punir dans la suite : Tchu-keng, prince de Min, sans ^{p.108} respect pour les lois de l'empire, fit mourir un de ses officiers qui lui avait fait des remontrances dictées par le zèle & par la droiture. Kien-ouen-ti saisit cette occasion pour le faire accuser, & sur les preuves, il le dégrada de sa dignité & le mit au rang du peuple. Tchu-pé, prince de Siang, accusé d'avoir fait mourir injustement un de ses sujets, fut condamné à la même peine ; ne pouvant digérer cet affront, ce prince fut mettre le feu à son hôtel & se précipita au milieu des flammes, où il fut bientôt étouffé. Tchu-po, prince de Tsi, s'étant rendu à la cour où il avait été mandé pour se justifier d'une accusation qui n'éclata point au-dehors, n'y fut pas plutôt arrivé qu'on l'arrêta ; il fut condamné, comme les autres, à perdre son rang de prince. Le même arrêt fut prononcé contre Tchu-koué, prince de Taï, & lui fut intimé à Taï-tong, où il faisait sa résidence.

Le prince de Yen, persuadé qu'on n'avait commencé par eux que pour le priver des secours qu'il en pouvait espérer, crut ne devoir plus différer l'exécution de son projet, surtout après avoir fait mourir trois grands mandarins envoyés par l'empereur dans sa principauté : ainsi il commença par placer ses créatures dans les villes importantes & répandit de tous côtés le manifeste suivant :

« Je suis fils de l'empereur Kao-hoang-ti, & celui auquel il a fait le plus de part de ses intentions. Parmi les instructions qu'il nous a laissées, il dit : Si le gouvernement se trouve entre les mains de perfides ministres, il faut recourir aux armes pour les exterminer & délivrer le prince qui est sur le trône d'une peste aussi pernicieuse. C'est ce motif qui me met les armes à la main : le ministère est occupé par deux traîtres qui cherchent à détruire l'édifice que mon auguste père a élevé avec des peines

Histoire générale de la Chine

infinies, & en s'exposant aux ^{p.109} plus grands dangers. Si on ne réprime leur audace, ils feront tomber le prince qu'il a établi son successeur ; je veux, à l'exemple de Tchéou-kong, lui servir d'appui, & faire pour notre dynastie, ce que ce sage ministre fit pour l'empereur Tching-ouang son neveu. Ô vous les fidèles sujets & serviteurs du grand Hong-vou, unissez-vous à moi pour punir les perfides Tsi-taï & Hoang-tsé-teng ! Déjà cinq de mes frères ont été victimes de leur scélératesse ; ils les ont traités si ignominieusement, que le prince de Siang ne pouvant survivre à sa honte, s'est précipité dans les flammes : s'ils m'ont épargné, ce n'est que pour me porter plus sûrement le coup qu'ils me destinent. Déjà même ils avaient envoyé des gens aussi méchants qu'eux m'espionner, afin de donner de l'ombrage à l'empereur & de faire naître l'occasion de me perdre ; je m'en suis fait justice, & j'ai cru servir l'État en le purgeant de gens de cette trempe. L'empereur n'a aucune part à ces manœuvres odieuses ; son caractère doux & bienfaisant l'éloigne d'injustices & de cruautés dignes de deux ambitieux, qui ne voient qu'avec jalousie l'autorité que notre père nous avait confiée pour réprimer les entreprises contraires aux intérêts de sa famille. C'est dans cette vue qu'il nous a donné des principautés ; mes frères les ont perdues ; moi-même, quoiqu'il y ait près de vingt ans que je gouverne celle-ci selon les lois de l'empire, quoique j'aie donné en toute occasion des preuves de mon zèle & de ma fidélité à servir l'empereur mon maître, ils ont résolu ma perte, & je ne puis l'éviter qu'en les prévenant. Ce n'est donc aucun motif d'ambition ni de révolte qui me fait lever l'étendard ; je cherche à empêcher la ruine de ma famille qu'on opprime, & à soutenir l'empereur sur ^{p.110} un trône que deux traîtres minent sourdement. Ma cause doit être celle de tous ceux qui conservent de l'affection pour le sang du grand Hong-vou, injustement avili.

Histoire générale de la Chine

Ce manifeste ne tarda point à parvenir jusqu'à l'empereur, qui donna des ordres pour s'opposer aux entreprises de son oncle. De son côté le prince de Yen chercha à s'assurer des principales villes de sa principauté. Fang-ching, gouverneur de Tong-tchéou, ne fit aucune difficulté de lui remettre cette place & même de se ranger sous ses drapeaux ; mais il ne trouva pas la même facilité dans Ma-siuen, gouverneur de Ki-tchéou. Tchang-yu, général du prince, investit cette place, & envoya un de ses officiers au commandant le solliciter de se déclarer pour le prince. Ce fidèle gouverneur reçut mal l'envoyé, & lui reprocha son ingratitude & son infidélité, ainsi qu'à tous ceux qui suivaient le parti du prince dans sa révolte. Aussitôt qu'il l'eut congédié, il fit une sortie à la tête d'une grande partie de la garnison, & se battit avec une espèce de fureur ; mais enveloppé de toutes parts, & accablé par le nombre, il fut fait prisonnier, avec presque tout ce qui lui restait de monde. Tchang-yu, charmé de sa bravoure & de son intrépidité, fit tout ce qu'il put pour le gagner ; mais il ne put en obtenir que les reproches les plus sanglants, dont il fut si outré qu'il le fit mourir. Mao-souï, que Ma-siuen avait laissé dans la ville, en ouvrit aussitôt les portes, & prit parti dans l'armée des assiégeants.

Après la prise de Ki-tchéou, le prince s'avança du côté de Tsun-hoa. Au seul bruit des tambours, Tsiang-yu, qui en était gouverneur, se rendit. Tching-hiang, gouverneur de Mi-yun, imita son exemple. Yu-tching, commandant du fort Ku-yong-koan, poste important, l'abandonna. Le prince disait que ce ^{p.111} poste était, par rapport à Pé-ping, ce que le gosier est au corps : cependant il n'était défendu que par une faible garnison, avec laquelle il était impossible au commandant de tenir, s'il n'était secouru. Les troupes du prince s'en emparèrent.

Sur la nouvelle que le prince rebelle avait pris les armes contre l'empereur, Song-tchong avait rassemblé à la hâte sept à huit mille hommes dans Hoai-laï pour défendre cette place. Il fit même répandre le bruit parmi les soldats de la garnison, que par son ordre on avait

Histoire générale de la Chine

massacré à Pé-ping leurs parents, & qu'on avait jeté leurs corps à la voirie : il cherchait à les animer par là à se venger de cette barbarie. Le prince, qui en fut instruit, fit mettre aux premiers rangs la plupart de ceux qu'on l'accusait d'avoir fait égorger ; de sorte qu'à la première rencontre, les soldats de Hoaï-laï reconnaissant leurs pères, leurs frères, coururent les embrasser & furent convaincus que leur général les avait trompés. N'ayant plus de confiance en lui, ils le quittèrent pour se ranger du côté du prince. Song-tchong, sans paraître intimidé de leur désertion, soutint en brave homme les efforts de l'ennemi. Sun-taï, qui commandait son avant-garde, fit des prodiges de valeur. Le prince le remarquant pénétra jusqu'à lui & lui décocha une flèche, qui lui fit une blessure mortelle. Ce brave homme, sans laisser paraître aucune altération sur son visage, arracha la flèche ; & quoique couvert de sang il continua de tenir ferme, jusqu'à ce qu'épuisé par la perte de son sang il tomba mort. Ce fut le signal de la victoire pour le prince. Les troupes de Song-tchong se débandèrent, & cherchèrent à se mettre à couvert dans les murs de Hoaï-laï ; les vainqueurs les poursuivirent, & entrèrent pêle-mêle avec eux. Song-tchong, Yu-tching & Pong-tsu & défendirent ^{p.112} encore de rue en rue : le prince ne devint maître de la place que par la mort de ces trois officiers. La défaite de Song-tchong & la prise de Hoaï-laï firent une si grande impression sur les esprits, que rien ne paraissait devoir résister à ses armes. Les gouverneurs de Kaï-ping, de Long-men, de Chang-kou & de Yun-tchang se soumirent, ainsi que ceux des villes du département de Yong-ping. Ces nouvelles consternèrent la cour : elle nomma King-ping-ouen grand général des troupes, qu'elle envoya contre le prince, & sous lui Li-kien & Ning-tchong, avec d'autres officiers, sur la fidélité & la bravoure desquels elle crut pouvoir compter. L'empereur dit à ses ministres qu'il fallait recommander à ces officiers de se comporter de manière qu'on ne pût pas le taxer d'avoir tué son oncle ; il donna des ordres de l'épargner, quelque chose qu'il en pût arriver.

A la huitième lune, King-ping-ouen & les autres généraux se rendirent, avec une armée de trois cent mille hommes, du côté de

Tching-ting. Su-kaï, avec une division de cent mille hommes, alla se poster à Ho-kien, d'où il en détacha neuf mille sous les ordres de Yang-song, qui s'empara de Hiong-hien. Le prince jugeant qu'il lui serait facile de la reprendre, s'approcha de cette place ; & profitant d'un jour consacré aux réjouissances, qui était le 15 de la huitième lune, il fit avancer sans bruit ses troupes à la nuit fermante, persuadé que Yang-song & la garnison ne seraient occupés que de divertissements. Vers minuit il fit escalader les murs, où il ne trouva aucune résistance. Dès qu'on s'aperçut qu'il était entré dans la ville, les soldats de Yang-song, à demi-ivres, coururent aux armes, & se battirent le reste de la nuit avec un si grand acharnement, que de neuf mille qu'ils étaient il n'en échappa pas un ^{p.113} seul. Mais cette victoire coûta cher au prince, dont la perte fut encore plus considérable : cependant il fut en quelque sorte dédommagé par la prise de plus de huit mille chevaux, qui lui servirent à remonter sa cavalerie. Jugeant que Fan-tchong qui était à Tsing-tchéou, ne manquerait pas de venir au secours de Yang-song, il résolut de le prévenir, & mit Tan-hien en embuscade de l'autre côté du pont Yué-yang-kiao, avec mille hommes d'élite, en lui recommandant de charger l'ennemi aussitôt qu'il entendrait tirer le canon. Le prince sortit de la ville avec le reste de son armée, qu'il divisa en plusieurs corps afin d'envelopper l'ennemi de tous côtés. Ses coureurs lui ayant rapporté que Fan-tchong paraissait, il détacha quelques troupes légères pour escarmoucher avec lui & l'attirer dans l'embuscade. Ce général, assailli de toutes parts, voulut gagner le pont ; mais les mille hommes de Tan-hien lui barrèrent le chemin : cependant il fit ferme partout & se défendit en héros, jusqu'à ce qu'accablé par le nombre, il fût enfin obligé de céder ; la plupart de son monde fut tué ou noyé, & lui-même fait prisonnier. Après cette victoire le prince fit prendre à ses troupes la route de Tching-ting, dans le dessein d'attaquer Keng-ping-ouen. Comme il était sur le point de se mettre en marche, il apprit de Tchang-pao, transfuge du camp des impériaux, que leur armée, au lieu d'être de trois cent mille hommes, n'était que de cent trente mille, dont une partie était

campée au nord, & l'autre au sud de la rivière To-ho : le prince répandit aussitôt cette nouvelle dans son camp, afin de rassurer ses soldats, que la supériorité des ennemis avait pu intimider, & il fit repartir Tchang-pao pour Tching-ting, avec ordre d'y publier la défaite de Fan-tchong & la prise de Hiong-hien & de Tching-tchéou.

p.114 Peu de temps après, le prince, à la tête de son armée victorieuse, prit la route de cette ville. Keng-ping-ouen, instruit de sa marche, sortit à sa rencontre, non dans le dessein de le combattre, mais seulement pour reconnaître la disposition de son armée, persuadé qu'ayant la ville à dos il n'aurait rien à craindre ; mais le prince qui s'était douté qu'il prendrait ce parti, lui coupa le chemin de la retraite. Ce général se voyant tourné, voulut regagner les murs de Tching-ting ; il fut arrêté par Tchu-neng, qui lui tua une trentaine de cavaliers, & le contraignit de se réfugier du côté de l'est du To-ho, où s'étant mis à la tête de quelques dix mille hommes, il vint à son tour chercher Tchu-neng. Celui-ci l'attendit de pied-ferme, & lorsqu'il le vit à portée, il le fit charger vigoureusement. Les impériaux perdirent beaucoup de monde dans cette action ; trois mille prisonniers, entre autres les lieutenants généraux Ning-tchong, Kou-tching, Lieou-souï & Li-kien prirent parti dans les troupes du prince. Li-kien avait épousé la princesse Taï-min, septième fille de Hong-vou. Sa bravoure & ses autres qualités, jointes au avantages de sa figure, lui méritèrent l'honneur de devenir le gendre de l'empereur. Kou-tching avoir servi longtemps dans le palais, & avait été dans l'intimité & la confiance du prince, qui les fit conduire tous deux à Pé-ping.

Keng-ping-ouen, voyant qu'il avait du dessous, voulut se jeter dans Tching-ting & conserver du moins cette place à l'empereur ; mais il trouva sur son chemin un corps de troupes du prince, contre lequel il lui fallut disputer le passage ; il n'en serait jamais venu à bout, sans le secours que lui amena le général Ou-kié, avec lequel il repoussa si vivement les ennemis, qu'ils lui laissèrent la liberté d'entrer dans la ville.

Histoire générale de la Chine

Le prince l'y fit aussitôt investir, & tenta de l'emporter par escalade ; mais ^{p.115} ses gens ayant été repoussés avec une perte considérable, il ne voulut pas risquer un second assaut & reprit le chemin de Pé-ping. L'empereur irrité de ce que Keng-ping-ouen s'était laissé battre, le rappela & le fit remplacer par Li-king-long, créature du ministre Houang-tsé-teng.

A la neuvième lune, le général Ou-kao, Keng-yen & Yang-ouen assemblèrent, dans le Leao-tong, un corps d'armée assez considérable, à la tête duquel ils entrèrent dans la province de Pé-ping, & allèrent mettre le siège devant Yong-ping.

Li-king-long étant arrivé à Té-tchéou, expédia des ordres aux troupes des provinces de se trouver au rendez-vous qu'il leur assigna près de Ho-kien : cette armée devait être de cinq cent mille hommes. Le prince de Yen, qui connaissait le peu d'habileté & la présomption de ce général, ne douta point qu'il n'entreprît le siège de Pé-ping : cependant sans craindre pour la capitale de ses États, dont il confia à garde à son fils, en lui recommandant de ne faire aucune sortie & de se tenir sur la défensive, il se disposa à aller au secours de Yong-ping. Ou-kao, qui l'assiégeait n'osa l'attendre. L'empereur, mécontent de la conduite de ce général, le cassa de tous ses emplois, qu'il donna à Yang-ouen.

Le prince de Yen voyant que Li-king-long n'avait pas profité de son absence pour attaquer Pé-ping, saisit cette occasion de s'emparer de Ta-ning & des trois départements qui en dépendaient ; le prince de Ta-ning, avec lequel il avait toujours eu des liaisons, se déclara en sa faveur. Cependant il ne réussit dans cette expédition qu'après la prise de Song-ting-koan, où il perdit beaucoup de monde par la bravoure de Lieou-tchin, qui la défendit avec tant de courage & d'habileté, qu'il aurait probablement échoué, si les soldats de la garnison ^{p.116} n'eussent abandonné ce commandant pour se ranger sous ses drapeaux : par cette défection, Lieou-tchin se vit contraint de s'embarquer pour se mettre en sûreté.

Cependant Li-king-long sachant le prince occupé du côté de Ta-ning, & persuadé qu'il ne pourrait pas revenir de sitôt, fit défiler ses troupes vers Pé-ping. En arrivant au pont de Lou-keou, qui n'était point gardé, il dit, avec un ton d'ironie, que cette négligence prouvait que le prince n'était pas aussi habile qu'on le faisait. Il envoya un détachement se saisir de Tong-tchéou, & divisant une partie de son armée en neuf piquets, il les fit camper près des villages voisins, pour être à portée d'arrêter le prince, en cas qu'il vînt au secours de Pé-ping ; avec l'autre partie il alla investir cette capitale, & attaqua la porte appelée *Chun-tching-men*, que Li-yang & Léang-ming défendaient ; le jeune prince qui commandait dans la ville, fit sortir la nuit l'élite de la garnison, & tomba brusquement sur un des quartiers des assiégeants, qu'il obligea de reculer plus de dix ly. Ku-neng accouru à leur secours à la tête de mille à douze cents cavaliers, repoussa les assiégés jusqu'à la porte Tchang-yé-men ; & il serait entré avec eux dans la place, si Li-king-long craignant quelque surprise ne lui avait envoyé ordre de se retirer.

Le prince de Yen, instruit que Li-king-long était devant Pé-ping, fit tant de diligence qu'en très peu de jours il arriva à Hoeï-tchéou ; il composa son avant-garde de ses meilleures troupes, & la suivit de près avec le reste, résolu de donner bataille en arrivant, persuadé qu'il la gagnerait infailliblement, s'il ne laissait pas à Li-king-long le temps de pourvoir à la sûreté de ses piquets : ils furent en effet attaqués & battus les premiers, malgré les renforts que ce général leur amena ^{p.117} lui-même : il les trouva si en désordre, qu'il ne put faire autre chose que de rallier les fuyards & de reprendre avec eux le chemin de Té-tchéou.

Le bruit de cette défaite se répandit bientôt de tous côtés, & parvint jusqu'à la cour. Hoang-tsé-teng, à qui l'empereur demanda s'il était vrai que les troupes eussent été battues, lui répondit qu'effectivement elles en étaient venues plusieurs fois aux mains avec les rebelles ; mais que ne pouvant résister au grand froid qui se faisait sentir dans ces contrées, leur général avait été obligé de les reconduire à Té-tchéou où il attendait

Histoire générale de la Chine

le retour du printemps. Ce ministre dépêcha un courrier à Li-king-long pour le prévenir de ne point parler de sa déroute : en conséquence de cet avis, le général rendit à l'empereur un compte tel qu'il lui plut, & termina ses dépêches par la promesse, à l'ouverture de la campagne, d'agir avec la plus grande vigueur.

De son côté, le prince supposant qu'on savait à la cour les avantages qu'il avait remportés, écrivit à l'empereur pour le prier de redonner la paix à ses fidèles sujets, en faisant mourir Tsi-taï & Hoang-tsé-teng, auteurs de tous les troubles. Ces deux ministres, persuadés qu'ils n'étaient l'un & l'autre qu'un prétexte dont le prince couvrait son ambition, demandèrent eux-mêmes à l'empereur d'être renvoyés du ministère & éloignés de la cour, afin de mettre le prince dans son tort. Ces deux mandarins disgraciés, en apparence, ne cessèrent cependant point de tenir le timon du gouvernement : tout continua de se faire par leur ordre & par leur conseil.

1401. Le prince, informé que Li-king-long avait promis à l'empereur de rentrer le printemps prochain sur les terres de Pé-ping, & persuadé qu'il n'oserait le faire tandis qu'il le verrait à p.118 portée de s'y opposer, s'éloigna afin de l'attirer dans le piège ; il partit au commencement de l'an 1401 à la tête de son armée, & prit la route de Tai-tong dans le dessein d'en faire le siège, qu'il entreprit en effet après qu'on lui eut remis, en passant, la ville de Oueï-tchéou.

Li-king-long ne voulant pas avoir la honte de laisser prendre une place de cette conséquence, sans avoir fait quelque démarche pour la secourir, sortit par Tsé-king-koan. Le prince abandonna le siège pour retourner par Ku-yong-koan, dans le Pé-ping, afin d'y attirer ce général ; mais celui-ci, qui n'avait mené qu'une partie de son monde, retourna à Té-tchéou, & distribua si mal son armée dans différents quartiers, qu'il donna par là occasion aux Yen de venir l'attaquer : à l'approche du prince il rappela tous ses détachements, dont il composa une armée de six cent mille hommes, qu'il publiait être d'un million. Son avant-garde

était commandée par Ting-ngan, brave officier & capitaine expérimenté ; le prince, qui le connaissait, douta cette fois-ci de la victoire. Ting-ngan, secondé par Ku-neng & son fils, poussa en effet si vivement les troupes qu'il avait en tête, que le prince fut obligé de faire avancer son corps de réserve. Ce renfort arrêta Ting-ngan, mais ne put le faire reculer : le prince, voyant que rien n'était capable de rompre l'ennemi, se mit lui-même à la tête de ses gens ; & alors l'action devint plus chaude & plus meurtrière. Ting-ngan soutint ses efforts avec une égale bravoure, & l'on peut dire que l'honneur de la journée lui resta, puisque le prince fut contraint de se retirer dans son camp. Peu accoutumé à trouver tant de résistance il résolut de recommencer le lendemain, & s'y disposa le reste de la nuit : il donna le corps de bataille à commander à Tchang-yu, l'aile gauche à Tchu-neng, la droite à Tching-hiang, & p.119 l'avant-garde à Kieou-fou, se réservant de secourir ceux qui en auraient besoin : il avait cent & quelques dizaines de mille hommes, tous gens aguerris.

Le lendemain à la pointe du jour, après avoir rangé son armée en bataille, il la fit marcher à l'ennemi : elle rencontra d'abord Ku-neng & son fils, qui, soutenus par Ting-ngan, rompirent Fang-koan, & lui tuèrent ou prirent un grand nombre de ses gens. Ce premier échec fit tant d'impression sur Tchang-yu, qui commandait le corps de bataille, qu'il en changea de couleur, & augura mal de cette journée. Le prince, sans en être intimidé, ordonna à Kao-hiu & à Tchang-yu d'attaquer l'aile gauche des ennemis, & lui, à la tête de ses plus intrépides cavaliers, il les harcelait à la manière tartare ; il revint plus de cent fois à la charge, & eut jusqu'à trois chevaux tués sous lui. L'action devint alors générale ; Ku-neng fit face au prince, tandis que Ting-ngan d'un autre côté menait fort mal Tching-hiang & Su-tchong à l'aile droite ; le premier fut tué, & l'autre si maltraité que tout plia devant les impériaux.

Kao-hiu voyant les choses tourner si mal, vint se joindre au prince pour tâcher de rétablir les affaires : mais Ku-neng, qui avait vu faire au prince un mouvement pour aller contre Ting-ngan, était aussitôt accouru,

& ayant réuni leurs forces, ils l'obligèrent de reculer. Ku-neng qui vit les Yen plier, s'écria :

— Ils sont à nous, il faut aujourd'hui éteindre entièrement cette révolte.

Ayant fait avancer Yu-tong-hien & Teng-tsu avec leurs brigades, ils poussèrent si vertement le prince, qu'il aurait infailliblement été perdu sans ressource, s'ils n'eussent pas quitté leurs rangs. Kao-hiu profitant du peu d'ordre que les impériaux gardaient, fondit sur eux avec un corps qui n'avait point encore donné & tua Ku-tieng & son fils : La mort de ces deux ^{p.120} braves officiers redonna du courage aux soldats du prince ; ils passèrent sur le ventre aux troupes de Ku-neng, dont le désordre se communiquant à celles de Ting-ngan, elles se mirent à fuir, sans que leur général pût les rassurer. Le prince saisissant ce moment favorable, attaqua le centre de l'armée impériale, qui découragé par la déroute de ses deux ailes, ne fit aucune résistance. Ko-yn s'enfuit du côté de l'ouest, & Li-king-long vers le sud avec le peu de monde qu'ils purent recueillir, abandonnant aux vainqueurs presque tous leurs équipages. On fait monter la perte de cette journée à plus de cent mille hommes tués ou noyés.

Le prince instruit que Li-king-long était à Té-tchéou avec les débris de son armée, fit prendre cette route à ses troupes. A son approche, ce général des impériaux s'enfuit à Tsi-nan, où il trouva Tié-hiuen & Kao-oueï, qui avaient fait serment de ne rendre leur place qu'avec la vie. Ces deux officiers se donnèrent tant de mouvements pour rassembler les fuyards, qu'avant l'arrivée des Yen, ils amenèrent à Li-king-long plus de cent mille hommes en état de tenir tête au prince, s'ils avaient eu un chef capable de les commander. Le prince quoiqu'inférieur en forces, n'hésita point à les attaquer ; il battit une seconde fois Li-king-long, & ce général fut obligé de se sauver, suivi d'un petit nombre de cavaliers qui ne le quittaient jamais.

Histoire générale de la Chine

La cour impériale, consternée de ces nouvelles fâcheuses, rappela Li-king-long & mit à sa place Tching-yong, auquel on donna Tchou-oueï pour lieutenant. Le ministre Hoang-tsé-teng & la plupart des censeurs de l'empire voulaient qu'on punît de mort Li-king-long pour s'être laissé battre ; mais l'empereur lui fit grâce en considération des services de son père.

p.121 Après la déroute de Tsi-nan, le prince investit cette place & la fit sommer de se rendre ; Tsié-hiuen, chargé de sa défense, ne répondit que par une grêle de flèches qu'il fit pleuvoir sur ceux qui s'approchaient trop près des murs. Le prince resta plus de trois mois devant cette place sans être plus avancé que le premier jour : comme il s'obstinait à la prendre, Tsié-hiuen chercha à terminer cette guerre par la mort du prince, en employant une ruse qu'il crut permise en guerre. Il fit mettre au-dessus de chaque porte de la ville des herses de fer, pour les faire tomber sur la tête du prince lorsqu'il y entrerait ; & il lui écrivit qu'ayant fait réflexion qu'il était fils de l'empereur Kao-hoang-ti, & l'aîné de ceux qui restaient, il avait eu tort de penser qu'en se soumettant à lui, il manquerait de fidélité à la famille impériale : mais que comme les habitants de Tsi-nan étaient effrayés de voir tant de troupes autour de leur ville, il lui demandait par grâce de les faire retirer & de venir paisiblement prendre possession de la place, accompagné seulement des officiers de sa maison. Le prince donna dans le piège, & envoya son armée camper à dix ly plus loin ; ensuite montant à cheval, suivi de peu de monde, il vint se présenter à la porte du nord, qui lui fut ouverte sur-le-champ ; au moment qu'il la passait, on abattit la herse de fer, qui ne tua que son cheval. Le prince tomba du coup ; mais s'étant relevé, il s'enfuit à toute bride sur le cheval d'un de ses gens & regagna son camp, plein de colère & de honte de s'être ainsi laissé tromper. Résolu d'en tirer vengeance, il fit revenir ses troupes & recommença le siège ; Tsié-hiuen, qui s'y attendait, avait employé tous les peintres de la ville à faire des portraits de l'empereur Hong-vou, dont il borda les remparts, afin d'empêcher les assiégeants de les battre en brèche : il ne doutait pas

p.122 que si le prince faisait tirer, il s'exposerait à révolter ses gens, qui l'accuseraient de manquer de respect à l'égard de son père. Ce stratagème eut tout le succès que Tsié-hiuen en espérait ; les soldats du prince voyant le portrait du feu empereur, n'osaient tirer : le prince, qui n'était plus si irrité, trouva le stratagème assez plaisant, & fut le premier à en rire. Persuadé, par la conduite de Tsié-hiuen, qu'il était dans la résolution de ne rendre sa place qu'à la dernière extrémité, considérant d'ailleurs qu'elle lui coûterait beaucoup de monde & de temps, il prit le parti de lever le siège.

Une autre raison l'y engagea encore ; Tching-yong, qui avait remplacé Li-king-long, était sur le point d'arriver, comme il arriva en effet peu de temps après aux environs de Té-tchéou, où il campa. Ce général rétablit l'ordre & la discipline dans son armée : le prince jugea de là qu'il ne lui serait pas aussi facile d'en venir à bout que des autres généraux qu'on avait envoyés contre lui. Comme il vit que ses officiers pensaient de même, il leur proposa d'aller dans le Léao-tong, & d'abandonner Pé-ping aux impériaux, jusqu'à ce que l'occasion fut plus favorable. Les officiers s'opposèrent à cette résolution, en disant qu'elle les couvrirait de honte, & que les ennemis en deviendraient plus entreprenants : ils lui représentèrent encore que le pays où il voulait aller était froid & stérile, & que les troupes auraient peine à y subsister. Malgré ces raisons, le prince leur fit prendre la route du Léao-tong, où il n'avait aucune envie d'aller : son véritable dessein était de surprendre Tsiang-tchéou, où commandait Su-kai & son voyage du Léao-tong n'était qu'une feinte. Cependant il s'avança jusqu'à Tien-tsin ; mais rebroussant tout à coup chemin & marchant jour & nuit, il p.123 vint fondre à l'improviste sur Tsiang-tchéou : Su-kaï, qui le croyait en route pour le Léao-tong, était dans la plus grande sécurité, & quoiqu'on le prît au dépourvu, il ne laissa pas de se défendre en brave homme. Les ennemis étaient déjà dans la ville, qu'il ignorait encore leur arrivée : il fit tant de diligence qu'il mit en un instant toute la garnison sous les armes, & disputa longtemps le terrain aux Yen & leur tua beaucoup de monde ;

mais accablé par le nombre, il fut fait prisonnier avec ce qui restait de la garnison : plus de dix mille hommes périrent dans cette action ; Su-kaï & ses officiers furent envoyés sous une escorte à Pé-ping.

Après cette expédition, le prince conduisit son armée du côté de Ling-tsing, pour se pourvoir de quelques vivres qu'il attendait de Taï-min, & à la douzième lune, il s'approcha de Ouen-chang, afin d'être à portée de Tsi-ning, d'où il devait lui venir du secours. Tching-yong était alors campé à Tong-tchang ; le prince, avec sa diligence ordinaire, se rendit à Hoa-kéou, & surprit son avant-garde : Tang-li, qui la commandait, fut fait prisonnier ; Tching-yong, qui avait eu le temps de se mettre en défense, laissa passer les fuyards derrière lui, où ils se rallièrent & il fit tête aux Yen, qui les poursuivaient. Le combat devint alors général ; le prince s'y comporta en grand capitaine & en brave soldat, & déjà il commençait à faire plier les impériaux, lorsque Ting-ngan accourant à leur secours, repoussa les Yen. Le prince, au désespoir de se voir arracher la victoire, se mit à la tête d'un corps de ses plus braves cavaliers, & donnant tête baissée sur les troupes de Ting-ngan, il les enfonça d'abord, mais il fut presque aussitôt enveloppé, & pendant plus d'une heure il fit des actions de valeur extraordinaires. Tchang-yu, un de ses généraux, ne le ^{p.124} voyant point paraître & se doutant que tous les efforts se portaient contre lui, fit avancer une partie des troupes qu'il commandait du côté où le combat était le plus acharné : cet officier, secondé par Tchu-neng, dégagea le prince & le tira de danger. Tching-yong fit soutenir Ting-ngan par des troupes fraîches, & vint lui-même à son secours : les Yen furent si malmenés, que plus de trente mille hommes & un grand nombre d'officiers, parmi lesquels se trouva Tchang-yu, restèrent sur le champ de bataille : ceux qui échappèrent au carnage se sauvèrent pour la plupart du côté du nord. Le prince pleura Tchang-yu pendant plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture ni de repos ; & comme s'il eût été déjà sur le trône de l'empire, il l'éleva à la qualité de prince du premier ordre, sous le titre de prince de Ho-kien.

A la nouvelle de cette victoire, qui remplit la cour de joie, l'empereur donna aussitôt ordre de faire revenir Tsi-taï & Hoang-tsé-teng, **1402.** qu'il rétablit dans leurs emplois ; il les chargea principalement du soin de cette guerre. Leur rappel décida, plus que jamais, le prince à suivre le parti qu'il avait pris. Affaibli par les pertes qu'il avait faites, il fut obligé de recruter son armée ; & à la deuxième lune, il alla camper dans le territoire de Pao-ting, entre les deux divisions de l'armée impériale, dont l'une commandée par Tching-yong, avait son camp à Té-tchéou ; l'autre à Tching-ting, sous les ordres de Ou-kié, était à deux cents ly de la première.

Le prince sut profiter de cette faute : au commencement de la troisième lune, il s'approcha de la rivière Hiu-to-ho, & tournant tout à coup du côté du camp de Tching-yong, il l'attaqua & le battit ; mais il lui en coûta cher par la bravoure de Tchuang-té, qui soutint ses premiers efforts avec les ^{p.125} seules troupes qu'il commandait. Tan-hiuen & Tong-tchong-fong, deux bons officiers du prince, furent tués à cette attaque ; il y perdit encore Tchou-tchi & Tchang-tsao-ki, qu'il estimait beaucoup, & fut contraint de se retirer.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les deux armées parurent en présence l'une de l'autre. L'avantage que Tching-yong avait eu la veille, lui faisait espérer que son armée, quoique de beaucoup inférieure à celle du prince, serait encore victorieuse ; elle l'aurait été, en effet, si dans la plus grande chaleur du combat il ne s'était élevé un vent du nord-est, qui soufflant la poussière & le sable dans les yeux des impériaux, les empêcha de combattre. Ce contretemps donna l'avantage au prince, qui se retira dans son camp, tandis que Tching-yong se repliait du côté de Té-tchéou : la perte fut si considérable de part & d'autre, que le prince ne songea point à poursuivre l'ennemi.

Le général Ou-kié, inquiet d'être si éloigné de Tching-yong, s'était mis en chemin l'avant-veille de cette bataille, & il n'avait appris qu'à moitié chemin la défaite de son général ; cette nouvelle l'obligea à reprendre la

route de Tching-ting. Le prince, que sa retraite laissait respirer, fit de nouvelles levées & incorpora dans ses troupes les soldats de l'armée impériale qu'il avait fait prisonniers & qui s'étaient donnés à lui. Ou-kié, instruit ensuite par les fuyards de l'acharnement avec lequel on s'était battu, jugea que le prince devait être considérablement affaibli ; il se repentit d'être revenu sur ses pas, & voulant réparer en quelque sorte cette faute, il se mit en marche dans le dessein de l'aller chercher & de le combattre avant qu'il eût le temps de se remettre de ses pertes ; cependant il n'eut pas plutôt passé la ville de Kao-tching qu'il apprit que l'armée du ^{p.126} prince était presque le double de la sienne. Reconnaissant alors qu'il avait fait une seconde faute, d'autant plus grande, qu'il se voyait comme en présence de l'ennemi, & qu'il ne pouvait plus reculer sans jeter l'épouvante parmi ses troupes, il prit le parti de faire bonne contenance, & de se ranger en ordre sur le bord de la rivière Hiu-to-ho. Le prince avait étendu les siennes sur une ligne fort longue en forme de croissant, afin de l'envelopper. Le général des impériaux, qui ne voulait pas s'y exposer, décampa ; aussitôt que le prince s'en aperçut, il le fit charger. Ou-kié se défendit d'abord assez bien ; mais accablé par le nombre, ce ne fut plus qu'une déroute générale dans son armée. Les impériaux furent si maltraités dans cette action, qu'ils y périrent presque tous : leur général se sauva à Tching-ting. La perte de cette bataille entraîna celle de la plupart des villes du Ho-pé, qui se déclarèrent pour le prince. Ces tristes nouvelles remplirent la cour de consternation : l'empereur, afin de donner satisfaction au prince & l'engager à cesser ses hostilités, exila Tsi-taï & Hoang-tsé-teng & confisqua tous leurs biens.

Le prince, informé par l'empereur même de la disgrâce des deux ministres, prit de là occasion de lui adresser le placet suivant :

« Moi Tchu-taï, prince de Yen votre sujet, j'offre, avec respect, à votre Majesté ce placet, afin de terminer toute guerre & rendre la paix à l'empire. J'ai appris le juste châtement dont elle

Histoire générale de la Chine

a usé envers les traîtres Tsi-tai & Hoang-tsé-teng : moi, & toute notre famille, en avons tressailli de joie ; mais les officiers qui sont à mon service doutent que ce ne soit encore une feinte ; ils disent que votre Majesté aurait dû retirer ses troupes & rappeler ses généraux ; que quoiqu'elle ait éloigné ces deux perturbateurs du repos ^{p.127} public, ils influent encore sur le gouvernement. Cette crainte m'engage à prendre mes précautions & à différer de licencier mes troupes. J'espère que votre Majesté voudra bien détruire entièrement ces soupçons, & se mettre en garde contre les pernicious conseils des esprits brouillons.

L'empereur consulta sur ce placet Fang-hiao-ju & Hoang-koan, qu'il avait mis à la place des deux ministres exilés. Fang-hiao-ju lui conseilla de répondre au prince, afin de le tranquilliser & de l'empêcher de lever des troupes. Il lui dit que les grandes chaleurs & les pluies ne permettant pas de faire la guerre, il fallait profiter de ce temps pour engager secrètement les gouverneurs du Léao-tong à entrer dans la province de Pé-ping & à s'emparer de Yong-ping, de Tching-ting & d'autres villes, tandis que les troupes impériales qui étaient dans cette province attaqueraient Pé-ping, au secours de laquelle le prince ne manquerait pas d'aller. Il fut encore d'avis d'envoyer une troisième armée, pour prendre le prince par derrière & l'envelopper.

Ce plan ainsi arrêté, l'empereur chargea Siué-yen de porter au prince sa réponse, par laquelle ii accordait une amnistie à tous ceux qui avaient suivi ses drapeaux ; il le rétablissait dans son rang de premier prince, avec les mêmes prérogatives qu'il avait auparavant, & il finissait par lui ordonner de renvoyer ses troupes & de venir au tombeau de Hong-vou désavouer ce qu'il avait fait depuis sa mort. Quoique le prince fut choqué de cet ordre, il ne le témoigna cependant que faiblement au-dehors. Ses officiers voulaient qu'il fît mourir Siué-yen ; mais il leur imposa silence, & dit que Siué-yen n'était point du nombre des perfides auteurs des

troubles, & que d'ailleurs il ne faisait que son devoir en s'acquittant fidèlement de la commission dont il était chargé. Il le fit ^{p.128} reconduire par un de ses gens jusque hors des limites de sa principauté, de peur qu'il ne fût insulté ; en le congédiant, il lui recommanda de dire de sa part à l'empereur qu'il ne désirait rien tant que de rentrer dans ses bonnes grâces, & que s'il ne licenciait pas ses troupes, ce n'était point par méfiance en sa parole ; mais parce que les auteurs des troubles, quoiqu'éloignés de la cour, continuaient de se mêler du gouvernement, & qu'il était à craindre qu'ils ne fissent perdre l'empire à leur dynastie. Il le chargea encore de dire à l'empereur qu'aussitôt qu'il aurait fait justice de ces perfides sujets, & qu'il aurait retiré ses troupes, on le verrait à ses pieds, lui donner des marques de la plus grande soumission.

Arrivé à la cour, Siué-yen rendit d'abord compte de sa commission à Fong-hiao-ju, & lui dit qu'il croyait les intentions du prince droites & sincères. Le ministre, après avoir demeuré quelque temps pensif, le conduisit chez l'empereur, en lui ordonnant de répéter la même chose devant lui. Kien-ouen-ti après l'avoir entendu, dit au ministre que, suivant le rapport de Siué-yen, toute la droiture se trouvait du côté du prince, & aucune du sien. Il ajouta que Tsi-taï & Hoang-tsé-teng l'avaient trompé. Fang-hiao-ju répondit que le prince le pensait de même.

Tandis que le prince attendait vainement la résolution de la cour sur la réponse qu'il avait faite par Siué-yen, il apprit que Ou-kié & Ting-ngan s'étaient mis en campagne pour aller attaquer Pé-ping. Cette démarche le surprit d'autant plus, qu'on était en termes de pacification ; mais afin de mettre l'empereur dans son tort, il lui dépêcha un de ses officiers, chargé de se plaindre de l'invasion faite par l'armée impériale dans sa principauté. L'empereur parut déterminé à rappeler ses troupes, & il le ^{p.129} signifia même à Fang-kiao-ju. Le ministre lui représenta qu'il ne fallait rien précipiter à cet égard, parce que s'il arrivait quelque événement imprévu, il serait difficile de rassembler les troupes qu'on aurait dispersées : il lui fit même craindre que le prince ne profitât

Histoire générale de la Chine

de la circonstance pour fortifier son parti, & il lui conseilla d'attendre le succès de l'expédition sur Pé-ping avant que de licencier son armée. Ces raisons firent changer de sentiment à l'empereur, qui donna des ordres d'arrêter l'envoyé du prince & de le garder à vue.

Le prince, sensible à cet affront, se voyant qu'on paraissait décidé à ne le point ménager, chercha à user de représailles, en envoyant un détachement de six mille chevaux du côté de Pé-su-tchéou & de Pé-y-tchéou brûler les barques qui transportaient à la cour les tributs en grains. Li-yuen, Kiéou-fou & Siué-lo, à la tête de ce détachement, s'emparèrent d'abord de Tsi-tchéou & de Hou-tchéou ; & après avoir surpris dans Pé-y-hien les troupes impériales qui gardaient cette place, ils brûlèrent sur la rivière Cha-ho plusieurs mille barques chargées de grains, d'armes & d'autres munitions. Cette perte consterna d'autant plus la cour, que c'était diminuer ses ressources pour soutenir la guerre.

A la septième lune, le prince fit prendre à son armée la route de Tchang-té du Ho-nan, & envoya en avant quelques cavaliers jusque sous les murailles de cette ville reconnaître le terrain ; mais Tchao-tching, gouverneur de la place, les obligea de se retirer avec précipitation. Le prince jugeant par là qu'il était dans la résolution de se défendre, & que s'il entreprenait de faire un siège dans les formes il y perdrait beaucoup de temps & de monde, eut recours à la ruse ; il mit la plus grande partie de ses troupes en embuscade derrière ^{p.130} une montagne voisine, & détacha plusieurs mille hommes afin d'attirer Tchao-tching hors de ses murs. Cet officier, qui était sur ses gardes, fit cependant une sortie lorsqu'il aperçut les Yen, mais sans s'engager trop avant, & il les attaqua avec tant d'ordre, tenant toujours ses rangs serrés, qu'après avoir tué au prince ou fait prisonniers plus de mille de ses gens, il rentra triomphant sans avoir perdu que très peu des siens.

Le prince voyant que son stratagème n'avait pas réussi, lui envoya un de ses officiers pour l'engager à se soumettre. Tchao-tching reçut avec des égards cet envoyé & le traita magnifiquement : il le chargea de dire

au prince, que dès l'instant qu'il serait maître de la cour, il volerait à ses ordres ; mais qu'il ne pouvait, quant à présent, lui obéir. Le prince se fit répéter plusieurs fois cette réponse, & la loua en présence de ses officiers.

Dans ces entrefaites, Ting-ngan s'étant approché de Pé-ping, dont il prétendait se rendre maître, avait établi son quartier au village de Ping-tçun, à cinquante ly de cette capitale. L'aîné des fils du prince qui commandait dans la place, résolut de se tenir sur la défensive, suivant les ordres qu'il en avait reçus ; cependant quand il fut assuré que les impériaux voulaient sérieusement tenter de lui enlever cette ville, il demanda du secours à son père. Le prince n'hésita point à le donner ; il le fit conduire par Lieou-kiang, qui l'introduisit heureusement dans la place, dont on lui ouvrit les portes au signal dont il était convenu. Ce renfort & l'arrivée du prince avec le reste de l'armée, obligèrent Ting-ngan à décamper & à se retirer à Tching-ting, d'où il était parti pour cette expédition.

p.131 Le général Tching-yong était alors dans le département de Tai-tong : Fang-tchao, qui en était gouverneur, sortit par Tsé-king-koan, & alla se poster avec un corps considérable de troupes au fort Si-chouï-tchaï, de la dépendance de Y-tchéou, afin de couvrir les villes de son gouvernement. Le prince, ne voulant pas laisser au pouvoir des impériaux un poste de cette importance, qui leur ouvrait la route de Pao-ting & de Pé-ping, fit passer la rivière Hiu-to-ho à son armée, & se rendit à Hoan-hien, où les peuples des montagnes vinrent en foule se donner à lui. Mong-chen, qu'il détacha pour aller protéger Pao-ting contre les entreprises de Ou-kié, chassa Fong-tchao de Si-chouï-tchaï.

Après cette expédition, le prince ne voyant pas la cour disposée à pacifier les choses, s'approcha, à la onzième lune, des provinces du midi, à dessein de tenter s'il ne pourrait point engager la ville de Hoaï-ngan à se déclarer en sa faveur. Meï-yn, gendre de l'empereur Hong-vou, en était gouverneur : le prince, qui le considérait, lui écrivit pour lui

proposer d'aller ensemble battre de la tête au tombeau de leurs ancêtres. Meï-yn lui répondit que la piété filiale était pour lui le premier & le plus respectable des devoirs ; mais qu'il méprisait ceux qui en manquaient, quand ils en devraient donner l'exemple. Le prince fut vivement piqué de cette réponse.

Au commencement de l'an **1403**, la cour voyant tous ses projets, pour détruire le parti du prince, échoués, & que les troupes qu'elle avait dans les provinces du nord ne l'empêchaient pas de s'avancer vers le midi, elle envoya Su-oueï-tsou avec une troisième armée dans le Chan-tong, afin de retenir cette province sous l'obéissance ; mais ces préparatifs furent inutiles. Le prince prit la route de Hou-tching & reçut la p.¹³² soumission de toutes les places par où il passa : la seule ville de Pé-su-tchéou ne voulut pas reconnaître ses lois. Le gouverneur était bien sûr qu'en se tenant sur la défensive le prince ne le forcerait pas. Il tenta inutilement de l'attirer en plaine : voyant qu'il y perdrait son temps, il passa outre & alla camper à San-tchéou, en s'étendant le long de la rivière Uo-ho.

Le général Ting-ngan s'étant approché de lui, le prince chercha à l'engager à une action ; & afin de l'empêcher de reculer, il rangea son armée dans une grande plaine voisine, où il n'y avait ni bois ni broussailles. Ouang-tchin, détaché en avant, avec quelques centaines de cavaliers pour reconnaître l'ennemi, fit semblant d'aller au fourrage. Dès que les impériaux l'aperçurent, ils envoyèrent à sa poursuite. Ouang-tchin les reçut en brave homme, & les mena assez vertement. Ting-ngan fit soutenir ses gens : le prince envoya du renfort aux siens ; alors le corps d'armée des impériaux commença à s'ébranler. Le prince fit aussi avancer la sienne, & l'action devint insensiblement générale. Ting-ngan ne démentit point la réputation qu'il s'était acquise, d'un des meilleurs capitaines de son temps : cependant ayant fait donner Orouetché, officier tartare, avec sa brigade, Tong-sin, officier du prince, le fit prisonnier, après qu'il lui eut tué son cheval d'un coup de flèche : les

troupes qu'il commandait prirent l'épouvante, & la communiquant à ceux qui étaient derrière elles, Ting-ngan & Hasan-témour, autre officier tartare, ne purent les empêcher de se débander ; Hasan-témour fut même fait prisonnier. Ting-ngan, obligé de céder, fit sa retraite en bon ordre du côté de Sou-tchéou.

Après cette victoire, le prince, sans se mettre en peine de Ting-ngan, s'avança du côté du midi & s'empara de ^{p.133} Siao-hien, dont le gouverneur aima mieux se donner la mort que se déclarer contre l'empereur. Le prince voulant faire encore une tentative sur Pé-su-tchéou, envoya Tan-tsing avec ordre de lui intercepter tous les vivres. Cet officier ne se contenta pas de brûler les barques de transport qui étaient près de la ville ; il n'épargna pas non plus celles qui étaient sur le Hoaï-ho. Comme il revenait triomphant, Il rencontra Tsié-hiuen assez proche du camp des Yen, & il fallut en venir aux mains : le prince étant accouru pour le secourir, fut lui-même battu, & il aurait été tué ou pris sans Orouetché, son prisonnier, qui le tira de ce mauvais pas.

A la quatrième lune, Ting-ngan alla camper au sud de la rivière Siao-ho, & le prince au nord. Ce dernier ayant voulu emporter un pont dont Ting-ngan s'était emparé, il fut contraint d'y renoncer, sans cependant se retirer. Les deux armées restèrent en présence plusieurs jours sans se rien faire, jusqu'à ce que le prince informé que Ting-ngan n'avait plus de vivres que pour deux jours, ne laissa auprès du pont que mille à douze cents hommes, & descendit à Yo-li, plus bas, pour faire passer, sans bruit, son armée. Le lendemain il parut rangé en ordre au sud de la rivière à la vue des ennemis, que cette manœuvre intimida ; mais ils furent rassurés par l'arrivée d'un renfort que leur amenait Su-oueï-tsou : alors on résolut de livrer bataille sans différer. Elle se donna près de la montagne Tsi-meï-chan, & dura depuis midi jusqu'à six heures. Le prince s'y comporta en grand capitaine ; Ting-ngan & Su-oueï-tsou ne montrèrent pas moins d'habileté & de bravoure. Comme le prince y perdit beaucoup de bons officiers, entre autres Ouang-tchin, Tchîn-ouen,

Histoire générale de la Chine

Li-pin, & d'autres du même mérite, les impériaux s'attribuèrent l'honneur de la ^{p.134} journée, d'autant plus que le prince se retira, mais en bon ordre. Ses officiers, effrayés de la perte qu'ils venaient d'essuyer, proposèrent de retourner du côté du nord.

— Je fais avancer, leur répondit-il, & non pas reculer. Que ceux de vous qui sont du sentiment de prendre la route du nord passent à ma gauche, & les autres à ma droite.

A peine eut-il proféré ces paroles, que la plus grande partie des officiers & des soldats passèrent à la gauche. Furieux de voir le plus grand nombre contraire à ses vues, & suffoqué par la colère, il ne put leur dire que ces mots :

— Ce sont donc là vos sentiments !

Tchu-neng prit la parole pour tâcher de ramener les esprits.

— La perte d'une bataille, dit-il, ne doit pas nous faire perdre courage ; de dix batailles, le fondateur de la dynastie des Han en perdit neuf, & cependant il se rendit maître de l'empire.

Cet exemple ne parut faire aucune impression ; on ne repassa point la rivière, & le prince, pendant plusieurs jours, ne quitta point sa cuirasse, afin de leur faire connaître qu'il ne changeait pas de résolution.

La cour ayant rappelé Su-oueï-tsou & ses troupes, sous prétexte qu'elle en avait besoin, affaiblit tellement cette armée, que les généraux ne virent d'autre parti que de la mettre à couvert dans un camp bien fortifié. Le prince, que ses pertes & la disposition peu favorable de ses troupes mettaient aussi dans la nécessité de se retrancher, chercha un poste avantageux pour y asseoir son camp. Les deux armées restèrent dans l'inaction pendant un temps assez considérable ; cependant le prince savait que l'armée impériale ne recevait point de vivres, mais il ignorait de quel endroit elle en devait recevoir. Informé que Ting-ngan était sorti de son camp avec un détachement, il jugea qu'il allait au-devant de quelque convoi ; en conséquence ^{p.135} il envoya Tchu-jong &

Histoire générale de la Chine

Lieou-kiang à la découverte, & mit Kao-hiu en embuscade dans un bois auprès duquel Ting-ngan devait passer à son retour. Tchu-jong & Lieou-kiang joignirent ce général & l'attaquèrent assez vivement pour pénétrer jusqu'au convoi & y mettre le feu ; mais ils furent si vigoureusement repoussés, qu'après avoir perdu plusieurs mille des leurs, ils se virent contraints de faire retraite. Kao-hiu, à l'approche du convoi, tomba sur l'escorte, qu'il mit d'abord en désordre mais Ting-ngan l'ayant ralliée, il menait mal Kao-hiu, lorsque le prince accourut à son secours. L'action devint alors plus vive & plus générale : il y eut beaucoup de monde de tué de part & d'autre ; une partie du convoi resta au pouvoir du prince, & Ting-ngan fit entrer l'autre dans son camp.

Le même soir, le général Ho-fou fit publier qu'on se tînt prêt le lendemain quand on entendrait trois coups de canon, pour aller chercher des grains sur les bords de la rivière Hoai-ho. Le prince, qui voulait transférer son camp à Ling-ki, était convenu du même signal ; & ayant fait tirer le premier ; les impériaux prirent ce signal pour eux, & sortirent aussitôt de leur camp avec une confusion extrême : le prince, averti de leur désordre, n'hésita pas à tomber sur eux. Comme ils étaient la plupart sans armes, plusieurs furent tués, & un plus grand nombre se soumit. Les officiers accourus pour rétablir l'ordre, ne servirent qu'à rendre la victoire du prince plus complète. Tchu-hoan, du côté des impériaux, se battit en héros, & fut tué ; le général Ho-fou, voyant tout perdu, échappa par la fuite. Les généraux Ting-ngan, Tchinhoeï, Ma-po, Su-tchin, Sun-chin & Ouang-koué furent faits prisonniers ; Tchinsingchen, Pong-yu-ming & plusieurs autres restèrent sur la place. Cette victoire assura dès ce moment ^{p.136} l'empire au prince. Ayant fait venir Ting-ngan en sa présence, il lui dit que si son cheval n'eût pas fait un faux pas, il n'aurait pas l'avantage de le voir aujourd'hui.

— Je ne suis ici, répondit fièrement Ting-ngan, que comme un vieil arc pourri qui vous est inutile.

Histoire générale de la Chine

— L'empereur mon père, reprit le prince, honorait la bravoure, je veux l'imiter.

Après ce peu de paroles, il le fit conduire avec honneur à Pé-ping.

Depuis cette déroute les affaires de l'empereur ne firent que décliner. Le ministre Hoang-tsé-teng, effrayé de cette nouvelle défaite, s'écriait :

— Tout est ruiné ! dix mille morts menacent ma tête ; c'est moi qui ai perdu l'empire, puis-je espérer une fin heureuse.

Cependant l'empereur le rappela à la cour avec Tsi-taï pour les consulter sur les moyens d'empêcher le prince d'approcher de la capitale. Ils lui conseillèrent de faire venir aux environs de Tsi-nan cent mille hommes du Léao-tong, qui se joindraient à Tsié-hiuen, & attaqueraient le prince par derrière. Ces troupes se mirent en effet en marche, sous la conduite de Yang-ouen ; mais en entrant dans le Pé-ping elles rencontrèrent Song-koueï, un des généraux du prince, qui les battit, & les dissipa tellement, que de toute cette grande armée, pas un seul ne se rendit à Tsi-nan : Yang-ouen fut fait prisonnier.

Le prince continuant sa route, arriva, à la cinquième lune, à Ssé-tchéou, que Tchéou-kien-tsou lui remit : ce gouverneur entra même à son service. Le prince alla aux tombeaux de ses ancêtres, où il fit les cérémonies accoutumées. Tching-yong, à la tête de quelques dizaines de mille hommes, s'étant présenté pour lui disputer le passage du Hoï-ho, le prince laissa seulement quelques mille hommes à sa vue au nord de la rivière pour l'amuser, il alla passer à une vingtaine de ly plus ^{p.137} haut, sans que les impériaux s'en aperçussent ; de sorte que lorsqu'ils virent son armée de l'autre côté, ils en furent si épouvantés, qu'ils se dissipèrent tous. Le prince s'empara de Hiu-y ; de là il envoya deux détachements se rendre maîtres, l'un de Tchu-tchéou & de Ho-tchéou & l'autre de Chéou-tchéou, de Lu-tchéou & de Ngan-king ; pour lui, il marcha droit à Yang-tchéou, persuadé qu'après avoir soumis Tong-tchéou & Tai-tchéou, les places qu'il laissait derrière lui se rendraient d'elles-mêmes, comme elles le firent en effet. Yang-tchéou lui fut livrée

par trahison. Deux autres détachements de son armée allèrent prendre possession de Kao-yeou, que le gouverneur remit aussitôt, de Tong-tchéou, de Taï-tchéou & de plusieurs autres villes de leur dépendance, pendant qu'il s'emparait lui-même de Y-tchin, qui ne se fit pas presser ; ensuite il alla camper à Kao-tsé-kiang.

Le prince se voyant maître de Y-tchin & de tout le nord du Kiang, depuis son embouchure jusqu'à Ngan-king, située à cinq journées de Nan-king, la capitale, fit arborer partout ses étendards & faire un grand bruit de tambours, afin de répandre la terreur au midi de ce fleuve. La consternation y fut si grande, que le conseil & les grands ne savaient quel parti prendre. On fit d'abord partir Hiu-koan & Ouang-chou-yn pour aller chercher les troupes de Kouang-té, de Kiuen-tsé-neng & celles de Hang-tchéou. Les uns voulaient faire sortir toute la garnison & la poster au sud du Kiang, afin d'empêcher le prince d'y aborder ; mais c'était dégarnir la capitale, & laisser l'empereur sans défense. D'autres, supposant que les provinces ne manqueraient pas de venir à son secours avec toutes leurs forces, voulaient qu'on se tînt sur la défensive : aucun ne pensa au seul parti peut-être à prendre, qui était de faire au prince p.138 des propositions de paix ; le seul Fang-hiao-ju en toucha quelques mots. Il dit que pour se tirer d'embarras il fallait l'amuser par des pourparlers & faire traîner la négociation en longueur, afin de donner le temps aux troupes du sud-est d'arriver, & aux villes voisines qui étaient demeurées fidèles de préparer des barques parce qu'alors on déciderait la querelle par une bataille générale. L'empereur, suivant ce conseil, envoya l'intendante de la maison de l'impératrice mère proposer au prince de partager l'empire avec lui : l'intendante avait cependant ordre de ne rien conclure sans avoir rendu réponse de sa commission. Comme elle était sœur aînée du prince, il ne put s'empêcher de verser des larmes en la voyant : cette princesse en répandit aussi, & après que l'émotion de leur premier abord fut passée, il lui demanda ce qu'étaient devenus ses frères. La princesse répondit que le prince de Tchéou était rétabli dans toutes ses dignités mais que celui de Tsi, toujours

étroitement resserré, continuait d'être gardé à vue. Il se répandit en plaintes amères, que l'intendante interrompit pour lui proposer le partage de l'empire.

— Les démarches que j'ai faites, reprit-il, n'ont d'autre but que de punir les traîtres qui ont causé les troubles. L'empereur notre père nous avait donné à chacun des principautés, & on ne nous les laisse pas gouverner en paix, comment voudrais-je me charger du soin de la moitié de l'empire ? Dès que j'aurai obtenu le châtiment que méritent les brouillons de la cour, j'irai rendre mes devoirs au tombeau de mon père & prêter hommage à l'empereur, en le priant de rétablir mes frères dans le rang dont on les a dépouillés, ensuite je retournerai dans ma principauté de Pé-ping.

L'empereur, à qui la princesse rapporta cette réponse, manda ^{p.139} aussitôt Fang-hiao-ju pour la lui communiquer, en lui disant qu'il n'y avait plus à reculer, & qu'il fallait donner satisfaction au prince. Le ministre ne fut point de cet avis ; il conseilla d'envoyer brûler les barques qui étaient sur le Kiang, afin d'empêcher le prince de passer ce fleuve : il ajouta qu'ils seraient bientôt secourus par Ouang-tsin, gouverneur de Ning-po, qui leur amenait des troupes. A la sixième lune, le prince, ne recevant aucune réponse de la cour, chargea Ou-yong de conduire à Koua-tchéou les barques sur lesquelles il se proposait de passer le Kiang. Hoa-tsu, avec une partie de ces barques & un détachement considérable, eut ordre d'attaquer Pou-kéou que Tching-yong se mit en devoir de conserver à l'empereur. Mais il défendit si faiblement cette place, que Hoa-tsu s'en rendit maître sans beaucoup de peine. Le prince, afin de mettre la cour encore plus dans son tort, lui proposa un accommodement, en apparence, sincère ; il fit même reprendre le chemin du nord à Kao-hiu avec une partie de ses troupes, comme s'il se retirait ; mais le véritable motif de cette retraite était la

crainte qu'on ne profitât de la maladie de son fils pour faire quelque entreprise sur Pé-ping.

Le prince n'ayant pas plus de satisfaction de cette seconde démarche que de la première, profita d'un temps calme pour passer le Kiang. Le général Tching-yong était au sud de ce fleuve pour lui disputer la descente ; mais aussitôt que les Yen parurent, les impériaux prirent l'épouvante : leur général se vit obligé de reculer de dix ly avec une partie de ses troupes ; l'autre mit bas les armes & se donna au prince.

Après avoir traversé le fleuve sans opposition, ses officiers lui proposèrent d'aller droit à la cour & de profiter de la consternation où leur approche devait nécessairement la ^{p.140} mettre : mais il ne fut pas de cet avis, & il leur fit voir qu'il ne fallait pas laisser en arrière la ville de Tchinkiang, qui pourrait les incommoder beaucoup ; ainsi on préféra de commencer par cette place avant que de rien tenter sur la capitale.

Tandis que le prince était au nord du Kiang, la cour faisait venir une flotte pour l'empêcher de passer ce fleuve ; mais elle arriva trop tard, & elle le trouva passé : les chefs de cette escadre jugeant l'empereur perdu sans ressource, se donnèrent au prince ; la ville de Tchinkiang, dénuée du secours qu'elle en attendait, imita leur exemple, & Tong-sun, son gouverneur, à la tête de la garnison, vint se soumettre aux Yen.

La nouvelle de cette défection consterna la cour ; on y tint un conseil extraordinaire. Fang-hiao-ju s'avança jusqu'au milieu de la salle, & montrant Li-king-long, qu'il conduisait, il l'accusa d'avoir ruiné les affaires de l'empereur, & demanda qu'il fût puni de la mort la plus ignominieuse. Dix-huit autres grands se joignirent au ministre ; mais l'empereur ne voulut pas les écouter.

Cependant on se disposa dans la capitale à faire une vigoureuse défense, & tous les habitants, jusqu'aux princes, eurent ordre de prendre les armes. Tchu-oueï, prince de Ko, & Tchu-yng, prince de Ngan, furent chargés de se relever à la porte Kin-tchuen-men. Les grands eurent chacun leur poste ; & aucun de ceux qui étaient en état de porter les

armes ne fut exempt de servir : mais toutes ces dispositions mal combinées & encore plus mal exécutées, ne servirent qu'à accélérer l'entrée des ennemis dans la ville. Lorsqu'on les vit aussi près, on voulut tenter d'obtenir quelques conditions : Li-king-long, Ju-tchang & p.141 Ouang-tso furent choisis pour cette négociation. En abordant le prince, ils se prosternèrent à terre, & sans oser proférer une seule parole ils ne faisaient que battre de la tête. Le prince leur dit en riant :

— Je suis cause que vous prenez beaucoup de peine ; avez-vous quelque affaire à me communiquer ?

Ces envoyés ne répondirent que par un battement de tête encore plus fréquent, & en balbutiant quelques mots sur le partage de l'empire. Le prince, qui comprit ce qu'ils venaient lui proposer, chercha à les rassurer, en leur disant de parler sans crainte, & qu'il respectait leur caractère ; mais il leur signifia que le partage de l'empire n'était point ce qu'il demandait : il ajouta qu'il ne s'était exposé à tant de dangers, que pour obtenir la punition de ceux qui avaient humilié & avili sa famille. Il les chargea de porter cette réponse à l'empereur, & de lui dire qu'aussitôt qu'on lui aurait livré les ennemis de sa maison, il rentrerait dans le devoir, & qu'il reprendrait, avec ses troupes, le chemin de Pé-ping. Comme il n'avait pas désigné ceux qu'il voulait qu'on punît, l'empereur lui envoya tous ceux de ses frères qui étaient à la cour dans l'espérance qu'ils gagneraient plus son esprit que ceux qu'il avait d'abord chargés de cette négociation. Le prince reçut ses frères avec tendresse ; mais quand ils voulurent toucher le sujet de leur mission, il leur dit que l'empereur connaissait mieux que lui les perfides ennemis de leur famille, & il les congédia sans vouloir s'expliquer davantage.

Sur une réponse aussi ambiguë que la première, l'empereur assembla les grands, & se plaignit, en versant des larmes, du triste état où il se voyait réduit. Quelques-uns lui concilièrent de se sauver dans le Tché-kiang & le Fou-kien ; d'autres dirent qu'il valait mieux choisir pour retraite le Hou-kouang & le p.142 Kouang-si. Fang-hiao-ju soutint que le

Histoire générale de la Chine

plus sûr parti était de se défendre dans la capitale, & d'y attendre le secours qu'il supposait ne devoir pas tarder. Tsi-taï s'enfuit du côté de Kouang-té-tchéou, sous prétexte de presser la marche des troupes qu'on en attendait. Hoang-tsé-teng se sauva vers Sou-tchéou, comme s'il allait faire équiper des barques pour les amener au secours de l'empereur ; mais ils cherchaient l'un & l'autre à se mettre à couvert du ressentiment du prince.

Cependant le prince fit avancer ses troupes vers la porte Tchao-yang-men, qui lui fut livrée par la trahison de Su-tseng-cheou. On en avertit l'empereur, qui n'en voulut d'abord rien croire ; mais quand il vit les Yen, maîtres de cette porte, s'approcher de celle de Kin-tchuen-men, il envoya de ses gardes mettre à mort Su-tseng-cheou. Le prince se saisit, avec la même facilité, de cette seconde porte, gardée par Tchu-oueï, prince de Ko, & par Li-king-long, qui n'étaient pas plus fidèles que Su-tseng-cheou, & qui se déclarèrent pour lui aussitôt qu'ils crurent pouvoir le faire impunément ; alors ils lui ouvrirent la porte & se donnèrent à lui. Su-oueï-tsou, indigné de leur trahison, les fit charger ; mais il fut battu par le prince, qui vint à leur secours.

Maître de cette seconde porte, le prince détacha mille à douze cents cavaliers pour aller inviter les princes de Tchéou & de Tsi, ses frères, à le venir joindre. Celui de Tchéou effrayé à la vue de cette troupe, crut qu'elle venait le faire mourir ; mais rassuré quand il sut qu'elle avait ordre de l'escorter, il la suivit avec joie. Le prince de Yen montant à cheval se rendit à la porte de Kin-tchuen-men, où il trouva tous les mandarins d'armes & de lettres qui venaient au-devant de lui. Le malheureux Kien-ouen-ti abandonné, voyant son ^{p.143} oncle maître de la capitale, voulait se donner la mort ; Tchín-tsi, du tribunal des Han-lin, l'en empêcha, en lui conseillant de prendre l'habit de bonze ho-chang, & en lui faisant entrevoir que les choses pourraient un jour changer de face. Ce docteur ne lui donnait ce conseil que parce que Ouang-yueï & lui, également affectionnés à leur souverain, avaient imaginé un moyen

de lui sauver au moins la vie, en supposant un écrit de l'empereur Hongvou, qu'ils avaient mis, ainsi qu'un habit de bonze, dans un coffre bien scellé ; dessus était une inscription qui défendait d'ouvrir cette cassette que quand un grand malheur arriverait.

Après que Tchintsi eut proposé à Kienouenti de se faire bonze plutôt que de mourir, Ouangoueï se mit à genoux, & lui dit que son aïeul étant sur le point de mourir, avait laissé cette cassette avec ordre de ne l'ouvrir que dans un grand désastre, & qu'il ne pouvait y en avoir de plus fâcheux que celui où l'on se trouvait. L'empereur se fit sur-le-champ apporter cette cassette, faite de cuivre rouge & garnie de fer, fermée à double cadenas : sa vue fit une si grande impression sur lui qu'il ordonna aussitôt de mettre le feu à l'appartement le plus reculé de son palais. L'impératrice Machi, persuadée que tout était perdu pour son époux, se précipita dans les flammes. Tchintsi, ayant ouvert la cassette, on y trouva d'abord trois sortes de patentes de ho-chang, appelées l'une yngouen, l'autre yngneng, & la troisième ynghien, que ces religieux donnent suivant le grade qu'on reçoit dans leur ordre. Dessous étaient l'habit, le bonnet, les souliers & la ceinture de ho-chang, avec dix pains d'argent, & jusqu'aux ciseaux mêmes pour se couper les cheveux. On trouva dans le fond une patente yngouen, écrite en caractères rouges, conçue en ces termes :

« Yngouen, sortez ^{p.144} par la porte Kouémen, suivez l'eau qui coule par un aqueduc ; & à la nuit fermante, trouvez-vous à la porte occidentale du temple Chinlokoan. »

L'empereur, transporté de joie, s'écria :

— C'est l'unique parti qui me reste !

Tchintsi, sans lui donner le temps de réfléchir à la démarche dans laquelle il l'engageait, prit aussitôt les ciseaux qu'on avait trouvés dans la cassette & lui coupa les cheveux à la manière des ho-chang. Yungyngneng, qui accompagnait ce prince, dit que la seconde patente portant son nom, il renonçait volontiers à son emploi pour le suivre dans

sa retraite, & demanda qu'on lui coupât aussi les cheveux. Yé-hi-hien, trouvant son nom dans la troisième, se fit faire la même opération, & quitta sa charge de censeur de l'empire pour se faire ho-chang. Cinquante à soixante personnes témoins de ce spectacle, conjurèrent à genoux de les recevoir au nombre des ho-chang. L'empereur leur dit qu'une si grande foule nuirait à ses desseins ; que ceux qui avaient des emplois ne devaient pas les quitter, ni abandonner leur famille. Tseng-fong-tchao protesta qu'il suivrait partout son souverain : plusieurs autres lui donnèrent les mêmes marques de fidélité & d'attachement. L'empereur vivement touché se dépouilla alors de ses habits ordinaires, & revêtit ceux de ho-chang. Neuf de ceux qui s'étaient fait raser l'accompagnèrent jusqu'à la porte Koué-men ; où ils trouvèrent au bord de la rivière une petite barque, dans laquelle était Ouang-chin, bonze tao-ssé du temple Chin-lo-koan. Dès que ce bonze aperçut l'empereur, il se mit à genoux, & battant de la tête, il s'écria :

— Ouan-souï ! dix mille ans ! moi, votre sujet, suis venu exprès ici attendre votre Majesté par ordre du feu empereur votre auguste aïeul, qui m'a averti en songe de la recevoir dans ma barque, & p.145 de la conduire, à la nuit close, dans une des chambres de l'ouest du temple de Chin-lo-koan.

A peine ce bonze eut-il fini de parler, que Yang-ying-long & Yé-hi-hien, qui avaient quitté l'empereur pour aller prendre des habits de bonze, revinrent accompagnés de onze autres, qui joints aux neuf qui avaient suivi ce prince, faisaient le nombre de vingt-deux, tous mandarins du premier ordre. L'empereur les salua, & leur dit :

— Il ne faut plus à mon égard vous servir des termes de roi, de prince, & bien moins encore de celui d'empereur ; renoncez aussi à l'étiquette due à ce rang. Dans l'état que nous embrassons, vous savez que les noms de maître & de frère sont les seuls consacrés ; voilà ceux que nous devons employer entre nous.

Histoire générale de la Chine

Ces paroles les attendrirent jusqu'aux larmes. Leao-ping fit observer qu'une suite aussi nombreuse pourrait donner des soupçons, & que la prudence exigeait non seulement de se diviser en quatre ou cinq bandes, mais encore de changer de nom ; qu'il fallait que chacun en prît un relatif à son emploi, & qui, n'étant connu que d'eux seuls, leur servirait comme de mot du guet. Il ajouta qu'une partie d'entre eux serait chargée de s'informer de ce qui se passerait, afin de profiter des circonstances, tandis que les autres travailleraient à leur procurer de l'argent & le nécessaire pour la vie & le logement. Kien-ouen-ti leur laissa la liberté de faire les arrangements & de prendre là-dessus les mesures qu'ils jugeraient les plus convenables à leur situation : il leur recommanda de ne point perdre de temps, de peur que quelque événement contraire ne vînt à détruire leur projet & à le ruiner sans ressource.

Tandis que l'empereur, avec le petit nombre de sujets qui lui étaient restés fidèles, s'occupait des moyens de mettre sa vie ^{p.146} en sûreté, le prince de Yen recevait les hommages des grands des mandarins d'armes & de lettres, qui aussitôt qu'ils l'avaient su dans la ville, avaient abandonné leur prince légitime. Il remarqua dans la foule près de trente du nombre des traîtres qu'il venait châtier, & il fit publier que quiconque lui amènerait le chef de ces traîtres, il lui donnerait un mandarinat du sixième ordre, s'il était de condition populaire, & qu'il augmenterait de trois degrés le mandarinat de celui qui serait déjà en charge : que ceux qui livreraient les plus coupables après le chef, auraient, s'ils étaient des hommes du peuple, des mandarinats du septième ordre, & qu'il les élèverait de deux degrés, s'ils étaient déjà mandarins. Cet ordre, affiché dans les carrefours de la ville, fut cause qu'on arrêta une infinité de gens de toutes les conditions. Ceux qui en voulaient à quelqu'un abusaient de ce prétexte pour le perdre, & les indigents pour enlever l'argent des riches. Plusieurs mandarins, quoiqu'innocents, aimèrent mieux s'accuser eux-mêmes que d'être exposés à cette persécution. Le prince voulut en vain empêcher un désordre qui mettait les familles dans la plus grande

Histoire générale de la Chine

désolation ; rien ne fut capable de le réprimer, & il dura plusieurs jours de suite.

Parmi les mandarins qui s'accusèrent eux-mêmes, on vît Tching-ssé, Ouang-tun, Hoang-fou & Tchang-long. Ils avaient été attachés au service de l'empereur Kien-ouen-ti, & c'était là tout leur crime ; mais parce qu'ils l'abandonnèrent des premiers pour se donner au prince, il leur pardonna. Il ne fit pas la même grâce à plus de cinquante qui se dénoncèrent eux-mêmes ; & par la recherche qu'il en fit faire, il s'en trouva jusqu'à huit cent soixante-treize, qui subirent divers supplices, Non content de faire mourir les ^{p.147} ministres Hoang-tsé-teng & Tsi-tai, il éteignit encore leurs familles.

Tao-hien, bonze ho-chang, très considéré du prince, connaissant son caractère vindicatif & emporté, lui fit tenir une lettre au moment qu'il allait entrer dans Nan-king, par laquelle il le conjurait d'épargner Fang-hiao-ju, docteur d'une grande réputation, s'il ne voulait pas révolter tous les lettrés contre lui & augmenter les troubles. Le prince fit attention à cette lettre, & après l'incendie du palais, où il croyait que l'empereur Kien-ouen-ti avait péri, il fit venir Fang-hiao-ju, & lui dit qu'il voulait l'employer dans son conseil. Sur son refus, il le fit solliciter par les amis ; mais n'en pouvant rien obtenir il l'envoya en prison. Leao-yong & Leao-min tâchèrent de lui inspirer plus de docilité ; leurs prières furent encore inutiles. Le prince l'ayant fait venir une seconde fois en sa présence, lui dit qu'en cherchant à soutenir sa famille, que de perfides sujets voulaient faire tomber, il n'avait fait que suivre l'exemple de Tchéou-kong, qui avait servi d'appui à l'empereur Tching-ouang son neveu.

— Prince, lui répondit Fang-hiao-ju, Tching-ouang n'est plus, & notre souverain existe encore : c'est à lui que nous devons notre zèle & notre fidélité.

Le prince l'assurant qu'il avait péri dans l'incendie du palais :

— Eh bien, répliqua Fang-hiao-ju, s'il n'est plus, il a un fils, pourquoi ne pas lui donner l'héritage de son père ?

Histoire générale de la Chine

— Dans la combustion où est l'empire, interrompit le prince, on ne doit point mettre sur le trône un enfant ; ce serait vouloir perpétuer les troubles : on ne peut confier les rênes du gouvernement qu'à un prince en état d'agir.

— A la bonne heure, reprit Fang-hiao-ju ; mais il a des frères, & au défaut des fils les frères doivent hériter.

Le prince, embarrassé p.148 de l'objection, lui dit, d'un ton fâché, que c'était une affaire de famille, dont il ne devait pas se mêler. Fang-hiao-ju, frappant du pied contre terre, s'écria :

— Je vois bien que ce n'est plus la raison qui règne aujourd'hui ; il ne me reste qu'à mourir pour la justice ; je suis entre vos mains, & je vous demande par grâce de ne pas différer l'instant qui me délivrera d'une vie odieuse !

Le prince élevant la voix, lui demanda s'il oubliait qu'il pouvait éteindre sa famille jusqu'à la neuvième génération.

— Quand vous porteriez l'injustice encore plus loin, répliqua d'un ton ferme Fang-hiao-ju, croyez-vous imprimer la moindre tache à ma réputation ? Sachez qu'elle n'en sera que plus éclatante.

Le prince hors de lui-même, ordonna de lui fendre la bouche jusqu'aux oreilles & de le reconduire en prison. Une foule de lettrés de ses amis & de ses disciples allèrent le voir ; le prince en fut si irrité, qu'il envoya des gens le faire mourir, & il fit jeter son corps à la voirie ; mais il ne put empêcher les lettrés de l'enterrer avec de grands honneurs : il dissimula cependant le déplaisir qu'il en ressentit, de peur d'exciter des troubles qu'il ne serait peut-être pas le maître d'apaiser. Les amis & les disciples de Fang-hiao-ju murmurèrent hautement, & le silence du prince ne servit qu'à les animer davantage : leurs plaintes étant parvenues jusqu'à lui, elles l'aigrirent au point que, n'étant plus le maître de sa colère, il fit mourir tous les parents de Fang-hiao-ju, & enveloppa dans cette

proscription sa mère, sa femme & les familles de Leao-yong & de Lin-kia-yéou, deux de ses disciples : il périt à cette occasion près de mille personnes.

Tsié-hiuen ne lui donna pas moins de chagrin par sa fermeté & sa confiance à refuser d'entrer à son service. La barbarie du ^{p.149} prince à son égard est inouïe : voyant qu'il n'en recevait que des reproches sanglants, il lui fit couper le nez & les oreilles ; ensuite on lui enleva des lambeaux de chair, qu'on lui mettait par force dans la bouche, en lui demandant, avec ironie, s'il trouvait cette chair délicate.

— La chair d'un sujet fidèle à son prince & d'un fils respectueux, répondit d'un ton ferme cet infortuné, peut-elle être d'un goût désagréable ? Si vous aviez connu ces deux vertus, vous ne m'eussiez pas fait une pareille question.

Le prince, transporté de rage, lui fit verser de l'huile bouillante sur le corps ; & cette malheureuse victime de sa fidélité envers son souverain, expira au milieu de ces tourments affreux à l'âge de trente-sept ans. Comme il tournait le dos au prince en rendant les derniers soupirs, il ordonna de lui remettre la face de son côté ; mais à peine l'eut-on fait, que le cadavre reprit sa première posture : le prince en fut si effrayé, qu'il commanda de lui donner la sépulture. Cependant cette aventure ne sauva pas sa famille ; son père, âgé de quatre-vingt trois ans, sa mère, son épouse & ses enfants, tous furent mis à mort. Soixante-cinq mandarins des tribunaux eurent le même sort, & soutinrent avec la même fermeté les supplices cruels dont on usa envers eux : leurs familles ne furent pas plus épargnées que celle de Tsié-hiuen.

Vers le milieu de la sixième lune, les princes & les grands qui s'étaient donnés au prince de Yen, allèrent en corps le prier de ne pas laisser plus longtemps le trône vacant, en lui disant que personne n'avait plus de droit que lui d'y monter : mais il se fit presser pendant trois jours, paraissant refuser sincèrement la couronne qu'on lui offrait. Le quatrième jour enfin il leur dit qu'avant de prendre sa dernière

résolution, il fallait ^{p.150} qu'il entrât dans la ville. Yang-jong, ministre d'État, vint le chercher avec un char & un cortège semblables à ceux de l'empereur : le prince n'en parut pas mécontent. Yang-jong, agissant comme s'il eût déjà été en possession du trône, lui demanda, en le traitant de majesté, si avant que d'entrer dans la ville il ne voulait pas aller au tombeau de son père. Il répondit que c'était son intention ; & s'adressant ensuite aux princes & aux grands, il leur dit que son respect pour ses ancêtres, dont ils étaient témoins, les avaient sans doute engagés à penser à lui, & que s'il refusait l'offre du trône, c'était dans la crainte de ne pouvoir répondre à leur attente ; mais que s'ils le voulaient absolument pour leur maître, il fallait qu'ils lui promissent solennellement de l'aider à porter le fardeau qu'ils voulaient lui imposer. Après cette acceptation formelle, les grands observèrent à son égard la même étiquette que celle usitée pour l'empereur ; cependant il ne prit possession du trône que plusieurs jours après : mais lorsqu'il fut entré dans la ville, il fit mourir les femmes, les filles & les eunuques du palais qu'on lui dit avoir été attachés à l'empereur Kien-ouen-ti, & ne fit grâce de la vie qu'à ceux qui étaient connus pour n'avoir eu aucun attachement pour lui. Après cette horrible & sanglante exécution, il ordonna de recueillir les os qu'on lui montra pour être ceux de Kien-ouen-ti, mais qui étaient en effet les restes de l'impératrice Ma-chi, consumée par les flammes. Il les fit mettre dans un cercueil devant lequel il pleura comme s'il eut été sincèrement touché de sa perte. Cette cérémonie achevée, il demanda à Ouang-king, du tribunal des docteurs du premier ordre, quel rit on observerait à ces funérailles.

— Le rit impérial, répondit le mandarin.

Le prince ordonna de s'y conformer exactement.

^{p.151} Au commencement de la septième lune, il prit enfin possession du trône, & accorda une amnistie qui fut publiée dans tout l'empire : mais pour abolir la mémoire de Kien-ouen-ti, dont il venait de prendre la place, il ordonna que les années de Hong-vou continueraient jusqu'à la

trente-cinquième, qui était celle où l'on était, & que la suivante, première de son règne, s'appellerait *yong-lo*. Un grand nombre de mandarins des provinces refusèrent de recevoir cet ordre, & plusieurs aimèrent mieux se faire mourir eux-mêmes que de s'y soumettre, ou d'aller subir à la cour une mort cruelle. Ces scènes tragiques remplirent l'empire de deuil & de tristesse. Le nouvel empereur, sensible à une opposition qui causait tant de catastrophes, fit publier partout qu'il n'avait jamais eu d'autres vues que celles de punir les traîtres qui avaient causé la chute de Kien-ouen-ti, leur maître & le sien. Il disait que les mandarins des provinces n'ayant eu aucune part à leur crime, ils auraient dû ne rien redouter de sa part ; & afin de convaincre leurs familles de la droiture de ses intentions, il fit savoir qu'il laissait à leur disposition les emplois de ceux qui s'étaient donnés la mort, & qu'on eût à lui proposer des sujets capables de les remplir. Cette espèce de justification ne produisit aucun effet : il eut même le chagrin de voir que presque personne ne se présenta pour obtenir les places vacantes. Ce mépris de ses faveurs, joint au bruit qui se répandait que Kien-ouen-ti était encore vivant, lui causait les plus vives inquiétudes.

Le malheureux Kien-ouen-ti, après avoir assigné à chacun des fidèles serviteurs qui le suivaient, l'emploi qu'il exercerait dans l'état de ho-chang, résolut de s'éloigner de la cour & d'aller se cacher dans le Yun-nan chez ^{p.152} le gouverneur de cette province, qui lui était dévoué : mais Ssé-ping lui représenta que dans la maison des grands il y avait trop d'yeux & trop d'oreilles, surtout dans la circonstance où l'on disait déjà sourdement qu'il avait échappé à la cruauté du prince de Yen. Il lui conseilla d'errer plutôt tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, puisque dans l'état qu'ils avaient embrassé tout pays devenait leur patrie. L'empereur trouva la précaution sage, & il fut convenu qu'ils logeraient alternativement les uns chez les autres, sans cependant y faire un long séjour, de peur de se déceler : ce prince & les nouveaux ho-chang de sa suite, passèrent ainsi le reste de l'année.

TCHING-TSOU

@

1404. L'empereur Tching-tsou, plus connu sous le nom de Yong-lo, choisit la ville de Pé-ping pour y tenir sa cour du nord, & substitua au nom qu'elle portait, celui de Chun-tien-fou qu'elle porte encore. Il y transféra les tribunaux ordinaires, laissant les anciens à Nan-king, qui conserva le titre de cour impériale, & prit le nom de Kiang-nin-fou. Le département de Pé-ping fut nommé Ta-ning ; il occupait l'ancien territoire Ouoléangha, qui s'étendait vers le nord jusqu'à Ou-long-kiang & Yu-yang-tchaï. Sous la grande dynastie des Tchéou on le nommait Chan-jong ; sous les Tsin, Léao-si ; sous les Han, Ki-fo-ku ; sous les Yuen, Ta-ning-laï ; & le fondateur des Ming l'appela Pé-ping.

A la deuxième lune, l'empereur Yong-lo après avoir récompensé les officiers qui l'avaient si bien servi dans la guerre contre Kien-ouen-ti, travailla à maintenir en paix les peuples du nord qui n'avaient pris aucune part aux troubles dont l'empire ^{p.153} avait été agité. Koulitchi, qui faisait la loi dans ces quartiers, s'arrogea le titre de kohan ou de roi des Tatars, n'osant prendre celui de kohan des Mongous, de peur de soulever contre lui les princes de la famille des Yuen, qui en étaient depuis longtemps en possession. Peu de temps après, il reçut de l'empereur un sceau & des patentes qui lui confirmaient le titre qu'il avait usurpé : ce prince y joignit en présent quatre pièces de brocard d'or. L'officier chargé de cette commission apportait aussi six autres pièces destinées pour Marhapa, Yésuntaï & Haloutaï, avec lesquels il voulait se ménager des liaisons. Cette démarche de l'empereur sema la discorde parmi les Tartares : ces trois seigneurs étant, ainsi que Mahamou, sujets de la famille des Yuen, ne voulaient obéir qu'à un prince de cette maison. Comme Koulitchi n'en était pas, ils entrèrent en fureur à la vue du sceau & des patentes ; & ayant levé des troupes ils vinrent l'attaquer & le défirent entièrement : après quoi Haloutaï & Mahamou envoyèrent faire

hommage à l'empereur en leur nom. Ce prince, dissimulant son ressentiment, reçut assez bien leurs envoyés.

A la onzième lune intercalaire de cette année, l'empereur créa Li-tsang roi de Ngan-nan ou du Tonkin. Ce royaume faisait anciennement partie de celui de Kiao-tchi ou de la Cochinchine ; sous les empereurs Yao & Chun, ce pays s'appelait Nan-kiao ; & sous les Tsin Siang-kun : au commencement des Han on le nommait Nan-yueï ; Han-ou-ti lui donna le nom de Kiao-tchi ; & les Song, celui de Ngan-nan : alors il n'était point encore regardé comme une souveraineté ; ce ne fut que sous la dynastie des derniers Song, & après l'extinction entière des Han du midi, que l'empereur des Song érigea ^{p.154} le Ngan-nan en royaume, en faveur de Li-kong-ouen, qui eut successeur Li-gé-tsun, son petit-fils. Celui-ci ne laissa qu'une fille ; elle se maria à Tchín-pé-tchao, qu'elle fit reconnaître roi sous le nom de Tchín-gé-hoan ; mais ce titre ne suffisant pas à son ambition, il prit celui de Yueï-hoang-ti ou d'empereur de Yueï. Lorsque l'empereur Chi-tsou de la dynastie des Yuen se rendit maître du Yun-nan, il envoya sommer Tchín-gé-hoan de lui rendre hommage. Ce prince reçut mal cette proposition, & renvoya avec mépris l'officier chargé de la lui faire. Les Yuen ne tardèrent pas à l'attaquer avec des troupes nombreuses ; il se défendit avec courage, & ne céda qu'après dix-sept batailles : réduit à la dernière extrémité, il fut contraint de se retirer dans une île de la mer, où il attendit que les Yuen eussent évacué ses États pour y rentrer. Il en jouit paisiblement jusqu'à sa mort. Son fils prit, en lui succédant, le nom de Li-gé-tsun, nom de son aïeul maternel, & renonça au titre d'empereur que son père s'était arrogé. Content de celui de roi tributaire de la Chine, il envoya faire hommage à l'empereur des Yuen qui le confirma dans sa souveraineté. Li-gé-koueï son fils lui succéda.

L'empereur Hong-vou, fondateur de la dynastie des Ming, ayant fait part de son avènement au trône aux rois tributaires de la Chine, celui de Ngan-nan s'empressa de lui prêter hommage par ses envoyés, & en

Histoire générale de la Chine

obtint sans peine des lettres qui le confirmaient dans sa souveraineté. Li-gé-kien, son fils & son successeur, ne s'occupant que de ses plaisirs & se livrant à la débauche, Li-chou-ming, son frère puîné, le fit mourir & s'empara du trône. L'empereur paraissant disposé à le punir de cet attentat, & le coupable, désespérant de se soustraire au châtement, céda la couronne à Li-gé-touan son frère. A sa ^{p.155} mort elle passa à un autre de ses frères, nommé Li-gé-oueï, qui mit Li-chou-ming à la tête du gouvernement : ce dernier étant venu à mourir, il choisit Liki-mao pour son premier ministre. Cet officier se vit à peine affermi dans son poste, qu'il se défit de son maître, & mit sur le trône Li-gé-koen fils de Li-chou-ming son beau-père. L'empereur, informé des crimes de Liki-mao, envoya des officiers dans le Ngan-nan pour en prendre connaissance ; mais avant leur arrivée Liki-mao fit encore mourir Li-gé-koen, & lui donna son fils pour successeur. Peu après il le fit assassiner pour lui substituer Li-ngan son fils. Enfin, voulant régner lui-même, il se défit encore de ce dernier, & extermina tout ce qui restait de cette famille ; après quoi il se fit reconnaître roi de Ngan-nan, publiant qu'il descendait de l'empereur Chun par Ou-Kong-moan ; qu'ainsi il ne faisait que rentrer en possession d'une partie des États de sa famille ; ajoutant qu'il voulait rétablir le nom de Ta-yu. Il donna à son règne celui de Tien-ching, & dans l'ordre qu'il fit publier, il se nomma Ou-y-yuen, donnant à son fils le nom de Ou-tsang. Il revêtit encore ce fils du titre de Hoang-ti ou d'empereur, & s'arrogea celui de Taï-chang-hoang-ti, titre supérieur à celui d'empereur : mais craignant le ressentiment de l'empereur Yong-lo, il envoya à la cour un officier affidé pour y plaider sa cause. Il le chargea de dire qu'après l'extinction entière des Tchou, on avait mis sur le trône Ou-tsang ou Li-tsang, fils d'une princesse de cette famille. Sur cet exposé, l'empereur lui fit expédier le diplôme impérial qui le confirmait dans cette souveraineté.

Au commencement de l'an **1405**, l'empereur envoya ordre à Tchu-kao-hiu & à Tchu-kao-chi, deux de ses fils qui étaient absents de la cour, de s'y rendre sans délai. Tchu-kao-souï, le ^{p.156} plus jeune des trois, s'y

trouvait alors. Yong-lo délibéra avec son conseil lequel de ses enfants il désignerait son successeur : ils s'accordèrent presque tous à dire que le prince Tchu-kao-hiu, l'ayant toujours accompagné durant la dernière guerre, il méritait par ses services d'être préféré à ses frères. L'empereur ne leur répondit rien pour le moment, & ne voulut s'expliquer qu'à l'arrivée des deux princes ; alors il assembla tous les grands, & après leur avoir rappelé les grandes qualités du feu empereur Hong-vou, & surtout la connaissance profonde qu'il avait des caractères, il leur dit :

— Vous savez tous que mon auguste père nous avait donné, à mes frères & à moi, des principautés héréditaires dans nos familles, & qu'il désigna mon fils Tchu-kao-tchi pour me succéder dans la principauté de Yen ; je dois respecter son choix & m'y conformer. Que penseriez-vous de moi, si, préférant mes lumières aux siennes, je changeais ses dispositions ? Il n'est pas moins digne de me succéder à l'empire qu'à une simple principauté ; vous pouvez le regarder dès aujourd'hui comme votre maître. Quant à ses frères, je donne à Tchu-kao-hiu la principauté de Han ; & à Tchu-kao-souï, celle de Tchao.

A la sixième lune, il établit Ngan-ké-témour roi de Hami. A la huitième, Tchîn-tien-ping, qui descendait des rois de Ngan-nan, arriva à la cour, où il se plaignit de la tyrannie de Liki-mao, & demanda justice contre cet usurpateur. Il exposa ses griefs dans un placet conçu en ces termes :

« Votre Majesté voit à ses pieds Tchîn-tien-ping son sujet, & l'un des descendants de Li-gé-hoan, roi de Ngan-nan, fils de Tchîn-tien-ming, & frère de Li-gé-koueï qui se soumit le premier à votre, auguste père. Ce grand ^{p.157} prince récompensa son zèle en lui faisant expédier des lettres qui le confirmaient dans la souveraineté de Ngan-nan. Liki-mao, au mépris de la protection dont votre Majesté honorait notre

famille, & abusant de l'autorité qu'un maître trop crédule lui avait confiée, l'a fait mourir & a tâché d'éteindre entièrement notre famille ; j'ai échappé seul à sa cruauté. Exilé de ma patrie, dépouillé de l'héritage de mes pères, mon unique asile est au pied du trône de votre Majesté, qui porte également dans son cœur les peuples les plus éloignés comme ceux qui approchent le plus de sa personne : elle ne souffrira pas qu'un traître, un parricide, jouisse impunément du fruit de ses crimes, ni qu'il ait répandu le sang d'une famille entière pour lui ravir une couronne qu'elle portait à l'ombre du trône de votre Majesté.

Vers le même temps on vit aussi arriver à la cour Peïpéchi, que Liki-mao envoyait pour demander que l'empereur confirmât à son fils la couronne de Ngan-nan. L'empereur qui n'avait point encore fait de réponse au placet de Tchîn-tien-ping, donna ordre aux officiers du tribunal des Rites de le conduire devant Peïpéchi, & d'observer si ce dernier le traiterait en prince de la famille royale de Ngan-nan. Dès que Peïpéchi aperçut le prince, il se jeta à ses pieds fondant en larmes. Cette action fit connaître à l'empereur que ses prétentions étaient légitimes ; il envoya vers Li-tsang, Li-ki, censeur de l'empire, avec ordre de lui demander de quel droit il s'était emparé de l'héritage des Tchîn. Li-tsang reçut cet envoyé avec beaucoup d'égards ; il lui avoua tous ses torts, & le fit accompagner à son retour par Yuen-king-tchin, qu'il chargea d'un placet adressé à l'empereur, où il se reconnaissait coupable, & le pria de renvoyer Tchîn-tien-ping, promettant de lui rendre ^{p.158} ses États.

1406. Peu de jours après il fit partir Nié-tsong pour porter les tributs à l'empereur, lui faire hommage, & inviter Tchîn-tien-ping à revenir. L'empereur ne fut pas la dupe de ces belles propositions : il permit à Tchîn-tien-ping de partir avec Nié-tsong ; mais pour le garantir des embûches de son ennemi, il le fit escorter par cinq mille hommes, sous les ordres de Hoang-tchong. Ils n'arrivèrent à Ngan-nan qu'à la troisième lune de la quatrième année de Yong-lo.

Li-tsang en ayant eu avis à Hieou-ouen, ville frontière où il était alors, envoya au-devant d'eux Hoang-meï-king & plusieurs de ses principaux officiers, qui témoignèrent le plus grand respect à Tchîn-tien-ping, l'appelant leur roi. Cependant ce prince, ne voyant point paraître Li-tsang, ne put s'empêcher de leur en demander la raison. Ils l'excusèrent sur une indisposition qui l'avait contraint de s'arrêter à Kialin-kiang ; c'était le lieu de la résidence de Liki-mao. Hoang-tchong prit cette réponse pour une défaite, & ne se trompa point ; mais il se fia trop aux guides que Li-tsang avait envoyés : ils avaient ordre de faire leurs efforts pour l'engager à prendre par la montagne Kin-tié-chan, où étaient en embuscade toutes les forces du royaume, qui montaient à plus de cent cinquante mille hommes, & ils parvinrent à l'attirer dans ces défilés, en lui assurant que cette route était la plus courte & la plus praticable : à peine y furent-ils engagés, que des pluies abondantes qui survinrent rompirent les chemins. Les Chinois harassés d'une marche si pénible, furent bientôt hors d'état de combattre ; ils ne laissèrent pas d'avancer jusqu'aux gorges des montagnes Kin-tié-chan, où ils entendirent tout à coup un bruit effroyable de tambours & d'instruments militaires. Les troupes que Li-tsang avait mises en embuscade dans ces ^{p.159} passages, vinrent fondre sur eux en poussant de grands cris. **1407.** Assaillis de tous côtés par une multitude innombrable, ils furent presque tous tués : Tchîn-tien-ping fut trouvé parmi les morts. Hoang-tchong, environné d'ennemis, allait subir le même sort, lorsque leurs officiers s'approchant de lui le saluèrent & voulurent pallier la noirceur de leur trahison, en traitant Tchîn-tien-ping d'imposteur. Hoang-tchong indigné ne leur répondit rien ; & ayant rallié le peu de troupes qui avaient échappé au carnage, il reprit le chemin de la cour, où il rendit compte de la perfidie de Li-tsang, & de l'insulte qu'il avait faite à l'empereur en la personne de son général. Ce prince, transporté de colère, jura d'en tirer vengeance. Hoang-tchong s'offrit à en être le ministre. L'empereur y consentit, & lui donna ordre de se joindre à Mou-chin, & d'assembler une armée de soixante-quinze mille hommes, tirés des troupes cantonnées dans les

provinces méridionales, pour aller à leur tête exterminer les deux perfides qui le bravaient.

A la septième lune, les troupes des provinces de Hou-kouang, Fou-kien, Tché-kiang & de Kouang-si eurent ordre de venir joindre celle de Koué-tchéou & du Yun-nan, où se rendirent aussi les officiers généraux qui devaient les commander. La veille de leur départ, l'empereur les ayant mandés, leur dit :

— Liki-mao & Li-tsang m'ont fait un affront sanglant, n'épargnez rien pour vous saisir d'eux ; mais gardez-vous de commettre les crimes que vous allez punir. Maintenez soigneusement la discipline parmi vos soldats, & n'augmentez point les troubles dont cet empire est agité. Respectez les sépultures & les maisons du peuple, leurs biens, leurs femmes & leurs filles ; épargnez le sang de ceux qui se soumettront. Si j'apprends que quelqu'un de vous transgresse ^{p.160} ces ordres, ses services seront oubliés, & je le punirai sévèrement. Dès que vous ferez maîtres de Liki-mao & de son fils, informez-vous s'il n'y a point encore quelque rejeton de la famille des Tch'in ; s'il s'en trouve un, placez-le sur le trône de Ngan-nan.

Les troupes destinées à cette expédition se rassemblèrent à Long-tchéou, où, peu de jours après leur arrivée, le général Tchu-neng tomba malade, & mourut dans sa trente-septième année. Malgré sa jeunesse, son mérite & sa valeur l'avaient déjà élevé au-dessus des autres généraux ; il avait surtout le don de se faire aimer ; les soldats le pleurèrent comme un père. Tchang-fou le remplaça dans le commandement de cette armée : après en avoir fait la revue il entra dans le Ngan-nan, où il se saisit des deux forts, Ki-koan & Ling-koan, qu'il emporta d'assaut. Ensuite il répandit un manifeste où il peignit avec les plus vives couleurs les crimes horribles dont Liki-mao & Li-tsang s'étaient rendus coupables.

Hoang-tchong & Lu-pao, qui avaient commandé les troupes impériales dans la malheureuse expédition de Tchîn-tien-ping, furent détachés avec ordre de battre l'estrade à droite & à gauche de Kin-tié-chan, & de pousser jusqu'à Tchang-kiang-chi, pour y jeter un pont de bateaux & faciliter le passage des troupes ; un autre détachement, sous les ordres de Fang-tching & de Ouang-ju, alla s'assurer du pays jusqu'à Fou-léang-kiang ; pour lui il s'avança avec le gros de l'armée par Kin-tié-chan jusqu'à Sin-fou-hien, sans qu'il parût d'ennemis. Ils ne tenaient pas la plaine, parce qu'ils pensèrent qu'il suffisait de garder avec soin les passages des rivières. Suivant ce plan, après avoir garni de troupes les deux villes occidentale & orientale, où ils tenaient leur cour, ^{p.161} ils postèrent leurs plus grandes forces sur les bords des rivières Suen-kiang, Tao-kiang, To-kiang & Fou-léang-kiang défendus par des palissades & des fortins de terre élevés de distance en distance, assez près les uns des autres pour se prêter un mutuel secours. Ces redoutes occupaient une étendue de neuf cents ly & ils y avaient rassemblé les peuples des villes & des campagnes d'alentour, qui montaient, suivant eux, à plus de deux millions d'hommes portant les armes : outre cela ils avaient équipé un grand nombre de barques de guerre, & leurs ports étaient défendus du côté de la terre par de fortes palissades revêtues de fossés profonds.

Le général Tchang-fou instruit de la disposition des ennemis, parut de Sin-fou-hien & vint camper à Sun-tai-tchéou, d'où il envoya ordre de construire des barques pour passer sa cavalerie ; lorsqu'il en eut un nombre suffisant, il en détacha une partie sous les ordres de Tchu-jong, à qui il ordonna de pousser jusqu'à Kia-lin-kiang, où il avait appris qu'un corps des ennemis était campé. Tchu-jong les y trouva en effet, & les battit. Mou-tching passa aussi le Tao-kiang avec le détachement qu'il commandait, & alla camper à la vue de To-pan-tching, dans des lignes fortifiées. Le général Tchang-fou le suivit de près, & établit son quartier au nord de la ville : ainsi toutes les palissades des ennemis devinrent inutiles. La ville de To-pan-tching était défendue par de hautes murailles

ceintes d'un fossé rempli d'eau, dans lequel on avait enfoncé des pieux de bambous, & au-delà duquel il y en avait un autre plus profond. Les remparts étaient couverts de soldats qui se renouvelaient & semblaient se multiplier à chaque instant. Tchang-fou, après avoir reconnu la place, assembla ses officiers, & ne leur dissimula point la difficulté de la prendre. ^{p.162} Adressant ensuite la parole à Hoang-tchong, il lui dit :

— Voici une occasion favorable de vous venger du cruel affront que ces brigands vous firent l'année dernière ; marchez à la tête de votre troupe, & attaquez le double fossé du côté de l'ouest.

Hoang-tchong charmé de réparer sa honte, encouragea ses soldats, & sur les deux heures du matin il s'avança à petit bruit jusqu'au bord du premier fossé, qu'il franchit ; montant ensuite sur une esplanade qui séparait les deux fossés, il commanda à des soldats qu'il avait armés de grands crocs d'arracher les pieux. Tout était alors tranquille dans la place, & les assiégés ne s'attendaient pas à une attaque nocturne ; le bruit de ceux qui tiraient les pieux les avertirent de la surprise : il n'était plus temps, les flèches qu'on leur lançait ne firent point reculer les assaillants, ils poussèrent jusqu'au pied des murailles, & ils y furent bientôt logés. Enhardis par ce premier succès, ils plantèrent leurs échelles sans en attendre l'ordre, & montèrent à l'assaut avec une ardeur incroyable ; lançant de tous côtés leurs feux d'artifices, ils nettoyèrent en un instant les remparts, que les assiégés abandonnèrent à Tsai-fou, qui commandait cet assaut, & qui était monté le premier. Il s'y retrancha, en attendant un renfort qui ne tarda pas. Dès que Hoang-tchong sut que Tsai-fou était maître des murailles, il lui envoya successivement plusieurs détachements commandés par de braves officiers, avec lesquels il voulut pénétrer dans la ville. Ici la victoire fut disputée ; les ennemis avaient placé à l'entrée des rues un grand nombre d'éléphants, derrière lesquels ils se faisaient ferme : ces animaux, hérissés de flèches que les impériaux lançaient sans

interruption, ne s'effarouchaient pas ; mais Tchu-kouang ayant ordonné à ses gens de les ajuster à la tête, plusieurs se sentant blessés aux ^{p.163} yeux, entrèrent en furie & rebroussant en arrière ils rompirent leurs rangs : alors le désordre se mit parmi eux, & les assiégeants en firent un grand carnage. Léang-min-hien & Tsi-pé-lo, leurs commandants, furent tués ; on poursuivit les autres jusqu'à la montagne de San-yuen. Le général Tchang-fou, persuadé que la nouvelle de la prise de cette ville répandrait la terreur dans la cour occidentale, se contenta d'y envoyer un détachement, qui trouva cette capitale déserte : les habitants, après avoir enlevé toutes les richesses du palais du roi, y avaient mis le feu & s'étaient sauvés en mer. Cette fuite obligea les villes situées sur le Suen-kiang, le Tao-kiang & le Fou-léang-kiang, & toutes les places fortes de ces quartiers, d'ouvrir leurs portes aux vainqueurs.

Tchang-fou, maître des deux cours de Ngan-nan, alla chercher l'année ennemie campée auprès de la rivière Ouan-tié-kiang & la força dans ses lignes ; il périt dans cette action plus de trente mille hommes du côté des ennemis. Ce général, informé qu'ils avaient encore une flotte sur la rivière de Mou-hoan composée de plus de cinquante barques de guerre commandées par Yuen-tsé-gin & Hoang-chi-kang, alla l'attaquer avec les barques qu'il avait fait construire, & la défit entièrement. Les deux commandants, avec cent de leurs principaux officiers & plus de quinze mille soldats, périrent dans ce combat naval. Tchang-fou ne balança plus à aller mettre le siège devant Men-hai-kéou, où étaient Liki-mao & Li-tsang avec le reste de leurs forces. Il y eut plusieurs combats entre les armées de terre & les troupes navales : le carnage fut si grand, que les eaux du Fou-léang furent teintes de sang. Liki-mao & Li-tsang voyant leurs affaires désespérées se jetèrent à la hâte dans une petite barque, & se sauvèrent ^{p.164} à Y-ngan ; le ministre Fan-kien-lang & un grand nombre d'officiers se soumirent.

Après cette victoire, Tchang-fou s'avança sans perdre de temps du côté de Tchu-long avec les troupes de terre, tandis que Lieou-chin

côtoyait avec les barques de guerre : ils livrèrent encore bataille en cet endroit, & prirent aux ennemis plus de trois cents barques, le reste fut mis en fuite. Lieou-chin, détaché pour leur donner la chasse, les atteignit à Kito, dont il s'empara, après les avoir battus une seconde fois ; Liki-mao & Li-tching, un de ses fils, furent faits prisonniers. Le lendemain on lui amena le roi Li-tsang & Li-souï, son fils & son héritier, Ki-ki-la, son ministre, & plusieurs autres personnages de marque, qu'il fit conduire au camp de Tchang-fou. Dès ce moment tout le royaume se soumit aux impériaux. Tchang-fou s'informa, suivant ses instructions, s'il y avait encore quelque prince de la famille des Tchou, afin de le mettre sur le trône ; mais n'en ayant point trouvé, il écrivit à l'empereur que le Ngannan avait été autrefois une province de l'empire, & que les peuples de ce royaume voyant la race de leurs princes entièrement éteinte, désiraient de rentrer sous sa domination : il ajoutait dans ses dépêches qu'en attendant ses ordres, il allait par provision diviser ce royaume, sous le nom de province de Kiao-tchi, en dix-sept fou ou départements du premier ordre ; savoir, Kiao-tchéou, Pé-kiang, Léang-kiang, San-kiang, Kien-ping, Singan, Kien-tchang, Fong-hoa, Tsing-hoa, Suen-hoa, Tai-yuen, Tchou-man, Léang-chan, Sin-ping, Y-ngan, Chun-hoa & Chin-hoa ; en cinquante-sept tchéou ou départements du second ordre ; en cent cinquante-sept hien ou villes du troisième ordre, indépendamment d'un grand nombre de bourgs, p.165 de villages & de forts. **1408.** Les généraux chinois comptèrent trente-deux millions cent mille âmes, & deux millions quatre-vingt-sept mille cinq cents montagnards à demi sauvages ; le produit des grains montait à cent trente-six millions de mesures de cent livres pesant ; le nombre d'éléphants, de chevaux & de bœufs allait à cent trente-cinq mille neuf cents ; celui des barques à huit mille sept cents ; enfin celui des armes, grandes ou petites, à deux cent millions cinq cent trente-neuf mille, dont Tchang-fou envoya l'état détaillé.

Lorsque Liki-mao, Li-tsang & leur suite arrivèrent à la cour, l'empereur les reçut assis sur son trône, ayant tous les grands à ses côtés. Le président du tribunal de la Guerre lut à haute voix la liste des

Histoire générale de la Chine

crimes dont on les accusait : le plus grave était d'avoir fait assassiner les Tchins, leurs souverains, afin de s'emparer de leurs États. L'empereur leur demanda s'ils avaient quelque chose à répondre à cette accusation, & comme ils gardaient le silence, il envoya Liki-mao en prison avec Li-tsang ; il fit grâce à Li-ki-tching & à Li-souï. Il relégua Liki-mao dans la province du Kouang-si, pour y servir en qualité de simple soldat : & comme Li-tsang & Li-ki-tching avaient quelque expérience dans les armes, il leur laissa pleine liberté, promettant de les employer dans la suite, s'ils se comportaient bien.

La même année, le tribunal des Rites représenta à l'empereur qu'un grand nombre de jeunes gens embrassaient la profession de ho-chang malgré les défenses faites à cet égard. L'empereur répondit qu'il était surpris qu'on observât si peu les ordonnances de son père, qui défendaient expressément à tout homme de quelque condition qu'il fût, de se faire bonze avant l'âge de quarante ans, & il enjoignit à ce tribunal de veiller à ^{p.166} l'exécution de cet édit. A la onzième lune on offrit à ce prince le code de la dynastie des Ming, commencé sous l'empereur Hong-vou. Cet ouvrage, intitulé Yong-lo-ta-tien, comprenait onze mille cent volumes ou cahiers, contenant vingt-deux mille neuf cents chapitres. L'empereur mit en tête de cette collection une préface de sa façon.

Vers la troisième lune de l'an **1409**, Tchang-fou envoya à l'empereur une carte géographique du royaume de Ngan-nan, qui donnait cent soixante-seize ly est-ouest à ce royaume, & deux mille huit cents nord & sud. En le réduisant en province de l'empire, il y avait établi quatre cents soixante-douze tribunaux chargés de l'administration.

A la huitième lune, un certain Kien-ting des montagnes de Ngan-nan, persuadé que les changements arrivés dans ce royaume devaient avoir suscité beaucoup de mécontents, se fit un parti assez considérable pour donner de l'inquiétude aux officiers chinois. Dès qu'il eut levé le masque en se saisissant de quelques villes, Mou-chin se hâta de tirer des troupes de Yun-nan, de Kouei-tchéou & du Ssé-tchuen, dont il forma une armée

de plusieurs centaines de mille hommes, à la tête de laquelle il marcha contre ce rebelle, qu'il rencontra à Leng-kiueï-kiang ; mais il en fut reçu vertement & entièrement défait. L'empereur fit partir Tchang-fou & Ouang-yeou avec deux cent mille hommes des meilleures troupes pour réparer cet échec & éteindre cette révolte.

A la même lune arriva à la cour un envoyé du royaume de Malakia ; qui n'avait encore eu aucune relation avec la Chine ; il venait prêter hommage, & offrir de payer tribut. L'empereur le renvoya avec des patentes honorables pour Siliparfoula son maître, qui le confirmaient dans la possession de ce royaume. p.167

1410. La septième année de son règne & au commencement de la deuxième lune, Yong-lo partit pour Pé-king, où il arriva vers le milieu de la troisième. L'année précédente, il avait envoyé Lieou-témour-pourha en Tartarie avec des dépêches adressées aux Yuen, auxquelles il avait joint des sceaux & des patentes qui les avançaient en grade. Son but était de les attacher plus fortement à son service & de fonder les dispositions de quelques-uns d'entre eux dont il avait sujet de se défier, principalement de Penïacheli, qu'on lui avait dit vouloir remuer : en effet, cet officier refusa les faveurs qu'on lui accordait, & trouva moyen d'attirer dans son parti Patou-témour & son fils Talan, Luntourhoeï & son fils Piélïko, qui s'étaient soumis à la Chine depuis plusieurs années.

A la quatrième lune, l'empereur renvoya Kintapoutaï & Ko-ki pour l'exhorter à vivre en paix : ils étaient chargés de présents pour Haloutaï, Marhapa, Tohotchi, Haché-tiémour & plusieurs autres, qui, loin de les accepter, firent mourir Ko-ki, comme Chinois, & renvoyèrent Kintapoutaï avec mépris ; après cette démarche ils allèrent se joindre à Penïachéli. L'empereur irrité de leur audace, donna à Mahamou la principauté de Chun-ning. A la septième lune, ayant résolu de porter la guerre en Tartarie, il nomma Kiéou-fou général de l'armée, qu'il fit partir de Pé-king vers la huitième. Dès qu'elle eut passé la grande muraille, Kiéou-fou détacha en avant mille à douze cents chevaux : ce corps rencontra au

sud de la rivière Lo-ku-ho un parti de Tartares, qu'il battit & dont il fit le commandant prisonnier. Kiéou-fou ne lui fit que de bons traitements, & l'ayant fait boire largement, il sut de ce prisonnier que Penïachéli était décampé dès la veille, & qu'il avait pris la route du nord : jugeant, par ce rapport, ^{p.168} que l'ennemi ne pouvait être à plus de trente à quarante ly, le général chinois résolut de le poursuivre & de le combattre : cependant comme toutes ses troupes n'étaient pas encore arrivées, ses officiers lui en représentèrent les risques & lui conseillèrent de différer quelques jours, jusqu'à ce que le reste des troupes, qui n'étaient pas loin, se fût rendu auprès de lui ; mais Kiéou-fou, sourd à leurs remontrances, persista dans sa résolution, il marcha à l'ennemi avec environ dix mille hommes. Les Tartares avertis que les impériaux étaient en si petit nombre, rebroussèrent chemin & se mirent en embuscade. Les Chinois enveloppés de toutes parts, perdirent les deux lieutenants généraux Li-yuen & Ouang-tsong, qui furent tués des premiers, après avoir fait des prodiges de valeur. Leur mort fit perdre courage à leurs soldats ; Kiéou-fou périt avec la plus grande partie de ses officiers. A la nouvelle de cette défaite, l'empereur s'emporta & blâma beaucoup Kiéou-fou de n'avoir voulu écouter aucun conseil : il déplora le sort des braves officiers qui avaient été la victime de son obstination, & craignant de n'être pas mieux servi par ceux qui lui succéderaient, il résolut d'aller commander en personne cette armée.

A la dixième lune, il ordonna au tribunal des tributs de faire de grandes provisions ; & à celui des ouvrages publics, de construire des chariots de guerre pour les transporter. Il fut arrêté qu'on en ferait trente mille capables de contenir deux cent mille mesures de grains de cent livres chacune, qui devaient voiturer de dix en dix jours des vivres à l'armée. Pendant qu'on travaillait à ces préparatifs, les troupes impériales s'efforçaient de pacifier la province de Ngan-nan ; Kienting, auteur des troubles, prit, à la cinquième lune de ^{p.169} cette année, le titre de Chang-hoang-ti & donna à Tchinko celui d'empereur du grand Yueï, ancien nom du Ngan-nan.

Histoire générale de la Chine

A la huitième lune, Teng-king-y, officier des rebelles, vint mettre le siège devant Pan-tan ; Su-tching, commandant de cette place, se défendit courageusement, mais ayant été tué, la ville se rendit. Peu de temps après Tchang-fou arriva dans la province, & changea la face des affaires ; il battit les rebelles en plusieurs rencontres, & fit prisonnier plus de deux cents de leurs officiers ; il leur enleva plus de quatre cents barques de guerre, & contraignit Yuen-chi-meï & Teng-king-y de se réfugier auprès de Tchîn-ki-ko. Celui-ci, effrayé au récit qu'on lui fit du nombre & du courage des troupes impériales, envoya un de ses officiers à Tchang-fou pour lui représenter qu'il était d'une famille royale, que l'empereur avait honoré de sa protection (il se disait de la famille des Tchîn) ; & il finissait par demander qu'on le fit roi de Ngan-nan. Tchang-fou, indigné de la proposition, s'avança jusqu'à Tsing-hoa. Tchîn-ki-ko, n'osant l'attendre, alla joindre Kien-ting, qui était à Kouang-tchéou. Le général des impériaux, afin de terminer plus promptement cette guerre, divisa son armée en trois corps, dont une partie conduite par Mou-chin eut ordre de côtoyer le sud de la rivière Lui-kiang, & commanda à Tchu-jong de s'approcher, avec les barques de guerre, de la forteresse de Niéou-pi-koan ; pour lui, il se mit à la tête de la cavalerie & marcha vers Meï-léang. Ces mouvements épouvantèrent Kien-ting à tel point, qu'il se retira précipitamment dans la montagne Ki-li-chin, où il fut fait prisonnier avec la plupart de ses officiers : on les amena à la cour, & Kien-ting fut exécuté comme rebelle. Ainsi de ceux qui avaient fomenté cette révolte, il ne restait plus que Tchîn-ki-ko, Teng-jong & ^{p.170} Teng-kieng-y, qui s'enfuirent à Y-ngan, où ils firent de grands efforts pour rétablir leurs affaires ; ces nouvelles tentatives ne leur réussirent pas mieux.

A la première lune de l'an **1411**, huitième de Yong-lo, Tchang-fou ayant appris que Yuen-ssé-hoeï se tenait avec un corps de troupes à Tong-tchao-tchéou, alla le chercher, lui tua cinq mille hommes & fit deux mille prisonniers, du nombre desquels étaient Fan-yeou & Tchîn-yuen-kin, deux généraux des rebelles. A la cinquième lune, ce général marcha contre Tchîn-ki-ko, & l'ayant rencontré à Ling-tchang, port de mer, il le

défit : mais Kiang-hao, qu'il avait envoyé du côté de Lou-kiang, fut battu par un corps des rebelles, & eut beaucoup de peine à se dégager. Cependant cette victoire ne put dissiper la terreur qui s'était emparée de Tching-ki-ko depuis la bataille de Ling-tchang : il s'attendait à tous moments d'être pris & conduit à la cour, où il savait qu'il n'avait aucune grâce à espérer. Ces craintes le déterminèrent à envoyer sa soumission à Tchang-fou, qui la fit passer à la cour : ce général suspendit les hostilités en attendant la réponse de l'empereur, qui fut que tous les chefs des rebelles auraient les premiers emplois dans cette province. Cette clémence, loin de les gagner, ne fit qu'accroître leur audace ; & s'imaginant qu'on les craignait, ils persistèrent dans leur révolte, & refusèrent les emplois qu'on leur offrait.

L'empereur était alors en Tartarie occupé à faire la guerre à Penïachéli : il était parti de Pé-king sur la fin de la première lune, & au commencement de la troisième il sortit des frontières de la Chine. Il parcourut au nord plus de dix mille ly de pays sans trouver les ennemis, & poussa jusqu'à la mer Ko-loan-haï, qui a plus de dix mille ly de tour, & dans laquelle ^{p.171} les rivières Han-nan, Lou-ku & cinq autres se déchargent. A la cinquième lune il passa celle de Lou-ku, au-delà de laquelle ses coureurs firent quelques prisonniers qui lui apprirent que Penïachéli était campé auprès de la rivière Niécourtcha. Sur cet avis, l'empereur prit avec lui des vivres pour vingt jours, & marchant en avant à la tête d'un corps de cavalerie légère, il ordonna à Fang-ping & à Ou-kouang de le suivre avec une partie de l'armée, laissant l'autre dans son camp sous les ordres de Kin-jeou-tsé. En quatre jours il arriva auprès de la rivière Han-nan, où Tchinkis-han, fondateur des Yuen, avait pris le titre d'empereur. Il joignit en cet endroit Penïachéli, qui avait quitté les bords de la Niécourtcha sur la nouvelle que les Chinois venaient le chercher. L'extrême diligence de l'empereur jeta l'épouvante parmi les Tartares : à peine eurent-ils entendu le son des tambours & vu l'armée ennemie s'avancer en bon ordre, qu'ils ne pensèrent plus qu'à fuir. Penïachéli voyant ses soldats se débander, l'épouvante le saisit lui-

même ; & oubliant le péril où il laissait sa femme, il s'enfuit suivi de sept cavaliers seulement.

A la sixième lune, l'empereur marcha vers Feï-yun-ho, où Haloutaï qui avait rallié les débris de l'armée de Peniachéli, & les avait incorporés dans la sienne, eut la hardiesse de venir à sa rencontre ; mais il en fut si mal reçu, que voyant près de deux cents de ses meilleurs officiers & des princes même tués à ses côtés, il s'enfuit à toute bride, & pénétra si avant qu'il fut impossible de l'atteindre ni d'en avoir aucune nouvelle ; ce qui engagea l'empereur à retourner à Pé-king, où il arriva sur la fin de la septième lune, & à la douzième il reprit le chemin de Nan-king.

1412. Tchang-fou, persuadé de la sincérité de la soumission de ^{p.172} Tchîn-ki-ko & des autres rebelles du Ngan-nan, était revenu à la cour, où l'empereur l'avait rappelé. A peine y fut-il de retour, qu'on vit arriver des courriers dépêchés par Mou-chin, pour instruire l'empereur du mépris que les rebelles avaient fait de ses faveurs, & qu'ils avaient repris les armes. Ce prince renvoya Tchang-fou dans le Ngan-nan, & fit expédier des ordres dans le Ssé-tchuen, le Kouang-si, le Kiang-si, le Hou-kouang, le Yun-nan & Koueï-tchéou d'en faire partir les troupes destinées à renforcer l'armée de Ngan-nan. Tchang-fou en arrivant dans cette province, à la huitième lune, trouva les rebelles à Yueï-tchang-kiang de Kiéou-tchin-tchéou qui l'attendaient pour le combattre avant qu'il eût le temps de faire reposer ses troupes fatiguées d'une longue marche ; mais ils furent battus à plates coutures. Cette première victoire rendit la paix à tout le pays de Fou-ngan. Tchang-fou défit une seconde fois les rebelles à Chin-téou, port de mer, & fit prisonniers Teng-yu-hoeï & Fan-ki-yéou, leurs commandants : le reste fut poursuivi jusqu'à la montagne Ko-leï, où la plupart mirent bas les armes ; ce général les renvoya chez eux.

A la douzième lune, un envoyé de Haloutaï arriva à la cour : il venait demander que ses hordes fussent sur le pied de celles de Nutché & de Turfan. L'affaire ayant été agitée dans le conseil, tous les membres, à l'exception de Hoang-hoai, furent d'avis qu'on lui accordât cette grâce ;

Histoire générale de la Chine

Hoang-hoai pour appuyer son sentiment, dit qu'on pouvait se flatter d'être maître de Haloutai tant qu'il ferait seul de son parti ; mais qu'uni aux autres, il ferait la loi à son tour. L'empereur suivit cet avis & refusa la demande de Haloutai.

A la neuvième lune de l'an **1413**, un courrier envoyé du pays de Ouala par Mahamou, prince de Chun-ning, apporta la ^{p.173} nouvelle qu'il avait enfin atteint Peniachéli & entièrement ruiné son parti. Mahamou mandait encore qu'il avait mis à sa place Talipa, issu de la même famille que lui. L'empereur témoigna publiquement sa satisfaction du zèle avec lequel il l'avait servi dans cette expédition.

Le premier jour de la première lune de l'an **1414**, il y eut une éclipse de soleil. L'empereur dispensa les mandarins des cérémonies usitées à pareil jour.

A la septième lune Haloutai adressa un placet à l'empereur, dans lequel il se traitait de sujet : il envoyait en tribut des chameaux & des chevaux. La cause de cette démarche était une bataille qu'il venait de perdre dans le pays de Ouala, où Mahamou l'avait tellement maltraité, qu'il s'était vu contraint d'évacuer les provinces du nord, & de se retirer avec sa famille & les débris de sa horde vers le sud. Il espérait, par cette soumission, engager l'empereur à le protéger contre Mahamou ; mais ce prince informé du dernier échec qu'il avait reçu, devina aisément le motif de son ambassade, & répondit que la force le contraignait à une soumission à laquelle le cœur n'avait aucune part, que cependant il voulait bien oublier le passé & que pour preuve de la sincérité avec laquelle il lui pardonnait il acceptait ses présents. Il le nomma prince de Ho-ning, & lui en fit expédier les provisions, en lui assignant sa résidence au nord du Cha-mo, & celle de Mahamou au pays de Ouala.

1415. Celui-ci, jaloux du nouveau titre dont l'empereur avait revêtu Haloutai, parce qu'il prétendait régner seul dans ces vastes contrées, ne pouvant dissimuler son mécontentement, n'envoya point les tributs ordinaires. L'empereur le soupçonna d'avoir des desseins contraires à la

paix, & afin d'éclaircir ces soupçons, il résolut d'aller lui-même en Tartarie, en apparence, ^{p.174} pour porter du soulagement aux peuples ; mais en effet pour voir comment les Tartares se conduiraient à son égard. Il se fit accompagner par une nombreuse armée composée de ses meilleures troupes & par le prince son petit-fils, qu'il avait désigné son héritier : il voulait l'accoutumer de bonne heure aux fatigues de la guerre, & le rendre témoin des travaux & des dangers auxquels elle expose l'officier & le soldat. Il chargea Ou-kouang & Yang-jong, auxquels il avait confié l'éducation de ce jeune prince, de lui faire tout voir & de l'instruire de ce qui concerne l'art militaire.

A la sixième lune, l'armée impériale arriva à Salihor. Après deux jours de marche, l'empereur apprit par les gens du pays que Mahamou n'était éloigné de lui que de cent ly. Comme il ne voyait paraître ni ce prince ni aucun officier de sa part, il jugea que ses soupçons étaient fondés, & que Mahamou n'avait plus le même attachement pour sa personne. En effet, Talipa, Mahamou, Taï-ping & Polo, à la tête de trente mille hommes, s'avancèrent à sa rencontre & lui offrirent la bataille. L'empereur ne fut point fâché de leur témérité, persuadé qu'il les contraindrait par un coup décisif à rentrer dans la soumission. Il lui en coûta plus qu'il n'imaginait : ces Tartares, principalement ceux que Mahamou commandait, se défendirent courageusement, & le combat dura tout le jour. Le nombre des morts fut à peu près égal de part & d'autre ; & quoique les Tartares fussent inférieurs en forces, ils ne cédèrent le champ de bataille qu'à la nuit, à la faveur de laquelle Mahamou passa la rivière Toula, & se retira vers le nord. L'empereur s'attribua la victoire ; Haloutaï lui dépêcha sur-le-champ un de ses principaux officiers pour s'excuser de ce qu'il n'allait pas en personne l'assurer de sa soumission, & prétexta une ^{p.175} maladie. Yong-lo feignit de le croire, & lui envoya cent mesures de riz, cent mulets & cent moutons : il joignit à ces présents mille mesures de grains pour être distribuées à ses gens ; ensuite il reprit le chemin de la Chine, où il arriva à la huitième lune.

Histoire générale de la Chine

Cette année vit finir la révolte de la province de Ngan-nan par la prise de Tchîn-ki-ko, de Teng-king-y & de Yuen-ssé-hoeï. Tchang-fou informé que les deux derniers devaient aller joindre Tchîn-ki-ko à Nan-ling-tchéou, se mit en marche, & fit tant de diligence qu'il les surprit : il fit prisonnier Teng-king-y, qui fut blessé dans l'action, & Yuen-ssé-hoeï ; après quoi il donna la chasse à Tchîn-ki-ko, & l'ayant atteint il le fit mourir. La mort de ce rebelle rendit la paix à la province.

A la onzième lune arrivèrent à la cour les envoyés du royaume de Pang-kia-la (Bengale). Ils offrirent pour tribut un animal extraordinaire, auquel les Chinois donnèrent, par flatterie, le nom de Ki-lin ¹.

A la douzième lune, l'empereur choisit plusieurs habiles docteurs qu'il chargea de travailler à un commentaire sur les *king* ou livres classiques, & de corriger celui de la dynastie des Song, de même que leur somme philosophique, intitulée Sing-li-ta-suen. Il leur assigna dans le palais un lieu commode pour ce travail, & se proposa d'y mettre une préface de sa façon.

1416. L'année suivante le tartare Mahamou envoya des chevaux en tribut, & fit dire, pour se disculper d'avoir résisté, que la crainte où il était que l'empereur, à l'instigation de Haloutaï son ennemi, ne fût venu en Tartarie pour l'exterminer, l'avait p.176 obligé à prendre les armes ; Yong-lo, qui désirait la paix, se contenta de ces raisons.

A la onzième lune, le royaume de Malin envoya en tribut un Ki-lin semblable à celui que le Bengale avait offert l'année précédente.

L'an **1417**, Haloutaï dépêcha un de ses officiers pour annoncer à la cour la nouvelle de la victoire qu'il venait de remporter sur les Ouala, sujets de Mahamou, & présenter les prisonniers & les chevaux qu'il leur avait enlevés. Peu de jours après, Koaninnou-pouha, envoyé de Mahamou & de Taï-ping, y arriva aussi pour prêter hommage en leur nom.

¹ L'apparition de cet animal fabuleux est le pronostic d'un règne heureux ; voyez le [tome II, p. 221](#), où il en est parlé.

Au commencement de l'an **1418**, quinzième du règne de Yong-lo, l'empereur essuya un cruel chagrin de la part de son fils Tchu-kao-hiu, prince de Han, d'un naturel inquiet & ambitieux. Il ne doutait pas que les services qu'il avait rendus à son père dans la guerre contre Kien-ouen-ti ne lui valussent la préférence sur ses frères pour être nommé prince héritier mais, trompé dans son attente, il ne vit pas sans dépit le choix tomber sur un autre. A ce premier sujet de mécontentement, qui était le principal, il s'en joignit un second lors de la distribution des principautés. Chagrin de se voir confiné dans celle de Yun-nan, il ne put retenir ses plaintes, & fit entendre qu'on le forcerait d'imiter son père, qui de prince de Pé-ping était devenu empereur. On eut la discrétion de ne pas rapporter ces dernières paroles à Yong-lo ; on lui fit seulement sentir que son fils était affligé de se voir si éloigné de la cour. L'empereur qui l'aimait, lui donna la principauté de Han, pour le rapprocher de lui. Cette faveur ne put le satisfaire : cependant on resta quelques années sans examiner de trop près sa conduite, & il profita de cette sécurité pour travailler sous ^{p.177} main à l'exécution de ses mauvais desseins. L'année précédente, l'empereur, de retour à Nan-king, avait fait part à ses grands de la résolution qu'il avait prise de transférer sa cour à Pé-king. Le prince sollicita alors une principauté moins éloignée de la cour que celle de Han. L'empereur le nomma prince de Tsing-tchéou ; mais ce n'était pas ce qu'il demandait, & il recommença à se plaindre d'un ton si haut & si menaçant, qu'on crut nécessaire d'en avertir l'empereur, qui convoqua l'assemblée des grands, auxquels il demanda ce qui pouvait déplaire au prince de Han dans ce nouvel arrangement, vu que la principauté de Tsing-tchéou était beaucoup plus voisine de Pé-king & de Nan-king, que celle dont il jouissait. Les uns, quoiqu'instruits de ses prétentions, répondirent qu'ils les ignoraient ; d'autres gardèrent un profond silence : le seul Yang-ssé-ki osa parler sans déguisement, & dit à l'empereur qu'il présumait des refus du prince de Han, qu'ayant appris la résolution où l'on était de transférer la cour à Pé-king, il désirait sans doute d'avoir Nan-king en partage, & qu'il n'osait en soupçonner

davantage. L'empereur rêva un moment, & dit à Yang-ssé-ki que ses conjectures lui paraissaient fondées. Il congédia l'assemblée & envoya aussitôt des gens affidés chez le prince de Han sous divers prétextes ; mais au fond, pour épier ses démarches. Ces espions rapportèrent que le prince avait dans son hôtel des amas de toutes sortes d'armes, & qu'il ne permettait qu'à très peu de personnes d'y entrer ; que la nuit il avait de fréquentes conférences avec des tao-ssé qui lui enseignaient toutes sortes de pratiques mystérieuses & magiques, en lui faisant entendre qu'elles ne tarderaient pas à l'élever sur le trône. L'empereur, transporté de colère, envoya sur-le-champ arrêter son fils ; & p.178 le rapport de ses émissaires s'étant trouvé vrai, il voulait le faire mettre à mort en présence des princes & des grands dans l'intérieur de la grande porte du palais appelée Si-hoa-men : il allait en donner l'ordre, lorsque le prince héritier & à son exemple, tous les princes & les grands le conjurèrent, à genoux & les larmes aux yeux, de lui faire grâce. L'empereur résista longtemps : enfin il céda à leurs instances & lui accorda la vie ; mais il l'envoya à Lo-ngan-tchéou, & lui dit à son départ, que la ville qu'il lui assignait pour sa résidence, étant proche de la cour, s'il apprenait qu'il s'écartât de son devoir, il n'y avait plus de pardon pour lui.

A la huitième lune mourut Mahamou, prince de Chun-ning ; son fils Tohoan lui succéda, en vertu du diplôme impérial qui lui fut envoyé.

L'an **1419** on apprit à la cour que Poussé avait tué Nahichétchi, roi de Tchilipali, & s'était emparé de ses États. L'empereur reçut assez froidement la nouvelle de cet attentat.

1420. La dix-septième année de Yong-lo, des montagnards du Leao-tong s'attroupèrent & commirent quelques désordres. Lieou-kiang, gouverneur de la province, accourut avec ses troupes, & les poussa vivement jusqu'au bord de la mer.

1421. Lieou-kiang ne jouit pas longtemps de sa victoire, il mourut à la deuxième lune de l'année suivante universellement regretté.

L'an **1422**, dix-neuvième de Yong-lo, à la première lune, ce prince donna de grandes fêtes à l'occasion de la prise de possession d'un nouveau palais qu'il avait fait élever à Pé-king & choisi pour le lieu de sa résidence ; il fit publier une amnistie générale & traita magnifiquement les grands de sa cour : les réjouissances durèrent plusieurs jours.

1423. Le tartare Haloutaï, ennuyé de la sujétion où le tenait ^{p.179} l'empereur, & se voyant délivré d'un concurrent redoutable par la mort de Mahamou, conçut le projet de se rendre indépendant ; & pour ne pas révolter d'abord les esprits, il rétablit Peniachéli & le fit reconnaître kohan. Il s'aperçut bientôt que cette démarche déplaisait à l'empereur ; mais il s'en mit peu en peine, & levant le masque, il commença à faire des courses sur les terres des sujets ou tributaires de l'empire ; il eut même l'audace de porter le ravage jusqu'aux portes de Ning-hia. L'empereur poussé à bout, se détermina à aller une seconde fois en Tartarie pour l'exterminer, & partit de Pé-king après les fêtes du nouvel an. Ayant pénétré fort avant en Tartarie, il divisa son armée en plusieurs corps qui embrassaient une grande étendue de pays, disposés toutefois assez près les uns des autres pour se soutenir en cas de besoin. Cette manœuvre embarrassa fort Haloutaï : une partie des siens, effrayés du péril, l'abandonnèrent ; sa mère & son épouse se plainquirent d'une manière touchante des extrémités où son imprudence les avait réduites ; mais sans écouter leurs plaintes, il fit marcher devant lui ses troupeaux & son bagage du côté de Koloan-haï, où il était à portée de s'enfoncer plus avant dans le nord au cas qu'on le poursuivît. L'empereur eut des avis certains de la route qu'il avait prise, & il envoya un détachement de cavalerie à la poursuite de ses bestiaux ; mais il ne put les atteindre. L'armée impériale, dirigeant sa marche vers Niéleang-ha, enleva tous les haras & les troupeaux que Haloutaï y faisait nourrir, ainsi que les hommes qu'il y employait. Après cette expédition il revint à Pé-king, où il arriva sur la fin de la neuvième lune.

Haloutaï jugeant qu'il n'avait plus rien à ménager, & voyant que Tohoan, fils de Mahamou, commençait à acquérir de l'autorité parmi les Mongous, résolut de se faire reconnaître ^{p.180} kohan. **1424.** Penïachéli, à qui il avait rendu ce titre, était un prince faible & indolent : il ne lui fut pas difficile de détruire son propre ouvrage ; & non content de l'avoir dépouillé de sa dignité, il le fit mourir peu de temps après, & se fit déclarer kohan. Il se fit reconnaître par son armée, & la conduisit vers le sud ; & il vint insulter les frontières de la Chine jusqu'à Suen-fou. L'empereur indigné de sa témérité, voulut encore marcher en personne contre lui, & après avoir nommé les officiers qui devaient le suivre, il partit de Pé-king à la huitième lune, laissant Yang-jong dans cette ville pour veiller sur l'administration pendant son absence, & ayant pris sa route par la montagne Cha-ling, il se rendit à Ouang-tsuen, & arriva au commencement de la neuvième lune à Cha-tching, où Hoché-tiémour, Kou-nataï, de la famille des Yuen, & plusieurs autres, vinrent se soumettre avec leurs femmes & leurs enfants : il sut par eux que Haloutaï avait été entièrement défait par Tohoan, fils de Mahamou, & que plusieurs de ses gens l'avaient abandonné pour se donner à son rival.

A la dixième lune l'armée impériale arriva à Tchuang-pao. Tching-méou, qui la devançait avec un corps de cavalerie légère, apprenant que Haloutaï, après l'échec qu'il avait reçu au nord de la rivière Yn-ma-ho, s'était retiré vers Oueï-chan-kéou, poussa jusqu'à cet endroit, où il ne le trouva pas ; mais il y rencontra Yésien-toukan, prince des Tatares, qui venait à la tête de ses gens, suivi de sa femme & ses enfants, faire hommage à l'empereur : Tching-méou lui donna quelques-uns de ses officiers pour le conduire. L'empereur charmé de voir des princes venir de si loin pour se soumettre à lui, créa Yésien-toukan prince de Tchong-yong, en changeant son nom en celui de Kin-tchong, & donna à Pokantaï, son gendre, ^{p.181} un des premiers emplois de la guerre, ainsi qu'à Tchapou & à six autres des principaux de sa horde. Yong-lo, satisfait de sa campagne, reprit avec son armée la route de Pé-king, où il arriva à la onzième lune.

1425. Au commencement de l'année suivante, l'empereur s'entretenant avec ses grands sur la révolte de Haloutaï, le prince tatar représenta que pour arrêter ses brigandages il ne restait d'autre parti que de lui faire la guerre sans relâche, & il s'offrit de l'aller chercher à la tête d'un camp volant dans les déserts où il s'était retiré, se faisant fort de l'amener pieds & mains liés à l'empereur. Ce prince mit l'affaire en délibération ; mais tandis qu'il en conférait avec son conseil, il eut avis par un courrier du gouverneur de Taï-tong, que Haloutaï était venu fondre sur son département & ne s'était retiré qu'avec un riche butin. Cette nouvelle fixa l'irrésolution de l'empereur, qui se détermina à faire encore un voyage en Tartarie : il nomma les officiers qui devaient le suivre à cette expédition, & mit à la tête de la cavalerie légère Tching-méou & Kin-tchong, prince tatar, laissant à Pé-king le prince héritier pour vaquer au courant des affaires. Il partit à la quatrième lune, résolu d'exterminer Haloutaï. La première journée, Palitou, un des officiers de Kin-tchong, lui envoya dire à Sié-ning, où il était, que Haloutaï, au bruit de sa marche, avait fui vers le nord ; qu'un grand nombre de ses gens & de ses bestiaux avaient péri dans les neiges qui n'avaient pas moins de dix pieds de hauteur, & qu'il avait gagné avec peine la rivière de Talan-namour, où il espérait se refaire.

A la cinquième lune, l'empereur arriva à Kaï-ping, d'où il envoya Pélico au camp de Haloutaï, & lui donna ordre de se ménager des intelligences avec les soldats de ce rebelle, & de ^{p.182} leur insinuer qu'il les trompait, & que l'empereur n'en voulait qu'à leur chef, dont les crimes étaient connus.

A la sixième lune, l'armée s'avança jusqu'à Yu-cha-siuen, & l'empereur s'approcha de la rivière Talan-namour, d'où il envoya plusieurs détachements pour découvrir la retraite de Haloutaï, leur recommandant de le lui amener vif & d'épargner les peuples. Tching-méou, qui avait pris les devants, le fit avertir qu'on voyait des traces de chars, de chevaux & d'autres animaux sur le sable & sur l'herbe, mais

qu'elles paraissaient être de plusieurs jours. Sur ce rapport on envoya Tchang-fou & Ouang-tong avec des troupes pour entourer une montagne voisine sur laquelle on s'imaginait que Haloutaï s'était réfugié : ils formèrent une chaîne qui embrassait plus de trois cents ly, & ne trouvèrent aucun vestige d'hommes ni d'animaux. Tching-méou & Kintchong dirent à leur retour qu'ils avaient poussé jusqu'à la montagne Pé-mang-chan sans rien trouver & que la disette des vivres les avait obligés de retourner sur leur pas. Tchang-fou demanda des vivres pour un mois, & promit à l'empereur d'user de telle diligence, qu'il lui amènerait enfin Haloutaï ; l'empereur y consentit, mais il ne fut pas plus heureux.

A la septième lune, l'empereur craignant d'être surpris par les grands froids se disposa à retourner ; avant que de partir il ordonna à Yang-jong, ministre d'État, de faire élever une pyramide avec une inscription qui apprît à la postérité jusqu'où il avait pénétré. Cet ouvrage achevé il reprit le chemin de la Chine, & arriva à Tsoui-oueï-kang, le quatorze de la même lune. Ce prince se trouvant incommodé demanda à un de ses officiers quand on pourrait arriver à Pé-king : & comme il répondit que ce ne serait qu'au milieu de la huitième lune, ^{p.183} Yong-lo fit venir Yang-jong son premier ministre, & lui dit que ses courses l'ayant beaucoup fatigué, il voulait à son retour remettre au prince héritier le timon du gouvernement, afin de jouir d'un peu de repos le reste de ses jours ; en conséquence il lui ordonna de tout disposer pour cet arrangement.

Le quinze de cette septième lune, l'empereur arriva avec son armée à Chuang-liéou-po, & le seize à Tsang-yaï, où il se trouva fort mal ; cependant il continua sa route. Le lendemain il se sentit si mal, qu'il commença lui-même à désespérer ; ayant mandé Tchang-fou, il lui ordonna d'avoir soin, après sa mort, de faire reconnaître le prince héritier pour son successeur. Le dix-sept il séjourna à Mou-tchuen ; & le lendemain dix-huit il mourut, âgé de soixante-cinq ans, la vingt-deuxième année de son règne. Aussitôt qu'il eut les yeux fermés, Yang-jong dépêcha un courrier à la cour pour en donner avis au prince

Histoire générale de la Chine

héritier, qui fit partir sur-le-champ de Pé-king celui de ses enfants qui était désigné empereur après lui. Le jeune prince sortit par Ku-yong-koan, & alla jusqu'à Kaï-ping au-devant du corps de son aïeul.

Le dernier jour de la septième lune, le convoi étant arrivé sur les frontières, le prince héritier & tous les mandarins d'armes & de lettres allèrent l'y recevoir, & le conduisirent au palais dans la salle préparée pour les cérémonies funèbres.

Le quinze de la huitième lune, le prince héritier prit possession du trône, & accorda une amnistie générale. Il ordonna que l'année suivante serait la première de Hong-hi.

L'empereur Kien-ouen-ti, content de la liberté que lui procurait l'état de ho-chang, rejeta constamment les vues qu'on lui proposait pour remonter sur le trône. Sur la fin de la première année de Yong-lo, il avait été dans le Yun-nan au ^{p.184} service d'une pagode, où il vivait à la manière des bonzes. Mais au bout de quelques mois son inconstance lui fit quitter ce temple ; & avec les fidèles compagnons qui avaient embrassé le même état que lui, il retourna dans les provinces intérieures de l'empire, qu'il parcourut plusieurs fois. A la mort de Yong-lo il se trouvait à Tien-taï dans le Tché-kiang. Yong-lo, sur les bruits qui s'étaient répandus, que Kien-ouen-ti vivait, avait fait faire d'exactes perquisitions pour s'en assurer, & il n'était parvenu, qu'avec beaucoup de peine, à découvrir ses traces. Persuadé qu'il ne pensait rien moins qu'à rétablir ses affaires, il ne voulut pas le faire arrêter, de peur de réveiller son parti, néanmoins il le fit surveiller de près pendant deux ans ; après quoi il parut l'avoir absolument oublié.

@

GIN-TSONG

@

Gin-tsong, prince digne du trône & versé dans les affaires, qu'il avait administrées pendant plusieurs années avant que de porter la couronne, jugeait sainement & était expéditif dans ses décisions. Son premier soin fut de se donner un successeur, comme étant un des points les plus importants du bon gouvernement pour maintenir la paix dans un État : il nomma celui de ses fils que Tching-tsou son père avait désigné. Après cette première démarche, il pensa à se concilier le cœur des peuples par des libéralités, avançant les mandarins auxquels il connaissait des talents & qui s'étaient distingués par leurs services : ceux même qui s'étaient acquittés avec moins d'exactitude de leurs emplois, eurent aussi part à ses bienfaits ; & comme il avait le discernement juste, ses récompenses tournèrent toujours ^{p.185} au bien général. **1426.** Il exempta de tout tribut, pour cette année, les provinces dont la récolte n'avait pas été favorable, & fit transporter des grains dans celles qui en manquaient.

A la quatrième lune, il envoya le prince héritier résider à Nan-king pour gouverner les peuples du sud, se réservant ceux du nord ; il lui donna ordre cependant de ne rien déterminer dans les affaires importantes qu'après qu'il les lui aurait communiquées, & avant son départ il lui enjoignit de passer à la sépulture de leurs ancêtres. Convaincu de l'innocence de ceux que son père avait proscrits comme perturbateurs du repos public à cause de leur attachement à l'empereur Kien-ouen-ti, il donna un édit qui réhabilitait leur mémoire : cette démarche lui fit un honneur infini.

Kong-yen-tsin, descendant de Confucius & comte héréditaire de cette famille, étant venu à Pé-king, logea, suivant l'usage de ses prédécesseurs, dans une maison empruntée ; l'empereur, par considération pour la mémoire de cet ancien sage, ordonna au président

Histoire générale de la Chine

du tribunal des Ouvrages Publics de lui en faire bâtir une qui appartiendrait à ses héritiers.

A la cinquième lune, Gin-tsong & trouva mal ; & quoiqu'il ne parût point en danger, lui seul en craignit les suites : il fit partir Hai-cheou pour Nan-king, avec un ordre adressé au prince héritier de se rendre incessamment à Pé-king, & de faire la plus grande diligence. Le douze de cette lune, son mal ayant augmenté, il manda ses ministres, & leur signifia que le prince héritier serait à l'avenir leur maître. Après ce peu de paroles il expira, âgé de quarante-huit ans, le dixième mois de son règne.

@

SUEN-TSONG

@

p.186 Le douze de la sixième lune, le prince héritier arriva à Pé-king & prit possession du trône : il fit ensuite les cérémonies des obsèques de son père, & ordonna qu'il serait placé dans la salle de ses ancêtres, sous le titre de Gin-tsong, qui exprime la charité, parce qu'il avait pratiqué la vertu, respecté ses parents, estimé les lettrés & aimé les gens de guerre & les peuples, principaux devoirs d'un souverain qu'il avait remplis dignement.

Il régnait alors de grandes disputes parmi les lettrés : ceux des provinces septentrionales les avaient commencées sous le règne précédent. Ils se plaignaient de ce que dans les examens pour le doctorat, les lettrés des provinces méridionales leur enlevaient presque tous les suffrages. Ces plaintes allèrent si loin, que Gin-tsong avait assemblé son conseil pour chercher quelque moyen de les faire cesser ; on n'en trouva point de meilleur que de statuer, qu'à l'avenir, un tiers de ceux qui seraient élevés au doctorat, seraient choisis parmi les lettrés du nord & les deux autres tiers, dans ceux du sud. Mais comme Gin-tsong vint à mourir, ce plan ne fut exécuté que sous son successeur : ainsi on divisa les lettrés en trois classes ; savoir, ceux du nord, répandus dans le Tché-li, le Chan-tong, le Ho-nan, le Chan-si & le Chen-si ; ceux du milieu étaient les lettrés du Ssé-tchuen, du Kouang-si, du Yun-nan, du Koué-tchéou & des départements de Fong-yang, de Lu-tchéou, de Pé-sutchéou, de Tchou-tchéou & de Ho-tchéou : enfin ceux du sud établis dans le reste de l'empire formaient la troisième classe.

A la douzième lune, on apprit à la cour que le Tohoan des Ouala avait élevé Toto-tiémour à la dignité de kohan, & on ne parut faire aucune attention à cet événement.

p.187 A la première lune de l'an **1427**, l'empereur fit expédier des provisions à deux princes mongous en Tartarie ; l'une pour le fils du

Histoire générale de la Chine

prince de Hien-y, Mongou ; & l'autre adressée à Mien-li-tiémour, prince de Tchong-chun, & maître de Hami pour Chétachéli son neveu, qui devait lui succéder.

Tchu-kao-hiu, oncle de l'empereur, exilé à Lo-ngan, esprit inquiet & remuant, nourrissait toujours dans le fond de son cœur des sentiments de révolte. Sous l'empereur Tching-tsou son père, il n'osa rien entreprendre ; mais dès qu'il apprit sa mort, il se fit sous-main un parti assez considérable ; cependant il n'eut pas le temps de lever l'étendard sous Gin-tsong son frère, dont le règne fut trop court, & il n'éclata que la première année de Suen-tsong son neveu. Une fausse démarche décela ses pernicious desseins : il voulait avoir à la cour quelqu'un de poids qui prît avec chaleur ses intérêts, & il jeta les yeux sur Tchang-fou, général d'une grande réputation, que l'empereur Tching-tsou, par l'estime qu'il en faisait, employait presque toujours dans les affaires les plus difficiles, & auquel il avait recommandé en mourant d'avoir soin de son fils, & de le faire monter sur le trône ; mais les grand n'avaient eu aucun égard à cet ordre.

Tchu-kao-hiu, persuadé qu'il en conservait du ressentiment, le fit solliciter par Yao-tsing de prendre son parti ; Tchang-fou, en habile politique, feignit d'entrer dans ses vues, & ne fit d'autre objection que de lui demander si le prince était en état de soutenir sa démarche sans se perdre, & sans les exposer eux-mêmes avec lui. Yao-tsing lui fit le détail des officiers & les troupes sur lesquelles le prince pouvait compter, jusqu'à lui marquer le rang que chacun devait tenir dans l'armée : il lui fit encore confidence du dessein que le prince avait conçu ^{p.188} de faire déclarer Nan-king en sa faveur. Tchang-fou n'ayant pas besoin d'autres éclaircissements, fit arrêter Yao-tsing, qu'il conduisit enchaîné au palais, & avertit l'empereur de ce qui se tramait. Suen-tsong tint un conseil extraordinaire, & proposa d'aller en personne éteindre cette révolte dans sa naissance. Plusieurs furent d'un avis opposé, & dirent qu'il suffirait d'y envoyer des généraux, mais l'empereur faisant réflexion que son oncle

ne voudrait pas se soumettre à de simples officiers, résolu d'aller lui-même à la tête de son armée pour lui épargner cette humiliation. En partant de Pé-king, il lui écrivit dans des termes qui auraient dû le ramener à l'obéissance, s'il n'eût pas été décidé. Heou-taï, chargé de lui remettre cette lettre, le trouva exerçant ses troupes. Le prince le reçut assez froidement, assis sur un espèce de trône, & prit la lettre de l'empereur comme celle d'un simple particulier. Après l'avoir lue, il dit à Héou-taï que s'il se disposait à la guerre, c'était pour se défendre contre ceux qui voulaient attenter à sa vie ; que la principauté de Yen lui procurerait peut-être les mêmes ressources qu'elle avait autrefois procurées à son père : il ajouta que Gin-tsong était la cause de son exil ; & que si on lui objectait l'exemple de ses ancêtres ils n'avaient pas en main autant de pouvoir que lui.

— Vous voyez, continua-t-il, mes troupes & mes chevaux ; ne puis-je pas me rendre maître de l'empire si je le veux ? Allez, retournez vers l'empereur ; dites-lui ce que vous avez vu, & qu'il se prépare à m'accorder ce que je demande.

Héou-taï, étonné du ton de maître que le prince avait pris, n'était point encore revenu de sa surprise lorsqu'il parut devant l'empereur pour lui rendre compte de sa commission. Suen-tsong le questionnant sur l'effet qu'avait produit la lecture ^{p.189} de sa lettre, il dit que le prince avait gardé le silence. L'empereur le soupçonnant de manquer de fidélité dans ce rapport, ordonna de le surveiller, & la précaution n'était pas inutile ; car au sortir du palais, cet officier alla raconter à un de ses amis tout ce qu'il avait vu de Tchu-kao-hiu. Comme l'empereur savait que son oncle en voulait à Nan-king, où il avait des partisans, il pressa la marche de son armée, composée de l'élite des troupes de l'empire, afin de le prévenir & de l'enfermer dans Lo-ngan avant qu'il pût se mettre en campagne ; ainsi le prince se trouva investi par un gros de cavalerie au moment qu'il s'y attendait le moins. Ce coup de main répandit une si grande confusion dans la ville, que ses partisans couraient aux armes

Histoire générale de la Chine

pour se défendre, tandis que les habitants attroupés cherchaient à se saisir de sa personne & à le livrer à l'empereur Suen-tsong qui lui écrivit encore :

« J'étais averti de plusieurs endroits que vous pensiez à vous révolter. Dans les commencements je n'en voulus rien croire ; mais l'ayant appris de vous-même je n'en saurais douter. Pouvez-vous vous jeter de gaieté de cœur dans un abîme de malheurs ? Ne voyez-vous pas que la plaie que vous faites à notre famille retombera sur vous ? Si je viens à main armée punir des rebelles, ce n'est que malgré moi. Souvenez-vous que vous êtes fils de l'empereur Tching-tsou, & frère de Gintsong. Depuis que je leur ai succédé, ne vous ai-je pas considéré comme mon oncle, & ai-je manqué aux égards que je vous devais ? L'élite de mes troupes vous tient enfermé dans Lo-ngan ; si vous vous repentez, & que vous m'envoyiez les traîtres qui vous ont poussé à une démarche si indigne de vous, je vous promets d'oublier le passé, & de répandre sur vous mes bienfaits avec autant ^{p.190} de libéralité que je le fis en montant sur le trône : mais si, peu jaloux de votre propre intérêt & de votre honneur, vous persistez dans le mauvais parti, considérez qu'enfermé comme vous l'êtes, vous ne sauriez m'échapper, non plus que ceux qui ont part à votre révolte : ils se repentiront sans doute de vous avoir suivi, & seront charmés de trouver l'occasion de rentrer dans le devoir ; alors quel appui vous restera-t-il ?

Le prince fut plusieurs jours à délibérer sur le parti qu'il prendrait. La plupart de ses officiers, persuadés que la colère de l'empereur retomberait sur eux, lui conseillèrent de préférer la gloire de mourir les armes à la main, à l'humiliation de fléchir devant son neveu. Mais ce prince n'avait plus la même fermeté qu'il avait montrée d'abord, & il craignait d'autant plus qu'il voyait la plus grande partie de ses gens

Histoire générale de la Chine

consternée & disposée à l'abandonner à la première occasion ; ainsi il prit la résolution d'aller & mettre entre les mains de l'empereur. Dès le lendemain, il sortit de la ville en habits de deuil & alla se prosterner aux pieds de son neveu, qui le reçut en maître, mais avec bonté. Il fut conduit à Pé-king, où on lui bâtit une maison commode, dans laquelle il fut enfermé avec sa femme & ses enfants, & on eut soin qu'il ne manquât de rien. Cette révolte étouffée dès sa naissance, ne laissa pas de coûter beaucoup de sang : les officiers que le prince avait mis à la tête de ses troupes, & ceux qui composaient son conseil, furent punis comme rebelles, l'empereur exila les autres officiers, & renvoya les soldats chez eux ; il pardonna aux habitants de Lo-ngan, dont il changea le nom en celui de Ou-ting.

Au commencement de l'an **1428**, une autre guerre suscitée dans le Ngan-nan, coûta encore plus de sang à l'empire. ^{p.191} Quoiqu'il parût que Tchang-fou eût assuré la paix dans cette province par la destruction des chefs des rebelles, cependant comme les familles de ces chefs étaient fort nombreuses, & que ces étrangers n'obéissaient que par force aux Chinois, il y avait toujours eu des étincelles de guerre, qui insensiblement allumèrent un grand incendie. Les mandarins de cette province dépêchaient continuellement des courriers à la cour, pour y donner avis, & des combats qu'ils soutenaient, & des nouveaux partis qui s'élevaient chaque jour. Le conseil décida qu'il fallait y envoyer une puissante armée, commandée par Lieou-chin, avec ordre de faire une exacte recherche des mutins & de les faire mourir. Tandis que ce général y conduisait plus de quatre-vingt mille hommes, Li-li, chef des rebelles, se présenta en forces pour assiéger la capitale ; Ouang-tong, commandant de la place, qui avait des troupes toujours prêtes, n'attendit pas que les rebelles l'eussent investie ; il alla au-devant d'eux, leur livra bataille, & leur tua plus de dix mille hommes du nombre desquels furent Teng-li & Li-tchaiï, deux de leurs meilleurs généraux. Cet échec ne fit pas perdre courage à Li-li ; il resta cependant deux mois

sans rentrer en campagne, uniquement occupé à se pourvoir de bonnes armes & à exercer ses troupes.

A la quatrième lune, se croyant en état de former quelque entreprise, il porta ses vues sur Tchang-kiang : il fallait, avant d'y arriver, forcer Tong-koan, où les Chinois avaient neuf mille hommes de garnison, sous les ordres de Tsaï-fou. Li-li n'hésita point à attaquer ce fort, qu'il emporta, & dont la garnison fut passée au fil de l'épée. Fier de ce premier succès, il crut se rendre maître avec autant de facilité de Tchang-kiang, & aussitôt son arrivée devant cette place il la fit ^{p.192} insulter mais il fut vigoureusement repoussé ; n'ayant pas mieux réussi dans un second assaut, il en fit donner un troisième, où les assiégés furent forcés : il en coûta la vie à toute la garnison & aux habitants.

Ce chef des rebelles, instruit de l'arrivée de Liéou-chin dans le Ngannan, assembla tous les autres chefs ; ils écrivirent en commun à ce général, & lui demandèrent, au nom des peuples, de leur donner pour souverain un prince de la famille des Tchins ; comme étant le seul moyen de rendre la paix à la province. Liéou-chin fit passer cette lettre à la cour.

Pendant les rebelles entrèrent en campagne, & vinrent camper assez près des Chinois. Liéou-chin, qui les méprisait, voulant aller lui-même les reconnaître, ne prit avec lui qu'une escorte composée de quelques centaines de cavaliers & de plusieurs de ses officiers généraux. Il fallait passer un pont que les rebelles n'avaient pas gardé, afin de tenter les Chinois & de les attirer dans une embuscade qu'ils leur avaient dressée. Le général des impériaux & sa troupe furent à peine de l'autre côté du pont, qu'ils se virent enveloppés ; ils périrent tous. Tsouï-tsié, qui commandait en l'absence de Liéou-chin, voyant la consternation régner dans l'armée depuis la perte de son général, ne vit point de meilleur parti que de la conduire à Tchang-kiang, qui n'était pas au pouvoir des ennemis. Les rebelles, témoins de sa retraite, allèrent l'attendre près d'une montagne, où ils le surprirent, & lui tuèrent

presque tout son monde : les Chinois préférèrent une mort glorieuse à une soumission humiliante.

Ouang-tong, commandant de la province, glacé d'effroi à cette nouvelle, & hors d'état de tenir tête aux rebelles, qui devenaient de jour en jour plus puissants, chercha à sauver ^{p.193} l'honneur de l'empire ; il tenta de renouer avec Li-li un accommodement qu'il lui avait lui-même d'abord refusé. Comme le but de Li-li était de rétablir le Ngan-nan en royaume il y donna aisément les mains.

A la dixième lune, Ouang-tong & Li-li s'abouchèrent & convinrent d'une suspension d'armes jusqu'à ce qu'on eût reçu la réponse de la cour.

Tchin-kao, prince de la famille des Tchin, pour se soustraire à la cruauté de Liki-mao, qui avait usurpé la couronne de Ngan-nan, s'était sauvé dans les montagnes les plus éloignées où il s'était tenu caché pendant près de vingt ans. Après la mort de l'usurpateur, ce prince avait reparu, & les peuples l'avaient sollicité de monter sur un trône que Yong-lo n'avait détruit qu'après avoir fait chercher inutilement s'il restait quelqu'un du sang des Tchin. Tchin-kao adressa à l'empereur un placet, dont Ouang-tong garda une copie. Ce placet était conçu en ces termes :

« Moi Tchin-kao votre sujet, plein de crainte & de frayeur, la tête baissée, ose porter mes paroles jusqu'au trône de votre Majesté. Lorsque le traître Liki-mao se rendit coupable de tant de crimes pour enlever à ma famille le trône de Ngan-nan, la crainte de tomber entre ses mains m'obligea de me cacher dans les autres les plus profonds des montagnes. Les peuples de Ngan-nan apprenant dans la suite que je vivais me pressèrent de me faire connaître ; ils me dirent que les troupes de votre Majesté tiraient vengeance des meurtriers de notre famille, & que par ses ordres on cherchait s'il restait encore quelque rejeton des Tchin à qui on put rendre cette couronne usurpée ; aujourd'hui que ma voix peut parvenir jusqu'à elle,

c'est de sa munificence que j'attends un trône, p.194 où le vœu des peuples m'appelle, & auquel la naissance me donne quelque droit : cependant quels que soient les ordres de votre Majesté, je les recevrai prosterné à terre, & avec le même respect que je lui offre ce placet.

Tchang-fou, consulté par l'empereur, dit qu'après tous les combats que le Ngan-nan avait coûté il ne fallait pas accorder à Tchîn-kao sa demande ; que cette démarche n'était qu'une feinte de la part de Li-li, & que Ouang-tong ne s'était chargé du placet que pour temporiser & donner au renfort dont il avait besoin le temps d'arriver. L'empereur s'adressant à Yang-tsé-ki & à Yang-jong, ces deux mandarins dirent que depuis qu'on faisait la guerre dans le Yun-nan, on ne voyait pas quel bien l'empire en avait retiré ; qu'indépendamment des dépenses énormes, le nombre des bons officiers sacrifiés dans cette conquête, & le sang des Chinois qu'on y avait fait couler, étaient des objets qui faisaient frémir : ainsi ils furent d'avis de ne point rallumer la guerre, mais plutôt d'établir roi de cette contrée un descendant de la famille des Tchîn, puisque c'avait été l'intention de l'empereur Yong-lo. Suen-tsong, se décidant pour ce dernier parti, leur ordonna de préparer le diplôme impérial, qui rétablissait cette province en royaume en faveur de Tchîn-kao sur le pied qu'il était sous le fondateur de leur dynastie, & il l'envoya porter par quatre mandarins de différents tribunaux ; ils avaient ordre d'assembler ses chefs & les anciens de la nation, & de leur faire reconnaître Tchîn-kao pour leur souverain. Ces mandarins étaient encore chargés de faire revenir Ouang-tong avec toutes les troupes chinoises.

1429. L'empereur n'avait point d'enfants de l'impératrice Ou-chi ; Sun-chi, une des reines, lui donna cette année un fils, & p.195 il songea dès ce moment à la faire déclarer impératrice. Comme il n'ignorait pas qu'un pareil changement était sujet à de grands inconvénients & à des contradictions, il pressentit là-dessus ses ministres, dont les réponses le satisfirent peu, quoiqu'il leur alléguât divers exemples des dynasties

précédentes : ils lui dirent que l'impératrice était la maîtresse souveraine de toutes les femmes du palais, & qu'une sujette ne devait pas prendre sa place : qu'au surplus il pouvait voir quel était là-dessus le sentiment de l'impératrice mère. Cette princesse, qu'il avait déjà consultée, pensait de même que les ministres ; cependant comme il paraissait décidé à élever Sun-Chi à ce rang, Yang-tsé-ki lui suggéra l'expédient d'y faire consentir l'impératrice elle-même. Cette princesse, d'une santé délicate, aimait beaucoup Sun-chi, qui lui rendait toutes sortes de soins, & ne la quittait presque jamais. Aussitôt que l'empereur lui en eut fait la proposition, elle y donna les mains : elle voulut même qu'on sût au-dehors, qu'étant toujours malade, & hors d'état de gouverner l'intérieur du palais, elle avait prié l'empereur d'élever la princesse Sun-Chi, la première des reines, au rang d'impératrice, d'autant plus qu'elle avait donné un prince, bonheur qu'elle ne pouvait espérer. Ainsi Sun-chi fut déclarée impératrice, elle en occupa le palais ; mais elle eut toujours pour Ou-chi, qui conserva son rang & son cortège, les mêmes égards & les mêmes déférences qu'elle avait auparavant.

L'an **1430**, quatrième de Suen-tsong, l'empire jouit d'une paix qui ne fut troublée par aucun événement ; mais sur la fin de l'année suivante [**1431**], on apprit que Li-li avait fait mourir le roi Tchîn-kao, & usurpé sa couronne. Cet usurpateur envoya quelques-uns de ses grands à la cour annoncer la ^{p.196} mort de Tchîn-kao & prêter hommage, comme ayant été élu en sa place par le suffrage unanime des grands & du peuple. L'empereur surpris de sa hardiesse, voulait d'abord en tirer une vengeance éclatante ; mais faisant réflexion aux difficultés qu'on avait essayées dans cette expédition & aux dépenses énormes qu'elle avait coûtées, il prit le parti de dissimuler : **1432**. ainsi feignant d'ajouter foi à ce que Li-li lui faisait dire par ses envoyés, il ordonna de lui expédier des lettres qui confirmaient son élection.

1433. Le premier jour de la septième année de Suen-tsong, il y eut une éclipse de soleil : on ne fit point les cérémonies usitées en pareille

Histoire générale de la Chine

occasion. A la dixième lune, plusieurs envoyés de royaumes étrangers, vinrent payer tribut. **1434**. L'année suivante il en vint encore des autres pays.

A la première lune de l'an **1435**, on apprit à la cour que Tohoan, fils de Mahamou, avait tué Haloutaï, & qu'il avait fait reconnaître prince des Mongous Totopouha, descendant des Yuen : on sut encore que les Halatchan & les autres hordes tartares s'étaient soumises à ce prince. Tohoan fit partir Amké, un de ses officiers, pour la cour impériale ; mais comme il voulait que les chevaux & autres choses qu'il devait en tribut arrivassent en même temps que son envoyé, cette caravane ne fut rendue à Pé-king qu'à la douzième lune. L'empereur reçut Amké avec des distinctions extraordinaires, & il fit assurer Tohoan de sa protection.

A la troisième lune, on reçut la nouvelle de la mort de Li-li, roi de Ngan-nan, & que Li-ling, son fils, avait pris soin des affaires du gouvernement, en attendant l'agrément de l'empereur pour prendre possession du trône : Suen-tsong envoya un mandarin l'y établir & lui en porter les lettres.

@

YNG-TSONG

@

p.197 Le premier jour de l'an **1436**, l'empereur se trouva mal & mourut le lendemain. Dix jours après Yng-tsong son fils, âgé de huit ans, fut placé sur le trône. Le jour de son installation, l'impératrice Tchang-chi, mère de Suen-tsong, se fit reconnaître régente : elle s'assit sur le trône, ayant le jeune empereur debout à sa droite, & à sa gauche Tchang-fou, Yang-tsé-ki, Yang-jong, Yang-toan & Ou-jong ; adressant la parole à son petit-fils, elle lui dit :

— Vous voyez ces cinq grands ; tous ont rendu des services signalés à l'empire, & en suivant leurs conseils, vous ne sauriez manquer de réussir.

Elle déclara ensuite que l'année suivante, comptée pour la première du règne du nouvel empereur, s'appellerait Tchîn-tsong.

1437. Yng-tsong avait auprès de lui un eunuque appelé Ouang-tchin, originaire de Tai-tong dans la province de Chan-si. Cet eunuque adroit, mais fourbe, avait tellement captivé les bonnes grâces du jeune prince, qu'il ne l'appelait jamais que son maître, & ne savait lui rien refuser. L'impératrice régente, qui connaissait mieux ce favori, fit rechercher sérieusement sa conduite ; & comme on le trouva coupable de plusieurs fourberies, elle résolut de le faire mourir.

1438. La deuxième année de Yng-tsong, les cérémonies du nouvel an finies, cette princesse, assise sur le trône, retint les ministres d'État pour conférer avec eux sur les affaires de l'État & comme ils étaient à parler, l'eunuque Ouang-tchin entra. A sa vue, l'impératrice changea de couleur, & l'apostrophant avec colère, elle lui dit :

— Tu ne mérites plus de vivre ! jusqu'ici p.198 tu n'as cherché qu'à tromper tes maîtres ; je veux délivrer l'empire d'un scélérat.

Le jeune empereur se jeta tout tremblant à ses pieds, & demanda grâce pour son favori ; les ministres qui ne connaissaient pas sa méchanceté, voulant faire leur cour à leur jeune souverain, joignirent leurs prières aux siennes. L'impératrice leur dit :

— Vous ignorez toute la scélératesse de cet eunuque ; l'empereur est trop jeune pour le connaître comme moi. Puisque vous me demandez sa grâce, je vous l'accorde mais si dans la suite il cause du trouble, ne vous en prenez point à moi.

A la dixième lune, on reçut la nouvelle que Ssé-gin s'était révolté à Lu-tchuen, sur les frontières du Yun-nan, au sud de la rivière Kin-cha. Mou-tching envoya un de ses officiers vers ce rebelle pour l'exhorter à vivre en paix ; mais il ne put rien obtenir : Ssé-gin se mit en campagne, & entra sur les terres de Mon-yang ; il obligea Tiao-ping-yu, qui en était le maître, de rentrer à Yong-tchang, où il mourut peu de temps après sans postérité. Ssé-gin, fier de ce premier succès, prit le nom de Fo-fa ; que portaient les rois de Yun-nan.

1439. Quoique cette révolte fût en elle-même peu de chose, la cour ne laissa pas d'en craindre les suites, surtout dans un temps de minorité, où les eunuques commençaient à prendre de l'ascendant : ainsi on se détermina à envoyer une armée sur les frontières de cette province, dont Mou-tching fut nommé général, & les eunuques Ou-tching & Tsao-ki-tsiang inspecteurs. Mou-tching, ayant conduit son armée du côté de Kin-chin, trouva Mien-kien, que Ssé-gin avait détaché pour lui disputer le passage de la rivière, dont les bords garnis de palissades rendaient la descente difficile & dangereuse. Mou-tching n'osant le tenter, fit proposer à Ssé-gin d'entrer en ^{p.199} pourparler. Ce chef des rebelles feignit d'y donner les mains mais dans le fond, il ne cherchait qu'à tromper le général chinois, lequel croyant qu'il ne s'agissait que de lui accorder certains privilèges, était résolu de ne pas faire de difficulté. Yang-ming, mandarin de la cour, qui avait déjà inutilement tâché de

Histoire générale de la Chine

ramener Ssé-gin à l'obéissance & qui le connaissait mieux que Mou-tching, dit qu'il ne fallait pas compter sur la parole de ce rebelle, & que l'unique moyen de le mettre à la raison, était de brusquer le passage de la rivière ; mais le général s'obstina à ne point suivre ce conseil. Yang-tsong, affligé de son opiniâtreté, s'étant avancé suivi de quelque soldats de Kin-chi, Mien-kien fit faire plusieurs décharges sur lui, & l'obligea de se retirer.

Fang-tching : lieutenant-général de cette armée voulant faire préparer une soixantaine de barques pour aller aux ennemis, Mou-tching l'arrêta : cet officier obéit pour le moment ; mais il résolut d'exécuter de nuit ce qu'on lui empêchait de faire le jour. De retour à son quartier, il fit publier qu'on eut à se tenir prêt à marcher au premier ordre, & au milieu de la nuit faisant passer la rivière à sa division, il fondit à l'improviste sur le camp de Mien-kien, qu'il força & contraignit de fuir avec précipitation du côté du fort King-kan-tchaï ; Fang-tching, animé par ce succès, poursuivit les rebelles & leur tua plus de trois mille hommes : il les poussa jusqu'au pays de Tchang-kiang, où était campé Ssé-gin ; mais ne pouvant avec ses seules forces achever de les réduire, il envoya demander du renfort à Mou-tching ; ce général, piqué de qu'il avait passé la rivière contre ses ordres, lui refusa du secours. Ssé-gin, revenu de sa frayeur où l'avait jeté la déroute de Mien-kien, & voyant qu'il n'avait affaire, pour ainsi dire, qu'à une poignée de monde, enveloppa p.200 Fang-tching & ses Chinois, qui se défendirent pendant plus de deux heures ; mais accablés par le nombre, ils périrent presque tous : quelques soldats échappés au carnage, allèrent porter cette triste nouvelle à Mou-tching. Ce général dans ses dépêches à la cour, accusa Fang-tching de désobéissance & de témérité ; cependant comme on savait qu'il avait abandonné cet officier au lieu de le secourir, il fut vivement tancé dans la réponse qu'on lui fit. On lui envoya néanmoins un renfort de quarante-cinq mille hommes : effrayé des reproches sanglants qu'on lui faisait, il se crut perdu ; & de peur de subir une mort

infâme, il prit du poison. Mou-ngang le remplaça dans le commandement de cette armée.

A la deuxième lune de l'an **1440**, ce nouveau général s'avança à jusqu'à Long-pa, assez près des rebelles. Tchang-jong, arrivé le premier avec une partie de l'armée, fit un détachement sous les ordres de Lou-yueï pour aller reconnaître les ennemis. Cet officier, ne se croyant pas si près d'eux, fut surpris & entièrement défait, sans que ni Tchang-jong ni Mou-ngang pussent lui donner du secours : cet accident fit retourner l'armée sur ses pas.

A la septième lune, Ssé-gin alla camper à Mong-lo pour conserver Tchang-yng-tchaï. Le général Mou-ngang détacha Fang-yn & Leou-yn, qui obligèrent l'ennemi à se retirer.

Dans le même temps, Tiao-kai-han leur enleva Oueï-kiang. Ssé-gin, concerné de cette perte, envoya Tao-mong-man-pa porter ses tributs à la cour.

L'impératrice, qui en voulait d'abord à l'eunuque Ouang-tchin au point qu'elle avait résolu de le faire mourir, en vint par la suite à ne rien faire que par ses conseils. Ce courtisan adroit eut le talent de se contrefaire si bien, qu'il vint à bout ^{p.201} de captiver les bonnes grâces de sa plus grande ennemie. Les ministres indignés firent des représentations qui n'aboutirent qu'à leur faire perdre leurs places.

1441. A la deuxième lune, dans un conseil auquel assistaient les trois ministres Yang-tsé-ki, Yang-jong & Yang-toan, l'eunuque leur adressant la parole, dit qu'ils étaient à la vérité les trois colonnes de l'empire ; mais qu'attendu leur grand âge, on ne pouvait longtemps se promettre leurs services. Yang-tsé-ki répondit qu'ils devaient se sacrifier jusqu'à la fin de leurs jours pour reconnaître les bienfaits qu'ils avaient reçus : Yang-jong voyant le but de l'eunuque, lui dit que sans doute il ne les jugeait plus capables de soutenir le poids des affaires, & qu'il ne leur restait plus d'autre parti que de donner leur démission. L'eunuque les prit au mot, & fit entendre à l'impératrice que la grande vieillesse des ministres exigeait

du repos : il proposa de leur donner pour adjoints Tsao-ting, Miao-li, Tchîn-sun & Kao-kou. Yang-tsé-ki, fâché de ce qui était échappé à son collègue, lui en fit des reproches. Ce dernier lui répondit qu'il devait sentir qu'ils ne plaisaient plus au favori ; mais qu'ils n'avaient rien à craindre des changements qu'on faisait, puisqu'on leur conservait leurs postes.

L'empereur Kien-ouen-ti détrôné, termina cette année ses courses & sa vie de ho-chang. Se trouvant à Ssé-nghen-tchéou de la province du Kouang-si, après différents voyages qu'il avait faits dans les provinces de Yun-nan, de Koué-tchéou & de Kouang-tong, il voulut aller voir la sœur d'un de ses compagnons d'infortune dangereusement malade dans les provinces orientales ; Tchîn-tsi essaya de l'en détourner. Kien-ouen-ti, que cette opposition chagrinait, fit, pour se dissiper, des vers dans lesquels il déplorait ses malheurs : il se ^{p.202} peignait sans asile & sans biens, tandis que ses ennemis jouissaient dans ses palais d'un héritage qui lui appartenait ; il disait encore que depuis quarante ans il errait de province en province pour se conserver la vie. Comme le bruit s'était répandu qu'il n'était pas mort, quelqu'un ayant par hasard vu ces vers, alla trouver Tien-yng, gouverneur de Ssé-nghen-tchéou, & lui dit qu'il les soupçonnait de cet empereur. Tien-yng en écrivit au trésorier général de cette province, qui lui fit expédier l'ordre d'arrêter le ho-chang avec sa suite & de les envoyer à la cour. Tien-yng exécuta ponctuellement cet ordre ; mais lorsqu'il demanda à ce ho-chang s'il n'était pas l'empereur Kien-ouen-ti, un autre prit aussitôt la parole, & dit qu'il était l'auteur des vers, & l'empereur qu'on cherchait. Le gouverneur les fit arrêter tous deux, & ils furent conduits sous une escorte sûre à Pé-king, où ils arrivèrent à la neuvième lune. Le tribunal des censeurs de l'empire chargé de les interroger, demanda au vieillard qui s'était donné pour Kien-ouen-ti quel âge il avait ; & sur sa réponse, qu'il avait quatre-vingt-dix ans, & que devant bientôt mourir, il désirait être enterré à la sépulture de ses ancêtres à côté de son père, un des juges fit faire attention que s'il avait quatre-vingt-dix ans, il ne pouvait être l'empereur Kien-ouen-ti, parce que ce prince étant né la dixième année de Hong-

vous, il ne pouvait avoir que soixante-quatre ans : enfin, après l'avoir fait tomber dans beaucoup de contradictions, on découvrit que ce vieillard était Yang-yng-tsiang, & qu'il n'avait pris le nom de Kien-ouen-ti que pour le sauver, & que son compagnon était le véritable Kien-ouen-ti. Les juges ayant fait leur rapport au conseil de la régence, on décida que Yang-yng-tsiang méritait la mort : il fut arrêté, ^{p.203} avec douze de ses compagnons, & on ordonna à un vieil eunuque nommé Ou-léang, qui avait eu soin de Kien-ouen-ti dans sa jeunesse, & qui ne l'avait jamais quitté jusqu'au renversement de sa fortune, de l'examiner avec soin. Ce prince le reconnut dès le premier abord, & lui demanda s'il n'était pas Ou-léang. L'eunuque répondit hardiment, non.

— Eh quoi, reprit Kien-ouen-ti, avez-vous donc oublié les cuisses d'oie que je vous jetais à terre, & que vous ramassiez comme un chien ?

A ce trait il en ajouta plusieurs autres si marqués, que Ou-léang le regardant fixement, se sentit ému, & reconnut son ancien maître. Reprenant ses esprits, il dit assez haut pour être entendu de tout le monde, qu'il savait un moyen de s'assurer de la vérité ; que Kien-ouen-ti avait une marque noire sur le pied gauche : l'ayant fait déchausser, on lui trouva effectivement la marque noire telle que l'eunuque l'avait dépeinte. Ou-léang convaincu que le ho-chang était Kien-ouen-ti, le jeta à ses pieds & les baigna de ses larmes. Après avoir fait son rapport au conseil de la régence, il se donna la mort ; mais sur sa déposition on enferma Kien-ouen-ti dans un appartement du palais, où il passa le reste de ses jours. Il fut enterré, sans aucune cérémonie, à une montagne à l'ouest de Pé-king. Ses compagnons furent renvoyés sans bruit chez eux.

L'an **1442**, à la première lune, le conseil de la régence, à la tête duquel était l'eunuque Ouang-tchin, nomma Tsiang-koué général de l'armée contre Ssé-gin, composée de cent cinquante mille hommes. Lieou-kiéou désapprouvait cette guerre : il fit même passer à la régente un mémoire, dans lequel il disait que l'État avait des ennemis bien plus

redoutables que Ssé-gin dans la personne du Tartare Tohoan & de p.204 Yésien son fils : il conseillait d'employer plutôt contre eux les forces destinées contre Ssé-gin, qui n'occupait qu'un petit canton de terrain sur les frontières les plus reculées de la Chine. L'impératrice était assez de cet avis ; mais Ouang-tchin s'y opposa. L'autorité de cet eunuque était si grande, que devenu le maître de tous les emplois, il les donnait à qui bon lui semblait : un extérieur agréable était auprès de lui la première recommandation & tenait lieu de mérite ; par ce moyen, les emplois étaient mal distribués & encore plus mal remplis.

A la quatrième lune, étant au tribunal des Ouvrages Publics, il trouva un petit mandarin appelé Ouang-yéou, jeune homme d'une physionomie heureuse & d'une taille bien prise & avantageuse ; il lui plut si fort, qu'il le fit peu de temps après assesseur du même tribunal. Comme ce protégé alla le remercier, l'eunuque lui demanda malicieusement pourquoi il n'avait point encore de barbe ; le nouvel assesseur, pour lui faire sa cour, répondit que, lui-même n'en ayant pas, il n'oserait jamais en porter.

A la onzième lune, le général Tsiang-koué entra dans le pays de Li-tchuen à la tête de ses cent cinquante mille hommes & poussa jusqu'à Kin-tchi, où Tao-mong & Tiao-men-fong, deux chefs de ces peuples, se soumirent à lui. Le général chinois leur donna cinq mille hommes de son armée, sous les ordres de Tsai-pao pour les soutenir si Ssé-gin les attaquait. De là il se rendit à Tchang-kiang, une des principales places des rebelles, où ils l'arrêtèrent pendant deux jours. Ouang-ki, officier des impériaux, profitant d'un grand vent qui s'éleva, le troisième jour, fit mettre le feu aux palissades des ennemis qu'il força dans leurs retranchements : ils perdirent à cette attaque Tiao-tang-kié & son fils ; Tiao-tchao-han & toute sa p.205 famille furent brûlés ; Tiao-men-hiang fut pris, & plus de cinquante mille hommes de troupes ou du peuple restèrent sur le carreau. Cette victoire rendit la paix au pays de Chang-kiang.

Histoire générale de la Chine

Les généraux chinois prenant ensuite la route du sud, allèrent jusqu'à Ma-ngan-chan, où l'armée ennemie était campée : ils la battirent & en tuèrent plus de la moitié ; la résistance opiniâtre des rebelles coûta la vie à plus de cent mille des leurs, & dans la consternation où l'on était, tout plia & se soumit aux Chinois dans le Li-tchuen. Ssé-gin avec sa femme & ce qui lui restait de serviteurs fidèles, passa le Kiang & se sauva du côté de Mien-tien ; la précipitation avec laquelle il fut obligé de fuir, causa la perte de dix mille de ses gens, qui se noyèrent en traversant la rivière.

L'an **1443**, les deux généraux Tsiang-koué & Ouang-ki, en conséquence des ordres de la cour, allèrent chercher Ssé-gin dans le pays de Mien-tien, mais Ssé-gin s'était enfui dans celui de Mien : désespérant de l'atteindre, ces généraux reconduisirent leur armée en Chine.

A la dixième lune, l'impératrice régente mourut ; l'empereur prit en main les rênes du gouvernement, & donna à l'eunuque Ouang-tchin la plus grande autorité. On lui représenta en vain que le fondateur de leur dynastie avait fait graver en gros caractères sur une plaque de fer, élevée de trois pieds, des défenses d'employer les eunuques dans l'administration. Lieou-kiéou, témoin des concussions de ce favori pour enrichir sa famille, osa porter des plaintes ; l'eunuque le fit mourir d'une manière cruelle, ainsi que plusieurs honnêtes gens qu'il soupçonna d'être de ses amis.

Sur la fin de **1444**, on apprit que Tohoan, prince de ^{p.206} Chun-ning, était mort, & que son fils Yésien lui avait succédé.

L'an **1445**, neuvième de Yng-tsong, mourut Yang-tsé-ki. Il était le seul que l'empereur daignât écouter, & pour qui son favori avait quelque déférence. Ce ministre mourut âgé de quatre-vingt ans, regretté de tous les gens de bien ; Yang-jong, son collègue, était mort l'année précédente.

Yésien, plus entreprenant que son père, se faisait bien plus craindre que lui dans le nord de la Chine. Enhardi par ses succès, il s'approcha des départements de Ouoléangha, & s'en rendit presque aussitôt le

Histoire générale de la Chine

maître. La cour, étonnée de son audace, envoya contre lui Tchu-yong avec une armée de deux cent mille hommes, divisée en plusieurs corps, qui sortirent de la Chine par Hifong-kéou, Lieou-kia-kéou, Kiaï-lin-kéou & par Kou-pé-kéou. Ces divisions se donnèrent beaucoup de mouvement pour battre quelques partis tartares ; & n'osant pénétrer fort avant, de peur de rencontrer Yésien, elles revinrent à la cour. Ouang-tchin les fit récompenser aussi libéralement que si elles eussent détruit ou amené Yésien prisonnier.

Le commencement de l'an **1446** ayant été d'une sécheresse extrême dans le Tché-kiang, l'empereur envoya Ouang-yn du tribunal des ministres y faire des sacrifices pour demander de la pluie. A l'arrivée de ce mandarin à Chao-yng, il plut si fort, qu'il y avait deux pieds d'eau dans les rues de cette ville : cette inondation l'empêcha de faire son sacrifice. Quelques jours après, la pluie ayant cessé, il voulut exécuter ses ordres ; mais le jour arrêté pour le sacrifice, il survint une si grosse pluie, qu'on le pria de n'y plus penser, & depuis ce temps le peuple l'appela *le mandarin de la pluie*.

L'an **1447** mourut Yang-toan, le troisième ministre, dont l'empire ait eu à se louer sous le règne de Yng-tsong.

p.207 A la première lune de l'an **1448**, Lo-yang-sin, gouverneur de Tai-tong, donna avis à la cour que Yésien faisait faire des recherches concernant les limites de la Chine, & qu'il exerçait continuellement ses troupes : il mandait encore qu'il faisait de grands magasins, & paraissait se préparer à quelque entreprise importante : il avertissait de se précautionner à tout événement contre lui, d'autant plus qu'il mettait tout en usage pour gagner les Tartares voisins de la Chine. L'empereur fut frappé de cet avis ; on n'y eut cependant aucun égard, par les intrigues de Ouang-tchin. Cet eunuque ne voulait point avoir le démenti dans la guerre contre Ssé-gin, qu'il dirigeait, & il était buté à exterminer entièrement ce rebelle. Il envoya une seconde armée sous les mêmes généraux pour obliger le roi de Mien à le livrer. Poulalanmahasseng, roi

de Mien, voulant se mettre à l'abri de la tempête dont il était menacé, fit arrêter Ssé-gin avec sa famille, & les envoya chargés de chaînes aux Chinois. Ssé-gin, persuadé qu'on ne lui ferait aucune grâce, se tua au moment qu'on allait le livrer à Ouang-tching. Cet officier, chargé des ordres de la cour pour le roi de Mien, lui fit couper la tête & l'envoya à l'eunuque, qui rappela aussitôt les troupes de ces quartiers pour les employer contre les Tartares.

1450. Yésien, à l'exemple de Tohoan son père, avait envoyé un de ses officiers à la cour impériale demander une princesse en mariage. Comme l'empereur n'agissait que par les conseils de son favori, celui-ci, sans le consulter, fit entendre à l'envoyé qu'on lui accordait sa demande. Peu de jours après, Yésien fit partir pour les présents de noces un grand nombre de chevaux & deux mille hommes, que ceux qui les conduisaient disaient monter à trois mille, afin de se faire plus ^{p.208} d'honneur. L'eunuque Ouang-tchin reçut ces présents comme un tribut ; & supposant que les officiers qui les conduisaient avaient détourné à leur profit une partie des hommes & des chevaux, il se mit en colère contre eux : mais lorsqu'ils dirent que c'était un présent pour le mariage de la princesse promise à leur maître, l'empereur, qui ignorait cette promesse, en témoigna sa surprise : l'eunuque la désavoua hardiment, & renvoya ces Tartares avec mépris. Yésien piqué de l'affront, résolut de s'en venger.

A la sixième lune, le tonnerre gronda avec une violence extraordinaire & tomba sur le palais, dont il réduisit en cendres une grande partie. A Chao-hing du Tché-kiang, une montagne s'affaissa entièrement ; des tremblements de terre se firent sentir dans le Pé-tché-li ; deux montagnes du Chen-si s'écroulèrent & ensevelirent sous leurs ruines plusieurs villages. On entendit des bruits souterrains pendant trois jours consécutifs, & le feu prit au palais de Nan-king, qu'il réduisit presque entièrement en cendres.

Histoire générale de la Chine

A la septième lune, Yésien à la tête d'une nombreuse armée, vint faire des courses sur les frontières de la Chine. Huit jours après, on apprit que s'étant approché de Tai-tong, il avait défait un détachement qu'on lui avait opposé, & qu'il paraissait vouloir prendre la route de Pé-king. Cette nouvelle consterna la cour. Ouang-tchin fit partir en avant dix mille hommes sous la conduite de Tsin-yuen, & engagea l'empereur à marcher en personne contre les Tartares. Cet eunuque nomma Tchang-fou & Tchu-yong, les deux meilleurs généraux de l'empire, & la plupart des premiers officiers des tribunaux, ainsi que les grands seigneurs de la cour, pour cette expédition, dont il voulut se charger seul : ayant fait assembler ^{p.209} jusqu'à cinq cent mille hommes, il les envoya camper à Long-hou-tai, où il en fit la revue avec une confusion sans exemple. Le lendemain il fit prendre à cette armée le chemin de Juen-hoa-fou par Hoaï-laï-hien.

Cet eunuque, incapable de commander le moindre corps de troupes, & encore moins une armée de cinq cent mille hommes, avait si mal pourvu à ses besoins, qu'elle manqua bientôt de vivres. Les officiers en portèrent leurs plaintes aux grands qui composaient le cortège de l'empereur, & ceux-ci ne purent se dispenser d'en avertir ce prince. Ouang-tchin leur en témoigna son ressentiment, mais sans oser parler trop haut à cause de la circonstance : cependant il ne fit que peu de diligence pour pourvoir aux besoins de l'armée ; de sorte que le défaut de provisions, joint aux fatigues de la route & aux pluies continuelles, causa une maladie épidémique qui enleva en peu de jours beaucoup de monde.

Au commencement de la huitième lune, l'armée impériale étant arrivée près de Tai-tong, Ouang-tchin voulait lui faire prendre la route du nord ; mais comme elle n'avait presque point de vivres, Hoang-yé représenta qu'il fallait plutôt retourner à Loan & s'y pourvoir du nécessaire : l'eunuque ne voulut pas même l'écouter. Ouang-tso, auquel il ordonnait de faire défiler les troupes, lui en démontra encore plus

vivement les inconvénients ; Pong-té-tsing, président du tribunal des Mathématiques, se joignit à lui, & chercha à intimider l'eunuque par des pronostics fâcheux : tout fut inutile. Tsao-naï, ministre d'État, le voyant inflexible, lui dit d'un ton d'impatience, qu'un sujet & un fils qui n'avaient pas un cœur sensible exposaient à de grands dangers leur souverain, l'État & leur famille. L'eunuque ne répondit à ces raisons que par ^{p.210} des injures, & finit par dire que si cela arrivait, c'est que le Tien l'aurait voulu ainsi. Cependant les grands réunis, lui ayant fait les plus vives instances de ne pas pousser plus loin, il parut ébranlé, & ordonna que l'armée se tînt prête pour le lendemain.

Ko-teng, général des troupes de Taï-tong, dit au ministre Tsao-naï, que pour garantir l'empereur de tout danger, il fallait le faire retourner par Tsé-king-koan ; mais l'eunuque s'y opposa, parce qu'il voulait le faire passer par Oueï-tchéou sa patrie, & procurer à son frère l'honneur de recevoir son souverain chez lui ; ainsi l'armée prit la route de Tou-mou, & elle y fit quelque séjour.

Le douze de la huitième lune, les Chinois traversèrent la montagne Ki-min-chan, & le treize les coureurs avertirent que Yésien paraissait à la tête de ses troupes. Un détachement de cinquante mille hommes, sous les ordres du général Tchu-yong, marcha à sa rencontre & fut complètement battu. Le ministre d'État Hoang-yé pressant l'empereur de se retirer dans le fort Tsé-king-koan, l'eunuque Ouang-tchin s'emporta, & lui demanda brusquement si c'était à des gens de lettres comme lui à entendre la guerre.

Le quatorze de la lune l'armée arriva de bonne heure à Tou-mou, à vingt ly de Hoaï-laï, où l'on aurait été en sûreté si les équipages eussent suivi : Ouang-tchin les avait fait retarder, afin d'engager l'empereur à séjourner à Tou-mou contre le sentiment de tous les grands. Les impériaux s'y virent bientôt investis sans oser faire aucun mouvement : l'eunuque avait si mal choisi son camp, qu'il manquait d'eau, quoiqu'on creusât à une grande profondeur pour trouver des sources. Yésien ne

savait que penser en voyant l'armée chinoise campée, tandis qu'elle pouvait aisément aller à Hoaï-laï. Cette incertitude ^{p.211} l'empêcha d'avancer de peur de quelque surprise ; cependant afin de ne pas perdre son avantage il eut recours à la ruse, & envoya vers l'empereur un de ses officiers sous prétexte de parler de paix ; mais dans le fait pour espionner l'ennemi & connaître sa situation. Après avoir pris toutes les informations qu'il désirait, cet émissaire profitant d'un mouvement que firent les Chinois pour prendre la route du sud, retourna avec précipitation rendre compte à Yésien, & le pressa de ne pas manquer l'occasion de ruiner entièrement l'armée impériale. Le prince tartare, qui tenait continuellement ses troupes en haleine, ne laissa faire à l'armée ennemie que quatre à cinq ly, & la fit charger de tous côtés. Les Chinois déconcertés de l'attaque, & découragés par le peu de soin qu'on avait de leur procurer le nécessaire, ne pensèrent qu'à fuir. Yésien fit publier dans tous les rangs des défenses de tuer ceux qui se rendraient : aussitôt on vit la terre couverte des armes des Chinois ; cependant les Tartares animés ne leur firent aucun quartier. On compta qu'il périt dans cette déroute plus de cent mille Chinois, du nombre desquels furent les généraux Tchang-fou, Ouang-tcho, les ministres d'État Hoang-yé, Tsao-naï, Tchang-y & un grand nombre d'autres officiers ; plus de deux cent mille chevaux ou mulets furent pris ; l'empereur tomba lui-même entre les mains des Tartares. Ce prince environné d'ennemis, voyant qu'il lui était impossible d'échapper, descendit de cheval & se mit à genoux, la face tournée vers le midi ; il s'assit ensuite sur son coussin, sans laisser paraître la moindre altération sur son visage. Les Tartares qui le pressaient, admirant sa tranquillité, s'arrêtèrent saisis de respect & de d'étonnement. Le prince Sai-kan, qui les commandait, témoin de cette scène, alla sur-le-champ en rendre compte à ^{p.212} Yésien, qui envoya deux chinois reconnaître son prisonnier : ces deux hommes revinrent tout consternés lui dire que c'était effectivement l'empereur. Yésien s'adressant à une foule de seigneurs tartares qui l'entouraient, leur demanda ce qu'il devait faire. Un des premiers de sa cour élevant la

voix, s'écria qu'il n'y avait point à balancer ; que la famille des Ming ayant détruit celle des Yuen ; il fallait le faire mourir. Péyen-tiémour révolté de la proposition, dit avec chaleur, en adressant la parole à Yésien, qu'il traita de *nayen*, c'est-à-dire *grand homme*, que la tranquillité de l'empereur méritait plutôt leur admiration, puisqu'au milieu des flèches, des armes & des horreurs du carnage, il avait conservé autant de sérénité que s'il eût été dans son palais : il ajouta qu'il rendrait son nom immortel en le renvoyant généreusement dans sa capitale. Tous les autres seigneurs applaudirent à ce conseil, & dirent que ce serait le comble de l'héroïsme : cependant Yésien fit conduire l'empereur au quartier de Péyen-tiémour, en recommandant de le traiter avec honneur & de le garder avec soin. Le prince tartare sentait toute la gloire qu'il acquerrait en renvoyant son prisonnier, mais il voulait en tirer avantage : ainsi il ordonna au général chinois Yuen-ping, aussi son prisonnier, d'avertir la cour de Pé-king de la perte de la bataille & de la captivité de l'empereur. Léang-koué, chargé de cette commission, arriva le seize de la lune à minuit à Pé-king ; & ayant assemblé au palais tous les mandarins, il leur annonça ces tristes nouvelles, qui les consternèrent. L'impératrice mère donna pour la rançon de son fils tout ce qu'elle avait de plus précieux en or & en pierreries, dont on chargea huit mulets ; l'épouse de Yng-tsong se dépouilla aussi de ses bijoux ; mais Yésien ne voulut point encore relâcher à ce prix son prisonnier.

p.213 Le dix-huit de la même lune, l'impératrice mère signifia aux mandarins que le prince Tching-ouang, frère puîné de Yng-tsong, aurait soin du gouvernement jusqu'à son retour.

Le vingt elle fit reconnaître Tchu-kien-tchin, fils de l'empereur, âgé de deux ans, prince héritier.

Le vingt-deux, le prince régent tint un conseil où assistèrent tous les mandarins des six tribunaux & les censeurs de l'empire. On y agita d'abord de punir l'eunuque Ouang-tchin d'avoir engagé l'empereur à aller en personne à cette guerre. On ignorait à Pé-king qu'il eût été tué dans cette

fatale journée. Fan-tchong, commandant des gardes du corps, voyant tout perdu & son maître dans l'impossibilité d'échapper, avait été chercher Ouang-tchin au milieu des ennemis : l'ayant joint il lui avait déchargé plusieurs coups de sabre, afin de le faire souffrir davantage : les gardes qui l'accompagnaient avaient fait main basse sur les gens de sa suite.

Le prince régent, qui n'ignorait pas le faible de l'empereur pour son favori, n'osait répondre à la juste demande que lui faisaient en corps les tribunaux de l'empire, de lui faire subir le dernier supplice. Ces mandarins revinrent à la charge avec plus d'instance : le régent qui venait d'apprendre qu'il avait péri à Tou-mou sortit du conseil, & rentrant dans le palais, il donna ordre à Ma-chun de confisquer tous ses biens. Les mandarins s'écrièrent tumultuellement que Ma-chun était sa créature, & qu'il en fallait donner la commission au censeur Tchinyé. Dans ce moment l'eunuque Kin-yng étant venu leur dire de la part du prince de se retirer, un grand nombre d'entre eux voulut se jeter sur lui pour le mettre en pièces, parce qu'il était ami de Ouang-tchin ; mais l'eunuque qui s'en méfiait, rentra précipitamment dans le palais. Ma-chun voulut ^{p.214} se moquer de ce qu'ils avaient manqué leur coup : Ouang-jong, un des censeurs, le saisit au collet, en criant que Ma-chun était un des principaux complices de Ouang-tchin & qu'il avait le front de se mêler parmi eux. Bientôt d'autres mandarins se jetèrent sur lui, & se disputèrent à qui le ferait le plus souffrir. Ils épuisèrent sur lui tous les mauvais traitements jusqu'à ce qu'ils l'eussent fait expirer sous les coups : deux autres créatures de Ouang-tchin eurent le même sort. Ils firent transporter hors du palais ces trois cadavres, sur lesquels la populace se jeta & elle les mit en pièces. Ces mandarins animés par cette première vengeance, arrêtaient Ouang-chan, frère de Ouang-tchin ; mais ils le réservèrent pour en faire un exemple.

Le prince régent voyant qu'ils ne se retiraient pas, se présenta devant eux ; aussitôt ils se mirent à genoux, & Yu-kien, assesseur du tribunal de la Guerre, prenant la parole, lui dit que leur zèle pour son auguste

famille les avait portés à punir eux-mêmes les traîtres qui avaient causé ses malheurs : il accompagna ces paroles de larmes, qui en firent verser aux autres mandarins & au prince lui-même. Après s'être remis de son attendrissement, il leur dit que Ma-chun & les autres méritaient sans doute la mort, mais qu'on aurait dû s'y prendre autrement ; & qu'à l'égard de l'eunuque Ouang-tchin & de ses partisans, il fallait leur faire leur procès suivant la rigueur des lois. Les mandarins satisfaits de cet ordre, battirent de la tête & se retirèrent.

Le vingt-trois, les mandarins s'étant rendus à l'audience du prince, Tchinyé, chargé de confisquer les biens de Ouang-tchin & de ses créatures, en présenta un état détaillé. Cet eunuque possédait plusieurs maisons aussi magnifiques que les palais de l'empereur ; il avait pour son service de table ^{p.215} dix plats d'or d'un pied de diamètre, enrichis de pierres précieuses, des arbres de corail de sept à huit pieds de haut, dix trésors remplis d'or & d'argent, plus de dix mille chevaux, sans compter ceux qu'il avait emmenés avec lui à la malheureuse expédition contre Yésien, & une infinité d'autres richesses. Sur la fin de cette audience, l'impératrice mère nomma Yu-kien président du tribunal de la Guerre.

Yésien dans l'espérance de se rendre maître de Taï-tong, fit conduire l'empereur au bas des murailles de cette ville ; mais Ko-teng, commandant de la place, qui n'ignorait pas la captivité de son souverain, n'en fut que plus sur ses gardes. L'empereur convaincu du dessein de Yésien, fit crier au gouverneur, qui se trouvait alors sur les remparts, ces paroles ambiguës :

— Ko-teng, vous m'êtes allié ; & comment suis-je ici dehors ?

Ko-teng lui répondit :

— C'est par ordre de votre Majesté que je suis chargé de lui conserver cette place.

Au même instant trois mandarins sortirent par une fausse porte, & vinrent offrir à Yng-tsong plusieurs paires d'habits. Ce prince en fit

présent à Yésien, à Péyen-tiémour & à Ta-tong ses frères. Les mêmes mandarins apportaient encore dix mille taëls d'or & autant en argent pour la rançon de l'empereur ; mais Yésien fâché d'avoir si mal réussi, refusa leurs offres & ne voulut point relâcher son prisonnier.

Le prince tartare fit sur Suen-hoa-fou la même tentative qu'il avait faite sur Tai-tong ; mais trouvant un gouverneur aussi fidèle à son maître que Ko-teng, il reprit la route de Tartarie, emmenant avec lui son prisonnier : il sortit des frontières de la Chine par Miao-eul-tchuang, & en vingt-huit jours il arriva à Hé-song-lin, où il campait ordinairement. L'empereur fut d'abord conduit au quartier de Yésien, qui ^{p.216} le reçut avec respect & lui donna la première place : il le régala d'une musique & de danses tartares, exécutées par la princesse son épouse & plusieurs de ses concubines ; de là on mena l'empereur au quartier de Péyen-tiémour, où ce prince fut reçu avec les mêmes cérémonies.

Yésien excité par des mauvais conseils, conçut alors le dessein de faire mourir son prisonnier ; mais le jour qu'il avait choisi pour l'exécuter, il fit un orage affreux : son cheval ayant été tué par la foudre, il en fut si intimidé, qu'il renonça à ce dessein funeste & redoubla d'attention pour son captif.

Le vingt-neuf de cette même lune, l'impératrice mère fit publier un ordre adressé aux grands, qui portait que le prince héritier n'étant encore qu'un enfant & hors d'état de gouverner de longtemps, il fallait que le prince Tching-ouang montât sur le trône. Les grands allèrent en corps le presser de prendre les rênes du gouvernement : ce prince fit d'abord beaucoup de difficultés ; mais les grands lui ayant représenté qu'il devait l'exemple de l'obéissance à l'impératrice sa mère, il céda à leurs instances.

Le premier jour de la neuvième lune, l'empereur captif arriva à Ypé en Tartarie. Yésien fit dire à la cour de Pé-king, qu'il renverrait son prisonnier moyennant cent taëls d'or, deux cents d'argent & deux cents pièces des plus belles soies.

Histoire générale de la Chine

@

KING-TI

@

Le six du même mois, le prince Tching-ouang fut salué empereur par tous les mandarins d'armes & de lettres avec les cérémonies accoutumées : il donna le titre de Taï-chang-hoang à Yng-tsong, & fit publier une amnistie générale : il voulut ^{p.217} que les années de son règne fussent appelées King-taï, & détermina que la suivante en serait la première.

Dans le même temps on reçut à la cour une lettre par laquelle Yésien se plaignait de ce qu'on était si longtemps à répondre aux conditions qu'il avait mises à la liberté de Yng-tsong ; il menaçait même d'en faire repentir, en déclarant qu'il retirait absolument sa parole. Le nouvel empereur ordonna à Yu-kien de mettre la cour en état de défense, en cas que les Tartares voulussent faire quelque entreprise contre la Chine. En conséquence de ces ordres les troupes furent augmentées, les armuriers travaillèrent jour & nuit, les magasins furent approvisionnés, & on fit garder les chemins pour garantir d'insultes les convois qui amenaient des provinces du sud, les tributs en argent ou en grains.

Au commencement de la dixième lune, Yésien s'approcha des limites à la tête d'une puissante armée, & fit courir le bruit qu'il venait reconduire à Pé-king l'empereur Yng-tsong ; il répandit encore que, pour lui faire plus d'honneur, le kohan Toto-pouha l'accompagnait. L'eunuque Hi-ning, Tatar d'origine, & qui était passé à son service lors de la déroute de Tou-mou, lui avait donné ce conseil.

Le septième jour de cette même lune Yésien arriva devant Taï-tong, & fit sommer Ko-teng de se rendre. Ce fidèle gouverneur répondit que par la protection du maître du ciel, de la terre & de ses ancêtres, l'empire avait un souverain qui le gouvernait. Yésien jugeant de là qu'il ne se rendrait pas sans coup férir passa outre, & il arriva le neuf à Kouang-tchang, d'où il alla attaquer Tsé-king-koan, où commandait Han-

tsing : cet officier ne pouvant résister à la multitude, périt avec toute la garnison en défendant son poste.

p.218 Après cette conquête, les Tartares se répandirent comme un torrent dans le Pé-tché-li, & remplirent de consternation la cour de Pé-king ; le seul Yu-kien ne perdant point la tête, fit mettre le feu aux pailles qui se trouvaient aux environs de la ville, afin d'ôter les fourrages à l'armée tartare, toute composée de cavalerie, & de l'obliger à se retirer. Indépendamment de cette précaution, on envoya ordre à Yang-tsong, gouverneur du Léao-tong, de venir au secours de la capitale avec les troupes de la province.

Le 10 Yésien parut aux environs de Pé-king & campa au nord-ouest de cette ville : il fit donner plusieurs assauts, dans lesquels il fut vigoureusement repoussé par la sage conduite de Yu-kien.

Le Tartare jugeant par cette résistance, qui lui avait coûté beaucoup de monde, qu'on était disposé à se défendre, & manquant d'ailleurs de pailles qu'il était obligé d'aller chercher bien loin, proposa la paix. Quoiqu'on fût persuadé du peu de sincérité de ses propositions, cependant pour n'avoir rien à se reprocher, il fut résolu d'envoyer deux grands auprès de lui ; mais aucun n'osa s'offrir pour cette commission : ainsi on fut obligé de prendre deux mandarins inférieurs qu'on éleva à la dignité de grands de l'empire. Ces deux mandarins nommés Ouang-fou & Tchao-jong, étant arrivés au camp de Yésien, furent conduits à un temple d'idole, où l'on gardait Yng-tsong, & où ils le trouvèrent ayant Yésien & Péyen-tiémour armés de toutes pièces à ses côtés. Ouang-fou & Tchao-jong, le genou en terre, offrirent leurs lettres de créance, écrites en chinois pour l'empereur, & en tartare pour Yésien. Celui-ci après les avoir lues, dit aux deux envoyés qu'ils n'étaient l'un & l'autre que deux petits mandarins, & qu'il fallait que Ouang-tché, Ou-jong, Yu-kien & Ché-heng vinsent eux-mêmes : p.219 l'empereur ajouta qu'il voyait bien que les grands n'avaient aucune bonne volonté pour lui, & congédia ces deux mandarins.

Histoire générale de la Chine

Le général Ché-heng, furieux en apprenant cette réponse, dit que les troupes qu'on faisait venir du Leao-tong ne devant pas être éloignées, il ne fallait plus traiter avec ces Barbares que le sabre à la main : le même jour on sut en effet que le secours attendu paraissait, & que le lendemain ces troupes devaient venir camper assez près de la capitale au nombre de deux cent vingt mille hommes. Les Tartares commencèrent à avoir peur. Le brave Yu-kien remarquant le trouble qui régnait dans leur camp, fit sortir dix mille hommes commandés par le général Ché-heng & son fils. Ché-heng les fit plier partout ; mais Ché-pien son fils, qui n'avait que mille hommes, ne fut pas si heureux : le père poursuivant les ennemis qu'il avait en tête, fit reculer ceux qui battaient son fils. Fan-kouang les attaquant d'un autre côté avec les lances volantes & les flèches de feu, dont ses troupes étaient armées, les mit dans le plus grand désordre & leur tua beaucoup de monde. Sun-tang qui sortit par la porte Si-chi-men les avait d'abord assez mal menés ; mais les Tartares s'apercevant qu'il n'avait qu'une poignée de monde, reprirent courage & le repoussèrent jusqu'aux portes de la ville, où ayant trouvé du renfort il regagna sur eux le terrain qu'ils lui avaient fait perdre. Le brave Ché-heng arrivant sur ces entrefaites, acheva de les mettre en fuite.

Yésien qui se vit battu de tous côtés, craignit qu'on ne lui enlevât son prisonnier, & il le fit éloigner du camp ; précaution inutile, si les troupes du Léao-tong, qui arrivèrent alors, en avaient été averties. Le prince tartare n'osant les attendre, p.220 reprit le chemin du nord ; mais les Chinois animés par leurs succès, & renforcés par le secours que Yang-hong avait amené, les attaquèrent de tous côtés, & les menèrent si mal qu'ils les dispersèrent en plusieurs bandes. Totopouha leur kohan, effrayé de cette déroute, protestait de ne jamais rentrer en Chine. Yésien s'enfuit par Ku-yong-koan, & Péyen-tiémour par Tsé-king-koan. Ché-heng & son fils les poursuivirent jusqu'à Tsing-fong-tien ; & Sun-tang, Yang-hong & Fan-kouang jusqu'à Kou-ngan, où ils en firent encore un grand carnage.

Histoire générale de la Chine

Après avoir ramassé les débris de son armée, Yésien alla trouver le monarque prisonnier dans sa tente, & le régala d'un cheval gras qu'il avait fait tuer ; il lui déclara qu'il avait enfin résolu de le renvoyer : Totopouha lui fit faire aussi des propositions de paix ; mais Yng-tsong compta peu sur leur parole. Comme il avait plus de confiance dans Péyen-tiémour, qui paraissait mieux disposé en sa faveur, il envoya vers l'épouse de ce prince pour l'engager à lui procurer la liberté. Cette femme répondit qu'elle n'avait aucun pouvoir, & promit cependant d'en parler à son mari. Péyen-tiémour arrivant de la chasse, comme elle achevait ces paroles, fit porter le gibier qu'il venait de tuer à l'empereur avec quelques bouteilles de vin, & chargea le même Chinois de dire à son maître de ne pas désespérer.

Yésien répandit partout le bruit, & jusques dans Pé-king, qu'il était enfin résolu de renvoyer Yng-tsong. Les grands de cette ville s'assemblèrent ; Yu-kien dit qu'après tout ce qui s'était passé, on ne devait plus se laisser amuser par les Tartares ; que la conservation de l'État était préférable à celle de la personne de l'empereur, & que si Yésien voulait en effet le renvoyer, ^{p.221} il serait alors temps de s'en occuper : ainsi il donna des ordres de garnir les places frontières, afin de n'être plus surpris comme on l'avait été.

A la première lune de l'an **1451**, l'armée tartare s'étant avancée jusqu'à Chouï-téou, Yu-kien marcha du côté de Sou-tchéou, où elle occupait douze postes différents : quoique inférieur en forces, il la battit & la poursuivit plus de quarante ly : il revint avec un grand nombre de prisonniers, de chevaux, de bœufs & d'armes qu'il avait enlevés.

L'eunuque Hi-ning, qui avait su captiver les bonnes grâces de Yésien, était un fourbe qui, paraissant entrer dans les intérêts de l'empereur Yng-tsong, ne cherchait au fond que les moyens de le perdre : il avait même tenté plusieurs fois d'engager Yésien à le faire mourir, & de lui débaucher les fidèles sujets qui restaient attachés à sa mauvaise fortune. Yng-tsong n'ignorait pas sa perfidie ; mais il n'osait en

témoigner du ressentiment, de peur de rendre son sort plus malheureux. Cet eunuque croyait l'empereur dupe à son égard & comme il avait une envie extrême d'aller à Pé-king, il s'offrit d'y porter une lettre que ce monarque se proposait d'envoyer, Yng-tsong charmé d'avoir en main l'occasion de punir ce traître, accepta son offre, & adressa un ordre secret au gouverneur de Suen-hoa-fou, de l'envoyer chargé de chaînes à Pé-king. Hi-ning partit avec Kao-pan, simple cavalier, qui était porteur de l'ordre secret contre lui : arrivé à Suen-hoa-fou, le gouverneur à la tête d'une partie de la garnison alla le recevoir & le conduisit sous une tente dressée près des murailles, où il lui avait fait préparer une collation. Kao-pan ayant remis à Yang-fou l'ordre dont il était chargé, ce gouverneur arrêta l'eunuque & le fit conduire à Pé-king, où il fut exécuté au p.²²² milieu des rues. Yésien pour venger sa mort voulut entrer en Chine avec deux divisions, dont l'une était commandée par Saï-kan, & l'autre par lui-même ; mais Yu-kien avait garni les frontières de si bonnes troupes, qu'ils furent l'un & l'autre repoussés & battus.

A la septième lune, Hala, prince des Tatars, envoya à la cour impériale son tribut en chevaux, suivant la coutume.

Yésien qui se voyait mal mené de tous côtés, aurait voulu entrer en pourparler & s'accommoder avec la Chine, mais le passé lui faisait craindre qu'on ne voulût plus l'écouter ; ainsi il s'adressa à Hala, qui accepta volontiers la médiation, & fit faire par son ambassadeur à la cour impériale, des propositions de paix, sur lesquelles les grands délibérèrent d'envoyer auprès de Yésien une personne éclairée, afin de s'assurer de ses sentiments. Hiu-piu fut choisi pour cette commission, & on lui donna pour second Ma-tchin, autre mandarin, d'un égal mérite. Lorsque ces envoyés furent arrivés au camp des Tartares, Yuen-pin, toujours fidèle à l'empereur captif, les assura que Yésien désirait sincèrement la paix ; ainsi ils retournèrent à Pé-king rendre compte de ses dispositions. Cependant King-ti ordonna à Tchun-sun, son premier ministre, de traiter avec plus d'honneurs qu'à l'ordinaire l'envoyé de Hala, afin d'empêcher

Histoire générale de la Chine

son maître de se joindre à Yésien, si ce dernier venait encore à rompre la négociation, & il lui recommanda de se tenir prêt à tout événement.

A la sixième lune Ouang-tché, président du tribunal des mandarins, donna avis à la cour que Yésien avait fait inviter l'empereur Yng-tsong à retourner à Pé-king, & qu'il fallait envoyer au-devant de lui & se préparer à le recevoir avec magnificence.

A la septième lune, Yuentché-tohan, un des officiers ^{p.223} généraux de Yésien, arriva à la cour pour demander la paix. L'empereur King-ti convoqua le lendemain une assemblée générale des grands, & leur dit que jusque là l'État s'était ruiné pour acheter sa tranquillité ; que son premier sentiment avait été de rompre tout à fait avec les Tartares, mais que son conseil l'en avait toujours empêché. Ils répondirent que la captivité de Yng-tsong en était la seule cause. King-ti, peu satisfait, leur demanda avec chagrin si après l'avoir obligé à monter sur le trône, il fallait qu'il en descendît pour le rendre à son frère. Les grands embarrassés de l'objection, gardaient le silence ; Yu-kien le rompit, pour dire que les dispositions qu'on avait faites étaient irrévocables : alors King-ti prenant un air plus serein, dit qu'effectivement il n'y fallait rien changer & il congédia l'assemblée.

Quelques jours après il se détermina à envoyer en Tartarie, & nomma chef de cette ambassade Li-ché, qu'il fit assesseur du tribunal des Rites : il choisit encore Lo-ki, Ma-hien & un interprète pour l'accompagner & il leur recommanda surtout, lorsqu'ils paraîtraient devant Toto-pouha & Yésien, de ne pas oublier de dire que c'était lui nommé qui les envoyait. Il leur remit la lettre qu'il écrivait à Toto-pouha, conçue en ces termes :

« Mes ancêtres & les vôtres ont toujours vécu en paix ; un perfide qui a reçu la juste punition de ses crimes, a osé troubler cette tranquillité & livrer l'empereur mon frère aîné entre vos mains. On m'écrit de nos frontières, que vos troupes ne cessent d'y faire des courses & qu'elles ont tué un grand

Histoire générale de la Chine

nombre de mes sujets ; j'aurais pu envoyer une armée pour repousser la force par la force, mais l'amour de la paix m'a retenu jusqu'ici. Vous & moi, fils du Chang-tien, & ses lieutenants pour le ^{p.224} gouvernement des peuples, si nous détruisons respectivement ceux qui nous sont soumis, c'est aller contre sa volonté & ruiner notre puissance. Je n'ai garde de me prévaloir de la grandeur & de l'étendue de mes États, ni du grand nombre & de la bravoure de mes sujets. J'ai à ma cour l'envoyé de Hala, qui m'assure que vous avez retiré vos troupes des limites de mon empire ; c'est une preuve que vous craignez le Tien, & dans la satisfaction que j'en ai, je vous envoie cette ambassade pour vous faire connaître mes sentiments, & le désir que j'ai de voir les vôtres conformes aux miens. J'envoie en même temps deux sceaux de kohan, l'un pour le prince Yésien, & l'autre pour le prince de Hala ; j'y ai joint des pièces de soie pour être distribuées à vos officiers suivant vos ordres.

Ces trois ambassadeurs partirent de Pé-king avec Yuentché-tohan, officier de Yésien, & en dix-sept jours ils arrivèrent à un endroit appelé Chepator, où ce prince était campé. Après lui avoir remis le sceau & les lettres-patentes qui étaient pour lui, ils se rendirent au quartier de Péyen-tiémour, où ils trouvèrent l'empereur sous une tente de feutre, à côté de laquelle était une charrette attelée de bœufs, destinée à transporter son bagage lorsqu'on changeait de camp. Li-ché voyant l'état où son maître était réduit, ne put retenir ses larmes : ce prince en versa aussi, disant que ce n'était point la crainte de ne pas sortir de sa captivité qui l'affligeait, mais l'idée que l'eunuque Ouang-tchin était l'auteur de son infortune : il ajouta que si on lui rendait la liberté, il était résolu d'aller finir ses jours près des tombeaux de ses ancêtres. En achevant ces mots, ses larmes coulèrent avec plus d'abondance. Li-ché & les autres retournèrent auprès de Yésien, qui leur dit : ^{p.225}

— Votre royaume du midi a été de tout temps l'ennemi du nôtre ; maintenant que votre maître est retenu dans nos États par la permission du Tien, il ne peut se plaindre que je l'aie maltraité. Si j'avais été persuadé que votre royaume eût voulu bien vivre avec nous, il y a longtemps que j'aurais brisé les fers de ce monarque ; mais votre cour témoigne assez le mal qu'elle nous veut, puisqu'elle n'a encore envoyé aucun de ses grands pour le reconduire à Pé-king ; vous n'êtes ici que pour examiner ce qui s'y passe. Retournez, & dites à votre nouveau maître qu'il envoie des grands & tout le cortège nécessaire pour ramener avec honneur son frère dans sa capitale.

Péyen-tiémour, persuadé que la paix allait se conclure, dit à Li-ché, qui venait prendre congé de lui, en lui montrant le fils de Yésien, qu'une princesse chinoise donnée en mariage à ce jeune prince cimenterait la paix entre les deux nations. L'ambassadeur chinois ne répondit que par un compliment vague, & sans témoigner que cette condition plairait à sa cour.

De retour à Pé-king, Li-ché persuada difficilement à King-ti que Yésien eût sincèrement l'intention de renvoyer son prisonnier : cependant le nouvel empereur se détermina à envoyer en Tartarie Yang-chen, censeur de l'empire, homme habile & éloquent, avec un magnifique cortège, & plein pouvoir d'agir suivant les circonstances.

Le vingt-neuf de la septième lune, Yang-chen arriva au camp de Yésien. Ce prince lui fit différentes questions sur la manière dont il reconduirait l'empereur, sur le monde qu'il avait avec lui pour lui servir d'escorte, & sur ce qui se passait sur les frontières. Yang-chen répondit que l'empereur serait reconduit dans ses États, non par vingt ou trente personnes, ^{p.226} cortège ordinaire des envoyés qui l'avaient précédé, mais avec plus de trois mille braves, prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour son service ; que si les frontières n'étaient pas tranquilles, on devait accuser les Tartares, d'oublier les bienfaits qu'ils

Histoire générale de la Chine

avaient reçus de la Chine : il ajouta que le Tien haïssait ceux qui, sans aucun motif, se plaisaient à verser le sang & à faire périr des innocents. Il lui parla encore d'autres objets, avec une si grande facilité, que Yésien l'écoutait avec admiration sans l'interrompre : à la fin il lui demanda si on remettrait Yng-tsong sur le trône. Yang-chen répondit qu'il était rempli, & qu'on ne pouvait faire aucun changement à cet égard.

— Les empereurs Yao & Chun, continua Yésien, auraient-ils tenu cette conduite ?

— Yao, répondit l'ambassadeur, céda le trône à Chun, qui n'était point de sa famille ; mais aujourd'hui c'est le frère aîné qui le cède à son cadet.

Amké, officier de Yésien, dit qu'on venait bien chercher Yng-tsong, mais qu'on ne parlait d'aucun présent pour sa rançon.

— Si votre maître, répondit Yang-chen, renvoie notre souverain, c'est une justice ; voudriez-vous faire dire à la postérité qu'il aima mieux l'or & l'argent que la réputation ?

Yésien flatté de cette réponse, se détermina enfin à renvoyer Yng-tsong : le lendemain il le régala dans sa tente, & joua lui-même d'une espèce de guitare à la tartare ; il fit ensuite venir ses femmes pour présenter à boire à l'empereur. Pendant le repas il dit à Yang-chen de s'asseoir ; l'empereur fit la même faveur à Amké. Yang-chen s'en excusa, en disant que quoiqu'il se trouvât au milieu des déserts, un sujet ne devait jamais manquer de respect à son prince. Yésien répartit qu'il voyait bien qu'à la Chine ^{p.227} on était strict sur l'étiquette, que pour eux ils n'y regardaient pas de si près.

Péyen-tiémour donna aussi à l'empereur un repas de cérémonie & le traita avec autant de magnificence que Yésien, mais avec plus d'ouverture de cœur. Le quatrième jour qui suivit ces fêtes tartares, Yng-tsong partit enfin pour retourner en Chine. Yésien l'accompagna une demi-journée, & lui fit présent en le quittant de sa cotte d'armes, de son

Histoire générale de la Chine

arc & de son carquois garni de flèches. Péyen-tiémour alla jusqu'à la montagne Yé-hou-ling, où il traita encore une fois l'empereur. Le lendemain il fit ranger en haie ses Tartares, armés de toutes pièces, ayant leurs troupeaux derrière eux : ils offrirent à Yng-tsong un grand nombre de bœufs & de moutons. Péyen-tiémour aimait véritablement ce prince, & voulut le suivre jusqu'au delà des montagnes de Yé-hou-ling, à la sortie desquelles ces deux princes se séparèrent : ils versèrent l'un & l'autre des larmes, & l'empereur lui dit qu'il n'oublierait jamais les services qu'il lui avait rendus durant sa captivité. Le prince tartare lui donna cinq cents de ses meilleurs cavaliers pour l'escorter jusqu'à Pé-king : à peine eut-il fait quelques ly qu'il vit venir à lui un gros de cavalerie ; à cette vue il changea de couleur, mais il se rassura bientôt ; c'était Amké, que Yésien avait envoyé à la chasse, avec ordre de lui porter le gibier qu'il aurait tué.

Le douze de la huitième lune, Yng-tsong arriva sur le territoire de Suen-hoa-fou, & envoya Hiu-ping avertir les mandarins de ce district. Ces officiers répondirent qu'ils étaient fort embarrassés parce que le tribunal des Rites n'avait encore rien déterminé sur la réception qu'on lui ferait. Pendant qu'ils étaient à délibérer, l'empereur continua sa route & arriva le ^{p.228} dix-sept à Suen-hoa-fou ; le dix-huit, Kong-souï-jong apporta l'ordre du tribunal des Rites pour le recevoir, mais il arriva trop tard, Yng-tsong était déjà passé.

La nouvelle du retour de ce prince causa une joie universelle à Pé-king : le peuple s'écriait qu'on ne pouvait trop lui marquer d'allégresse ni faire d'assez grandes réjouissances à cette occasion. Le tribunal des Rites régla les cérémonies qui seraient observées ; King-ti se plaignit de ce qu'on en avait publié l'ordre sans sa participation : comme on lui conseillait de faire arrêter quelques-uns des membres de ce tribunal, il refusa, de peur de donner matière de parler sur l'embarras où le mettait le retour de son aîné.

Le quatorze de la lune, Yng-tsong arriva à Hoäi-hien. King-ti donna ordre au tribunal des Rites & aux grands de délibérer sur les cérémonies

qu'on observerait en allant au-devant de lui ; leur arrêté était conçu en ces termes :

« Durant les troubles de la dynastie des Tang, l'empereur Hiuen-tsong fut contraint de confier les rênes du gouvernement à Sou-tsong son fils, que les grands obligèrent de monter sur le trône & de prendre le titre d'empereur ; ce prince donna à son père le titre de Tai-chang-hoang-ti, & prit celui de Hoang-ti. Hiuen-tsong de retour à Kien-yang, fut conduit au palais du midi ; étant monté au premier étage, il s'assit sur un fauteuil. Sou-tsong, qui était au bas, s'étant tourné vers l'endroit où son père était, se mit à genoux & le salua comme son maître : Hiuen-tsong descendit, releva son fils, lui donna un habit jaune & voulut qu'il continuât de gouverner. Sou-tsong se prosternant aux pieds de son père, le conjura de remonter sur le trône :

— Vous avez, le cœur de tout l'empire, lui dit Hiuen-tsong, je p.²²⁹ vous ai moi-même ordonné de monter sur le trône ; si vous êtes un fils respectueux, vous devez m'obéir.

Cet exemple, qui a tant de rapport aux conjonctures présentes, dicte ce qu'il faut faire à l'égard de Yng-tsong : il entrera par la porte Ngan-ting-men, & on préparera au-dehors un endroit où l'on puisse pratiquer à son égard les mêmes cérémonies que Sou-tsong observa au retour de son père.

Le quinze de la lune, Yng-tsong étant arrivé à Tang-kia-ling, ce prince fut étonné de se voir presque aux portes de Pé-king, sans qu'aucun mandarin de la cour ni personne de la part de King-ti vînt au-devant de lui : pour effacer toute idée qu'il eût intention de remonter sur le trône, il envoya un de ses officiers à Pé-king, dire à son frère & aux grands qu'il renonçait à couronne, & qu'il était inutile de faire aucun préparatif pour le recevoir.

Histoire générale de la Chine

Le seize tous les mandarins sortirent de la ville par la porte Ngan-ting-men ; mais Yng-tsong entra par celle de Tong-ngan-men. King-ti courut à sa rencontre & le salua profondément ; Yng-tsong lui rendit le salut : & comme King-ti paraissait lui proposer avec sincérité de remonter sur le trône, il déclara formellement qu'il y renonçait : on lui assigna le palais du sud, où il fut conduit. Les grands lui ayant témoigné le désir de lui rendre leurs devoirs, il leur fit dire qu'après le déshonneur qu'il avait fait à l'empire & à ses ancêtres, il ne pouvait recevoir avec bienséance leurs hommages. Son frère accorda un pardon général plus étendu que de coutume, afin que tous les peuples prissent part à son retour.

A la onzième lune le jour de l'anniversaire de la naissance de Yng-tsong, tous les mandarins se rendirent à son palais en habits de cérémonie pour lui battre de la tête ; mais il refusa ^{p.230} encore de les admettre en sa présence, & il tint la même conduite à l'égard des princes.

A la douzième lune, le tribunal des Rites lui ayant présenté un plaçât pour lui demander qu'il fût permis aux princes & aux mandarins d'aller en habits de cérémonie, suivant la coutume, le féliciter sur la nouvelle année, il les refusa également, & il prouva par là qu'il ne voulait en aucune manière se mêler du gouvernement.

L'an **1452**, deuxième du règne de King-ti, la famine, accompagnée d'une espèce de peste, fit mourir & expatrier une bonne partie des habitants du Chan-tong & du Ho-nan ; l'empereur leur fit distribuer un million six cent mille mesures de grains.

1453. La troisième année de ce prince, Yésien envoya un de ses officiers à la cour pour conclure une paix solide, sans parler de dépendance ni de tribut. King-ti défendit tout commerce avec les Tartares, & établit un conseil afin de pourvoir à la sûreté des frontières. Li-king, assesseur du tribunal de la Guerre, proposa de remettre en usage les chars de guerre appelés *ou-kang*, c'est-à-dire, *la force des*

armes. Ces chars, longs de quinze pieds chinois, hauts de six pieds cinq pouces, & entourés de bons ais, mettaient les soldats à couvert. On avait pratiqué sous les pieds des cavités pour les provisions, le tour était bordé de lances, & le devant garni de canons. Mille de ces chariots, à cinq pas de distance l'un de l'autre, placés carrément, occupaient une face de quatre ly d'étendue ; l'empereur les approuva, mais on ne s'en servit pas.

A la cinquième lune, ce prince pensant à continuer l'empire dans sa branche, témoigna assez ouvertement que son intention était de nommer Tchu-kien-tsi son fils, prince ^{p.231} héritier à la place de Tchu-kien-chin, l'aîné des enfants de Yng-tsong, qu'il se proposait de déclarer prince de Y : cependant avant que de se déterminer, il voulut pressentir ce qu'on en pensait. Un jour qu'il était au milieu de ses eunuques, il dit que le second jour de la septième lune était le jour de la naissance du prince héritier ; l'eunuque King-yng répondit sans hésiter, que ce jour était plutôt l'anniversaire du prince Tchu-kien-tsi, & que celui du prince héritier ne tombait que le second de la onzième lune. L'empereur jugea par cette réponse, que le changement qu'il voulait faire éprouverait beaucoup de contradictions, & que si un eunuque lui avait parlé si hardiment, les grands lui feraient encore moins favorables : ainsi désespérant d'avoir leurs suffrages il chercha à les gagner par des présents, & il fit donner aux deux ministres d'État Tchun-fun & Ouang-ouen, à chacun cinquante taëls d'or, & le double d'argent. A la suite de ces présents il leur demanda s'il ne convenait pas, lui étant en possession du trône, de changer le prince héritier & de nommer son fils à sa place. Ces deux mandarins voulant lui faire leur cour, répondirent que ce changement était, non seulement convenable, mais encore indispensable & nécessaire.

Dans ces entrefaites, un mandarin du Yun-nan ayant fait un double meurtre, & ne sachant comment se mettre à l'abri de l'accusation de ses supérieurs, imagina d'adresser à l'empereur un placet par lequel il

l'exhortait à nommer son fils aîné prince héritier. L'empereur après avoir lu ce placet, écrit avec beaucoup d'esprit & d'artifice, s'écria :

— Est-il possible qu'un sujet si attaché à son prince & si zélé pour le bien de l'État soit si éloigné de la cour ?

Il y fit une réponse telle que ce mandarin pouvait la désirer ; de sorte que quand l'accusation parvint à la cour, après avoir passé par divers p.²³² tribunaux, King-ti la remit entre les mains de gens dont il était sûr, qui déclarèrent innocent ce mandarin, & le laissèrent dans son emploi.

1454. L'année suivante Yésien tua Toto-pouha son kohan, & envoya conjointement, avec toutes les hordes qui lui étaient soumises, un officier à la cour impériale prêter hommage & payer tribut.

La même année mourut le prince Tchu-kien-tsi, fils de King-ti, qu'il avait résolu de déclarer prince héritier : ainsi le prince Tchu-kien-chin, qui était en possession de cette dignité, ne fut plus si en danger de la perdre.

L'an **1455**, cinquième de King-ti, plusieurs mandarins lui présentèrent des placets sur sa conduite à l'égard de Yng-tsong son frère aîné, de l'impératrice son épouse & des princes ses fils, & en particulier concernant le prince héritier Tchu-kien-chin ; King-ti en fut si choqué, qu'il les fit périr pour la plupart. Les grands qui aimaient Yng-tsong commencèrent dès lors à prendre des mesures pour le faire remonter sur le trône. King-ti s'aperçut bien qu'il y avait des mécontents parmi eux, mais il ne savait sur qui faire tomber ses soupçons ; & comme la plupart étaient lettrés, il crut qu'en honorant Tchun-hi d'un mandarinat héréditaire dans sa famille, il les gagnerait ; mais cet expédient ne lui réussit pas. Tchu-yen fut le premier de la famille de ce philosophe qui fut honoré de ce mandarinat.

1456. L'année suivante Yu-kien étant tombé malade, demanda la permission de quitter les emplois. L'empereur envoya les eunuques Hing-ngan & Hiu-léang pour savoir l'état de sa maladie : ils le trouvèrent

plongé dans une mélancolie qui le consumait. Ce ministre, qui avait alors cinquante ans, ne s'était ^{p.233} jamais marié pour avoir plus de liberté de donner tous ses soins au service de l'empire mais voyant les choses au point de se brouiller, il en tomba malade de chagrin. Hing-ngan connut d'abord la cause de son mal, & ne lui cacha point ce qu'il en pensait ; il le loua de son zèle & de sa fidélité en l'assurant de l'estime de l'empereur. Le plus grand chagrin de Yu-kien était de voir qu'on ne parlait point de confirmer au prince héritier son titre : l'irrésolution de King-ti à cet égard lui faisait craindre quelque guerre civile.

Ouang-ouen, du tribunal des ministres d'État, travaillait avec l'eunuque Ouang-tching à faire nommer le prince Siang-ouang, fils de King-ti. L'eunuque Hing-ngan & la plupart des grands voulaient qu'on s'en tînt au choix qu'avait fait l'impératrice mère de l'aîné des fils de Yng-tsong. **1457.** King-ti tomba malade dans ces entrefaites, & fut en peu de temps sans espérance ; Ouang-ouen & Ouang-tching le pressèrent alors de se donner un successeur. Ce prince consulta les grands sur ce point important. Le général Ché-heng conçut alors le dessein de remettre Yng-tsong sur le trône, & il s'en ouvrit à Tchang-yué & à l'eunuque Tsao-ki-tsiang, qui entrèrent dans ses vues & en firent part à Yuen-pin, fidèle compagnon de ce monarque pendant sa captivité. Ce vieillard, hors d'état d'agir, leur conseilla de s'adresser à Tchu-yéou-tching à qui l'on pouvait se confier ; & ce fut dans la maison de ce dernier qu'on combina les moyens d'engager l'impératrice mère à donner l'ordre pour le rétablissement de Yng-tsong. Ce prince averti de ce qui se tramait en sa faveur, reçut avec respect l'ordre de l'impératrice mère, & attendit qu'on vînt le prendre pour le reconduire sur le trône.

1458. Le dix-sept de la première lune, Ché-heng, Tchu-yéou-tching, ^{p.234} Tchang-yué, Tsao-ki-tsiang & ceux qui étaient du secret, après s'être assurés de la garde, allèrent sur le minuit, accompagnés de mille hommes, au palais du midi, dont ils se firent ouvrir les portes : laissant la plus grande partie de leurs soldats dehors, ils pénétrèrent jusqu'à

l'appartement de Yng-tsong, dans laquelle Ché-heng & Tchang-yué entrèrent seuls : ils lui annoncèrent qu'ils venaient au nom de tout l'empire le prier de reprendre le gouvernement & de remonter sur le trône. Yng-tsong ne balança pas à les suivre.

Lorsqu'ils arrivèrent au palais de King-ti, les gardes, au nom respectable de Taï-chang-koang-ti ouvrirent la porte & laissèrent entrer Yng-tsong avec toute sa suite : il fut conduit à la salle du trône, sur lequel il s'assit. Les mandarins d'armes & de lettres qui devaient ce jour-là s'assembler au palais arrivèrent presque aussitôt que lui. Tchu-yéou-tching fit battre du tambour & publier au son des trompettes que Yng-tsong avait repris les rênes du gouvernement, & que tous les mandarins eussent à se rendre dans la cour de la salle du trône & à le reconnaître pour leur souverain. Ces mandarins se regardant avec étonnement, sans proférer une seule parole, se rendirent à la cour du trône & saluèrent Yng-tsong, qu'ils félicitèrent sur son rétablissement : on donna aux années de son nouveau règne le nom de Tien-chun.

Cette cérémonie achevée, Ché-heng & Tchu-yéou-tching, par ordre de l'empereur qu'on venait de reconnaître, firent charger de chaînes Yu-kien, Ouang-ouen, Tchun-sun & cinq autres grands du premier ordre ; quatre des principaux eunuques du palais qui s'étaient déclarés pour la nomination d'un nouveau prince héritier furent traités de même & conduits dans les prisons comme criminels de lèse-majesté au p.235 premier chef. Le même jour Yng-tsong récompensa libéralement Ché-heng & tous ceux qui avaient coopéré à le remettre sur le trône. Ché-heng fut fait comte, sous le titre de Tchong-koué-kong, & Tchang-yué d'un degré plus bas, sous celui de Taï-ping-héou ; il nomma Tchu-yéou-tching, ministre d'État, & tous les autres eurent des grades à proportion.

Peu de jours après il fit exécuter au milieu des rues Yu-kien, à qui la famille impériale & l'État avaient de véritables obligations ; mais ce ministre déplaisait à Ché-heng : c'était tout son crime. Lorsque les Tartares vinrent jusqu'à Pé-king, ce général, jaloux de ce qu'on attribuait

à Yu-kien toute la gloire de les avoir chassés, avait depuis ce moment cherché l'occasion de le perdre, & il saisit avidement celle-ci, en faisant entendre à Yng-tsong que c'était un homme dangereux dont il fallait se défaire. Tchu-yéou-tching ne le haïssait pas moins que Ché-heng, surtout depuis que Yu-kien lui avait refusé un emploi dont il ne le jugeait pas capable. Ces deux grands profitant du crédit que leur donnait le rétablissement de Yng-tsong, auquel ils avaient le plus de part, accusèrent le ministre d'être du nombre de ceux qui voulaient qu'on changeât le prince héritier, quoiqu'il s'y fût plus fortement opposé qu'eux-mêmes : ils le taxèrent encore d'avoir des desseins de révolte, & sans approfondir l'accusation on le condamna. Ouang-ouen, Fan-kouang, les eunuques Yu-léang, Ouang-tching, Tchang-yong & Ouang-kin subirent le même sort. Le ministre d'État Tchin-sun, les présidents des tribunaux Yu-ssé-yué & Kiang-yuen eurent la vie sauve ; mais ils furent relégués en Tartarie pour y servir en qualité d'esclaves. Plusieurs autres, dont on confisqua les biens, furent déclarés incapables de posséder aucun emploi, & mis au rang du peuple.

p.236 A la deuxième lune l'impératrice mère déclara King-ti déchu du trône, & remis à son rang de prince de Tching : comme il était malade, il fut arrêté que dès qu'il pourrait se lever, il sortirait du palais & rentrerait dans son ancien hôtel. L'impératrice Ouang-chi fut également dégradée.

Dans le même temps, le tribunal des Mathématiques demanda la suppression des caractères King-taï, dont on se servait pour marquer les années de règne de King-ti : Yng-tsong n'y voulut point consentir. Cette révolution fit une si grande impression sur King-ti, qu'elle lui donna le coup de la mort. Ce prince mourut le dix-neuf de cette deuxième lune. Yng-tsong ordonna d'observer à ses funérailles les cérémonies usitées pour les princes du premier ordre.

A la quatrième lune l'empereur déclara de nouveau Tchu-kien-chin son fils aîné, prince héritier : le peuple en témoigna une joie extraordinaire.

Histoire générale de la Chine

A la sixième lune il parut une comète. Deux censeurs de l'empire saisirent cette occasion pour accuser Ché-heng ; ils mirent ses crimes dans une si grande évidence, que l'empereur en frémit. Au moment qu'il lisait ces placets, il demanda à Tsao-ki-tsiang, qu'il aperçut à ses côtés, s'il avait quelque connaissance de ces crimes. L'eunuque répondit hardiment qu'il ne les ignorait pas mais qu'il s'était bien gardé de l'en avertir pour ne pas s'accuser lui-même, ainsi que le ministre Tchu-yéou-tching ; l'empereur plus irrité, donna ordre de l'arrêter & de le conduire en prison avec ce ministre & Ché-heng. Quoique le temps eût été serein tout le jour, le tonnerre gronda sur le soir d'une manière effrayante, & tomba sur la porte Tsao-ki-tsiang qu'il brisa en mille pièces ; une pluie abondante, dont il fut accompagné, inonda la ^{p.237} ville de plus de deux pieds d'eau. Yng-tsong épouvanté de cet événement, accorda un pardon général, à la faveur duquel Ché-heng & les autres sortirent de prison ; ils obtinrent même des emplois supérieurs à ceux qu'ils possédaient auparavant.

Peu de temps après, sur la dénonciation des censeurs de l'empire, Tchinyu-yen, qu'ils avaient fait nommer président du tribunal de la Guerre à la place de Yu-kien, fut mis en prison, où il se donna la mort. A la lecture de l'état de ses biens, qui furent confisqués, l'empereur frappé de la comparaison qu'il en fit avec ceux de Yu-kien, changea de couleur, & après quelques moments de silence, il dit aux grands que Yu-kien était mort pauvre, quoiqu'il eût pu s'enrichir sans injustice ; que cette seule circonstance le justifiait, & qu'on l'avait sans doute trompé, en lui faisant signer sa condamnation : il ajouta que Tchinyu-yen, né d'une famille pauvre, n'avait pu en si peu de temps amasser légitimement tant de richesses. Ché-heng & Tchu-yéou-tching, qui étaient présents, baissèrent la tête, en gardant un silence qui le confirma dans ses soupçons de l'injustice qu'ils lui avaient fait commettre à l'égard de ce grand homme.

Jusque là on avait caché à l'impératrice mère la mort de Yu-kien ; le bruit de toutes ces confiscations l'en instruisit : elle en porta des plaintes

amères à son fils, en lui détaillant les services qu'il lui avait rendus. Yng-tsong ignorait les obligations qu'il avait à ce serviteur éclairé & fidèle : les reproches de sa mère le touchèrent vivement, & il témoigna son mécontentement à Ché-heng, qui en rejeta la faute sur Tchu-yéou-tching ; justification qui indigna encore plus l'empereur.

A la première lune de l'an **1459**, les mandarins de ^{p.238} Fong-yang donnèrent avis que dans leur district ils avaient découvert le second des enfants de Kien-ouen-ti, qu'on avait caché à l'âge de deux ans, lorsque Yong-lo s'empara de Nan-king : il avait été confié à un homme du peuple, chez lequel il avait demeuré jusqu'alors. L'empereur touché du sort de ce prince, ordonna au ministre Li-hien de le faire venir à la cour, afin de lui rendre son rang & les honneurs qui y étaient attachés ; mais ce prince ne jouit point de cette faveur, il mourut à cinquante-six ans avant que l'ordre de la cour fût arrivé.

1460. Cette troisième année du rétablissement de Yng-tsong, Ché-heng se perdit lui-même avec sa famille, Ché-pien son fils, avait obtenu, par son canal & lorsqu'il était en faveur, le gouvernement de Tai-tong, un des plus importants de l'empire. Ché-heng voyant qu'il avait perdu les bonnes grâces de son souverain, se fit tirer son horoscope. Le magicien l'assura que la fortune devait élever au trône un prince de la famille Ché, & que la prédiction le regardait : il l'avertit cependant de prendre garde à lui. Ché-heng, bon officier, mais ambitieux & plein de lui-même, & persuadant que l'empire lui était destiné, agit pour se faire des créatures. Comme il était de la prudence d'avoir quelques places-frontières pour refuge en cas d'échec, il n'en vit point de plus sûre que Tai-tong ; il fit part à son fils des pronostics dont on l'avait flatté & des mesures qu'il avait déjà prises. Ché-pien, aveuglé par l'ambition, entra, sans hésiter, dans les vues de son père, mais il garda si peu de ménagement, que les officiers qu'il avait sous lui comprirent le dessein où il était de se révolter, & ils en avertirent la cour. Il fut arrêté, & on mit à sa place un autre gouverneur, qui fit les perquisitions les plus

strictes sur ce complot. Quelques officiers de sa confiance furent p.239 envoyés à Pé-king chargés de chaînes & étroitement resserrés. Ché-pien, pour éviter une mort infâme, prit du poison. Les interrogatoires qu'on fit subir aux accusés donnèrent bientôt le fil de cette conspiration. Ché-heng fut d'abord dépouillé de toute autorité sur les troupes ; plusieurs mandarins du dehors & un grand nombre d'eunuques du palais furent arrêtés, ainsi que Ché-heng lui-même, qui s'empoisonna comme son fils. Ses complices furent traités en rebelles & exécutés au milieu des rues.

L'an **1461**, le tartare Polai vint à la tête d'une troupe de ses gens jusqu'à Yen-men-koan. Plusieurs crurent qu'il avait été attiré par Ché-heng. Ces brigands pillèrent quelques villages dont ils enlevèrent les bestiaux, mais ayant appris qu'on envoyait contre eux des troupes réglées, ils retournèrent sur leurs pas.

1462. La cinquième année dite Tien-chun de Yng-tsong, le livre intitulé *Tai-ming-y-tong-tchi* ¹, ou Géographie ancienne & moderne de la Chine jusqu'à la dynastie des Ming, fut achevé.

La détention de Ché-heng fit craindre à l'eunuque Tsao-ki-tsiang de subir la même peine : comme il avait de l'esprit & des talents, il avait eu l'adresse de procurer à ses frères & à ses fils adoptifs des postes considérables dans les troupes, afin de trouver un appui au besoin. Cet eunuque était si fort lié d'amitié avec un certain Fong-y, tireur d'horoscope, qui avait la réputation d'exceller dans son art, qu'il le logeait chez lui & le consultait souvent. Un jour Tsao-kin, fils adoptif de l'eunuque, demanda à Fong-y s'il n'y avait point d'exemple p.240 dans l'histoire, de frères ou de fils adoptifs d'eunuque parvenus à l'empire. Le nécromancien l'ayant assuré que l'empereur Ou-ti de la dynastie des Ouei descendait de la famille de l'eunuque Tsié, Tsao-kin transporté de joie, appela sa femme pour présenter du vin à Fong-y, & il s'écria :

¹ Cet ouvrage, en quatre-vingt-dix chapitres, contient encore une notice succincte des grands hommes & des femmes illustres sous les différentes dynasties depuis Fou-hi jusqu'aux Ming. Il se trouve dans la Bibliothèque du Roi. *Éditeur.*

— C'est une affaire arrêtée ; mais elle n'a point encore éclaté.

Après ce premier transport, il envoya la femme de Tsao-fou-laï de la famille de l'eunuque, porter cette nouvelle à son mari, qui était malade, & qui mourut le même jour de la joie ou de la crainte qu'elle lui inspira.

Le plan de l'eunuque était de faire descendre Yng-tsong du trône, & de le reléguer une seconde fois dans le palais du midi : il projetait encore de mettre à sa place le prince héritier jusqu'à ce qu'il pût y élever sans risque quelqu'un de sa famille. Le jour arrêté pour l'exécution du complot, le général Ou-kin en eut quelques indices, cependant d'une manière peu certaine. Il avertit au palais de se tenir sur ses gardes, & se rendit lui-même sur les dix heures du soir à la porte Tchang-ngan-men. Sur l'avis de Ou-kin on arrêta Tsao-ki-tsiang ; ce qui empêcha les autres eunuques d'agir. Tsao-kin, ignorant ce qui se passait au-dedans, vint sur les une heure après minuit à la tête de cinquante cavaliers se présenter à la porte de Tchang-ngan-men : comme il frappa avec violence sans qu'on lui ouvrît, il jugea qu'on était sur ses gardes ; & il mit le feu à cette porte & à celle de Hoang-tching. Au tumulte qu'il excita les troupes s'assemblèrent : Sun-ki-tsong, Sun-tang & Ou-kin les ayant divisées, prirent différentes routes pour aller attaquer les rebelles, qui s'étaient aussi séparés pour chercher une porte par où ils pussent entrer. Les rebelles trouvant partout une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, se réunirent ^{p.241} devant la porte Tong-hoa-men pour faire un dernier effort : ce fut là que les troupes fidèles à l'empereur les joignirent. Le combat fut rude & opiniâtre ; les rebelles se défendirent en braves depuis sept heures du matin jusqu'à midi. L'empereur y perdit beaucoup de monde, entr'autres le général Ou-kin ; mais les rebelles furent tous tués ou faits prisonniers. Sur le soir l'empereur étant descendu à la salle d'audience, où tous les mandarins étaient assemblés, on fit comparaître Tsao-ki-tsiang. Son procès fut bientôt terminé ; on le condamna à être mis en pièces au milieu des rues, & le lendemain il fut exécuté avec Tsao-kin, Tsao-to, Tsao-siuen, Tsao-hiuen, tous de sa famille. Péyen-yésien, Tartare, séduit par les promesses de cet

eunuque, Fong-y, le tireur d'horoscope, & Tang-fu, mandarin d'armes, qui lui devait son élévation, subirent la même peine ; les autres furent exilés dans les provinces méridionales.

1463. L'année suivante, le quatrième jour de la neuvième lune, l'impératrice Sun-chi, mère de l'empereur, mourut, & quelque temps après, le ministre d'État Ouang-tché, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

L'an **1464**, septième de Tien-chun, un habitant de Pé-king nommé Ju-ouen-tchong, mourut âgé de cent dix ans. Il était originaire de Vou-si, de la province de Nan-king, & avait suivi son père dans les troupes lorsque l'empereur Yong-lo vint à Pé-king. Quoiqu'il eût déjà cent quatre ans lorsque Yng-tsong fut rétabli, il était encore robuste & marchait d'un pas assuré. L'empereur curieux de le voir, lui fit différentes questions sur ses occupations. Il répondit que content de son sort, il n'avait jamais ambitionné de s'élever au-dessus de son état ; que tout son plaisir & son occupation avaient ^{p.242} été la lecture de l'histoire, où il avait puisé des leçons de vertu qui lui avaient procuré une tranquillité d'âme qu'il aurait sans doute perdue dans les emplois. L'empereur se fit apporter une coupe remplie de vin, qu'il présenta lui-même à ce vieillard, & il ordonna au tribunal des mandarins de lui donner un mandarinat honoraire.

Au commencement de l'an **1465**, huitième de son rétablissement, Yng-tsong tomba malade : son mal fut d'abord si violent, qu'il jugea lui-même qu'il le conduirait au tombeau ; s'étant fait apporter des pinceaux, il écrivit ses dernières volontés, comprises sous ces quatre articles : il déclara de nouveau le prince héritier son successeur, & ordonna que cent jours après sa mort il accomplît son mariage ; il détermina le rang & les titres de l'impératrice & des reines ; il défendit qu'aucun de ses sujets se donnât la mort à l'occasion de la sienne ; enfin il voulut qu'à l'égard des habits & des meubles qui avaient été à son usage, on observât ce qui était écrit dans les anciens livres. Ce prince mourut le dix-sept de la première lune, âgé de trente-huit ans.

@

HIEN-TSONG

@

Tchu-kien-chin, déclaré depuis longtemps prince héritier & qui avait vu cette dignité prête à lui échapper, succéda à Yng-tsong, & prit, peu de temps après sa mort, possession du trône. Il ordonna que cette année serait du règne de son père, & que le sien commencerait à la suivante sous le nom de Tching-hoa. Les cent jours depuis la mort de Yng-tsong expirés, le nouvel empereur se maria à la septième lune avec la princesse Ou-chi, qu'il déclara impératrice. Les grands lui p.243 représentèrent que son père ayant arrêté qu'il épouserait la princesse Ouang-chi, il ne lui était pas permis d'en prendre une autre. Ce prince respectant les dernières volontés de son père, fit publier un ordre dans lequel il déclarait Ouang-chi son épouse légitime, & qu'il n'avait épousé la princesse Ou-chi que sur ce que Nieou-yu l'avait assuré, qu'il pouvait le faire sans manquer à l'obéissance filiale. Il exila cet eunuque pour lui avoir fait faire cette fausse démarche, & le relégua dans le palais de Nan-king.

1466. Hien-tsong commença son règne par réhabiliter la mémoire de Yu-kien en lui rendant tous les titres qu'il avait de son vivant & en y en ajoutant de nouveaux ; il envoya plusieurs grands de sa présence faire à son tombeau les cérémonies des funérailles. Ses biens, qu'on avait confisqués, furent rendus à sa famille, qu'il exempta à perpétuité de tribut & de corvées publiques.

1467. A la huitième lune, les pluies furent si abondantes, qu'elles inondèrent cent quarante départements du Ho-nan, du Chan-si, du Hou-kouang, du Kiang-si & du Tché-kiang ; elles ruinèrent absolument les récoltes d'automne.

1468. La deuxième année de son règne, le jeune empereur adonné au culte des idoles, en fit réparer les temples aux frais de l'État. A la douzième lune de cette même année, Hoché-tié-mour, premier ministre

de Topo, prince de Ouala, vint à la cour apporter les tributs de son maître. **1469.** La troisième année n'eut de remarquable que la mort de Ouang-ngao, président du tribunal des mandarins, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

A l'ouest de la Chine, est une contrée dont les peuples se soumirent lorsque Hong-vou fit la conquête du Chen-si. Patan leur chef, avait jusque-là reconnu les Yuen pour maîtres ; mais les voyant chassés de Chine il se soumit aux Ming. ^{p.244} Suivant la carte que Hong-vou fit lever de leur pays, il s'étendait jusqu'aux montagnes Siué-chan, où le Hoang-ho prend sa source. Ces peuples, partagés en différentes hordes, obéissaient tous à Patan. Leur unique occupation était la nourriture des bestiaux & la chasse, qui leur procuraient la subsistance. Hong-vou y fit bâtir des villes, qu'il divisa en Hien, sous le nom de Tou-ta. Patan & son fils restèrent fidèles aux Chinois ; mais Manssé conçut le projet de se rendre indépendant. La facilité de se fortifier dans son pays, surtout dans la ville de Ché-tching, sa capitale, qui, par sa situation sur un rocher escarpé, lui parut imprenable, l'enhardit à lever l'étendard & il vint à la manière des Tartares faire des courses sur les frontières de la Chine. Les mandarins du Chen-si coururent aux armes pour le repousser. Manssé feignit de fuir, afin d'attirer les Chinois dans une embuscade où ils perdirent cinq à six mille hommes. Tchîn-kiaï, vice-roi du Chen-si, marcha lui-même à la tête d'une armée de plus de trente mille hommes, dans & dessein d'exterminer ces rebelles ; mais ils abandonnèrent les passages des montagnes, aisés à défendre, pour se retirer auprès de leur ville de Ché-tching, qu'ils regardaient comme une place de sûreté. Tchîn-kiaï y trouva Manssé à la tête de ses gens prêt à le bien recevoir. Le vice-roi les fit charger brusquement ; mais il éprouva qu'ils savaient se défendre ; bientôt ils mirent les Chinois en désordre & leur tuèrent plus de dix mille hommes. Tchîn-kiaï échappa avec peine à cette déroute : désespéré de s'être laissé battre par des rebelles qu'il traitait de barbares, il aurait attenté sur lui-même sans quelques-uns de ses officiers qui l'en empêchèrent. La perte de cette bataille fit que la cour

Histoire générale de la Chine

regarda cette révolte d'un autre œil qu'elle ne l'avait considérée jusqu'alors. Elle envoya quarante mille hommes de ses meilleures troupes, ^{p.245} auxquelles se joignirent quelques dizaines de mille hommes de la province de Chen-si ; ils avaient ordre de se réunir par divers chemins près de la ville de Ché-tching.

La plupart des rebelles, effrayés, se donnèrent aux Chinois, qui les traitèrent bien, afin d'exciter les autres à imiter leur exemple. Ces fréquentes désertions obligèrent Manssé à se retirer dans sa capitale, que les Chinois investirent aussitôt. Comme les approches de cette place étaient presque impraticables, les généraux chinois tentèrent de l'emporter d'insulte ; mais tous leurs efforts furent inutiles : ils perdirent tant de monde dans les assauts fréquents qu'ils donnèrent, & surtout beaucoup de bons officiers, qu'ils désespérèrent de la réduire autrement que par la famine, projet qui aurait échoué, si Manssé n'eût été trahi. Ce chef des rebelles avait approvisionné cette capitale de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche pour plusieurs années ; mais ses gens, peu accoutumés à la contrainte, & ennuyés de se voir enfermés si longtemps, désertèrent par troupes & se donnèrent aux Chinois. Par le conseil de ces déserteurs les assiégeants firent tenir des billets dans la place, promettant de grandes récompenses à ceux qui leur livreraient Manssé. Ces billets rendirent les désertions encore plus fréquentes : plusieurs officiers, entr'autres Yang-hou-li, passèrent du côté de l'ennemi. Ce dernier conseilla aux généraux chinois de faire avancer des troupes vers la gorge des montagnes de l'est, comme s'ils voulaient y donner assaut. Manssé les voyant défilier de ce côté-là, sortit pour les repousser : alors, un autre détachement chinois posté pour lui couper le chemin de la retraite, fit un mouvement. Manssé s'en aperçut ; abandonnant les premières troupes qu'il voulait attaquer, il fondit ^{p.246} sur celles qui cherchaient à s'opposer à son retour. L'action fut vive & meurtrière ; Manssé se battit en désespéré : sept mille de ses gens restèrent sur le carreau & deux mille furent faits prisonniers. Il prit la fuite avec son fils, suivi de peu de monde, & alla se cacher dans une

caverne, à l'entrée de laquelle les Chinois ayant allumé un grand feu, ils le contraignirent d'en sortir : de huit cents qui s'y étaient réfugiés avec lui, aucun n'échappa. Le général chinois l'envoya à la cour avec son fils, & Ho-king son général, où ils furent punis comme chefs de rebelles ; il fit passer par les armes tous les autres à la tête de son camp. Ché-tching ne fit plus difficulté d'ouvrir ses portes : les Chinois y entrèrent en conquérants, sans cependant verser de sang ; mais après en avoir enlevé toutes les richesses, que les généraux firent distribuer à leurs soldats, ils la détruisirent de fond en comble.

La même année, à la sixième lune, l'impératrice Tsien-chi mourut. Comme elle n'avait pas eu d'enfants & que l'empereur n'était point son fils, il y eut quelques difficultés pour ses funérailles : Hien-tsong, qui l'avait toujours honorée comme sa mère, voulut qu'on observât pour elle les cérémonies des obsèques usitées pour une impératrice mère.

A la septième lune de l'an **1470**, la princesse Ki-chi, une des reines, accoucha d'un fils, qui succéda à son père & fut connu sous le titre de Hiao-tsong.

A la dixième lune de l'an **1471**, l'empereur nomma prince héritier Tchu-yéou-ki, fils de Ouang-chi, la première de ses reines ; cependant il ne fut pas son successeur.

1472. La huitième année de Hien-tsong il y eut quelques troubles dans le Chen-si, qui furent étouffés dès leur naissance, par la prudence & l'activité de Ma-ouen-chin, vice-roi de cette province.

^{p.247} A la neuvième lune de l'an **1473**, Hali, soudan de Turfan, fit une irruption sur les terres de Hami, dans le dessein de s'en emparer. Polotiémour, qui en était souverain sous Yng-tsong, étant mort sans laisser de postérité, Nouen-tachéli sa mère avait pris en main les rênes du gouvernement. Cette princesse envoya demander du secours à la Chine contre le Soudan.

Histoire générale de la Chine

Sur la fin de la dynastie des Yuen, Ou-na-chéli de la famille impériale des Léao était en possession du pays de Hami, sous le titre de prince de Oueï-ou. Au commencement des Ming & la deuxième année de Yong-lo, Ngan-ké-tiémour lui envoya en tribut des chevaux. Yong-lo le créa prince de Tchong-chun & il étendit sa domination sur les villes de Hami, de Ngan-ting, de Na-chouï, de Tchi-king, de Mongou, de Kusien & de Hantong.

A quelque centaine de ly au nord, le pays de Ouala confine aux États de Hami, dont il est séparé par la montagne Tien-chan. Mahamou & Houhimou s'étaient partagé le pays de Ouala : le premier, plus entreprenant que l'autre, l'avait envoyé demeurer à la ville de Kou-yu-tching, sur les frontières de Hami, & lui avait fait donner par l'empereur un sceau d'or pour marque de son autorité.

La quatrième année de Yng-tsong, les Ouala devenus puissants sous le gouvernement de Tohoan, fils de Mahamou, avaient fait trembler leurs voisins & s'étaient emparé de Hami ; mais par la médiation de la cour impériale, ce pays fut rendu à Polo-tiémour avec le titre de prince de Tchong-chun, sur le même pied que Ngan-ké-tiémour l'avait possédé auparavant. A la mort de Polo-tiémour, sa mère s'étant mise à la tête du gouvernement, Tchakaftan, dont elle se servit, l'obligea d'aller se cacher à Tchi-kia jusqu'à ce que la cour impériale prît ses ^{p.248} intérêts. La deuxième année de Hien-tsong, cette princesse fut rétablie à Hami : on lui donna Patamour pour veiller à la conservation du pays. Patamour était de la race d'Oumie, & descendait des princes de Tchong-y par les femmes. A sa mort, son fils Hantchin lui succéda au gouvernement de Hami. Les Turfan sous le sultan Hali vinrent au nombre de plus de cinquante mille surprendre la ville de Tchi-kin. La princesse Nouentachéli, ne se croyant point en sûreté dans sa capitale, s'enfuit ; Hantchin se sauva aussi dans la ville de Kou-yu-tching ; une partie du peuple se réfugia à Sou-tchéou du Chen-si, & l'autre se donna aux ennemis. La cour impériale envoya un corps de troupes sous le

commandement du général Li-ouen au secours de Hami ; mais à son arrivée les Turfan s'étaient déjà retirés. Quoiqu'il eût des ordres de pousser plus avant, il n'osa s'y exposer, & il se contenta d'assembler plusieurs mille hommes de Han-tong, de Tchi-kin & d'autres lieux de la dépendance de Hami à la tête desquels il marcha vers Kou-yu-tching, sous prétexte que Hali s'emparerait de tout le pays si on ne prenait soin de le garder. Hali informé de ce qu'avait fait ce général, revint sur ses pas & s'approcha de la Chine.

1474. La dixième année de son règne, Hien-tsong se rappelant que l'impératrice, mère de Yng-tsong, avait ôté du rang des empereurs le prince Tching-ouang son oncle, ordonna qu'il fût rétabli sous le nom de King-hoang-ti. **1475.** Sur la fin de cette année mourut Sun-yuen-tching, ancien président du tribunal de la Guerre, âgé de quatre-vingt sept ans.

A la troisième lune de l'an **1476** mourut Pong-ché, ministre d'État, & à la sixième la princesse Ki-chi. Peu de temps après, Tchu-yéou-tang son fils, fut déclaré prince héritier à la place du petit-fils de la princesse Ouang-chi, mort depuis quelque temps.

^{p.249} A la septième lune, on détermina de donner l'habit & le bonnet d'empereur à Confucius, honoré jusque-là sous le titre de Ouen-siuen-ouang ou de *prince de l'éloquence*, puisque dans les cérémonies qu'on lui faisait, on suivait le rit impérial.

A la huitième lune le sultan Hali envoya Tchirmilang, un de ses officiers, à la cour impériale, porter son tribut, qu'il accompagna d'une lettre, pour s'excuser de ce qui s'était passé à Hami ; il donnait en même temps avis de la mort de la princesse Nouen-tachéli, & demandait qu'on envoyât reprendre le sceau d'or qu'elle laissait. Cette lettre n'étant pas écrite dans des termes de soumission, on ne daigna pas y répondre. La cour fit graver un autre sceau pour le pays de Hami, qu'elle envoya à Han-tchin ; elle lui fournit des troupeaux & les grains nécessaires pour ensemençer ses terres.

L'an **1477**, les envoyés du royaume de Sien-lo apportèrent leur tribut & vinrent faire hommage.

L'année suivante [**1478**], le sultan Hali, prince de Turfan, mourut, & son fils Hahéma lui succéda.

1479. La quinzième année de son règne, l'empereur établit dans son palais un tribunal composé d'eunuques, à l'exemple de celui que Yong-lo avait érigé sous le nom de Tong-tchang, pour la recherche de ceux qu'il croyait attachés à Kien-ouen-ti, qu'il avait fait descendre du trône. Hien-tsong appela celui-ci Si-tchang, pour le distinguer du premier, & lui donna le droit absolu de vie & de mort sur tous ceux qu'on soupçonnerait de révolte. Une partie des gardes du corps fut attachée à ce tribunal pour exécuter ses ordres : il avait encore le pouvoir de mettre en mouvement les troupes des provinces s'il le jugeait nécessaire. L'eunuque Ouang-tché, qui en fut nommé président, courtisan délié, mais fourbe, avait une étroite ^{p.250} liaison avec le tao-ssé Li-tsé-song, qui passait pour habile magicien ; il le choisit pour son disciple avec Pao-tché & Tching-tchong, aussi méchants que lui. Ce tribunal dangereux devint la terreur de tout le monde : il est inouï le mal que firent ces juges cruels, & combien d'innocents périrent par leurs mains ; personne n'était à l'abri de leur haine, de leur vengeance ou de leur jalousie.

1480. Dès la première & la seconde année, les membres de ce tribunal firent tant de changements dans les charges, & commirent de si grandes cruautés, que les plaintes se renouvelaient sans cesse contre eux ; mais elles ne servirent qu'à les irriter : censeurs de l'empire, vice-rois de provinces, officiers généraux, jusqu'aux ministres d'État même éprouvèrent les effets de leur vengeance..

1481. A la deuxième lune l'empereur ordonna que tous les cavaliers descendraient de cheval en passant devant la salle de Confucius, comme ils étaient obligés de le faire devant son palais & celui du prince héritier.

A l'autorité qu'il avait de faire arrêter & de punir de mort, le tribunal Si-tchang joignit celle de faire la visite des provinces & d'y publier les

ordres qu'il jugeait à propos. L'eunuque Ouang-tché, chef de ce tribunal, voulant le premier faire cette visite, se rendit dans le Leao-tong, dont Ma-ouen-chin était vice-roi. Comme les officiers de ce département avaient la réputation d'être riches, Ouang-tché espérait que ce voyage lui vaudrait beaucoup ; mais il fut trompé : Ma-ouen-chin, homme droit, & exact à son devoir, borna toutes ses attentions à le recevoir avec le respect dû à un envoyé de la cour. L'eunuque lui donna à entendre qu'il espérait de lui quelque chose de plus ; mais le vice-roi fit semblant de ne pas le p.₂₅₁ comprendre, malgré l'étalage de son autorité, ses offres de services & les menaces contre ceux qui n'étaient pas reconnaissants à son égard. Piqué de voir qu'il ne répondait point à ses avances, il envoya à la cour un mémoire fulminant contre lui, & en sortant de la province il le cassa de son emploi pour mettre à sa place un officier subalterne qui avait acheté sa protection.

L'an **1482**, dix-huitième de Hien-tsong, la plupart des grands & le premier ministre sollicitèrent vivement contre le tribunal Si-tchang ; l'empereur se contenta de le suspendre pour un temps.

1483. La dix-neuvième année, Su-yong, censeur de l'empire, osa lui porter des coups plus sûrs, par l'énumération des crimes de Ouang-tché & de ses collègues. Il les accusa d'avoir mis dans les provinces du nord des troupes qui ne reconnaissaient, de même que celles du sud, d'autre autorité que celle du tribunal Si-tchang. Les horreurs qu'il mit au jour frappèrent l'empereur à tel point, qu'après des informations exactes qui donnèrent la preuve convaincante de leurs crimes, il fit charger de chaînes Ouang-tché & les autres membres de ce tribunal ; il les condamna au dernier supplice, & rétablit les mandarins qu'ils avaient injustement destitués, du nombre desquels furent Hiang-tchong & Ma-ouen-chin : le premier rentra dans le ministère, & on rendit au second la vice-royauté du Leao-tong.

Au commencement de l'an **1484**, vingtième de Hien-tsong, on essuya des tremblements de terre à Pé-king & à Nan-king. La récolte fut si

mauvaise dans le Chen-si, le Chan-si & le Ho-nan, qu'il périt beaucoup de monde de faim & de misère. Lin-sun, mandarin du tribunal des crimes, se servit de ces circonstances fâcheuses pour faire revivre la saine doctrine ^{p.252} qui paraissait oubliée, principalement à la cour, infectée de celle des tao-ssé & des ho-chang. **1485.** Il présenta à cette occasion un placet, dans lequel après avoir rappelé les prodiges qui venaient d'arriver, il faisait un tableau touchant de la situation déplorable où se trouvaient réduites les provinces du Chen-si, du Chan-si & du Honan, & il se servait des propres paroles de l'empereur qui s'était plaint lui-même que les maux dont l'empire était affligé venaient de ce qu'on employait dans l'administration des gens plus occupés de leur fortune qu'à servir l'État. Il accusait les chefs des tao-ssé & des ho-chang de l'avoir trompé sous le voile de la piété, en tirant de lui, pour la construction des temples de leurs idoles, des sommes immenses, qui auraient été mieux employées au soulagement des peuples dans les provinces désolées par la disette. Lin-sun terminait son placet en demandant qu'on remît entre les mains de la justice le ho-chang Ki-hiao & tous les autres pour instruire leur procès & leur faire subir la peine due à leurs crimes. L'empereur irrité de sa hardiesse, le fit arrêter & conduire en prison. Comme ses juges ne trouvèrent dans son placet aucun motif de le condamner, l'empereur voulut en donner la commission à l'eunuque Hoaï-nghen ; celui-ci eut le courage de refuser, & se jetant à ses pieds il lui dit qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait puni de mort ceux qui avaient représenté les désordres du gouvernement. L'empereur transporté de colère, lui dit qu'il était sans doute capable de se joindre à Lin-sun, puisqu'il refusait d'exécuter ses ordres. Hoaï-nghen, ôtant son bonnet, s'écria les larmes aux yeux, qu'il ne pouvait obéir à un ordre qui déshonorait son maître. Hien-tsong le fit mettre dehors ; on le conduisit à la porte Tong-hoa-men, d'où cet eunuque envoya dire aux ^{p.253} mandarins des prisons de prendre garde à ce que deviendrait Lin-sun ; que si par hasard il venait à mourir, il y allait de leur vie. L'empereur

Histoire générale de la Chine

frappé de sa fermeté, le rappela, & fit sortir de prison Lin-sun, auquel il rendit son mandarinat.

A la troisième lune, l'an **1486**, Hien-tsong ôta à Ouang-yu sa charge de président du tribunal de la Guerre : ce ministre était regardé comme le seul habile homme employé dans l'administration.

L'an **1487**, dernière de Hien-tsong, Ouang-chi, la première des reines, mourut. Le chagrin que lui causa la perte de cette princesse le fit tomber malade, & après avoir languï jusqu'à la huitième lune, il mourut dans la vingt-troisième année de son règne & la quarantième de son âge. Tchu-yéou-tang, fils de la princesse Ki-chi, lui succéda, & ne prit possession de l'empire que le six de la neuvième lune.

@

HIAO-TSONG

@

Hiao-tsong annonça son avènement au trône par un pardon général : il donna à l'impératrice Tchéou-chi, son aïeule, le titre de Tai-hoang-tai héou, & celui de Hoang-tai-héou à la princesse Ki-chi sa mère, morte peu de temps avant qu'il fût reconnu prince héritier ; Tchang-chi son épouse eut celui de Hoang-héou. Il déclara que l'année suivante, comptée pour la première de son règne, serait appelée Hong-tchi.

Le nouvel empereur, ayant lu le placet de Lin-sun contre Li-tsé-song & les autres ho-chang, il les fit interroger, & les ayant trouvé encore plus coupables que Lin-sun ne les avait faits, il condamna à la mort Li-tsé-song ; il se contenta d'abord de mettre Ki-hiao & les autres au rang du peuple ; p.254 mais peu de mois après, voyant qu'ils persévéraient dans leurs désordres, il les fit tous mourir.

A la dixième lune, la nuit du dix-huit au dix-neuf, de nouvelles étoiles d'une grandeur extraordinaire parurent & tombèrent avec un bruit qui effraya tout le monde. L'empereur ordonna aux grands de lui représenter ce qu'ils trouvaient à réformer dans sa personne ou dans le gouvernement. Téou-chi lui adressa le placet suivant :

« Le phénomène qui vient de paraître regarde la conduite que Votre Majesté doit tenir. Le tribunal des ministres d'État est le premier mobile du gouvernement ; si ce tribunal est composé de gens éclairés, droits & fidèles, l'ordre & la paix régneront dans l'empire ; mais s'il s'y trouve des gens fourbes, intéressés & sans talents, il est presque impossible qu'ils ne causent du trouble. Le premier ministre Ouan-ngan, homme sans mérite, doit son élévation à la seule faveur de la princesse Ouang-chi sa sœur ; tout le monde, excepté ses créatures, en parle mal & le méprise. Lieou-ki fait flatter ceux dont il a besoin ; mais il se rend odieux à ses inférieurs ; il est peu de caractère aussi

brusque & aussi emporté que le sien. Y-tchi, sans foi & sans droiture, a un front d'airain que le crime ne fait point rougir ; des gens de cette trempe méritent-ils d'occuper les premiers emplois ? Ne devrait-on pas leur préférer Ouang-ju, ancien président du tribunal de la Guerre de Nan-king, homme sage, prudent, zélé pour le bien de l'État, d'un génie vaste & profond, capable de remplir avec honneur le ministère ? Ouang-hong, ancien président d'un tribunal, connu par sa fermeté & ses lumières ; Pong-tchao, censeur de l'empire, distingué par son savoir, son activité & la sagesse de ses conseils, devraient-ils être ^{p.255} oubliés ? Voilà de vrais sages dont la place est usurpée, & que les phénomènes semblent venger de l'oubli où on les laisse.

L'empereur n'eut pas alors beaucoup d'égard à ces représentations : cependant l'eunuque Hoai-nghen, qu'il estimait depuis qu'il avait eu la générosité de défendre Lin-sun, lui ayant dit beaucoup de bien de Ouang-ju, & l'ayant éclairé sur les fautes grossières & de conséquence de Ouan-ngan, il le nomma dès ce moment président du tribunal des mandarins, & peu de temps après ministre d'État, à la place de Ouan-ngan.

1488. L'année suivante, première de Hong-tchi, on reçut à la cour la nouvelle de la mort de Patou, kohan des Mongous, & que Péyen avait été élu à sa place. On apprit presque en même temps que Hahéma, prince de Turfan, avait tué Han-tchin par trahison, & s'était emparé du pays de Hami. Un mahométan lui avait fait entendre que Han-tchin n'étant pas de la famille de Toto, il avait autant de droit que lui aux États de Hami. L'ambitieux Hahéma se laissant aisément persuader par ces faibles raisons, s'avança jusqu'auprès des murailles de Hami, & fit inviter Han-tchin à le venir trouver pour conclure une paix solide. Han-tchin, prince pacifique, craignant que Hahéma ne prît prétexte de son refus pour rompre avec lui & lui enlever son pays, eut la faiblesse de se rendre à

son camp : Hahéma le fit mourir & s'empara de ses États. Cet usurpateur envoya ensuite un de ses officiers à la cour impériale prêter hommage & assurer qu'il traiterait bien les envoyés des royaumes du Si-yu lorsqu'ils iraient porter leurs tributs. Ma-ouen-chin, président du tribunal de la Guerre conseilla de dissimuler : on se contenta de lui redemander les sceaux de la princesse régente, ceux de Han-tchin, & de p.256 remettre Hami entre les mains des Chinois. Hahéma révolté de ces demandes, voulait s'approcher des frontières de Chine pour faire connaître qu'il était en état de défendre sa conquête ; **1489.** mais Yalan, chef de son conseil, lui représenta que, Hami étant éloigné de Turfan de près de mille ly, il serait difficile de le conserver sans abandonner son propre pays à la merci des royaumes voisins, qui pourraient profiter de son absence pour le lui enlever. **1490.** Il lui dit encore que la Chine ne manquerait pas de venger la mort du prince de Hami son vassal, & qu'il valait mieux céder à la nécessité & plier pour un temps, que de s'exposer à tout perdre. Hahéma se rendit à ces raisons, & consentit à donner à la cour impériale la satisfaction qu'elle exigeait.

1491. La quatrième année de Hong-tchi, l'empereur envoya Sié-hou-sien, un des chefs du peuple de Hami, porter ses ordres à Hahéma, qui remit les sceaux qu'on redemandait. **1492.** Sié-hou-sien eut pour récompense le gouvernement de Hami jusqu'à ce qu'on eût trouvé un des descendants des princes de Tchong-chun. Ma-ouen-chin, qui avait été longtemps vice-roi du Léao-tong, & en grande relation avec les Tartares, dit qu'on trouverait sûrement un prince de cette famille dans les hordes de Hoeï-mir, de Hala-hoï ou de Toumi-kéli, qui habitaient au nord des montagnes : cependant on fit d'inutiles perquisitions & comme cette branche se trouva entièrement éteinte, on donna la principauté de Hami à Hiapa, neveu du prince de Ngan-ting. La cour impériale lui en fit donner l'investiture par un de ses officiers chargé d'y conduire la horde Hotsié-hoeï, & d'engager le nouveau prince de Hami à se servir dans son conseil de Anképola, ou de Hachoulan : ce dernier, un des principaux de la horde Hotsié-hoeï, la p.257 conduisit au pays de Hami ; mais comme en

chemin ils enlevèrent des bœufs & des chevaux aux Turfan, Hahéma en prit prétexte pour renouveler la guerre.

A la deuxième lune de l'an 1492, l'empereur nomma prince héritier Tchu-héou-tchao son fils, ne le vingt-quatrième jour de la neuvième lune de l'année précédente.

L'an **1493** Hahéma étant entré à main armée dans le pays de Hami, se saisit de la personne du prince Hiapa & de ses États. Hachoulan arriva trop tard à son secours ; cependant il eut le temps d'enlever le sceau d'or & de se mettre à couvert. La cour impériale informée de cette nouvelle incursion balança si elle n'abandonnerait pas les intérêts du prince de Hami, plutôt que de recommencer une guerre onéreuse. Ma-ouen-chin, qui s'était fait un point d'honneur de maintenir un prince de la famille des Yuen sur le trône de Hami, appuya sur l'avantage d'avoir ce chemin libre pour les envoyés des royaumes du Si-yu chargés d'apporter les tributs. Cette raison frappa la plupart des membres du conseil ; cependant on se contenta d'envoyer deux mandarins négocier avec Hahéma. Tchang-haï, assesseur du tribunal de la Guerre, & Héou-kien, officier général dans les troupes, furent choisis pour cette ambassade. Avant leur départ, Siémanfour, un des chefs de Hami, arriva à la cour, accompagné de quarante personnes : il venait apporter le tribut. Ouang-yn, leur interprète, dit dans le conseil que les hordes de Han-tong, de Yémi-kéli, & les autres qui servaient dans l'armée des Turfan, haïssaient Hahéma, parce qu'il les avait trompées : il ajouta que les royaumes du Si-yu attirés à la Chine par un commerce qui leur procurait de grands avantages, étant instruits par eux de sa perfidie, ne manqueraient pas de se déclarer en faveur de Hami. Le conseil ^{p.258} impérial donna en conséquence ordre à Tchang-haï de signifier aux Turfan de renvoyer Hiapa & de lui rendre ses États ; que s'ils refusaient de le faire, on interromprait tout commerce avec eux & avec les royaumes de Si-yu. Tchang-haï arrivé à Kan-tchéou, envoya un de ses officiers redemander à Hahéma le sceau de Hami, qu'on croyait qu'il avait enlevé, & lui

ordonna de rétablir Hiapa : cet envoyé n'obtint aucune réponse & reprit le chemin de la cour.

1494. Hiao-tsong surpris de son retour sans ordre, le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'on eût examiné sa conduite & il défendit l'entrée de ses États aux étrangers soit par terre soit par mer. Les envoyés de Si-yu représentèrent que jadis aussitôt leur arrivée sur les frontières, un mandarin considérable venait les recevoir pour les conduire à Pé-king & les défrayer le long de la route ; ceux qui abordaient dans les ports de mer se plaignirent aussi de ce qu'on ne voulait plus les recevoir, eux qui avaient fait plus de dix mille ly en s'exposant à une infinité de dangers & à de continuels naufrages, pour offrir des lions en tribut.

Dans le même temps le bruit se répandit à Pé-king que Hahéma voulait faire sa principale résidence à Hami ; qu'il avait pris le titre de kohan, & s'était mis en possession des villes de ce territoire : on publiait encore que son dessein était de conquérir Sou-tchéou, Kan-tchéou & Lan-tchéou la campagne prochaine. Cependant on apprit dès la première lune de l'an **1495**, qu'il avait pris la route de l'ouest pour retourner à Turfan, laissant à Hami Yalan & Satar avec deux cents cuirassiers..

Sur la nouvelle de la retraite de Hahéma, Ma-ouen-chin fit venir à la cour Yang-tchu, commandant des troupes de ^{p.259} Sou-tchéou, pour concerter avec lui les moyens de surprendre Yalan & de l'enlever. Ils convinrent de faire marcher en avant trois mille hommes de Han-tong, qui seraient soutenus par trois mille autres des troupes de la cour. Pong-tching, lieutenant-général de Han-tong, reçut ordre de conduire par les montagnes sa cavalerie, & d'y joindre toutes les garnisons de ces quartiers, tandis que le vice-roi de Sou-tchéou s'avancerait à la tête des troupes qu'il avait sous ses ordres ; mais ces mouvements se firent avec si peu de secret que Yalan en fut instruit, & eut le temps de se pourvoir de chevaux pour se retirer, suivi de huit cents cavaliers : il emmena avec lui les femmes & les filles du prince Hiapa, trois mille bœufs ou moutons, & reprit la route de Turfan. Ainsi tous les préparatifs de la Chine &

terminèrent à reprendre Hami ; mais Hiapa & sa famille restèrent au pouvoir de Hahéma.

1496. Hiao-tsong adonné dès sa jeunesse au culte des idoles, était grand partisan de la doctrine des tao-sse, qui lui promettaient l'immortalité & le secret de faire de l'or & de l'argent. Les quatre ministres d'État Su-po, Lieou-kien, Li-tong-yang & Sieï-siuen, le voyaient avec chagrin donner dans ces erreurs ; ils lui présentèrent un placet dans lequel ils s'exprimaient ainsi :

« Depuis le fondateur de votre auguste dynastie jusque vers la fin du règne de Yng-tsong, vos prédécesseurs se sont appliqués à n'admettre auprès de leurs personnes que des sages imbus de la saine doctrine ; aujourd'hui on ne respecte plus le Tien, l'erreur triomphe & l'audace se joint à la superstition. Si le prince au lieu de s'occuper du gouvernement se laisse entraîner à d'autres objets ; s'il s'écarte de la véritable doctrine, l'erreur le séduit & il donne un exemple dangereux, p.²⁶⁰ ainsi que l'expérience & l'histoire l'attestent. Rechercher le secret de faire de l'or & de l'argent, de composer un breuvage qui procure à l'homme l'immortalité, c'est une erreur condamnée par nos sages, & une science défendue sous de grièves peines par tous nos anciens princes les plus éclairés. L'empereur Hoeï-tsong des Song, faillit à perdre sa dynastie par un attachement opiniâtre à la secte des tao-sse & la fin malheureuse de Hien-tsong des Tang doit être attribuée au breuvage qu'il prit pour se rendre immortel. Tout récemment le feu vient de réduire en cendres le temple des idoles que Votre Majesté honore ; si ces esprits avaient le pouvoir qu'on leur attribue, pourquoi n'ont ils pu sauver leur temple ? s'ils sont dans l'impuissance de se garantir eux-mêmes, comment pourront-ils nous protéger ? Les phénomènes qui nous frappent sont des avertissements de changer de conduite. La lumière du

soleil qui paraît diminuer, les bruits qu'on entend dans les airs, les tremblements de terre ne sont pas des vains pronostics. Notre zèle pour la gloire & les intérêts de Votre Majesté ne nous permet pas de garder le silence à la vue de tant de prodiges, capables de le réveiller s'il était assoupi.

L'empereur loua le zèle de ses ministres, mais il ne renonça point à ses opinions.

Hahéma mécontent de la sévérité avec laquelle Yalan avait traité les peuples de Hami & principalement ceux de Tchi-kin & de Mongou, y renvoya Satar en qualité de gouverneur. Cet officier n'osant rien entreprendre, se tint campé hors des murs. Anképola se ligua avec la horde Siaoliéto de Ouala pour le chasser. Le jour auquel les Siaoliéto devaient venir, Anképola fit allumer de grands feux dans la ville au moment que les Turfan investissaient cette place. Les assiégeants qui p.²⁶¹ comprirent ce que ces signaux signifiaient, n'attendirent pas d'être attaqués par les Siaoliéto ; ils reprirent avec précipitation la route de Turfan.

L'an **1497**, dixième de son règne, Hiao-tsong ordonna de mettre en état le *Tai-Ming-hoeï-tien*, ou *Recueil des Lois & Coutumes de la grande dynastie des Ming*.

Après que les hordes Siaoliéto & Mikéli eurent chassé les Turfan de devant Hami, Hahéma fit écrire à la cour impériale par Mahé son frère, qu'il était disposé à renvoyer Hiapa & le sceau d'or de Hami & de payer tribut sur le pied que le Turfan le payait autrefois. Ma-ouen-chin chargé de faire réponse, lui manda que pour convaincre de la sincérité de ses sentiments, il devait commencer par renvoyer le sceau d'or & faire reconduire Hiapa avec honneur à Kan-tchéou ; qu'à cette condition la cour impériale lui accorderait sa protection. Ce ministre craignant encore quelque piège, expédia à Ouang-yueï, commandant de Kan-tchéou & de Lan-tchéou, l'ordre de s'approcher du pays de Hami.

A la sixième lune de l'an **1498**, un ours sauvage entra par la porte Si-chi-men dans la ville de Pé-king sans que la garde s'en aperçût : Ma-ouen-chin cassa les officiers & soldats pour les punir de leur négligence.

Hahéma tint parole, il fit reconduire Hiapa à Kan-tchéou avec une escorte, commandée par ses principaux officiers, qui le remirent entre les mains du général Ouang-yueï. L'empereur le déclara de nouveau prince de Hami. Les hordes de Sié-housien, de Anképola & de Païtiélimiché qui étaient venues se réfugier sur les limites de Kan-tchéou, où elles étaient gouvernées par des officiers chinois, eurent ordre d'aller demeurer dans les États de ce prince : alors les Turfan furent admis à prêter ^{p.262} hommage ; ceux qui apportèrent leur tribut reçurent plus d'honneurs qu'on n'en avait faits aux envoyés des autres peuples, & on les combla de présents.

L'an **1499**, Hiong-tchong, vice-roi du Chen-si, trouva un sceau de pierre précieuse, dont les caractères étaient anciens ; il l'envoya à l'empereur, qui le remit, pour l'examiner, à Fou-han, président du tribunal des Rites. Ce mandarin dit que ce sceau était à la vérité ancien ; mais que la sagesse des princes dans les ordres qu'ils donnent & l'exactitude des sujets à les exécuter, étaient préférables à la richesse & à la valeur du sceau qui servait à les sceller.

1501. A la première lune de la quatorzième année de Hong-tchi, il y eut dans les départements de Sin-gan, de King-yang & de Tong-koan, des tremblements de terre presque continuels depuis le premier jusqu'au quinze de la lune ; on entendait des bruits souterrains semblables au tonnerre.

1502. Suivant le dénombrement présenté à Hiao-tsong la quinzième année de son règne, les terres en culture montaient à quatorze millions deux cents vingt-huit mille *king* ¹ ; la population était de cinquante-trois millions deux cent quatre-vingt mille, & les tributs allaient à deux cent soixante-six millions quatre-vingt-dix mille mesures de cent livres pesant.

¹ Le *king* est de cent *meou*, & le *meou* est de six mille pieds carrés.

1503. La seizième année de Hong-tchi les sectateurs de Foé engagèrent l'empereur à faire élever devant la porte Tchao-yang-men une tour en forme de pyramide, sous le nom de *Yen-chéou-ta, tour qui prolonge la vie*, au bas de laquelle on devait placer une idole. Les ministres d'État lui présentèrent à ce sujet le placet suivant :

« De tous les princes qui ont occupé ce trône, aucun ^{p.263} n'a été plus attaché aux sectes de Foé & de Lao que l'empereur Ou-ti de la dynastie des Léang, & Hoeï-tsong de celle des Song ; l'un & l'autre ont fini leurs jours d'une manière déplorable qui déshonore leur mémoire. Les princes de votre auguste dynastie, jaloux de conserver la doctrine de Yao, de Chun, de Tchéou-kong & de Confucius, ont constamment rejeté les superstitions de Foé : quoiqu'il se trouve partout des temples de cette secte, les ho-chang & les tao-ssé cherchent encore à en faire élever un nouveau, en promettant à Votre Majesté de prolonger ses jours. Yao & Chun ont vécu plus de cent ans, sans avoir érigé de pareils monuments. Le plus sûr moyen de vous procurer une longue vie, c'est de perpétuer votre nom dans vos descendants & de donner tous vos soins au bonheur & à la tranquillité de vos peuples : les tours consacrées à Foé n'y contribueront jamais. Si elles avaient la vertu de rendre immortel, qui de nous ne sacrifierait pas toutes ses richesses pour obtenir un pareil privilège en faisant construire de ces sortes d'édifices ? Mais à ne considérer que la dépense de cette tour, plusieurs dizaines de mille taëls qu'elle coûtera, employés au soulagement du peuple, sauveraient la vie à une infinité de malheureux : ce monument, qui ne prolongera point la vie de Votre Majesté, abrégera celle d'un grand nombre de ses sujets, en absorbant des secours salutaires qui peuvent être mieux employés.

L'an **1504**, les affaires de Hami se brouillèrent de nouveau. Mapola, qui avait épousé une fille de Han-tchin, prétendait que sa femme étant plus proche parente que Hiapa, ses États devaient passer à son fils : & comme la cour impériale ne le favorisait pas dans ses prétentions, il s'adressa à Hahéma, qui ^{p.264} entra dans son projet, de mettre Tching-tiémour, le second de ses fils, âgé de treize ans, en possession du pays de Hami. A la nouvelle des préparatifs qu'on faisait à Turfan, Hiapa abandonna sa capitale pour se retirer à Cha-tchéou ; il en instruisit Tong-kié, commandant sur les limites de Chen-si, qui manda à Anképola de le venir joindre. Ces deux généraux reconduisirent Hiapa à Hami : cependant Hapola s'opposa à son retour ; mais il fut battu & fait prisonnier. On le fit mourir avec six autres de sa faction, & Hiapa fut rétabli dans ses États.

A la cinquième lune de l'an **1505**, Hiao-tsong tomba malade. Ce prince jugeant son état sans espérance, manda ses ministres pour leur déclarer ses dernières volontés, & leur dit :

— Voici la dix-huitième année que j'occupe le trône & que je porte un fardeau que j'ai reçu de mes ancêtres. Je n'ai cependant encore que trente-six ans ; mais je me sens attaqué d'une maladie sans remède ; j'ai désiré vous voir encore une fois avant de mourir. Le Tien veut que je finisse ma carrière ; votre habileté & votre zèle m'ont fait régner en paix. Mon auguste père m'avait choisi la princesse Tchang-chi pour épouse ; elle méritait ce rang, & j'ai toujours regardé ce choix comme une faveur signalée. Le prince héritier a déjà atteint sa quinzième année, & n'est point encore marié ; il est dans un âge où le plaisir séduit & entraîne, il faut que vous l'aidiez à ne point s'écarter de la vraie doctrine ; alors ses ordres seront conformes à la justice & à la sagesse. Souvenez-vous que votre souverain, qui vous parle pour la dernière fois, attend de vous cette preuve de votre attachement & de votre fidélité envers sa famille.

Histoire générale de la Chine

Ce prince mourut peu de jours après : **1506**. Tchu-héou-tchao, son ^{p.265} fils, qui lui succéda sous le nom de Ou-tchong, déterminâ que les années de son règne s'appelleraient Tching-té, & que la suivante se compterait pour la première.

@

OU-TSONG

@

Le commencement du règne de Ou-tsong fut marqué par des phénomènes & des tremblements de terre qui firent craindre qu'il ne fût pas heureux ; une comète qui parut à la septième lune en automne couvrit une partie du ciel, & effraya si fort les peuples, qu'on ne douta plus qu'il ne dût arriver quelque grand malheur. Huit eunuques du palais, liés d'une étroite amitié, avaient formé le complot de corrompre l'empereur & de le plonger dans la plus grande débauche, afin qu'oubliant les soins du gouvernement ils se rendissent maîtres de l'autorité. Ces huit eunuques étaient Lieou-kin leur chef, Mo-yong-tching, Kao-fong, Lo-tsiang, Oueï-ping, Kieou-tsu, Kouta-yong & Tchang-yong. Lieou-kin, originaire de Hing-ping-hien du Chen-si, avait été reçu au palais sous l'empereur King-ti : il s'était fait aimer par son esprit & son enjouement, & Hiao-tsong, à qui il plut, le mit auprès du prince héritier, dont il eut bientôt captivé les bonnes grâces. Le voyant parvenu au trône, cet eunuque conçut le projet de s'emparer du timon des affaires ; & pour y réussir, il mit dans ses intérêts les sept autres eunuques qu'il avait jugé propres à le seconder.

A la sixième lune le tonnerre tomba sur le palais & fit beaucoup de ravage, surtout à la salle intérieure destinée aux cérémonies des ancêtres de la famille impériale. Les ministres d'État représentèrent à cette occasion à leur jeune souverain de s'appliquer au gouvernement, & de ne pas se laisser séduire par des ^{p.266} gens qui ne cherchaient qu'à le tromper. L'empereur ne fit aucune attention à leur placet.

A la neuvième lune le prince Hiapa mourut ; Payalan, l'aîné de ses fils, lui succéda. Ce prince, tout entier à ses plaisirs négligeait le soin de ses peuples.

A la dixième lune, Han-ouen, président du tribunal des Tributs, appuyé des ministres d'État & des grands, osa élever la voix contre les

eunuques qui abusaient de la jeunesse de l'empereur pour le pervertir. Il présenta un placet dans lequel il les accusait de lui procurer des plaisirs qui altéraient, non seulement sa santé, mais encore qui l'empêchaient de s'instruire dans la science du gouvernement. Suivant le tableau des amusements que ces lâches courtisans lui procuraient, on voyait qu'ils introduisaient auprès de lui des jeunes gens corrompus, qui ne rougissaient point de se livrer à la débauche la plus infâme. Ce mandarin cherchait à ramener son souverain à la vertu, en lui rappelant les travaux du fondateur de la dynastie pour élever & maintenir sa famille sur le trône : il lui rappelait encore les dernières instructions de son père, & retraçait les maux que les eunuques avaient causés en sortant de leur état, par l'abus de l'autorité qu'on leur avait laissé usurper ; & il terminait ses représentations par demander qu'on remît l'eunuque Lieou-kin & ses adhérents entre les mains de la justice, afin de leur faire subir la peine due à leurs crimes. Ou-tsong frémit à la lecture de ce placet ; le jour qu'il lui fut présenté, il resta sans prendre de nourriture : les eunuques alarmés, se donnaient beaucoup de mouvements pour tâcher de dissiper les impressions défavorables des grands, à qui l'empereur envoya des ordres réitérés de délibérer sur cette affaire ; Leur résultat fut de lui présenter jusqu'à trois ^{p.267} fois le même placet. Le lendemain Ou-tsong les manda tous au palais & lorsqu'ils furent près de la porte de la salle d'audience, l'eunuque Li-jong en sortit & les fit mettre à genoux, en leur disant qu'il avait un ordre à leur intimer conçu en ces termes :

« Vous, grands de ma cour, vous aimez sans doute votre prince, vous aimez l'empire ; mes esclaves, que vous accusez, sont à mon service depuis longtemps ; je ne saurais me résoudre à les mettre entre les mains de la justice ; il faut user de quelque indulgence à leur égard, je me charge de les punir.

Les grands surpris, restèrent quelque temps sans répondre ; Han-ouen rompit le silence, & dit :

Histoire générale de la Chine

— La misère où les peuples sont réduits remplit l'empire de voleurs. Nous voyons dans le ciel des changements qui devraient nous faire rentrer en nous-mêmes ; nous connaissons la cause du mal, comment pourrions-nous demeurer dans le silence ?

— Vous ne dites rien, reprit l'eunuque, que l'empereur ne sache très bien, mais il se charge de punir les coupables.

— On voit bien, répliqua Ouang-méou, que l'empereur ne veut point les punir ; mais s'il en arrive des troubles, c'est à Li-jong qu'il faudra s'en prendre.

Les eunuques voyant les grands si fermes, les prièrent de demander seulement qu'on éloignât les coupables de la cour en les reléguant à Nan-king, & de se contenter de cette punition ; mais les grands insistèrent à ce qu'ils fussent punis plus sévèrement. L'eunuque Ouang-yo, chef du tribunal Tong-tchang, présenta en secret un placet à l'empereur, qui fit mettre en prison les huit eunuques accusés. Quelques précautions que prit Ouang-yo pour que son placet ne fût point connu Lieou-kin & ses complices en furent instruits, & la même nuit ils allèrent sa jeter aux pieds de l'empereur les larmes aux yeux ; p.268 ils furent le fléchir & le firent changer de résolution ; ils accusèrent même Ouang-yo d'être l'auteur de toutes les actions dont on faisait retomber l'odieux sur eux : l'empereur trop crédule le cassa, & donna sa place à Lieou-kin même ; il mit les sept autres dans le tribunal de Tong-tchang & dans celui de Si-tchang : par cette disposition ils se virent en état de se venger de leurs accusateurs ; aussi dès cet instant Lieou-kin fit charger de chaînes Ouang-yo & ses collègues Fan-hiang & Sun-tchi, & les fit partir pour Nan-king, sans que les mandarins de dehors en eussent aucune connaissance.

Dès que les grands apprirent un changement si surprenant, une foule de placets furent présentés ; ministres d'État, censeurs de l'empire, mandarins des tribunaux, de la cour & des provinces, présidents des

tribunaux, Han-ouen lui-même, quoique allié à la maison impériale, perdirent tous leurs emplois & furent remplacés par des gens entièrement dévoués aux eunuques.

1507. Jamais le gouvernement ne fut aussi agité que cette année & les suivantes. Lieou-kin & ses complices, que les grands avaient accusés, se trouvaient à la tête des tribunaux Tong-tchang & Si-tchang dont l'autorité était absolue. Comme ils avaient l'oreille de leur maître, ils firent beaucoup de changements parmi les officiers, & poussèrent la vengeance, contre ceux qui leur déplaisaient, jusqu'à les faire périr misérablement. Acharnés à découvrir ceux qui, de concert avec les grands, avaient eu part à l'accusation intentée contre eux, ils eurent l'audace de faire publier un ordre supposé de l'empereur, dans lequel ils inculpaient de soupçons de révolte soixante des premiers & des plus considérables de l'empire, du nombre desquels étaient deux ministres d'État, trois présidents ^{p.269} de tribunaux, douze censeurs, & ils les déclaraient incapables de posséder aucune charge.

1508. L'année suivante fut encore plus triste & plus affligeante que la précédente. Lieou-kin, instruit par ses espions que Li-mong-yang était le premier moteur de l'accusation des grands contre lui & ses complices, le fit charger de chaînes & traîner dans les prisons de son tribunal, résolu de le faire mourir. Kang-haï, du tribunal des Han-lin, son ami, entreprit de le sauver. Li-mong-yang était un des premiers écrivains & des meilleurs poètes de son siècle, Kang-haï alla le visiter dans sa prison, où il le trouva aussi gai & aussi tranquille qu'il l'aurait pu être dans sa maison. Comme il connaissait la passion de l'eunuque pour les vers, il engagea son ami à en faire sur leur entrevue : Li-mong-yang en composa, & Lieou-kin en fut si charmé qu'il les lut jusqu'à trois fois & parut désirer de se lier d'amitié avec l'auteur, dont il demanda le nom à Kang-haï. Cependant quand il le sut, il hésita quelque temps ; mais l'éloge qu'en fit Kang-haï le détermina à le faire sortir de prison : il voulut le voir, & le traita gracieusement, en lui disant qu'il voulait être de ses amis. Cet eunuque ne fut pas si

indulgent à l'égard des autres qu'il soupçonnait lui être défavorables ; il veillait avec inquiétude sur les mandarins, dont il craignait la multitude, & dans un seul jour il en fit mettre en prison plus de trois cents, sous prétexte de révolte. Ce grand nombre dont une partie avait été placée par Lieou-kin même, & l'autre était composée de gens d'une conduite irréprochable, alarma ceux qui restaient en place ; craignant d'éprouver un sort semblable, ils portèrent des plaintes à l'empereur qui promit de leur rendre justice. Lieou-kin furieux sortit de l'intérieur du palais, & leur ordonna, de la part de l'empereur, ^{p.270} de se mettre à genoux devant la porte Fong-tien-men : il leur parla d'un ton si insolent, que l'eunuque Hoang-oueï ne put s'empêcher de dire hautement que ces braves gens ne méritaient pas d'être traités avec cette indignité. L'eunuque Li-jong ayant fait rentrer Lieou-kin, un autre voulut fermer la porte & l'empêcher de ressortir ; mais il revint, plus furieux, les faire tous enfermer : il les retint plusieurs jours, sans permettre qu'on leur donnât d'autre nourriture qu'un peu de riz clair ; cependant il leur rendit la liberté, mais il les priva tous de leurs emplois.

1509. Cet eunuque conçut l'année suivante de plus vastes projets : son ambition lui montra la possibilité de mettre le sceptre impérial dans sa famille. Comme il était maître de l'autorité & des charges, il y plaça ses créatures, sans égard aux talents & à la capacité ; il se fit, en outre, donner un état des tributs de l'empire, qu'il augmenta dans chaque province de plus de dix mille taëls qu'il se réservait afin de s'en servir, disait-il, pour certains besoins de l'État, sans être obligé de toucher au trésor public : mais de peur qu'on ne l'accusât d'introduire quelque nouveauté dans le gouvernement de Hong-vou, fondateur de la dynastie régnante, il obtint qu'on anéantît les planches du code *Tai-Ming-hoeï-tien*, comme contraire à l'administration même de Hong-vou.

De tous les tribunaux de l'empire, celui des Han-lin, composé d'habiles gens, faisait le plus d'ombrage à Lieou-kin. Comme docteurs du premier ordre, ils ont le privilège de ne fléchir le genou que devant

l'empereur ou les princes. L'eunuque, qui voyait tous les autres mandarins à ses pieds, souffrait impatientement que les Han-lin le traitassent d'égal à égal : il les avait fait souvent pressentir de le relâcher de ce droit à son ^{p.271} égard seulement, sans tirer à conséquence ; mais les Han-lin refusèrent hautement. L'eunuque, irrité, se servant de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de l'empereur, en fit nommer dix des plus habiles à des mandarins dont le grade n'exemptait pas de fléchir le genou devant lui.

A la neuvième lune, il fit publier dans les provinces que s'il y avait quelques bons astrologues, on les envoyât à Pé-king, Il en vint un très grand nombre, la plupart tireurs d'horoscopes : c'était ce que Lieou-kin désirait. Il en choisit trois qui passaient pour les plus habiles, Yu-ming, Yu-lun & Yu-tsé-gin, qu'il fit mandarins du tribunal des Mathématiques ; & les ayant fait venir chez lui, il leur ordonna d'examiner quelle serait la destinée de ses neveux. Ces trois astrologues, après avoir observé exactement les règles de leur art, répondirent qu'il devait prendre un soin particulier de son neveu Lieou-eul-han ; que suivant son horoscope il serait respecté de tout l'empire, & qu'ils lui promettaient un poste auquel il n'était permis d'aspirer que par une protection spéciale du Tien. Ce pronostic flatta agréablement les desseins ambitieux de l'eunuque.

Un gouvernement qui mécontentait tout le monde, devait nécessairement porter les esprits à se tirer de l'esclavage où l'eunuque les tenait. Les peuples du Ssé-tchuen s'attroupèrent dans les montagnes, sous les drapeaux de Lan-ting-choui, de Yen-ping-ju & de Leao-hoeï, qui, se voyant à la tête de plus de cent mille hommes, ne pensèrent pas moins qu'à se rendre maîtres de l'empire ; ils prirent tous trois la qualité de prince, & des titres magnifiques, qui faisaient allusion au mauvais gouvernement des eunuques, qu'ils voulaient, disaient-ils, exterminer par ordre du ciel.

^{p.272} Du côté de Ning-hia du Chen-si, Tchu-chi-fan, de la famille impériale & prince de Ngan-hoa, attentif à ce qui se passait à la cour, eut

Histoire générale de la Chine

des avis certains que Lieou-kin pensait à mettre le comble à ses crimes, en voulant placer sa famille sur le trône. Ce prince d'ailleurs ne manquait pas d'ambition, & il n'était pas fâché de saisir l'occasion de tenter si la fortune ne l'élèverait point au-dessus du rang qu'il possédait. Il avait dans son voisinage deux bacheliers nommés Sun-king-ouen & Mong-pin, dont l'extérieur n'intéressait guère, mais avec lesquels il avait des relations intimes. Flattés d'une liaison aussi honorable, ces lettrés s'étudiaient à chercher tout ce qui pouvait faire plaisir au prince, & ils l'appelaient ordinairement Lao-tien-tsé, ou *vénérable fils du ciel*, nom qui ne se donne qu'au seul empereur de la Chine.

Dans un de leurs entretiens sur ce qui se passait à la cour impériale, Sun-king-ouen dit au prince que le temps était favorable pour venir à bout de la plus importante affaire : le prince feignit de ne pas l'écouter ; mais quelques jours après il le fit appeler, & en buvant avec lui ils concertèrent les moyens de réussir.

Tchu-chin-hao, prince de Ning, aussi ambitieux que celui de Ngan-hoa, & aussi mécontent que lui du gouvernement des eunuques, chercha à se faire un parti en déclarant qu'il ne prenait les armes que pour la défense de la famille impériale que Lieou-kin les autres eunuques voulaient opprimer.

La province de la cour, quoique surveillée par les eunuques, ne fut point exempte de troubles ; des bandes de voleurs à cheval, nommés *Hiang-ma*, armés d'arcs & de flèches & le sabre au côté, couraient sur les passants pour les dépouiller : ils se multiplièrent au point qu'on les vit s'assembler en corps ^{p.273} d'armée, pour assiéger les plus grandes villes & les forcer. Tant de révoltes auraient mis l'empire dans la dernière confusion, si Lieou-kin avait continué plus longtemps à être maître du gouvernement ; mais s'étant brouillé avec l'eunuque Tchang-yong, un des huit accusés, qu'il voulut éloigner de la cour, il se perdit lui-même.

Lieou-kin avait déjà tenté de faire reléguer Tchang-yong à Nan-king, sous prétexte d'y avoir un homme de confiance pour veiller sur les

mandarins de cette ville ; mais cet eunuque avait paré le coup, & obtenu de rester à Pé-king. Lieou-kin ne voulut pas en avoir le démenti : **1510.** à la première lune de la cinquième année de Tching-té il insinua adroitement à l'empereur qu'il serait à propos de placer Tchang-yong dans cette cour ; Ou-tsong lui témoigna assez, en changeant de discours, que la proposition lui déplaisait. Cependant, au sortir de cette audience, Lieou-kin publia que l'empereur envoyait Tchang-yong à Nan-king, & alla lui annoncer lui-même cette commission : il le fit à l'instant sortir du palais, avec défenses aux gardes des portes de le laisser rentrer. Tchang-yong se plaignit de ce traitement à quelques eunuques, & dit que la justice exigeait qu'on lui expliquât au moins les raisons pour lesquelles on l'éloignait de la cour. Les eunuques, voyant leur dispute s'échauffer, s'entremirent pour les réconcilier ; ils allèrent chercher Lieou-kin : mais les propos s'étant aigris, Tchang-yong tomba sur Lieou-kin à grands coups de poings, & l'aurait peut-être tué, si les autres ne les avaient séparés. L'empereur, informé de cette querelle, ordonna de les inviter tous deux à manger ensemble & à faire la paix ; elle fut mise par écrit & signée de part & d'autre.

Les troubles des provinces, & principalement la révolte du prince de p.274 Ngan-hoa, commençaient à faire de la peine à la cour : Yang-y-ting, un des ministres d'État, imagina de se servir de Tchang-yong même pour perdre Lieou-kin, qui en était l'auteur. Cependant après la réconciliation qui venait de se faire entre eux, il jugea la chose difficile. Dans une conférence qu'il eut avec Tchang-yong, il lui présenta l'occasion favorable de se venger de son ennemi & de mériter de l'État, en le purgeant d'un scélérat qui le vexait & le perdait. Le ministre parvint à le déterminer à faire ouvrir les yeux à son maître sur la conduite de son favori, & à chercher à le supplanter. Comme la révolte du prince de Ngan-hoa continuait de faire sensation à la cour, l'empereur résolut d'envoyer sur les lieux un homme de confiance. Le ministre fit donner cette commission à Tchang-yong, qui partit pour Ning-hia, d'où il revint le quinzième de la huitième lune. Ou-tsong lui fit l'honneur de l'aller

recevoir à la porte de Tong-hoa-men, & lui permit de s'asseoir à terre en sa présence. Comme il était nuit, Lieou-kin était déjà retiré ; ainsi Tchang-yong resta seul avec l'empereur jusqu'à près de minuit, & eut toute liberté de lui parler de la conduite de Lieou-kin. Il commença par lui rendre compte de sa commission de Ning-hia, en lui peignant cette révolte comme capable d'ébranler l'empire ; ensuite il lui remit un manifeste répandu par le prince de Ngan-hoa, qui contenait dix-sept chefs d'accusation contre l'eunuque. L'empereur ne l'entendit pas avec plaisir parler contre son favori : lui ayant fait donner une coupe de vin, il voulait le congédier. Tchang-yong lui dit, avec attendrissement :

— Je n'aurai donc plus le bonheur de voir Votre Majesté ?

— Eh ! Que peut Lieou-kin, interrompit l'empereur avec émotion ?

— Se rendre maître de l'empire, répartit Tchang-yong.

Ou-tsong demeura quelque ^{p.275} temps pensif ; ensuite il fit appeler un officier de ses gardes, & lui ordonna d'aller sur-le-champ arrêter Lieou-kin. Cet eunuque voulut parler en secret à ses gens, mais l'officier l'en empêcha & le conduisit dans les prisons du palais. Le lendemain l'empereur donna ordre aux officiers de sa présence de l'interroger, principalement sur certains articles, tels que l'horoscope qu'il s'était fait tirer ; les ordres supposés, qu'il avait fait publier sans sa participation ; les amas d'armes & de cuirasses ; & afin de s'assurer de la vérité, il envoya faire des perquisitions chez lui : on y trouva deux cent quarante mille pains d'or, pesant dix taëls chacun, cinquante-sept mille huit cents taëls en monnaie, en tout vingt-quatre millions cinquante-sept mille huit cents taëls en or. Cinq millions de pains d'argent, de cinquante taëls chacun, & quinze millions quatre-vingt-trois mille six cents taëls en monnaie, dont la somme totale en argent montait à deux cent cinquante-un millions cinq cent quatre-vingt-trois mille six cents taëls ou onces chinoises (qui sont aux onces communes d'Europe comme seize à dix-huit). On y trouva encore deux mesures ou *téou* de pierres

précieuses, deux cuirasses d'or, trois mille anneaux & crochets de même métal ; quatre mille cent soixante-deux ceintures ornée de pierres précieuses ; cinq cents grands plats ou bassin d'or ; quatre mille cuirasses ordinaires ; cinq cents grands arcs, plusieurs milliers de moindre grandeur, ainsi que des flèches, des habits sans nombre, & des meubles dont la beauté & la magnificence égalaient ceux des palais de l'empereur.

A la vue de tant de richesses & d'armes offensives & défensives, l'empereur ne douta plus qu'il n'eût dessein de se révolter ; il le fit conduire dans les prisons du tribunal des crimes, & ordonna qu'on lui fît son procès suivant la rigueur des lois. ^{p.276} Le jour qu'il fut interrogé, il parut au milieu des grands & des censeurs de l'empire avec une impudence sans égale. Li-hien, président des censeurs, lui ayant demandé pourquoi il cherchait à porter le peuple à la révolte, cet eunuque fit un grand éclat de rire, & répondit, d'un ton ironique, qu'ils avaient bonne grâce de ne lui parler que du peuple, tandis qu'eux-mêmes lui devaient les places qu'ils occupaient & que la cour & les provinces étaient remplies de ses créatures. Tsai-tchin, un des gouverneurs de l'empereur, indigné de son insolence, lui dit que ce n'était point par son canal qu'il avait obtenu son emploi, mais qu'il le devait à l'honneur d'être allié à la famille impériale ; ensuite il lui demanda pourquoi il avait été si attentif à ne placer que de ses créatures dans les premières charges de l'État, & pourquoi il avait fait un si grand amas d'armes & de cuirasses. Le perfide eunuque répondit effrontément que c'était pour le service de l'empereur.

— S'il était vrai, reprit Tsai-tchin, d'où vient prenez-vous tant de soin de cacher ces armes dans votre maison ? deviez-vous craindre qu'on sût à quel usage vous les destiniez ?

A cette question Lieou-kin baissa la tête & rabattit beaucoup de sa fierté ; mais lorsque Tsai-tchin lui fit lecture de trente chefs d'accusation, dont il ne pouvait disconvenir, il se mit à pleurer & implora la clémence

de ses juges. Ses crimes étaient trop évidents pour mériter aucun pardon. On le fit mourir dans la prison même, parce qu'on craignit que ses partisans n'entreprissent de le sauver. Sa tête fut exposée sur un poteau & son corps jeté au milieu des rues : la populace le mit en pièces. Ses complices, dont on fit une recherche, ses frères & ses fils adoptifs furent punis comme rebelles & leurs familles éteintes. L'empereur fit grâce à ceux que l'ambition de s'élever avait p.²⁷⁷ attachés à son parti ; cependant ils perdirent leurs charges : les plus coupables furent exilés, & les autres réduits au rang du peuple ; de ce nombre étaient trois ministres d'État, trois présidents de tribunaux, plusieurs assesseurs & censeurs de l'empire, & un grand nombre de mandarins des provinces. La clémence de l'empereur ne fit point rentrer dans le devoir ceux qui avaient pris les armes contre le gouvernement.

De tous les partis qui s'élevèrent, celui du prince de Ngan-hoa, quoique le plus redoutable à la cour, fut néanmoins le plus tôt détruit par la sage conduite de Kieou-yueï, officier subalterne. Cette révolte avait pris naissance à Ning-hia, & avait été concertée entre le prince & deux lettrés. Sun-king-ouen, l'un de ces deux lettrés, fut celui qui travailla avec plus d'ardeur & d'efficacité à la fomenter : il eut l'adresse d'y faire entrer Ho-kin & Tchéou-ngan, officiers généraux, à l'aide desquels il se saisit de Ngan-hoa-fou, dont ils tuèrent le vice-roi. Le général Kiang-han & plusieurs autres officiers de marque levèrent aussi, en faveur du prince de Ngan-hoa, l'étendard de la révolte, & répandirent un manifeste, contenant dix-sept chefs d'accusation contre Lieou-kin. S'étant mis en campagne, ils s'emparèrent du pays de Yng-tchéou & semèrent tellement l'épouvante dans le Chen-si, qu'au seul nom du prince de Ngan-hoa tout se soumettait sans résistance. Cette rapidité de succès persuada au prince qu'il pourrait facilement se rendre maître de Ning-hia ; mais Kieou-yueï, qui commandait dans la place en l'absence du gouverneur, avoir pris des mesures pour éteindre cette révolte. Le prince, dans l'idée que cet officier n'hésiterait point à se ranger sous ses drapeaux, le fit inviter à le venir joindre à la tête de sa garnison. Kieou-

yueï se mit en effet en marche avec une armée, & vint camper assez près ^{p.278} du prince. Celui-ci ne doutant plus qu'il ne vînt se donner à lui, alla, suivi de quelques-uns de ses principaux officiers & d'une faible escorte, le trouver dans son camp. Ce fidèle serviteur les fit envelopper de toutes parts, & leur ordonna de mettre bas les armes. Quoique pris au dépourvu & en si petit nombre, ils voulurent cependant se défendre & chercher à se faire jour les armes à la main ; mais après avoir perdu Sun-king-ouen & dix autres de ses gens, le prince & toute sa suite furent faits prisonniers. Kieou-yueï les fit conduire à la cour, où ils subirent le supplice dû aux rebelles. La prise du prince jeta l'épouvante dans son camp, & ses troupes se dissipèrent d'elles-mêmes.

Les rebelles du Ssé-tchuen donnèrent plus de peine que le prince de Ngan-hoa. Ils n'avaient à leur tête que des gens du peuple, & on en faisait peu de cas ; cependant on vit dans la suite qu'ils savaient se défendre & forcer des villes avec autant de bravoure & de conduite que de bons généraux. Du Ssé-tchuen ils passèrent dans le Chen-si, où ils mirent à feu & à sang les villes, les bourgs & les villages de la dépendance de Han-tchong-fou. Lin-tsun, vice-roi de la province, marcha contre eux & les joignit devant Tong-kiang-hien, qu'ils assiégeaient ; il leur tua six mille hommes, & fit prisonnier Leao-hoeï, un de leurs chefs. Lang-ting-chouï s'enfuit avec les débris de son armée du côté de Hong-keou, où s'étant réunis aux rebelles que commandait Yen-pen-ju, ils reprirent ensemble la route du Ssé-tchuen.

La bataille de Tong-kiang fit juger à Lin-tsun qu'il ne lui serait pas facile d'éteindre cette révolte avec ses seules forces. De concert avec Hong-tchong, président du tribunal des Crimes, envoyé par la cour avec un plein pouvoir, il manda ^{p.279} les troupes des provinces voisines ; **1511.** cependant, sans attendre qu'elles fussent toutes arrivées, ils allèrent ensemble chercher les rebelles. Hong-tchong les fit sommer de rentrer dans le devoir, en les menaçant de toute la sévérité des châtiments, s'ils persistaient dans leur désobéissance. Lang-ting-chouï &

Histoire générale de la Chine

Yen-pen-ju, leurs chefs, répondirent qu'ils étaient prêts à mettre bas les armes, pourvu qu'on leur donnât des mandarinats de Tchi-hien ou gouvernements de villes du troisième ordre ; mais qu'ils se croyaient en état de ne pas craindre les menaces qu'on leur faisait. Hong-tchong n'hésita point à leur promettre tout ce qu'ils voulurent ; cependant comme il jugea par leur réponse qu'ils n'avaient aucune intention de rentrer dans la soumission, il eut recours à la ruse : il leur tendit un piège, & les prit l'un & l'autre ; alors il fit attaquer leur camp, qui, dépourvu de ses chefs, se dissipa. Les vieillards & les infirmes tombèrent seuls entre les mains des impériaux.

Les fuyards se voyant hors de danger se rallièrent peu à peu, & élurent pour chef Leao-ma-tsé, qui les conduisit dans la province de Koué-tchéou. Là ils se joignirent à un autre rebelle nommé Fang-ssé, qui, avec Gin-hou-tsé & Ma-leou-eulh, avaient rassemblé un grand nombre de vagabonds, à la tête desquels ils causaient des ravages affreux. Fang-ssé, fier de voir son armée grossie par un renfort aussi considérable, ne crut plus le Koué-tchéou digne de ses exploits : il passa dans le Ssé-tchuen, & publia de tous côtés qu'après qu'il se serait rendu maître de Kiang-tsin, de Tchong-king, de Lu-tchéou & de Su-tchéou, il irait à Tching-tou, dont il voulait faire la capitale du royaume qu'il se proposait de fonder.

Lin-tsun était alors à Kiang-tsin, le général Kao-tsong-hi à Lu-kiang, l'eunuque Hoeï-hing à Tching-tou, & le censeur ^{p.280} Ouang-lun à Tchong-king ; ils ne s'attendaient pas que Fang-ssé osât entrer dans le Ssé-tchuen, ni entreprendre d'en faire la conquête ; cependant ce chef des rebelles trouvant les passages presque dégarnis, les força aisément, & poussa jusqu'à Kiang-tsin, qu'il se mit en devoir d'attaquer ; mais Lin-tsun le reçut si vertement, que dès le second jour il fut contraint de se retirer. Pour se venger de cet affront il tomba sur quatre piquets des troupes impériales, qu'il battit & dispersa.

Animé par ce petit succès, Fang-ssé retourna à Kiang-tsin, résolu de s'en rendre maître à quelque prix que ce fût. Lin-tsun avait prévu qu'il prendrait ce parti, & avait pressé les autres généraux de le venir joindre. de sorte que les rebelles se virent presque dans un même jour environnés d'ennemis. Ils furent obligés de lever le siège & de se réunir en corps d'armée, afin d'être plus en état de se battre si on les attaquait. Lin-tsun, dégagé du siège, sortit avec une partie de la garnison & après sa jonction avec les troupes auxiliaires, il attaqua les rebelles. Ceux-ci soutinrent en braves les efforts des impériaux, jusqu'à ce que Gin-hou-tsé, un de leurs commandants, ayant été tué, ils commencèrent à plier : deux mille hommes des leurs restèrent sur la place, & près de quatre mille furent faits prisonniers. La femme de Fang-ssé fut de ce nombre ; ce général désespéré de sa perte, revint à la charge & battit à son tour les impériaux : il tua trois de leurs officiers généraux, reprit sa femme, & sans se mettre en peine de l'honneur de la victoire, il conduisit son armée dans le pays de Ssé-nan, sans que les impériaux osassent le poursuivre.

1512. L'année suivante il alla ravager le département de Nan-tchuen. Kao-tsong-hi, vice-roi du Ssé-tchuen, le battit si complètement, que toute son armée fut dispersée, & que lui-même ^{p.281} sur le point d'être pris, n'échappa qu'en se déguisant & en changeant de nom.

De tous ces rebelles, ceux qui causaient le plus d'inquiétude à la cour étaient les voleurs à cheval, appelés *Hiang-ma*, qui s'étaient réunis en corps, & avaient mis à leur tête Lieou-leou & Lieou-tsi, deux officiers déterminés. Bientôt ils virent leur troupe grossie par Tsi-yuen-min, Li-long, Yang-hou & Tchu-tsien-ou, tous chefs de *Hiang-ma*, qui leur amenèrent beaucoup de monde : ces brigands allèrent ensemble insulter Ouen-ngan. Un bachelier de cette ville nommé Tchao-fou, d'une force extraordinaire, & plus propre à manier le sabre que le pinceau, se défendit très bien ; cependant il ne put les empêcher de lui enlever sa femme. Pénétré de douleur, il alla seul les armes à la main pour la

Histoire générale de la Chine

délivrer, mais accablé par le nombre, il fut pris & conduit à Lieou-léou & à Lieou-tsi. Ces deux rebelles charmés de sa bravoure, lui proposèrent de prendre parti avec eux. Le bachelier fit d'abord quelque difficulté, retenu par la crainte de se déshonorer ; mais enfin il se laissa gagner, à condition qu'on lui permettrait de retourner à sa maison, pour engager ses deux frères Tchao-fan & Tchao-hao à le suivre : il tint parole, & leur amena en effet ses deux frères avec un renfort de cinq cents hommes. Ces rebelles divisés en plusieurs corps, parcoururent & désolèrent le Pé-tché-li, le Chan-tong, le Ho-nan & le Kiang-nan : ils se rendirent en peu de temps si formidables, que les villes ouvraient leurs portes pour ne pas éprouver leur cruauté, qui allait à l'excès dès qu'on faisait résistance. En entrant dans une ville ils se saisissaient d'abord des mandarins, à qui ils ne faisaient aucun mal. s'ils consentaient à se joindre à eux ; s'ils refusaient ils étaient sûrs de perdre la vie ; un grand nombre périrent ^{p.282} victimes de leur fidélité. Les chevaux devinrent si rares dans ces provinces par la grande quantité de ceux qu'ils enlevèrent que la cavalerie de l'empereur ne pouvait s'en procurer : on envoya contre eux plusieurs armées, qui, le plus souvent, eurent du dessous.

La cour instruite que les rebelles du Pé-tché-li n'avaient pas au-delà de quarante à cinquante mille hommes, en fit marcher contre eux quatre-vingt mille, sous le commandement de Mao-kin, ancien officier, avec ordre de ne faire quartier qu'au seul Lieou-tsi & de l'amener à Pé-king. Mao-kin avait beaucoup d'expérience, mais trop prévenu en sa faveur, il méprisa son ennemi. Après une marche forcée, sachant les rebelles près de Tching-ting, il les fit attaquer tout en arrivant, sans donner le temps à ses troupes de se reposer. Lieou-tsi le reçut avec beaucoup de bravoure & le fit reculer. Les impériaux, excédés de fatigues, se laissèrent égorger : plus de dix mille des leurs restèrent sur le champ de bataille, & un égal nombre passa du côté des rebelles.

Histoire générale de la Chine

Après avoir rassemblé les débris de son armée, Mao-kin retourna à la cour : il ne fut point puni comme il le méritait, parce que l'eunuque Kou-la-yong, le principal auteur de cette expédition, le protégeait.

Lieou-tsi enflé de sa victoire s'approcha de la cour, & força les villes de Si-tching, de Hiong-hien, de Ting-hing, de Ngan-fou, de Y-tchéou, de Lai-chouï & de Lan-hiang ; il ravagea les environs de Pé-king, & eut l'audace de piller les faubourgs de cette capitale de l'empire. La cour déjà consternée de la perte de la bataille de Tching-ting, le fut encore plus à l'approche des rebelles ; l'empereur même pensait à quitter Pé-king pour se mettre en sûreté : cependant par le conseil de gens ^{p.283} sages, il resta & envoya ordre aux généraux du Léao-tong de venir promptement à son secours.

Lieou-tsi informé que plus de cent mille hommes étaient en marche pour s'opposer à ses progrès, prit la route du midi & entra dans le Chan-tong, portant le ravage dans tous les endroits par où il passait ; il allait joindre Tchao-soui, qui était dans le Ho-nan occupé au siège de Tang-hien. Tchao-soui resta vingt-huit jours devant cette place sans pouvoir la réduire. Contraint de se retirer, il laissa pendant quelque temps reprendre haleine à son armée, composée, à ce qu'il publiait, de plus de cent trente mille hommes, & il se porta successivement devant Siang-yang, Li-yang, Soui-tchéou, Sin-yé, où il fut très mal reçu : la seule ville de Pi-yang ne put résister à ses attaques, & il se vengea sur elle de l'affront qu'il avait essuyé devant les autres places.

Les différents échecs que reçut Tchao-soui dans le Ho-nan, furent comme le prélude de la ruine des *Hiang-ma*. Le général Pong-tçé, vice-roi du Léao-tong, envoyé contre lui avec Kieou-yueï & une partie des troupes du Léao-tong, l'ayant rencontré à Si-ho-hien, lui livra bataille & lui tua plus de deux mille hommes ; il lui prit un très grand nombre de chevaux & de mulets. Pong-tçé le poursuivit l'épée dans les reins, & le contraignit de passer du Ho-nan dans le Hou-kouang, où il ne fut pas plus heureux que dans l'autre province ; les mandarins & les soldats

encouragés par le succès qu'avaient eu les troupes impériales dans le Ho-nan, allèrent au-devant des rebelles avec beaucoup d'ardeur, & les battirent partout : ils les pressèrent si fort, que Tchao-soui ne sachant comment se tirer d'affaire, se travestit en bonze & se fit couper la barbe & les cheveux pour n'être pas connu. Comme il prit la route du Kiang-si, deux ^{p.284} soldats de Vou-tchang nommés Tching & Tchao-tchong, le voyant passer, crurent remarquer en lui quelque chose qui n'annonçait pas un bonze ho-chang : ils le suivirent jusqu'à l'hôtellerie où il descendit, & leurs soupçons s'étant confirmés, ils ne doutèrent point qu'il ne fût un des chefs des rebelles. Ils se saisirent de lui & le menèrent aux mandarins, qui l'envoyèrent à Pé-king, où il fut exécuté.

Lieou-léou & Lieou-tsi n'eurent pas un succès plus heureux. En sortant du Pé-tché-li ils entrèrent dans le Chan-tong, & marchèrent vers Teng-tchéou & Laï-tchéou, où ils trouvèrent plus de résistance qu'ils ne croyaient. Les troupes du Léao-tong étant arrivées à Pé-king, on les divisa en deux corps, dont l'un, sous les ordres de Pong-tçé, fut envoyé dans le Ho-nan, & l'autre dans le Chan-tong. Ce dernier, commandé par Lou-hoan, brave officier estimé du soldat, joignit les rebelles près de Tcheng-tchéou, leur tua deux mille trois cents hommes, & fit un grand nombre de prisonniers. Lieou-léou, Lieou-tsi & Tsi-yen-min leurs chefs, s'enfuirent avec trois cents hommes seulement, & n'eurent d'autre ressource que d'aller joindre ceux qu'ils croyaient encore dans le Ho-nan & en état de les soutenir ; mais apprenant leur déroute, ils se retirèrent dans le Hou-kouang, où ayant ramassé leurs soldats fugitifs, ils furent quelque temps à courir çà & là comme des bandits. Poursuivis sans relâche par les troupes impériales, ils se sauvèrent sur les bords du Kiang ; s'étant emparés d'un grand nombre de barques, ils pillèrent depuis Vou-tchang, capitale du Hou-kouang, jusqu'à l'endroit où ce fleuve se jette dans la mer. Le Kiang, qu'on voyait auparavant couvert d'une infinité de barques pour le commerce, ne fut plus qu'infesté de leurs pirateries.

p.285 Après qu'ils eurent rodé dessus pendant plus de deux mois, un jour qu'ils étaient tous rassemblés près de Tong-tchéou du Kiang-nan, un grand vent les obligea de descendre à terre : quelques soldats des troupes impériales les ayant aperçus en donnèrent avis. On les laissa débarquer tranquillement, après quoi on les fit charger avec tant d'action, que Lieou-tsi se précipita dans l'eau & se noya ; Tsi-yen-min fut tué d'un coup de sabre ; les autres qui étaient à terre périrent par le fer ou dans le fleuve ; ceux qui étaient restés sur les barques, après avoir essuyé une violente tempête, allèrent échouer contre les rochers de Tong-tchéou : telle fut la fin de la révolte des *Hiang-ma*, qui coûta beaucoup de sang & de dépenses à l'empire.

1513. L'année suivante l'empereur envoya Pong-tçé dans le Ssé-tchuen éteindre les restes de la révolte. Ce général termina cette expédition en moins d'un mois ; Leao-ma-tsé, alors chef de ces rebelles, fut fait prisonnier & puni du dernier supplice. Pong-tçé eut pour récompense le gouvernement de cette province.

Les disputes entre les Tartares sur la possession de Hami recommencèrent : Mansour, qui se qualifiait de *sultan*, envoya un de ses officiers à la cour impériale prêter hommage & demander qu'on mît Tchintié-mour, son frère, en possession du pays de Hami. Le tribunal de la Guerre, à qui cette affaire fut renvoyée, décida que Tchintié-mour abandonnerait Hami & retournerait à Turfan. Yenképoula, qui n'était point d'avis qu'on s'en tînt à cette décision, non plus que Sié-housien & Manlahassan, opinèrent à ce que Tchintié-mour ne renonçât point à ses prétentions sur Hami : ils conseillèrent encore d'engager Mansour à inviter Païalan à se déclarer contre p.286 l'empire. Païalan, qui ne s'occupait que de ses plaisirs, se laissa aisément gagner : cependant Yenképoula, qu'il chargea de la conduite de cette affaire, se sauva à Sou-tchéou, pour ne pas être forcé de s'en mêler.

A la huitième lune, Païalan quitta la ville & les États de Hami, en déclarant qu'il ne reconnaissait plus la dépendance de la Chine, & se

retira à Turfan. Mansour envoya Hotchéatchiting, Sié-housien & Manlahassan se saisir du sceau d'or, & prendre possession de la capitale & de son territoire, tandis que d'un autre côté il chargea Hotchémahémou d'aller à Kan-tchéou recevoir les présents que la Chine avait coutume de faire tous les ans au prince de Hami & à ses sujets.

Les différentes hordes de Hami donnèrent avis aux mandarins des frontières de la défection de leur prince, & demandèrent qu'on leur envoyât des troupes.

Tchao-kien, vice-roi du Chen-si, trompé par Mansour, lui remit les présents ordinaires, auxquels il joignit plusieurs pièces de brocard. L'officier chargé de les porter, trouva Mansour occupé à garnir de troupes les villes de la dépendance de Hami ; & Tchintiemour faisait courir le bruit que la famine avait fait périr une infinité de monde dans le Chen-si : il apprit encore que Mansour, Hotchéatchiting & Yamoulan levaient des troupes dans le dessein d'aller à Kan-tchéou. **1514.** Ces nouvelles firent retourner l'envoyé sur ses pas. Le vice-roi du Chen-si, instruit par son officier des préparatifs des Tartares, en donna avis à la cour, & se disposa à les recevoir s'ils venaient l'attaquer. Ses préparatifs furent inutiles, & les Tartares, soit qu'ils sussent que leur dessein était éventé, ou qu'ils craignissent de ne pas réussir, restèrent tranquilles.

1515. La cour mécontente de Tchao-kien, donna ordre à ^{p.287} Pong-tché, gouverneur du Ssé-tchuen & du Chen-si, de le rendre à Kan-tchéou & de travailler à redonner la paix au pays de Hami. Pong-tché instruit des forces de Mansour, jugea qu'il valait mieux tenter la voie de négociation que de recourir aux armes. Il lui fit porter deux mille pièces de soie & de toile, & chargea Sié-housien de faire entendre aux Turfan qu'on ne prenait cette voie qu'afin de prévenir les maux dont ils étaient menacés. Mansour voyant ce qu'on lui offrait osa demander davantage, & dit qu'à ces conditions il renverrait le sceau d'or de Hami. Cependant Pong-tché

faisait des préparatifs pour le mettre à la raison : Mansour qui en fut averti, rendit le sceau & évacua le pays de Hami. Pong-tçé retourna à la cour, où il était mandé.

1516. Après son départ, Tchao-kien jugeant qu'il n'avait plus rien à craindre du côté de Hami, remit le soin du gouvernement de Kan-tchéou & de Sou-tchéou entre les mains de Li-koen, trésorier général de ce département, & retourna dans le Chen-si. Mansour qui cherchait l'occasion de renouveler la querelle, fit demander à Li-koen de déterminer les limites de Hami & de Turfan. Comme ce vice-gouverneur était peu au fait de cette affaire, & qu'il n'avait d'ailleurs aucun pouvoir, il se contenta de lui faire porter deux cents pièces de soie mêlée, en lui faisant dire de renvoyer Païalan à Hami & de lui rendre ses États ; mais il retint Houtoulou & Satchor envoyés de Mansour.

Le prince de Turfan irrité de la détention de ses officiers, envoya Hotchéatchiting & Yamoulan se saisir de nouveau de Hami, tandis qu'à la tête de dix mille chevaux il s'approcha des frontières de la Chine, & vint camper près des murs de Sou-tchéou. Mansour comptait sur les mahométans de Hami avec lesquels il avait des intelligences ; mais la trahison ayant ^{p.288} été découverte, Tchinkiéou-tchéou fit arrêter ces mahométans avec Chépayenta leur chef, & les fit mourir ; il parvint à engager les Tartares Ouala à entrer sur les terres de Mansour, à qui ils enlevèrent en effet trois villes ; invasion qui obligea Mansour à décamper pour aller défendre ses propres États. Tchinkiéou-tchéou le fit poursuivre jusqu'à Koua-tchéou ; un autre détachement commandé par Sié-housien, alla dans le pays de Hami pour en chasser les Turfan, mais il revint sans avoir rien pu faire. Mansour chercha encore à amuser les Chinois par des propositions de paix, & ne renvoya point Païalan à Hami ; alors la cour se détermina à rompre toute communication avec les Tartares de l'ouest.

L'an **1517**¹, douzième de Tching-té, Kiang-ping de Suen-hoa-fou, qui de petit mandarin d'armes était parvenu à être le favori de l'empereur, l'engagea à faire un voyage sur les frontières du nord, uniquement pour procurer à sa patrie l'honneur de recevoir son maître, & afin de montrer à ses compatriotes la faveur où il était monté. Les grands lui représentèrent inutilement les dangers de ce voyage relativement à sa santé, qui était faible, & au voisinage des Tartares, naturellement inquiets & entreprenants. Il sortit par Ku-yong & se rendit à Suen-hoa-fou ; de là il prit, en chassant, la route de Tai-tong. Pendant cette chasse, qui dura vingt-sept jours, il essuya des grêles si fortes, que plusieurs des gens de sa suite en furent tués. Ce prince étant averti que les Tartares assemblés au nombre de quarante à cinquante mille avaient dessein de venir l'attaquer, laissa les troupes qu'il avait menées avec lui p.289 pour leur faire tête, & reprit la route de Pé-king. A son retour il reçut une foule de placets de la part des mandarins des deux cours, par lesquels ils demandaient la tête de Kiang-ping, pour l'avoir exposé à une infinité de dangers & aux insultes des Tartares ; mais loin de punir son favori, il le récompensa libéralement de l'attention qu'il avait eue à lui procurer dans ce voyage tout ce qui pouvait lui faire plaisir. Aussitôt que les cérémonies & les réjouissances de la nouvelle année furent finies, il retourna vers le nord faire une partie de chasse semblable à celle de l'année précédente ; la mort de l'impératrice Ouang-chi son aïeule, arrivée à la deuxième lune, l'obligea de revenir à la cour. Deux mois après on porta le corps de cette princesse à la sépulture, & l'empereur saisit cette occasion pour faire une nouvelle partie de chasse ; il prit la route de Hoang-hoa-tchin, de Mi-yun-hien & du pays au nord de Pé-king, qu'il parcourut en chassant.

A la sixième lune, on apprit de Ning-hia que les Tartares paraissaient avoir dessein de faire quelque course de ce côté-là. L'empereur signifia

¹ Cette même année, Fernand Pérez d'Andrade, Portugais, arriva à Canton ; il est le premier des Européens, depuis le rétablissement du commerce avec les Occidentaux, qui ait abordé en Chine.

qu'il marcherait en personne contre eux, & qu'il ne voulait point d'autre titre que celui de grand général : il nomma Kiang-ping son lieutenant. Les ministres d'État étonnés d'une résolution aussi bizarre, eurent le courage de lui représenter que les mauvais conseils l'exposeraient à déshonorer sa famille, & même à perdre sa couronne. Ce prince sourd à leurs remontrances, ordonna quelques jours après à Léang-tchu de faire les provisions de fourrage nécessaires à son armée. Le ministre répondit que la chose était facile mais qu'il doutait fort que cette expédition valût le fourrage qu'on y consumerait. Voyant que cette réponse avait choqué son souverain, le ministre mit bonnet à terre, & les larmes aux yeux, p.290 il dit qu'il ne pouvait, aux dépens de son honneur, approuver une expédition dangereuse, & que quand il devrait lui en coûter la tête il la blâmerait toujours. **1518.**

Malgré la fermeté & la sagesse de ces représentations, l'empereur partit de la cour à la septième lune avec une nombreuse armée, & sortit par Ku-yong-koan : il employa presque tout le temps de la campagne à chasser dans le pays de Suen-hoa-fou & de Tai-tong, au nord de la grande muraille, jusqu'à la dixième lune, qu'il se mit en marche par Pien-téou-koan pour passer le Hoang-ho ; de là il se rendit à Yu-lin, d'où il ne revint à Pé-king qu'à la deuxième lune de l'année suivante.

Pendant que ce prince s'occupait à chasser à la tête de son armée, les Tartares entrèrent dans le Chen-si sur la fin de la septième lune & ravagèrent les départements de Kou-yuen, de Lin-tao, de Kong-tchang, où ils mirent tout à feu & à sang : ils se retirèrent chargés de butin, emmenant avec eux un grand nombre de femmes & de jeunes gens.

1519. A peine l'empereur était-il arrivé à Pé-king, que Kiang-ping lui proposa d'aller à Nan-king, à Sou-tchéou & à Hang-tchéou, pour jouir à son retour de la promenade sur le Kiang & sur le Han. Ou-tsong accepta avidement cette partie de plaisir ; mais les mandarins des tribunaux témoins du mécontentement du peuple, & instruits que Tchu-chin-hao, prince de Ning, de la famille impériale, ne cherchait qu'une occasion de

se révolter, lui firent les représentations les plus vives. S'étant assemblés à ce sujet au palais, Lou-hoan, président du tribunal des Mandarins, qui était dans les intérêts du prince de Ning, essaya de les en empêcher. Malgré ce qu'il pût leur dire, ils adressèrent en corps le placet suivant :

« On publie que Votre Majesté entreprend les voyages qu'elle fait pour tenir ^{p.291} en respect les gouverneurs des provinces ; ce soin est digne d'elle, mais il ne devrait pas lui faire quitter l'auguste titre d'empereur, pour ne prendre que celui de sujet sous le nom de *grand général d'armée*. Si dans ces voyages elle vient à rencontrer quelque prince du premier ordre, ira-t-elle lui faire la cour comme tout général d'armée y est obligé suivant l'étiquette due à ce rang ? Depuis quinze ans que Votre Majesté habite avec l'impératrice son épouse, elle n'en a point de fils ; & ce défaut de postérité mâle a été, dans tous les temps, d'une conséquence extrême pour l'empire : les grands n'osent en parler, les petits ne l'ignorent pas, mais leur zèle ne saurait pénétrer jusqu'à Votre Majesté. Un prince de votre sang travaille sourdement à se faire un parti dans le Kiang-si pour vous enlever la couronne, & ceux qui approchent de votre auguste personne, n'ont pas le courage de l'en avertir. Ces lâches courtisans s'étudient à lui cacher ce qui pourrait lui faire de la peine, tandis que le salut de l'État & la fidélité qu'ils doivent à leur souverain, devraient leur faire sacrifier généreusement toute considération de leur fortune. Au lieu d'exciter Votre Majesté à faire des voyages si contraires à sa santé & à sa gloire, ne devraient-ils pas l'aider à pacifier les esprits & à pourvoir de bonne heure à assurer le trône dans son auguste famille ? La vérité & le zèle nous dictent ces remontrances ; nous mériterions, d'être punis si nous n'élevions pas la voix, en voyant notre maître en danger de se

perdre par le silence criminel de ceux que le devoir de leurs charges oblige de l'avertir.

A la lecture de ce placet, l'empereur ne fut plus maître de sa colère ; il ordonna à Kiang-ning de faire conduire six des principaux de ces mandarins dans les prisons des tribunaux, Tong-tchang & Si-tchang comme ^{p.292} soupçonnés de révolte ; il en condamna cent sept à rester à genoux pendant cinq jours de suite devant la première porte du palais. Trente autres furent arrêtés & mis dans les prisons publiques.

Le lendemain ce prince se repentit de sa précipitation : il fit élargir les six mandarins prisonniers, & commua leur peine en celle d'être à genoux devant la porte du palais avec les autres. Frappé de ce qu'ils disaient dans leur placet contre le prince de Ning, il consulta ses ministres, & principalement Yang-ting-ho, qui fut d'avis que, sous prétexte de féliciter ce prince sur l'anniversaire de sa naissance, on envoyât un des grands avec le vice-roi, le trésorier général & le juge criminel de la province pour l'arrêter & le faire conduire, sous une escorte sûre, à Pé-king. Lin-hoa, chargé de la commission, publia à son arrivée à Nan-tchang qu'il venait célébrer l'anniversaire du prince. Celui-ci, qui se sentait coupable, soupçonna qu'on avait des desseins contraires à sa liberté, & Lieou-yang-tching & Lieou-ki, deux licenciés qu'il avait engagés dans ses intérêts, l'ayant confirmé dans ses soupçons, ils concertèrent de prévenir la cour & de faire arrêter ses envoyés.

Le lendemain, jour de l'anniversaire de sa naissance, le prince fit mettre plusieurs centaines de soldats sous les armes. Lorsqu'il fut placé sur l'estrade qu'il avait fait élever pour recevoir l'hommage des mandarins, le vice-roi Sun-foui, qui était à leur tête, le salua suivant le cérémonial observé pour les princes du premier ordre. Le prince cherchant à le sonder, lui dit qu'il avait un ordre secret de l'impératrice mère de lever des troupes, pour protéger l'empire. Comme le vice-roi demandait qu'on lui montrât cet ordre, le prince lui répondit qu'il devait l'en croire sur sa parole, il ajouta que son dessein ^{p.293} était d'aller à

Nan-king, & qu'il comptait qu'il ne refuserait pas de le suivre. Sun-foui le regardant avec des yeux pleins de feu, répliqua qu'il n'y avait pas deux soleils au ciel, & qu'un sujet ne pouvait servir deux maîtres à la fois : le prince piqué de ce refus, ordonna à ses gens de le charger de chaînes. Cette violence effraya les autres mandarins ; le seul Hiu-koué, juge criminel, osa élever la voix, & lui demanda avec fermeté, si après s'être déclaré rebelle, il aurait la hardiesse de faire mourir Sun-foui, qui était un des grands de l'empire. S'adressant ensuite à ce vice-roi, il dit qu'il était inutile de faire aucune représentation au prince, dont le parti était pris depuis longtemps. Le prince le fit aussi arrêter, & ordonna de les mettre à mort l'un & l'autre hors de la porte Hoeï-min-men. Hiu-koué marcha au supplice avec intrépidité, ne cessant d'exhorter les soldats & le peuple à délivrer l'empire d'un rebelle indigne d'un rang qu'il déshonorait par un crime qui le conduirait à perdre honteusement la vie. Le peuple témoigna de l'indignation en voyant périr ces deux mandarins, victimes de leur fidélité. Le prince après avoir inutilement tenté de gagner les autres, les fit conduire dans les prisons au nombre de douze : deux d'entre eux se laissèrent mourir de faim.

Après cet éclat, le prince n'ayant plus rien à ménager, prit le titre d'empereur de la Chine, & voulut que les années de son règne fussent appelées Tching-té, comme celles de l'empereur régnant, mais avec des caractères différents, quoiqu'ayant le même son. Il fit Li-ssé-ché & Lieou-yang-tching ses ministres, & nomma Ouang-lun président du tribunal de la Guerre. Il envoya Lou-pé & Ouang-tchun rassembler des troupes, & donna ordre à Min-eul-ché-ssé & à Ou-ché-san, ^{p.294} chefs de bandits, de s'emparer de Nan-kang & de Kiéou-kiang, deux postes qui lui étaient nécessaires pour avoir le chemin de Nan-king libre.

Ouang-cheou-gin, commandant général des troupes du Kiang-si, était absent lorsque le prince leva le masque. Ce général était allé dans le Fou-kien éteindre un commencement de révolte ; mais étant revenu dans son département au bruit de celle du prince, il se mit en devoir de

rétablir la tranquillité dans ces quartiers, comme il avait fait dans le Fou-kien : cependant il y trouva plus de difficulté qu'il ne pensait. Tandis qu'il rassemblait à Ki-ngan les troupes de la province, le prince descendit sur des barques & entra avec soixante mille hommes, qu'il annonçait monter à cent mille, dans le lac Po-yang : côtoyant le Kiang, il prit terre près Ngan-king, dont il entreprit de se rendre maître. Tchang-ouen-kin, qui en était gouverneur, secondé par Yang-tsoui & Tsiao-ouen, fit serment de ne rendre la place qu'avec la vie, & lui opposa une vigoureuse résistance. S'étant voulu servir d'un certain Pan-pong, dont la famille tenait un rang distingué dans cette ville, pour engager les habitants à se donner à lui, il lui fit écrire une lettre à ses parents, Tsiao-ouen, entre les mains de qui elle tomba, la mit en pièces & en jeta les morceaux au pied des murailles, où Pan-pong s'était avancé dans le dessein d'exhorter ses compatriotes à se soumettre au prince, Le gouverneur fit faire sur lui une décharge de flèches qui l'obligea de s'éloigner, & fit arrêter sa famille, qui fut punie suivant la rigueur des lois contre les rebelles.

En même temps que l'empereur eut des nouvelles certaines de la révolte du prince de Ning, il découvrit que les eunuques Siao-king, Tsing-yong & Lu-min, ainsi que les ^{p.295} lieutenants-généraux Tsien-ning, Tsang-hien, & le président Lou-hoan étaient ses émissaires à la cour. Ils furent tous arrêtés & leurs biens confisqués Siao-king se rédima, moyennant vingt mille taëls qu'il donna à l'empereur ; Tsing-yong & Lou-hoan furent exilés sur les frontières : les autres moururent dans les prisons.

Les troupes du Kiang-si étant en état d'entrer en campagne, quelques officiers furent d'avis d'aller en droiture faire lever le siège de Ngan-king & de livrer bataille au prince ; mais le général Ouang-cheou-gin dit qu'il valait mieux le laisser morfondre devant cette place & s'attacher à reprendre Nan-tchang, afin de lui ôter toute retraite. En conséquence de ce plan Ouang-cheou-gin fit défiler vers cette dernière ville ses troupes, qu'il divisa en treize brigades, ayant chacune leur poste marqué autour

de la ville ; il leur distribua des échelles, & quatre jours après il fit escalader la place. Comme les assiégés ne s'attendaient point à un assaut général, les fortifications étaient mal gardées ; les assiégeants entrèrent sans beaucoup de résistance, & se saisirent des portes de la ville qu'ils ouvrirent à leurs troupes. Les habitants, qui ne favorisaient point cette révolte, se joignirent aux impériaux & tombèrent sur les rebelles, dont ils firent un grand carnage. Kong-tiao & Ouan-tsoui avec plus de mille des leurs, furent faits prisonniers ; le palais du prince fut réduit en cendres, & son trésor pillé. Cette expédition se passa sans causer aucun dommage aux habitants.

A la nouvelle du siège de Nan-tchang, le prince, malgré les représentations de Li-ssé-ché & de plusieurs autres de ses officiers qui insistaient à ce qu'il continuât celui de Ngan-king, avait fait rembarquer ses troupes pour aller à son secours. ^{p.296} Tchéou-gin informé de sa retraite & qu'il faisait marcher en avant vingt mille hommes, envoya Ou-ouen-ting, bon officier, avec une partie de ses troupes à leur rencontre. Les ennemis, qui avaient le vent en poupe, s'avancèrent tambour battant, & firent paraître une joie extrême lorsqu'ils aperçurent la flotte impériale, persuadés qu'ils marchaient à la victoire ; mais ils ne prirent pas assez de précautions. Ou-ouen-ting les mit entre deux feux, en faisant cacher dans une anse une partie de ses barques, sous les ordres de Yu-nghen. Les rebelles croyant n'avoir affaire qu'à ceux qui leur présentaient le front, allèrent à toutes voiles sur eux ; mais se voyant pris en queue par Yu-nghen, & en flanc par Su-lien & Tai-té-yu, ils ne songèrent qu'à fuir. De vingt mille hommes dont leur avant-garde était composée, deux mille périrent dans l'action, plus de dix mille se noyèrent en voulant se sauver, & un petit nombre échappa.

Le lendemain Ouang-cheou-gin qui joignit ses troupes victorieuses, apprenant que le prince était arrivé à Hoang-ché-ki, profita de la consternation où la déroute de son avant-garde l'avait mis pour l'aller attaquer. Ou-ouen-ting ayant rencontré les ennemis à Tsiao-ché, les

chargea sans attendre son général, & leur tua plus de deux mille hommes : le combat n'était pas fini lorsque Ouang-cheou-gin arriva fort à propos pour terminer cette guerre. Et tandis que le brave Ou-ouen-ting continuait de pousser les rebelles l'épée dans les reins, Ouang-cheou-gin, qui avait divisé sa flotte en plusieurs escadres, fit envelopper le prince de tous côtés ; ses gens, que la peur saisit, se défendirent cependant, mais sans ordre. Les femmes du prince, dont les barques furent séparées du reste de la flotte, se précipitèrent dans le fleuve, plutôt que de tomber entre les mains des impériaux. Le prince n'eut pas le même courage, il fut pris avec ^{p.297} son fils & presque tous ses officiers : plus de trente mille soldats se noyèrent ; trois mille furent faits prisonniers, & toutes les barques restèrent au pouvoir des vainqueurs. Jamais victoire ne fut plus complète ni plus décisive. Ouang-cheou-gin écrivit à l'empereur de dessus le champ de bataille ; ensuite il fit conduire le prince & les autres prisonniers à Nan-tchang. Les habitants de cette ville firent éclater leur joie de voir finir une guerre dont ils redoutaient les suites. Arrivé à Nan-tchang, le prince demanda à Ouang-cheou-gin s'il n'y aurait pas moyen de lui sauver la vie, en se contentant de le priver de toutes ses prérogatives & dignités, & de le réduire au rang du peuple. Ce général fut indigné de la bassesse de ses sentiments.

Au commencement de la huitième lune, l'empereur n'ayant point encore appris la victoire remportée à Tsiao-ché, avait résolu d'aller à Nan-king pour veiller de plus près sur les opérations de cette guerre ; mais peu de jours après, le courrier étant arrivé, il différa ce voyage jusqu'à la neuvième lune, qu'il se rendit à cette cour, où il donna ordre d'amener le prince de Ning & les autres prisonniers. Des partisans secrets du prince rebelle tâchèrent d'affaiblir le mérite des belles actions du général Ouang-chéou-gin ; mais les ministres d'État & la plupart des grands, instruits de la vérité, sollicitèrent pour lui la vice-royauté du Kiang-si, qu'il obtint. Ou-ouen-ting fut nommé juge criminel de la même province ; Hing-fun, trésorier-général, & ceux qui s'étaient distingués dans cette guerre furent récompensés à proportion de leurs services.

Histoire générale de la Chine

L'empereur passa à Nan-king les fêtes du commencement de la quinzième année de son règne, & resta jusqu'à la dixième lune dans le Kiang-nan, sans s'embarrasser, plus que par le ^{p.298} passé, des soins du gouvernement. Il partit à la même lune, pour retourner à Pé-king, emmenant avec lui le prince & les autres prisonniers, dont il n'avait point encore déterminé le sort, par son indolence naturelle & son éloignement pour les affaires ; mais à la douzième lune, les ministres d'État le pressèrent de les juger : **1520.** comme ils avaient tous été pris les armes à la main, ils furent condamnés à mort & exécutés au milieu des rues ; leurs corps furent jetés à la voierie ; cependant l'empereur permit qu'on leur donnât la sépulture.

1521. L'année suivante, à la première lune, Ou-tsong tomba malade, & mourut le quatorze de la troisième lune, sans laisser de postérité & sans s'être choisi un successeur. L'impératrice Tchang-chi, dans la crainte que Kiang-ping, qui était absent, ne s'opposât au choix qu'elle voulait faire, de concert avec les ministres d'État, appela au trône Tchu-yuen-tsong, l'aîné des fils du prince de Hien, le second des enfants de l'empereur Hien-tsong : quoiqu'il ne fût point à la cour, elle le fit proclamer sous le nom de Chi-tsong, & on publia que l'empereur défunt l'avait désigné son héritier.

@

CHI-TSONG

@

Chi-tsong, ne la huitième lune de l'an 1507, était alors à Ngan-lo-tchéou dans la principauté de son père ; l'impératrice lui dépêcha Oueï-pin, son premier eunuque, Tchang-holing, prince du troisième ordre, Tsiao-yuen, grand maître de la maison de l'empereur, Léang-tchu, ministre d'État, & Mao-teng président du tribunal des Rites, pour l'inviter à venir prendre possession du trône. Quelque agréable que dût lui être cette nouvelle, il ne put quitter la princesse Tsiang-feï, ^{p.299} sa mère, sans verser des larmes. Au moment de leur séparation, elle lui dit :

— Mon fils, vous allez vous charger d'un pesant fardeau ; n'oubliez jamais ce peu de paroles que vous dit votre mère, & respectez-les.

Le jeune prince lui témoigna par son attendrissement combien il en était pénétré.

Après vingt-un jours de marche depuis son départ de Ngan-lo-tchéou, le nouvel empereur arriva à Lang-hiang-hien, à soixante-dix ly de Pé-king, & se rendit de bonne heure le lendemain, vingt-deux de la quatrième lune, accompagné des princes & des grands, à la porte de Taming-men, par où il fit son entrée dans cette capitale. Le même jour il prit possession du trône, & accorda un pardon général : il déclara que les années de son règne s'appelleraient Kia-tsing, & que l'année suivante serait la première. Deux jours après il fit partir quelques grands pour Ngan-lo-tchéou, chargés d'inviter la princesse sa mère à venir à Pé-king.

En même temps que l'impératrice envoyait chercher le jeune prince de Hien pour le mettre sur le trône, elle donna des ordres d'arrêter Kiang-ping, & de l'amener à Pé-king dans les prisons des criminels qui avaient mérité la mort. On lui trouva, suivant l'état de ses biens qui furent confisqués, soixante-dix caissons en or, deux mille deux cents

caissons en argent, cinq cent dix coffres remplis d'or & d'argent mêlé, quatre cents grands plats d'or & d'argent, quantité de pièces de soie de la première qualité, des perles, des pierres précieuses de toutes sortes, & une infinité de bijoux de grand prix. Comme ses concussions & ses injustices étaient connues de tout le monde, son procès fut bientôt terminé : il fut condamné à perdre la vie au milieu des rues, & avec lui, plusieurs dizaines de personnes qui avaient eu part à ses déprédations.

p.300 A la sixième lune, tous les mandarins que Ou-tsong avait fait mettre en prison, ou destitués de leurs emplois, furent rétablis, excepté ceux qui avaient été exilés ou cassés pour crimes par eux commis.

L'année **1522**, première de Kia-tsing, le Tartare Mansour s'avança, à la tête de deux mille chevaux, vers Kan-tchéou, qu'il investit. Tchinkieou-tchéou, gouverneur de la province, ayant rassemblé ses troupes pour lui donner la chasse, le Tartare leva le siège & alla attaquer Soutchéou. Les Chinois le joignirent devant cette dernière place, & il y eut entre eux une action, dans laquelle il perdit Hotchéatchiting son général : sa déroute fut si complète, qu'il fit courir le bruit que lui-même avait été tué, afin qu'on ne le poursuivît pas : cette ruse lui réussit.

A la nouvelle de l'incursion de Mansour, la cour envoya Kin-hien-min, président du tribunal de la Guerre, commander l'armée destinée contre lui. Ce nouveau général, de concert avec Tchinkieou, jugea qu'il était nécessaire d'empêcher les étrangers d'entrer en Chine, même ceux qui seraient chargés d'apporter les tributs de leurs provinces, parce qu'ils avaient appris que Mansour, qu'on avait dit mort, n'avait pas même été blessé. Peu de jours après, ces deux généraux eurent des avis certains qu'il avait repris le chemin de la Tartarie avec Yépoula, qui lui amenait du renfort.

A la deuxième lune, vingt mille Tartares Ortous entrèrent sur les terres de Kou-yuen, de Léang-tchéou & de King-tchéou, d'où après avoir tué plus de dix mille hommes, ils se retirèrent paisiblement chargés de butin, sans qu'on osât les poursuivre. Les Tartares s'étaient rendus

formidables à la Chine, surtout depuis que Mao-li-haï, la sixième année de Yng-tsong, ^{p.301} avait pénétré dans le même territoire : ce chef de horde, excité par Holotchu & Monko, ennemis de Po-haï qui en était en possession, avait passé le Hoang-ho & était allé attaquer Po-haï, qu'il tua. Il fit reconnaître kohan, Touï frère de Siao-ouang-tsé. Ces trois confédérés trouvant le pays abondant en pâturages & fertilisé par les eaux, s'en emparèrent à la tête de leur horde, dans le dessein de s'y fixer, & ils envoyèrent prêter hommage à la cour impériale. Cette contrée a plus de mille ly est-ouest, depuis Pien-teou-koan du Chen-si jusqu'à Ning-hia : au sud elle touche à la grande muraille, & au nord le Hoang-ho l'arrose l'espace de plus de huit cent ly. Sous la dynastie des Tchéou, elle s'appelait Sou-fang ; sous les Tcin, Ho-nan à cause de sa position au midi de ce fleuve ; enfin sous les Han, Ting-chun. Hélien-popo & Tchao-yuen-hao l'érigèrent en royaume.

La quatrième année de Hien-tsong (l'an 1469), Kiao-koulouan ayant ouï parler de la fertilité de ce pays & de la bonté de ses eaux, fut tenté de s'y aller établir. Réveillant une ancienne querelle qu'il avait eue avec Holo-tchu, il commença par gagner sa horde ; partant ensuite le Hoang-ho il tua Holo-tchu & s'empara de ses États : & afin de s'affermir dans sa nouvelle conquête, il fit alliance avec Manloutou & fixa sa résidence dans ce pays, qu'on appelait alors Ho-tao.

Siao-ouang-tsé avait eu trois fils, Horlun, Hotchu & Mankoantchin : Yé-poula, leur gouverneur, que Mansour rencontra à son retour en Tartarie, mécontent de servir ces princes, tua Horlun ; & ayant passé le Hoang-ho il alla camper auprès du Si-haï, où il commença à s'élever.

Horlun laissa deux fils au berceau, Poutchi & Tsiming. ^{p.302} Hotchu prit le titre de Siao-ouang-tsé mais la mort l'enleva peu de temps après. Sa horde lui donna pour successeur Poutchi, son neveu, qui prit le nom de Yeué-han. Ce nouveau chef divisa sa horde en cinq campements, dont il occupait le centre ; les Kamti, les Hanho & les Estien étaient postés à l'est.

Histoire générale de la Chine

La horde Kamti était encore sous-divisée en trois campements près des eaux du Man-hoei-ouang ; les Hanho, également en trois bandes avec les Estien, occupaient les bords du Monko-poulan & du Kotouti. Tous ces campements ne faisaient que soixante mille hommes. Poutchi avait pour voisins à l'ouest les Ynchaopoa, les Ortous & les Mankoantien : la première de ces hordes avait dix campements, auparavant gouvernés par Yépoula ; mais lorsque leur chef se retira du côté du Si-haï, ils se dissipèrent pour la plupart ; les seuls Halatien se maintinrent dans leur poste. La horde Ortous avait sept campements, qui sous le gouvernement de Kisiang furent réduits à quatre, & ne montaient qu'à soixante-dix mille hommes la horde Mankoantien avait six campements, commandés par Yenta. Au sud, Poutchi avait les hordes Halatien & Halien : la première, qui comptait trente mille hommes, était campée auprès des eaux du Pata-hannai ; la seconde, composée de deux mille hommes, n'avait comme l'autre qu'un seul campement. Le séjour ordinaire de Poutchi était hors des limites de Suen-hoa-fou & de Taï-tong ; il avait au nord la horde Ouolanhan, autrefois soumise au Siao-ouang-tsé. Les Ouala, à l'ouest de tous ces Tartares, étaient ennemis perpétuels des mahométans de Turfan, & pouvaient mettre sur pied jusqu'à cinquante mille hommes.

Quoique ces hordes n'eussent aucune demeure fixe, & qu'elles en changeaient souvent, par rapport aux eaux & aux pâturages, elle ne s'écartaient jamais des limites qu'elles s'étaient ^{p.303} assignées, & ne se confondaient point les unes avec les autres. **1523.** La première année du règne de Chi-tsong, elles se réunirent pour faire des courses sur les frontières de la Chine.

Le jeune empereur, peu disposé à s'appliquer aux soins du gouvernement, & infatué dès son enfance des sectes des ho-chang & des tao-ssé, ne s'occupait qu'à chercher le secret de l'immortalité, dont le flattaient quelques eunuques imbus de ces superstitions ; & afin de l'entretenir dans ces rêveries, ils l'engagèrent à faire apprendre à dix à

douze de leurs camarades les pratiques mystérieuses de ces deux sectes, pour les répéter auprès des femmes de l'intérieur du palais. Les grands, affligés de le voir donner dans ces absurdités, lui firent présenter, par le ministre d'État Yang-ting-ho, une supplique pour obtenir la destruction des ho-chang & des tao-ssé. Chi-tsong, après avoir lu leur placet & en avoir conféré avec les eunuques, le renvoya à ses auteurs sans y faire d'autre réponse.

A la première lune de l'an **1524**, il y eut une conjonction des cinq planètes dans la constellation *Yng-ché*. Cette même année, le vice-roi de Tai-tong cherchant à se précautionner contre les Tartares, voulut transporter cinq cents familles de soldats dans des postes de conséquence. Ayant fait assembler deux mille cinq cents soldats hors des murs, afin de choisir, il leur signifia ses intentions ; mais ils firent connaître clairement qu'ils étaient peu disposés à obéir. Kia-kien, officier général, qui s'était joint au vice-roi pour faire ce choix, voulut prendre un ton & menaça de faire pendre le premier qui oserait résister : alors ces deux mille cinq cents hommes, comme s'ils se fussent donné le mot, se jetèrent sur lui & le mirent en pièces : le vice-roi rentra prudemment dans la ville pour s'y mettre en sûreté. Les mutins campèrent le reste du jour ^{p.304} auprès de la montagne Tsiao-chan, & ayant élu pour chefs Kouo-kien & Lieou-tchong, ils allèrent la même nuit mettre le feu à une des portes de la ville, où, étant entrés tumultuairement, ils brisèrent les portes des prisons & rendirent la liberté à tous les prisonniers, qui se joignirent à eux ; de là marchant au palais du vice-roi, ils y mirent le feu. Le vice-roi, à la tête de ses gardes, ayant voulu s'opposer à leur violence, fut massacré avec eux : peu satisfaits de cette vengeance, ils dispersèrent ses membres çà & là dans les rues.

Kiang-hoan, lieutenant-général de la province, qui avait pris la fuite avec Ouang-meou son lieutenant, informa la cour de cette sédition. On envoya contre eux Tsai-tien-yeou, avec la qualité de vice-roi & des forces suffisantes : les rebelles, instruits de sa marche, pillèrent la ville &

en sortirent pour être plus en état d'obtenir des conditions, ou de prendre un parti suivant les circonstances. Le nouveau vice-roi leur fit dire que s'ils voulaient rentrer dans le devoir, il promettait d'obtenir pour eux un pardon du passé. Ils répondirent qu'ils quitteraient les armes aussitôt qu'ils seraient assurés de leur grâce : elle ne vint point ; la cour ne voulait pas l'accorder sans punir les plus séditieux : ainsi, persuadés qu'ils n'en obtiendraient aucune, ils se mirent à piller les bourgs & les villages voisins, de sorte qu'il fallut aller contre eux à force ouverte. Cette guerre dura tout le reste de cette année & **1525**. le commencement de la suivante ; mais Kouo-kien & Lieou-tchong, leurs chefs, ayant été pris & exécutés, ils ne se défendirent plus que faiblement : alors Tsai-tien-yeou fit publier leur grâce, à condition qu'ils livreraient les autres chefs. Quarante furent arrêtés ; le vice-roi les fit mourir, & renvoya les autres dans les postes qu'ils occupaient avant leur révolte.

p.305 Cette même année on apprit que Yamoulan de Turfan s'était de nouveau emparé de Hami & que le peuple de cette ville s'était retiré partie à Cha-tchéou, partie à Sou-tchéou. La cour se contenta de faire faire des reproches à cet officier, & de l'engager à ne pas renouveler la guerre.

1526. Quoique l'empereur eût atteint sa vingtième année, il ne paraissait cependant pas se disposer à prendre les rênes du gouvernement : il montrait d'autres inclinations & d'autres goûts ; la poésie surtout le charmait si fort, qu'il était presque continuellement occupé à lire ou à composer des vers. Les grands crurent qu'il était de leur devoir de lui faire là-dessus des représentations. Ce prince leur répondit qu'il était satisfait de leur zèle & de leur fidélité, mais que son goût pour la poésie ne l'empêcherait point de vaquer aux soins de l'administration, & qu'il se ferait toujours un plaisir de les consulter sur les affaires essentielles & épineuses.

L'an **1527**, sixième de son règne, les choses recommencèrent à se brouiller dans le royaume de Ngan-nan. Li-li, après s'être accommodé avec la Chine, avait régné paisiblement & laissé, après sa mort, ses États à Li-ling, son fils : celui-ci eut pour successeur Li-sun, le second de ses fils. Li-tsong l'aîné, mécontent de se voir privé d'une couronne qu'il prétendait lui appartenir, se fit un parti, tua son frère & se fit reconnaître roi de Ngan-nan ; mais Tiaopanyalantchang, gouverneur de Lao-koua, ayant amené huit cents hommes à Li-cheou-yu de la famille royale, ils allèrent ensemble surprendre Li-tsong, qu'ils tuèrent, & mirent sur le trône Li-hao, frère puîné de Li-sun. A la mort de Li-hao, Li-hoeï, son fils, lui succéda, & transmit le sceptre à Li-king ; celui-ci étant mort avant que d'avoir obtenu l'agrément de la cour impériale, laissa la ^{p.306} couronne à Li-y son cadet, encore jeune, lequel périt d'une chute. Li-kouang, de la famille royale, fit monter sur le trône Li-tchéou ; mais comme celui-ci était haï du peuple, on refusa de le reconnaître, & les opposants, excités par Mou-teng-yong, un des grands du premier ordre, le tuèrent, & élurent à sa place Li-hoé. Mou-teng-yong n'avait soulevé le peuple contre Li-tchéou, que pour se frayer le chemin du trône. Dans les troubles que cette révolution causa, il parut plus zélé que personne pour les intérêts du prince qu'il venait d'élever ; c'était pour mieux couvrir sa perfidie, car peu de temps après il le fit mourir, & lui substitua Li-kouang. Cette sixième année de Kia-tsing, il fit mourir Li-kouang, & se fit déclarer roi de Ngan-nan ; & afin de jouir des avantages de la royauté, sans en avoir les embarras, il fit proclamer empereur Mou-fang-yng, son fils, & prit pour lui-même le titre de Taï-chang-hoang-ti. Ces changements occasionnèrent dans ce royaume de grands troubles, que la cour impériale vit d'un œil indifférent : cependant, quelques années après, elle prit le parti de soutenir la famille de Li-hoeï sur le trône.

L'an **1528**, septième de Kia-tsing, il y eut une sécheresse extrême dans le Pé-tché-li, le Chan-tong, le Ho-nan, le Chan-si & le Chen-si. L'empereur ordonna aux grands de délibérer sur les moyens de secourir promptement ces provinces.

Histoire générale de la Chine

A la douzième lune, Yamoulan de Turfan, qui, quelques années auparavant, s'était emparé de Hami, se donna à la Chine, dont il était originaire : les Turfan, dans une de leurs courses, l'avaient enlevé fort jeune, & comme il montra beaucoup de bravoure & de capacité, Mansour lui donna du commandement ; c'était celui de ses officiers sur lequel il comptait le plus. Mansour, piqué de ce que le peuple de Hami, qui avait p.307 abandonné son pays, avait été reçu à Cha-tchéou & à Sou-tchéou, envoya Yamoulan & Tiémoukotoupa contre ces deux villes, avec menaces de les faire mourir l'un & l'autre à leur retour, s'ils ne réussissaient pas. Yamoulan, qui connaissait l'emportement & la sévérité de Mansour, craignit qu'il n'en vînt aux effets, & crut devoir le prévenir. Prenant avec lui deux mille tentes de Samarcande, & environ dix mille hommes, il vint se donner aux officiers de Sou-tchéou, qui lui assignèrent pour demeure la montagne Pé-tching-chan.

A la nouvelle de sa défection, Mansour, renonçant au dessein de faire la guerre à la Chine, envoya en tribut à l'empereur un lion qu'il avait élevé, & offrit de rendre Hami avec toutes ses dépendances, ainsi que les hommes & les bestiaux qu'il avait enlevés ; mais il demandait qu'on lui livrât Yamoulan. Ouang-kiong, commandant sur les frontières du Chen-si, fit passer à la cour son placet, qu'il accompagna d'un mémoire, dans lequel il proposait d'envoyer à Hami Mirma-hémou, fils de Chépayenta, & de permettre à ceux qui étaient sortis de cette ville d'y retourner ; il ajoutait encore qu'il était à propos d'obliger la horde Toupa-sié-mouko, composée de cinq mille quatre cents hommes, celle de Kiaoki-poula, & les autres du pays de Hami, qui s'étaient mises sous la protection de la Chine, de retourner à leurs campements, & qu'on ne devait point hésiter de donner satisfaction à Mansour, en lui remettant Yamoulan. Le tribunal de la Guerre, à qui la décision de cette affaire fut renvoyée, se trouva partagé d'avis. Les uns voulaient qu'on ne se mêlât point de querelles étrangères, & qu'on livrât Yamoulan : d'autres disaient qu'il était de la dignité de l'empire de soutenir ceux qui s'étaient mis sous sa protection, & que Yamoulan & sa horde devaient être regardés p.308 comme sujets

de la Chine, & non comme des rebelles : l'empereur décida en faveur de Yamoulan.

Les Tartares du nord de la Chine l'inquiétaient bien plus que ceux de Turfan. Kisiang & Yenta, fils de Hotchu, s'étaient rendus si formidables, qu'ils ne reconnaissaient presque plus l'autorité du Siao-ouang-tsé quoiqu'ils le traitassent toujours comme leur maître. Kisiang avait choisi pour sa demeure le pays de Hotao ou des Ortous, qui est entouré de trois côtés par le Hoang-ho, & il avait établi son camp au milieu. Yenta, maître du pays de Kai-yuen & de Chang-tou qui avait plus de cent mille hommes prêts à monter à cheval, se rendit si redoutable, que les huit campements de Man-koan-tien à soumirent à lui.

A la dixième lune de l'an **1529**, Yenta, à la tête d'un corps de cavalerie, entra sur les terres du département de Tai-tong où il fit un riche butin.

A la cinquième lune de l'an **1530**, il passa le Hoang-ho, & alla avec Kisiang ravager le pays de Ning-hia : ensuite, repassant ce fleuve, ils dévastèrent le territoire de Suen-hoa-fou, qu'ils parcoururent avec tant de célérité, que les troupes impériales ne purent les atteindre.

Mansour, mécontent de ce qu'on ne lui renvoyait point Yamoulan, voulut cependant, avant que de prendre un dernier parti, tenter encore une fois la voie de négociation : il envoya à l'empereur, sous le nom de tribut, des présents de choses rares qu'il savait lui faire plaisir, & joignit à ces présents un placet, par lequel il redemandait, avec plus d'instances, Yamoulan. Dans ces entrefaites, les Ouala, ennemi des Turfan, lui déclarèrent la guerre, & s'emparèrent d'une partie de son pays : obligé de faire diversion pour défendre ses États, il ne ^{p.309} songea plus à insister sur ce qu'on lui livrât Yamoulan, ni à inquiéter Hami. La cour impériale reçut son tribut, & lui fit dire qu'à l'avenir il suffirait de l'envoyer tous les trois ans, ou même tous les cinq ans ; mais elle ne fit aucune mention de Yamoulan.

Histoire générale de la Chine

Du côté du midi, Li-ning, fils de Li-hoé, roi de Ngan-nan, à qui Mou-teng-yong avait enlevé le trône, soutenu par les Lao-koua, se fit proclamer roi de Ngan-nan : il mit sur pied des troupes, & se joignit aux Lao-koua, avec lesquels, formant une armée de près de deux cent mille hommes, il alla chercher Mou-teng-yong, qu'il défit & obligea de fuir ; celui-ci s'étant réfugié auprès de Kouo-lao, son allié, qui réunit ses forces aux siennes, revint attaquer Li-ning, qu'il battit à son tour. La reine Chou-pao, femme de Li-ning, tomba entre leurs mains, & ils le serrèrent lui-même de si près, qu'ils le contraignirent de se réfugier chez les Lao-koua : Mou-teng-yong se fit reconnaître de nouveau roi de Ngan-nan.

D'un autre côté les Tartares n'avaient jamais tant inquiété les frontières de la Chine que le fit Yenta : il fut toute l'année **1531** en mouvement & à la troisième lune il commença ses courses dans le territoire de Taï-tong. A la huitième & à la neuvième il désola les limites du Chen-si ; à la dixième & à la onzième il rentra dans le Chan-si, & commit partout les plus affreux ravages en tuant beaucoup de monde.

A la septième lune de l'an **1532**, il parut à la constellation *Tsin*, du côté de l'orient, une comète, dont la direction était au nord. A l'occasion de ce phénomène, plusieurs placets furent présentés à l'empereur pour l'exhorter à se corriger sur divers points ; mais ces remontrances n'aboutirent qu'à l'indisposer contre leurs auteurs & à les faire casser de leurs emplois.

^{p.310} La huitième lune de l'an **1533** fut marquée par la naissance d'un prince, qui causa une joie infinie à l'empereur & à tout l'empire. Il se fit à cette occasion des réjouissances extraordinaires. La reine Fang-chi, sa mère, qui avait le titre de *té-feï*, fut déclarée impératrice à la première lune de l'an **1534**, treizième du règne de Chi-tsong, qui fit descendre de ce rang l'impératrice Tchang-chi, son épouse légitime.

L'an **1535**, l'impératrice douairière mourut : comme elle avait procuré le trône à l'empereur régnant, il lui fit faire de magnifiques obsèques.

A la troisième lune de l'an **1536**, Chi-tsong fit une partie de chasse du côté de la montagne Tien-cheou, lieu de la sépulture de la dynastie des Ming, où après avoir fait à ses prédécesseurs les cérémonies d'usage, il revint à la cour à la quatrième lune. Il fit un second voyage à la neuvième lune, pour les cérémonies de l'automne, & y séjourna peu de temps.

A la dixième lune de l'an **1537**, onzième de Kia-tsing, la nouvelle impératrice accoucha d'un second prince, & à la première lune de l'année suivante **1538**, la princesse Tou-chi en donna aussi un, qui faisait le troisième. Ce dernier succéda à son père, & fut connu sous le nom de Mou-tsong,

A la quatrième lune de cette même année, Tching-oueï-leao, envoyé de Ngan-nan, vint à Pé-king demander du secours contre le rebelle Mou-teng-yong, en faveur de Li-ning, qui avait été contraint de se réfugier dans un angle près de la mer. Cet envoyé s'était lui-même embarqué, avec ses dix compagnons, à Tchín-tching, sur des vaisseaux marchands, & avait abordé à Canton : ce voyage avait duré deux ans. L'empereur ordonna aux tribunaux des mandarins & des rites d'examiner cet envoyé & sa fuite, & en même temps il fit expédier des ^{p.311} ordres aux vice-rois & aux inspecteurs des provinces de Yun-nan & Kouang-tong de s'informer de cette révolte, & de lui en faire leur rapport.

Mou-fang-yng, fils de Mou-teng-yong, averti des informations que l'empereur faisait faire, chercha à prévenir, en faveur de son père, Mou-tchao-fou vice-roi du Yun-nan ; il lui fit dire que son père, en considération de ses services, avait été appelé au trône par le suffrage des grands & de la nation, parce qu'il ne restait plus personne de la famille royale, & que Li-ning, en se disant fils de Li-hoé était un imposteur, puisqu'il était notoire qu'il était fils de Yen-tou, Le vice-roi, instruit de la vérité, feignit d'ajouter foi à ce que Fan-tching-y, l'officier de Mou-fong-yng lui disait : il le fit partir pour la cour impériale, afin d'y être confronté avec l'envoyé de Li-ning. On les écouta tous deux : Fan-

tching-y fit assez connaître, par son embarras & ses réponses, que le parti de Mou-teng-yong était insoutenable ; ainsi l'empereur résolut de lui faire la guerre, & envoya en conséquence des ordres aux vice-rois de Yun-nan & de Kouang-tong d'assembler deux cent mille hommes. Mou-teng-yong, effrayé de ces préparatifs, offrit de se soumettre. **1539.** Hoang-koan, président du tribunal des Rites, & Tchang-tchi du tribunal des Han-lin, eurent ordre de se rendre dans le Ngan-nan, pour obliger Mou-teng-yong à restituer à Li-ning, fils du roi Li-hoé, un trône qu'il avait usurpé. A peine furent-ils partis, qu'on apprit que Mou-teng-yong n'avait fait cette démarche que pour gagner du temps, & se mettre en état de résister aux impériaux. L'empereur rappela ses deux envoyés, & donna ordre de continuer à mettre les troupes sur pied.

Chi-tsong, adonné à la secte des ho-chang & surtout à celle des tao-ssé, qui lui promettaient l'immortalité, voulut, p.312 afin d'avoir plus le temps de se livrer à leurs pratiques superstitieuses, remettre les rênes du gouvernement, pendant un an ou deux, entre les mains de son second fils, encore enfant, qu'il avait nommé prince héritier à la première lune de cette année. Ayant annoncé aux grands ses intentions, en leur promettant de reprendre le gouvernail, ils lui présentèrent en corps un placet, dans lequel ils lui citaient l'exemple de Yao, de Chun, de Tching-tang & de Ou-ouang, qui ne s'étaient jamais occupés de cette recherche chimérique ; ils lui disaient encore que Confucius donnait à Lao-tsé, chef des tao-ssé, le surnom de dragon, dans la supposition que cet animal ne meurt point ; mais que ce sage aurait lui-même cherché le secret de se rendre immortel, s'il l'avait regardé comme possible, & que ne l'ayant pas fait, c'était une folie de prétendre surpasser en connaissances & en habileté cet ancien philosophe. L'empereur, choqué de la hardiesse des remontrances, donna ordre de conduire, dans les prisons des criminels qui avaient mérité la mort, Yang-tsu, pour avoir porté la parole : cependant il n'abandonna pas le soin des affaires comme il y paraissait décidé.

1540. Mao-pé-ouen, qui commandait les troupes destinées contre les rebelles du Ngan-nan, les ayant assemblées dans le Yun-nan au nombre de cent cinquante mille, en forma plusieurs divisions de quatorze mille hommes chacune, s'en réservant trente mille pour soutenir celles qui en auraient besoin ; mais avant que de se mettre en campagne, il fit publier que ceux qui amèneraient Mou-teng-yong & Mou-fang-yng, son fils, prisonniers, auraient pour récompense vingt mille taëls d'or & une des premières charges de l'État ; que si ces deux rebelles se repentaient & venaient d'eux-mêmes se soumettre, il leur ^{p.313} promettait de ne pas les faire mourir. Mou-teng-yong, saisi de crainte, confia à Mou-fou-haï, son petit-fils, le gouvernement de Ngan-nan, & partit le trois de la onzième lune avec son fils, Mou-ouen-ming son neveu, Yuen-ju-koué un des grands de ce royaume, & plus de quarante personnes, pour venir trouver le général chinois : étant arrivés à la porte du camp des impériaux, ils se mirent dans une posture suppliante, tenant entre leurs mains l'acte de leur soumission. Mao-pé-ouen, après avoir éclairci les motifs de leur révolte & constaté les droits de Li-ning au trône de Ngan-nan leur pardonna suivant le pouvoir qu'il en avait de la cour, & les renvoya dans leur pays attendre les derniers ordres de l'empereur ; il retint seulement Mou-ouen-ming, qu'il envoya à la cour plaider la cause de son oncle.

1541. Elle décida que Mou-teng-yong n'avait aucun droit à la couronne de Ngan-nan : cependant, fut les assurances qu'il donna de rester dans la soumission, on lui accorda, & à son fils, la place de grand-général du royaume, laquelle serait héréditaire dans sa famille à titre de mandarinat du second ordre, à condition que tous les trois ans le titulaire viendrait à la cour rendre hommage. Elle détermina encore que Li-ning, étant de la famille royale, serait reconnu roi de Ngan-nan, & qu'il maintiendrait Mou-teng-yong & ses descendants dans la possession de sa charge.

Durant ces troubles les Tartares ne cessaient d'inquiéter les frontières. Dès l'année précédente, Yenta, Kilo, Kisiang & d'autres chefs avaient formé une ligue pour pénétrer en Chine à la tête de douze hordes : ils y vinrent en effet, & tuèrent beaucoup de monde avant qu'on

pût les repousser. Pé-tsio les battit à Chouï-eul-ting ; le lieutenant-général Yun-tchang, après les avoir aussi battus à Lien-yun-pao, les chassa hors des limites.

p.314 A la huitième lune, un ho-chang chinois, pour se venger des mandarins des frontières qui l'avaient humilié, offrit à Yenta & à Kisiang de les introduire en Chine. Il les conduisit d'abord dans le territoire de Taï-tong, d'où prenant le chemin de Taï-yuen, ils allèrent par Yen-men, forcer le passage de Ling-ou-koan, & parcourant ensuite le pays de Fen-tchéou, de Ouen-choui, de Tsing-yuen & d'autres places du Chan-si, ils y mirent tout à feu & à sang ; mais sur les avis que le vice-roi de la province assemblait des troupes pour marcher contre eux, ils se retirèrent chargés de butin. Le succès de cette course les fit revenir peu de temps après dans la même province ; ils allèrent jusqu'aux portes de Taï-yuen, & emportèrent autant de richesses que la première fois.

L'an **1542**, vingt-unième de Kia-ting, Yenta rentra en Chine, tandis que Kisiang y pénétrait d'un autre côté. Ce dernier s'abandonna si fort à la débauche, qu'il ruina sa santé, & mourut, laissant plusieurs enfants qui se partagèrent les biens qu'il possédait dans le pays de Ho-tao. Sa mort rendit Yenta un des plus puissants d'entre les Tartares. Hoangtaïki, un des fils de Kisiang, aimé des troupes, se chargea de faire transporter le corps de son père dans sa patrie. Après ses obsèques, Yenta, Tsingtaïki, Tchéoula & Hahalahan, chacun à la tête de vingt à trente mille hommes, entrèrent sur le territoire de Taï tong ; ils forcèrent le passage de Yen-men, & pillèrent de nouveau le département de Taï-yuen. Ces fréquentes incursions désolaient le Chan-si. Les mandarins, animés contre Yenta, promirent à celui qui apporterait sa tête jusqu'à mille taëls & un mandarinat du troisième ordre : personne n'osa tenter l'aventure.

Yenta, sans être épouvanté de cette menace, rentra avec une p.315 nombreuse armée dans le département de Taï-yuen, & vint camper sur les bords du Fen-choui, d'où il faisait des courses sur les terres de Loungan, de Ping-yang & des autres villes de cette province. La cour envoya

ordre au général Tsiao-pong de marcher contre lui avec les garnisons du Chan-tong & du Ho-nan ; mais les troupes de ces deux provinces ayant chacune leur camp séparé & sans subordination, n'avaient pris aucune précaution pour se secourir mutuellement : Yenta, en habile capitaine, profita de cette faute, & gagnant la route des montagnes, qu'on avait cru jusque-là impraticable, il fondit à l'improviste sur ces deux camps, qu'il força l'un après l'autre. Tchang-chi-tchong, environné d'ennemis & ayant son cheval tué, soutint presque seul les efforts des Tartares : quoique couvert de blessures, il animait encore les siens ; mais affaibli par la perte de son sang, il tomba mort, & dès lors tout plia devant les Tartares. Leur victoire fut complète.

Yenta, maître de la campagne, parcourut la plus grande partie de la province, où il commit des désordres affreux. On comptait trente-huit tchéou ou hien d'où il avait enlevé plus de deux cent mille hommes ou femmes : indépendamment de l'or qu'il emporta, deux millions de bœufs, de chevaux, de moutons & d'autres bestiaux furent la proie de son brigandage. Content de ce riche butin, il retourna dans son pays, où il se tint tranquille l'année suivante.

A la neuvième lune de l'an **1544**, vingt-troisième de Kia-tsing, ce Tartare s'approcha de Taï-tong, la porte la plus ordinaire par où il entrait en Chine. Ayant trouvé Tsiao-pong en disposition de le bien recevoir, il rebroussa chemin ; mais à la dixième lune il rentra par Suen-hoa-fou, dont il força le passage : ensuite ayant passé le fort de Tsé-king-koan, il se ^{p.316} répandit dans le Pé-tché-li, portant partout & jusques dans Pé-king même, la terreur & l'alarme.. Après avoir pillé & ravagé à son ordinaire, tout ce qui se trouva sur son passage, il reprit le chemin de la Tartarie. Le général Tsiao-pong & le vice-roi Tchu-fang furent mis en prison & leurs biens confisqués, pour ne s'être pas opposés à ses hostilités.

L'an **1545**, à la cinquième lune, Tchu-yn-yao, dont la débauche & les vices étaient à leur comble, ne pouvant souffrir les réprimandes du

prince de Tchou son père, fut assez dénaturé pour l'assassiner lui-même. L'empereur le punit de ce parricide affreux, en le faisant exécuter au milieu des rues.

1546. L'année suivante, Chi-tsong, plus enthousiaste que jamais de la doctrine des tao-ssé, éleva en dignité Tao-tchong-ouen de cette secte dans l'espérance d'obtenir de lui le secret de l'immortalité : il lui assigna des appointements égaux à ceux des ministres d'État.

L'an **1547**, Hong-ouan-ta, assesseur des tribunaux de l'empire, écrivit de Suen-hoa-fou, où il résidait, que Yenta demandait à être reçu à faire hommage & à payer tribut. Hoang-yu-koueï, inspecteur de ce district, écrivit de son côté pour dissuader d'écouter ses propositions, parce que ce Tartare, qui depuis quarante ans n'avait cessé d'inquiéter les frontières de l'empire & de dévaster le Chan-si, ne serait point retenu par cet acte de soumission lorsqu'il voudrait recommencer son brigandage. Pendant que le conseil délibérait à Pé-king, Yenta passa le Hoang-ho & entra dans le pays de Ho-tao.

1548. A la première lune & à la troisième, il fit encore proposer par Hong-ouan-ta de se reconnaître tributaire de la Chine ; mais on le refusa. Piqué de ce refus, dès la cinquième lune il força le passage de Pien-téou-koan ; & à la septième, ^{p.317} continuant ses courses sur le territoire de Taï-tong, il passa à la neuvième dans celui de Suen-hoa-fou, répandant la terreur dans toutes ces contrées. Il retourna en Tartarie chargé de butin, pour se préparer à faire de nouvelles courses.

1549. L'année suivante, dès la deuxième lune, il revint passer devant Taï-tong, & se porta vers Hoaï-laï-hien, où il défit les troupes commandées par Kiang-han & Tong-yang, qui furent tués dans cette action. Ensuite ayant rencontré près du village de Tsao-kia-tchung, le lieutenant-général Tchéou-chang-ouen à la tête de dix mille hommes, il le fit charger & le poussa vivement ; mais Hong-ouan-ta étant accouru à propos pour le soutenir, Yenta fut obligé de plier avec perte de quelques-uns des siens & d'un grand nombre de blessés : on lui enleva tout le

butin qu'il avait fait & ses équipages. La Chine depuis longtemps n'avait remporté un si grand avantage sur les Tartares.

A la troisième lune de l'an **1550**, le prince héritier mourut.

A la sixième lune, Yenta, résolu de forcer la cour impériale à faire la paix avec lui, mit sur pied l'armée la plus nombreuse qu'il eût encore eue, & s'approcha de Tai-tong. Une partie de cette armée, après avoir défait Tchang-tu, qui fut tué dans l'action, vint le joindre à la huitième lune, & il alla assiéger Chun-y-hien, qu'il prit & livra au pillage. Mi-yun-hien, San-ho-hien, Tchang-ping-tchéou éprouvèrent le même sort. De là il se porta vers Tong-tchéou faisant mine de vouloir assiéger Pé-king. La cour en fut d'autant plus intimidée, qu'elle n'avait pas des forces suffisantes pour lui faire tête ; d'ailleurs ses troupes avaient été battues dans différentes rencontres, & paraissaient découragées : elle fit expédier des ordres dans les provinces circonvoisines & dans le Léao-tong d'envoyer sans délai tout ce ^{p.318} qu'il y avait de meilleures troupes au secours de l'empereur.

Cependant Yenta s'approcha de Pé-king, & vint camper près de la porte de Tong-tchin-men, où ses soldats arrêtaient huit Chinois qu'ils lui amenèrent. Ces prisonniers trouvèrent ce Tartare assis sur un feutre ; il leur fit ôter leurs liens, & les renvoya avec une lettre, qu'il leur recommanda de rendre en mains propres à l'empereur. Il demandait qu'on le regardât comme tributaire de l'empire, & que toutes les fois qu'il enverrait payer tribut, son escorte fût composée de trois mille hommes ; à ces conditions, il promettait de se retirer : & sur le refus, il menaçait de bloquer Pé-king. L'empereur donna cette lettre à lire à ses grands ; leur silence & leur consternation annoncèrent l'embarras où ils étaient de prendre un parti. Tandis qu'ils étaient à délibérer sans rien conclure, on vit tout à coup un grand feu vers le nord, qui éclairait le ciel du côté des portes de Té-ching-men & Ngan-ting-men ; l'empereur pâlit à cette vue, persuadé que les Tartares avaient mis le feu aux portes de sa capitale : il sut le lendemain que Yenta s'était replié vers les montagnes de l'ouest &

du côté de Loang-hiang-hien, où il avait fait des ravages inexprimables. Le département de Pao-ting-fou, qu'il dévasta, devint presque entièrement désert.

Dès que ce Tartare apprit que les troupes des provinces voisines étaient en mouvement & s'approchaient de Pé-king, il n'osa les attendre : il fit partir devant les prisonniers, les bestiaux, & les richesses les plus précieuses qu'il avait pillées ; mais, afin de couvrir sa retraite, il laissa près des murs de Pé-king le gros de son armée, avec ordre de le venir rejoindre, dès qu'on le jugerait sur le point de sortir des limites de la Chine. Il exécuta si habilement cette retraite, qu'il conduisit ^{p.319} en Tartarie tout le butin qu'il avait fait. Cependant il revint à Kou-pé-keou, qu'il fit occuper par un détachement, pour conserver ce passage libre aux troupes qui étaient encore devant Pé-king. Les Tartares décampèrent avant l'arrivée des secours qu'on attendait des provinces.

Yenta ne sollicitait la Chine de recevoir son hommage, que pour lui vendre des chevaux, commerce unique de sa nation dont elle était privée depuis longtemps. Le général Kieou-loan, démêlant son but & cherchant à mettre fin à des courses qui désolaient les provinces limitrophes de la Tartarie, imagina d'établir des foires de chevaux sur les frontières ; mais avant que de le proposer à la cour, il voulut sonder Yenta, & savoir s'il serait disposé à se soumettre, à condition d'envoyer de temps en temps prêter hommage & payer tribut. Le Tartare accepta une proposition qui procurerait des avantages réels à sa nation, **1551.** & l'empereur, encore frappé de l'avoir vu aux portes de Pé-king, adopta ce projet ; mais Yang-ki-ching, du tribunal de la Guerre, donna pour le rejeter de fortes raisons, qui mirent l'empereur dans la perplexité.

Les tribunaux des ministres d'État, des Rites & de la Guerre consultés, furent embarrassés de donner une solution ; on fit un crime à Yang-ki-ching de son opposition, qu'on traitait de dessein de causer du trouble : l'empereur le fit mettre en prison & ordonna d'établir sans différer ces foires, dont il donna la direction & la police à Ssé-tao, qui

taxa les chevaux ordinaires à un prix dont les Tartares ne pouvaient se plaindre. Yenta vint à ces marchés offrir lui-même en tribut deux chevaux rares, tels que devaient être ceux destinés pour l'empereur. Depuis ces établissements, il ne discontinuait point de roder autour de Taï-tong, ne menant avec lui que des ^{p.320} troupeaux de bœufs & de moutons, & fort peu de chevaux. Ssé-tao soupçonna qu'il avait d'autres desseins que celui de vendre des chevaux, d'autant plus qu'il demandait encore qu'on établît de semblables marchés dans le Leao-tong. Hiu-tsong-lou, qui en était vice-roi, s'y opposa, les jugeant contraires aux intérêts de l'empire. Ssé-tao communiqua ses soupçons à la cour, mais on n'y fit aucune attention. Yenta avait réellement demandé ces établissements, dans l'espérance que ses Tartares y vendraient leurs chevaux ; mais la crainte qu'ils avaient inspirée aux Chinois, empêchait ces derniers de fréquenter les marchés.

L'an **1552** ¹, Yenta voyant son but si mal rempli, recommença ses courses sur les terres de Taï-tong. Le vice-roi Li-fong-ché informa la cour de ces nouvelles hostilités, & demanda la suppression des foires, qui donnaient entrée à ce Tartare pour piller plus sûrement les frontières. Ses représentations ne furent pas alors écoutées : cependant lorsqu'on apprit à la cour qu'il ravageait de nouveau les terres de l'empire, à la tête de vingt-cinq à trente mille hommes, on les abolit. Les officiers préposés à leur direction furent rappelés, & on fit défense aux Chinois d'y aller.

1553. Les inconvénients qui étaient résultés de ces foires, ayant fait ressouvenir du mémoire de Yang-ki-ching, on examina de nouveau ce mandarin, & Chi-tsong lui rendit la liberté, avec la place qu'il avait dans le tribunal de la Guerre. Yang-ki-ching ne fut pas plutôt rétabli, qu'il adressa un placet foudroyant contre Yen-fong, favori de l'empereur, qu'il accusait d'être d'intelligence avec Yenta, & de lui donner les moyens de

¹ Cette même année saint François Xavier, qui avait entrepris de porter l'Évangile dans la Chine, meurt dans l'île de Sancian ou *Chang-tchuen*, près de Macao, sans y pénétrer. Le père Ricci & d'autres missionnaires entrèrent ensuite dans cet empire.

faire ^{p.321} ses courses avec sûreté. Ce placet contenait quinze chefs d'accusation plus graves les uns que les autres : comme les preuves qu'il donnait étaient convaincantes, l'empereur, par faiblesse pour son favori, supprima le placet.

A la dixième lune de cette année, Yenta à la tête d'une armée de deux cent mille hommes, s'approcha de Kou-pé-kéou, Yang-loan, lieutenant-général du Léao-tong, défendit ce passage & l'obligea de se retirer.

L'année suivante **1554**, ce Tartare revint à Tai-tong, & battit d'abord quelques troupes qu'on lui opposa ; mais les mandarins de ces quartiers ayant rassemblé les garnisons en corps d'armée, ils l'obligèrent encore à faire retraite.

L'an **1555**, trente-quatrième de Kia-tsing, Yang-ki-ching fut arrêté, & sur d'anciennes fautes qu'on réveilla, le tribunal des crimes le condamna à mort & le fit exécuter.

A la deuxième lune il y eut un tremblement de terre, qui se fit sentir à la même heure d'une manière terrible dans le Chen-si, le Chan-si & le Ho-nan ; plus de quatre-vingt mille personnes furent ensevelies sous les ruines des maisons.

L'an **1556**, à la septième lune, l'empereur éleva Kong-chang-hien, soixante-cinquième des descendants de Confucius, à la dignité de comte sous le titre de Hien-ching-kong, héréditaire dans cette famille.

A la huitième lune de l'an **1557**, Yenta, qui avait été deux ans sans rien entreprendre contre la Chine, revint, dans la persuasion qu'on ne serait pas sur ses gardes, à la tête de deux cent mille chevaux, & entra par Yen-men-tchäi ; il emporta de force Yng-tchéou, ainsi que plus de quarante petites places, où il commit les plus grandes hostilités. Yang-chun, commandant dans ces quartiers, lui fit reprendre le chemin de la ^{p.322} Tartarie. Tao-fong-tchäi, une de ses femmes & Singäi son fils, l'abandonnèrent pour se donner au général chinois.

1558. L'année suivante, ce Tartare revint encore dans le dessein de s'assurer une porte pour entrer en Chine, & il alla assiéger Taï-tong. La cour envoya Yang-koan, président du tribunal de la Guerre, au secours de cette place. Comme il mit beaucoup de temps à assembler les troupes qui devaient composer son armée, on murmura contre lui ; mais assuré que Chang-piao, gouverneur de Taï-tong, ne se rendrait pas facilement, il voulait agir à coup sûr ; aussi dès que Yenta apprit qu'il venait à lui, il leva le siège.

1559. Outre cette guerre contre les Tartares, la Chine en soutenait une autre sur terre & sur mer contre les pirates du Japon qui ne lui causait pas moins d'embarras. Leurs hostilités avaient commencé dès la deuxième année de Hong-vou : quelques Japonais croyant les troubles dont la Chine était alors agitée, favorables pour s'enrichir, armèrent quelques barques & descendirent dans l'île de Tsong-ming vers l'embouchure du Kiang, qu'ils pillèrent, & où ils tuèrent un grand nombre de Chinois. La même tentative ne leur réussit pas sur l'île de Tsai-tsang ; Hong-té, commandant sur les côtes, les battit & leur reprit tout le butin qu'ils avaient fait : il s'empara encore de plusieurs de leurs barques, sur lesquelles étaient la plupart de leurs armes, ainsi que leurs équipages. L'an 1370, Hong-vou en porta des plaintes à Lanhoaï leur roi, en lui faisant entendre qu'il serait avantageux pour lui de faire hommage à la Chine. Ce monarque fit partir le bonze Tsou-tchao avec des présents en forme de tribut : neuf autres bonzes accompagnèrent cet ambassadeur, qui reconduisit encore soixante-dix jeunes Chinois que les pirates avaient enlevés dans le Tché-kiang. Malgré ^{p.323} la démarche de leur souverain, ils recommencèrent deux ans après à infester les côtes de la Chine, & continuèrent d'exercer leurs pirateries tout le reste du règne de Hong-vou.

La première année de Yong-lo (1403), Yuentaoy, successeur de Lanhoaï, envoya payer tribut à l'empereur, qui lui fit expédier le diplôme impérial, par lequel il l'établissait roi du Japon, & il joignit à ces lettres

un sceau d'or. Les Japonais se continrent jusqu'à la neuvième année de Yong-lo, qu'ils mirent tout à feu & à sang sur les côtes de la Corée.

Comme ils avaient discontinué de payer tribut, Yong-lo, la quinzième année de son règne, leur fit porter un ordre, commun à tous les royaumes étrangers, de ne venir que tous les dix ans rendre hommage à l'empire, & il fit en même temps demander à leur souverain d'envoyer en otage à la cour impériale quelques dizaines de ses soldats. A la lecture de cet ordre, les grands du Japon voulaient faire mourir l'officier chinois qui en était porteur. Cependant leurs pirates firent peu de ravages sur les côtes de la Chine jusqu'au règne de Chi-tsong.

La deuxième année de Kia-tsing (1523), Song-fou-king de Ning-po, qui était allé commercer au Japon, était parvenu à engager le Japonais Yuen-yong-cheou, son ami, à venir en Chine. A son retour, le Japonais, qui avait rapporté des marchandises de prix, vanta si fort les avantages que sa nation retirerait du commerce avec la Chine en lui payant tribut, que les grands, sous l'espoir de s'enrichir, & disputèrent à qui porterait ce tribut. Deux grands de la première classe, Naï-hing & Kao-kong, obtinrent la préférence, & ils chargèrent de cette commission les bonzes Tsong-ché & Chouï-tso. Ces deux bonzes transportèrent en Chine des marchandises du Japon, & vinrent aborder à Ning-po, où ils eurent des contestations avec les ^{p.324} mandarins pour le pas & pour les droits de la douane. Ces envoyés piqués de voir l'eunuque qui en était le directeur, entrer où ils étaient & s'asseoir au-dessus d'eux sans leur faire la moindre civilité, & choqués du mépris que ce douanier paraissait faire de leurs marchandises, se retirèrent brusquement. Ayant fait descendre à terre une partie de leurs équipages, ils tombèrent sur les Chinois, qu'ils poursuivirent bien avant dans la province de Tché-kiang. Tous les mandarins d'armes se mirent à la tête de leurs troupes & les forcèrent de remonter sur leurs vaisseaux. Tchong-ché eut le temps de se sauver ; Song-fou-king & Chouï-tso furent pris & conduits en prison : on renvoya le dernier comme étranger mais le Chinois Song-fou-king fut exécuté à

Histoire générale de la Chine

mort. Cet événement fit fermer les portes de la Chine aux étrangers, avec des défenses très sévères d'y commercer avec d'autres qu'avec les régnicoles.

La dix-huitième année de Kia-tsing (1539), Yuen-y-tche, roi du Japon fit demander à la cour impériale de recevoir son tribut. Le conseil décida qu'on l'accepterait tous les dix ans, à condition qu'il l'enverrait sur trois vaisseaux seulement, & que les matelots & les soldats de l'équipage n'excéderaient pas le nombre de cent.

Malgré les défenses de commercer avec les autres nations, les Chinois ne laissaient pas de trafiquer sous main. Les vaisseaux étrangers se rendaient aux îles voisines, où les Chinois leur portaient leurs marchandises : ce commerce interlope procurait de grands avantages à l'empire. Chacun de ces vaisseaux apportait ordinairement la valeur de dix mille taëls d'or, & la moindre cargaison n'allait pas au-dessous de mille taëls : cependant quelque considérable que fût le bénéfice des marchands chinois, l'envie de gagner, & leur mauvaise foi à p.325 l'égard des étrangers causèrent la guerre que les Japonais firent depuis sur les côtes de l'empire.

Cette guerre commença la vingt-cinquième année de Kia-tsing (1546), à l'occasion d'un marchand japonais qui, après avoir livré son argent, ne put obtenir les marchandises de retour ; il eut beau représenter que ce capital appartenait à son souverain, & qu'il serait puni de mort s'il n'en rapportait pas la valeur ; on n'eut aucun égard à la justice de sa demande : furieux de se voir trompé, il alla faire une descente sur les côtes du Tché-kiang, d'où il emporta un riche butin.

Les Japonais, intrépides, durs à la fatigue, méprisent la vie & savent affronter la mort ; quoiqu'inférieurs en nombre, cent d'entre eux rougiraient d'avoir fui devant mille étrangers, & ils n'oseraient reparaitre dans leur patrie : ces sentiments, qu'on leur inspire dès leur plus tendre jeunesse, les rend terribles dans les combats.

Histoire générale de la Chine

La trente-unième année de Kia-tsing (1552) une troupe de Japonais fit une descente sur les côtes maritimes de Taï-tchéou dans le Tché-kiang. Quoiqu'ils fussent en petit nombre, ils forcèrent Hoang-hien, pillèrent Siang-chan-hien, Ting-haï-hien & tout le pays d'alentour sans qu'on pût les arrêter ; enfin ils s'établirent à Ting-haï-hien, d'où les Chinois ne purent les chasser que l'année suivante, & après divers combats, dans lesquels ils perdirent cent cinquante hommes, & cent quarante-trois qui furent faits prisonniers : les autres aimèrent mieux se précipiter dans la mer que de se rendre. Pour se venger de cet échec ils revinrent à la quatrième lune de la même année descendre à Tsa-pou du Tché-kiang, & s'emparèrent de Haï-hien, de Ping-hou, de Hiu-yao, de Haï-ning, de Chan-haï, de ^{p.326} Taï-tsing & de Kia-ting. Il fallut employer de fortes armées pour les chasser, & on n'en vint à bout qu'après avoir répandu bien du sang.

Les Japonais qui étaient descendus à terre, quoique diminués des deux tiers, ayant rejoint ceux qu'ils avaient laissés pour la garde de leurs vaisseaux, se crurent encore en état d'entreprendre quelque nouvelle expédition avant de retourner dans leur patrie : ils allèrent faire une descente vers Tong-tchéou du Kiang-nan, & parcoururent les départements de Yu-kao & de Haï-men, dont ils pillèrent & brûlèrent les salines. Remontant ensuite à bord, ils allèrent semer l'épouvante dans le Chan-tong ; de là retournant sur les côtes du Tché-kiang, ils prirent terre & battirent les impériaux, dont quatre cents restèrent sur le champ de bataille. Fiers de cet avantage, ils se divisèrent en quatre bandes, dont une seule osa attaquer Kia-hing-fou ; & après y avoir commis les plus grandes hostilités, ils se rembarquèrent chargés d'un riche butin.

La trente-quatrième année de Kia-tsing (1555), ces étrangers revinrent en plus grand nombre sur les côtes du Tché-kiang & du Kiang-nan : ils pénétrèrent jusqu'aux portes de Sou-tchéou & de Nan-king, mais ils trouvèrent qu'on y était plus sur ses gardes que les années précédentes.

A la quatrième lune, Oua-chi, princesse de Tien-tchéou, contrée enclavée dans le Kouang-si, & en quelque manière indépendante de la Chine, informée de cette dernière irruption des Japonais, se mit elle-même à la tête de ses troupes, parce que son fils était trop jeune pour les commander : elle leur donna le nom de Lang-ping ou *Loups soldats*, & vint offrir ses services aux Chinois. Tout en arrivant à Sou-tchéou, elle fut ^{p.327} envoyée contre un parti de quelques centaines de Japonais qui s'était avancé près de Song-kiang ; mais soit qu'elle méprisât le petit nombre de ses ennemis, ou qu'elle ne les crût pas si intrépides, elle fut battue : Tong-fou & Hoang-oueï, deux de ses meilleurs officiers, & quatorze de leurs soldats restèrent sur le carreau ; un plus grand nombre fut blessé. Malgré cet échec, la terreur qu'inspira cette héroïne aux Japonais leur fit abandonner le siège de Nan-king, lorsqu'ils apprirent que les Lang-ping venaient à son secours.

Les années suivantes, jusqu'à la trente-neuvième de Kia-tsing, ces insulaires ne cessèrent de tenter de nouvelles descentes, sur les côtes du Tché-kiang, du Kiang-nan & du Chan-tong ; mais ils furent partout si bien battus, qu'ils perdirent l'envie d'y revenir. Ayant cinglé vers les côtes du Fou-kien, où ils n'avaient point encore fait de tentative, à la deuxième lune, ils descendirent au nombre de six mille auprès de Tchao-tchéou ; de là se portant à Kouang-tong, sur les frontières du Fou-kien, ils pillèrent tout ce qui se rencontra, & remirent à la voile avec un butin considérable.

1560. L'empereur, alors occupé du prétendu secret de l'immortalité, paraissait insensible aux maux que les Japonais causaient à ses peuples. Les recherches qu'il faisait depuis tant d'années & la mort de plusieurs de ceux qu'il avait regardés comme ses maîtres dans cette science, n'avaient fait aucune impression sur lui. Persuadé de la réalité de ce secret, **1561.** il envoya plusieurs mandarins dans les provinces chercher de plus habiles gens que ceux que la mort avait enlevés ; il ordonna de

lui apporter tous les livres qu'on trouverait sur cette matière, & on lui en procura jusqu'à sept cent soixante-neuf volumes.

1562. La quarante-unième année de son règne, les Japonais se p.328 montrèrent de nouveau sur les côtes du Fou-kien ; ils y firent une descente avec des forces nombreuses, & allèrent attaquer la ville de Yong-ming-hien, qui éprouva toute leur fureur, & dont ils passèrent au fil de l'épée la garnison & les habitants sans distinction d'âge ni de sexe. Après l'avoir pillée ils y mirent le feu, & ne se retirèrent avec leur butin que lorsque cette ville fut réduite en cendres.

L'an **1563**, comme le mauvais gouvernement avait fait un grand nombre de mécontents, les côtes se trouvèrent infestées de pirates qui ne se faisaient pas moins redouter que les Japonais : ces derniers cherchant à s'établir dans un coin de la Chine, ne voulurent pas avoir ces pirates pour ennemis ; ils firent une espèce de confédération avec eux, & s'étant réunis, il s'en fallut peu qu'ils ne & rendissent maîtres de la province de Fou-kien. Après cette ligue, ils divisèrent leur flotte en deux escadres, dont l'une alla faire une descente dans le département de Ouen-tchéou, ville maritime du Tché-kiang ; de là, pénétrant dans le Fou-kien, les soldats de cette escadre se joignirent aux rebelles de Lien-kiang, & allèrent ensemble ravager les contrées de Cheou-ning, de Tching-ho & de Ning-té. L'autre escadre alla insulter l'île de Nan-ngao & s'étant jointe aux rebelles de Fou-tsing & de Tchang-lo, elle pilla Hiuentchong-fo & Man-yen, ainsi que les environs de Long-yen, de Song-ki, de Ta-tien & de Kou-tien : Chao-ou ne fut point à l'abri de son brigandage ; Tsi-tien-tsiang, qui en était gouverneur, périt dans cette attaque. Après cette expédition, les deux escadres se joignirent & emportèrent d'emblée les villes de Lo-yuen & de Lien-kiang, dont le commandant fut tué. Hing-hoa se vit bientôt investie par ces forbans.

Les mandarins d'armes de cette province, peu en état de p.329 leur résister avec leurs forces seules, pressèrent la cour d'expédier des ordres aux troupes du Tché-kiang de venir à leur secours. Ces troupes

ne se firent point attendre ; comme elles étaient toujours prêtes à marcher, elles ne tardèrent point à joindre Tsi-ki-kouang, lieutenant-général du Pou-kien : ainsi du même pas elles s'approchèrent avec lui de Hing-hoa dans la résolution de livrer bataille aux ennemis. Les Japonais comptant peu sur la bravoure des rebelles, levèrent le siège à l'approche de l'armée chinoise, & tournèrent vers la mer pour se rembarquer ; mais comme ils ne firent pas assez de diligence, Tsi-ki-kouang les atteignit auprès de Ping-hai-oueï, & leur tua dans cette rencontre deux mille deux cents hommes. Un grand nombre se précipitèrent dans la mer pour éviter de tomber entre les mains des Chinois.

1564. Ce mauvais succès ne les empêcha pas de revenir à la deuxième lune de l'an 1564, avec près de vingt mille hommes, mettre le siège devant Sien-yeou : Tsi-ki-kouang les attaqua dans leur camp, & leur tua beaucoup de monde ; ce général les poursuivit jusqu'à Tong-ngan, où il les battit une seconde fois : peu échappèrent à ces deux défaites, & ils n'osèrent plus inquiéter les côtes.

1565. L'année suivante, l'empereur donna au prince héritier pour précepteur Tchang-ku-tching, docteur d'une grande réputation, que ses commentaires sur les *King* ont rendu immortel.

Au commencement de l'an **1566**, quarante-cinquième de son règne, Chi-tsong tomba malade ; cependant il continua de vaquer aux affaires du gouvernement, & de s'appliquer encore davantage à la recherche du secret de l'immortalité. Hai-chouï, mandarin du tribunal des Tributs, lui présenta à cette occasion le placet suivant : p.330

« Lorsque Votre Majesté prit possession du trône, il n'y avait personne qui ne conçût l'espérance d'un règne heureux. Elle défendit d'élever des statues à Confucius, de peur qu'on ne le confondît avec les idoles des sectes qui ont infecté l'empire, & elle voulut qu'il fût honoré comme les disciples honorent leur maître après sa mort. Les lois qui furent alors portées remplissaient de joie le cœur des peuples, parce qu'ils voyaient Votre Majesté

Histoire générale de la Chine

s'appliquer à suivre la raison de la justice. Aujourd'hui tout est changé : depuis plus de vingt ans on ne respecte plus les lois, chacun se gouverne suivant son caprice. L'État & votre auguste famille sont dans le danger prochain de se perdre. Votre Majesté & le prince héritier n'ont aucune communication ensemble ; tout l'empire murmure de voir les premiers devoirs du père & du fils, du prince & du sujet essentiellement négligés. Elle ne se plaît que dans ses jardins de l'ouest, au milieu d'une foule de concubines, oubliant l'impératrice, son épouse légitime, qu'elle a reléguée dans un appartement écarté de son palais. Des généraux sans capacité & sans bravoure sont à la tête des troupes ; la brigue & la faveur obtiennent seules les emplois ; les habiles gens cherchent la retraite & craignent de se présenter pour servir l'État ; doit-on s'étonner si nos ennemis méprisent nos troupes, & causent autant de maux qu'en ont souffert les peuples du nord & du sud. Votre Majesté, occupée d'un secret chimérique, donne un dangereux exemple ; plusieurs des premiers mandarins se laissent entraîner à cette erreur. Les empereurs Yao, Chun, Yu, Tching-tang, Ouen-ouang & Ou-ouang, princes sages, éclairés, & leurs successeurs, ont tous subi le sort commun aux hommes. Tao-tchong-ouen lui-même, ce fameux maître en cet art, qui ^{p.331} avait solennellement promis à Votre Majesté de lui donner ce secret, n'a pu se garantir de la mort : ce seul événement ne démontre-t-il pas l'inutilité des recherches qu'on fait pour parvenir à cette découverte ? Le charlatanisme de ceux qui ont le front d'en assurer la réalité, loin d'être autorisé, ne devrait-il pas être puni avec la dernière sévérité ? Tout homme est mortel & ne peut prolonger ses jours au-delà du terme que le Tien lui a prescrit.

L'empereur, transporté de colère à la lecture de ce placet, fit conduire en prison l'auteur, chargé de chaînes : cependant, quelque temps après, l'ayant relu avec plus de sang froid, il se repentit de sa précipitation, &

Histoire générale de la Chine

lui rendit la liberté, en le rétablissant dans le même poste qu'il avait auparavant.

A la dixième lune, Chi-tsong tomba plus sérieusement malade, & comme il connut lui-même qu'il touchait à sa fin, il dicta ses dernières volontés, en ordonnant de ne les publier qu'après sa mort. Cet ordre était conçu en ces termes :

« Il y a quarante-cinq ans que je suis sur le trône, & on voit peu de règnes aussi longs. Mon devoir était d'honorer le Tien & d'avoir soin de mes peuples ; cependant, animé du désir de chercher du soulagement aux maux dont j'ai presque toujours été affligé, je me suis laissé séduire par des imposteurs, qui me promettaient le secret de me rendre immortel. Ce délire m'a fait donner un mauvais exemple à mes grands & à mes peuples ; je prétends le réparer par cet écrit, que je veux qu'on publie dans tout l'empire après ma mort.

Il vécut encore quelques jours, & mourut la soixantième année de son âge. Son fils Tchu-taï-heou lui succéda.

@

MOU-TSONG

@

1567. ^{p.332} Mou-tsong, le troisième des fils de Chi-tsong, avait trente ans lorsqu'il monta sur le trône. Il commença par changer le nom de Kia-tsing, que portaient les années de règne de son père, en celui de Long-king, pour désigner le sien ; Tchîn-chi, son épouse légitime, fut déclarée impératrice. Il fit élargir plusieurs mandarins, qui avaient perdu leur liberté pour avoir fait à son père des remontrances dictées par un zèle patriotique : ceux au contraire qui avaient contribué à entretenir ce prince dans la chimère du secret de l'immortalité, furent mis, par son ordre, dans les prisons.

A la deuxième lune, Mou-tsong fit passer Tchang-ku-tching, son précepteur, du tribunal des Rites dans celui des Mandarins : au commencement de la troisième lune, il le plaça dans le tribunal des ministres d'État ; & à la quatrième, il le nomma ministre, avec le titre de président du tribunal des Rites.

Yenta, qui avait été assez tranquille, & paraissait ne plus songer à inquiéter les frontières, apprenant la mort de Chi-tsong, se persuada que dans un commencement de règne on serait moins surveillant, & il vint à la cinquième lune vers Taï-tong ; mais il y trouva Lieou-koué, qui le contraignit de s'en retourner sans oser rien entreprendre.

A la neuvième lune, il revint avec son fils Hoang taï-ki, à la tête d'un détachement considérable, jusqu'à Ché-tchéou, qu'il força. Ouang-léang, qui en était gouverneur, fut tué ; les Tartares pillèrent cette ville, & restèrent plus de vingt jours à battre la campagne ; mais sur la nouvelle que Lieou-tao marchait à eux avec des forces nombreuses, ils se retirèrent.

^{p.333} A la troisième lune de l'an **1568**, l'empereur déclara son fils prince héritier.

A la cinquième lune, dans la crainte que Yenta ne revînt encore insulter les frontières, la cour ordonna d'augmenter les garnisons, & de fortifier les endroits les plus exposés à ses courses.

1569. Mou-tsong, frappé du placet que Hai-choui avait présenté à Chi-tsong, son père, avait conçu une estime particulière pour ce mandarin, qu'il éleva, en montant sur le trône, à un emploi beaucoup plus considérable que celui qu'il avait. Cette année il le fit vice-roi du Pé-tché-li, & inspecteur-général des tributs de l'empire.

A la dixième lune de l'an **1570**, quatrième de Long-king, Pahannaki, petit-fils de Yenta, Haliko, & plusieurs autres, au nombre de dix, vinrent se donner à la Chine : l'empereur donna un titre de mandarinat assez considérable à Pahannaki, & mit Haliko au nombre de ses officiers ; il leur fit encore présent de pièces de soie de la première qualité.

La femme de Yenta, alarmée de l'évasion de son petit-fils, & craignant qu'on n'en agît mal en Chine à son égard, sollicitait continuellement Yenta, son mari, de le redemander. Yenta s'approcha des frontières de la Chine à la tête de cent mille chevaux, & demanda qu'on lui renvoyât Pahannaki. Ouang-tsong-ki, commandant-général de ces quartiers, lui fit dire qu'il avait reçu à son service des rebelles qui n'avaient quitté la Chine que pour éviter la juste punition due à leur révolte, & qu'il devait commencer par renvoyer ces transfuges, s'il voulait obtenir sa demande. Yenta hésita quelque temps, mais le désir de ravoir son petit-fils le détermina, malgré la peine qu'il avait de renvoyer ces déserteurs, à les livrer à ^{p.334} Ouang-tsong-ki, qui les fit exécuter. **1571.** L'empereur, de son côté, renvoya Pahannaki avec honneur ; Yenta l'en remercia par une ambassade, & demanda en même temps des lettres-patentes avec le titre de prince tributaire de l'empire : les envoyés de dix-sept hordes se joignirent à cette ambassade, pour obtenir d'être reçues à payer tribut, & demander la permission de vendre leurs chevaux dans les endroits que la cour impériale déterminerait. Les grands s'étant assemblés pour balancer les avantages & les

inconvenients, vingt-deux voix furent pour qu'on acquiescât à leur demande, & dix-sept opinèrent à un refus : cinq étaient d'avis de les recevoir à payer tribut, mais de ne point établir de marchés aux chevaux. L'empereur, après avoir pesé leurs raisons, se décida en faveur de Yenta : il le créa prince du titre de Chun-y (qui se conforme à la justice), & détermina qu'il enverrait ses tributs à la troisième ou à la quatrième lune, & qu'alors on établirait des foires de chevaux, dont le nombre serait fixé ; mais il voulut que ceux qui seraient chargés d'apporter ces tributs, ne vinsent pas jusqu'à la cour.

1572. L'année suivante, Mou-tsong tomba malade, & jugeant que sa maladie le conduirait au tombeau, il manda, le vingt-cinq de la cinquième lune, les ministres d'État, pour leur déclarer ses dernières volontés, qu'il avait fait mettre par écrit, parce qu'il avait de la peine à parler. Ils trouvèrent ce prince assis dans un fauteuil, ayant auprès de lui l'impératrice & la première des reines, ainsi que le prince héritier, qui était debout à sa gauche. L'eunuque Fong-pao leur fit lecture de ses ordres, conçus en ces termes :

« J'ai possédé le trône pendant six ans ; ma fin approche : le prince héritier n'est encore qu'un enfant, il faut que vous lui serviez de pères, & que vous l'aidiez à se rendre digne du trône ; l'État attend de vous ce service important.

Les ministres se prosternèrent en ligne d'obéissance, & se retirèrent le cœur serré de douleur. Le lendemain, vingt-six, ce prince mourut à trente-six ans, après en avoir régné six. Le prince héritier, âgé de dix ans, prit possession du trône le dix de la sixième lune, sous le nom de Chin-tsong.

@

CHIN-TSONG

@

A sa neuvième lune, Yenta qui ignorait la mort de Mou-tsong, lui envoya deux cent cinquante chevaux choisis dans ses haras : ceux qui étaient chargés de les conduire furent bien traités, & à leur retour on leur rendit deux de leurs officiers, faits prisonniers de guerre vingt ans auparavant.

La régence passa entre les mains de l'impératrice, mère de Chin-tsong, & des ministres d'État, qui surent en conserver toute l'autorité contre les brigues des eunuques : elle détermina, que les années du règne de jeune empereur s'appelleraient Ouan-li.

Des trois ministres d'État, Tchang-ku-tching eut le plus de part à la faveur. Dès que Chin-tsong fut monté sur le trône, il le fit venir en sa présence, & ne lui donnant point d'autre nom que celui de maître il lui dit :

— Mon père vous regardait comme le plus zélé & le plus fidèle de ses sujets ; en succédant à sa couronne, j'ai hérité de ses sentiments ; je ne doute point que vous ne veilliez avec zèle à m'instruire de mes obligations & de la manière dont je dois me comporter.

Tchang-ku-tching, se prosternant à terre, répondit qu'il ne devait rien innover, dans le gouvernement, & qu'il fallait ^{p.336} aimer le peuple, écouter les sages & les gens éclairés. L'empereur le choisit pour lui expliquer les *King* & l'histoire ; & comme le ministre lui faisait un jour remarquer que Gin-tsong de la dynastie des Song, n'estimait rien les perles & les diamant, Chin-tsong dit que les bijoux les plus précieux pour un souverain étaient les habiles gens. Le ministre ajouta, que les cinq sortes de grains étaient préférables pour le peuple aux diamants. L'empereur répartit qu'il s'était bien aperçu de la peine qu'on se donnait

pour se procurer ces superfluités, & que son intention était de réformer ce luxe. Le ministre l'assura qu'il se couvrirait de gloire en portant une loi aussi sage.

1573. Cette année, la régence de l'empire fit graver plusieurs sceaux d'or & d'argent pour Yenta, & les chefs des hordes qui le reconnaissaient.

L'empereur, qui aimait la retraite, ne s'était point encore fait voir à son peuple ; mais au commencement de l'an **1574**, par le conseil de Tchang-ku-tching, il donna une audience publique, & fit des présents à plusieurs mandarins.

Quelques jours après, Tchang-ku-tching lui présenta des commentaires qu'il avait faits sur les *Ssé-chu* & sur les *Chu-king*, avec un abrégé de l'histoire intitulée Tong-kien. L'empereur lui demanda si ce qu'on racontait de la vie de Kien-ouen-ti était véritable. Le ministre répondit que l'histoire authentique n'en faisait point mention ; mais que la tradition constante était qu'il ne périt point dans l'incendie du palais de Nan-king, & qu'il avait erré de province en province l'espace de quarante ans. Comme il parut curieux de savoir s'il restait quelque monument de ce prince, le ministre se chargea d'examiner les inscriptions des tombeaux de la sépulture ^{p.337} impériale : il en tira une copie, que l'empereur relut plusieurs fois avec attendrissement. Tchang-ku-tching saisit ce moment pour lui inspirer la noble émulation de marcher sur les traces de ses ancêtres qui s'étaient distingués par leurs vertus & leur amour pour le peuple. Ce fut à cette occasion que Chin-tsong donna à son ministre une inscription écrite de sa main, faveur singulière que font les empereurs de la Chine à ceux qu'ils veulent honorer ; elle était composée de ces quatre caractères, Yong-pao-Tien-Ming, c'est-à-dire, il est toujours attentif à suivre les volontés du Tien.

A la douzième lune de cette année, Pintou, fils de Yenta, demanda qu'on établît, à l'ouest du Hoang-ho, une foire de chevaux. Les ministres étaient d'avis de le refuser ; mais le tribunal de la Guerre représenta qu'il pourrait faire entrer son père dans son ressentiment &

recommencer une guerre dont on n'avait que trop sujet de redouter les suites. Les ministres changèrent de sentiment, & envoyèrent ordre au vice-roi du Chen-si de lui accorder sa demande. Le tsong-tou du Chen-si, ou gouverneur général de cette province, adressa à ce sujet à l'empereur un mémoire, dans lequel il représentait que c'était ouvrir aux Tartares une porte pour entrer dans la Chine quand ils le voudraient, & que le passé instruisait assez du peu de fond qu'on devait faire sur leur parole ; qu'étant une fois maîtres de Kan-tchéou, il serait difficile de conserver Sou-tchéou. Les ministres d'État, qui n'étaient pas portés pour ces établissements, revinrent à leur premier sentiment, & on révoqua les ordres donnés. Pintou, choqué de ce refus, conduisit ses gens & ses troupeaux vers le lac Hou-hou-nor (ou Coconor), & commença à faire des courses sur les frontières occidentales du Chen-si. Le tsong-tou en fit des plaintes à Yenta. **1575**. Ce ^{p.338} prince répondit que son fils ne se portait à ces hostilités, que parce qu'on ne voulait pas lui accorder l'établissement qu'il demandait. Heou-tong-taï, vice-roi de la province, moins timide que le tsong-tou, fit passer à la cour la réponse de Yenta, & insista sur l'établissement de deux foires savoir, une grande à Kan-tchéou, & une petite à Tchuang-léang. L'empereur y consentit, & Pintou cessa ses hostilités.

L'an **1576**, quatrième de Ouan-li, Lieou-taï censeur de l'empire, accusa Tchang-ku-tching de ne travailler qu'à augmenter son crédit & ses richesses. Le ministre alla se jeter aux pieds de l'empereur, & demanda avec instance la permission de se retirer, alléguant qu'il n'était pas né pour occuper des places aussi distinguées, & que la plus grande faveur qu'on pouvait lui faire, était de le laisser rentrer dans l'obscurité d'où il était sorti. L'empereur, qui l'aimait véritablement & l'honorait comme son maître, s'emporta contre Lieou-taï, qu'il exila & dont il confisqua les biens. Tchang-ku-tching intercèda pour qu'il ne fût point puni aussi sévèrement, de peur d'empêcher les autres censeurs de s'acquitter de leur devoir ; il demanda seulement de l'obliger à prouver l'accusation ; l'empereur n'y consentit qu'avec peine.

A la douzième lune de cette année, Ynting-taï-ki entra sur les frontières de l'empire, où il commit quelques désordres. Yenta le condamna à donner mille moutons, deux cents chevaux & deux chameaux en dédommagement. L'empereur ordonna de les recevoir ; mais il défendit à l'avenir tout tribut de cette espèce.

L'an **1577**, cinquième de Ouan-li, Yenta revint à la charge pour obtenir sur les limites un nouveau marché, où il vendrait du thé & des chevaux : il demandait encore un sceau d'or pour un commandant de l'une de ses hordes. Le conseil décida que ^{p.339} ce n'était point l'usage de donner un sceau d'or aux simples commandants de hordes, & qu'on ne devait point permettre d'autres foires que celles déjà établies : l'empereur fit passer cette décision à Yenta.

1578. La sixième année de Ouan-li, Chin-tsong épousa Ouang-chi, qu'il déclara impératrice. Les deux cérémonies du mariage, & du couronnement de cette princesse, se firent avec beaucoup de magnificence.

A la deuxième lune de l'an **1579**, une maladie contagieuse ayant enlevé beaucoup de monde, l'impératrice mère, fort adonnée à la secte de Foé, proposa à son fils d'ordonner aux ho-chang de faire des prières publiques pour obtenir la fin de ce fléau. Le ministre, qui méprisait ce culte, prit de là occasion de rappeler à l'empereur les défenses que le fondateur de sa dynastie avait faites contre ces vaines cérémonies, & Chin-tsong renouvela ces défenses.

A la troisième lune, à l'occasion d'une dépense qu'il jugeait inutile, le ministre représenta à ce prince que la première année de son règne il était entré dans les coffres quarante-trois millions cinquante mille taëls, & que la deuxième année il n'y était entré que trente-cinq millions cinquante mille ; que la cinquième, les trésoriers généraux avaient reçu, d'après leurs bordereaux, quarante-quatre millions quatre-vingt-dix mille taëls & par conséquent un million quarante mille de plus que la première année. Le ministre fit voir que si on voulait retrancher certaines

dépenses superflues, on aurait bientôt des fonds pour subvenir aux besoins de l'État.

L'an **1580**, huitième de Ouan-li, le *Tai-Ming-hoeï-tien* ou *Code de la dynastie des Ming* fut achevé.

p.340 A la première lune de **1581**¹, Ou-tso-tchéou, censeur de l'empire, présenta un mémoire sur la misère des habitants du Kiang-nan, réduits à manger l'écorce des arbres ; ce qui occasionnait plusieurs bandes de voleurs, qui pourraient dans la suite causer beaucoup de désordre. Tchang-ku-tching conseilla de leur faire passer de prompts secours, parce que cette partie du Kiang-nan, sujette à ces calamités, avait presque toujours donné naissance aux révoltes les plus funestes à l'empire : il conseilla de retrancher une partie des dépenses inutiles qui se faisaient au palais, & d'y joindre ce qu'on distribuait aux ho-chang & aux tao-ssé, qui serait mieux employé au soulagement des malheureux. L'empereur donna des ordres pour exécuter tout ce que son ministre venait de lui suggérer.

A la neuvième lune, Moumeouho, petit-fils de Moutengyong de Ngannan, apporta son tribut à la cour. Moutengyong en mourant avait laissé sa charge de grand général à Moufouhaï, son petit-fils ; celui-ci ne s'étant point accordé avec Li-ning, se retira sur le bord de la mer, & la cour impériale ne voulut prendre aucune connaissance de leur différend. Moufouhaï eut pour successeur Mouhongyé son fils, père de Moumeouho qui venait prêter hommage.

A la troisième lune de l'an **1582**, Tchang-ku-tching, précepteur & premier ministre de l'empereur, mourut. Ce prince lui rendit des honneurs extraordinaires, & lui conféra le titre de Ouen-tchong.

A la huitième lune, Chin-tsong accorda un pardon général à l'occasion de la naissance d'un fils qu'il eut.

¹ Michel Roger, jésuite, est le premier de son ordre qui entre en Chine. Éditeur.

Histoire générale de la Chine

p.341 Cette même année, une maladie contagieuse emporta tant de monde dans le Chan-si, que, ne pouvant suffire à faire de bières, on creusa hors des murs de Kou-yuen de grandes fosses, auxquelles on donna le nom de Ouang-gin-keng ou de fosses de dix mille hommes.

Cette dixième année de Ouan-li, les Tartares Nutché ¹, divisés alors en trois hordes, commencèrent par se faire entre eux une guerre qui pensa causer leur ruine totale. Les Niutché orientaux ou sauvages, habitaient à l'est des limites du Leao-tong, & à l'ouest de la mer ; ils ne payaient aucun tribut à la Chine & n'inquiétaient point les frontières, se contentant de trafiquer à une foire qui se tenait à l'est de Kaï-yuen : les Chinois donnaient à leur pays le nom de Kien-tchéou. Les deux autres hordes occupaient le pays situé entre les gorges de Pékoan & de Nankoan, & elles étaient distinguées par ces deux p.342 noms. Les Nutché de Pékoan ou du nord avaient un endroit particulier dans le pays de Tchîn-pé-koan, pour commercer & payer tribut ; ceux de Nankoan tenaient leurs marchés près du territoire de Kouang-chun-koan.

La quatrième année de Suen-ti, les Nutché de Nankoan se brouillèrent avec les Nutché sauvages, & leur enlevèrent une partie de leur pays ; cette conquête enfla si fort ceux de Nankoan que sous l'empereur Ou-tsong ils refusèrent de payer tribut : ce ne fut que sous Chi-tsong que Ouang-taï leur chef, se détermina à l'envoyer. Celui qui

¹ Leur ancien nom était Nutchin, que le Leao changèrent en celui de Nutché ou Niutché, sous Gin-tsong, quatrième empereur des Song. Voyez [tome VIII, p. 359](#). Ils habitent au-delà de la grande muraille qui servait autrefois de barrière à leurs entreprises contre la Chine, & ils occupent la partie de l'ancienne Tartarie, appelée Orientale. Les Niutché donnèrent retraite aux Tartares Mongous lors de la révolution qui les chassa de la Chine. Le fondateur des Ming envoya les généraux les chercher jusque dans cet asile, & détruisit entièrement leur puissance. Les Niuché ne pouvant résister aux forces de leurs ennemis, furent obligés de demander la paix : l'extrême pauvreté à laquelle ils étaient réduits, leur ôtant le pouvoir de faire la guerre, ils s'attachèrent au commerce ; & après la conclusion du traité, ils obtinrent la permission de venir par le Léao-tong, apporter en Chine du ginseng, des peaux de castors, de renards & de martes-zibelines ; ils apportaient encore du crin de cheval, dont les Chinois se servaient pour faire des filets, & pour nouer leurs cheveux. Le commerce les enrichit, & ils se multiplièrent au point qu'ils divisèrent leur pays en sept provinces, qui fermaient comme autant de petits royaumes. Par la suite, & après s'être entre-déchirés par des guerres intestines, ils refondirent ces petits royaumes en un seul, sous le nom de Nutché ; c'est cette puissance qui détruisit la dynastie des Ming, & s'empara de la Chine, dont elle occupe aujourd'hui le trône. Éditeur.

était chargé de le présenter, reçut pour son maître une riche ceinture d'or & plusieurs autres choses de prix : cette distinction mit Ouangtaï en si grande considération parmi les Nutché, qu'ils commencèrent à le craindre.

Quelque temps après, Ouangtchong, oncle de Ouangtaï, & prévalant de la puissance de son neveu, tua, dans une dispute, Tchéoukonké, un des principaux officiers de Nangkia & de Tchinkia, chefs des Nutché de Pékoan. Cette horde, pour venger sa mort, enleva le tribut que Ouangtaï envoyait à la cour ; elle s'empara encore de treize espèces de forts, qu'il avait fait bâtir, & ne lui en laissa que cinq. Cette querelle dut sa naissance à l'animosité qui régnait entre deux des fils de Ouangtaï : il en avait quatre, savoir, Hourhan, Sanmatou, Kankoulou & Monkoupolo. Le second mourut en bas âge ; Hourhan l'aîné, & Kankoulou le troisième, vivaient si mal ensemble, que ce dernier s'enfuit auprès de Tchinkia, qu'il excita à faire la guerre à son propre père. Dans le temps qu'ils en concertaient les moyens, Hourhan, d'un naturel emporté, tua Ouangsiuen de sa propre famille. Hataï, fils de Ouangsiuen, animé du désir de la vengeance, se fit un parti, & surprit ^{p.343} Ouangtaï & Hourlan son fils, qu'il fit prisonniers : il envoya le père aux Nutché de Pékoan & se sauva à la montagne Tié-ling de Kouchan. Li-tching-léang, commandant des troupes impériales dans le Léao-tong, vint au secours de Ouangtaï, & alla attaquer les Nutché de Pékoan auxquels il tua mille trente hommes, & leur enleva leur sceau de cuivre. Ouangtaï étant mort du chagrin que lui causa sa captivité, l'empereur envoya des mandarins de sa cour avec ordre de lui faire d'aussi magnifiques obsèques que le local permettrait.

L'an **1583** ¹, Hataï, qui ne voulait point se soumettre aux Tartares de Pékoan & qui ne pouvait plus, sans danger, retourner avec ceux de Nankoan, chercha à se rendre indépendant. Secondé par ses amis, il se

¹ Arrivée de Mathieu Ricci, jésuite, en Chine. Il fut redevable de l'accueil qu'on lui fit, à une montre à répétition & à un horloge, que l'empereur fit placer dans une tour bâtie exprès. Ce missionnaire, après vingt-sept ans de séjour en Chine, y mourut en 1610, âgé de quatre-vingt-huit ans. Éditeur.

procura plusieurs mille braves gens, à la tête desquels il entreprit de se former un établissement, & il jeta ses vues sur la ville de Chin-yang-tching. Après avoir divisé son armée en deux corps, il se mit à la tête de l'un, & donna l'autre à commander à un de ses amis, homme intrépide & bon officier.

Sur les avis que reçurent les mandarins du Léao, qu'il était parti de la rivière Yun-ho, Li-tching-léang, lieutenant-général des troupes chinoises, vint au-devant de lui à quelques centaines de ly des limites, & l'ayant rencontré à Kou-la-tchaï, il le battit & le tua. Ses gens allèrent rejoindre leur seconde division mais Tsin-té-ki, qui s'était aussi mis à la tête des troupes qu'il avait sous ses ordres, la dissipa. Les Tartares perdirent dans ces deux actions trois mille deux cent vingt deux hommes.

^{p.344} Cette victoire ne causa pas moins de joie à la cour impériale, que la ruine presque entière des Tartares Pékoan : ligués avec Pénoutchi, chef d'une horde de Ouangtaï, qui avait quitté le service des Nankoan pour se donner à eux, ils allèrent à la tête de plus de dix mille cavaliers attaquer Monkoupolo & Hourhan. Li-tching-léang accourut à leur secours & tomba sur les Pékoan qui le reçurent avec une valeur à laquelle il ne s'attendait pas ; mais accablés par le nombre, les Pékoan furent contraints de céder. Nang-kia & Tchinkia, Harhan, fils du premier, Niesunpo, fils du second, & Pénoutchi restèrent sur le champ de bataille.

La neuvième année de Ouan-li, le fameux Yenta mourut. La cour impériale envoya des mandarins avec les présents d'usage pour les princes du premier ordre, faire devant son cercueil les cérémonies accoutumées ; mais on ne parla point de conférer le titre de prince à ses descendants par rapport à quelques discussions de famille qu'ils avaient entre eux : ce ne fut que deux ans après que Hoangtaïki l'aîné des fils de Yenta, reçut le diplôme impérial, qui lui accordait cette dignité pour lui & ses descendants, sous le titre de prince Chun-y ; comme son père l'avait eu.

1584. Quoique descendu au tombeau, le ministre Tchang-ku-tching ne fut point à l'abri des recherches de la haine & de l'envie ; il se forma

une cabale pour flétrir sa mémoire, dans laquelle entrèrent un grand nombre de personnes de tous les rangs, même les princesses du palais. L'empereur prit d'abord sa défense, mais ensuite il se vit assailli de tant d'accusations contre lui, que, pour calmer les esprits, il fut forcé de le déclarer déchu de tous ses honneurs & de confisquer ses biens. Il exila ses frères, ses fils & toute sa famille : son fils aîné ^{p.345} se pendit de chagrin, de peur de finir ses jours d'une manière ignominieuse,

L'an **1586**, des séditeux pénétrèrent dans les montagnes des Miaotsé du Ssé-tchuen, & excitèrent à la révolte ces montagnards, qui descendirent en grand nombre pour piller les villes. Le tribunal de la Guerre envoya au vice-roi & aux commandants des troupes de la province les ordres nécessaires pour éteindre ces commencements de révolte ; ce qu'ils firent heureusement.

A la première lune de l'an **1587**, quinzième de Ouan-li, l'empereur eut un troisième fils ; cet événement le consola de la perte du second, mort quelque temps auparavant. L'aîné était d'une complexion si délicate, qu'on désespérait de le conserver : l'empereur donna le rang de première reine à Tching-chi, mère du dernier.

Cette même année, à la septième lune, Hoang-taïki, prince de Chun-y, mourut. La cour donna à Tchiliké, son fils, l'investiture de cette principauté.

L'an **1588**, Li-tching-léang sortit des limites du Léao-tong, & alla jusqu'aux frontières des Pékoan & des Nankoan, dont il invita les chefs à le venir trouver pour concerter les moyens de leur procurer une paix fiable & solide. Ce général, après les avoir traités magnifiquement, les convainquit que leur intérêt commun était de ménager la Chine, qui par rapport à leurs démêlés avec elle, avait supprimé les foires où ils débitaient leurs pelleteries & leur ginseng : il ajouta que les guerres qu'ils se faisaient entre eux ne tendaient qu'à leur propre destruction. Suivant ce principe, il leur conseilla de déterminer à l'amiable les limites de leur pays, divisé autrefois en neuf cent quatre-vingt dix-neuf

quartiers, dont sept cents, sous Ouangtaï, étaient possédés par les Nankoan, & ^{p.346} deux cent quatre-vingt dix-neuf par les Pékoan. Il dit que ceux-ci, par droit de conquête, étant en possession de la plupart de ces quartiers, il ne convenait pas de les en dépouiller totalement ; mais qu'il fallait établir entre eux une espèce de balance, & rendre aux Nankoan cinq cents quartiers, en laissant aux Pékoan les quatre cent quatre-vingt dix-neuf autres. Ces Tartares, las d'une guerre qui les avait écrasés, adoptèrent sans hésiter ce plan de démarcation, qu'ils exécutèrent réciproquement : ils remercièrent beaucoup le général chinois de leur en avoir donné l'idée, & le quittèrent avec les dispositions de vivre à l'avenir en paix.

L'an **1589**, dix-septième de Ouan-li, la sécheresse ruina les moissons dans le Kiang-nan & le Tché-kiang : on pourvut au soulagement de ces deux provinces.

Une maladie que l'empereur eut sur la fin de cette année causa les plus vives alarmes, parce qu'il n'avait point nommé de prince héritier ; & afin de rassurer les esprits, **1590**. il se fit voir au commencement de l'année suivante à ses grands. Les ministres le sollicitant de se choisir un successeur, ce prince leur répondit qu'il n'avait point de fils légitime, & qu'à l'égard de ceux que les reines lui avaient donnés, l'aîné était d'une complexion trop faible ; qu'à la vérité, le troisième, fils de la reine Tchinchichi, promettait beaucoup, mais qu'il n'osait le préférer de peur de causer du mécontentement. Ayant fait venir en sa présence ces deux jeunes princes, il dit à l'aîné de se tenir debout. Le ministre Chin-ché-hing, après l'avoir considéré attentivement :

— Quel dommage, s'écria-t-il, de ne point travailler à polir cette pierre précieuse, dont on ferait un bijou des plus rares.

L'empereur qui n'avait aucun dessein de le faire son successeur, l'empêcha d'en dire davantage.

p.347 **1591.** Pour cimenter la paix que les Nankoan & les Pékoan venaient de conclure ensemble, Pousé, fils de Tchín-kia, donna sa fille en mariage à Taïchang, fils de Hourhan, & Taïchang, sa sœur aînée, à Nalinpolo, fils de Niamkia. Taïchang, enclin à la débauche, d'un naturel cruel & féroce, ne put se soutenir longtemps ; plusieurs de ses gens l'abandonnèrent pour se donner aux Pékoan. Le chef de la horde Pasha, qui en avait été maltraité, le tua d'un coup de flèche. Pousé & Nalinpolo, quoiqu'ils eussent à se plaindre de lui, vengèrent sa mort, en faisant périr Pasha, dont ils envoyèrent la tête à l'officier chinois qui commandait sur les frontières du Léao-tong.

Taïchang laissa un fils encore enfant, nommé Saotaï, sous la tutelle de sa mère ; mais comme il était à craindre qu'elle ne favorisât sa famille au préjudice de son fils, la cour impériale lui assigna trente quartiers, & nomma Monkoupolo pour gouverner les Nankoan. Celui-ci flatté de cette distinction, envoya une magnifique ambassade à la cour impériale, & offrir en tribut des productions rares du pays.

L'an **1592**, vingtième de Ouan-li, Popaï, au nord du Chen-si, prit les armes contre le vice-roi. Ce rebelle était tartare d'origine & d'une naissance commune : s'étant attiré des affaires avec le chef de sa horde, qui fit mourir son père & son frère, Popaï échappa au châtement par la suite & erra quelque temps. Tchín-yn, officier chinois sur les frontières, à qui il se présenta, le voyant déterminé, l'enrôla sous ses drapeaux, & dans peu il obtint, par sa bravoure, d'être fait officier ; alors il se maria. A quelque temps de là, sa femme lui raconta qu'il lui avait semblé, en dormant, entendre dans les airs un bruit terrible qui avait fait ouvrir le ciel ; qu'il en était sorti un globe de feu, du milieu duquel une espèce de tigre p.348 s'élançant avec une rapidité étonnante, était venu fondre sur elle & avait pénétré dans ses entrailles. Popaï attendit impatiemment le terme de ses couches : au bout de neuf mois elle mit au monde un fils qui avait le corps d'un loup, la tête d'un homme & les pieds presque

semblables à des pattes d'oiseaux. Son père lui donna le nom de Po-tching-nghen, c'est-à-dire *bienfait reçu*.

Cependant Popaï s'éleva par degrés à tous les grades militaires sous le règne de Chin-tsong, & se fit une si grande réputation, que la dix-septième année il fut fait lieutenant-général des troupes de l'empire, & obtint la survivance pour son fils, qui servait déjà avec distinction.

La dix-neuvième année de Ouan-li, les Tartares ayant causé du désordre sur les bords du Hoang-ho, l'empereur fit partir Tching-lo avec le titre d'inspecteur. Tong-hiang, vice-roi de Ning-hia, auquel l'inspecteur proposa d'envoyer contre ces coureurs, Po-tching-nghen, Tou-ouen-sieou, Po-yun, fils adoptif de Popaï, & ce dernier lui-même, quoique déjà avancé en âge, dit qu'il n'était pas nécessaire d'employer tant de braves officiers pour une si petite expédition, & qu'il suffirait d'y envoyer Tou-ouen-sieou seul avec mille cavaliers. Popaï, qui en jugeait autrement, obtint de l'inspecteur de conduire contre ces vagabonds les trois mille hommes qu'il avait sous ses ordres. Le vice-roi, piqué de se voir contrarié, refusa les chevaux dont il avait besoin pour sa cavalerie : il n'était pas de ses amis, & son intention était de le faire échouer. Popaï monta sur-le-champ à cheval & se rendit à toute bride à Kin-tching où il eut des chevaux. Il alla ensuite s'assurer des forteresses hors de la grande muraille, afin d'avoir une retraite si le vice-roi l'inquiétait, comme il y paraissait disposé, en refusant à ses soldats des vivres & leur solde. Ce premier mécontentement ^{p.349} lui fit naître dès lors des idées de révolte ; il donna à ses soldats la liberté de prendre des vivres où ils en pourraient trouver. Le vice-roi lui en fit un crime, & voulait l'en faire punir. Par malheur pour Popaï, Po-tching-nghen son fils, dans une de ses courses ayant enlevé la fille d'un bourgeois & plusieurs autres, le vice-roi saisit cette occasion pour lui faire sentir son autorité ; mais afin de lui ôter tout prétexte de se plaindre, il commença par délivrer des vivres & payer aux soldats la solde qui leur était due ; ensuite il manda Po-tching-nghen sous quelque prétexte dont il ne pouvait se défier, & le fit

charger de chaînes ; & pour l'humilier davantage, il lui fit donner publiquement la bastonnade en le déclarant incapable de commander.

Po-yun & Tou-ouen-sieou, indignés de cet affront, s'en plaignirent amèrement à Lieou-tong-yang, qui avertit le vice-roi du danger où il était de voir bientôt les troupes de Ning-hia se révolter. Cet avis fut suivi de l'effet ; les rebelles dans leur premier mouvement de fureur allèrent en foule environner son hôtel, & y mirent le feu ; cependant le vice-roi trouva moyen de se sauver déguisé, sans songer à emporter son sceau d'or. Lieou-tong-yang s'en saisit & alla se joindre aux rebelles en qualité de lieutenant-général : cette révolte commença le dix-huit de la deuxième lune de l'an 1592. Après cette démarche, les rebelles se mirent à piller la ville, sans cependant faire mourir personne : ils arrêtaient tous les mandarins, qu'ils tâchaient d'engager à prendre parti avec eux, & sur leur refus, ils se contentaient de les maltraiter & d'enlever leurs sceaux. Oueï-hio-tseng, commandant-général du Chen-si, s'étant avancé jusqu'à Hou-ma-ché, essaya inutilement de les faire rentrer sous l'obéissance : ils ne pouvaient croire qu'on voulût^{p.350} leur pardonner, après la conduite qu'ils avaient tenue, & ils n'espéraient aucune grâce.

Po-tching-nghen, que la douleur des coups qu'il avait reçus empêchait d'agir, s'emporta beaucoup contre Po-yun & Tou-ouen-sieou de ce qu'ils n'avaient pas fait mourir tous les mandarins de la ville : ces deux rebelles, pour le contenter, allèrent, le vingt-trois de cette deuxième lune, à la tête de cinq cents soldats se saisir de Léang-ki & de Ma-tching-kouang, deux officiers généraux, dont le vice-roi voulait se servir contre eux, & ils les firent mourir. Le même jour, Lieou-tong-yang fit reconnaître Popaï général, Po-tching-nghen & Hiu-tchao lieutenants-généraux, & Tou-ouen-sieou & Po-yun maréchaux de camp ; ensuite ils invitèrent les vagabonds, contre qui on avait voulu les faire marcher, à se joindre à eux. Devenus plus forts par leur jonction, ils se rendirent maîtres de presque toutes les places d'armes du Hoang-ho : la plupart

des garnisons, officiers & soldats & donnèrent à eux. Cependant la ville de Ping-lou, défendue par Yang-chi, femme du gouverneur, leur résista, & Tou-ouen-sieou ne put jamais venir à bout de la réduire. Un jour que Siao-ju-hiun, mari de cette héroïne, lui témoignait ses craintes de ne pouvoir conserver sa place sans un prompt secours, qu'il fallait encore faire venir de fort loin, elle lui dit qu'elle se flattait d'avoir autant de zèle que lui pour le service de leur souverain, & qu'il ne devait point perdre de temps à aller lui-même hâter le secours tandis qu'elle défendrait la place. Aussitôt que Tou-ouen-sieou le sut parti, il fit sommer la garnison de se rendre, & sur son refus, il ordonna un assaut, où ses gens se portèrent avec une espèce de fureur. La courageuse Yang-chi le repoussa, & soutint ses efforts pendant près de deux mois que dura le siège. Rebuté ^{p.351} de la résistance qu'il éprouvait, & sur les avis que Siao-ju-hiun revenait avec un secours considérable, Tou-ouen-sieou leva le siège, passa le Hoang-ho & alla joindre le gros des rebelles, qui dirigeait sa marche vers Ling-tchéou dans le dessein de s'en emparer.

Pendant que Tou-ouen-sieou était encore devant Ping-lou, les autres chefs des rebelles sollicitèrent les Tartares de Taoho de se joindre à eux, & s'avancèrent du côté de Ling-tchéou. Li-pao, gouverneur de cette ville, se voyant investi, fit promettre à tous ses officiers de la défendre jusqu'à la dernière extrémité : leur résistance donna le temps à Li-hiu d'arriver à temps avec du secours. Les rebelles, qui n'avaient pas encore reçu le renfort qu'ils attendaient des Taoho, levèrent le siège & allèrent fondre sur plusieurs forts qu'on avait construits pour la sûreté des frontières : là ils furent joints par les Taoho sous les ordres de Tcholitou, de Tatching & de différents chefs de hordes, qui amenaient entr'autres trois mille cavaliers armés de toutes pièces.

Popaï envoya un détachement de ces Tartares & un corps de ses troupes sous le commandement de Tcholitou & de Po-yun, son lieutenant, recommencer le siège de Ping-lou. Siao-ju-hiun venait d'y rentrer & quoiqu'il eût renvoyé à Li-hiu le secours qu'il avait été chercher, les

rebelles ne furent pas plus heureux que la première fois : dans les premières attaques, il renversa mort d'un coup de flèche Po-yun ; alors Tcholitou désespérant de forcer la place, leva le siège & se retira.

Cependant la fortune favorisait les rebelles partout ailleurs ; ils battirent les impériaux, qu'ils obligèrent à diviser leurs forces, en se partageant eux-mêmes en plusieurs corps, qui se réunissaient ensuite avec promptitude & venaient fondre sur les ^{p.352} Chinois. Ces succès leur valurent un renfort de près de cinquante mille hommes des Taoho, qui vinrent les joindre pour avoir part à leur gloire & encore plus à leur butin.

Dès cet instant, cette révolte parut d'une si grande conséquence à la cour, qu'elle mit en mouvement beaucoup de troupes. Tous les grands officiers du Chen-si, ceux de Kan-tchéou & de Sou-tchéou avec leurs garnisons, & plus de vingt mille hommes des départements de Suen-hoa & de Tai-tong reçurent des ordres de marcher, & formèrent une armée de près de trois cent mille hommes, sans compter les garnisons qui restaient dans les places. Après la réunion de toutes ces troupes, les généraux tinrent un conseil de guerre, dans lequel il fut déterminé de les diviser en deux corps, dont l'un serait employé à faire le siège de Ning-hia, où était le fort des rebelles, tandis que l'autre tiendrait la campagne pour assurer les convois & intercepter les secours aux ennemis.

Popai, instruit de ce plan, fit entrer dans Ning-hia, dont la conservation lui était de la dernière importance, l'élite de ses troupes, & s'y enferma lui-même ; aussitôt, & le cinq de la quatrième lune, les Chinois l'y investirent. Le même jour Popai fit une sortie sur le quartier des impériaux campés devant la porte de nord-est, & les poussa l'épée dans les reins jusqu'au Hoang-ho, dans lequel un grand nombre se noya. Il continua à se défendre ainsi jusqu'au vingt-un de la même lune avec une bravoure admirée des Chinois mêmes.

Le vingt-un de la quatrième lune, les impériaux escaladèrent la place & parvinrent à se loger sur les remparts ; mais quoique soutenus par des troupes fraîches qu'on faisait continuellement relever, Po-tching-nghen

accourant avec Lieou-teng-hiang, engagea un combat qui dura près de deux heures, ^{p.353} & contraignit les Chinois d'abandonner le terrain. Presque tous ceux qui montèrent à l'assaut périrent ; les assiégés perdirent aussi beaucoup de monde, & eurent un grand nombre de blessés, entr'autres Po-tching-nghen, qui le fut dangereusement.

Ché-sin, président du tribunal de la Guerre, qui s'était rendu à ce siège, fit jeter plusieurs billets dans la ville, par lesquels il promettait vingt mille taëls & un des premiers emplois dans les troupes à celui qui arrêterait Popaï & son fils, & dix mille taëls, avec un emploi honorable, à celui qui lui amènerait Lieou-tong-yang ou Tou-ouen-sieou. Cette démarche ne servit qu'à animer davantage les rebelles : dans leurs sorties, presque continuelles, ils montraient une valeur qui tenait du désespoir. Les Chinois perdirent tant de monde, que Hiu-tsé-oueï, inspecteur de leur armée, en attribua la faute au général Oueï-hio-tseng, & écrivit en cour contre lui : on envoya Yé-mong-hiong pour le remplacer. Ce nouveau commandant étant arrivé le deux de la septième lune, proposa dans un conseil de guerre, qu'il tint le même jour, de tirer une ligne de circonvallation, & d'élever une digue pour faire refluer les eaux du Hoang-ho dans la ville, afin d'obliger les rebelles à se rendre, ou de les noyer s'ils osaient tenir. Comme les troupes commençaient à se rebuter de la longueur du siège, les membres du conseil approuvèrent ce projet, & on mit aussitôt la main à son exécution. Popaï fit une sortie sur les travailleurs, dont il tua plusieurs & fit quelques prisonniers : il sut par eux qu'on allait faire une levée pour conduire les eaux du fleuve au pied des murs. Effrayé du danger, il envoya Ké-li-kaï, son fils adoptif, déguisé en chinois, presser le secours que Tcholitou devait lui amener. Ce chef des ^{p.354} Tartares se mit aussitôt en marche à la tête de trente mille hommes, & fit dire à Tatching, qui était à Chapai avec dix à douze mille cavaliers, de s'approcher des frontières de Ning-hia, où il lui donnait rendez-vous. Tatching, ayant trop précipité sa marche, rencontra un corps de Chinois, contre lequel il fut obligé de se battre : il perdit plus de trois

mille hommes dans cette action, après laquelle il retourna à Chapai pour se refaire.

Tcholitou ne laissa pas de s'approcher de Ning-hia ; mais il était trop faible pour oser entreprendre de se battre contre une armée de près de cent mille hommes, qui couvrait également les travailleurs & les assiégeants. La digue fut achevée au commencement de la huitième lune ; alors les eaux du Hoang-ho allèrent battre les murs de la ville, en s'élevant à la hauteur de huit à neuf pieds. Popai avait fait construire beaucoup de petites barques, sur lesquelles il fit monter nombre de soldats déterminés pour aller rompre la digue, mais ils ne réussirent pas : vivement repoussés par les Chinois après un combat assez opiniâtre, ils furent contraints de leur abandonner seize de leurs barques, & un seul prisonnier. L'impétuosité des eaux fit ce qu'ils n'avaient pu exécuter ; elles rompirent leur digue, & s'ouvrant un passage de plus de vingt toises ou deux cents pieds, elles se répandirent dans le camp des Chinois & noyèrent grand nombre de soldats. Ou-chihien & Lai-pao, deux des premiers officiers, avaient présidé à la construction de la digue dans cet endroit ; le général fit mourir Ou-chihien, & accorda la vie à Lai-pao, en considération de ce qu'il avait bien défendu Ling-tchéou, dont il était gouverneur : la brèche fut réparée en peu de jours.

Le vingt-un de cette huitième lune, Tcholitou roda autour ^{p.355} du camp chinois, auxquels il enleva quelques redoutes. Comme il paraissait chercher un chemin pour entrer dans la ville, le général Yé-mong-hiong détacha Li-ju-song contre lui. Li-ju-song fut d'abord battu ; mais étant soutenu par Li-ju-tchang, qui vint à son secours avec un corps considérable de troupes, le combat recommença & ne finit qu'à la nuit. Tcholitou, désespérant de jeter du secours dans la place, se retira, abandonnant aux Chinois une partie de ses chevaux & de ses chameaux.

Le cinq de la neuvième lune, la porte du nord & une partie des murs furent renversées par la violence des eaux. Nieou-ping-tchong,

lieutenant-général, âgé de soixante-dix ans, proposa à Ma-koué-tching de monter ensemble par cette brèche, & d'entrer dans la ville pour rassurer les peuples & empêcher le désordre, mais il ne fut pas écouté. Po-tching-nghen jugeant tout perdu, fit mourir Hiu-tchao, Lieou-tong-yang & Tou-ouen-sieou, dont il envoya les têtes au général chinois, dans l'espérance qu'il s'en contenterait ; mais ce général fit donner un assaut, commandé par Li-ju-song, qui fut obligé de soutenir un combat vif & opiniâtre : il ne parvint à réduire la place qu'en faisant mettre le feu aux maisons ; alors Popaï se voyant sans ressource, se précipita dans les flammes, où il fut bientôt étouffé. Un simple soldat retira son corps avant qu'il fut consumé, & alla porter sa tête au général, qui le récompensa. Les principaux officiers de cette révolte furent faits prisonniers, & exécutés au milieu des rues, après qu'on eut rétabli la tranquillité dans la ville. Telle fut la fin de cette révolte, qui coûta tant de sang & de bons officiers à la Chine.

La guerre qui s'alluma entre les Coréens & les Japonais fut suscitée par un homme de cette dernière nation, que la fortune ^{p.356} avait tiré de l'esclavage & élevé sur le trône. Les Chinois le nomment Ping-sieou-ki, & les Japonais Fachiba. Esclave d'un homme d'une condition médiocre de la ville de Samo, un jour au retour de la pêche, accablé de lassitude, il s'assit au pied d'un arbre & s'y endormit. Un seigneur japonais, nommé Sin-tchang, qui chassait dans ce canton, voyant que Ping-sieou-ki, ^{p.357} réveillé par le bruit de son équipage, ne se mettait pas en devoir de lui rendre les respects dus à son rang, voulait l'en faire punir. Ping-sieou-ki plaida sa cause avec tant d'esprit, qu'il lui pardonna, le prit à son service, & lui donna le soin de ses haras, sous le nom de Mou-hia-gin, c'est-à-dire *l'homme de dessous l'arbre* : il lui assigna des terres pour son entretien. Ping-sieou-ki ^{p.358} ne resta pas longtemps dans cet emploi ; son maître, charmé de son esprit & de sa conversation, le fit son homme d'affaire, avec une autorité, d'autant plus étendue, que tout passait par ses mains. Ce nouvel intendant ne fut point ingrat : zélé pour

les intérêts de son maître, & sans égard pour les lois de l'équité & de la justice, il enleva à ses voisins plus de vingt villes, dont ^{p.359} il le rendit seigneur. Le voyant en état d'entreprendre davantage, il lui fit lever des troupes & l'engagea à attaquer Okitchi, qu'il tua, & dont il envahit l'apanage : par ce moyen, Sin-tchang devint suzerain de soixante-six villes.

D'une montagne de la Corée, appelée Fou-chan, on découvre une île du Japon, nommée Toui-ma-tao ; c'est par cet endroit ^{p.360} que les deux royaumes commercent ensemble. Lipan, prince peu attentif au gouvernement de ses États, & fort adonné à la débauche, régnait alors sur la Corée. Ping-sieou-ki, instruit de sa mauvaise conduite, entreprit de tenter fortune de ce côté-là ; il fit construire des barques de guerre, & envoya Hing-tchang & Tsing-tching s'emparer de la ville & du port de ^{p.361} Fou-chan, où ils abordèrent à la cinquième lune de la vingtième année de Ouan-li. Comme il n'y avait point de guerre entre les deux royaumes, il leur fut aisé de surprendre cette place. Après cette conquête, les Japonais entrèrent dans les terres sans presque tirer l'épée & se rendirent maîtres de Lin-tsin, de Fen-tao, de Fong-té, & d'autres villes, dont les Coréens leur ouvrirent les portes.

^{p.362} Lipan, effrayé de cette irruption inopinée, abandonna sa ville capitale, dans laquelle il laissa Lihoeï, son second fils, pour prendre soin des affaires & de la défense du royaume, & se retira à Ping-yang. Les Japonais, poussant toujours leur pointe, pénétrèrent jusqu'à cette capitale, dans laquelle ils détruisirent les tombeaux des rois, massacrant tout ce qui s'opposait à leur brigandage.

^{p.363} Le roi de Corée menacé de perdre ses États, envoya demander un prompt secours à la cour impériale. Sur la décision du conseil, que le royaume de Corée étant tributaire de la Chine, on devait le secourir, l'empereur nomma Ssé-ju pour y conduire quelques mille hommes, qui furent suivis de près par un autre corps de troupes plus considérable :

les Chinois firent courir ^{p.364} le bruit qu'on allait envoyer une armée de cent mille hommes pour maintenir Lipan sur le trône.

Cependant les Japonais marchaient toujours en avant, & tout pliait devant eux. A leur approche de Ping-yang le roi se retira à Ngaï-tchéou, pour y recevoir le secours qu'il se promettait de la Chine. En effet, Ssé-ju arriva au ^{p.365} commencement de la septième lune, & il était suivi par le lieutenant-général Tsou-tching-hiun. Ces deux généraux continuèrent leur route vers Ping-yang ; mais Ssé-ju s'étant trop pressé de passer le Tong-kiang, il fut battu par les Japonais. Tsou-tching-hiun ayant aperçu, de l'autre bord de ce fleuve l'embaras où il était, lui envoya trois mille hommes pour le soutenir mais ^{p.366} la bataille était déjà perdue, & ces trois mille hommes ne servirent qu'à ramener Ssé-ju & les débris de son armée.

Tsou-tching-hiun dépêcha un courrier à la cour impériale pour y donner avis de la perte de cette bataille, & demander du renfort contre les forces redoutables des Japonais. La cour effrayée de cet échec, se détermina à y envoyer une puissante armée. Cependant les Japonais qui avaient perdu beaucoup de braves gens, n'osèrent pousser plus avant, & retournèrent dans le département de Fong-té.

Ché-sin, président du tribunal de la Guerre, qui désapprouvait cette expédition, dont l'empire ne pouvait retirer aucun avantage, cherchait quelque moyen de terminer la querelle sans qu'il en coûtât autant de sang & d'argent. Comme il en conférait avec les amis, un certain Chin-oueï-king de Kia-hing-fou du Tché-kiang, proposa de passer au service des Japonais, & de chercher à leur insinuer des sentiments de paix. Ché-sin ayant consenti à ce qu'il fît cette tentative, Chin-oueï-king se rendit dans la Corée.

Ping-sieou-ki, qui avait pris le titre de *taïko* ou de roi, était alors dans la capitale de la Corée, d'où il donnait ses ordres aux généraux de l'armée japonaise. Chin-oueï-king, arrivé à Ping-yang, se rendit à la tente du général japonais Hing-tchang, qui le fit garder par deux soldats,

& le conduisit lui-même à ^{p.367} Ping-sieou-ki, parce qu'il lui avait fait entendre que la cour impériale ne continuerait point la guerre si on laissait les Coréens en paix. Ping-sieou-ki reçut le Chinois avec assez de mépris ; cependant Hing-tchang lui dit que, si la Chine voulait une paix solide, il fallait que le fleuve Tong-kiang servît de limites aux Japonais & aux Coréens & qu'on leur cédât le pays qui est à l'ouest de Ping-yang. Chin-oueï-king fut renvoyé avec cette réponse. De retour à la cour, il rendit exactement ces propositions ; elles révoltèrent d'autant plus les esprits, qu'on regardait les Japonais comme des gens à la parole desquels on ne pouvait aucunement se fier ; ainsi on se prépara à leur faire la guerre. La révolte de Ning-hia étant éteinte, la cour donna à Li-ju-song le commandement de l'armée qu'elle envoyait dans la Corée ; Li-ju-pa, Tchang-chi-tsio & Yang-yuen, tous officiers qui s'étaient distingués dans l'expédition de Ning-hia, en furent nommés lieutenants-généraux.

A son arrivée à Léao-yang, Li-ju-song rencontra Chin-oueï-king, qui l'instruisit de sa négociation auprès des Japonais. Ce général, homme pénétrant, l'examina de près dans un long entretien qu'il eut avec lui, & reconnut qu'il n'était qu'un fourbe, qui cherchait à se rendre nécessaire : il l'aurait fait mourir, si Li-ing-ché ne lui avait représenté qu'étant avoué de la cour, il ne devait pas se porter à cette violence.

Vers la fin de la douzième lune, Li-ju-song étant parti de Ché-man à la tête de quarante mille hommes, s'avança vers le fleuve Ya-lou qu'il fit passer à son armée, & continuant sa route il arriva le quatrième de la première lune de l'an **1593** à Siao-ning, où il fit reposer ses troupes. Le général japonais Hing-tchang lui envoya vingt de ses officiers subalternes, sous prétexte de lui faire honneur ; mais le général chinois les ^{p.368} regardant comme des espions, les fit arrêter & n'en renvoya que trois. Hing-tchang étonné de leur détention, en demanda la raison à Chin-oueï-king, qui était retourné auprès de lui. Le Chinois répondit qu'il y avait sans doute du malentendu par la faute des interprètes. Hing-tchang feignit de le croire, & l'envoya lui-même avec Siao-si-féï & Tan-

tchéou-teng, deux de ses parents, vers le général chinois, qui les reçut bien, & les paya de bonnes raisons, dont, en apparence, ils furent satisfaits.

A l'approche de l'armée chinoise de Ping-yang, Hing-tchang fit préparer à Fong-yué-léou un logement pour y recevoir Li-ju-song : toutes ses troupes, habillées comme dans les plus grandes cérémonies, sortirent & se rangèrent en ordre hors des murs. Le général chinois au contraire ne fit prendre à ses soldats que leurs habits les plus simples ; mais ils se présentèrent comme des gens qui veulent entrer dans une ville conquise ; leur contenance, qui n'était point équivoque, fit rentrer les Japonais, qui fermèrent les portes & se mirent en état de défense.

Le général chinois donna le signal, & la place fut aussitôt attaquée. Les Japonais lui répondirent par une grêle de pierres, lancées avec des espèces de canon, qui l'obligea de s'éloigner. Vers le soir, Li-ju-song renforcé par les Coréens qui s'étaient joints à lui, après avoir reconnu les dehors de la place, l'attaqua par quatre endroits, au nord & au sud, où il fit allumer de grands feux pour attirer de ce côté-là l'attention des Japonais. Il fit faire à l'ouest une autre attaque, où il y avait moins d'appareil, mais plus de troupes munies d'échelles. Ces attaques commencèrent presque à la fois au nord & au sud avec beaucoup de bruit ; à l'ouest il y eut moins de fracas, & plus d'effet. Les ^{p.369} Coréens montèrent les premiers à l'assaut, & chassèrent aisément le peu de Japonais qui gardaient cette partie des murailles, parce qu'ils ne s'attendaient qu'à être faiblement attaqués de ce côté-là ; cependant les Japonais accoururent en foule du nord au sud ; mais les Coréens soutenus par les Chinois, les poussèrent vers la porte de l'est, par laquelle ils sortirent pour gagner le Ta-tong-kiang : ils passèrent ce fleuve avec tant de désordre & de confusion, qu'il y en eut beaucoup qui se noyèrent ; dans la ville ils n'eurent que douze cent quatre-vingt-cinq hommes de tués. Le général chinois envoya Li-ning à la poursuite des fuyards : il atteignit leur arrière-garde, qui se défendit quelque temps, &

se retira fort en désordre, avec perte de trois cent soixante-deux hommes.

Après quelques jours de repos, Li-ju-song fit passer le Ta-tong-kiang à toute son armée. Li-ju-pé, avec un détachement, s'empara de Kai-tching : les Japonais n'y perdirent que cent soixante-cinq hommes ; les autres prirent la fuite, & portèrent l'épouvante & la consternation dans les autres villes ; de sorte que les provinces de Hoang-haï, de Ping-ngan, de King-ki & de Kiang-yuen revinrent aussitôt à leur premier maître.

Les Japonais s'étant retirés dans la capitale, l'armée impériale dirigea sa marche vers cette ville, & le 27 de la première lune, elle n'en était éloignée que de trente *ly*, lorsque le général chinois, à la tête d'un gros de cavalerie, rencontra un parti japonais qu'il poussa jusqu'à un endroit appelé Ta-ché-kiao ; mais s'étant trop hasardé & son cheval venant à s'abattre, il fut à l'instant environné d'ennemis. Quoiqu'il n'eût avec lui qu'une poignée de monde, il se défendit en héros, & Li-yéou-chin, Li-ju-pé, Li-ning & Li-ju-meï, accourus à son secours, firent aussi des prodiges de valeur. De leur côté, les Japonais ^{p.370} animés par l'espoir de le faire prisonnier, montrèrent dans cette occasion une bravoure surprenante, & ils seraient peut-être venus à bout de l'enlever, si le brave Yang-yuen, qui venait simplement au-devant de son général, n'était arrivé à propos à la tête de son escadron : il chargea les Japonais qui quittèrent Li-ju-song pour se défendre, & se battirent avec autant d'ardeur, que s'ils n'eussent fait que commencer ; ils furent tous tués ou blessés. Les Chinois perdirent aussi beaucoup de monde, mais aucun officier de marque : leur général en fut quitte pour quelques contusions, à la vérité, peu dangereuses. Cette action, & les pluies qui survinrent, l'obligèrent de retourner à Kai-tching, d'autant plus que la capitale de la Corée étant située dans un plat pays, dont les terres sont fort grasses, il était impossible d'en entreprendre le siège avec succès ; ainsi l'armée impériale reprit la route de Kai-tching. Elle y apprit que la cour avait

expédié des ordres à Song-yng-tchang d'équiper une flotte, & que Lieou-yen, qui devait la commander, favoriserait les opérations de Li-ju-song.

A cette époque, ce général informé que Ping-sieou-ki avait fait à Long-chan un approvisionnement de plus de cinquante mille mesures de grains, alla lui-même brûler ces magasins. Song-yng-tchang, calculant que cette perte, jointe à celle que les ennemis avaient faite à Ping-yang, devait les mettre dans l'embarras, présuma qu'ils ne seraient peut-être pas éloignés de la paix, & qu'on pourrait les amener à se reconnaître tributaires de l'empire. D'après cette idée, il chargea Chin-oueï-king & Tchéou-hong-mou d'aller au camp des Japonais, & de ménager cette négociation ; mais le succès ne répondit point à son attente.

Cependant l'incendie de leurs magasins les avait tellement concernés, que dès le dix-huit de la quatrième lune, ils avaient ^{p.371} évacué la capitale de la Corée ; Li-ju-song qui en prit aussitôt possession, pourvut à sa sûreté, & se mit à la poursuite des Japonais qu'il eut bientôt atteints : ceux-ci, qui s'y attendaient, marchaient à petites journées, toujours serrés & en ordre : Li-ju-song ne jugea pas à propos de les attaquer.

Lieou-yen, que Li-ju-song avait instruit de la retraite des ennemis & de la route qu'ils devaient tenir, débarqua avec cinq mille hommes, qu'il conduisit du côté de Tchang-tchéou, à la montagne Niao-ling, par où les Japonais devaient passer : il fit faire de grands abattis de bois pour rendre les chemins impraticables à la cavalerie, tandis que d'un autre côté Tcha-ta-cheou & Tson-tching-hiun, avec un détachement de cavalerie de l'armée de Li-ju-song venaient le joindre à Niao-ling. Les Japonais surpris de les y trouver, changèrent de route & prirent celle de Fou-chan, dont ils s'étaient rendus maîtres dès le commencement de cette guerre.

Le général chinois, qui l'avait prévu, envoya ordre à la flotte d'approcher de Fou-chan pour en boucher le port. Les Japonais, qui ne pouvaient espérer aucun secours, firent proposer, pour condition de

paix, que la capitale appartiendrait au roi de Corée, mais qu'on leur céderait tout ce qui était au sud, & que la rivière de Han-kiang servirait de limites aux deux royaumes. Li-ju-song ne daigna pas leur répondre.

A la septième lune, il parut une comète à la constellation *Tsé-oueï* ; & à cette même lune, les Japonais renvoyèrent les grands de la Corée, qu'ils avaient faits prisonniers lorsqu'ils s'emparèrent de la capitale de ce royaume. Ché-sin regarda cette démarche comme un signe de paix, & fit suspendre les hostilités : il renvoya Chin-oueï-king pour s'assurer de leur intention, en lui recommandant de faire valoir les dispositions p.372 favorables où l'on était à leur égard. Ché-sin instruisit la cour de ces commencements de négociation.

L'empereur ayant convoqué à ce sujet une assemblée des grands & des ministres, le censeur Yang-tchao-tchin s'expliqua ouvertement :

— Personne de nous, dit-il, n'ignore que jusqu'ici l'empire n'a jamais pu engager le Japon à se rendre tributaire de la Chine ; en vain l'a-t-il tenté sous le règne de Tai-tsou, de Yong-lo & de Kia-tsing de cette dynastie ; ce qu'on n'a pu obtenir alors, doit-on maintenant l'attendre du rebelle & du traître Ping-sieou-ki ? Un vil esclave, qui s'est élevé par mille crimes, en faisant mourir son roi & en lui enlevant ses États, mérite-t-il qu'on l'écoute, & peut-on se fier à lui ? Le grand nom de Koan-pé (Kamba Condono) qu'il s'est donné, ne le mettra pas à couvert de la vengeance du Tien : les peuples le haïssent, & verraient avec plaisir mettre son corps en pièces. Un empire tel que le nôtre, qui s'est toujours fait gloire, surtout à l'égard des étrangers, de ne point s'écarter de la droiture & de l'équité, & de s'opposer à l'injustice & à la tyrannie, ce qui lui a mérité le titre glorieux de *tien-tchao* (*règne céleste*), doit-il affermir la couronne sur la tête d'un usurpateur, en lui accordant des lettres ? Lui vouer une haine éternelle, voilà ce que l'honneur

nous prescrit ; poursuivre en lui un parricide pour lui faire subir la peine qu'il mérite, voilà ce que la justice attend de nous.

La plupart des autres membres du conseil furent de son sentiment ; mais Ché-sin, président du tribunal de la Guerre, persista à soutenir qu'il fallait reconnaître Ping-sieou-ki roi du Japon.

1594. Cette affaire resta plusieurs mois sur le tapis, & ne fut décidée qu'à la huitième lune de l'année suivante, que ^{p.373} Kou-yang-kien fit enfin pencher pour le sentiment de Ché-sin : il fut donc arrêté que Ping-sieou-ki serait reconnu roi du Japon, à titre de feudataire de l'empire, & ferait porter ses tributs à Ning-po : le conseil détermina encore qu'on députerait vers le général japonais deux habiles gens afin de l'engager à évacuer la Corée & à repasser la mer avec eux pour les présenter à son souverain.

Pendant qu'on délibérait encore sur le parti qu'on prendrait avec les Japonais, on apprit que Siao-si-feï, leur envoyé, était sur le point d'arriver à la cour. Ché-sin lui fit préparer un logement digne d'un prince, & il fut traité avec autant de distinction : cependant malgré les honneurs qu'on lui rendit, Siao-si-feï ne négligea point les intérêts de son maître. Il consentit sans peine à ce qu'on le reconnût roi ; mais il ne voulut jamais entendre parler de tribut, & sur le rappel des troupes japonaises de la Corée il promit de faire tout ce qui dépendrait de lui : ainsi la cour se réduisit à ces trois points ; savoir, l'évacuation de la Corée, la confirmation de l'élévation de Ping-sieou-ki sur le trône du Japon, & la conclusion de la paix entre lui & les Coréens : en conséquence elle nomma ambassadeur au Japon Li-tsong-tching, jeune prince du troisième ordre, & Yang-fang-heng pour l'accompagner.

A la douzième lune on leur remit le diplôme impérial avec le sceau d'or pour le roi du Japon, **1595.** & ils se rendirent avec Chin-oueï-king à bord des vaisseaux que Hing-tchang avait fait équiper. Li-hoa-long, vice-roi du Léao-tong, instruit du motif de cette ambassade, écrivit en cour qu'il avait tout lieu de croire qu'on ne s'entendait point de part & d'autre,

& qu'il paraissait que Ping-sieou-ki avait des vues opposées à celles d'être dépendant de la Chine ; qu'il craignait que dans ^{p.374} la suite les deux puissances ne s'accusassent mutuellement d'avoir cherché à se tromper : il disait encore qu'on ne devait point s'en rapporter à la négociation de Chin-oueï-king, & qu'il fallait s'assurer des dispositions de la cour japonaise ; mais on n'eut aucun égard à ses représentations.

Les ambassadeurs chinois furent conduits à Fou-chen, où on les fit séjourner près d'un an ; **1596.** ils s'en plainquirent souvent, mais inutilement. Un jour qu'ils en témoignaient leur surprise avec plus d'impatience, le fourbe Chin-oueï-king, qui s'était marié à Arima, ville du Japon, vint les trouver, & les engagea à lui remettre une partie des présents dont ils étaient chargés pour le roi du Japon. Li-tsong-tching & son collègue eurent la facilité de lui confier un magnifique habit de cérémonie, orné de perles & de bijoux, tel que le porte l'empereur de la Chine, avec un volume de cartes de différents pays, & trois cents des plus beaux chevaux. Ce fourbe leur dit, en les quittant, qu'il allait avec Hing-tchang les offrir à Ping-sieou-ki & le disposer à recevoir favorablement leurs propositions. En attendant son retour, les ambassadeurs chinois passèrent à l'île Toui-ma-tao ; c'était encore une adresse de Chin-oueï-king, qui les avait engagés à faire ce voyage, afin de leur ôter tout moyen de s'en retourner sans la permission des Japonais, & de gagner du temps pour venir à bout de son dessein en faveur de Ping-sieou-ki. Y-tchi, gouverneur de l'île, & gendre du général Hing-tchang, leur procura toutes sortes d'amusements. Li-tsong-tching se prit de passion pour sa femme, dont l'extrême beauté, l'esprit & la vertu l'avaient charmé. Les fréquentes visites qu'il lui rendait donnèrent de l'ombrage au mari : furieux de ce que le Chinois osait attenter à l'honneur de sa femme, jusque sous ses yeux, il ordonna à Sié-tchéou-tsé ^{p.375} & à Y-long son neveu, de l'empêcher d'entrer s'il se présentait. Li-tsong-tchin étant venu à son ordinaire, Y-long voulut l'arrêter : l'ambassadeur mit le sabre à la main ; mais des soldats japonais étant accourus, l'ambassadeur chinois eut peur, & abandonnant son sceau &

sa commission, il se sauva sur une petite barque à King-tchéou. Son collègue écrivit en cour ce qui venait de se passer. L'empereur priva Li-tsong-tching de toutes ses dignités, & le fit arrêter : il nomma Yang-fang-heng chef de cette ambassade, & lui donna pour second Chin-oueï-king, à la sollicitation du président Ché-sin.

Chin-oueï-king, flatté de voir que tout concourait à ses vues, écrivit à la cour impériale que, puisqu'on avait dispensé Ping-sieou-ki de payer tribut, il serait aussi à propos afin de ne pas mettre d'obstacle à la conclusion de la paix, de ne point parler de le faire roi, d'autant plus qu'il prétendait l'être par droit de conquête. Cette proposition fit ouvrir les yeux à bien des gens : on fut persuadé que Chin-oueï-king n'agissait pas de bonne foi ; & comme il avait été produit par Ché-sin, Yo-yuen-chin, assesseur du tribunal des Ouvrages Publics, accusa ce dernier d'être l'auteur de l'affront qu'on allait faire à l'empire.

Les Japonais, après un long délai, firent enfin passer la mer à Yang-fang-heng, qui arriva à la neuvième lune au Japon : Chin-oueï-king lui écrivit aussitôt de lui remettre ses dépêches, les lettres-patentes & le sceau d'or pour le roi du Japon ; Yang-fang-heng hésita, mais faisant réflexion que l'empereur lui avait donné Chin-oueï-king pour collègue dans cette ambassade, avec une autorité égale à la sienne, il craignit qu'on ne lui imputât d'avoir empêché la conclusion du traité : ainsi il confia à ce traître tout ce qu'il demandait.

p.376 Ping-sieou-ki envoya au-devant de l'ambassadeur chinois plusieurs grands de sa cour, qui le traitèrent avec beaucoup d'honneur, & de magnificence. Quand Chin-oueï-king le sut à deux journées de la cour, il lui dépêcha un courrier, pour l'informer que Ping-sieou-ki, après s'y être préparé par trois jours de jeûne & de retraite, avait reçu à genoux le diplôme impérial en se prosternant à terre, & en battant trois fois de la tête devant la table sur laquelle il l'avait posé. Le monarque japonais admit en sa présence l'ambassadeur chinois, & reçut les présents qu'il lui offrit ; il ne fit pas le même accueil à Koang-haï-kiun,

ambassadeur du roi de Corée : apprenant qu'il n'était que le troisième mandarin d'une ville du second ordre, il parut le mépriser, & ce qu'il lui offrait de la part de son maître :

— Je m'attendais, dit-il avec un ton de fierté, que le roi de Corée enverrait son second fils, accompagné de trois de ses grands, & de quelques-uns des mandarins des huit provinces de ses États ; outre qu'il ne m'offre que ce qu'il y a de plus commun dans son pays, il me le fait encore présenter par un de ses plus petits officiers. C'est un mépris pour ma personne, qui retombe sur l'empereur de la Chine.

Le fourbe Chin-oueï-king tâcha d'excuser le Coréen, mais Ping-sieou-ki lui déclara que sa résolution était prise, & qu'il allait envoyer ordre à Ché-man-tsé de ne point ramener ses troupes.

Ce monarque ayant fait préparer quelques centaines de pièces, des plus rares & des plus précieuses du Japon pour l'empereur, écrivit deux lettres, l'une en réponse à l'ambassade, & l'autre où il expliquait ses griefs contre le roi de Corée. Il donna ordre à celui qu'il chargea de la commission, de laisser en Corée les présents & la lettre de réponse à p.377 l'ambassade des Chinois, & de ne porter à la cour impériale, que celle qui contenait ses plaintes contre le roi de Corée. Le président Ché-sin voyant les choses tourner différemment de ce que Chin-oueï-king lui avait fait espérer, craignit qu'elles ne finissent mal, & que la peine n'en retombât sur lui : en conséquence, il demanda la permission d'aller lui-même en Corée, travailler à la conclusion d'une paix solide entre les trois puissances ; mais l'empereur qui commençait à se défier de lui, refusa sa médiation.

A la deuxième lune de l'an **1597**, l'envoyé de Ping-sieou-ki arriva à la cour avec la seule lettre de plaintes. Un domestique de Yang-fang-heng arriva en même temps avec deux mémoires, l'un de son maître, & l'autre de Chin-oueï-king : celui de ce dernier était mal arrangé, & n'annonçait

pas le respect avec lequel il aurait dû être présenté : toute la cour en fut indignée.

Le même jour on reçut un courrier de Ma-tong, lieutenant-général, qui donnait avis que les Japonais avaient mis en mer une flotte de deux cents voiles, sous la conduite de Tsing-tching. Yang-fang-heng avait joint à son placet le détail de ce qui s'était passé dans cette affaire, avec les lettres de Chin-oueï-king & de Ché-sin, qu'il avait eu l'adresse de se procurer. L'empereur les cassa tous deux de leurs emplois, & ordonna de les arrêter partout où on les trouverait ; il nomma Hing-kiaï, gouverneur général du Léao-tong, président du tribunal de la Guerre ; Ma-koué, grand général de ses troupes contre les Japonais ; Yang-kao, général en second, lui assignant Tien-tsin pour sa résidence ordinaire, & Yang-yunan avec Ting-hing-taï, inspecteurs de l'armée.

Hing-kiaï se rendit au commencement de la cinquième lune ^{p.378} dans le Léao-tong, & Makoué arriva ensuite auprès de la rivière Ya-lou avec dix-sept mille hommes, qu'il joignit aux Coréens ; mais comme ces troupes ne pouvaient tenir contre les forces supérieures des Japonais, Hing-kiaï, suivant les pouvoirs qu'il en avait, en fit venir de nouvelles du Chan-si, du Chen-si, du Tché-kiang & du Fou-kien ; après quoi il concerta avec les autres généraux chinois & coréens, les moyens de faire prisonniers les deux généraux japonais, Hing-tchang & Tsing-tching. L'exécution leur en parut impossible : ils ne conclurent rien, & se contentèrent de placer leurs troupes dans les endroits les plus importants. Yang-yuen posté assez près de la mer pour veiller sur les Japonais de Fou-léang-chan & de Hiong-tchuen, étant averti que Chin-oueï-king était descendu à terre avec deux cents hommes, se saisit de ce traître, qu'il fit conduire sous une escorte au camp du général Ma-koué.

A la septième lune, les Japonais sans attendre qu'on vînt les chercher, allèrent au-devant de la flotte du Tché-kiang & du Fou-kien, & donnèrent la chasse aux barques qui la composaient ; ensuite ils rangèrent les côtes de la Chine & firent des descentes à Tien-sin, à Teng-

tchéou & à Lai-tchéou, où ils tuèrent beaucoup de monde : ils se retirèrent chargés de butin.

A la huitième lune, le général Tsing-tching alla investir la ville de Nan-yuen ; Yang-yuen, commandant de cette place, intimidé, sortit de la ville & campa hors des murs, où il ne demeura qu'autant de temps que les Japonais mirent à en approcher : dès qu'il vit paraître leurs étendards, il s'enfuit vers l'ouest.

Il y avait alors un corps de troupes posté à Tsuen-tchéou, un autre à Tchong-tchéou, qui auraient pu secourir ^{p.379} Nan-yuen, n'en étant éloignés que de cent ly ; le peuple de Nan-yuen donna avis à Tchinyu-tchong, commandant de la première division, de la détresse où il était, mais inutilement : cet officier ne fit aucun mouvement en faveur de cette ville, qui fut forcée. Sa prise épouvanta tellement les habitants de Tsuen-tchéou, qu'ils sortirent avec précipitation, abandonnant tout ce qu'ils possédaient, pour n'être pas retardés dans leur fuite.

Cependant Ma-koué avait envoyé Niéou-pé-yn pour se joindre à Tchinyu-tchong, se marcher au secours de Nan-yuen ; mais ils se contentèrent de se mettre en campagne, & de camper à Kong-tchéou, laissant avancer les Japonais, jusqu'à Tsuen-tchéou & Lo-tchéou, dont ils s'emparèrent sous leurs yeux ; la perte de ces deux places jeta la consternation dans la capitale de la Corée. Cette ville, située au centre du royaume, a les villes de Ou-ling & de Tchong-tchéou, à l'est ; & à l'ouest, celles de Nan-yuen & de Tsuen-tchéou. Le général Ma-koué qui se trouvait alors dans cette capitale, proposa de l'abandonner. Siao-yng-kong, un des inspecteurs de l'armée chinoise, accourut de Ping-yang pour l'en empêcher ; mais ce général, après avoir mis une garnison dans Tsé-chan, sortit de la capitale, dont les habitants consternés ne furent rassurés que par la présence de Hing-kiaï qui venait à leur secours. Tandis qu'on était à consulter sur les moyens de se défendre, un envoyé des Japonais vint proposer de leur part qu'ils se retireraient si on accordait la vie à Chin-oueï-king ; menaçant en même temps de pousser

plus loin leurs conquêtes si on le faisait mourir. Dans l'embarras où se trouvaient les Chinois & les Coréens, ils consentirent sans peine à ces conditions.

p.380 Ché-sin était alors dans les prisons de la cour, & Chin-oueï-king au camp des Coréens. Les Japonais ne se fiant pas à la seule parole des généraux chinois, s'avancèrent jusqu'aux bords de la rivière Han-kiang ; Hing-kiaï fit écrire deux lettres par Chin-oueï-king aux généraux japonais, qui confirmaient qu'il était vivant. Hing-tchang s'éloigna aussitôt de la capitale de six cents ly, & alla camper à Tsin-y ; Tsing-tching se retira aussi à quatre cents ly de cette ville.

Le général Yang-kao, dans ses dépêches à la cour, annonça une grande victoire remportée sur les Japonais. Siao-yng-kong écrivit de son côté, & le démentit, en disant que les Japonais ne s'étaient retirés que sur les seules lettres de Chin-oueï-king, sans qu'il fût nécessaire d'en venir aux mains ; mais Hing-kiaï & Yang-kao interceptèrent les dépêches de cet inspecteur & le maltraitèrent même.

A la onzième lune, les généraux chinois rassemblèrent un corps considérable de troupes, dont Hing-kiaï forma trois divisions ; l'une sous la conduite de Li-ju-meï, marcha du côté de l'est ; Li-fang-tchun commandait la seconde, avec ordre d'aller à l'ouest ; Kao-tsé se réserva la troisième, pour être en état de donner du secours à ceux qui en auraient besoin. Les généraux Yang-kao & Ma-koué prirent le commandement, le premier du corps de l'est, & le second de celui de l'ouest.

A la douzième lune, Ma-koué fit proposer au général Tsing-tching campé à Oueï-chan d'entrer en pourparler, dans l'intention de le surprendre : cette ville est située dans une île du même nom à l'est de la Corée, & ses montagnes vers le sud, quoique peu élevées, en rendent les abords difficiles. Au milieu du pays, coule une rivière, vers le fort de Fou-tchaï. Il y a un chemin par Yen-yang, qui communique par terre p.381 avec Fou-chan, où se trouvaient alors les principales forces des Japonais.

Histoire générale de la Chine

Le général Ma-koué, dont le but était de les chasser de Oueï-chan & de s'en rendre maître, voulant empêcher Hing-tchang de donner du secours à ceux de Fou-Chan, envoya Kao-tong & Ou-oueï-tchong occuper le passage de la montagne Leang-chan ; il fit poster Lou-ki-tchong avec deux mille hommes à Si-kiang-kieou, à l'embouchure de la rivière, pour s'opposer aux secours qui viendraient par eau.

Le vingt-trois de la douzième lune, un détachement de la cavalerie chinoise, sous les ordres de Pa-sé, s'avança vers Oueï-chan, où il fit quatre cents prisonniers ; les Japonais qui étaient sortis en plaine, rentrèrent dans les places. Ma-koué, sans perdre de temps, les fit attaquer par Ma-koué-ki dans trois fortins qu'ils avaient élevés, & les y força les uns après les autres ; il y fit six cent soixante-un prisonniers. Après la prise de ces trois forts, le général chinois Yang-kao ne douta plus de celle de Oueï-chan ; cependant il craignit que la flotte des ennemis, beaucoup plus forte que celle des Chinois, n'y mît un obstacle ; ainsi il divisa ses troupes, & n'en occupa qu'une partie au siège de Oueï-chan, destinant l'autre à fermer le passage aux troupes qui pourraient tenter un débarquement en faveur de cette place.

A la nouvelle du siège de Oueï-chan, l'amiral japonais se prépara en effet à la secourir ; mais comme les avenues & par eau & par terre étaient également gardées, il résolut de tenter la première voie : il mit dix jours à faire ses dispositions pendant lesquels les Chinois qui craignaient son arrivée ne donnèrent aucune relâche au général Tsing-tching, & perdirent beaucoup de monde dans différentes attaques.

La flotte japonaise ayant appareillé, Hing-tchang l'envoya ^{p.382} avec trois mille hommes de ses meilleures troupes du côté de l'embouchure de la rivière : dès qu'elle parut, Li-tching, officier coréen, en donna avis au général Yang-kao. Celui-ci se figurant le secours beaucoup plus grand qu'il n'était, sans songer à donner aucun ordre pour la retraite, leva précipitamment le siège & s'enfuit vers l'ouest. Le général Tsing-tching voyant les Chinois se retirer en désordre, sortit avec la garnison, &

s'étant joint aux Japonais des environs, il les poursuivit l'épée dans les reins, & leur tua plus de vingt mille hommes. Jamais défaite ne fut plus constante ; à peine les Chinois avaient-ils fait mine de se défendre. On ne pouvait ignorer la fuite honteuse des deux généraux Yang-kao & Ma-koué ; Cependant lorsqu'ils eurent joint Hing-kiaï, tous trois de concert, eurent l'impudence d'écrire en cour qu'ils venaient de remporter une victoire signalée. Ting-yng-taï, inspecteur de l'armée, en témoigna sa surprise à Yang-kao, & lui dit qu'on ne pouvait cacher cette perte, parce que les registres feraient foi qu'il était resté sur le carreau plus de vingt mille hommes. Yang-kao, ne voulant pas & brouiller avec l'inspecteur, l'écouta sans se fâcher, & tenta de l'engager à n'écrire sur les registres que deux cents hommes au lieu de vingt mille ; & pour lui fermer la bouche, il lui montra les lettres des deux ministres d'État, Tchang-oueï & Chin-y-koan, écrites de leur propre main, qui leur recommandaient de ne point annoncer de mauvaises nouvelles en cour, & quelques désavantages qu'eussent les Chinois, d'écrire toujours qu'ils avaient remporté la victoire. Ting-yng-taï, indigné d'une supercherie qui tendait à ruiner les affaires de l'empire en Corée, refusa absolument de se prêter à cette manœuvre odieuse ; & comme zélé & fidèle sujet, il dressa une relation circonstanciée de la déroute ^{p.383} de Oueï-chan, à laquelle il ajouta le contenu des lettres des deux ministres d'État : mais de peur que les généraux n'interceptassent ses dépêches, il les fit porter par un de ses domestiques, sans en parler à personne. L'empereur, à qui elles furent remises en main propre, fut si irrité, qu'il voulait sur-le-champ porter un arrêt de mort contre les coupables : à la prière de plusieurs grands, il se borna à ôter à Yang-kao tous ses emplois & l'abassa au rang du peuple. Ce prince nomma Ouan-chi-té vice-roi de Tien-tsin, pour commander à sa place.

Hing-kiaï, voyant les troupes chinoises battues de tous côtés, en fit venir d'autres de diverses provinces, & surtout du Kiang-nan, qui avaient la réputation d'être les meilleures de l'empire. **1598.** A la deuxième lune, il en arriva encore des provinces de Kouang-tong, de Ssé-tchuen &

de Tché-kiang. Toutes ces forces auraient dû mettre le général chinois en état de terminer cette guerre, s'il avait su les employer : il les divisa en quatre corps. Les Japonais ne formèrent que trois divisions des leurs ; Tsing-tching commandait du côté de l'est, & s'appuyait sur Oueï-chan ; Hing-tchang veillait sur l'ouest, & gardait Fou-chan & toute la côte occidentale, où il posta plusieurs piquets qui pouvaient se secourir mutuellement ; Ché-man-tsé, campé à Ssé-tchéou avec la troisième division japonaise occupait le pays depuis Tsin-kiang jusqu'à la mer du sud : outre cela leur flotte croisait sans cesse dans ces parages, pour empêcher les Chinois de tenter quelque entreprise.

A la neuvième lune le général chinois, Lieou-yen, fit proposer une entrevue à Hing-tchang pour entamer une négociation entre les deux puissances, & il l'invita à venir dans ^{p.384} son camp. Quoique le général japonais soupçonnât quelque piège, il ne voulut pas qu'on pût lui imputer d'avoir mis obstacle à la paix ; & comme il était intrépide dans le danger, il choisit cinquante hommes sur lesquels il pouvait compter, & fit dire à Lieou-yen qu'il se rendrait à son invitation, en l'avertissant même du petit nombre qui l'accompagnerait. Lieou-yen se flatta alors que ce général, dont les Chinois redoutaient la bravoure & l'habileté, ne pourrait lui échapper, & il disposa ses troupes de manière qu'il paraissait impossible qu'il pût manquer son coup ; mais afin d'être plus libre pour donner ses ordres, il fit prendre ses habits à un de ses soldats, qui lui ressemblait beaucoup, & qui devait tenir sa place auprès de Hing-tchang : ensuite il ordonna à ses officiers de faire tirer le canon dès qu'ils le verraient sortir de sa tente, afin d'avertir leurs gens de se tenir prêts.

Hing-tchang se rendit le lendemain, comme il l'avait promis, accompagné de ses cinquante braves ; le faux Lieou-yen le reçut à l'entrée du camp & le conduisit à la tente du général, toujours escorté de ses cinquante cavaliers, qui ne le quittèrent qu'à la porte de la tente. A peine Hing-tchang & le faux Lieou-yen furent-ils assis, qu'on vit entrer le véritable Lieou-yen travesti en valet pour leur présenter à boire. Hing-

tchang regardant fixement ce prétendu valet, soit qu'il se doutât de la fourberie, ou qu'en effet il remarquât en lui des manières qui ne se ressentaient point de son état, dit au faux Lieou-yen :

— Vous avez là un domestique qui a une physionomie heureuse ; si je ne me trompe, il changera bientôt de condition, & dans peu il sera beaucoup au-dessus de ce qu'il est aujourd'hui.

Ces paroles frappèrent si fort le véritable Lieou-yen, que dans l'idée que Hing-tchang l'avait ^{p.385} reconnu, il laissa tomber tout ce qu'il portait, & sortit brusquement de sa tente : les officiers firent tirer le canon suivant la consigne donnée. Hing-tchang sortit aussi avec précipitation, & montant à cheval avec ses cinquante hommes, il fondit, le sabre à la main, sur les Chinois qui s'opposaient à son retour ; il en coucha plusieurs par terre ; les autres prirent la fuite.

Le lendemain Hing-tchang envoya un de ses gens à Lieou-yen, pour le remercier de la réception qu'il lui avait faite la veille, & l'assurer que le meilleur moyen d'établir entre eux une paix solide, était celui qu'il avait choisi : il lui promettait de l'employer dans l'occasion. Lieou-yen répondit qu'on le soupçonnait à tort de supercherie, & qu'on n'avait tiré le canon que pour lui faire honneur ; mais Hing-tchang pour faire connaître qu'il n'ignorait pas la vérité, & se montrer ennemi des détours, lui envoya, dans une boîte, une coiffe de femme, telle que les veuves âgées en portent, avec un billet où il lui disait que cette coiffure lui convenait mieux qu'un casque.

Lieou-yen, piqué de l'ironie, envoya ordre à Tchou-lin de s'avancer avec sa flotte pour attaquer Hing-tchang, tandis que lui l'attaquerait par terre : ils le firent en effet tous deux assez vivement & comme les Japonais ne s'y attendaient pas, les Chinois eurent d'abord quelque succès, & leur tuèrent quatre-vingt-douze hommes à l'attaque d'un pont. Ils mirent hors de combat près de cent barques ; mais cet avantage ne leur resta pas longtemps : Lieou-yen fut à son tour si malmené, qu'après

une perte considérable, il se vit contraint de prendre la fuite. Tchîn-lin ne fut pas moins maltraité par une partie de la flotte japonaise, & faillit à périr lui-même.

Le général Ma-koué apprenant que Lieou-yen attaquait ^{p.386} Hing-tchang à Yé-kiao, marcha vers Oueï-chan contre Tsing-tching, & ne réussit pas mieux. Les Japonais afin de l'attirer plus avant dans le pays, firent d'abord semblant de fuir, & Ma-koué les poursuivit avec ardeur ; mais faisant volte-face, ils fondirent de tous côtés sur les Chinois, qui, à l'exemple de leur général, prirent la fuite & ne songèrent qu'à se tirer de danger : plus du tiers de ce corps d'armée resta sur le champ de bataille.

Le troisième corps chinois, commandé par Li-ju-meï, se mit aussi en mouvement. Tong-y-yuen, ayant passé le premier la rivière, dans le dessein d'aller prendre Tsin-tchéou, chassa les Japonais des forts Yong-tchun & Koen-yang. Dans ces entrefaites, Lou-té-kong s'était avancé vers le fort Sin-tchaï pour s'en rendre maître. Sin-tchaï est une presqu'île, qui ne tient que d'un côté au continent, dont elle est même séparée par un fossé rempli des eaux de la mer : plus de mille barques de guerre en défendaient le port.

A la dixième lune, Tong-y-yuen, avec son infanterie & plusieurs escadrons de cavalerie, passa le fossé & força les Japonais qui le défendaient. Le lendemain il fit escalader le fort : cette attaque dura depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi. Le feu ayant pris au magasin à poudre de la place, la peur que cette terrible explosion causa aux Chinois jointe aux avis certains qu'il venait du secours aux assiégés, leur fit perdre courage & prendre la fuite. Les Japonais & mirent à leur piste & en firent un grand carnage, surtout de l'infanterie, qui, dans cette retraite, reçut un échec dont elle eut peine à se relever.

Ting-hing-taï, inspecteur de l'armée impériale, suivant le devoir de sa charge, donna avis à la cour du mauvais succès ^{p.387} que les impériaux avaient eus dans ces trois expéditions. Hé-fan-ping & Ma-tchin-ouen, qui

avaient fui les premiers, furent condamnés à avoir le col coupé à la tête de l'armée. On différa la punition des autres généraux, dans l'espérance qu'ils mériteraient leur grâce par quelque action d'éclat.

Vers la fin de la dixième lune on reçut au camp des impériaux dans la Corée, un courrier du vice-roi du Fou-kien, qui apportait la nouvelle de la mort de Ping-sieou-ki, arrivée le neuf de la septième lune : le vice-roi mandait encore que les affaires étaient fort brouillées à la cour du Japon, & qu'inafailliblement leurs troupes abandonneraient dans peu la Corée. A cette nouvelle les officiers & les soldats firent éclater sans ménagement leur joie.

Le dix-sept de la onzième lune, le général Tsing-tching, après avoir fait rembarquer tout son monde, mit à la voile. Ma-koué alla aussitôt se saisir de Oueï-chan & des autres postes qu'il occupait ; Lieou-yen se porta à Yé-kiao, où il fit prisonniers cent soixante Japonais qui s'y trouvaient encore. Hing-tchang, privé du secours de la flotte de Tsing-tching, se trouvait embarrassé, & l'aurait été davantage, si Ché-man-tsé n'était venu au-devant de lui avec plusieurs barques. Sur les avis certains de la retraite de la flotte japonaise, Tchou-lin alla du côté de Fou-chan attaquer les barques qu'il y trouverait ; mais tous le succès de son expédition se réduisit à en enlever une seule, montée par deux cent vingt-huit Japonais qu'il fit prisonniers.

Ouan-chi-té que l'empereur avait envoyé en Corée pour s'informer sur les lieux de la conduite de ses généraux & du résultat de leurs opérations, écrivit à ce prince que les Japonais avaient évacué la Corée, & que les Chinois & les Coréens étaient rentrés ^{p.388} dans toutes les places de ce royaume. Hing-kiaï confirma cette nouvelle intéressante, & ajouta que la retraite des Japonais était due à la bravoure des troupes chinoises : on fit de grandes réjouissances à la cour.

L'an **1599**, à la quatrième lune, les prisonniers Japonais arrivèrent à la cour : il y avait parmi eux Ping-sieou-tching & Ping-tching-tching, tous deux de la famille de Ping-sieou-ki, autrement Taï-kofama. Ce monarque

y était regardé comme traître à sa patrie & rebelle à l'empire, en qualité de tributaire ; ainsi ils eurent tous deux la tête tranchée, & elles furent exposées sur des poteaux à la vue de tout le monde : telle fut la fin de cette guerre, qui dura sept ans.

La guerre de Corée finie, on ne donna que peu de temps aux troupes pour se reposer. Dès le commencement de l'an **1600**, on en fit partir un corps considérable pour aller dans le Ssé-tchuen contre Yang-yng-long, qui désolait cette province, où il mettait tout à feu & à sang. Ce chef des rebelles descendait d'une famille qui, depuis plus de huit siècles, possédait le gouvernement héréditaire de Pou-tchéou, dont il était le vingt-neuvième gouverneur de père en fils sans interruption. Le pays de Pou-tchéou est sur les limites occidentales du Ssé-tchuen : sous la grande dynastie des Han il s'appelait Yé-lang ; sous celle des Tang on en composa le département de Lang-tchéou, qui comprenait six *hien* ou villes du troisième ordre : dans la suite on changea son nom en celui de Pou-tchéou. Yang-tuan-yng en eut l'investiture pour lui & pour ses descendants en ligne directe, en récompense des services qu'il avait rendus à l'État.

Yang-yng-long, sur un léger mécontentement qu'il eut de la cour, leva des troupes & courut la campagne. Il osa se mesurer ^{p.389} avec les troupes impériales, & eut du dessous : cependant il les battit à son tour. Enhardi par ce faible succès, il profita du temps où l'on était occupé à la guerre de Corée, & vint à la tête d'une armée de trente à quarante mille hommes enlever à l'empire des villes, dont il agrandit ses États.

Les généraux Lieou-yen, Ma-koué, Tchou-lin & Tong-y-yuen, avec la plus grande partie des troupes qu'ils commandaient, eurent ordre de marcher contre lui. Cette nombreuse armée ne l'effraya point : il fit prendre les armes dans son gouvernement à tous ceux qui étaient capables de les porter, & sortit de ses montagnes pour venir au-devant des impériaux ; mais quand il sut qu'ils lui étaient trois fois supérieurs en nombre, il rebroussa chemin & se borna à la défense de son pays que sa situation rendait de difficile accès, & dont il avait fortifié tous les passages.

Histoire générale de la Chine

Li-hoa-long, gouverneur du Ssé-tchuen, qui dirigeait cette expédition, fit décider, dans un conseil de guerre tenu avec les généraux arrivés de la Corée, qu'on diviserait les troupes pour attaquer en même temps les rebelles par plusieurs endroits. Yang-yng-long avait prévu qu'ils prendraient cette résolution, & cette crainte l'avait déterminé à faire principalement garder les passages : les impériaux ne purent les forcer qu'en perdant beaucoup de monde. Le général Lieou-yen se distingua le plus à ces attaques ; Yang-tchao-tong, à la tête de plusieurs dizaines de mille hommes, vint à sa rencontre & eut la témérité de lui présenter la bataille ; mais Lieou-yen, après avoir enlevé plusieurs forts, le poussa jusqu'au centre de ses montagnes, où Yang-yng-long son père, l'attendait, agité des plus vives inquiétudes : elles augmentèrent encore lorsqu'il vit son fils battu & toute son armée détruite. Dans cette détresse, persuadés l'un ^{p.390} & l'autre qu'en se soumettant ils pourraient obtenir grâce, ou du moins gagner du temps & se sauver, le père & le fils envoyèrent leur soumission à Lieou-yen. Ce général répondit qu'il n'était pas venu chercher du papier, mais leurs personnes, & qu'il ne mettrait les armes bas que lorsqu'il les aurait entre ses mains : il jeta au feu cet écrit en présence de celui qui l'avait apporté. Le père au désespoir, ne pouvant se résoudre à tomber au pouvoir des Chinois, se donna lui-même la mort ; mais le fils résolut de périr les armes à la main. Lieou-yen ayant recommandé de les prendre vifs l'un & l'autre, fit donner l'assaut au fort où ils étaient. Yang-tchao-tong repoussa plusieurs fois les assaillants mais enfin ne pouvant résister à la force, il fut pris avec sa femme & une centaine de ses gens ; les autres furent passés au fil de l'épée. Les prisonniers ayant été conduits à la cour, on les fit tous mourir comme rebelles, & on divisa le pays de Pou-tchéou en deux départements, qu'on réunit à la province du Ssé-tchuen.

L'an **1601**, à la deuxième lune, l'eunuque Ma-tang de Tien-tsin, fit conduire à la cour Li-ma-téou ¹, Européen, qui avait des choses rares à

¹ C'est le nom chinois du célèbre père Matthieu Ricci, jésuite.

offrir à l'empereur. Ce prince renvoya le placet de l'eunuque au tribunal des Rites, qui répondit :

« L'Europe n'a aucune liaison avec nous, & ne reçoit point nos lois. Les images ou tableaux du Tien-chu (maître du ciel), & d'une vierge, que Li-ma-téou offre en tribut, ne sont pas d'un grand prix. Il présente une bourse, dans laquelle il dit qu'il y a des os d'immortels, comme si les immortels en montant en haut n'emportaient pas leurs os. Dans une occasion semblable, Han-yu dit qu'il ne fallait point ^{p.391} laisser introduire dans le palais de pareilles nouveautés, de peur de s'attirer quelque malheur. Nous jugeons donc qu'il ne faut point recevoir ces présents, ni permettre à Li-ma-téou de rester à la cour ; il faut le renvoyer dans son pays.

Malgré cette décision, l'empereur reçut les présents, & permit à ce missionnaire de demeurer à la cour.

Depuis plusieurs années les grands pressaient l'empereur de se nommer un successeur. Ce prince avait toujours différé, parce que n'ayant aucun fils de l'impératrice, & la santé de l'aîné de ceux que lui avaient donné les reines, continuant d'être faible, il attendait un événement pour nommer le second, dont il préférait d'ailleurs la mère à celle de l'aîné. Cependant le quinze de la dixième lune de cette année, il se détermina à remplir le vœu de ses sujets, & manda tous les grands au palais. Ce prince assis sur son trône, leur déclara qu'il choisissait pour son héritier Tchu-tchang-lo, l'aîné de ses fils, & créa Tchu-tchang-siun, le second, prince du premier ordre, sous le titre de *Fou-ouang* ; il conféra celui de *Choui-ouang* à Tchu-tchang-hao, le troisième ; Tchu-tchang-yun, le quatrième, fut fait prince de Oueï-ouang ; & Tchu-tchang-yng, le cinquième, prince de Koueï-ouang : cette promotion fut publiée dans tout l'empire.

Au commencement de l'an **1602**, l'empereur nomma les officiers qui devaient composer la maison du nouveau prince héritier. Comme le prince Fou-ouang augmenta la garde du palais, on soupçonna que,

mécontent de n'avoir point été désigné héritier du trône, il prenait des mesures pour se faire un parti.

A la deuxième lune la princesse Ko-chi, épouse du nouveau prince héritier, en reçut le titre & les honneurs : l'empereur ^{p.392} nomma les seigneurs & les dames qui devaient composer sa cour, ainsi que les officiers de sa maison.

Quoique le plus grand nombre des mandarins de la cour & des provinces eût applaudi au choix de l'aîné pour succéder à la couronne, le prince Fou-ouang ne laissait pas d'avoir un parti assez puissant qui n'attendait que l'occasion d'agir en sa faveur. Dans cette vue, la trente-unième année de Ouan-li, ses partisans répandirent un libelle séditieux, dans lequel ils disaient que l'empereur n'avait nommé le prince Tchutchang-lo son successeur, que pour céder aux importunités des grands ; & ils engageaient les peuples à n'avoir aucun égard à cette nomination forcée. Les ministres d'État & les grands qui avaient approuvé le choix de l'empereur, l'ayant averti de l'impression que faisait ce libelle, ce prince ordonna d'en rechercher les auteurs & leurs adhérents & de les punir sans égard ni à la qualité ni au rang. Un pareil ordre causa beaucoup de trouble à la cour : les grands excités par la haine ou la jalousie, s'accusèrent mutuellement sur l'indice le plus léger. Le ministre d'État Chin-y-koan, ennemi de Ko-tchin-yu, saisit cette occasion pour le perdre : quoique celui-ci fut précepteur du nouveau prince héritier, il l'accusa d'avoir fabriqué ce libelle avec Chin-li, son ancien disciple, sur ce que ce dernier avait dit, qu'il fallait mépriser cet écrit & discontinuer des recherches qui n'aboutissaient qu'à empirer le mal.

Chin-li n'était pas le seul de ce sentiment ; l'eunuque Kia-tchong tching, un des plus considérables du palais, s'en expliquait de même ouvertement ; Kang-pi-yang, censeur de l'empire, ne fit aucune difficulté de le nommer dans la défense de Ko-tchin-yu ; Tchinyu-tchong, Maochang-ouen, Ouang-tchong & plusieurs autres, prirent le parti de Ko-tching-yu ; ^{p.393} Ouang-tchong, dans un écrit qu'il composa en sa faveur,

1603. disait qu'il y aurait beaucoup plus de raison de soupçonner le ho-chang Ta-koan, ami du ministre Chin-y-koan, d'en être l'auteur, que d'en accuser Ko-tchin-yu & Chin-li. Le ministre les aurait infailliblement perdus, si le prince héritier, qui ne pouvait douter du zèle de son précepteur pour ses intérêts, ne lui avait fait dire qu'il répondait de Ko-tchin-yu, & qu'il cessât ses poursuites. Tchin-y-koan obéit à regret.

Tsoui-té, un des grands, après avoir longtemps cherché sur qui faire tomber ses soupçons, les fixa sur Kiao-fong-kouang, homme d'esprit & bon écrivain, mais remuant & toujours occupé de disputes, qui lui avaient fait perdre son degré de lettré : il le fit arrêter avec Kiao-ki-pien-fé son fils, Tchao-si sa femme, & Tchin-chi sa bru. Quoiqu'on eût pris la précaution de les séparer dans la prison, ils s'accordèrent à nier constamment dans leurs interrogatoires, & même à la question, d'avoir aucune part à ce libelle.

Kiao-fong-kouang, dans les douleurs de la torture, dit à ses juges :

— Je vois bien qu'on me traite comme un homme sans conséquence, qu'on veut sacrifier pour calmer les esprits. Quelque confiance que j'aie dans votre équité, comment puis-je espérer que vous me sauverez la vie ?

Ses juges ne doutaient point de son innocence : le président du tribunal des crimes fit même tout ce qu'il put pour le sauver ; mais il fallait apaiser les esprits par une exécution publique. **1604.** Son jugement fut différé jusqu'à la quatrième lune de l'année suivante, qu'on le condamna à perdre la tête au milieu des rues. L'empereur trouva cette sentence trop douce contre l'auteur d'un libelle qui tendait à brouiller la famille impériale & à allumer le feu de la sédition : cependant à la prière de l'eunuque ^{p.394} Tchin-toan, il se contenta d'y ajouter que son corps serait mis en pièces après l'exécution.

L'an **1605**, le quatorze de la onzième lune, naquit le premier des fils du prince héritier ; à cette occasion, l'empereur donna à Ouang-chi,

mère du prince nouveau-né, le titre de *Hoang-koué-feï* ou de *souveraine, première reine de l'empire*.

1606. L'année suivante, à la onzième lune, les mandarins de la cour de Nan-king, devant aller en corps à la sépulture impériale faire les cérémonies accoutumées, un certain Lieou-tien-siu, de Fong-yang-fou, secondé par neuf brouillons comme lui, rassembla plus de dix mille séditeux : il voulait profiter du moment de cette cérémonie pour faire main basse sur eux, & se rendre maître de Nan-king ; mais le tribunal de la Guerre instruit de leur dessein, avertit les mandarins de ne pas sortir de la ville : on ferma les portes, & la garnison prit les armes contre cette multitude, qui fut bientôt dissipée. On arrêta Lieou-tien-siu avec ses neuf complices, & quarante des principaux. Comme ces quarante étaient moins coupables, ils eurent la tête tranchée : Lieou-tien-siu & ses neuf camarades furent condamnés à être exposés la *cangue* au col ¹, & à mourir de faim. L'empereur confirma cette sentence, qui fut exécutée dans toute sa rigueur.

L'an **1607**, les Coréens informèrent la cour impériale, que suivant les nouvelles qu'ils avaient reçues du Japon, Ping-sieou-ki, avant que de mourir, avait nommé Yuen-kia-kang, gouverneur des trente-trois tchéou ou départements du nord-est de ses États ; & Hoeï-yuen, des trente-trois du sud-ouest, en leur recommandant à l'un & à l'autre, Ping-sieou-laï, son fils, p.395 alors âgé de sept ans. Les Coréens mandaient encore, que peu de temps après la mort de Ping-sieou-ki, un des grands du royaume nommé King-ching & Yuen-kia-kang, s'étaient fait chacun un parti ; qu'ils en étaient venus aux mains, & que King-ching ayant été battu & fait prisonnier, il avait été puni de mort comme rebelle, ainsi que plusieurs de ses partisans. On sut encore par eux, que Yuen-kia-kang avait fait épouser sa fille au jeune Ping-sieou-laï, mais que le faisant garder à vue à Long-ma-tchéou, cette espèce de violence avait mis la discorde entre le gendre & le beau-père : que ce dernier levant le masque, la trente-quatrième année de Ouan-li,

¹ Espèce de carcan ou pilori ; voy. [tome II, p. 171](#), la note sur le mot *cangue*.

s'était fait proclamer roi du Japon. Les Coréens ajoutaient que Yuen-kia-kang avait désigné Yuen-lieou-tchong, son fils, pour son successeur, avec le titre de *sin-koan-pé*, nouveau *kamba*, & avait fait resserrer plus étroitement Ping-sieou-laï dans une citadelle ; que ce prince était mort cette même année, & avait laissé à son fils ses États, qui s'étendaient jusqu'à Tchang-ki-tao (Nan-ga-sa-ki).

A la onzième lune, Siu-hio-tsu, vice-roi du Fou-kien, donna avis à la cour que les *Hong-mao* ¹ avaient tué des marchands chinois dont ils avaient pillé les vaisseaux, & qu'ils étaient ensuite descendus à terre, comme s'ils avaient dessein de s'établir dans le continent.

L'année suivante **1608**, l'eunuque Kao-hoäi, un des favoris de l'empereur, revint du Leao-tong, où il avait été envoyé en qualité de douanier ; cet eunuque commit les plus grandes injustices dans cet emploi : il enlevait aux marchands tartares ^{p.396} leurs meilleurs chevaux, qu'il taxait à son gré, de même que les autres marchandises, sans égard au tarif arrêté par le conseil. Il eut même la témérité de se croire capable de commander une armée, & ayant fait venir des troupes de divers endroits, il ordonna de fermer les maisons de commerce, & entreprit de se faire passer pour un grand guerrier. Le vice-roi, dont il méprisait les conseils, écrivit en cour contre lui ; mais la révolte qu'il excita parmi les troupes & le peuple, fut plus efficace pour le faire rentrer dans sa condition, que les placets de ce mandarin : les soldats & le peuple de Kin-tchéou, que l'eunuque fatiguait par des courses, se mutinèrent, & tuèrent un de leurs officiers qui lui était entièrement dévoué ; ensuite ils l'enveloppèrent, & l'auraient mis lui-même en pièces s'il n'avait trouvé le moyen de s'enfuir du côté de Chan-häi-koan. **1609.** Cette émeute fit beaucoup de bruit à la cour : on rappela l'eunuque. Le vice-roi donna avis du soulèvement des soldats & du peuple, qui, assemblés en corps d'armée, paraissaient menacer l'empire d'une invasion : ces nouvelles remplirent de consternation la ville de Pé-king.

¹ Poils-roux ; c'est le nom que les Chinois donnent indistinctement au Anglais & aux Hollandais.

Comme la cupidité de l'eunuque avait excité ces troubles, l'empereur crut apaiser les mécontents en leur faisant distribuer quelque argent : il ordonna de tirer du trésor quatre-vingt mille taëls, qu'il fit porter dans le Leao-tong par des gens désintéressés & zélés pour le bien de l'État.

A la onzième lune, le vice-roi demanda des secours de troupes & d'argent contre les Tartares qui commençaient à inquiéter l'est & l'ouest de cette province. Quelque temps après, il fit de nouvelles instances à la cour, sur ce que Ouang-sian-kien, gouverneur général des limites, lui mandait que dix chefs des Tartares de l'est du Leao-tong avaient rassemblé cinquante mille hommes à la tête desquels ils paraissaient p.³⁹⁷ disposés à attaquer Tié-ling, Nouang-ning, & les autres villes de ces quartiers. Le vice-roi ajoutait dans ses dépêches, qu'il lui était impossible de défendre la province, parce que les troupes, qui n'étaient pas payées depuis longtemps, refusaient de se mettre en campagne.

L'an **1610**, il y eut une si grande sécheresse dans le Pé-tché-li, que toutes les moissons furent perdues ; l'empereur fit distribuer dans cette province cent cinquante mille taëls.

L'an **1611**, trente-neuvième de Ouan-li, la ville de Pé-king fut inondée jusqu'à la hauteur de cinq à six pieds, principalement dans la rue qui aboutit à la porte de Tchang-ngan-men. A la neuvième lune de cette même année mourut la princesse de Ouang-chi, mère du prince héritier, A la deuxième lune, on apprit du Léao-tong, que les troupes impériales avaient eu plusieurs avantages sur les Tartares. L'empereur qui se défiait de la sincérité de ces relations, y envoya, **1612**. au commencement de l'année suivante, Sun-pi-yang président du tribunal des mandarins de l'empire, sous prétexte de travailler à ramener les Tartares à la paix. Mais en effet, pour s'assurer si ses officiers lui avaient dit la vérité.

L'an **1613**, quarante-unième année de Ouan-li, Li-tchi-tsao ¹, président du tribunal des Rites de sa cour de Nan-king, présenta un

¹ Il était chrétien, & se nommait Pierre.

mémoire, dans lequel il disait que l'astronomie chinoise avait besoin de correction, parce que depuis quelques années les éclipses de soleil & de lune erraient : il parlait avantageusement d'étrangers arrivés d'Europe ¹, d'où ils ^{p.398} avaient apporté différents traités sur cette matière beaucoup plus clairs, & dont les calculs étaient plus certains que ceux des Chinois. Il conseillait de profiter de leurs lumières sur un point que le gouvernement avait toujours regardé comme un des plus importants, & de les charger de la réforme du calendrier, en ordonnant au tribunal des Rites de leur donner un logement propre à ce travail.

A la deuxième lune de l'an **1614** l'impératrice mère mourut ² ; & à la cinquième, Tchu-y-léao, prince de Lon-ouang.

¹ Les pères Pantoja, Longobardi, Sébastien des Ursins, Dias le jeune, jésuites, dont les noms en chinois sont Pang-ti-ngo, Long-hoa-min, Hiong-san-pa & Yang-ma-no. Le père Ricci était mort.

² Les obsèques de cette princesse se firent suivant le rite impérial. Aussitôt qu'elle eut les yeux fermés, toute la cour prit le deuil ; les grands, les ministres, & les officiers quittèrent les marques de leurs dignités & de leurs charges : au lieu de leur ceinture de pierres précieuses, ils mirent une corde de chanvre & changèrent leur bonnet de soie en un autre de gros drap qu'ils gardèrent pendant quatre mois & jusqu'au jour des funérailles. Le peuple fut obligé, sous peine de punition, de porter le bonnet de deuil, mais pendant vingt-quatre jours seulement.

Le second jour, après qu'on eut revêtu le corps de la défunte d'habits blancs richement ornés, l'empereur suivi de ses officiers, vint lui faire la révérence & s'acquitta des devoirs d'un fils envers ses père & mère en lui présentant des parfums. Cette cérémonie fut répétée par la famille royale, les reines, les dames du palais & quelques-uns des principaux eunuques ; ensuite on brûla les robes, le lit & les meubles de la défunte, afin qu'ils ne servissent point à des personnes de moindre rang.

Le troisième jour on mit dans un cercueil fort large le corps de la princesse ; l'empereur lui-même l'étendit sur un matelas avec un coussin, en répandant dessus pour plus de soixante mille écus de perles & de pierres précieuses ; il fit placer à côté cinquante pièces de drap d'or & d'argent ; ensuite de quoi on ferma le cercueil, devant lequel l'empereur & sa suite firent les révérences ordinaires.

Le quatrième jour il prit un deuil plus sombre & plus lugubre pour faire les sacrifices. On plaça le cercueil dans une grande cour sous une espèce de trône, autour duquel on avait dressé quinze tables ; la première pour l'empereur, les autres pour les reines, la famille royale & les principaux eunuques : chacun fit devant le cercueil des révérences suivant son rang en brûlant des parfums.

Le cinquième jour les princes & les grands, dont les dignités sont héréditaires, vinrent faire les mêmes cérémonies ; ils étaient suivis par les gendres & neveux de l'empereur & par les mandarins des six grands tribunaux, dont l'autorité s'étend par tout l'empire, chacun en ce qui concerne son district ; les femmes de ces grands-officiers terminaient la marche. Tous s'acquittèrent de la première partie des cérémonies qui se font au palais avant la sépulture, pour laquelle on publia diverses ordonnances, & en conséquence tous les mandarins d'armes & de lettres se rendirent le lendemain au palais pour pleurer l'impératrice. Après avoir rempli ce devoir, ils retournèrent à leurs tribunaux, où ils passèrent trois jours dans le jeûne, sans boire de vin ni manger de viande, de poisson ou

d'œufs : ils revinrent encore les uns après les autres visiter le corps & lui faire quatre révérences avec des démonstrations de la plus grande tristesse.

Les femmes des mandarins des quatre premiers ordres, couvertes de deuil depuis les pieds jusqu'à la tête, vinrent pleurer de la même façon pendant trois jours : il leur était défendu de se parer ni de porter aucun bijou dans leur maison pendant vingt-sept jours.

Le tribunal des Han-lin ou du collège impérial reçut ordre de composer des vers à la louange de la défunte & de faire son oraison funèbre ; celui des domaines fut chargé de fournir tout ce qui était nécessaire pour les sacrifices & les funérailles. Les bonzes & les ministres des idoles eurent pareillement ordre de sonner longtemps leurs cloches d'une manière triste & lugubre.

On fit fermer toutes les boucheries pendant dix-sept jours, afin d'obliger les sujets à jeûner à l'exemple de leur souverain, qui ne mangea qu'un peu de riz les trois premiers jours & des légumes les autres.

Le président du tribunal des Rites eut ordre de donner un habit de deuil à chacun des ambassadeurs des princes étrangers qui se trouvaient à la cour, & de les conduire au palais pour y rendre, une seule fois & à la manière de leur pays, les honneurs funéraires à la princesse.

Tous les mandarins qui venaient de sortir de charge & qui aspiraient à d'autres, s'acquittèrent pendant trois jours des mêmes devoirs.

On enjoignit au peuple de la capitale d'aller pendant une semaine, soir & matin, répéter devant l'hôtel du gouverneur les mêmes cérémonies.

On expédia des ordres aux gouverneurs & aux mandarins des provinces de porter le deuil pendant vingt-sept jours, ainsi que leurs familles, & il leur était enjoint, à la réception de la nouvelle de la mort de la princesse, de faire trois génuflexions avec les autres cérémonies. Le même ordre fut intimé à tous les lettrés sans exception : il assujettissait encore le peuple des provinces à porter le bonnet de deuil pendant treize jours.

La musique fut défendue dans toutes les maisons des mandarins & dans les hospices où ils logent en route aux dépens de l'État quand ils sont chargés de commissions. Lorsque ceux qui portaient les ordres de la cour pour le deuil arrivèrent à Nan-king, tous les mandarins d'armes & de lettres vinrent les recevoir sur le bord de la rivière avec un poêle sur la tête & les conduisirent en ordre, en traversant ainsi toute la ville jusqu'au tribunal des Rites, dont le président notifia les dépêches qui lui étaient adressées & fit afficher son ordonnance sur un poteau devant lequel les officiers firent la révérence.

Après ces cérémonies, qui précèdent les funérailles, on demanda au grand mathématicien de la cour, de choisir les jours propres pour le reste des obsèques : il indiqua le neuvième de la sixième lune, quatre mois après la mort de l'impératrice, pour faire sortir le cercueil du palais, & le quinzième de la même lune pour l'enterrer. Le temps étant arrivé, on publia de nouveaux ordres.

Les mandarins de la cour & de justice reçurent un second ordre de se retirer chacun dans la chambre de leur tribunal, six jours avant les funérailles, pour y jeûner pendant trois ; les trésoriers du domaine, de préparer, pour cette cérémonie, des parfums, des flambeaux, des représentations d'hommes, de chevaux, de lions & d'éléphants, avec des parasols de soie pour être brûlés à l'endroit de la sépulture ; & les Han-lin, de composer de nouveaux vers à ce sujet.

Comme l'empereur devait accompagner le corps jusqu'à la sépulture, éloignée de douze lieues, il se fit substituer par un grand de la cour, qu'il envoya faire à sa place les cérémonies d'usage. On mit à chacune des neuf portes de la ville un corps-de-garde de mille hommes, & depuis la porte par où le convoi devait sortir jusqu'au lieu de la sépulture, il y avait deux rangs de soldats en haie ; trois mille se relayèrent pour porter le cercueil, & on en envoya quarante mille pour le garder tout le temps des funérailles. Les rues furent débarrassées ; on y planta des deux côtés des poteaux afin d'empêcher la foule, & de vingt pas en vingt pas il y avait des corbeilles remplies de terre jaune pour couvrir le chemin par où le corps devait passer. On avait dressé de distance en distance des tentes pour la commodité de ceux qui accompagnèrent le convoi, & les trésoriers eurent ordre que rien ne leur manquât.

Trois jours avant les obsèques on renouvela les pleurs, les révérences & les sacrifices comme au commencement ; les boucheries furent de nouveau fermées, & la musique défendue jusqu'au vingt de la sixième lune, cinq jours après les funérailles.

Le 7 de cette même lune, l'empereur en grand deuil & accompagné de ses officiers, se rendit au *miao* de ses ancêtres où après avoir fait une profonde révérence devant l'effigie du fondateur de sa dynastie, il offrit à celle de l'impératrice des robes de soie, du vin & d'autres choses, & fit lire les vers composés à sa louange, en réitérant plusieurs fois ses salutations : ensuite il rentra dans son appartement. On brûla, par son ordre, les vers, les robes & les autres ornements. Pendant la huitaine qui restait, on fit des sacrifices au ciel, à la terre, aux planètes, aux montagnes & aux rivières : on en offrit aux esprits tutélaires des neuf portes du palais, par lesquelles le convoi devait passer. Cette cérémonie se répéta aux six ponts de la rivière qui coule à travers le palais, & on offrit en ces endroits des animaux du vin & des parfums.

Le cercueil de la princesse, fait du bois le plus rare & le plus cher, était fermé avec des clous & des fermoirs d'argent ayant la forme de dragons : après qu'on l'eut placé sur un char garni de courtines de soie recamées d'or, & couvert de plaques d'argent parsemées de lions, de dragons & de plusieurs autres figures, on mit autour un grand nombre de flambeaux, avec des gens pour brûler des parfums.

Le jour que le grand mathématicien avait marqué pour faire sortir le corps du palais, l'empereur, ses femmes, ses enfants & les eunuques vinrent renouveler leurs pleurs & offrir des sacrifices au génie qui gardait le char, afin que le corps arrivât heureusement à la sépulture. Ce prince & sa suite lui rendirent, pour la dernière fois, leurs devoirs en l'arrosant d'eau de senteur.

Ceux qui devaient accompagner le corps, ayant reçu ce dépôt, se mirent en marche en ordre & en silence. Ils ne firent ce jour-là que sortir hors des murs ; à leur première station marquée, on avait dressé un riche pavillon, sous lequel le corbillard fut mis à couvert. Là se firent de nouveaux sacrifices & le cérémonies des parfums en versant des larmes. On recommença le lendemain la même cérémonie, ensuite le cortège se mit en marche au milieu d'un concours prodigieux de monde, que la curiosité avait attiré. Le voyage dura trois jours à cause des cérémonies & des pauses qu'il fallut faire jusqu'à la montagne où est la sépulture impériale.

Quand le convoi y fut arrivé, on descendit le corps du char pour le mettre sur un autre aussi magnifique & aussi décoré. On sacrifia ensuite un taureau, qu'on arrosa de vin, & on brûla des robes & des parfums en l'honneur de la terre, en la priant de recevoir & de conserver le corps. En même temps neuf mandarins offrirent, au nom de l'empereur, les mêmes sacrifices à ses prédécesseurs qui avaient leurs tombeaux en cet endroit.

Le 15 de la sixième lune, jour marqué pour l'enterrement, les funérailles s'achevèrent par divers sacrifices, & on déposa le corps dans la sépulture à la garde de ceux qui y étaient préposés. On a pu voir, sous les différentes dynasties, les soins que les princes ont pris de leurs sépultures & les dépenses qu'ils ont faites pour les entretenir : quelques-unes ressemblent à des palais somptueux, pratiqués sous terre, avec des salles où il y a des niches pour mettre les cercueils. Ces endroits sacrés ont souvent été profanés par la cupidité & le brigandage pour en enlever les richesses, comme le fit l'usurpateur Ouang-mang sous les Han (voy. [tome III page 233](#)). On trouve encore plusieurs traits d'une semblable profanation dans le cours de cette histoire.

L'empereur témoigna sa piété envers la mémoire de sa mère, en rendant la liberté aux prisonniers qui n'étaient point détenus pour des crimes graves ; il fit de grandes aumônes aux pauvres, & soulagea les provinces surchargées d'impôts. Ce prince supprima les nouveaux droits de douane & d'entrée établis sous son règne ; il distribua lui-même plusieurs milliers de petites pièces d'argent enveloppées dans du papier, suivant la coutume des Chinois, pour l'âme de la défunte. Enfin il combla de libéralités ceux qui avaient accompagné à la sépulture le corps de cette princesse & n'épargna rien pour s'acquitter envers elle de tous les devoirs de la piété filiale, dont on peut dire que les Chinois sont des modèles. Éditeur.

p.399 A la cinquième lune de l'an **1615**, quarante-troisième de Ouan-li, un jeune homme d'une taille haute & d'une complexion robuste, tenant à la main un bâton de jujubier, pénétra dans le palais jusqu'à la porte de l'appartement, appelé Tsé-ning-kong ; s'étant mis à jouer du bâton, il blessa grièvement les eunuques qui gardaient cette porte, & poussa jusqu'à p.400 la galerie, de l'appartement de l'empereur : d'autres eunuques l'ayant arrêté, le lièrent, & le remirent à Li-yong, capitaine des gardes, jusqu'à ce qu'on en eut informé l'empereur. Le prince héritier, instruit de ce qui venait d'arriver, ordonna aux mandarins de justice de l'interroger : on sut qu'il se nommait Tchang-tchaï, & qu'il était fils d'un homme du peuple de Tsin-eul-kou, dépendait de Ki-tchéou.

p.401 Le lendemain, dans l'interrogatoire que le tribunal des crimes lui fit subir, il dit que Li-tsé-kiang & Li-ouan-tsang, ayant brûlé des fagots qu'il avait dessein de vendre, il en avait eu tant de chagrin, qu'à la quatrième lune il était venu à la cour pour s'en plaindre ; qu'étant entré au palais par la porte Tong-hoa-men sans savoir où il allait, il avait p.402 rencontré deux hommes, qui le reconnaissant pour étranger, lui avaient demandé la marque qu'on donne à ceux qu'on laisse entrer, & que n'en ayant point, ils l'avaient obligé de se retirer. Il ajouta que depuis ce moment, le cœur accablé de tristesse, il n'avait pu reposer ni jour ni nuit, & qu'il courait de rue en rue : qu'enfin il avait trouvé moyen de pénétrer p.403 jusqu'à la galerie de l'appartement de l'empereur, où les eunuques de garde l'avaient arrêté. Comme on ne découvrit dans cette déposition aucun indice de folie, le mandarin des prisons voulut l'interroger lui-même ; & pour l'engager à déclarer la vérité, il le fit jeûner assez strictement quelques jours, à la suite de quoi il lui fit apporter beaucoup à manger ; mais il le menaça de faire tout emporter, sans lui permettre d'y toucher, s'il s'obstinait à taire le véritable motif de l'action qu'il venait de faire. Le mandarin feignit même de donner des ordres de tout ôter. Le prisonnier qui dévorait des yeux les mets, & que la faim pressait, baissant la tête, resta quelque temps pensif ; enfin, il

dit au mandarin de faire retirer sa suite. Le juge n'ayant gardé que deux de ses fidèles domestiques, Tchang-tchaï lui dit :

— On me donne ordinairement le nom de Tchang-ou-eulh ; mon père qui s'appelait Tchang-y est mort : deux hommes de Ki-tchéou, mon pays, nommés Ma-fan-hiong & Li-ouaï-fou me dirent de me mettre au service d'un eunuque, dont je ne sais pas le nom, en m'assurant qu'il me donnerait des terres à cultiver ; cet eunuque était à cheval & moi à pied ; le troisième de la lune nous passâmes la nuit à Yen-kio-pou ; & le lendemain, quatre, nous arrivâmes à la cour.

A ce peu de paroles il s'arrêta : le mandarin le voyant disposé à ne pas continuer, lui demanda chez qui ils avaient logé à Pé-king,

— Je ne sais, répondit-il, ni la maison, ni la rue ; ce fut un vieil eunuque qui me donna à manger, & qui me dit, si tu vois quelqu'un qui veuille t'arrêter, ne crains point de le frapper, & quand tu le tuerais, ne t'en mets point en peine, nous saurons bien te tirer d'affaire. Il me donna ensuite le bâton avec lequel j'ai été pris, & m'introduisit lui-même dans le palais, ^{p.404} jusqu'à la porte de Tsé-ning-kong ; vous savez ce qui s'est passé depuis.

Sur le rapport que le mandarin fit de cette dernière déposition, on ne désespéra pas de découvrir le mystère qu'elle renfermait : ainsi le tribunal des Crimes interrogea de nouveau le prisonnier, & on sut que Ma-fan-hiong & Li-ouaï-fou, dont il avait déguisé les noms, étaient Tchang-fan-tao & Li-cheou-tsaï de Tsin-eul-kou ; que l'eunuque au service duquel il s'était mis, était Pong-pao, directeur des magasins de fer & de briques ; & que le vieil eunuque qui l'avait conduit au palais, s'appelait Lieou-tching ; enfin, on apprit encore de sa bouche que les deux eunuques avaient eu de longues conférences avec Tchang-fan-tao & Li-cheou-tsaï, dans le temple de Yu-hoang, où ils l'avaient fait venir pour lui nommer ceux sur qui il devait frapper : ils lui avaient surtout recommandé de ne pas épargner le *siao-yé*, ou prince héritier.

Quoique les juges craignissent d'en apprendre plus qu'ils n'auraient désiré, cependant ils firent expédier un ordre au gouverneur de Ki-tchéou, d'arrêter Tchang-fan-tao & les autres impliqués dans la déposition, & de les envoyer à la cour pour les confronter avec les eunuques : par leurs interrogatoires, qui furent secrets, on sut que Tching-chi, première reine & mère du prince Fou-ouang, avait formé le complot de faire périr le prince héritier, à la place duquel son dessein était de faire substituer son propre fils. L'empereur voulait que sans égard au rang des coupables, on leur fît leur procès dans toute la rigueur ; mais le prince héritier, le plus intéressé dans cette affaire, le conjura de ne point éclater, par rapport au tort qu'il ferait à sa famille : il dit qu'il fallait se contenter de faire exécuter publiquement Tchang-tchaï, dont le crime ^{p.405} était connu, & de faire disparaître secrètement les eunuques & leurs complices. L'empereur lui laissa la liberté de punir les coupables comme il l'entendrait ; le prince décida de leur sort de la manière qu'il l'avait proposé.

L'an **1616**, à la cinquième lune, il y eut dans le pays de Tsing-fong, un tremblement de terre qui se fit sentir pendant vingt-huit jours ; les eaux du Hoang-ho inondèrent une partie du Kiang-nan.

L'an **1617**, quarante-cinquième de Ouan-li, les montagnards du Koué-tchéou profitant des troubles dont cette province était agitée, sortirent de leurs montagnes au nombre de plusieurs mille, ayant Mong-tchang pour chef, & descendirent dans la plaine, où ils firent beaucoup de ravage. Tchang-ho-min, vice-roi de la province, marcha contre eux, & leur tua cent vingt-six hommes ; mais ayant voulu les poursuivre jusque dans leurs montagnes, il fut battu, & contraint de se retirer avec perte d'une partie de son monde. Quelque temps après, avec les secours qu'il avait fait venir des autres provinces, il retourna les chercher dans leurs montagnes, où il ne trouva pas moins de résistance que la première fois. Cependant il les serra de si près, qu'ils offrirent de se soumettre. Le vice-roi qui craignait les suites de cette révolte, & qui venait

d'expérimenter comment ces montagnards savaient se battre, n'hésita point d'accepter leur soumission.

Les princes tartares de la famille régnante reportent le commencement de leur dynastie, comme empereurs de la Chine, à l'an **1618**, quarante-sixième de Ouan-li : ils donnent le nom de Tai-tson-kao-hoang-ti au prince qu'ils en regardent comme le fondateur, & la première année de son règne fut appelée Tien-min.

p.406 Les historiens particuliers ne parlent que d'une manière fort obscure de ces Tartares Mantchéous ; il paraît certain qu'ils sont de la race des Nutché de Nankoan, & que la famille qui occupe le trône, descend de Ouang-tai, chef de ces Tartares. Le Leao-tong, alors borné à l'est par le fleuve Yu-lou-kiang & par les frontières de la Corée, s'étendait à l'ouest jusqu'à Chan-haï-koan, & jusqu'au département de Ki-tchéou ; au sud, jusqu'à Liu-chun, embouchure de la mer, & jusqu'aux limites du Chan-tong ; & au nord, jusqu'à Kai-yuen, & aux limites des Nutché de Pékoan.

Sous l'empereur Chi-tsong, on construisit plusieurs forts du côté de l'est, savoir, Koan-tien, Ta-tien, Tchang-tien, Sin-tien, pour servir de barrière à l'empire contre les Tartares. La dix-neuvième année de Ouan-li, ces peuples toujours inquiets suivant le génie de leur nation, obtinrent de la Chine quelques dizaines de ly de pays, jusqu'à une montagne, au sommet de laquelle on éleva des bornes de pierre, où l'on grava la cession qu'on venait de leur faire.

La trentième année de Ouan-li, il y avait encore des Tartares à Ouang-ouo-tang, à Tchang-ki-tien, à Lin-la, à Po-pié, & à Lieï-pao, qui cultivaient les terres & vivaient en paix ; ils étaient censés dépendre de l'empire : les mandarins du Leao-tong ayant voulu, pour la première fois, faire la visite de leur pays, ces républicains témoignèrent leur mécontentement de cette nouveauté & pour les en punir, les mandarins

résolurent de les transférer ¹ dans l'intérieur de la province, & de les disperser en différents endroits : en ^{p.407} conséquence, ils y envoyèrent des troupes, avec ordre de brûler toutes les maisons, de briser leurs ustensiles, & de leur faire entendre qu'on leur en rendrait dans la nouvelle habitation où on allait les conduire : on était alors au fort de l'hiver, & la terre était couverte de neige & de glace : ce fut une désolation générale parmi ces peuples ; les montagnes retentissaient de leurs cris : ils aimèrent mieux mourir de faim, de froid & de misère, que de venir habiter l'intérieur de la province ; ceux qui eurent assez de force pour se tirer des mains des Chinois, s'enfuirent ; mais il en périt un grand nombre par la rigueur de la saison & le défaut de vivres. Les troupes chinoises n'emmenèrent dans le Leao-tong, que les vieillards, les infirmes & les malheureux, au nombre de soixante mille, qu'on dispersa dans les trente-cinq départements de cette province, où ils moururent presque tous peu de temps après.

La troisième année de Ouan-li, un envoyé de la cour impériale se rendit à la montagne sur laquelle on avait planté les bornes de séparation : il détruisit un grand nombre d'habitations, & fit reculer ceux qui s'en étaient approchés, en les contraignant de se disperser au loin ; les mauvais traitements qu'ils reçurent en cette occasion, leur mirent les armes à la main : après s'être choisi pour chef celui que la dynastie régnante regarde comme son fondateur ², ils allèrent attaquer ^{p.408} Fou-chun, où se tenaient les foires entre les deux nations. Les Tartares escaladèrent cette place, &

¹ Le pouvoir des mandarins, quand ils sont employés pour le service de l'État, est si excessif, qu'il n'y a que les ordres du souverain ou du premier ministre qui puissent les arrêter ; ils commencèrent par dépouiller les marchands tartares qui trafiquaient dans le Léao-tong : à cette injustice, ils ajoutèrent l'humiliation d'empêcher le roi des Nutché de marier sa fille à un autre roi tartare ; ils se saisirent en trahison de ce malheureux prince, qui ne se défiait nullement d'eux, & le firent périr par la plus noire des perfidies. Éditeur.

² Ce chef était fils de celui que les mandarins avaient assassiné : il jura d'immoler deux cent mille Chinois aux mânes de son père. En faisant ce vœu terrible, il était à la fois animé du désir de la vengeance & de l'esprit de sa nation, qui, dans les funérailles des grands, observe la coutume barbare & superstitieuse de jeter dans le bûcher des esclaves, des femmes, des chevaux & des armes, dans la persuasion qu'ils en auront besoin dans l'autre monde. Cependant depuis que les Tartares ont soumis la Chine, les peuples conquis dont les mœurs sont plus douces, leur ont fait abandonner une coutume aussi inhumaine. Éditeur.

Histoire générale de la Chine

Ouang-min-yn qui la défendait, ayant été tué dès la première attaque, elle se rendit : Li-oueï-han, vice-roi de la province, envoya Tchang-tching-yn contre eux ; ce général les repoussa jusque dans leurs pays ; mais soutenus par un corps de cavalerie de dix mille hommes, qui vint à leur secours, ils battirent complètement le général chinois qui fut tué dans cette rencontre, ainsi que Leang-yu-koué, son lieutenant.

Après la perte de cette bataille, où les Chinois avaient été taillés en pièces ¹, le chef des Tartares écrivit au vice-roi les p.409 griefs de sa

¹ Le Portugais Gonsalve Texeira, envoyé de Macao en ambassade à la cour de Pé-king, dans le temps que les Tartares inspiraient tant de terreur aux Chinois depuis leur défaite, offrit à ces derniers de l'artillerie & des soldats. L'empereur ayant agréé ce secours, le tribunal de la Guerre renvoya à Macao pour le hâter, un jésuite qui avait suivi l'ambassadeur. Quatre cents hommes furent enrôlés, dont deux cents Portugais & deux cents naturels du pays, mais dressés par les Portugais, & aussi exercés qu'eux à tirer : ils furent équipés aux dépens de la Chine & on leur donna à chacun un valet, également à la solde de l'empire.

Cette petite armée, superbement habillée & couverte d'armes brillantes, partit de Macao sous la conduite de deux capitaines, nommés Pierre Cordier & Antoine Rodriguez del Capo. Étant arrivés à Canton, ils firent l'exercice à feu avec tant de précision & de dextérité, qu'ils causèrent de l'admiration aux Chinois. On leur donna des barques, & ils parcoururent par eau toute la province : ils furent régalez par les mandarins des endroits où ils abordaient, qui leur envoyaient des rafraîchissements & des provisions de toute espèce.

Après avoir traversé à cheval la montagne qui sépare la province de Canton de celle de Kiang-si, ils se rembarquèrent & parcoururent ainsi presque toute la Chine jusqu'à la capitale, où ils firent quelque séjour, & furent accueillis par les principaux seigneurs, qui admirèrent la beauté & la richesse de leur armure excepté la taille & la coupe de leurs habits, ne pouvant comprendre qu'on dût ainsi morceler une pièce d'étoffe pour donner de la grâce à un habillement. Ce secours ne fut d'autre utilité aux Chinois, que de leur donner un spectacle nouveau & de les récréer par ses évolutions militaires. On ne s'en servit point & on les renvoya, en leur faisant cependant fournir le nécessaire pour leur retour, qui fut occasionné par la jalousie des négociants chinois à Canton.

Ces correspondants, qui retiraient un gros bénéfice de leur commission pour les affaires qu'ils faisaient avec les Portugais, craignant que ceux ci, après s'être rendus nécessaires, n'obtinsent la permission d'entrer en Chine & d'y commercer en personne, avaient fait les plus grands efforts pour les empêcher de partir de Macao : ils avaient présenté plusieurs placets, auxquels le vice-roi ne répondit point parce qu'il avait déjà reçu les ordres de la cour pour faire venir ces auxiliaires. Les négociants ne se rebutèrent point, & présentèrent un nouveau mémoire ; comme le vice-roi leur dit qu'il n'était plus temps, parce que la dépense était déjà faite, & que même la paie était distribuée, ils offrirent de rembourser l'État de leurs propres deniers ; mais ne pouvant rien obtenir, ils employèrent ce même argent à gagner ceux qui avaient proposé les Portugais. Ces mandarins firent entendre à l'empereur que le secours étant peu considérable, il devenait insuffisant contre les forces nombreuses des Tartares : ainsi ce prince consentit avec la même facilité qu'il les avait fait venir à renvoyer ces étrangers, & il donna des ordres en conséquence. Les Chinois, à qui leur artillerie aurait pu être utile contre les Tartares, qui n'en avaient point l'usage, firent une faute de ne pas s'en servir, & furent battus. Cette petite armée, qui ne fut que de parade, gagna cependant à ce voyage la riche paie qu'on lui donna & d'avoir vu une grande partie de la Chine. Éditeur.

nation contre l'empire : il offrait de mettre les armes bas, si on lui faisait raison des injustices dont il se plaignait ; le vice-roi fit passer sa lettre à la cour impériale : piquée de ce que le Tartare prétendait lui faire la loi, elle envoya Li-ju-pé commander les troupes du Leao-tong, & nomma Yang-kao pour remplacer le vice-roi Li-oueï-han, qui fut mis au rang du peuple, comme étant cause de cette guerre.

Les Tartares voyant qu'on ne daignait pas leur répondre, entrèrent dans le Leao-tong par Ya-ho-koan, & allèrent assiéger Tsing-ho, où commandait Tséou-tchu-hien, qui ne voulut point suivre le conseil que lui donnait son lieutenant d'aller à leur rencontre, & se contenta de se tenir sur la défensive. Les ennemis arrivés devant cette place, voyant qu'on n'y ^{p.410} faisait presque aucun mouvement, crurent qu'ils en viendraient aisément à bout, & dès le lendemain ils commencèrent à l'escalader : le combat dura depuis six heures du matin jusqu'à deux heures après midi, avec un acharnement si grand des deux côtés, que les fossés étaient comblés de corps morts. Les Tartares auraient échoué, si le traître Li-yong-fang ne leur avait ménagé des intelligences dans la place : le commandant fut tué, avec six mille quatre cents soldats de la garnison, & plus de dix mille habitants sur lesquels les ennemis firent main basse ; après quoi ils poussèrent depuis Sun-tcha-ho jusqu'à Kou-chan, mettant tout à feu & à sang.

Le nouveau vice-roi du Léao-tong, s'étant rendu à Ngai-yang & à Koan-tien, habitées par des Tartares qui avaient pris les armes contre la Chine, fit mourir Tchín-ta-tao & Kao-hiuen, deux officiers chinois qui étaient passés à leur service ; il se proposait d'en transporter ailleurs les habitants, & il était sur le point de l'exécuter, lorsque Kiang-hong-li général des Coréens, envoyé par son souverain, vint le joindre avec un corps de dix mille hommes.

Après la prise de Tsing-ho, & leurs ravages dans le pays de Kou-chan, les Tartares étaient retournés chez eux ; mais à la septième lune ils revinrent par Fou-chun, s'assembler à Ngan-pao, dont ils s'emparèrent,

& où ils firent plusieurs prisonniers. A la neuvième lune, on reçut à la cour impériale la nouvelle de la mort de Li-pan, roi de Corée.

Au commencement de l'an **1619**, le vice-roi Yang-kao, à la tête de plus de cent mille hommes, qu'il divisa en quatre corps, attaqua les Tartares par différents endroits, résolu de les exterminer tous. Ces quatre divisions, qui se mirent en marche à la deuxième lune devaient se réunir à Eul-tao-koan : ^{p.411} le général Tou-fong qui commandait la première, voulant avoir la gloire de battre seul les Tartares, se pressa de passer la rivière de Yun-ho ; les ennemis qui l'attendaient en embuscade, le surprirent avant que toutes ses troupes fussent passées : il voulut faire ferme avec le peu de monde qu'il avait, & se fit hacher en pièces, sans pouvoir être secouru par l'autre partie de ses gens restés sur l'autre bord, qui furent spectateurs de sa défaite ; lui-même périt dans cette action après avoir soutenu les efforts des Tartares, depuis midi jusqu'à quatre heures du soir.

Ma-lin instruit de sa mort, se tint plus sur ses gardes ; cependant les Tartares animés par leurs succès, fondirent sur lui avec une vitesse qui l'étonna, & remportèrent une seconde victoire. Le seul Liéou-yen pénétra dans leur pays & enleva dix à douze forts ; mais ceux-ci qui l'avaient laissé avancer, se présentèrent à l'improviste devant lui, revêtus des cuirasses des soldats de Tou-fong, & portant ses étendards pour le tromper : ils le chargèrent brusquement sans lui donner le temps de les reconnaître, & le battirent à plate couture. Li-ju-pé à qui ces nouvelles fâcheuses parvenaient de tous côtés, n'avança pas, & sauva par ce moyen la quatrième division qu'il commandait. L'empire perdit dans ces différents combats plus de trois cent dix officiers généraux, quarante-cinq mille soldats, un grand nombre de chevaux, d'armes & de cuirasses, & généralement tout le bagage de ces trois divisions ; événement qui remplit la cour de consternation.

Enflés de tant de victoires, les Tartares sortirent de leurs limites par Fou-chun, & prenant la route de Tié-ling, ils poussèrent jusqu'à Ngan-pao,

où ayant rencontré un corps considérable de troupes chinoises sous les ordres de ^{p.412} Li-ju-tching, ils ne jugèrent pas à propos de l'attaquer, & feignirent même de se retirer ; mais à la huitième lune, comme les Chinois s'étaient éloignés de Ngan-pao, les Tartares y revinrent séjourner quelques jours : ils en repartirent au nombre de quelques dix mille chevaux, couverts des propres armes des Chinois, pour aller attaquer la ville de Kaï-yuen, qu'ils emportèrent d'assaut, pendant que du côté de l'ouest, les Mongous, avec une armée de trente mille chevaux, investissaient Tchín-si-pao. Les peuples de Fan-yang & de Tié-ling abandonnèrent leurs maisons pour se mettre à couvert de leur fureur.

A la septième lune, les Mantchéous partirent de San-tcha-pao pour se rendre maîtres de Tié-ling & de Siu-yu-tching. Tandis qu'ils forçaient ces deux places, Hiong-ting-pié, qui avait remplacé le vice-roi Yang-kao, rappelé par rapport à la défaite des trois divisions, marcha à la tête de huit cents hommes pour conserver Kouang-ning.

Le vingt-un de la huitième lune, les Tartares, au nombre de quelques dizaines de mille, emportèrent les forts de Kin-taï-ché & de Pé-yang-kou ; ils y trouvèrent Tipourhan & Téliké de Pékoan, prisonniers des Chinois. Le nouveau vice-roi, aussi embarrassé que son prédécesseur par le découragement des troupes, prit le parti de se tenir sur la défensive ; & quoique Fong-yang se trouvât dégarnie, il ne jugea pas à propos de s'affaiblir en y mettant une garnison : il se borna à faire respecter la capitale de la province, & se disposa à la bien défendre contre les attaques des ennemis.

A la onzième lune, les Mantchéous entrèrent à Long-tan-kéou ; & se voyant maîtres de tous les pays de Kaï-yuen, de Tié-ling, de Yun-hao, de Lié-kié, de Kié-tching de ^{p.413} Fou-chun, & des frontières de la Corée, ils conçurent le projet de s'emparer de ce royaume. Les Coréens en donnèrent avis à la cour & aux Mongous, en leur demandant du secours.

L'an **1620**, quarante-huitième de Ouan-li, à la troisième lune, le feu prit au magasin à poudre de Leao-yang ; cet accident, dont on ne put

Histoire générale de la Chine

savoir la cause, coûta la vie à plusieurs personnes ; il y eut beaucoup de maisons brûlées : le peuple le regarda comme un mauvais présage, pour la guerre qu'on avait avec les Tartares.

A la quatrième lune, l'impératrice Ouang-chi mourut. Quoique cette princesse n'eût point donné d'enfants à l'empereur, elle n'en fut pas moins considérée par rapport à ses qualités & à la douceur de son caractère.

Le reste de cette année, les Mantchéous se bornèrent à faire la visite des pays qu'ils avaient conquis, jusqu'à la montagne Hoa-ling ; là, ils se divisèrent en différents corps de dix mille chevaux chacun, dont l'un vint assez près de Leao-yang ; quoique Fan-yang fut abandonnée, les ennemis dédaignèrent de s'en emparer : après leur retraite, le lieutenant-général Ho-chi-hien y mit cependant une garnison.

Un autre corps de dix mille Tartares entra dans la province par Tong-tchéou-pao, & s'avança jusqu'à Tsé-koué-tchu ; mais sur les avis que Ho-chi-hien venait à eux, ils se retirèrent : leurs entreprises, & la mort de l'impératrice, causèrent à l'empereur un chagrin qui augmenta sa maladie, au point de rendre son état désespéré ; il mourut le quatorze de la septième lune, la quarante-huitième année de son règne, qui fut presque continuellement agité par les guerres que lui firent les Mantchéous dont il vit les étendards aux portes mêmes de sa capitale.

@

KOUANG-TSONG

@

p.414 Tou-tchang-lou, son fils aîné, lui succéda, & fut connu depuis sous le titre de Kouang-tsong. Ce prince sensible à la perte qu'il venait de faire, différa de se faire couronner. Le triste spectacle des deux cercueils de Chin-tsong son père, & de l'impératrice sa mère, altéra sa santé d'ailleurs peu robuste ; cependant le premier de la huitième lune, il fut inauguré avec les cérémonies accoutumées. Ce prince était aimé de toute la cour, à l'exception de ceux que l'intérêt avait attachés au prince son frère qui avait voulu lui enlever l'empire : parvenu à l'âge de trente-neuf ans, il pouvait gouverner par lui-même, & l'expérience qu'il avait acquise sous le règne précédent, l'avait rendu capable de relever sa famille ; mais à peine eut-il la couronne sur la tête, que voulant prendre une connaissance exacte de toutes les affaires, il s'excéda de travail, & tomba malade ; Li-ko-chou, un de ses médecins, lui fit entendre que sa maladie n'était point dangereuse, & que quelques doses du breuvage de l'immortalité le rétabliraient bientôt : le nouvel empereur, d'un naturel facile, ne fit aucune difficulté d'en prendre : dès la première prise, il se trouva plus mal. Le médecin, au lieu de suspendre prudemment un remède qui paraissait contraire, lui en donna une seconde prise ; le lendemain, premier jour de la neuvième lune, ce prince mourut, n'ayant régné qu'un mois. Une mort aussi subite fit beaucoup de bruit ; Li-ko-chou n'avait proposé le remède qu'à la sollicitation de Fong-tsong-ché, qui était dans les intérêts de la reine Tsing-chi, & c'était cette princesse qui avait envoyé le breuvage : on prétendit qu'il avait p.415 hâté la mort de l'empereur, & on fit beaucoup de recherches — sans pouvoir rien découvrir. Cependant cet événement ne servit point l'ambition de ceux qu'on soupçonnait, & le trône ne sortit point de la branche de Kouang-tsong : son fils aîné lui succéda. Quoiqu'il l'eût recommandé à ses ministres, cela ne suffisait pas. Quelques eunuques, à l'instigation de la

Histoire générale de la Chine

reine Tsing-chi, agirent en faveur du fils de cette princesse ; mais presque tous les grands, unis de sentiment, leur firent dire de ne point s'en mêler & ils n'osèrent pousser plus loin leurs intrigues. Le fils de Kouang-tsong n'avait que seize ans ; naturellement timide, il ne consentit qu'avec peine à recevoir les grands, qui vinrent en corps lui demander audience : prosternés en terre, ils le saluèrent comme leur souverain & lui donnèrent unanimement le titre d'empereur. La répugnance qu'il montra pendant quelques jours à accepter la couronne, faisait assez connaître son peu d'ambition : cependant, sur les représentations du danger auquel son refus exposait l'empire & sa famille, il céda à leurs instances : il prit possession du trône le sixième de la seconde lune, & donna le nom de Tien-ki aux années de son règne.

@

HI-TSONG

@

Comme Kouang-tsong était mort à quarante-huitième année de Ouan-li, & qu'il n'avait été qu'un mois sur le trône, son règne se trouvait sans nom : Hi-tsong ordonna qu'on ne compterait que quarante-sept années pour Ouan-li, & que la quarante-huitième porterait le nom de Tai-tchang, pour indiquer le règne de son père : il donna au sien celui de Tien-ki.

1621. Quoique les Mantchéous parurent assez tranquilles, p.416 néanmoins la cour impériale & regardait toujours en état de guerre avec eux ; elle envoya dans le Leao-tong d'autres mandarins, & rappela Hiong-ting-pié, qu'elle fit remplacer par Yuen-yng-tai. Le nouveau vice-roi, dans l'idée qu'ils ne pensaient plus à revenir, & qu'en fortifiant les endroits par où ils étaient entrés, on n'aurait plus rien à craindre de leur part, envoya là-dessus des mémoires à la cour. Ce mandarin d'ailleurs, homme d'esprit & bon écrivain, n'avait jamais porté les armes ; ayant passé toute sa vie dans le cabinet, il n'avait d'autres connaissances de la guerre, que celles qu'il avait puisées dans les livres : cependant, sans attendre la réponse de la cour, il mit la main à l'œuvre, persuadé qu'on l'approuverait. Les Mantchéous, avertis des précautions qu'on voulait prendre contre eux, montèrent aussitôt à cheval, & entrèrent dans le Leao-tong. Le onze de la deuxième lune de cette première année de Tien-ki, ils attaquèrent Fan-yang : le lieutenant-général Ho-chi-hien, qui la défendait avec une forte garnison, voulait se signaler par une action d'éclat, fit une sortie dans laquelle il fut complètement battu : poursuivi par des Chinois mêmes qui s'étaient soumis aux Tartares, & qui entrèrent pêle-mêle avec la garnison, ces déserteurs introduisirent les ennemis dans la place : alors le combat recommença avec plus de vivacité ; Tchéou-tun-ki, Hou-ouen-kié & Ché-tchu-ssé, trois autres

officiers généraux, soutinrent leurs efforts & périrent les armes à la main. Les Tartares n'épargnèrent que ceux qui se donnèrent à eux.

Après la prise de Fan-yang, ils allèrent mettre le siège devant Leao-yang ¹, capitale de la province ; Yuen-yng-tai en avait ^{p.417} fait réparer les fortifications, & l'avait approvisionnée pour une longue & vigoureuse défense. A l'approche des Mantchéous, le vice-roi envoya à leur rencontre Heou-chi-lo, Li-ping-tching, Leang-tchong-chen, Kiang-pié & Tchu-ouan-leang, tous officiers généraux, qui le joignirent à cinq ly de la place, mais ils furent repoussés avec une perte considérable. A la suite de ce premier succès, les Tartares se mirent à saigner le fossé du côté de l'ouest, & à disposer leurs attaques par plusieurs endroits : Yuen-yng-tai & ses généraux, qui voulurent les empêcher de passer le fossé, furent partout battus & obligés de rentrer dans la ville.

Le vingt-trois, les Tartares attaquèrent les fortifications ; le peuple était dans une extrême agitation. Yuen-yng-tai & ses généraux se défendirent, & auraient pu conserver cette place si les ennemis n'y avaient été introduits par trahison. La nouvelle s'en répandit bientôt par toute la ville, & la remplit de terreur. Les uns allèrent se cacher dans des souterrains, ^{p.418} d'autres se donnèrent la mort pour éviter l'esclavage, Les Mantchéous exercèrent toutes sortes de cruautés ; les premières, victimes de leur fureur furent ceux qu'ils trouvèrent les armes à la main. Yuen-yng-tai qui s'était réfugié dans une tour, se tua lui-même, &

¹ Les historiens chinois, pour sauver l'honneur de l'empire, disent que Léao-yang fut prise par trahison ; mais il paraît plus probable que les Mantchéous durent cette conquête à leur bravoure & à leur prudence. Ces Tartares, qui n'avaient pour armes que le cimenterre, l'arc & la flèche, dont ils se servaient avec une adresse incroyable, imaginèrent de se mettre à couvert de la mousqueterie des Chinois derrière des grands ais joints les uns aux autres. Cette espèce de tortue ou de muraille de bois était portée par le premier rang qui marchait à l'assaut, & garantissait des balles qui venaient s'y amortir. A la faveur de cet abri, ils avançaient hardiment : le second rang, qui était à couvert, appliquait les échelles, & le troisième montait à l'assaut. Ils le firent avec tant de vigueur, par quatre endroits différents, qu'après avoir essuyé la première décharge, ils se rendirent maîtres des remparts, d'où ils chassèrent ceux qui les défendaient. Les Chinois, qui n'étaient point encore accoutumés à recharger avec promptitude, ni à se servir de la mousqueterie, dont ils venaient d'apprendre l'usage des Portugais de Macao, ne purent tenir contre les flèches & le cimenterre des Tartares ; ils prirent la fuite : la cavalerie

presque tous ses officiers périrent par le fer des ennemis. Les Chinois les voyant maîtres de la capitale du Leao-tong, un grand nombre d'entre eux se firent couper les cheveux ¹, & s'enrôlèrent sous leurs drapeaux.

p.419 A la nouvelle de la prise de cette ville, l'empereur tint un conseil, dans lequel on agita les moyens d'empêcher les Tartares de pousser plus loin leurs conquêtes. La plupart des grands blâmèrent ceux qui avaient fait rappeler Hiong-ting-pié, pour mettre en sa place Yuen-yng-taï, qui était sans expérience de la guerre surtout dans une circonstance où il était si nécessaire d'avoir un capitaine expérimenté : ainsi ils insistèrent à ce qu'on renvoyât Hiong-ting-pié dans le Leao-tong, & qu'on y fît

tartare, qui est excellente par la vitesse de ses chevaux, les eut bientôt atteints, & elle en fit une boucherie affreuse. Éditeur.

¹ Les Tartares se rasent dès que leurs cheveux commencent à pousser, & s'arrachent les poils de la barbe jusqu'à la racine, ne gardant que des moustaches ; ils laissent croître derrière la tête une touffe de cheveux qui pend négligemment sur l'épaule en forme de queue, & portent un bonnet de pluche rouge, ou d'un tissu de crin, teint en noir ou en écarlate ; sa forme est ronde, avec une bordure de marte ou de castor, large d'environ trois doigts : en leur couvrant les oreilles, & en les garantissant du froid, cette fourrure de tête, que la rigueur de leur climat leur a fait imaginer, ne laisse pas de les parer, parce qu'ils savent donner à leur teinture beaucoup de lustre & d'éclat. Leurs habits, qui descendent presque jusqu'aux talons, ont des manches semblables à celles des Hongrois & des Polonais, & pas tout à fait si larges que celles des Chinois : elles se terminent en corne du pied d'un cheval. A leur ceinture pend de chaque côté un mouchoir pour s'essuyer les mains & le visage, de même qu'un couteau avec deux bourses, où ils mettent du tabac. Ils portent, comme nous, leur cimenterre à gauche, mais la poignée en est retournée, & ils le tirent du fourreau en passant la main droite derrière le dos. Leur chaussure est une espèce de patins, dont la semelle, unie & sans talon est épaisse de trois doigts. Leurs bottes sont faites de cuir de cheval apprêté, ou bien d'étoffe de soie ; mais ils n'ont point l'usage des éperons. La cavalerie se sert d'étriers ; leurs selles sont moins hautes que les nôtres, mais plus larges. La bonté de leurs chevaux, infatigables à la course & accoutumés à gravir sur les montagnes les plus escarpées, donne à leur cavalerie une supériorité que les Chinois ont éprouvée dans les guerres qu'ils ont eues de tout temps avec eux. Les Tartares sont blancs, robustes & bien faits de corps ; quoiqu'ils aient, comme les Chinois, le visage un peu large, ils ont les yeux & le nez moins petits qu'eux : ils ont l'air pensif & réfléchi, surtout quand ils sont à cheval, & ils observent dans leur marche un si grand silence, qu'il est rare qu'ils ne surprennent pas leurs ennemis. Malgré leur humeur sérieuse, ils s'accrochent peu de la gravité chinoise, & ils caressent volontiers les étrangers qui abordent chez eux, envers qui ils exercent l'hospitalité. Après la prise de la capitale du Léao-tong, ils publièrent un édit, par lequel ils promettaient la vie à tous ceux qui voudraient se raser & s'habiller à leur manière ; ainsi un grand nombre de Chinois, peu jaloux d'être victimes de leur fidélité, s'empressèrent de se conformer à l'édit ; & pour convaincre leurs vainqueurs de la sincérité de leur soumission, ils s'habillèrent entièrement à la tartare. Cependant, malgré la solennité de leur promesse, les Tatares ayant permis aux marchands des autres provinces qui se trouvaient alors à Léao-yang de se retirer & d'emporter leurs effets, à peine furent-ils sortis de la ville, qu'ils tombèrent sur eux, & les pillèrent après qu'ils les eurent inhumainement massacrés. Éditeur.

passer des troupes des autres provinces. Les ordres furent en conséquence expédiés aux différents gouverneurs.

Ché-tsong-ming, de la race des Kolo, & gouverneur de Yong-ning du Ssé-tchuen, leva dans son département jusqu'à trente mille hommes, dont il confia la conduite à Fan-long & Fan-hou. Sous le règne de Hong-vou, les Kolo s'étaient soumis aux Ming : Taiï-tsou avait donné ce gouvernement aux ancêtres de Ché-tsong-ming, qu'il rendit héréditaire dans cette famille : celui-ci y succéda comme neveu de son prédécesseur, mort sans postérité mâle. Ché-tsong-ming était emporté, brutal & sévère, ne prenant conseil de personne, & ne suivant que ses idées ou celles de Ché-ping-yn, son fils, de même caractère que lui. Fan-long & Fan-hou, avec leurs trente mille ^{p.420} hommes, étant allé prendre les ordres de Siu-ko-kiéou, vice-roi du Ssé-tchuen, ce mandarin en réforma une grande partie, sans leur faire donner la paie nécessaire pour retourner dans leur pays ; un traitement si dur les révolta : ils entrèrent en tumulte dans la ville, allèrent au tribunal du vice-roi, qu'ils tuèrent ; ensuite ils firent main basse sur les autres mandarins, & pillèrent les trésors & les magasins.

Au lieu de réprimer cette sédition, Ché-tsong-ming leur envoya au contraire ordre de profiter de la circonstance, & d'entrer dans autant de villes qu'ils trouveraient sans garnisons. Après avoir divisé leurs trente mille hommes en plusieurs corps, qui furent renforcés par de nouvelles troupes qu'on leur envoya, Fan-long & Fan-hou s'emparèrent de Koueï-tchéou, de Lu-tchéou, de Ho-tchéou & de la plus grande partie de la province ; la plupart des mandarins ne pouvant arrêter ce torrent, se donnèrent la mort, pour ne pas survivre à la perte des villes dont la garde leur était confiée.

Dans ces entrefaites, Tsin-leang, gouvernante de Ché-tchu, département semblable à celui de Yong-ning, qui avait envoyé ses troupes au secours du Leao-tong, sous la conduite de Tsin-pang-ping & Tsin-pang-han, ses frères, apprenant qu'ils avaient été tués, conduisit

elle-même dans cette province un nouveau secours de dix mille hommes, accompagné d'un autre de ses frères, nommé Tsin-min-ping, qui avait déjà fait une campagne dans le Leao-tong, où il avait été blessé, & de Tsin-y-ming, un de ses neveux. Cette héroïne, que son mari, à sa mort, avait établie gouvernante de son département pendant la minorité de son fils, espérait trouver le vice-roi à son arrivée à Tchong-king-fou ; mais voyant que les rebelles s'en étaient emparés, elle campa à Nan-ping-koan. Persuadée qu'elle ^{p.421} rendrait autant de service à l'empire en agissant contre eux, que contre les Tartares, elle descendit le Kiang jusqu'à ce qu'elle eut trouvé un endroit guéable, & après avoir laissé mille hommes pour s'assurer de ce passage, elle fit arborer un grand nombre d'étendards, & dresser beaucoup de tentes, afin d'en imposer aux ennemis par cet appareil : elle couvrit la ville de Tching-tchéou, & fit avertir celle de Koueï-tchéou qu'elle marchait à son secours ; elle s'empara ensuite de Ku-tang, afin d'avoir une communication avec le détachement qu'elle avait laissé au passage du Kiang.

A la dixième lune, les rebelles s'approchèrent de Tching-tou ; les officiers généraux de ces quartiers allèrent au-devant d'eux pour les combattre. Tchéou-pang-taï les joignit le premier, mais il passa de leur côté sans tirer l'épée. Quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre, les autres généraux allèrent les attaquer sur une montagne où ils s'étaient retranchés. Les impériaux furent battus, & Tsai-chi-hong, Leï-ngan-chi & Ku-yn restèrent sur le carreau, les autres prirent la fuite. Après cette victoire, les rebelles allèrent investir Tching-tou, dont la garnison peu nombreuse, mais commandée par Tchu-yé-yuen, soutint & repoussa leurs attaques. Ce commandant s'acquit beaucoup d'honneur à la défense de cette place : il s'assura des officiers, en leur faisant promettre de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de la céder aux rebelles, & ne négligea point de demander du secours, surtout à la courageuse Tsin-leang, gouvernante de Ché-tchu.

Histoire générale de la Chine

Dès le premier jour du siège, Tchu-yé-yuen. fit une sortie, & fut obligé de rentrer précipitamment, parce que les rebelles, garantis par leurs boucliers, faits de rotin, le reçurent sans reculer, & le repoussèrent avec beaucoup de bravoure. ^{p.422} Le lendemain il en tenta une seconde, dans laquelle ses gens armés de flèches à feu, & d'autres machines, mirent le feu aux boucliers des ennemis, & leur tuèrent quelques centaines de leurs gens. Cette perte ne servit qu'à les animer davantage : ils préparèrent des échelles, & montèrent à l'assaut avant la pointe du jour. Tchu-yé-yuen qui l'avait prévu, avait disposé diverses machines qui les renversaient par troupes dans les fossés, sans compter ceux qui y furent précipités à coups de flèches ou de sabre. Leurs cadavres amoncelés firent refluer les eaux jusque dans leur camp ; ce qui les incommoda beaucoup.

Le lendemain, tandis que les rebelles étaient encore tout consternés des pertes qu'ils venaient de faire, les impériaux les poussèrent l'épée dans les reins hors de leur camp. Revenus de leur frayeur, ils reparurent avec un nombre considérable de gens du peuple, enlevés de force, qu'ils employèrent à tirer des fossés les cadavres qui les engorgeaient ; ensuite ils posèrent des corps-de-gardes aux endroits par où les assiégés pouvaient faire rentrer les eaux dans leur camp. Tchu-yé-yuen dans une nouvelle sortie, força, battit & dispersa ces corps-de-garde : ensuite il fit creuser de grands canaux, qui en peu de temps remplirent les fossés comme ils l'étaient au commencement du siège. Les rebelles, sans se rebuter, construisirent plusieurs ponts, & élevèrent des tours de bois à la hauteur des murailles, dont ils approchèrent assez près ; mais le commandant de la place détruisit encore ces tours, en y faisant mettre le feu.

On était déjà au vingt-quatre de la douzième lune, sans qu'aucun des secours que Tchu-yé-yuen avait demandés parût : ce jour-là il apprit que le gouverneur de Ngan-ho-hien venait à la tête d'un corps de troupes, & qu'il avait défait un détachement que les rebelles avaient envoyé à sa rencontre. ^{p.423} Quatre jours après, le gouverneur de Lo-chi-hien battit

également un de leurs partis qui voulait s'opposer à sa jonction avec le gouverneur de Ngan-ho-hien, campé au pont de Yong-tsing-pou. Trois mille hommes de l'héroïne de Ché-tchu arrivèrent aussi au secours de Tching-tou. Les rebelles, sans paraître intimidés, se tinrent sur leurs gardes, & s'attachèrent surtout à conserver leur communication avec une forêt voisine, où ils faisaient travailler à de nouvelles machines pour la continuation du siège.

Au commencement de l'an **1622**, deuxième de Tien-ki, on entendit des cris effroyables du côté de cette forêt, & peu de temps après on en vit sortir de grandes machines, ressemblantes à des barques, hautes de douze à quinze pieds, sur plus de cent de longueur ; elles avaient sur les flancs des loges à plusieurs étages, qui pouvaient contenir deux à trois cents hommes : ces machines, soutenues par de longues & fortes pièces de bois, posées sur de grandes roues de pierre, étaient traînées par plusieurs centaines de bœufs. A la vue de cet appareil formidable, les habitants se crurent perdus : cependant Tchu-yé-yuen, ni ses soldats, ne montrèrent point de frayeur : ce brave commandant n'attendit pas que ces machines fussent arrivées près de ses murailles ; une partie de la garnison sortit, & tira des pétards sur les bœufs qui traînaient ces masses pesantes : ces animaux épouvantés se cabrèrent, & renversèrent sur le côté les traîneaux, dont les essieux se rompirent : les assiégés profitèrent de ce désordre pour charger l'ennemi, dont ils firent un grand carnage, sans perdre un seul des leurs.

Tant de résistance ne parut point décourager les assiégeants. Il y avait cependant parmi eux beaucoup de mécontents, qui ^{p.424} rebutés de la longueur du siège, ne cherchaient que l'occasion d'abandonner leur parti : on le sut par Kong-chi-tan, fait prisonnier dans la dernière sortie ; Tchu-yé-yuen lui promit une récompense s'il venait à bout de les déterminer à passer de son côté, & le renvoya à leur camp : il en revint bientôt avec Lo-kien-siang, un de leurs premiers officiers. Le commandant fit accueil à ce transfuge ; & après s'être assuré de la

sincérité de son repentir & être convenu avec lui des moyens de faire lever le siège, il le fit repasser dans le camp ennemi. On vit bientôt l'effet des promesses de Lo-kien-siang : il avait dans le parti des rebelles plusieurs officiers qui lui étaient attachés, auxquels il communiqua, sous le secret, la résolution où il était de rentrer dans la soumission qu'il devait à son souverain, en leur inspirant le même désir, & dès ce moment ils concertèrent les moyens de le faire avec sûreté. Le lendemain vers le milieu de la nuit, ils mirent le feu aux quatre coins du camp : Ché-tsong-ming & son fils se croyant perdus, furent les premiers à prendre la fuite : les soldats imitèrent l'exemple de leurs chefs & abandonnèrent leurs équipages. Au point du jour, Lo-kien-siang & tous ceux dont il s'était servi, entrèrent dans la ville, qui se vit par ce moyen délivrée d'un siège qui avait duré cent deux jours. Pour récompense, Tchu-yé-yuen obtint la vice-royauté de la province.

Les rebelles se réfugièrent pour la plupart à Tchong-king-fou, où ils avaient laissé Fan-long qui leur conservait cette place en cas d'événement : elle était entourée de bonnes murailles & d'un triple fossé, de sorte qu'on ne pouvait y aborder que par un seul endroit, qu'il était facile d'inonder quand on le voulait. Fan-long qui connaissait Tchu-yé-yuen, ne douta point qu'il ne tentât de lui enlever cette place, & comme ^{p.425} il avait plus de troupes qu'il ne lui en fallait pour la défendre, il les divisa en dix-sept piquets, auxquels il fit occuper tout le terrain qui conduisait à la porte Tong-yuen-men.

Dès que Tchu-yé-yuen se vit en liberté, il commença par joindre ses troupes à celles des deux gouverneurs & de l'héroïne de Ché-tchu, qui étaient venus à son secours ; ensuite il marcha vers Tchong-king, dont il fit attaquer les gorges par ses braves soldats qui avaient défendu Tching-tou, & les força, malgré la résistance opiniâtre des rebelles, auxquels il tua plus de trois mille hommes. La vivacité de cette attaque épouvanta tellement les autres corps, qu'ils lâchèrent presque aussitôt le pied : cependant le dernier, commandé par Fan-long, qui avait rallié ce

qu'il avait pu de fuyards, se défendit assez bien ; il repoussa même jusqu'à deux fois les impériaux, qu'il aurait peut-être battus sans les troupes de l'héroïne Tsin-leang, qui prirent les rebelles en flanc, & les obligèrent de plier ; ce secours ranimant le courage des impériaux, ils revinrent à la charge & malgré les efforts de Fan-long & de ses officiers pour retenir les fuyards, il fallut céder : plus de sept mille des ennemis restèrent sur le champ de bataille ; les impériaux firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels Fan-long se trouva, ainsi que Tchang-tong, Ho-ju-haï, & trente autres de leurs premiers officiers. A la suite de cette victoire, la ville ouvrit ses portes aux impériaux, qui ne s'arrêtèrent que pour en prendre possession, & marchèrent aussitôt à Lu-tchéou. Ché-tsong-ming & son fils se retirèrent à Tsun-y-fou avec ce qu'ils purent recueillir des débris de leur armée.

Cette révolte était presque éteinte, lorsqu'il s'en éleva une nouvelle dans le Kouei-tchéou, excitée par Ngan-pang-yen, ^{p.426} d'une famille qui avait le gouvernement d'un pays assez étendu appelé Chouï-si, sur les limites de cette province & de celle de Yun-nan. Quoique Ngan-pang-yen fût de cette famille, il n'était pas de la branche à qui ce gouvernement appartenait. Ngan-yao, le dernier gouverneur, venait de mourir, & n'avait laissé qu'un enfant au berceau. Ngan-pang-yen se chargea de la tutelle de cet enfant, & excité par la mère, qui était de la famille de Ché-tsong-ming, il gagna les quarante-huit chefs des départements du Chouï-si, & les engagea à déclarer la guerre à l'empire. Ils mirent sur pied une armée qu'ils divisèrent en deux corps, pour entrer en même temps dans le Kouei-tcheou & dans le Yun-nan ; l'un commandé par Lo-yng-koué, & l'autre par Ngan-ping-yen lui-même.

Dès qu'on aperçut leurs coureurs sur les limites du Kouei-tchéou, Yang-ming-ting, commandant de la province, persuadé qu'avec trois mille hommes il les obligerait à rebrousser chemin, marcha à leur rencontre ; mais elle lui fut funeste. Lo-yng-koué s'empara d'abord de Pou-ngan, & de Ngan-nan ; Li-tien-tchang, venu au secours de ces deux

places avec quatre mille hommes, se laissa envelopper par Lo-yng-koué, qui fit semblant de vouloir se soumettre : lui & tous ses gens périrent dans cette action.

Ngan-pang-yen voyant que les troupes de l'empereur commençaient à le craindre, fit avancer les siennes vers la capitale du Koueï-tchéou, dont il entreprit le siège le neuf de la deuxième lune. Il choisit son poste sur une montagne qui domine cette ville & d'où il pouvait découvrir ce qui s'y passait ; il la fit entourer de pieux si serrés les uns près des autres que rien ne pouvait y entrer ni en sortir. Une entreprise aussi hardie mit en mouvement tout le Koueï-tchéou ; le ^{p.427} lieutenant-général Tchang-yen-fang vint le premier au secours de cette capitale à la tête de vingt mille hommes ; mais après avoir reconnu les précautions que les ennemis avaient prises, il jugea qu'il était impossible d'y jeter du secours, & n'avança pas davantage : Ko-siang-y, plus hardi, attaqua le camp des rebelles, qu'il força ; il les poussa même jusqu'assez près de la porte Kiang-men ; mais il fut tué, & presque tout son monde périt avec lui, ou fut fait prisonnier.

Après ces succès, Ngan-pang-yen à la tête d'un détachement de sa nombreuse armée, qu'il voulut commander lui-même, alla attaquer Ousa, qu'il lui était important d'avoir pour s'assurer une retraite. Le siège de Koué-yang dura près de onze mois ; les ennemis firent les plus grands efforts pour la réduire ; mais le vice-roi Li-tchu par sa vigilance, son activité & sa bravoure, rendit leurs attaques inutiles. Ouang-fanchen, inspecteur général de la province, voyant que la cour n'envoyait personne au secours de la capitale, osa tenter de la délivrer. S'étant mis à la tête de trente-sept mille hommes qu'il avait rassemblés de différents districts, il se rendit à Koué-yang la nuit du cinq au six de la douzième lune. Les rebelles ne s'attendaient point à cette surprise, parce qu'ils ne pouvaient croire que les troupes du Koueï-tchéou, qu'ils savaient très bien ne monter qu'à trente ou quarante mille hommes, fussent assez téméraires pour se hasarder contre une armée de près de deux cent

mille. Ouang-fan-chen les attaqua par deux endroits, au moment où ils étaient pour la plupart endormis. Ce ne fut partout que désordre, & une boucherie affreuse : le seul Ngan-pang-hiun, frère de Ngan-pang-yen, alors de garde, se défendit, & fut tué, ainsi que la plupart des soldats qui étaient sous ses ordres.

p.428 Ngan-pang-yen réveillé par le bruit, s'imaginant que toutes les forces de l'empire fondaient sur lui, donna des ordres de lever précipitamment le siège : son armée décampa avec tant de tumulte, en poussant des cris effroyables, que les assiégés eux-mêmes en furent épouvantés : afin de les rassurer, les soldats de Ouang-fan-chen crièrent aux sentinelles qu'ils venaient de chasser les ennemis. Une nouvelle aussi inattendue se communiqua bientôt dans toute la place, & répandit la joie parmi des gens, qui, assiégés depuis dix mois, se voyaient sur le point de périr ou d'être faits esclaves. Le vice-roi Li-tchu, à la tête de tous ses mandarins, sortit pour inviter l'inspecteur général & toute son armée d'entrer dans la place ; mais il résista, pour n'être pas à charge aux habitants d'une ville épuisée par la longueur d'un siège opiniâtre, & il préféra d'occuper le propre camp des ennemis, où il trouva toutes leurs provisions, dont il fit part au vice-roi. La peur avait tellement saisi Ngan-pang-yen & son armée, que sans reconnaître les troupes qui étaient venu les attaquer, ils retournèrent dans leur pays, se jugeant heureux de n'avoir pas été poursuivis.

Cette même année, le Chan-tong fut agité par les troubles que Su-hong-ju, de la secte de Pé-lien-kiao, y excita. Ce rebelle s'était préparé à ce soulèvement dès la fin du règne de Ouan-li, & avait engagé dans son parti une infinité de personnes, qui n'attendaient que ses ordres pour se déclarer. Dans le conseil qu'il tint avec ceux qu'il avait choisis pour commander ses troupes, ils fut décidé de ne lever le masque que le quinze de la huitième lune ; mais la crainte que leur dessein ne vînt à être éventé, fit devancer ce terme. Su-hong-ju, après avoir reçu le serment de fidélité de ses gens à Pien-kia-tun, se rendit à Ki-kia-kéou,

de Léang-chan, d'où il envoya un détachement ^{p.429} s'emparer de Oueï-kia-tchuang, avec ordre de la livrer au pillage, & lui-même à la tête de deux à trois mille hommes, attaqua la forte tour de Léang-kia-léou, pour s'en faire une retraite dans la nécessité.

Comme Su-hong-ju avait changé le temps dont il était convenu pour se déclarer, plusieurs officiers de son parti, & quelques mille de ceux qui devaient marcher sous leurs ordres, furent surpris, arrêtés & punis comme rebelles ; mais ce châtiment, loin d'effrayer personne, ne servit au contraire qu'à augmenter le nombre de ses partisans. Il entreprit de se rendre maître de quelques villes, pour y mettre ses gens à couvert des poursuites des mandarins, & il commença par Yun-tching, à vingt ly de la tour de Léang-kia-léou, qu'il emporta au premier assaut. Le gouverneur de la ville descendit par les murailles, & se sauva. Il s'empara avec une égale facilité de Tséou-hien où il établit de grands magasins de grains, ainsi que dans Yun-tching.

Les mandarins de la province ayant rassemblé leurs troupes, en formèrent différentes divisions pour les opposer à celles des rebelles. Léao-tong les attaqua le premier, & leur enleva Ou-ngan-tsi, un de leurs refuges ; il battit le secours qu'ils envoyaient, & leur tua plus de quatre mille hommes. Yang-koué-tching força un de leurs camps, où ils perdirent plus de mille des leurs : les autres prirent la fuite. Quoiqu'il n'eût que cinq mille hommes, il s'avança fièrement contre dix mille des leurs, dont il coucha trois mille sur le carreau : le nom seul de cet officier les faisait fuir. Les rebelles, battus de tous côtés, se réunirent alors, & formèrent une armée de plus de cent mille hommes, qui alla assiéger Kio-féou ; Kong-ouen-li, un des descendants de Confucius, la défendit avec opiniâtreté, & ^{p.430} donna le temps à Yang-koué-tching de venir à son secours. Quoique ce général n'eût que dix mille hommes, dès que les assiégeants surent que c'était lui, ils levèrent précipitamment le siège ; mais ce brave officier méprisant trop ses ennemis, se mit à leur poursuite, & voulut avec sa poignée de monde attaquer leur grande

armée : il fut accablé par le nombre, & resta sur la place avec Tchang-pang, son lieutenant, & quantité d'officiers.

Les rebelles, fiers de cette victoire, résolurent de se rendre maîtres du Chan-tong, en commençant par Yen-tchéou, & de retomber ensuite sur Tsi-nan, la capitale ; mais Tchao-yen, vice-roi de la province, informé de leur dessein, alla s'enfermer dans Yen-tchéou, ce qui leur fit changer de résolution, & prendre la route de Pé-siu-tchéou, d'où ils retournèrent à Teng-hien, concocter avec Su-hong-ju les opérations de la campagne.

Le vice-roi ne voulant pas manquer une si belle occasion d'éteindre cette révolte par la capture de ses chefs, alla les investir dans cette dernière ville ; il gagna deux des principaux, auxquels il promit dans les troupes impériales le même poste qu'ils avaient parmi les rebelles, & fit sommer les autres de lui livrer Su-hong-ju, en les assurant qu'ils auraient la vie sauve & la liberté, mais qu'ils n'auraient aucune grâce à attendre s'ils persistaient dans leur révolte. **1623.** Se voyant investis par une armée, & sans espérance de secours, ils se déterminèrent à obéir, & livrèrent au vice-roi Su-hong-ju chargé de chaînes. Tchao-yen le fit garder à vue, & renvoya les autres sans leur permettre de rentrer dans la ville, où il fit passer une partie de ses troupes. Trois mandarins dressèrent, par ses ordres, un état de ce que les rebelles y laissaient ; ils comptèrent ^{p.431} vingt-sept mille hommes de troupes, mille chevaux ou mulets, huit cents cuirasses, deux cents six canons, quatre-vingt-neuf grands coutelas, des arcs & des flèches sans nombre. Après cette opération, le vice-roi entra lui-même dans la ville, & fit exécuter Su-hong-ju au milieu des rues ; sa révolte n'eut pas d'autres suites.

Dans ces entrefaites, les rebelles du Ssé-tchuen, de Koueï-tchéou & du Yun-nan avaient recommencé leurs hostilités ; étant tous de la même famille, ils s'étaient réunis pour faire la guerre à l'empire. Ngan-hiao-léang, à la tête de vingt-cinq à trente mille hommes, partit de Chouï-si pour aller attaquer Lou-kouang ; mais Yang-ming-kiaï, qui marcha à son secours, battit les rebelles, & les obligea d'abandonner leur entreprise.

A la suite de ces premiers succès, Ouang-fan-chen entra dans les pays de Chouï-si avec une nombreuse armée ; il livra plusieurs combats à Ngan-pan-yen, brûla cent cinquante forts ou villages, & en réduisit encore quarante-huit autres : malgré tous ces avantages, il ne put obliger les rebelles à demander la paix ; Ouang-fan-chen, irrité & résolu de les exterminer, s'empara de plus de deux cents de leurs bourgades, & les poussa jusqu'à Ta-fang, leur chef-lieu, dont il brûla tous les environs ; alors la gouvernante demanda à se soumettre à l'empire, elle & son fils. Ouang-fan-chen exigea pour condition qu'elle lui livrerait Ngan-pan-yen & Ché-yn, fils de Ché-tsong-ming qui seraient gardés à Ta-fang jusqu'à ce que l'empereur eut décidé de leur sort. Cette condition était difficile à remplir ; quoique Che-chi-oueï fût gouvernante du pays de Chouï-si, Ngan-pang-yen était plus maître des troupes qu'elle, & ce rebelle ne lui obéissait qu'autant qu'il le jugeait à propos : tout ^{p.432} ce qu'elle put faire, fut d'ouvrir à Ouang-fan-chen les portes de Ta-fang, en lui représentant l'impossibilité de satisfaire à ce qu'il exigeait. Le vice-roi parut se contenter de son excuse.

A la quatrième lune, Ché-yn sortit de Tsun-y-fou, du Ssé-chuen, à la tête de quelques dizaines de mille hommes, & se mit à courir la campagne. Tchu-y-yuen le poursuivit jusque dans le pays de Ché-tu, qu'il détruisit presque entièrement : il força Ché-yn de se sauver dans celui de Chouï-si.

L'an **1624**, à la première lune, Ouang-fan-chen partit de Ta-fang avec plusieurs de ses officiers, & retourna dans le Kouei-tchéou. Pendant son séjour à Ta-fang, un certain Tchín-ta-ki-yu qui avait été le conseil de Ngan-pang-yen, lui avait témoigné beaucoup d'empressement de s'attacher à son service. Le vice-roi qui le connaissait de réputation, en fut flatté, & le recevant avec plaisir, il l'avait emmené avec lui ; mais pendant la route, comme ils approchaient des montagnes, Tchín-ta-ki-yu disparut tout à coup, & un moment après le vice-roi se vit enveloppé de toutes parts : lui & sa suite se défendirent en gens de cœur, mais ils

périmèrent presque tous : Tsin-tso-ming & son frère échappèrent seuls à cette embuscade si funeste à leurs compagnons de voyage. Cependant les rebelles avaient été si maltraités, & leur pays était si dévasté, qu'ils ne furent plus en état de rien entreprendre.

1625. Les Tartares Mantchéous, contents des conquêtes qu'ils avaient faites dans le Léao-tong, restèrent cette année aussi tranquilles qu'ils l'avaient été la précédente. Le onze de la huitième lune, la mort enleva leur roi, qu'ils considèrent comme le fondateur de la dynastie des Tsing ¹, & depuis _{p.433} ils lui ont donné le titre de Taï-tsou-kao-hoang-ti ² ; son successeur fut connu sous celui de Taï-tsong ouen-hoang-ti.

1626. Le vice-roi Yuen-tsong-hoan, qui ne faisait que d'arriver dans le Leao-tong, envoya Li-lama & Fou-yéou-tsio, accompagnés de trente-quatre personnes, faire des compliments de condoléance à ce nouvel empereur sur la mort de son père, & le féliciter sur son avènement au trône. Taï-tsong répondit par la lettre suivante, qu'il fit porter par Fan-kima, Ouen-ta-ché, & sept autres de ses officiers.

« L'empereur du grand royaume des Mantchous à Yuen-tsong-hoan, vice-roi du grand royaume des Ming. Vous avez envoyé

¹ Le père Amiot dit, dans une note de *l'Éloge de Mougden*, par l'empereur Kien-long, p. 62, que le nom de Taï-tsing, donné à la dynastie des Mantchéous, pourrait se rendre en français par *la grande balayeuse*, & il pense que ces Tartares ont voulu faire entendre par cette dénomination, qu'elle a balayé les deux empires, & les a délivrés de tous les brigands & malfaiteurs qui les infestaient. Mais c'est, à ce qu'il me semble, forcer l'interprétation de ce terme, qui signifie tout simplement, *dynastie de la souveraine clarté* ou *de la grande pureté*. Éditeur.

² Les Mantchéous ont également décoré de titres pompeux les ancêtres de ce prince, après qu'ils se virent possesseurs paisibles de la Chine. Le chef de sa famille, appelé Hetoungala, eut le titre de Tchao-tsou-yuen-hoang-ti ; à ce chef succéda Sing-hou-tchi-hoang-ti, ensuite King-tsou-y-hoang-ti & enfin Sien-tsou-hiuen-hoang-ti, prédécesseur de Taï-tsou. Ces quatre premiers princes étaient chefs d'une petite horde de Tartares, établie à Sing-king : ils ne remontent pas au-delà de ce premier chef. Dans la suite ils ont voulu se donner une origine divine, mais c'est un tissu de fables ourdi par l'orgueil après leurs grandes conquêtes. Suivant les recherches du père Amiot, Otololi, ville située dans le désert d'Omohoï, à l'est de la montagne Tchong-pé-chan, passe pour le berceau des Mantchéous, & la ville dans laquelle Taï-tsou siégea d'abord ; c'était un simple hameau qu'on entourait de murailles. Taï-tsou, proclamé empereur l'an 1616, partit du pays d'Inden pour la conquête de Yéhé, de Houifa, de Oula, de Ningoura ; il se rendit maître outre cela de Tchaisien de Sarhou, de Fousi, & alla bâtir près de Leao-yang une ville qu'il appela Tong-king cour orientale. L'an 1625 il la quitta, & vint se fixer à Mougden, avant nommée Chin-yang qui fut rebâtie & considérablement agrandie par son successeur en 1631. Éditeur.

Li-lama avec d'autres, faire ^{p.434} les cérémonies funèbres devant le cercueil de mon père : comme il convient de rendre civilité pour civilité, je charge deux de mes officiers de vous en remercier, & de vous faire connaître le désir que j'ai de voir nos deux royaumes en bonne intelligence ; cependant je ne puis me dispenser de rappeler ici que mon père écrivit à votre maître, & que jusqu'à présent on n'a pas daigné lui faire de réponse. Sa lettre n'avait pour but que de maintenir nos deux nations en paix. Si votre maître est dans les mêmes sentiments, j'attends qu'il me le fasse savoir mais dans sa réponse il ne faut pas qu'il emploie certaines expressions, qui seraient déplacées à mon égard.

Le vice-roi, afin de ne pas compromettre la dignité de l'empire, ne voulut point répondre par écrit à cette lettre ; il se contenta de dire de vive voix aux envoyés tartares, qu'il ne convenait pas d'en donner connaissance à l'empereur, & il les congédia.

1627. La septième année de Tien-ki, Fan-kima & Ouen-ta-ché, de retour de leur ambassade, rendirent compte de ce que le vice-roi leur avait dit : Tai-tsong, choqué du peu de cas qu'il avait fait sa lettre, lui récrivit :

« Si votre royaume & le nôtre ont été en guerre si longtemps, l'orgueil insupportable des mandarins qui gouvernaient le Léao-tong en est cause ; ils regardent leur souverain comme un être élevé au-dessus des cieus, & ils s'envisageaient eux-mêmes comme des hommes fort supérieurs aux autres, méprisant les princes étrangers à qui le Tien a confié le gouvernement des peuples, & leur faisant les outrages les plus sanglants. Le Tien, sans égard à la grandeur ou à la petitesse des royaumes, ne considère que la justice d'une cause. C'est pour cela qu'il nous a protégés, & qu'il nous a vengés de l'injustice de votre ^{p.435} maître & de ses officiers : nos griefs contre eux sont connus ;

Histoire générale de la Chine

cependant si vous les ignorez, je veux bien prendre la peine de vous en instruire.

La dixième année de Ouan-li, votre royaume, sans aucun motif, fit mourir deux de mes ancêtres. La dix-neuvième du même règne, les Tartares Yéhé & Hataï s'unirent avec les Mongous pour nous faire la guerre, & vous les soutîntes contre nous. Six ans après, Hataï nous déclara une seconde fois la guerre & malgré le besoin urgent que nous avions de secours, vous nous abandonnâtes ; mais le Tien nous donna la victoire. Vous prîtes le parti de Hataï contre nous, & vous nous forçâtes de lui rendre les prisonniers que nous avions faits : Yéhé, entre les mains de qui vous les remîtes, les fit conduire dans vos États. Vous qui vous donnez le nom de *Tchong-koué* ou de *royaume du Milieu*, vous devriez tenir la balance égale ; cependant, loin de rendre à Hataï ses gens, vous les donnez à Yéhé ; n'est-ce pas vouloir perpétuer la guerre entre nous, en commettant une injustice aussi manifeste ?

Quelque pénétrés de douleur que nous fussions, de la fin tragique & injuste de nos deux ancêtres, voulant éviter les maux que la guerre traîne à sa suite, nous ne cherchâmes qu'à vivre en paix avec vous ; nous consentîmes à ce qu'on élevât des bornes pour marquer les limites de nos deux royaumes. Vos députés & les nôtres après avoir tué un cheval blanc & un bœuf noir, jurèrent à la face du ciel & de la terre que les peuples des deux empires vivraient en amis, & on voua sans rémission à la mort, ceux qui enfreindraient ce traité.

Après ce serment solennel fait la trente-sixième année ^{p.436} de Ouan-li, nous défendîmes à nos sujets d'entrer sur vos terres ; mais vous, loin de le respecter, la quarante-unième de Ouan-li, vous vîntes à main armée nous attaquer, en prenant le parti de Yéhé. En conséquence de ce même traité, nous fîmes mourir

Histoire générale de la Chine

quelques-uns de vos transfuges ; nous le devons, cependant vous vous en plaignîtes, comme si c'eût été de notre part une voie de fait & une infraction à la paix : ces plaintes nous déterminèrent à députer vers vous Kan-kouli & Fa-kima, accompagnés de dix autres de nos gens ; mais sans vouloir écouter notre justification, vous fîtes mourir les dix personnes de leur suite, & renvoyâtes avec mépris ces ambassadeurs. Vos soldats enlèvent une des filles de Yéhé, qui était destinée au fils de notre souverain, pour la donner aux Mongous ; & après cet affront, vous envoyez des troupes qui franchissent les bornes que nous avons élevées d'un commun accord, & s'avancent plus de trente ly dans notre pays, pour détruire nos racines de ginseng, nos terres ensemencées, & toutes nos récoltes.

La quarante-deuxième année de Ouan-li, vous épousez la jalousie de Yéhé contre nous, & vous nous prodiguez les injures les plus humiliantes. Malgré ces justes sujets de plainte, nous avons jusqu'ici patienté, dans l'espérance que vous répareriez le passé ; mais vous abusez de notre modération, & nous ne pouvons plus supporter la honte de tant d'outrages. Si vous voulez que nous vivions en bonne intelligence, nous exigeons que vous reconnaissiez le tort que vous avez eu de nous avoir tant de fois provoqués, & que vous commenciez par nous donner cent mille taëls d'or, & un million de pièces de soie ; & afin de vous prouver que, nous désirons sincèrement la paix, nous nous engageons à ^{p.437} offrir tous les ans à votre empire, dix perles orientales, mille peaux de zibelines, & mille livres de ginseng. De son côté, votre royaume nous donnera tous les ans dix mille taëls d'or, cent mille d'argent, cent mille pièces de soie, & trois cent mille de toile bleue. Nous jurerons ce traité à la face du ciel & de la terre, & nous le scellerons de nos sceaux. A ces conditions, toutes hostilités cesseront de notre part.

Histoire générale de la Chine

Vous, Yuen-tsong-hoan, faites-le savoir à votre maître, afin que sur sa réponse je prenne ma résolution.

Le vice-roi fut embarrassé ; l'empereur, ni ses prédécesseurs n'avaient jamais eu connaissance des plaintes des Tartares, & en gardant le silence dans cette conjoncture-ci, c'était se compromettre, & courir les risques d'être puni. Dans cette perplexité, il prit le parti de faire au prince tartare la réponse suivante :

« Yuen-tsong-hoan, vice-roi du Léao-tong, à l'empereur des Mantchéous. Je vois avec satisfaction que vous êtes disposé à vivre dans le respect, & à cesser toute hostilité, pour engager vos voisins à laisser jouir vos peuples des avantages de la paix ; c'est une preuve que vous estimez la vie des hommes, & que vous ne cherchez pas à prodiguer leur sang. Le Tien ne peut manquer de vous en récompenser, en faisant fleurir vos États. Quant à vos griefs contre nous, permettez-moi, empereur des Mantchéous, de douter qu'ils soient aussi grands que vous les faites ; non seulement je souhaite que l'empereur mon maître les ignore, mais encore que vous les ensevelissiez dans un éternel oubli. Vous passez sous silence les dix années de guerre, pendant lesquelles vous avez fait couler des ruisseaux de sang, & dévasté une grande étendue de pays, auparavant très peuplé : nos torts sont-ils comparables à tant de ravages ? Vos peuples du nord, du sud, ^{p.438} de l'est & de l'ouest, perdent seulement dix hommes ; & de tous ceux qui habitaient les frontières du Léao-tong & de Chin-yang, il n'est resté qu'une vieille femme que vous avez épargnée. Si vous voulez sincèrement la paix, évacuez les villes que vous nous avez prises, renvoyez-nous les mandarins, & tous les sujets de l'empire que vous avez enlevés, alors vous nous convaincrez de la droiture de vos intentions, & que vous respectez le Tien. A l'égard des soieries & de l'argent dont vous parlez, de quel

Histoire générale de la Chine

droit les exigeriez-vous, puisque nous ne vous demandons rien ? Sachez que les bienfaits de notre grand empereur s'étendent avec profusion sur tous les étrangers. Vous n'ignoriez pas que la Corée était tributaire de l'empire, & vous y avez porté la guerre ; à peine en êtes-vous sortis, que vous y rentrez en ennemis. Ne parlons plus du passé, & venons à votre lettre : elle ne saurait manquer de contenir des expressions peu convenables à l'empereur mon maître ; c'est un prince très éclairé, dont les soins & la vigilance s'étendent à dix mille ly : la bonté de son cœur lui fait embrasser tous les royaumes étrangers. Ceux qui le servent sont frappés de l'éclat de ses vertus, & de la manière dont il gouverne son empire : rien ne s'y passe, dont il ne soit exactement informé, & vous ne lui pouvez rien apprendre qu'il ne sache déjà.

Le prince des Mantchéous peu satisfait de la réponse du vice-roi, lui récrivit :

« Lorsque vous envoyâtes Li-lama me féliciter sur mon avènement au trône, vous aviez sans doute intention de travailler à la paix ; & persuadé que vous la désiriez, devais-je dissimuler nos justes sujets de plaintes ? Notre nation ne vous a fait la guerre, que pour se venger des outrages ^{p.439} qu'elle a reçus de vos officiers. Si le Tien a favorisé nos armes, c'est que nous avons la justice de notre côté. Il nous a rendus maîtres de plusieurs villes dont vous demandez la restitution, mais une pareille restitution a tout lieu de m'étonner : je veux bien vous prouver mon désintéressement en renonçant à l'argent & aux soieries que j'exigeais : cependant, c'est une coutume ancienne entre les princes voisins de se faire mutuellement des présents.

Je vois bien que vous n'êtes point au fait de notre guerre avec la Corée. La vingt-huitième année de Ouan-li, nous étions en

guerre du côté de l'est : les Coréens profitant de la circonstance, enlevèrent sur nos frontières quelques-uns de nos soldats, que nos troupes leur reprirent : dans la suite, Poutchen-taï, *péilé* (chef) des Oula, entra à main armée dans la Corée, & leur enleva quelques villes : les Coréens apprenant qu'il était notre gendre, nous en portèrent des plaintes ; nous lui en parlâmes, & à notre considération il cessa ses hostilités. Vous n'ignorez pas ce qu'ils nous firent la quarante septième de Ouan-li, & qui leur coûta si cher ; malgré cela nous fûmes les premiers à rechercher leur amitié. Ils ne répondirent à nos démarches que par des paroles piquantes, & retinrent prisonniers plusieurs de nos gens, auxquels ils firent de mauvais traitements ; cependant, nous n'avons point cherché à en tirer vengeance. Dans la suite, nous nous sommes réconciliés avec les Coréens, & aujourd'hui nous vivons en paix avec eux. Si l'empereur votre maître est un grand prince, nous, qui sommes étrangers, nous ne pouvons en juger que par ce qui se passe sur les limites communes entre vous & nous : cependant nous avons été forcés d'y venir à main armée, pour empêcher vos ^{p.440} mandarins de nous molester. Vous prodiguez de grandes & de magnifiques paroles, qui n'ont rien de solide ; croyez-vous qu'elles soient un moyen d'attirer la confiance de vos voisins ? Vous dites que vous n'exigez rien de nous, & moi je vous répète, que si nous faisons la paix, vous m'enverrez cinquante mille taëls d'or, cinq cent mille d'argent, cinq cent mille pièces de soie, cinq millions de toiles & nous, nous vous donnerons dix perles orientales, deux peaux de zibelines noires, dix peaux de renards noirs, deux cents peaux de zibelines ordinaires, & mille livres de ginseng. Dans la suite, pour cimenter le traité que nous aurons fait ensemble, vous nous enverrez chaque année dix mille taëls d'or, cinquante mille d'argent, cent mille pièces de soie & trois cent mille de

Histoire générale de la Chine

toile, & nous répondrons à ces présents, par dix perles orientales, mille livres de ginseng, & quatre cents peaux de zibelines. Si ces conditions vous conviennent, faites le moi savoir, afin que la paix se conclue. J'ai remarqué que dans vos lettres, vous donnez à votre empereur des titres aussi élevés que ceux attribués au Tien, & je vois encore que Li-lama, dans les siennes, met les grands de votre cour de pair avec les rois étrangers ; un pareil orgueil n'est pas supportable : les rois tiennent sur terre la place du Tien, & en cette qualité, ils doivent tous porter le glorieux titre de Tien-tsé (fils du ciel). Or, je prétends que vous vous corrigiez sur ce point, du moins à mon égard, & qu'à l'avenir, dans les lettres que vous m'adresserez, vous ne vous serviez point, en parlant de votre empereur, de titres fastueux qui ne conviennent qu'au Tien. Je consens que vous usiez à mon égard d'expressions moins relevées que celles que vous employez pour votre empereur, mais différentes de celles dont ^{p.441} vous vous servez pour ses sujets de quelque rang qu'ils soient : si vous en agissez autrement sachez que je ne le souffrirai pas.

Dans ces entrefaites, l'empereur Hi-tsong, d'une santé faible, tomba malade, & mourut à la huitième lune de la septième année de son règne, âgé de vingt-trois ans. Comme il ne laissa point de fils, l'empire passa à Tchou-yeou-kien, son frère cadet.

@

HOAÏ-TSONG

@

Ce prince, qu'on appela dans la suite Hoaï-tsong, fut le dernier empereur de la dynastie des Ming ; il était d'un naturel doux, & ami des lettres, dans lesquelles il s'était rendu fort habile : il vit son règne agité de troubles, excités par ses propres sujets. En montant sur le trône, il déclara que l'année suivante, première de son règne, s'appellerait Tsong-tching.

1628. Peu de temps après que Yuen-tsong-hoan eût reçu la lettre du prince des Mantchéous, il se rendit à la cour, où il se trouva à l'inauguration du nouvel empereur, & revint ensuite dans le Léao-tong. Taï-tsong s'attendait qu'il rapporterait quelque réponse favorable à la paix qu'il désirait ; mais loin de cela, le vice-roi ne daigna pas même lui donner avis de son retour. Le prince mantchéou regarda ce silence comme une preuve du mépris que les Chinois faisaient de sa nation, & qu'ils ne voulaient point de paix avec elle : ainsi il alla attaquer Kintchéou, Hiun-chan & Kao-kiao, trois villes qu'il détruisit de fond en comble, avec treize bourgs ou villages, & vingt-deux corps-de-gardes. Après cette expédition, ce prince suspendit quelque temps ses hostilités, dans l'espérance que la cour impériale se déterminerait enfin à quelques propositions de paix, p.442 mais voyant qu'on continuait de dédaigner les avances qu'il avait faites, il résolut de pousser la guerre avec toute la vigueur possible.

Le premier de la dixième lune de l'an **1629**, il tint un conseil composé des princes mantchéous, mongous, & des autres officiers généraux de hordes, pour concerter les opérations de la campagne. Il y fut d'abord résolu qu'on diviserait l'armée en huit bannières, qui formeraient elles-mêmes différentes brigades appelées *tchalan* ; que chaque tchalan serait divisé en *nirou*, ou compagnies. Après cette première disposition, Taï-tsong leur dit :

— Nous devons regarder la démarche que nous allons faire, comme une entreprise de la dernière importance, & nous souvenir que nous exécuterons les ordres du Tien, ainsi il faut prendre garde de l'irriter : je défends de maltraiter ceux qui se soumettront, & de leur causer aucun dommage dans tout ce qui leur appartient : on aura soin de ne point séparer les enfants d'avec leurs pères, & les maris de leurs femmes. Je veux qu'on respecte le sexe, qu'on ne dépouille point les prisonniers de leurs habits, & qu'on conserve les maisons & les autres édifices ; on n'abattra point les arbres sans une grande nécessité. Quiconque fera mourir un homme qui se soumettra à nous, sera puni du même supplice ; celui qui osera insulter les femmes ou les filles pour les déshonorer, subira la mort. Les infracteurs des autres articles recevront cent coups de fouets. Au surplus, j'ordonne d'être modéré sur l'usage du vin, principalement passé Chan-haï-koan. Vous devez tous tenir la main à l'exécution de ces ordres ; & celui d'entre vous, de quelque rang qu'il soit, qui ne les fera pas respecter, sera puni de la même peine qu'aura mérité le coupable.

p.443 Après ce conseil, Taï-tsong fit la revue de ses huit bannières, qu'il divisa en deux corps, de quatre bannières chaque, auxquels il donna les noms de la *droite* & de la *gauche* ; il fit prendre aux bannières de la droite, la route de Ta-ngan-kéou ; & à celles de la gauche, le chemin de Long-tsin-koan.

Le vingt-cinq de la dixième lune, les quatre bannières de la gauche s'étant approchées de Han-eul-tchuang, Y-ngai sortit pour les combattre ; mais lui & tout son monde restèrent sur la place. Li-fong, qu'il avait laissé dans la ville pour commander en son absence, après s'être fait couper les cheveux à la manière des Mantchéous, ouvrit les portes à ces Tartares. Kin-yeou-kouang, commandant de Chin-kia-kéou,

n'attendit pas leur approche : il vint au-devant d'eux, & se rangea sous leurs drapeaux.

Le trente de cette même lune, les Tartares s'avancèrent jusqu'à cinq ly de Tsun-hoa, où résidait le vice-roi Ouang-yuen-ya ; avant que de l'attaquer, Taï-tsong lui écrivit les raisons qui l'avaient obligé d'entrer en Chine.

« Le mépris que la cour de votre maître fait de nous, m'a mis les armes à la main pour obtenir la justice qu'elle me refuse. J'ai pris le Tien à témoin de la droiture de mes vues : après m'être emparé de Kouang-ning du Léao-tong, & de tout le pays qui est à l'est de Chan-hai-koan, content de ces conquêtes, je voulus cesser toute hostilité, & je demandai la paix : j'ai écrit plusieurs lettres qui sont restées sans réponse. Votre maître & les membres de son conseil se regardent comme des êtres supérieurs & célestes, & croient indigne d'eux d'avoir communication avec des princes tels que nous. Cet orgueil m'a obligé d'entrer en ennemi dans la Chine : j'ai détruit entièrement un corps de vos troupes près de ^{p.444} Han-eul-tchuang, & je me suis emparé de plusieurs de vos places. Vous n'ignorez pas mes succès ; c'est à vous de voir le parti qui vous reste à prendre. Si vous vous soumettez de bonne grâce, je vous donne ma parole que vous ne regretterez ni le poste, ni les richesses que vous possédez ; mais si vous refusez l'offre que je vous fais, songez seulement à ce que vous avez à craindre d'un ennemi puissant dont vous ne pourrez éviter la colère.

Ouang-yuen-ya qui se trouvait sans troupes, dans une mauvaise place qu'il n'aurait jamais pu conserver, se donna la mort, plutôt que de manquer de fidélité à son souverain, Les Mantchéous entrèrent sans difficulté dans Tsun-hoa, dont ils traitèrent bien les habitants.

Histoire générale de la Chine

Après la prise de cette ville l'armée tartare marcha vers Ki-tchéou, & passa la rivière à Tong-tchéou pour aller camper au nord de cette ville. Leur monarque répandit le manifeste suivant :

« L'empereur des Mantchéous aux mandarins, soldats & peuples. Nous habitions autrefois sur les frontières de votre empire, & voisins paisibles, nous ne formions avec Yéhé qu'un seul royaume. Votre maître, dans l'intention de nuire à ma famille, divisa notre royaume en deux, dont il donna la meilleure partie à Yéhé ; je me suis plaint de cette injustice, & on a refusé de m'en faire raison. Après avoir averti le Tien, nous avons commencé contre vous une guerre qu'il a approuvée, puisqu'il nous a rendus maîtres de tout le pays qui est à l'est de la rivière ; Tai-tsou-hoang-ti, mon auguste père, content de ces conquêtes, & ne respirant que la paix, écrivit à votre cour, qui dédaigna de lui répondre ; ce nouveau grief nous remit les armes à la main, & le Tien, nous favorisa si particulièrement, qu'il nous fit encore conquérir les pays qui sont à l'ouest de la ^{p.445} rivière. Malgré ces succès, la paix fut toujours l'objet de nos vœux ; & à mon égard, j'ai cherché à en établir une solide avec vous : les démarches que j'ai faites le prouvent ; mais on nous a méprisés, au point de nous traiter d'une manière indigne. Persuadé que votre cour ne veut point de paix avec nous, & qu'elle préfère la guerre, j'ai encore prévenu le Tien, & les succès que j'ai eus jusqu'ici, devraient faire juger que votre empire choisit le plus mauvais parti. Ceux de vous, qui ne voudront point éprouver la force de nos armes, & qui se soumettront de bonne grâce, je leur promets plus d'honneurs & de richesses qu'ils n'en ont sous les Ming ; mais ceux qui refuseront de le faire n'échapperont point à la mort : Ne vous en prenez point à moi, ce n'est pas moi qui les ferai mourir, mais votre maître & son conseil : ils prétendent qu'étant souverain d'un royaume aussi peu considérable, je ne

devrais point porter le titre de *ti* ou d'empereur. Les Leao, les Kin & les Yuen, qui n'avaient dans les commencements qu'un très petit domaine, prirent également ce titre, & se rendirent maîtres de la Chine. Le fondateur des Ming était un bonze ho-chang, que le Tien a protégé & élevé jusqu'au trône ; ses décrets sont cachés, & qui sait s'il ne m'a pas choisi pour être votre maître & succéder aux Ming ?

Le dix-sept de la onzième lune, l'armée tartare s'avança jusqu'à vingt ly de Pé-king, & ne poussa pas plus loin, parce qu'elle eut des avis que les troupes de Tai-tong & de Suen-hoa-fou venaient au secours de cette capitale ; mais le vingt-quatre de la lune, elle alla camper au Hai-tsé, maison de plaisance des empereurs des Ming. Yuen-tsong-hoan, vice-roi de Tai-tong, était posté assez près de là ; un mandarin du ^{p.446} tribunal des Ouvrages Publics, son ennemi, saisit cette occasion pour le perdre, & l'accusa d'être d'intelligence avec les Tartares, qu'il avait, disait-il, introduits dans l'empire. L'eunuque que l'empereur envoya s'assurer de la vérité, protégeait le délateur, & n'alla pas jusqu'au camp du vice-roi : à son retour il parut devant l'empereur tout effrayé, comme s'il eût échappé à un grand danger, & dit que le vice-roi était encore plus criminel qu'on ne l'avait fait. Sur ce rapport, le premier de la douzième lune, l'empereur le manda pour le consulter sur une affaire de dernière importance : le général se rendit aux ordres de son souverain ; mais à peine eut-il mit le pied dans le palais, qu'il fut arrêté & conduit dans les prisons des criminels d'État.

A son premier voyage à la cour, depuis qu'il avait reçu la lettre du prince manchéou, ce vice-roi l'avait communiquée à Tsien-long-si, ministre d'État, en lui représentant avec chaleur, qu'il était de l'intérêt de l'empire de faire la paix avec les Tartares ; mais le ministre lui avait défendu d'en parler. Cependant on lui fit un crime de son silence, & on s'en servit pour prouver l'accusation intentée contre lui ; ainsi, il fut condamné comme rebelle à être exécuté au milieu des rues, & il subit

son jugement à la huitième lune de l'année suivante, après neuf mois de prison.

L'armée des Mantchéous roda quelque temps à l'ouest de Pé-king, & alla ensuite fondre sur Léang-hiang, dont elle s'empara. Leur prince envoya quelques-uns de ses officiers aux tombeaux de Taï-tsou & de Chi-tsong, de la dynastie des Kin, faire les cérémonies des morts.

Le seize de cette douzième lune, les Mantchéous retournèrent à Lou-keou-kiao, d'où ils détachèrent un parti, qui s'approcha ^{p.447} jusqu'à deux ly de Pé-king : ces coureurs ayant aperçu près des murs, des retranchements où il y avait quarante mille hommes sous les ordres de quatre lieutenants-généraux, ils s'attachèrent à en connaître la disposition, dont ils firent leur rapport à Taï-tsong : ce prince, dès le soir même, alla attaquer ces camps. Comme les Chinois ne s'y attendaient pas, les Mantchéous les forcèrent presque à la première attaque. Deux des quatre généraux restèrent sur le champ de bataille avec un grand nombre de leurs gens, le reste prit la fuite ou fut fait prisonnier, ainsi que les deux autres commandants.

Le vingt de la même lune, l'armée tartare se porta vers le nord de la ville, & approcha fort près de la porte Té-chin-men. Un de leurs détachements alla à Tong-tchéou brûler plus de mille barques, & entreprit ensuite de forcer cette ville, à l'aide du reste de l'armée qui l'alla joindre ; mais la résistance qu'ils y trouvèrent les obligea de prendre la route de Yong-ping-fou.

Comme il y avait eu, le premier de la cinquième lune de cette année, une éclipse de soleil, dont le calcul fait suivant la méthode de Ko-chéou-king, astronome de la dynastie des Yuen ou Mongous, ne s'accordait point avec l'observation, Su-kouang-ki ¹, assesseur du tribunal des Mandarins de l'empire, proposa les deux européens Long-hoa-ming &

¹ Ce mandarin embrassa la religion chrétienne ; il est connu sous le nom de Paul dans les relations des missionnaires auxquels il rendit des grands services, surtout lorsqu'il fut parvenu aux premières charges de l'empire. Éditeur.

Long-yu-han ¹, pour aider à réformer l'astronomie : à la sollicitation du même mandarin, les Européens Tan-jo-ouang & p.448 Lo-ya-ko ² furent aussi admis dans cette académie l'année suivante, & s'y distinguèrent.

Le premier jour de la première lune de l'an **1630**, troisième de Tsong-tching, les Tartares arrivèrent à Cha-ho, & le second à Yong-ping, où ils firent mourir Lieou-hing-tso, qui après s'être soumis, s'était ensuite déclaré contre eux. Le quatre, ils attaquèrent Yong-ping, qu'ils prirent : toutes les autres villes de sa dépendance eurent le même sort, excepté Tchang-lié, dont ils ne purent se rendre maîtres ; leurs tentatives sur Chan-haï-koan, n'ayant pas eu plus de succès, ils portèrent de nouveau leurs efforts contre Tchang-lié, où ils ne réussirent pas mieux que la première fois. Comme ils reprenaient la route de Yong-ping, Lieou-tchi-lun se mit en embuscade auprès des montagnes, à l'ouest de Chan-haï-koan, pour leur couper le chemin de la retraite : les Tartares voyant ces passages fermés, commencèrent par forcer le poste où Lieou-tchi-lun commandait ; ce général ayant été tué, l'ennemi fit main basse sur tous ses gens ; bientôt la terreur se communiqua aux autres piquets, qui abandonnèrent armes & bagages. Malgré ces succès, le prince tartare fit encore proposer la paix. Il laissa à Yong-ping trois de ses bannières aux ordres des princes Hopataï, Tirhalan & Souhalien, deux à Tsien-ngan-hien, autant à Loan-tchéou ; & comme Tsun-hoa était un poste important, il en confia la garde aux Mongous & à leurs huit bannières.

Le premier jour de la troisième lune, Tai-tsong, à la tête de la division qu'il commandait, arriva sur les bords de la rivière de Leao, & le lendemain à Chin-yang, d'où il envoya p.449 ordre aux princes qu'il avait laissés à Yong-ping, de venir le joindre. Dans ces entrefaites, beaucoup de troupes des provinces étant arrivées au secours de Pé-king, on s'en servit pour reprendre Yong-ping & Loan-tchéou. Sun-tching-tsong fut

¹ Les pères Longobardi & Térance, jésuites.

² Les pères Adam Schall & Rho.

nommé général de cette expédition ; à l'approche des Chinois, le commandant tartare sortit d'abord de Loan-tchéou avec la plus grande partie de la garnison pour se porter vers Yong-ping ; ensuite il se replia & rentra dans ses murs, où il fut investi par les impériaux. Leur général, qui sentit la difficulté de la réduire, fit sonder les Chinois qui étaient dans cette place ; mais leurs intelligences ayant été découvertes, le prince Homing fit mourir le vice-roi Pé-yang-souï, & un grand nombre d'officiers chinois. Ce contretemps fit évanouir toutes les espérances de Sun-tching-tsong : contraint de lever le siège, il conduisit son armée de poste en poste sans rien entreprendre.

Au commencement de l'an **1631**, Taï-tsong qui avait pris pour modèle le gouvernement chinois, établit six tribunaux, à l'instar des six tribunaux de Pé-king ; savoir, le tribunal des mandarins de l'État, des tributs, des rites & cérémonies, de la guerre, des crimes, des corvées & ouvrages publics : il fit ensuite des règlements sur les mariages des Mantchéous, auxquels il défendit d'épouser à l'avenir leur belle-mère, leur belle-sœur ou leur nièce : il ordonna que lorsqu'elles seraient veuves, elles choisiraient, si elles voulaient se remarier, des maris dans d'autres familles ; & que si elles gardaient le veuvage, l'État prendrait soin d'elles.

A la septième lune, l'empereur tartare conduisit son armée à Ta-ling-ho-tching, dont il entreprit le siège ; il fit creuser autour un grand fossé, & élever une muraille à créneaux, avec des redoutes de cinq cents pas en cinq cents pas, afin ^{p.450} d'empêcher tout secours d'entrer dans la place. Ensuite il écrivit au grand général Tsou-ta-cheou :

« Tandis que Li-lama, Fan-kima, & d'autres ambassadeurs de votre royaume & du nôtre, négociaient la paix entre les deux puissances, j'appris que vous faisiez fortifier Kin-tchéou ; j'en portai des plaintes à Tou-ming-tchong, votre envoyé, & je vous fis dire que si on ne discontinuait pas ces ouvrages, je me verrais forcé de prendre les armes. J'envoyai à votre cour Yn-

Histoire générale de la Chine

tchu, un de mes officiers ; mais au mépris de ne me faire aucune réponse, elle joignit l'insulte de faire arrêter mon ambassadeur, qui est encore prisonnier chez vous. Tant d'outrages, malgré la répugnance que j'en avais, me forcèrent à vous déclarer la guerre ; tout m'a succédé, & j'ai été jusqu'aux portes de Pé-king, toujours en proposant la paix. Votre maître & son conseil imitent la conduite des Song envers les Kin. Les princes des Ming vos souverains, ne sont point de la race des Song, ni moi de celle des Kin. La prudence veut qu'on se conforme aux circonstances, & si votre grand royaume manque de gens prévoyants & habiles, votre maître doit se montrer supérieur à eux. Je me suis approché de sa capitale pour l'obliger à me rendre justice.

A la neuvième lune, Taï-tsong écrivit encore au même grand-général :

« La guerre est remplie de dangers ; il n'est personne qui ne lui préfère les douceurs de la paix. Si les royaumes limitrophes ne vivent pas en bonne intelligence, nécessairement ils sont en guerre. Je me suis avancé jusqu'à Ta-ling-ho, dans la persuasion que le Tien veut que nous nous abouchions ensemble, pour donner la paix à nos deux empires. L'entrevue que je vous propose, doit vous prouver l'estime que j'ai pour vous : vous aimez le peuple, ^{p.451} & moi si je viens à la tête d'une armée, c'est pour lui rendre la tranquillité. Je sais que vous êtes dans les mêmes sentiments, & que vous comptez peu à cet égard sur les dispositions de votre cour : ainsi je vous offre les honneurs & les richesses dont je suis le maître. Conférez-en avec Yn-tchu : un homme de votre mérite n'est pas fait pour servir un souverain qui écoute si peu la raison.

Cependant, les mandarins de Chan-haï-koan, qui avaient mis sur pied une armée de quarante mille hommes, vinrent camper à la vue du camp des assiégeants, à quinze ly de Ta-ling-ho : le lendemain ils

approchèrent plus près de cette ville, & tirèrent plusieurs coups de canon pour avertir les assiégés qu'ils venaient à leur secours. Taï-tsong, à la tête de vingt mille hommes, fondit brusquement sur le quartier du général Tchang-tchun, qui fut forcé, de même que celui de Ou-siang : le désordre & le découragement se mirent parmi les Chinois, dont un grand nombre resta sur le carreau. Malgré l'impétuosité avec laquelle Tchang-tchun fut attaqué, il se retira en assez bon ordre, & alla camper à quarante *ly* de la ville ; ce général ne s'attendait pas que les Tartares vinssent de sitôt le chercher ; mais le même jour, leur prince se trouva sur ses traces : tout plia devant lui, & la plupart des Chinois périrent, ou furent faits prisonniers : il y eut parmi ces derniers, trente-trois officiers de marque, entr'autres Tchang-tchun lui-même, & Tchang-hong-mou, son lieutenant. Le Tartare les ayant fait venir en sa présence, tous fléchirent le genou devant lui, à l'exception de Tchang-tchun, qu'il ne put séduire par les promesses les plus avantageuses. Voyant qu'il ne pouvait l'ébranler, il le remit à la garde de Tahai, un de ses officiers, avec ordre de lui fournir tout ce qui lui ^{p.452} serait nécessaire : Tchang-tchun resta trois jours sans vouloir manger, cherchant à se faire mourir de faim ; on ne laissait pas de le servir à l'ordinaire ; le quatrième jour il se ravisa, & prit quelque nourriture. Depuis ce temps il continua de manger comme à l'ordinaire.

L'acquisition de tant d'officiers de distinction fit espérer à Taï-tsong de gagner le grand général Tsou-ta-cheou ; il lui dépêcha Kiang-koueï, un de ses prisonniers, pour l'instruire de l'inutilité de ses espérances, s'il s'attendait d'être secouru, ainsi que de la victoire remportée par les Mantchéous & du traitement qu'ils faisaient aux vaincus. Tsou-ta-cheou après l'avoir écouté tranquillement, lui dit :

— Il n'est pas nécessaire que vous reveniez ici, ma résolution est prise ; je ne puis me déterminer à me donner aux Mantchéous & je préfère de mourir en défendant cette place.

Histoire générale de la Chine

Sur cette réponse, le prince Tartare fit une seconde tentative pour le gagner ; il lui récrivit, & aux officiers de la garnison :

« Kouang-koueï a dû vous dire les raisons qui m'obligent de sévir contre ceux qui me résistent. Il paraît cependant par son rapport, que vous ne vous fiez pas à ma parole ; mais apprenez que les Mantchéous ne sont point des tigres altérés de sang, & qu'ils épargnent ceux qui le méritent : Si Ho-ming a usé de sévérité à Yong-ping, vous savez que vous vouliez reprendre Loan-tcheou, & que les Chinois qui s'étaient donnés à nous, avaient des intelligences avec votre général ; leur trahison était digne de mort. Si j'avais la réputation d'être cruel & injuste, Tchaharhan & son frère Ngachan, Olouté, de Naïmankalka & Tchinkishan, des cinq départements, tous princes dont les États sont considérables, se seraient-ils soumis à moi ? Les princes mongous, ^{p.453} celui de Kortchin, Touchtouhan même, sont venus sur ma seule parole me joindre avec leurs troupes. Vous n'ignorez pas non plus les distinctions que j'ai accordées à Tapoulan, & aux autres princes mongous, à Ma-teng-yun & à différents officiers chinois qui se sont mis à mon service. J'entre dans ce détail, parce que les plus braves gens, les plus courageux & les plus sages du pays à l'est de Chan-hai-koan, sont renfermés dans votre ville, & que le Tien qui me protège, veut m'aider de leur secours, pour travailler de concert à la paix : je m'y engage dès ce moment, à la face du ciel & de la terre. Après un serment aussi solennel, voudrais-je devenir parjure, moi qui ne viens que pour rendre aux peuples vexés la tranquillité qu'ils ont perdue ?

Le dix de la dixième lune, Ouang-chi-long déserta pour se donner aux Mantchéous. Il fit une peinture si touchante de l'état où la place était réduite, que Tai-tsong dépêcha Tchang-sin, un des officiers généraux

qu'il avait fait prisonniers vers Tsou-ta-cheou, pour l'exhorter à ne pas se perdre avec tant de braves gens. Cet officier parvint à l'ébranler.

Le vingt-cinq de cette lune, Tsou-ta-cheou demanda qu'on lui envoyât le lieutenant-général Ché-ting-chu, qui s'était donné aux Mantchéous. Dès le lendemain, il vint avec les Tartares Tahaïkourtchen, Lonché, Ninhoango, & se rendit sous un pavillon dressé près de la porte du midi ; le gouverneur l'envoya recevoir par Tsou-ko-fa, un de ses fils, qui l'introduisit seul dans la ville : les princes tartares restèrent hors des murs. Tsou-ta-cheou lui promit de se soumettre, & le congédia avec cette assurance ; le lieutenant-général Ho-ko-kang, qu'il pressa de suivre son exemple, ayant refusé, il le fit mourir. Après cette démarche, qui le mit dans le cas de ne pouvoir ^{p.454} plus reculer, il fit savoir sa résolution à Taï-tsong, & ce prince envoya Longché, de la famille des *ceintures rouges* ¹, pour le conduire avec honneur à la tente impériale ; quoiqu'il arrivât fort tard, il fut aussitôt admis en la présence du monarque, avec lequel il concerta dès ce moment les moyens de le rendre maître de Kin-tchéou : l'épouse du grand général était dans cette ville, & il ne voulait pas la laisser entre les mains des Chinois. Il convint donc de faire tirer sans relâche le canon de Ta-ling-ho, comme un signal qu'il abandonnait cette place, afin d'engager la garnison de Kin-tchéou à venir au-devant de lui ; qu'alors les Tartares la tourneraient pour l'empêcher de rentrer, & que lui se réfugierait dans la ville comme quelqu'un qui se sauve. Tout réussit comme il l'avait arrangé : s'étant mis en route à pied, avec vingt-six personnes seulement, en équipage de

¹ Taï-tsou, son père, distingua les princes de sa famille par des ceintures ; il en prit une de *couleur jaune* pour lui, & voulut qu'elle fût la marque distinctive de ses successeurs à l'empire qu'il se proposait de conquérir. Les *ceintures rouges* furent affectées aux autres princes de son sang, auxquels il donna le nom de *Kioro* de celui d'un village de Tartarie, qui fut le berceau de leur famille. Elle était alors divisée en deux branches ; la première, qui est celle de Taï-tsou, composée de six frères, s'établit en un endroit appelé en mantchéou Ningouta ou *les six chefs* : la seconde resta à Kioro. Dans la suite & après les premiers succès de Taï-tsou contre les Chinois, toute sa famille joignit ses forces aux siennes, & ils vainquirent si facilement, que la conquête de l'empire leur parut dès lors assurée. Suivant la note p. 43 de ce volume, il paraîtrait quelque différence entre le sentiment du père Amiot & celui du père de Mailla sur l'origine des Mantchéous, à moins que la ville de Otololi ne soit le village de Kioro, qu'on entoura de murailles, & qui fut le premier siège de l'empire de Taï-tsou. Éditeur.

gens qui prennent la fuite, la garnison de Kin-tchéou sortit au bruit du canon de Ta-ling-ho : les Mantchéous les coupèrent, & firent main basse sur eux, tandis que Tsou-ta-cheou & les vingt-six personnes de sa suite, p.455 entrèrent en fuyards dans Kin-tchéou. Les deux jours suivants il fit faire de continuelles décharges de canon, pour avertir les Tartares d'approcher, & il les introduisit dans la ville sans la moindre opposition.

Au commencement de la onzième lune Tai-tsong partit pour retourner à Chin-yang ; lorsque ce monarque se présenta au passage de la rivière Pou-ho, tous les mandarins prisonniers parurent devant lui la tête rasée à la manière des Tartares, & le saluèrent comme ses sujets, excepté Tchang-tchun, qui ne voulut jamais fléchir le genou, ni souffrir qu'on lui coupât les cheveux. Le monarque qui l'avait toujours bien traité, parut surpris de son obstination ; cependant il ne voulut pas le faire mourir, & se contenta de le condamner à passer le reste de ses jours dans le *miao* ou temple de San-koan, avec le bonze Pé.

Quoique la guerre que les Mantchéous faisaient à la Chine, leur frayât le chemin pour s'en rendre un jour les maîtres, l'empire avait alors beaucoup plus à craindre de la part des Chinois mêmes. Tandis que ces Tartares faisaient le siège de Ta-ling-ho, le vice-roi Sun-yuen-hoa envoya à son secours deux divisions, l'une par terre, & l'autre par mer, sous la conduite de Kong-yeou-té & de Li-kieou-tching. En arrivant à Ou-kiao, ces troupes qui n'avaient point reçu leur solde depuis longtemps la demandèrent à leurs officiers, & voulaient retourner à Teng-tchéou. Le vice-roi en avait remis l'argent à Li-kieou-tching qui s'en était servi, & la caisse militaire se trouvait vide : cet officier voyant les soldats prêts à se mutiner, avoua ingénument son déficit à Kong-yeou-té, & l'engagea à profiter de la disposition de leurs troupes pour se rendre maîtres de Teng-tchéou : il n'eut point de peine à entraîner son collègue ; p.456 ils allèrent piller Ling-hien, & marchèrent ensuite à Lin-y, à Chang-ho & à Tong-tsi, où ils firent main basse sur tous ceux qui refusèrent de se joindre à eux : poussant plus avant dans le Chan-tong, ils saccagèrent

Té-ping, Tsing-tching & Sin-tching. Yu-ta-ching, vice-roi de la province, ayant voulu s'opposer à leur brigandage, ils le battirent, & prirent ensuite la route de Teng-tchéou.

Le second de la première lune de l'an **1632**, cinquième de Tong-tching, ils s'approchèrent de cette ville. Sun-yuen-hoa essaya par la douceur de les faire rentrer dans le devoir ; mais n'ayant pu rien obtenir, il envoya contre eux Tchang-ko-ta, qui fut si complètement battu, qu'il se sauva presque seul dans la ville ; la moitié de ses gens resta sur le champ de bataille, & l'autre passa du côté des rebelles. Le vice-roi consterné de cette perte, tenta encore de les ramener à l'obéissance ; cette fois-ci ils parurent plus disposés à l'écouter : un grand nombre d'entre eux feignant d'abandonner leur parti, vinrent se présenter aux portes de la ville, où ils furent reçus contre l'avis de la plupart des officiers de la garnison ; le peuple même en murmura, mais le vice-roi n'y eut aucun égard, & ne tarda pas à s'en repentir.

Lorsque les rebelles se virent en assez grand nombre dans la ville, Keng-tchong-ming & Tchinkouang-fou, deux de leurs officiers qui étaient entrés avec eux, mirent le feu en plusieurs endroits ; & dans le trouble que cet incendie causa, ils se saisirent de la porte orientale par où ils introduisirent ceux du dehors. Tchang-ko-ta qui voulut s'y opposer, fut tué, ses gens battus, & la ville prise. Les rebelles y firent peu de séjour ; après y avoir laissé une nombreuse garnison, ils allèrent s'emparer de Hoang-hien & de Ping-tou-tchéou, dont ^{p.457} ils firent mourir les mandarins. Maîtres de tout le département de Teng-tchéou, Kong-yeou-té les conduisit à Laï-tchéou-fou ; Su-tsong-tchi, trésorier-général de la province, qui se trouvait dans la place, résolut de la défendre si les rebelles l'attaquaient. Cependant, par la raison que les malheureux ont toujours tort, Yu-ta-ching, vice-roi du Chan-tong, & Sun-yuen-hoa, vice-roi de Teng-tchéou, furent destitués & mis en prison : on leur fit leur procès, & ils furent condamnés à perdre la tête. Su-kouang-ki, ministre d'État, homme d'une grande probité, entreprit de leur rendre

justice mais la mort, qui l'enleva, ne lui en laissa pas le temps. Il en fit cependant assez pour leur sauver la vie. Le trésorier-général Su-tsong-tchi fut nommé vice-roi à la place de Yu-ta-ching & Sié-lien, à celle de Sun-yuen-hoa.

Le nouveau vice-roi du Chan-tong ayant entrepris de défendre Lai-tchéou, Hiong-ming, président du tribunal de la Guerre, lui fit savoir qu'il travaillait à obtenir une amnistie pour les rebelles ; mais ce vice-roi prétendit qu'elle ne servirait qu'à les rendre plus audacieux.

A la deuxième lune, les rebelles investirent la ville & la battirent d'abord assez vivement avec quelques pièces de canon : Su-tsong-tchi, qui en avait plusieurs de dix livres de balle, répondit à leur feu d'une manière qui ralentit bientôt leur ardeur ; ils ne laissèrent cependant pas de continuer de faire jouer leurs batteries, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; mais leurs pièces étant petites & mal servies, elles ne firent pas grande brèche. Le brave Su-tsong-tchi fut tué d'un coup de canon ; cette perte faillit causer celle de la place.

Au commencement de la cinquième lune, Ku-y-yang, un des mandarins de la ville, se rendit au camp des rebelles pour ^{p.458} négocier ; ils promirent de rentrer sous l'obéissance, pourvu que l'empereur leur pardonnât. Le mandarin écrivit aux ministres, & Yu-lieï, l'un deux, ayant obtenu une amnistie, fut chargé de la porter lui-même. Aussitôt qu'il leur eût signifié le sujet de sa mission, ils invitèrent les mandarins de la ville à venir dans leur camp, pour aller avec eux recevoir les ordres de l'empereur : la plupart de ces officiers, & surtout le lieutenant-général Yang-yu-fan, dirent que les rebelles leur tendaient un piège, afin de se saisir de leurs personnes. Le vice-roi, loin d'écouter un avis aussi prudent, sortit accompagné de Tchu-ouan-nien, gouverneur de Lai-tchéou & de plusieurs autres & comme il pressait Yang-yu-fan de le suivre, ce lieutenant-général lui répondit que les mandarins savaient tuer des rebelles, & non pas négocier avec eux. Le vice-roi & sa suite étant entrés dans leur camp, Kong-yeou-té & les autres chefs, pénétrés en

apparence d'un sincère repentir, l'assurèrent qu'ils mettraient les armes bas aussitôt que le lieutenant-général & ses officiers seraient arrivés ; mais quelques promesses qu'on lui fit on ne put l'y déterminer. Alors les rebelles convaincus qu'on l'en solliciterait en vain, se saisirent du vice-roi & l'envoyèrent avec Yu-lieï, à Teng-tchéou, où ils les retinrent prisonniers. Ils proposèrent à Tchu-ouan-nien de prendre parti avec eux ; & sur son refus, qu'il accompagna de paroles piquantes, ils le firent mourir : le vice-roi subit le même sort. La cour impériale outrée de l'audace des rebelles, résolut de les exterminer ; elle leva une puissante armée, composée de l'élite de ses troupes, dont le rendez-vous était auprès de la rivière Cha-ho. Kong-yeou-té, enflé par ses premiers succès, laissa une partie de son monde devant Lai-tchéou, & marcha à la rencontre des impériaux, qui le battirent & le ^{p.459} poursuivirent jusqu'à ses retranchements : il en sortit vers minuit pour s'enfuir à Hoang-hien. Le lendemain matin les troupes impériales se mirent à sa piste, & le forcèrent dans cette retraite : treize mille de ses gens périrent dans cette action ; les autres cherchant à gagner avec précipitation Teng-tchéou, se noyèrent dans la mer au nombre de plus de vingt mille ; & ceux qui purent arriver jusqu'à Teng-tchéou, où était Li-kieou-tching, y portèrent la consternation. Cependant, ce rebelle ayant pointé une batterie de canons qui portaient jusqu'à six & sept *ly*, il obligea, par la vivacité de son feu, les impériaux à reculer de trente *ly*. Après ce petit succès, il eut la témérité d'attaquer l'armée impériale ; mais il fut si complètement battu, que la plus grande partie de son monde resta sur le carreau, & il rentra presque seul dans la ville.

Kong-yeou-té perdant alors toute espérance, proposa de se soumettre aux conditions qu'on lui avait offertes à Lai-tchéou, mais les généraux de l'empereur ne daignèrent pas même l'écouter. Le rebelle se voyant sans ressource, chercha à se mettre en sûreté en mer. Il sortit le premier avec son avant-garde, & gagna assez heureusement les barques qu'il avait en rade. L'armée impériale tomba sur son arrière-garde, qui se fit hacher en pièces. Mao-tching-lo, & Li-kieou-tching qui la

commandaient, furent faits prisonniers & conduits à Pé-king, où, l'année suivante, ils subirent la peine que méritait leur révolte.

L'empereur des Mantchéous qui était resté fort tranquille à Chin-yang jusqu'à la dixième lune de cette année recommença ses sollicitations pour la paix. Il écrivit à l'empereur la lettre suivante, qu'il lui fit porter à Ning-yuen par le bonze Sou-lama :

« Lorsque notre petite nation prit les armes contre ^{p.460} vous, elle savait bien qu'elle n'avait pas assez de force pour lutter avec une puissance telle que la vôtre. Notre but n'a jamais été de tenter de nous rendre maîtres de votre empire ; mais le désespoir de nous voir opprimer, nous a mis les armes à la main. Si la mésintelligence continue de régner entre nous, elle ne peut que nous être funeste à l'un & à l'autre : ainsi nous devons mutuellement rechercher la paix, qui procurerait de grands avantages à vos peuples & aux miens.

En allant châtier le Mongou Tcha-han-han, je passai à la quatrième lune sur les terres de Suen-hoa-fou, où trouvant quelques-uns de vos officiers, je fis tuer un cheval blanc & un bœuf noir, & à la face du ciel & de la terre, je leur confirmai par serment le désir sincère que j'avais d'établir entre nous une paix durable. A la vérité, ces officiers n'étaient pas fort distingués ; mais je ne fais nulle différence entre un officier supérieur ou subalterne, quand il s'agit d'un pareil serment, puisque leur autorité vient de la même source. Toutes mes actions tendent à la paix, & je n'ai en vue que de la voir solidement établie entre nous. J'offris alors de livrer à vos mandarins ceux de mes gens dont vous aviez sujet de vous plaindre, & de restituer tous les bestiaux & les autres choses qu'on vous avait enlevés : si je n'avais pas désiré sincèrement la paix, aurais-je proposé de remettre entre vos mains mes sujets, pour que vous les fissiez mourir ? Lorsque les inférieurs

ont le cœur droit, & que cette droiture se communique au supérieur, le gouvernement ne peut manquer d'être excellent ; mais il éprouve indubitablement du trouble, lorsque cette droiture n'est pas réciproque. Je passe sous silence mes griefs contre votre cour, afin de vous ^{p.461} prouver combien je désire de voir cesser des hostilités qui ne tendent qu'à notre destruction. Si vous êtes dans les mêmes sentiments, j'attends que vous me le fassiez lavoir, afin de rendre à vos peuples & aux miens, une tranquillité que nous leur devons puisque nous en sommes les pères, & que nous remplissons auprès d'eux la place du Tien.

1633. La cour impériale n'eut pas plus d'égard à cette lettre qu'aux précédentes ; ce mépris piqua Taï-tsong, mais il en fut consolé par les offres que lui fit le rebelle Kong-yeou-té, de se ranger sous ses drapeaux. Le monarque envoya Tsihralan, Hotsiké & Toutou, trois princes *peïlé*, ou chefs de hordes, le recevoir à la tête de deux à trois mille hommes ; ce rebelle amenait plusieurs centaines de barques qui portaient plus de cent mille hommes ou femmes, avec des armes, des meubles & des ustensiles. Les trois princes tartares se trouvèrent à leur débarquement à Tchinkiang ; & après avoir fait décharger leur bagage, ils laissèrent tout ce qu'on ne pouvait commodément transporter à la garde d'un détachement de Mantchéous, & conduisirent cette multitude à Chin-yang. Taï-tsong donna de l'emploi à Kong-yeou-té & à tous ses officiers ; il leur laissa le commandement des troupes qu'ils avaient amenées, & pourvut à la subsistance du peuple qui les avait suivis.

A la onzième lune, ce monarque fit publier l'ordre suivant, adressé à tous les généraux, officiers, & aux étrangers qui s'étaient donnés à lui :

« Aucune pensée de repentir ne doit entrer dans votre cœur ; avec la protection du Tien, j'espère venir à bout de nous procurer un grand empire ; ainsi, il n'y a point d'honneurs & de

richesses que vous ne puissiez vous promettre, si vous me servez fidèlement :

Au commencement de l'an **1634**, il s'exprima ainsi dans un ^{p.462} de ses édits :

« De toutes les familles protégées par le Tien, aucune ne s'est tenue à la langue & aux coutumes de son pays. Les Mongous ont emprunté des lama les éléments de leur écriture. Mes mandarins & moi nous nous servons depuis longtemps des caractères des Chinois ; je veux qu'à l'avenir on se conforme aussi à leurs usages : quoique je ne me sois pas encore procuré un empire d'une grande étendue, je suis indépendant, & je puis porter des lois sans que personne ait droit de m'en donner.

Il mit ensuite ses officiers sur le même pied que les mandarins d'armes de la Chine, & réduisit leurs grades à cinq, distingués par les noms de *amba-tchäin*, de *méren-tchäin*, de *tchalan-tchäin*, de *nirou-tchäin*, & de *fonté-poko* ; ceux des Chinois étaient, *tsong-ping*, *fou-tsiang*, *yeou-ki* & *cheou-peï*¹. Il choisit les deux villes de Chin-yang & de Ynden, pour y tenir sa cour ; la première, sous le nom de Ching-king ; & la seconde, sous celui de Hing-king.

A cette époque, Chang-ko-hi, *fou-tsiang* de Kouang-lu-tao, île de la mer sur les côtes du Fou-kien, se révolta, & s'empara de deux autres îles dont il fit prisonnier les deux *fou-tsiang*, qui y commandaient pour l'empereur ; il les conduisit à Chin-yang, au prince tartare, qui, pour l'en récompenser, le nomma *tsong-ping*, avec le double des appointements qu'il avait avant que de passer à son service.

A la cinquième lune, l'empereur ouvrit des examens à la manière des Chinois ; & parmi ceux qui les subirent, seize furent faits bacheliers du

¹ Ces noms chinois de grades militaires, répondent aux noms manchéous rapportés avant. Le *tsong-ping* est le lieutenant-général ; les *fou-tsiang* sont les majors-généraux, &c. Éditeur.

premier ordre ; trente-un du second, ^{p.463} & cent quatre-vingt-un du troisième ; il fonda des écoles pour les langues, mantchéou, mongou & chinoise, & assigna des récompenses à ceux qui se distingueraient dans l'étude de ces trois langues.

A la même lune, ce prince, à la tête de son armée, prit la route de l'ouest ; & sortant par Yu-lin, il passa la rivière de Leao ; le premier de la sixième lune, il vint camper à Kour-bang-tourha, où les princes mongous le joignirent avec leurs troupes : ce fut de ce camp qu'il ordonna à Hochan, commandant de bannière, de traverser le pays de Payentchourghe, & d'entrer en Chine par Long-men-kéou. Le prince Hoché-té-keleï eut ordre d'y pénétrer par la gorge de Tou-ché-kéou, & de pousser jusqu'à Kiu-yong & le prince Taï-chen, par Té-chin-pao, en passant à l'ouest de Taï-tong, pour se trouver à Sou-tchéou, du Chen-si, où était le rendez-vous général.

A la septième lune, le monarque tartare s'étant approché de Suen-hoa-fou, écrivit au gouverneur & aux officiers de la place, pour les engager à se soumettre ; indépendamment de cette lettre, il en adressa encore une autre aux soldats & au peuple, dans laquelle il leur disait :

« Si j'ai déclaré la guerre à votre maître, c'est pour me tirer de l'oppression de ses mandarins. Je l'en ai souvent averti, & il n'a jamais daigné me répondre. Il sait que je le traite en ennemi depuis plusieurs années, & il ne s'informe pas de la raison qui m'y force ; vous êtes sujets d'un grand royaume, mais plus il est vaste, plus le gouvernement devrait s'appliquer à lui procurer les douceurs de la paix. Si vous voyez aujourd'hui les enfants séparés de leurs pères, le mari de sa femme, vos maisons détruites, vos richesses enlevées, ce n'est point à moi que vous devez vous en prendre, mais à l'orgueil de ^{p.464} votre souverain & de ses grands. Ce n'est point moi qui tue vos gens ou qui les blesse ; c'est votre empereur, ce sont vos mandarins qui les sacrifient : je ne répands qu'à regret un sang dont ils

Histoire générale de la Chine

seraient moins prodigues, s'ils comptaient pour quelque chose le peuple & le soldats.

Le neuf de la septième lune, ce prince vint camper au sud-est de Suen-hoa-fou : il enleva les bestiaux & ravagea la campagne, dont il détruisit les habitations & les récoltes. Le onze, il s'approcha de Pao-ngan & de Sin-tching.

Du côté de l'ouest, un corps de Tartares força Té-chin-pao & fit main basse sur tout ce qu'il y trouva ; il prit ensuite la route de Hoaï-gin, dans le dessein de s'en emparer. Le second de la huitième lune, tous les princes manchéous dirigèrent leur marche vers Tai-tchéou du Chan-si, & s'approchèrent de Sou-tchéou ; de là, se portant à la montagne Ou-taï, ils attaquèrent Ko-hien, Ouang-tun-pao, Pan-tchin-pao & Yuen-ping-y, qu'ils auraient traités comme Té-chin-pao, si les habitants n'avaient abandonné ces postes.

Le treize de cette même lune, les Mantchéous & les Mongous partirent de Yng-tchéou, & s'approchèrent de Tai-tchéou. Leur prince s'avança lui-même à la découverte, & apercevant une armée de Chinois campée au sud de la place, il écrivit au général pour l'engager à ne pas lui disputer le terrain ; sa lettre ne produisit aucun effet : il l'attaqua dans son camp qu'il força, & il le battit. Ensuite il se porta à Ling-kieou-hien, qui fut enlevé, & le gouverneur tué.

Le vingt-quatre de la huitième lune, les Tartares interceptèrent un ordre de l'empereur de la Chine, adressé aux peuples des frontières, & aux Chinois & Mongous qui avaient passé au service des Mantchéous ; cet ordre était conçu en ces ^{p.465} termes :

« Les Mantchéous autrefois soumis à notre empire, maintenant rebelles & traîtres à leur prince légitime, sont venus sur les limites de mes États, & je crains qu'ils n'y causent de grands ravages ; le Chang-tien sans doute ne le permettra pas. J'ai donné des ordres d'assembler des troupes pour les châtier. Je sais que plusieurs Chinois ont été contraints de se donner à

Histoire générale de la Chine

eux : s'ils reviennent à l'obéissance qu'ils me doivent, je leur promets de les recevoir comme j'ai fait à l'égard de Hé-yun-long, & de traiter les Mongous de la même manière que j'en ai agi envers San-ké ; mais s'ils ne profitent pas de cette amnistie, ils doivent s'attendre à être enveloppés dans le carnage que je ferai de mes ennemis, ou à être punis suivant la rigueur des lois s'ils sont faits prisonniers.

L'empereur des Mantchéous répondit à cette espèce de manifeste, en rappelant les griefs de sa nation contre la Chine & en se plaignant surtout de l'orgueil & de la tyrannie des mandarins : cependant il fit encore des propositions de paix mais il demanda qu'elle fût négociée par des gens sur la droiture desquels on pût compter, ne se fiant pas beaucoup aux ministres, ni à la plupart des grands de la cour, qu'il traitait de courtisans gagés pour tromper leur souverain.

Le vingt-sept de la huitième lune, il y eut une action fort vive entre les Mantchéous & les Chinois, commandés par Lou-teng-yun ; cet officier général écrivit au *tsong-ping* de Yang-ho, qu'il s'était battu contre ces Tartares, dont il avait fait une terrible boucherie, & que le nombre de leurs morts était si grand, qu'il s'était contenté d'un de leurs étendards pour marque de sa victoire. Taï-tsong, entre les mains de qui cette lettre tomba, outré de son impudence, lui donna un démenti ^{p.466} formel, & écrivit de son côté au *tsong-ping* :

« Je suis encore sur vos frontières, il ne tiendra qu'à vous d'expérimenter la bravoure de mes troupes. Rassemblez les vôtres ; choisissez dix mille des plus braves, auxquels je n'opposerai que mille des miens ; cependant, si vous craignez de trop hasarder, n'en prenez que mille ; j'enverrai contre eux cent de mes Tartares, & vous jugerez de la foi qu'on doit ajouter aux prétendues victoires remportées sur nous : vos généraux en imposent à leur souverain & les peuples sont victimes de leur fourberie. Malgré mes succès, j'offre encore la

Histoire générale de la Chine

paix, & je ne rougis pas de la demander : pourquoi, vous mandarins, qui êtes témoins de la désolation des peuples, n'en avertissez-vous point votre maître ? Cette tiédeur pour ses intérêts, hâte à coup sûr la ruine de sa dynastie, & vous le perdez lui-même, en lui cachant les maux que souffrent ses sujets ; ils ne peuvent lui être attachés, tandis qu'ils le voyent si peu attentif à leur rendre la tranquillité que les horreurs de la guerre leur ôtent nécessairement. C'est dans des circonstances aussi critiques, que vous devriez vous montrer jaloux de votre devoir, & représenter avec fermeté à votre souverain le danger où il est au lieu de garder un silence criminel, dont vous vous repentirez quand il n'en sera plus temps.

Le trois de la huitième lune intercalaire, les Tartares vinrent camper à l'est de Sun-hoa-fou. Le sept, ils partirent de Chang-sang-pao, & pénétrant plus avant sur les terres de l'empire, ils attaquèrent & prirent plus de cent postes différents, tant villes du second & du troisième ordre, que bourgs, villages & forteresses : après en avoir enlevé l'or, l'argent & les bestiaux, ils mirent le feu aux habitations & détruisirent les ^{p.467} récoltes, de manière que tout ce pays ne parut plus qu'un vaste désert ; à la suite de cette expédition à laquelle les Chinois n'osèrent s'opposer, les Tartares suspendirent leurs hostilités, dans l'espérance que la cour impériale témoignerait quelque désir de la paix.

Après avoir inutilement attendu, jusqu'à l'an **1635**, huitième de Tsong-tching, Taï-tsong qui n'avait pris le titre de Hoang-ti que pour intimider la cour de Pé-king, vivement sollicité par les princes manchéous & mongous, & par les Chinois mêmes qui avaient passé à son service, consentit à prendre le titre d'empereur de la Chine, à condition qu'ils engageraient le roi de Corée à le reconnaître pour son suzerain. Les Tartares écrivirent deux lettres à ce monarque. La souscription de celle des Manchéous portait :

Histoire générale de la Chine

« Les huit princes de la famille royale des Mantchéous, & les dix-sept grands des bannières au roi de Corée. En nous conformant aux volontés du Tien, nous avons résolu de reconnaître empereur de la Chine, notre souverain, que nous avons déjà pressé l'année dernière d'accepter ce titre. Cette année, les princes mongous se sont rendus à Ching-king pour joindre leurs instances aux nôtres. Les anciens disent que l'empire appartient à un seul homme, que le plus vertueux doit occuper le trône. Hong-vou, fondateur des Ming, le soumit à son obéissance ; avant lui les Kin étaient les maîtres d'une partie ; & après eux, les Yuen le possédèrent en entier. Le prince qui nous gouverne a la sagesse en partage : brave, généreux, c'est un héros qui surpasse les autres princes, par son attention à récompenser les services ; ses voisins sont venus comme à l'envi se soumettre à ses lois ; de sorte que ses États s'étendent à l'est & au nord jusqu'à la mer ; & à l'ouest, jusqu'au ^{p.468} Tangou ; pouvons-nous lui refuser un titre dont il est si digne ?

La lettre des Mongous commençait ainsi :

« Les quarante-neuf princes mongous au roi de Corée. — Pendant plus de deux cents ans nous avons joui des bienfaits des Ming, & c'est malgré nous, que nous nous sommes vus forcés de nous déclarer contre eux. Les vexations de leurs mandarins à notre égard, ont été criantes & si souvent répétées qu'il ne nous est plus resté d'autre parti que de recourir aux armes, & de nous joindre aux Mantchéous, pour nous tirer de l'oppression. La faiblesse des troupes chinoises, la mauvaise foi de leurs mandarins, tout nous prouve que le nombre d'années de règne que le Tien a accordé à leur dynastie, est sur le point de finir. Nous avons reconnu dans le prince des Mantchéous une sagesse, une douceur, qui ne se

démentent jamais ; il est prudent & consommé dans les affaires ; la bravoure de ses soldats l'a toujours rendu victorieux ; tout plie devant lui, & les peuples charmés de ses vertus, vont au-devant de son joug ; n'est-ce pas une preuve que le Tien l'a choisi pour être notre maître ? Nous nous sommes donnés à lui, résolus d'employer nos forces, & de verser notre sang à son service. Il y a même deux ans que nous avons déterminé entre nous de le presser de prendre le titre d'empereur. Le prince Konkor, & seize autres princes de seize royaumes différents, se rendirent à la cour de Ching-king pour l'engager à ne plus différer, & lui offrir les carquois & les flèches de quatre cents mille Mongous prêts à le soutenir : il ne voulut pas alors céder à nos vœux. Son refus nous a mis dans à cas de renouveler cette année nos instances, mais il veut auparavant savoir votre sentiment, & nous vous en donnons avis, afin que de votre côté vous envoyiez un ^{p.469} prince de votre famille royale, à moins que vous n'aimiez mieux venir en personne approuver notre choix.

Le roi de Corée sachant le sujet de ces lettres, refusa de les recevoir, & les rendit à ceux qui les avaient apportées, sans vouloir même les ouvrir.

Le cinq de la troisième lune, tous les princes & grands, Mantchéous, Mongous & Chinois, s'assemblèrent au palais : chaque nation avait un placet écrit en sa langue, par lequel elle pressait Taï-tsong de ne plus différer à se faire proclamer empereur de la Chine. Ce prince y consentit enfin, mais il voulut que cette cérémonie fut précédée par un sacrifice solennel, dans lequel on immolerait une grande victime. Il choisit pour le faire, le onze de cette lune. Ce jour-là, l'empereur tartare suivi d'un nombreux cortège, sortit par la porte Té-ching-men, & se rendit à l'endroit préparé pour le sacrifice qu'il offrit au Tien ; après quoi il prit le titre d'empereur, & donna le nom de Ta-tsing à sa dynastie, en changeant le nom de Tien-tsong, qu'il avait donné aux années de son

règne, en celui de Tsong-té ; ce prince ordonna que l'année courante serait comptée pour la première de Tsong-té. Ensuite il fit élever un *miao*, pour y faire les cérémonies à ses ancêtres, & leur donna à tous des titres d'honneur, en remontant au-dessus de la sixième génération. Le vingt-deux de cette même lune, il détermina le rang & les titres de quelques-princes & grands, mantchéous, mongous & chinois, qui étaient à son service ; il déclara les Mantchéous Taïchen, Tsirhalan, Merekentaï, Torkoen & Toto, princes du premier ordre ; Hotsiké, du second ; Toutou & Hapataï, du troisième ; parmi les Mongous, il créa Patari de Kortchin, Ounechen & Koulunghé, Fouketché, princes du premier ordre ; Potasi, Atouleng, Mansousili, p.470 Koentchu-Patourou, Panti & Konkor, du second ; les Chinois Kong-yeou-té, Keng-tchong-ming, & Chang-ho-hi furent faits princes du premier ordre ; tous les autres suivant leur rang, reçurent des marques de sa bienfaisance. Après ces cérémonies, les Mantchéous, le reste de cette année, & les suivantes, ne cessèrent de faire des courses en Chine, autour de Pé-king, dans le Chan-tong, & jusque dans le Kiang-nan, d'où ils retournèrent dans leur pays chargés de butin : mais ils ne devinrent maîtres de la Chine, que parce qu'ils y furent appelés par les Chinois mêmes, comme auxiliaires contre un puissant parti de rebelles qui s'y était élevé.

1636. L'empire se trouvait alors dans l'état le plus critique, par rapport aux troubles qui désolaient le Chen-si, le Ho-nan, le Hou-kouang, le Kiang-si & le Ssé-tchuen : les chefs de ces différentes révoltes n'avaient pas moins de trente à quarante mille hommes sur pied, & quelques-uns jusqu'à cent mille, dont la valeur & le courage ne le cédaient en rien aux troupes impériales. Tchang-hien-tchong & Li-tsé-tching, étaient les plus puissants & les plus à craindre : le premier, après avoir causé beaucoup de désordre dans le Chen-si, sa patrie, entra cette année dans le Ho-nan, d'où il passa dans le Hou-kouang. Après avoir fait d'inutiles efforts contre Hoang-tchéou & Ki-tcheou, il se fit battre à Hoang-kang par les troupes impériales, qui l'obligèrent de s'enfuir dans le Kiang-nan où cependant il osa attaquer Y-tching-hien & même Yang-

tchéou ; mais apprenant que les impériaux venaient à lui, il retourna dans le Hou-kouang. Li-tsé-tching, plus sage, & plus rusé, savait mieux céder au temps ; comme il s'était vu plusieurs fois serré de près, il avait feint de rentrer dans le devoir, & bientôt avait repris les armes. p.471

1637. Cette année il passa dans le Ssé-tchuen avec une nombreuse armée, qu'il divisa en trois corps ; après avoir saccagé plusieurs villes il eut l'audace de se présenter devant la capitale : le vice-roi Ouang-oueï-tchang, effrayé de son approche, n'osa sortir pour le repousser. Ce mandarin fut cassé, & remplacé par Fou-tsong-long, qui poussa les rebelles l'épée dans les reins, & les contraignit l'année suivante **1638.** de se réfugier dans le Hou-Kouang, où ils tentèrent de se joindre à Tchang-hien-tchong ; mais celui-ci les refusa dans la crainte qu'ils ne lui débauchassent ses propres gens. Li-tsé-tching se retira à Tchou-ki, & sur les avis qu'il reçut que Tchang-hien-tchong cherchait à le faire périr, il abandonna secrètement ses gens, dont il se défiait, & marchant jour & nuit, il gagna en diligence le Ssé-tchuen, où il passa sous les drapeaux de La-hoé-hoé, chef d'un autre parti de rebelles, qui lui donna quelques centaines de ses gens, avec lesquels il alla dans le Chen-si pour tâcher de rétablir ses affaires.

Dans ces entrefaites, Tchang-hien-tchong, après avoir battu les mandarins du Hou-kouang, devant Kou-tching-hien, proposa de mettre les armes bas, à condition qu'on lui permettrait & à ses partisans, de demeurer dans la ville de Siang-yang ; le général Hiong-ouen-tsan n'ayant point voulu y consentir, ce rebelle alla se jeter sur Kou-tching, qu'il força, & dont il tua le gouverneur ; il fit main basse sur tous les habitants, & renversa de fond en comble cette ville, qu'il fit rebâtir ensuite dans l'intention d'y établir sa cour.

1639. Hiong-ouen-tsan essaya de le surprendre dans Kou-tching ; mais sur les premiers avis, ce rebelle mit le feu aux quatre coins de la ville, & prit la route de l'ouest. Le lieutenant-général Tso-leang-yu le poursuivit jusqu'à Fang-hien, & le p.472 contraignit de s'enfoncer dans les

montagnes de l'ouest, pour s'y mettre en sûreté. Cet officier emporté par son courage, & acharné à sa poursuite, s'engagea dans ces défilés ; les rebelles l'y laissèrent pénétrer assez avant, ensuite ils se replièrent par des détours inconnus, & vinrent fondre sur lui : presque tout son monde resta sur le champ de bataille ; lui-même n'échappa que couvert de blessures, & il eut beaucoup de peine à se tirer du mauvais pas où il s'était imprudemment engagé.

Cet échec le rendit plus circonspect contre Li-tsé-tching : ce dernier s'était réfugié dans le Chen-si, sa patrie, avec quelques centaines de ses gens, pour tâcher de relever son parti ; mais il y avait été si mal reçu par les troupes impériales, qu'il s'était vu obligé d'en sortir & de passer dans le Hou-kouang, où il s'était mis à piller le département de Yuen-yang. Tso-leang-yu accouru pour arrêter son brigandage, le fit reculer jusque sur les frontières du Ho-nan : il y augmenta son armée de ceux que la misère de cette province nécessita de s'enrôler, & ce renfort empêcha Tso-leang-yu de le poursuivre plus loin. Li-tsé-tching devenu plus hardi, alla investir Yong-ning, qu'il fit escalader, & qu'il emporta d'emblée ; il fit main basse sur les habitants : cette ville après avoir été livrée au pillage, devint la proie des flammes. Tchu-ho-king, prince de la famille impériale, périt par les ordres du rebelle, qui se rendit maître de quarante-huit postes importants, dont il fit passer au fil de l'épée les garnisons.

1640. Tso-leang-yu ne se croyant pas en état de lui faire tête, laissa aux mandarins du Ho-nan le soin de s'opposer à ses entreprises, & tourna ses armes contre Tchang-hien-tchong ; l'ayant rencontré à Ma-nao-chan de Taï-ping-hien, il lui tua dix à douze mille hommes ; le reste fut tellement dissipé, que ^{p.473} l'armée de ce rebelle sortit du Hou-kouang avec environ mille hommes, & se retira dans le Ssé-tchuen ; après y avoir fait des recrues considérables, & causé beaucoup de désordre, il s'approcha des frontières du Chen-si : Tso-leang-yu reçut ordre de marcher contre lui.

Sur les premiers avis que le rebelle en eut, il prit la route de l'est, dans le dessein de rentrer dans le Hou-kouang, & de se rendre maître de Siang-yang. Il avait envoyé dans cette ville grand nombre de ses gens travestis, qui devaient à son approche y causer du trouble, & lui en ouvrir les portes. A la deuxième lune, il fit mine d'attaquer Tang-yang, afin d'attirer l'armée impériale de ce côté-là, & il y réussit : il décampa aussitôt pour aller surprendre Siang-yang. Aux signaux dont il était convenu avec ses émissaires, ceux-ci prirent les armes ; & quand ils le virent près des murailles, ils forcèrent la garde & lui ouvrirent les portes. Les rebelles y entrèrent en foule, & s'en rendirent les maîtres. Tchang-hien-tchong fit mourir les deux princes de Siang-yang & de Kouei-yang ; celui de Fou-tsing aurait eu le même sort, s'il ne s'y était soustrait par la fuite. Après avoir livré au pillage cette ville, d'où il enleva cent quarante mille taëls & toutes les armes, il fit mettre le feu aux maisons. Plusieurs mille hommes de la garnison passèrent sous ses drapeaux.

A la suite de cette expédition il marcha à Tang-yang, dont il se rendit maître ; de là, il se porta dans le Ho-nan, soumit Kouang-tchéou & Sin-yé-hien ; puis retournant à Siang-yang, il réduisit cette ville en cendres, & rentra de nouveau dans le Ho-nan, où il fut battu jusqu'à trois fois par Tso-leang-yu, qui le contraignit de se retirer dans les montagnes avec peu de monde.

p.474 Li-tsé-tching recueillit une grande partie des fuyards de cette armée, qui joints à ceux que la misère avait contraints de se donner à lui, formèrent une armée de plus de cinq cent mille hommes, tous propres à porter les armes : ce chef de rebelles se voyant si puissant, osa porter ses vues jusqu'au trône : il entreprit de subjuguier le Ho-nan, & s'empara de Honan-fou, où il fit prisonnier le prince de Fou avec Lu-oueï-ki, président du tribunal de la Guerre, qu'il fit mourir. Cependant il traita le peuple avec douceur : après ce succès, il alla investir Kaï-fong-fou, capitale de la province.

1641. Cette ville n'était pas aisée à prendre ; Ouang-yen-leang, de la dynastie des Kin, y avait ajouté une seconde enceinte de murailles d'une épaisseur & d'une hauteur extraordinaires, avec d'autres ouvrages, qui la rendaient une des plus fortes places de l'empire. Li-tsé-tching, persuadé que la terreur seule de son nom lui soumettrait cette capitale, la battit en brèche pendant sept jours, au bout desquels désespérant de la prendre, il leva le siège, & alla s'emparer de Koué-té-fou & des autres villes de sa dépendance ; revenant ensuite à l'ouest, il se rendit maître de Chen-tchéou & se porta vers Nan-yang, où ayant appris que Tso-leang-yu venait contre lui, il se retira dans les montagnes de Lou-chi-hien, & se maria à la fille d'un lettré, qui lui livra cette ville.

On était alors à la cinquième lune, & la cour impériale avait sur pied quatre armées, commandées par les généraux Tso-leang-yu, Ho-gin-long, Yang-ouen-yo & Kao-min-heng. A cette époque, Fou-tsong-long, général du Chen-si, vint avec quarante mille hommes dans le Ho-nan, trouver Yang-ouen-yo, pour concerter avec lui les moyens de réduire Li-tsé-tching : ils marchèrent contre lui, & en donnèrent avis aux ^{p.475} généraux Ho-gin-long & Li-koué-ki, qui les joignirent avec leurs divisions. Li-tsé-tching n'attendit pas qu'ils vinssent le chercher ; il s'avança fièrement à leur rencontre & les attaqua : les troupes de Ho-gin-long refusèrent le combat ; celles de Li-koué-ki furent battues ; la division de Ho-gin-long, effrayée, prit la fuite, & entraîna celle de Yang-ouen-yo. Fou-tsong-long voyant tout perdu, ne voulut point se hasarder, il se retrancha derrière ses chariots. Li-tsé-tching redoubla d'efforts pour le forcer, mais désespérant d'en venir à bout, il le tint comme bloqué, dans l'espérance de le réduire par la famine.

Fou-tsong-long ne perdit point courage ; voyant ses vivres consommés, il fit tuer toutes les bêtes de charge ; & lorsque cette dernière ressource fut épuisée, il prit la résolution de passer sur le ventre aux rebelles, qui le serraient de plus en plus. Il donna brusquement sur un de leurs quartiers, qu'il fit plier, & déjà il se faisait

jour à travers leurs bataillons, lorsque Li-tsé-tching envoya du renfort : les impériaux, accablés par la multitude, se firent hacher pour la plupart, les autres se dissipèrent, & leur général fut fait prisonnier.

Après une si grande victoire, Li-tsé-tching conduisit son prisonnier auprès de Hang-tching, qu'il investit ; comme il le sollicitait de se joindre à lui pour engager cette place à se rendre, ce général le regardant avec mépris, lui répondit fièrement :

— N'espère jamais obtenir de moi que je trahisse mon maître. Tu peux me faire mourir, mais tu ne peux pas m'obliger de te ressembler.

Le rebelle que ce reproche piqua au vif, lui fit couper le nez, les oreilles, & les autres membres. Ce grand homme souffrit un supplice aussi cruel avec une confiance héroïque : il était originaire du Yun-nan ; la trente-neuvième année de Ouan-li, il avait obtenu le doctorat ; p.476 depuis il avait toujours été employé, & était parvenu à être *tsong-tou*, ou grand général du Chen-si, un des plus importants postes de l'empire. Après sa mort, Hang-tching se rendit aux rebelles, qui allèrent ensuite à Yé-hien, où ils firent mourir Lieou-koué-neng, commandant de la place : ils attaquèrent encore toutes les autres villes de cette province, qui se soumirent à eux sans la moindre résistance, excepté Nan-yang & Kaï-fong-fou, qui demeurèrent fidèles à leur prince.

A la deuxième lune, Li-tsé-tching recommença le siège de Kaï-fong-fou. Le vice-roi Kao-min-heng, & le lieutenant-général Tchinyong-fou, qui étaient dans la place, se disposèrent de leur côté à une vigoureuse défense. Le prince de Tchéou qui y était aussi, ouvrit ses trésors, & fit publier qu'il promettait cent taëls à quiconque tuerait un des chefs des rebelles, & cinquante taëls à celui qui le blesserait à mort. Cette promesse anima tellement les soldats, qu'à la première sortie ils en tuèrent un très grand nombre. Tchinyong-fou qui les commandait, ayant reconnu Li-tsé-tching dans la mêlée, alla à lui l'arc bandé, & lui décocha

une flèche qui le blessa dangereusement au visage : cet accident obligea les rebelles de se retirer à Tchu-sien-tchin.

1642. Au commencement de l'année suivante, Li-tsé-tching presque guéri de sa blessure, revint à Kai-fong-fou, & mit tout en usage pour la réduire ; mais le vice-roi & Tchinyong-fou la défendirent avec tant de valeur & d'intelligence, que les rebelles ne purent gagner un pouce de terrain. L'activité des assiégeants & des assiégés ne se ralentit point pendant près de neuf mois que le siège dura. La cour n'ignorait pas le danger où devait être cette ville ; mais différents partis de rebelles s'étant élevés en même temps, il ne lui était guère ^{p.477} possible de s'occuper de l'état où elle se trouvait : cependant Lieou-tché-tsing, lieutenant-général du Chan-tong, eut ordre de marcher à son secours. Cet officier, malgré les recrues dont il augmenta les troupes qu'il avait sous ses ordres, se trouva encore inférieur aux rebelles, & par conséquent peu en état de se mesurer avec eux. Arrivé sur les bords du Hoang-ho, & incertain du parti qu'il prendrait, il n'en jugea pas de meilleur que celui d'ouvrir la digue qui retient les eaux de ce fleuve & d'inonder le camp des assiégeants : il ne fit point attention au danger que courait la ville d'être submergée. Kai-fong ¹ située dans une plaine, au sud du Hoang-ho, & plus bas que ce fleuve, n'en est éloignée que de dix *ly*. Pour la garantir des inondations, on a élevé deux grandes & fortes digues près l'une de l'autre : on n'eut pas plutôt fait brèche à ces deux levées, que les eaux, dont le cours est naturellement rapide, allèrent battre avec furie les murs de la ville, entrèrent par la porte du nord, & s'y élevèrent à la hauteur de vingt pieds : plus de deux cent mille personnes furent noyées : Kao-min-heng, Tchinyong-fou & le prince de

¹ Cette ville, autrefois si florissante & la demeure des empereurs, éprouva les horreurs d'une famine plus grande que celle du siège de Jérusalem : la livre de riz y valait un marc d'argent ; celle de vieux cuirs moisissus coûtait jusqu'à dix écus. On vendait publiquement de la chair humaine, & on croyait faire un acte de piété en jetant dans les rues les corps morts, pour servir de nourriture à ceux qu'un même sort attendait. L'imprudence du général chinois qui venait à son secours, fut encore plus funeste à ce qu'il restait d'habitants & de soldats dans cette malheureuse ville, qui fut entièrement submergée, & devint un grand lac, au milieu duquel ces infortunés trouvèrent leur tombeau. Éditeur.

Tchéou, gagnèrent, sur des radeaux, l'endroit le plus élevé des remparts, mais le frère cadet de ce prince périt. Les ennemis ne souffrirent pas autant, parce que leur camp plus exhausé, se trouva ^{p.478} moins exposé à l'impétuosité des eaux : ils perdirent cependant plus de dix mille hommes, & une partie de leur bagage ; la confusion où cette inondation mit également les assiégeants & les assiégés, donna le temps au prince de Tchéou, à Kao-min-heng, à Tchîn-yong-fou, & à plusieurs autres, de se sauver sur des barques qu'on leur envoya du dehors. Kaï-fong abandonnée, tomba au pouvoir des rebelles, qui firent réparer les deux digues, & écouler les eaux.

A la dixième lune, il n'y avait plus dans le Ho-nan que la seule ville de Nan-yang, qui ne leur fut pas soumise. Sun-fou-ting, commandant des troupes impériales, alla à son secours, & battit un parti de rebelles qui avait prit les devants ; mais à l'arrivée du gros de leur armée, ce général n'osa paraître devant eux, & laissa prendre Nan-yang. Maître de cette place, Li-tsé-tching s'empara de Siang-yang dans le Hou-kouang, dont les habitants lui ouvrirent leurs portes : Té-ngan, Tchang-té, King-tchéou, & d'autres villes de ces quartiers, se soumirent également à ce rebelle.

Au commencement de l'an **1643**, il alla attaquer Tching tien, où se trouvaient un vice-roi, un lieutenant-général, & beaucoup de mandarins subalternes, avec une forte garnison : la ville se défendit, mais comme Li-tsé-tching ne ménageait point son monde, il livra tant d'assauts qu'il l'emporta de force, & fit main basse sur tous les habitants ; il n'épargna que Siao-han, gouverneur du peuple, qui était en si grande réputation, qu'on ne lui donnait communément d'autre nom que celui de *juges-gouverneur*. Li-tsé-tching en avait conçu une si haute estime, qu'il défendit, sous peine de la vie, de le maltraiter : les ho-chang s'empressèrent de lui offrir la protection de leurs idoles ; comme chacun d'eux le sollicitait d'implorer ^{p.479} celle qu'il servait, ce sage persuadé de l'absurdité de leur culte, les pria de ne point se donner tant de

mouvements pour lui, & leur témoigna qu'il n'avait pas grande confiance en leur pouvoir.

A la première nouvelle du siège de Tching-tien, les généraux Fang-koué-ngan & Tso-leang-yu marchèrent au secours de cette ville ; mais comme ils apprirent en chemin que les rebelles en étaient déjà les maîtres, ils n'avancèrent pas plus loin. Fang-koué-ngan alla camper près de Han-keou, du Hou-kouang ; & Tso-leang-yu, près de Vou-hou-hien, du Kiang-nan.

Tandis que Li-tsé-tching pénétrait par le nord dans la province du Hou-kouang, le rebelle Tchang-hien-tchong après avoir rempli de sang & de carnage les départements de Po-tchéou, de Siu-tchéou & de Ngan-king du Kiang-nan, y entra par l'est ; il renversa de fond en comble Ki-tchéou, dont il fit passer les habitants au fil de l'épée. Hoang-tchéou eut presque le même sort. Ayant forcé Vou-tchang, où il trouva plus de résistance, il en fit jeter tous les habitants dans le Kiang, & il eut la barbarie de les aller voir lutter contre les flots & les horreurs de la mort : il fit massacrer impitoyablement les officiers & les soldats qui tombèrent entre ses mains.

Li-tsé-tching se mit peu en peine des progrès de Tchang-hien-tchong ; il savait qu'il en était craint, & qu'il le détruirait quand il voudrait ; se voyant maître du Ho-nan, d'une partie du Chen-si & du Hou-kouang, & à la tête d'une puissante armée devant laquelle les troupes de l'empereur n'osaient plus paraître, il quitta cette dernière province. Il divisa ses troupes en quatre corps, & confia le commandement du ^{p.480} premier à Lao-hoé-hoé, pour couvrir King-tchéou & Tching-tien ; Lo-yu-tsaï avec le second, fut chargé de garder Siang-yang ; le troisième, sous les ordres de Koli-yen, resta à Hoang-tchéou ; & lui, à la tête du quatrième, plus nombreux que les autres, alla prendre Kia-hien. Li-tching, gouverneur du peuple, inspira tant de courage aux habitants, qu'ils firent une vigoureuse résistance ; mais le rebelle animé par leur opiniâtreté, redoubla ses attaques & les força : il

Histoire générale de la Chine

les fit tous passer au fil de l'épée. Li-tching fait prisonnier, ayant été amené en sa présence, lui reprocha sa cruauté à l'égard d'un peuple fidèle à son prince : son courage le fit estimer de Li-tsé-tching, qui tâcha de l'engager dans son parti.

— Vous me pressez en vain, lui répondit ce brave officier ; les traîtres à leur patrie & à leur prince n'obtiendront jamais rien de moi : si je recouvrais ma liberté, ce serait pour les combattre & les poursuivre partout où je les trouverais : je rougirais de leurs bienfaits ; je n'attends d'eux que la mort, & je suis impatient d'aller les accuser devant le trône du Chang-ti.

Li-tsé-tching piqué de ces reproches, le fit mourir.

Ce rebelle reçut alors la nouvelle de la mort de deux de ses généraux, Koli-yen & Tso-kin-ouang. Ils prirent querelle dans un festin qu'ils donnaient à leurs officiers, & s'échauffèrent au point que Tso-kin-ouang qui devait être soumis à l'autre, mit le sabre à la main & lui fendit la tête. Les amis de Koli-yen coururent aux armes, & tuèrent Tso-kin-ouang ; ensuite ils allèrent avec leurs troupes se donner à Ho-gin-long, général de l'armée impériale : celles de Tso-kin-ouang reprirent la route du Chen-si, leur pays, dans la résolution de ne plus servir. Ce contretemps remplit Li-tsé-tching de soupçons, ^{p.481} surtout contre Lo-yu-tsaï, autrefois chef de parti, qui s'était donné à Tchang-hien-tchong, & qui l'avait abandonné depuis pour se ranger sous ses drapeaux.

Lo-yu-tsaï, originaire de Yen-ngan-fou, comme Li-tsé-tching, avait l'esprit vif & pénétrant ; il était fertile en expédients, & savait se tirer d'un mauvais pas : cette habileté lui avait fait donner le surnom de Tsao-tsao ¹. Il avait amené à Li-tsé-tching quarante mille hommes d'infanterie, & dix mille de cavalerie, tous gens de résolution, avec lesquels il était resté dans le Hou-kouang. Ces forces seules le mettaient en état de se rendre indépendant, & de nuire à l'ambition de Li-tsé-

¹ Fameux ministre & général de Hien-ti, dernier empereur des Han.

tching. Celui-ci pour le prévenir, envoya des gens l'assassiner dans sa tente pendant la nuit : ses satellites lui apportèrent sa tête. Au bruit que cette catastrophe causa, les soldats de Lo-yu-tsaï coururent aux armes sans savoir encore pour quel sujet : les émissaires de Li-tsé-tching eurent le temps de se sauver. Une partie des gens de Lo-yu-tsaï, en apprenant la mort de leur chef, alla se donner à Sun-fou-ting, général de l'empereur, & l'autre se dispersa d'elle-même.

La joie qu'eut Li-tsé-tching de se voir délivré de Lo-yu-tsaï, lui rendit moins sensibles les pertes qu'il venait d'essuyer, d'autant plus qu'il se voyait encore à la tête d'une nombreuse armée, avec laquelle il entra dans le Ho-nan. Ayant rencontré Sun-fou-ting auprès de Mong-tsin, il le maltraita si fort, que la perte des impériaux monta à plus de quarante mille hommes : le rebelle poursuivit ceux qui échappèrent à cette déroute, & les atteignit à Tong-koan. Le général de l'empereur se jeta en désespéré, le sabre à la main, au milieu des ^{p.482} escadrons ennemis, dont il fit un grand carnage ; mais criblé de blessures, il tomba mort. Cette double victoire rendit Li-tsé-tching maître de Tong-koan, & lui donna entrée dans le Chen-si, qui devint le théâtre de la cruauté & de la bravoure de ses soldats. Plusieurs villes ayant osé lui résister, il les ruina de fond en comble & en massacra tous les habitants : les autres villes effrayées, lui ouvrirent leurs portes aussitôt qu'elles virent paraître ses étendards.

Sur la fin de la dixième lune ce rebelle s'approcha de Si-ngan qu'il somma de se rendre, & à laquelle il accorda trois jours pour délibérer. Cette ville, une des plus importantes de l'empire, avait une forte garnison, commandée par un grand nombre d'officiers généraux. Le peuple épouvanté des horreurs qu'avaient éprouvé les autres villes, criait qu'il fallait se soumettre ; mais les officiers s'y opposèrent, & se firent forcer : il leur en coûta à tous la vie. Le peuple fut épargné ; Li-tsé-ching permit le pillage pendant trois jours, avec défense sous peine de la vie de lui faire aucun mal. Il distribua à ses troupes le trésor de la province, & marcha ensuite contre les villes qui tenaient encore pour l'empereur.

Elles se soumirent toutes sans résistance, à l'exception de Fong-siang, dont les habitants furent passés au fil de l'épée sans distinction ; il en fit raser les murailles, & donna les maisons aux habitants de la campagne. De retour à Si-ngan, il envoya à Yu-lin quelques-uns de ses officiers, avec de l'or, pour tâcher d'en corrompre les mandarins : ces fidèles serviteurs renvoyèrent honteusement ses émissaires. Le rebelle, furieux de l'affront, s'avança avec toute son armée pour les forcer ; mais ils se défendirent avec tant de bravoure & lui tuèrent tant de monde, qu'il fut obligé de se retirer, & de remettre à un autre temps de les assiéger ^{p.483} dans les formes. Il ne fut pas plus heureux à Ning-hia qu'à Yu-lin ; il y perdit plus de dix mille hommes, & retourna à Si-ngan, d'où il envoya de nouvelles troupes avec du canon, recommencer le siège de Yu-lin.

Les mandarins qui s'y étaient défendus contre ses premiers efforts, les soutinrent encore près d'un mois avec la même valeur, & jusqu'à ce que le canon ayant fait une brèche de plus de cent pieds, les ennemis s'y portèrent avec tant d'acharnement, que la ville fut prise. Ils firent main basse sur tout, jusqu'aux femmes & aux enfants. Yu-lin prise, Ning-hia se rendit, de même que Leang-tchéou, Kan-tchéou, Sou-tchéou, & les autres départements de cette province.

Li-tsé-tching maître de plus du tiers de l'empire, se crut en état de succéder à la dynastie des Ming : il prit le titre d'empereur, & donna le nom de Ta-chan à sa prétendue dynastie ; & celui de Yong-tchang, aux années de son règne.

A la douzième lune, dans un conseil de guerre, il proposa les moyens d'achever de soumettre le reste de l'empire ; Lieou-kin-sing, qu'il avait fait son premier ministre, lui présenta un état, par lequel il se trouvait avoir quatre cent mille hommes d'infanterie, & six cent mille de cavalerie : on décida de choisir les plus braves, pour les mener par le Chan-si à la conquête de Pé-king. Ayant passé le Hoang-ho, ce rebelle marcha vers Kiang-tchéou, qu'il prit de même que Pou-tchéou. Tsai-méou, vice-roi de la province, était alors campé à Ping-yang avec

l'armée impériale : à la nouvelle de la prise de Kiang-tchéou, il retourna à Taï-yuen. La retraite du vice-roi répandit la terreur dans cette province, & tout se soumit à l'approche des rebelles : Ping-yang même ne fit qu'une faible résistance. Le prince de Ho-si, qui fit des efforts pour garantir cette ville, tomba entre ^{p.484} les mains de Li-tsé-tching, qui le fit mourir avec trois cents personnes de sa maison.

Ces tristes nouvelles remplirent la cour de consternation. Le premier ministre, Li-kien-taï, offrit d'aller défendre le Chan-si, sa patrie ; on lui donna carte blanche, & il emmena avec lui tout ce qu'il y avait d'officiers de réputation : il demanda même l'Européen Tang-ja-ouang ¹, qui entendait fort bien le service de l'artillerie ² & la construction des ponts de bateaux. A son arrivée dans le Pé-tché-li, où s'étaient rassemblées les troupes qu'il devait commander, il apprit que les rebelles mettaient tout à feu & à sang dans le Chan-si, & que sa famille était entièrement ruinée. Lorsqu'il offrit ses services, il avait compté sur les richesses immenses qu'elle possédait ; mais il ne lui restait plus ni terres, ni maisons : tout avait été pillé & saccagé. Ces pertes le déconcertèrent d'autant plus qu'il avait besoin du secours de ses parents pour payer ses troupes, à qui la solde manquait comme aux autres armées que l'empereur avait sur pied, auxquelles on donnait à peine le nécessaire pour vivre. Quoique ministre, Li-kien-taï n'avait pu remédier à cet inconvénient, parce que les eunuques à qui l'empereur ^{p.485} accordait toute sa confiance, étaient les maîtres absolus du gouvernail, & possédaient les premières charges. Ils avaient le maniement des revenus

¹ Le père Adam Schall, jésuite.

² Les Chinois faisaient déjà usage de l'artillerie ; dès l'an 1621, la ville de Macao avait envoyé à l'empereur Chin-tsong trois grandes pièces avec des canoniers : elles furent conduites à Pé-king, où on les éprouva en présence des mandarins de la cour & d'un concours prodigieux de spectateurs. Un accident changea en effroi l'admiration qu'elles causèrent : un Portugais & quatre Chinois furent tués. L'effet de ces machines terribles fit juger qu'elles seraient d'une grande utilité contre les Tartares, avec qui on était en guerre, & on les transporta sur les frontières. Les Tartares, attirés par la curiosité, s'étant approchés pour les examiner, on leur lâcha une bordée qui en renversa plusieurs ; les autres prirent la fuite, & depuis ils furent plus circonspects à éviter la portée de ces machines, dont l'effet leur avait été si funeste la première fois. Éditeur.

de l'État, qu'ils dissipèrent en les employant à enrichir leurs familles & celles des autres eunuques qui approchaient le plus près de la personne du prince : **1644.** cette ressource lui manquant, il perdit toute espérance de réussir contre les rebelles ; & pour ne pas sacrifier inutilement son armée, il ne sortit point du Pé-tché-li.

Dans ces entrefaites, toute la province du Chan-si s'était soumise à Li-tsé-tching, excepté Taiï-yuen, dont ce rebelle entreprit le siège dans les formes, & que le vice-roi Tsaï-méou défendit avec valeur. A peine les ennemis furent-ils campés, qu'il fit sortir Nieou-yong & Tchu-kong-hiun, qui leur tuèrent beaucoup de monde ; mais ces deux officiers s'étant laissé emporter à leur ardeur, Nieou-yong fut tué, & Tchu-kong-hiun blessé par un éclat de canon ; presque tous ceux qui étaient de cette sortie périrent.

Le lendemain, Li-tsé-tching commença l'attaque, & pendant huit jours, il livra des assauts sans aucune interruption ; les assiégés y répondirent avec tant de vigueur, qu'ils remplirent les fossés, presque jusqu'au niveau des murailles, des corps de ceux qui tombaient sous leurs coups. Li-tsé-tching plus animé, se servit de ces cadavres comme de fascines pour monter à l'assaut, & parvint à se loger sur le rempart : le vice-roi se défendit encore, & préféra, ainsi que la garnison, de mourir les armes à la main, plutôt que de subir le joug d'un rebelle. Du côté des impériaux, on compta quarante-sept officiers généraux de tués ; les rebelles perdirent plus de quinze mille hommes. La ville fut en un instant la proie des flammes, & remplie d'horreur & de carnage.

^{p.486} Li-tsé-tching, après avoir recruté son armée, s'avança vers Hinchéou, qui se rendit sans coup férir : de là, il s'approcha de Taiï-tchéou, que Tchéou-yu-ki, lieutenant-général, défendit vaillamment, quoique persuadé qu'il ne pourrait l'empêcher de tomber au pouvoir des rebelles ; cependant il soutint si bien leurs efforts pendant dix jours, qu'il leur tua dix à douze mille hommes ; mais les provisions de guerre & de bouche commençant à lui manquer, ce brave commandant, à la tête de toute la

garnison, fit une vigoureuse sortie, & obligea les rebelles, auxquels il tua encore plus de deux mille hommes, de lui laisser le chemin libre : il se retira à Ning-ou-koan. Li-tsé-tching réunit à Kou-koan toutes ses troupes, dont il forma deux divisions : l'une prit la route de Tching-ting-fou & de Pao-ting-fou, & il conduisit l'autre en droiture à Ning-ou-koan. Tchéou-yu-ki ne fut que plus animé à défendre la place, lorsqu'il sut que Li-tsé-tching l'attaquait en personne. Ce chef de rebelles, sans se mettre en peine du monde qu'il sacrifiait, fit donner un assaut qui dura trois jours & trois nuits sans discontinuer qui lui coûta plus de douze mille hommes : il fut reçu avec tant de bravoure, qu'il se vit obligé de suspendre ses attaques pour faire reprendre haleine à ses troupes.

Tchéou-yu-ki voyant l'ardeur de son ennemi se ralentir, fit une sortie dans laquelle il lui tua plus de trois mille hommes, & répandit une si grande terreur parmi les autres, qu'ils voulaient abandonner le siège. Li-tse-ching ne vint à bout de les retenir, qu'à force de promesses & de menaces. Tchéou-yu-ki n'avait tenté un coup aussi hardi, que dans l'espérance d'obliger les rebelles à se retirer ; la garnison était considérablement diminuée, il manquait de poudre, & il était peu en état de soutenir un assaut semblable à celui de la veille. Les ennemis revinrent ^{p.487} en effet à la charge, & le surlendemain ils emportèrent la place. Tchéou-yu-ki fut fait prisonnier, & mis sur-le-champ à mort ; Li-tsé-tching témoigna du regret qu'on n'eût pas épargné un si brave homme : cependant, après la prise de Ning-ou-koan, il fit avancer ses troupes vers Tai-tong, où il fut reçu par la garnison & par le peuple. Il confia la garde de cette importante place à Tchang-tien-lin, un de ses meilleurs officiers, & conduisit son armée vers Suen-hoa-fou. Tchang-tien-lin, brutal & cruel, mécontenta si fort tout le monde, qu'avant deux mois les habitants prirent les armes, le tuèrent, & rentrèrent sous l'obéissance des Ming.

A l'approche des rebelles, le gouverneur de Suen-hoa-fou dépêcha un courrier à la cour pour demander un prompt secours. L'empereur

assembla les grands afin de pourvoir à la sûreté de Pé-king, & à peine s'occupait-on du soin de secourir Suen-hoa-fou. Le résultat de ce conseil, fut de confier aux eunuques la garde des portes de la capitale, sous les ordres de Li-koué-tching, qui en était gouverneur.

Le ministre Li-kien-taï qui était à la tête de l'armée, écrivit à l'empereur de se retirer à Nan-king, & de remettre le timon du gouvernement au prince héritier, jusqu'à ce que l'orage fut apaisé : ce prince assembla de nouveau les grands, & plusieurs pensèrent comme le ministre ; mais d'autres lui représentèrent que cette démarche le couvrirait de honte aux yeux de la postérité : & comme il vit qu'on ne s'arrêtait à aucun parti, il dit avec attendrissement :

— Je vois bien que je ne suis plus qu'un empereur d'une dynastie qui finit ; ma plus grande peine est de vous voir tant de tiédeur pour votre maître : où sont le zèle & la fidélité que vous lui devez ?

Ce malheureux prince songea alors à envoyer des ordres à plusieurs de ses ^{p.488} généraux occupés en Tartarie contre les Mantchéous ; & dans l'intérieur de l'empire contre les rebelles : il leur mandait de venir promptement au secours de Pé-king ; mais tous étaient trop éloignés pour arriver à temps & s'opposer aux entreprises de Li-tsé-tching.

Ce rebelle ne fut pas longtemps à soumettre Suen-hoa-fou ; la garnison & le peuple signifièrent à Tchu-tchi-fong qu'ils étaient dans la résolution de lui ouvrir leurs portes. Le vice-roi, après avoir essayé de les en empêcher, monta sur les remparts pour visiter les batteries : tandis qu'il se faisait aider par quelques officiers à pointer les canons, une troupe de ses propres soldats, suivie d'un grand nombre d'habitants, vinrent lui déclarer qu'ils ne souffriraient pas qu'on tirât contre l'ennemi, & lui demandèrent insolemment s'il voulait les perdre & faire renverser de fond en comble leur ville. Le vice-roi, plein de rage & de désespoir, retourna à son hôtel & se coupa le col. La garnison & le peuple sortirent en foule, & vinrent se donner à Li-tsé-tching.

Histoire générale de la Chine

Après la prise de Suen-hoa-fou, ce rebelle s'approcha de Ku-yong-koan, gardé alors par un vice-roi, deux lieutenants-généraux, un eunuque inspecteur-général, & un nombre de troupes proportionné au rang de ces officiers. A l'approche des ennemis, le vice-roi fit mine de vouloir se défendre : & étant sorti comme pour examiner si les dehors étaient en état, il s'enfuit : un des lieutenants-généraux, & l'eunuque inspecteur, avec la plus grande partie de la garnison se donnèrent aux rebelles. Ma-taï, l'autre lieutenant-général, demeura fidèle à son prince : après avoir tué sa femme, afin de l'empêcher de tomber au pouvoir des ennemis, il alla, tout malade qu'il était, joindre vers Chan-haï-koan Ou-fan-kouei, p.489 général des troupes chinoises, envoyé contre les Mantchéous.

Li-tsé-tching trouvant tant de facilité, où il s'attendait d'éprouver beaucoup de résistance, ne douta plus qu'il ne vînt à bout de prendre Pé-king & de se rendre maître de l'empire. Il envoya deux détachements, l'un vers Tong-tchéou, & l'autre jusqu'à la porte Ping-tsé-men de Pé-king, dont il brûla le faubourg. Ce second détachement revint le joindre à Tchang-ping-tchéou, qui se soumit sans se défendre plus que Ku-yong-koan.

Quoique les rebelles attaquassent la capitale avec des forces nombreuses, cependant ils ne l'auraient jamais prise, s'il y avait eu un homme de tête capable de la défendre. Cent cinquante mille hommes de troupes réglées, des provisions de guerre & de bouche suffisantes pour soutenir un long siège, & la présence du souverain l'auraient mise en état d'obliger les rebelles à se désister de cette entreprise ; mais l'empereur lui-même, par une aveugle confiance aux eunuques, ruina entièrement ses affaires. Il divisa les cent cinquante mille hommes de troupes effectives en deux corps, l'un pour la garde de la ville, & il envoya l'autre sous les ordres des eunuques camper hors des murs pour empêcher les ennemis d'approcher. Li-tsé-tching avait si bien pris ses mesures, que le détachement de son armée qui était allé à Tching-ting-

fou & à Pao-ting-fou, après avoir pris ces deux villes & toutes celles qui étaient sur sa route, arriva près de Pé-king en même temps que lui, sans que les impériaux se missent en devoir de s'opposer à leur jonction. Il avait plus de trois cent mille hommes, dont il forma trois divisions qui marchèrent contre les troupes impériales campées hors des murs. A l'approche de l'ennemi, les impériaux, au lieu de présenter le front, ou de se mettre à couvert en rentrant dans ^{p.490} la place, mirent bas les armes & passèrent du côté des rebelles. Cette défection générale remplit la ville de consternation ; à peine songea-t-on à s'y défendre : le seul Li-koué-tching ne perdit point la tête ; il parvint à rassurer la garnison, & serait venu à bout de tenir assez pour donner le temps aux généraux Ou-fan-kouei & Tso-léang-yu de venir au secours de la capitale, si la garde des portes n'avait pas été confiée aux eunuques. Le dix-huit de la troisième lune, Li-tsé-tching s'approcha des portes Si-tchi-men, Ping-tsé-men, Té-hoa-men & fit tendre, auprès de celle de Tchang-y-men, une tente magnifique : s'étant placé sur une estrade, au pied de laquelle étaient assis les princes de Tsin & de Tçin, il ordonna à l'eunuque Tou-hiun, inspecteur-général de Ku-yong-koan, qui était debout devant lui, & à un autre nommé Chin-tchi-sieou, d'aller, de sa part, engager l'empereur à lui céder le trône. Cet infortuné prince ignorait que les ennemis fussent si près de la ville, & lorsqu'on lui vint annoncer que les deux eunuques venaient de Tchang-y-men où était Li-tsé-ching, il crut que c'était une ruse de ce rebelle pour l'épouvanter : cependant, quand il les eut admis en sa présence & qu'il eut entendu le sujet de leur mission, il entra dans une si grande colère, qu'il voulait les faire mourir : il se serait porté à cette violence contre eux, s'ils ne lui eussent représenté que c'était exposer au même sort les princes de Tsin & de Tçin, qui étaient au pouvoir des ennemis. La crainte qu'on n'usât de représailles envers ces princes, sauva la vie aux eunuques.

Dans ces entrefaites, l'eunuque Tsao-hoa-chun, à qui on avait confié la garde de la porte Tchang-y-men, l'ouvrit aux rebelles. Quelques officiers de ce poste coururent en avertir l'empereur, qu'ils trouvèrent à

la montagne Ouan-souï, p.491 appelée aujourd'hui Kin-chan, avec Ouang-tching-nghen, son premier eunuque. Ce prince revint sur-le-champ au palais, & jugeant tout perdu, il manda les officiers de sa maison, & se fit apporter du vin. Après en avoir bu & leur en avoir fait boire, il leur dit :

— Si vous êtes encore mes fidèles sujets, je vous ordonne, & même je vous conjure, de conduire mes fils chez les parents de leur mère, afin qu'ils les mettent en sûreté.

Se tournant ensuite vers l'impératrice :

— Tout est perdu pour nous ! lui dit-il les larmes aux yeux.

L'abattement où il était l'empêcha de continuer. La princesse ne répondit que par des sanglots, qui furent répétés par tous ceux qui étaient témoins de cette scène attendrissante. Étant rentrée dans son appartement, elle fit venir les trois jeunes princes qu'elle embrassa tendrement : lorsqu'ils furent sortis du palais, elle se retira seule dans un endroit écarté & se pendit. De son côté l'empereur ayant appelé sa fille, âgée de quinze ans :

— Pourquoi, lui dit-il, êtes-vous née d'un père aussi malheureux que moi ?

Au même instant il lui couvrit le visage de la main gauche, & lui porta de la droite un coup de sabre ; mais la princesse le para avec le bras : cependant elle tomba, & son père crut l'avoir tuée. Par son ordre toutes ses femmes, pour ne pas s'exposer à l'insolence & à la brutalité des rebelles, se donnèrent la mort. Lorsqu'il crut l'honneur de sa fille & de ses femmes hors d'atteinte, il se revêtit de ses habits impériaux, & suivi de l'eunuque Ouang-tching-nghen & de quelques dizaines de ses gardes, il alla se présenter à la porte Tsi-hoa-men qu'il trouva occupée par les ennemis ; de là il courut à celle de Ngan-ting-men, dont ils étaient également les maîtres. Voyant l'impossibilité de se sauver, il retourna au palais, où il fit sonner la cloche pour assembler les grands ; mais aucun

Histoire générale de la Chine

p.492 ne se rendit à l'ordre. Alors se jugeant abandonné de tout le monde, il se retira à la montagne Ouan-souï & il écrivit sur ses habits :

« J'ai occupé le trône dix-sept ans ; des sujets rebelles viennent m'insulter jusque dans ma capitale : ce qui m'arrive est un châtiment du Tien. Je ne suis pas le seul coupable ; tous les grands qui ont été à mon service le sont plus que moi : ils m'ont perdu, en me cachant ce qui se passait. Avec quel front paraîtrai-je après ma mort devant mes ancêtres ? Vous qui me réduisez au triste état où je me trouve, prenez mon corps & mettez-le en pièces, j'y consens ; mais épargnez mon peuple, & ne lui faites aucun mal.

Après avoir achevé d'écrire, il se pendit avec sa propre ceinture, le dix-neuf de la troisième lune. L'eunuque Ouang-tching-nghen, dans la crainte que les rebelles n'insultassent son corps, le dépouilla de ses habits impériaux & lui mit les siens : s'étant revêtu de ceux de l'empereur, il se pendit au même endroit, & avec la même ceinture dont il s'était servi pour finir ses tristes jours.

Ho-sin, un des premiers officiers de la maison de l'empereur, étant entré au palais, trouva la jeune princesse, que son père avait frappée, baignée dans son sang. Comme il se mit en devoir de lui porter du secours, elle le refusa, en disant que la volonté de son père était qu'elle mourût. Ho-sin insista, & ne parvint à la déterminer à le suivre, qu'en lui demandant si elle voulait attendre que les rebelles vinsent la déshonorer : cette crainte la fit consentir à quitter ce lieu si funeste pour elle. Sa blessure guérit, & l'année suivante elle épousa un grand de la cour, avec lequel l'empereur avait arrêté son mariage.

Le même jour Li-tsé-tching entra dans Pé-king, p.493 accompagné de plusieurs eunuques qui avaient trahi leur prince. Deux d'entre eux nommés Tou-tchi-tchu & Tsao-hoa-chun, demandèrent, avec un ton d'insolence, qui révolta même les rebelles, où était l'empereur ; & comme personne ne leur répondait, ils le cherchèrent partout le reste du

jour : Li-tsé-tching craignit qu'il ne lui eût échappé, & il n'apprit que le lendemain sa fin tragique.

A leur entrée dans la capitale, Li-koué-tching disputa, de rue en rue, le terrain aux rebelles ; mais accablé par le nombre il fut fait prisonnier & conduit vers Li-tsé-tching, qui loua sa bravoure & lui proposa de passer sous ses drapeaux. Li-koué-tching y consentit, à condition qu'il ferait enterrer, avec les honneurs dûs à leur rang, l'empereur & l'impératrice ; qu'il respecterait la sépulture impériale, & qu'il épargnerait les trois jeunes princes. Li-tsé-tching, pour le convaincre qu'il agissait de bonne foi, nomma l'aîné prince de Song, & donna ses ordres pour que le lendemain on fit les obsèques de l'empereur & de l'impératrice suivant le rite impérial. Li-koué-tching y assista, & arrosa leur tombeau de ses larmes ; & comme il apprit alors que le prince héritier était en sûreté, ne voulant pas servir un rebelle, il se donna la mort ; exemple de fidélité dont il y a une infinité de traits dans l'histoire, & que d'autres imitèrent après lui. Li-tsé-tching n'étant plus obligé de tenir la parole qu'il lui avait donnée, renversa de fond en comble le palais des ancêtres des Ming : il fit arrêter & mourir tous ceux de cette famille qui se trouvaient à Pé-king. Maître de cette capitale, il ne mit plus de bornes à son ambition.

Ou-fan-koueï, qui commandait sur les frontières contre les Mantchéous, conçut le projet de venger son souverain. Ce général, se conduisant plus en sujet zélé qu'en sage politique, ne vit point de plus sûr moyen de détruire Li-tsé-tching que d'appeler à son secours ces mêmes Tartares qu'il était chargé de contenir. En conséquence de ce plan, il leur envoya de riches présents en or, en argent & en soieries avec un nombre considérable de filles, dont il savait qu'ils avaient besoin pour les marier avec leurs garçons. Les Mantchéous saisirent avidement cette occasion de rentrer dans l'empire. Comme ils ne s'y attendaient pas, ils n'avaient que sept mille hommes sur pied, auxquels ils firent prendre, sans différer, la route de la Chine ; mais ils expédièrent aussitôt des ordres dans tous les pays de leur domination d'assembler en

Histoire générale de la Chine

diligence des troupes ¹ : ces nouvelles levées ^{p.495} furent bientôt en état de se mettre en marche & d'aller joindre les sept mille hommes, auxquels on avait fait prendre les devants. A la nouvelle que les Tartares venaient contre lui, Li-tsé-tching, effrayé, fit venir en sa présence Ou-siang, père de Ou-fan-koueï, auquel il ordonna d'employer tout ce qu'il avait de pouvoir sur son fils pour l'engager à se soumettre ; & il le menaça que sa tête répondrait du succès de la lettre qu'il lui dit d'écrire sous ses yeux. Le rebelle dépêcha en même temps Tang-tong, un de ses vieux officiers, à Ou-fan-koueï, qu'il chargea de lui proposer de cesser toute hostilité, & d'unir ensemble leurs forces pour chasser les Tartares de l'empire, dont il offrait de lui céder une partie.

Ou-fan-koueï frémit d'indignation, en écoutant les propositions que lui fit Tang-tong. Il n'y répondit que par l'ordre de se retirer sans délai, s'il ne voulait pas être traité en rebelle, & mis en pièces à la tête du camp : il fit en même temps à Ou-siang, son père, la réponse suivante :

« Quoi, vous avez pu abandonner les intérêts de votre prince, pour devenir le sujet & le complice d'un traître ! Quel exemple me donnez-vous ? Trop faible contre les menaces, que vous

¹ Les Mantchéous étant rangés sous huit bannières, toujours prêts à marcher, une demie heure suffit pour les rassembler. Un cavalier fait l'appel avec un cor, & de la manière dont il sonne, on connaît quels sont les chefs & les soldats qui doivent partir & le nombre qu'on demande : aussitôt ils montent à cheval & suivent le cavalier, au dos duquel est attaché le drapeau des *tchalan* ou brigades commandées. Personne, excepté le général & le porte-étendard qui marche en tête, ne sait où l'on va : on ne dit aux soldats ce qu'il faut faire, que lorsqu'il est question de combattre. Cette coutume, que les Tartares observent de tenir secrètes leurs expéditions, a toujours étonné les Chinois & embarrassé leurs généraux, parce qu'on les voit souvent arriver à l'improviste d'un côté, tandis qu'ils ont fait mine d'aller de l'autre. Ils ont encore cela de commode ; c'est qu'ils ne traînent point à leur suite tout cet attirail & ce bagage, qui ne servent qu'à retarder une marche. Peu inquiets d'établir des magasins, ils se contentent de ce qu'ils trouvent, & lorsqu'ils n'ont rien autre chose, ils mangent, à demi-cuite, la chair de leurs chevaux ou de leurs chameaux : cependant quand ils ne sont point en course, ils vont quelquefois à la chasse & s'y prennent de cette manière. Ils forment un cordon autour d'une montagne ou dans une plaine ; puis se rapprochant insensiblement du centre, ils resserrent dans le milieu de l'enceinte le gibier qu'ils enveloppent de toutes parts, & ils n'ont plus qu'à choisir : ils nourrissent pour cet exercice des chiens & des oiseaux de proie qu'ils savent dresser en perfection. Endurcis à la fatigue, ils couchent sur la terre, en la couvrant seulement de la housse de leurs chevaux. Ils dressent & abattent, avec une célérité incroyable, leurs tentes : comme elles sont magnifiques, ils les préfèrent à des maisons ; & lorsqu'ils sont obligés d'habiter ces dernières, ils en abattent les murs, ne conservant que le toit & les colonnes qui le soutiennent. Éditeur.

Histoire générale de la Chine

manquiez de courage, & que vous ayez été obligé de céder au temps, c'est un malheur que je déplore ; mais comment attendre de moi, dans la place où je suis, une obéissance si opposée à mon devoir. Je le prévois ; je vais être séparé pour toujours de vous : j'en serai inconsolable, mais je ne veux pas vous déshonorer par une lâcheté. Quoiqu'il puisse arriver, jamais je ne quitterai les armes que je n'aie exterminé le rebelle Li-tsé-tching, & vengé la mort de l'empereur, votre maître & le mien.

Après cette réponse, Ou-fan-koueï marcha vers Pé-king, & ^{p.496} entra dans la Chine par Chan-hai-koan. Tang-tong, ce même officier de Li-tsé-tching, dont la négociation avait été sans succès, vint à sa rencontre avec un corps d'armée. Le chef des rebelles avait jugé que Ou-fan-koueï soutiendrait par les armes la fierté de sa réponse, & qu'il ne manquerait pas de tenter de le chasser de Pé-king. En effet, ce brave général ne tarda pas à se présenter devant la capitale : le désir de la vengeance dont il était animé, avait passé de son cœur dans l'âme de tous ses soldats. Ils chargèrent avec une ardeur & une impétuosité, que la vue des rebelles augmenta encore : rien ne résista à leur premier choc. Tout plia devant eux, & demanda quartier ; mais les soldats n'écoutant que la voix de leur général, qui les excitait à éteindre le feu de la révolte dans le sang des séditeux, ils en firent une boucherie affreuse, qui permit à peine à un petit nombre d'échapper.

La nouvelle de cette déroute arriva au camp de Li-tsé-tching presque aussitôt que la réponse de Ou-fan-koueï à la lettre de son père. Le rebelle, à la tête de soixante mille hommes de troupes d'élite, prit aussitôt la route de l'est, & s'avança à grandes journées, traînant à sa suite le prince héritier des Ming, les princes de Yong & de Ting, ses deux frères, ainsi que Ou-siang, père de Ou-fan-koueï. Il arriva près de Yong-ping-fou le vingt-cinquième de la troisième lune de cette année.

Histoire générale de la Chine

Le second de la quatrième lune il joignit Ou-fan-koueï. Celui-ci, sans montrer aucune frayeur de se voir sur les bras une armée aussi supérieure en nombre, persuade à ses soldats que chacun d'eux vaut cent des rebelles, & livre bataille : Li-tsé-tching regardant comme une témérité & un désespoir l'action de ce général, & se croyant assuré de la victoire ? fit ^{p.497} conduire sur une colline élevée le prince héritier des Ming ; afin que, témoin de la défaite de celui sur qui il fondait ses espérances, il perdit celle de relever sa famille ; ensuite, après avoir rangé son armée sur une ligne très étendue, de manière que les deux ailes s'avançaient plus que le centre & formaient un croissant, il fit sonner la charge. Les deux ailes se repliant, tournèrent Ou-fan-koueï, qui se vit en un instant enveloppé de toutes parts. Ce brave général & ses soldats, quoique pris en flanc & en tête, firent face partout. Une espèce de fureur se communiquant de rang en rang, tout à coup ils fondirent sur l'ennemi, & en couchèrent par terre plusieurs milliers. Li-tsé-tching fit relever par des troupes fraîches, les premières lignes qui avaient le plus souffert du choc. Ou-fan-koueï accablé par le nombre, allait succomber, lorsque les sept mille Tartares qui venaient le joindre arrivèrent, & décidèrent la victoire. Les rebelles forcés de plier à leur tour, laissèrent trente mille hommes sur le champ de bataille : à peine Li-tsé-tching put-il se sauver avec quelques mille cavaliers qu'il recueillit à la hâte, & qu'il conduisit à Yong-ping-fou ; de là il envoya un homme de confiance à Ou-fan-koueï, lui faire des propositions de paix.

La réponse du vainqueur fut, qu'il fallait commencer par mettre bas les armes, rétablir dans Pé-king les choses sur le pied où elles étaient avant sa révolte, renoncer pour toujours au dessein de retourner dans cette capitale, & surtout de lui renvoyer sans délai le prince héritier des Ming, les deux princes, ses frères, & Ou-siang, son père ; que ces conditions une fois remplies, il entendrait volontiers aux propositions qu'on voudrait lui faire, & qu'il viendrait lui-même chercher la réponse à ces préliminaires. En effet, le quatre de la quatrième lune, ^{p.498} il fit défilé son armée du côté de Yong-ping-fou. Li-tsé-tching averti de sa

Histoire générale de la Chine

marche, reprit la route de Pé-king, où il fit de nouvelles levées, dont il composa une grande armée, qu'il partagea en dix-huit divisions pour aller au-devant de Ou-fan-koueï, avec ordre de lui donner bataille si on s'apercevait qu'il dirigeât sa marche vers la capitale.

Ou-fan-koueï ne demeura dans Yong-ping-fou que le temps nécessaire pour augmenter son armée de quelques mille hommes ; il en repartit aussitôt pour se porter du côté de Pé-king, où il trouva près des murs les dix-huit corps de troupes de Li-tsé-tching, qui se présentèrent devant lui en ordre de bataille : l'action s'engagea, & le combat dura depuis le matin jusqu'au soir. Les rebelles perdirent la plupart de leurs meilleurs officiers, avec plus de vingt mille soldats : ceux qui purent échapper au carnage, se sauvèrent dans la ville. Li-tsé-tching se vengea de cette seconde défaite sur le père de Ou-fan-koueï, en lui faisant trancher la tête, qu'il fit exposer sur les remparts, à la vue du camp des impériaux ; & le même jour, qui était le quatre de la quatrième lune, il se fit saluer empereur par tous les mandarins qui se trouvaient à Pé-king, dans la salle appelée Ou-yn-tien.

A la vue de la tête de son père, Ou-fan-koueï ne put retenir ses larmes ; ses soldats frémirent de rage, & jurèrent d'immoler jusqu'au dernier des rebelles, pour venger leur général & son infortuné père. Les mouvements que leur agitation produisit dans le camp, inspirèrent de la terreur à ceux qui étaient dans la ville ; Li-tsé-tching lui-même pâlit, & craignant les effets de leur vengeance, il chercha à mettre à couvert les trésors dont la possession lui coûtait tant de crimes : ainsi il profita de la même nuit pour faire défiler ses chariots & ses ^{p.499} chameaux, chargés des richesses immenses qu'il avait trouvées dans les trésors des Ming ; & lui-même sortit de la ville par la porte de Tchang-y-men, après avoir donné ordre à ses gens de mettre le feu aux palais & aux neuf portes de la ville, & de marcher ensuite vers l'occident, pour le venir joindre sur la route de Pao-ting-fou.

Histoire générale de la Chine

Les flammes devenues universelles en peu d'instants, s'élevèrent bientôt jusqu'aux cieux. Elles firent juger à Ou-fan-koueï, que les rebelles avaient abandonné la ville ; ainsi il jugea inutile d'y entrer, & se contenta d'y envoyer un de ses officiers pour rassurer les habitants, & les engager à arrêter les progrès de l'incendie : quant à lui, il partit à la tête de son armée, pour se mettre à la poursuite de Li-tsé-tching.

Arrivé au pont de Lou-kéou, il y trouva la queue des chariots, chargés des dépouilles de Pé-king ; il fit défense, sous peine de la vie, d'y toucher, afin de n'être point retardé par le pillage, & de ne pas donner le temps aux rebelles de lui échapper. Il promit à ses soldats de leur abandonner ces richesses aussitôt qu'il aurait battu les ennemis. Cette défense n'excita aucun murmure : quoique le chemin fût couvert de chariots depuis Lou-kéou jusqu'à Kou-gnan-yuen, ce qui forme une espace de près de cent *ly*, ils ne s'attachèrent qu'à poursuivre l'ennemi : tout ce qui se trouva sur leur passage fut taillé en pièces, sans aucun quartier. Ils commencèrent par immoler aux mânes de Ou-siang plus de dix mille hommes qui composaient l'arrière-garde, chargée d'escorter ce convoi.

Li-tsé-tching, pour se mettre en état de tenir tête à Ou-fan-koueï, rassembla toutes les troupes qu'il avait laissées dans Pao-ting-fou, & les autres villes du Pé-tché-li. Il abandonna ces places à son ennemi, & vint camper assez près de ^{p.500} Tchín-ting-fou, résolu de se mesurer encore avec lui : il se flattait de réparer toutes ses pertes, & il croyait s'être assuré du trône par la vaine cérémonie qu'il avait faite la veille de son départ de Pé-king, de se faire proclamer empereur.

L'armée de Ou-fan-koueï se trouvait alors renforcée par soixante mille Tartares, Mantchéous & Mongous, qui étaient venus joindre les sept mille hommes de leur nation qui les avaient précédés. Quoique Li-tsé-tching fût à la tête de plus de deux cent mille hommes, Ou-fan-koueï n'hésita point de le provoquer à une action générale, & alla se poster près du camp ennemi. Les pertes qu'avait essuyé Li-tsé-tching,

semblaient l'animer encore davantage : il passa toute la nuit à disposer ses troupes pour le lendemain. Dès la pointe du jour, il les fit sortir de son camp ; & sans attendre même qu'elles fussent toutes sous les armes, il se mit à la tête de l'avant-garde, & hâta sa marche pour forcer les retranchements de son ennemi, qu'il s'imaginait surprendre ; mais Ou-fan-koueï se préparait de son côté au combat. Cependant il fut étonné de se voir prévenu, & il jugea que c'étaient les derniers efforts du désespoir qui portait le rebelle à tout risquer pour rétablir l'honneur de ses armes, & sortir de l'embarras où il commençait à se trouver. Le combat s'engagea avec un acharnement qui tenait de la fureur. Li-tsé-tching fit des prodiges de valeur ; ses soldats, animés par son exemple, se surpassèrent eux-mêmes. On se battit longtemps après le soleil couché : Ou-fan-koueï ne s'attendait pas à trouver tant de résistance & d'opiniâtreté ; malgré toute sa bravoure & celle des Tartares qu'il commandait, il ne put faire plier les ennemis. La nuit seule força les deux armées de se séparer, & de se retirer chacune dans son camp ; la victoire demeura indécise. Ou-fan-koueï se disposa ^{p.501} à recommencer le lendemain, aussitôt que le jour paraîtrait. Il était resté sur le champ de bataille plus de quarante mille hommes du côté des rebelles, qui perdirent dans cette journée ce qu'ils avaient de meilleurs officiers. Li-tsé-tching qui venait de faire une si funeste expérience de la bravoure de ses ennemis, craignit de succomber : n'osant se risquer une seconde fois, il prit le parti de faire défiler ses troupes par divers chemins, en leur donnant ordre de se rassembler dans la province du Chan-si, dont il était maître, & où il se rendit lui-même.

Ou-fan-koueï averti de sa fuite, fut d'abord fâché qu'il lui eût échappé ; mais faisant réflexion qu'il était hors de la province de la cour, il conçut l'espérance de rétablir sur le trône la famille impériale, sans le secours des Tartares qui commençaient à lui causer de l'inquiétude. Ces auxiliaires ne lui paraissant plus nécessaires, il invita leur commandant & les officiers de marque, à se rendre dans sa tente : il débuta par les éloges que méritaient leur bravoure & l'importance du service qu'ils

venaient de rendre à l'empire, pour lequel il leur promit une éternelle reconnaissance ; & afin de commencer à leur en donner des preuves, il leur proposa d'aller avec eux à Pé-king, chercher les sommes d'or & d'argent qu'on s'était engagé de leur payer, ainsi que les pièces d'étoffes de soie qui leur avaient été promises, & les filles destinées à former des mariages avec les jeunes gens de leur nation.

Les Tartares qui s'attendaient à cette proposition, s'étaient préparés depuis longtemps à y répondre :

— Grand général, lui dirent-ils unanimement, vous le savez mieux que nous, l'empire est encore infesté de brigands, & rempli de rebelles ; notre retraite ne manquerait pas de ranimer leur audace. Nous mériterions peu votre estime, si nous vous ^{p.502} abandonnions avant que la tranquillité fût solidement rétablie ; c'est pour parvenir à ce but que vous nous avez appelés à votre secours. Quant aux récompenses promises, nous avons votre parole, elle nous suffit : mais la plus flatteuse pour nous, est de procurer la paix à l'empire. Pour ce qui est de vous, grand général, tous vos soins doivent tendre à détruire la révolte, & à en exterminer le chef : Li-tsé-tching vous craint ; il a éprouvé ce que peut la bravoure unie à la sagesse des conseils. Personne n'est plus capable que vous de prétendre à la gloire du succès : nous allons y contribuer, autant qu'il est en nous, en vous donnant une partie de nos troupes. L'autre partie sera divisée en deux corps, dont nous destinons l'un à pacifier la province de Chan-tong, & l'autre à conserver la tranquillité dans Pé-king.

Ou-fan-koueï n'eut pas de peine à comprendre où tendait ce discours ; mais il était hors d'état de pouvoir employer la force pour obliger les Tartares de retourner dans leur pays : il aurait été à craindre, que d'auxiliaires qu'ils étaient, ils ne devinssent des ennemis dangereux, & ne bouleversassent l'empire. Il prit donc le seul parti qui convenait ;

celui de dissimuler, & de paraître approuver des desseins qu'il ne pouvait empêcher. Les Tartares augmentés de plus de quatre-vingt mille hommes, furent divisés en trois corps : le premier, sous les ordres du général Ou-fan-koueï, se joignit aux troupes chinoises ; le second fut envoyé dans la province de Chan-tong, contre des brigands qui y causaient beaucoup de désordre, & le troisième prit la route de Pé-king.

Les Tartares ayant beaucoup contribué à la défaite de Li-tsé-tching, & à le chasser de la province de Pé-tché-li, on les regardait comme les libérateurs de l'empire : dès qu'on fut ^{p.503} averti qu'ils approchaient de Pé-king, les mandarins sortirent en habits de cérémonie pour aller les recevoir ; tous les rafraîchissements dont ils avaient besoin, leur furent soumis avec abondance, & leur entrée dans la capitale ressembla à un triomphe : mais la consternation succéda bientôt aux premiers transports de joie. A peine eurent-ils mis le pied dans Pé-king, qu'ils commencèrent à s'emparer des portes, dont ils firent relever les gardes par leurs propres soldats. Les habitants s'aperçurent bientôt de la trahison, mais déjà ils n'étaient plus en état de s'y opposer.

Ces étrangers n'étaient alors gouvernés par aucun prince qui jouît d'une autorité souveraine & absolue. On n'avait point donné de successeur à Tai-tsong, mort depuis huit ans sans avoir laissé de fils, ni d'héritier de son empire, & peu de temps après qu'il eut réglé les différentes dignités de ses États. Les princes mantchéous ses frères, n'élevèrent aucun d'entre eux sur le trône. Ils se contentèrent d'établir un conseil d'État, où ils prenaient chacun leur rang suivant leur âge ; cependant devenus maîtres de Pé-king, ils changèrent cette forme de gouvernement ; & regardant la possession de la capitale, comme leur assurant celle de toute la Chine, ils pensèrent à lui donner un empereur de leur nation.

Le jeune prince sur qui ils jetèrent les yeux, était neveu de Tai-tsong, & n'avait que sept ans. Une physionomie heureuse, & un esprit supérieur à un âge aussi tendre, lui avaient gagné les cœurs des Tartares, & même des

Histoire générale de la Chine

Chinois qui avaient épousé leur parti. Tout décelait en lui un prince né pour les plus hautes destinées. Il prit possession du trône le premier de la cinquième lune, & il y monta avec un air de gravité & d'assurance, qui surprit les princes & tous les grands qui p.504 se trouvèrent à cette cérémonie. On fut surtout frappé de la manière dont il reçut les hommages de la cour, & du ton avec lequel il prononça ce discours plein de sagesse & de bon sens, qui avait été composé exprès pour son installation solennelle.

« Princes, mes oncles, & vous illustres généraux de mes armées, vous m'avez vu monter d'un pas tranquille & ferme sur le trône où vous m'avez élevé : cette sécurité & cette assurance que je fais paraître, les dois-je à ma propre vertu, à ma capacité, à mes talents ? Je ne suis qu'un enfant, & vos suffrages seuls m'ont établi votre maître : trop jeune pour avoir encore pu justifier votre choix par aucun exploit digne de vous, cependant lorsque j'aperçois tant de héros rassemblés autour de mon trône, je me sens supérieur à la faiblesse de mon âge. Par votre bravoure & votre sagesse, vous avez tiré de l'obscurité notre nation, pour la porter à un degré de puissance que tous les rois nos voisins admirent, & pour comble de gloire, vous avez placé dans ma famille l'empire de la Chine : voilà d'où me vient la confiance que vous êtes peut-être vous-mêmes étonnés de trouver dans un enfant. Que ne dois-je point attendre de votre valeur & de votre expérience ? Déjà je me crois maître de toutes les provinces de ce grand empire : ne pensez pas que j'ambitionne pour moi seul la possession de ces vastes États ; je ne la désire que pour donner la paix à tant de peuples qui souffrent depuis si longtemps, & que pour récompenser votre zèle & vos services.

Ce discours prononcé avec dignité & avec grâce par un prince de cet âge, fut reçu avec des transports de joie & d'admiration. On n'entendait de toutes parts que des cris de p.505 *mille ans de vie ; mille ans de vie.*

Histoire générale de la Chine

Les mandarins chinois furent les premiers à se féliciter d'avoir pour maître un prince qui donnait de si grandes espérances.

Le nouvel empereur commença l'exercice de sa puissance par ordonner que l'année de son installation serait comptée pour la première de son règne, sous le nom de Sun-chi. Il confia l'administration à quatre des princes, ses oncles, qui devaient en être chargés jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même ; & il nomma le prince Tsé-tching-ouang, chef du conseil de régence.

Le troisième de la quatrième lune le prince Tsé-tching-ouang ordonna à Li-ming, un des présidents du tribunal des Rites, d'imposer un titre d'honneur au dernier empereur des Ming. On lui donna le nom de Hoaï-tsong-touan-hoang-ti ; & en même temps l'ordre fut publié de porter son deuil pendant trois jours.

Comme il restait encore plusieurs princes de la famille impériale qui avaient échappé à la fureur de Li-tsé-tching, & des autres chefs de rebelles, ils ne perdirent point l'espérance de conserver le trône : à la nouvelle de la fin tragique de Hoaï-tsong, les mandarins de la cour de Nan-king s'assemblèrent le douze de la quatrième lune, pour déférer l'empire à celui des princes qui réunirait aux droits de la naissance, les qualités nécessaires pour soutenir, dans ces temps orageux, le poids du gouvernement, & défendre sa couronne contre ceux qui entreprendraient de la lui disputer : les suffrages se réunirent en faveur de Tchu-yeou-song, prince de Fou, fils de Tchu-tang-siun, arrière-petit fils de l'empereur Chin-tsong. Quelques-uns des principaux mandarins furent députés vers lui pour l'inviter à se rendre à Nan-king ; on leur avait ^{p.506} expressément défendu de lui déclarer le véritable motif de leur commission, ni qu'il fut question de le placer sur le trône.

@

CHI-TSOU-TCHANG-TI

@

Ce prince arriva le second de la cinquième lune, & ayant su qu'il s'agissait de son élection, il demanda trois jours pour se déterminer : enfin s'étant laissé vaincre aux instances des grands, il donna son consentement, & fut proclamé empereur le cinq de cette même lune. Après avoir ordonné que les années de son règne s'appelleraient Hong-kouang, & que la suivante serait comptée pour la première, il déclara qu'il choisissait Ssé-ko-fa, Ma-ssé-yn, Kao-hong-tou, Kiang-yé-kouang & Ouang-to pour ministres d'État.

La Chine, ainsi divisée entre trois prétendants à l'empire, ne devait être bientôt qu'un théâtre de troubles & d'horreurs. Li-tsé-tching, qui s'était retiré dans la province de Chan-si, ne négligeait aucun des moyens capables de se relever de ses pertes, & il s'était emparé des postes les plus importants, qu'il faisait garder par des détachements de son armée ; mais apprenant que le général Ou-fan-koueï s'avancait vers lui à grandes journées, il rappela les différentes divisions de ses troupes pour en composer un seul corps d'armée, à la tête duquel il sortit en bon ordre du Chan-si & se rendit dans le Ho-nan. Il prit la route de Long-koan, & à son entrée dans la dernière de ces deux provinces, il envoya Ma-ko, un de ses officiers, avec un gros détachement s'assurer des gorges qui conduisaient à Pao-king-fou du Ssé-tchuen : précaution sage qui lui ménageait une retraite, dans le cas où il serait contraint de quitter encore le Ho-nan.

Cependant quoique les Tartares, pour adoucir le chagrin ^{p.507} que Ou-fan-koueï avait de les voir s'emparer du sceptre impérial, lui eussent donné le titre de Ping-si-ouang, c'est-à-dire, de *prince pacificateur de l'occident*, ce général ne montrait plus la même ardeur à poursuivre son ennemi. La mort cruelle de son père, la trahison des Tartares, sa nouvelle dignité même qu'il devait, en quelque sorte, au malheur de sa

patrie, tout l'aigrissait & le plongeait dans la mélancolie la plus sombre : il parut pendant quelque temps inquiet, agité & incertain du parti qu'il prendrait. Li-tsé-tching, qui en fut averti, crut cette situation d'esprit favorable à ses projets : il rappela près de lui Ma-ko, & rentra avec son armée dans le Chan-si, s'imaginant que Ou-fan-koueï, pour se venger des Tartares, viendrait se joindre à lui. Rien ne lui semblait plus facile que de récupérer les avantages qu'il avait perdus & de rentrer dans Pé-king, pour s'y faire proclamer de nouveau empereur de la Chine.

Ces mouvements de Li-tsé-tching produisirent un effet tout contraire : Ou-fan-koueï sentit rallumer l'ardeur de son courage à l'approche du meurtrier de son père ; il se voyait d'ailleurs dans une impossibilité absolue d'arracher des mains des Tartares l'empire usurpé ; leur puissance était alors formidable, & leur armée grossissait tous les jours par un nombre prodigieux de Mantchéous, qui venaient dans l'espoir de s'enrichir des fruits de leur conquête. Ou-fan-koueï sortit donc tout à coup de l'irrésolution dans laquelle ses chagrins l'avaient plongé pendant quelque temps : il accepta des mains de l'empereur tartare la dignité de prince qui lui avait été conférée ; elle cessa de lui paraître moins odieuse, depuis qu'il la regardait comme un moyen capable de faciliter ses projets de vengeance, & il partit sans différer, résolu de l'éteindre dans le sang de Li-tsé-tching.

p.508 Ce chef des rebelles ne fut pas longtemps sans reconnaître son erreur. Il abandonna encore une fois le Chan-si, & prit la route de Singan-fou, ville capitale du Chen-si, dans laquelle il avait résolu d'établir le siège de son nouvel empire. Ses partisans n'étaient point découragés de ses pertes : il trouva moyen de rassembler une armée qui surpassait de beaucoup celles qu'il eût encore mises sur pied. Ou-fan-koueï, qui cherchait à le joindre, apprit avec étonnement qu'il s'avancait vers lui à grands pas. Les deux armées furent bientôt en présence ; la fortune continua de se déclarer pour Ou-fan-koueï : ce général obligea son ennemi, qui laissa sur le champ de bataille vingt-cinq à trente mille

hommes, de fuir à grandes journées vers Chang-tchéou, d'où il partit le vingt-troisième jour de la sixième lune : forcé d'évacuer entièrement la province, il entra dans le Ho-nan par Tong-koan ; & de là, ayant partagé ses troupes en huit corps, il marcha du côté de Siang-yang, par où il pénétra dans le Hou-kouang.

Les Tartares avaient assigné à Ou-fan-koueï le Chen-si pour le lieu de sa demeure ordinaire. Il s'occupa uniquement, pendant le séjour qu'il y fit, du soin de soulager cette province, qui avait été le théâtre principal de la guerre. Ayant assemblé une nombreuse armée, composée de troupes chinoises & de Tartares, dont on lui avait confié le commandement, il la conduisit dans le Ho-nan, d'où il passa ensuite dans le Hou-kouang. Les villes importantes de Siang-yang & de Kiang-tchéou-fou se rendirent à lui, & il prit de sages précautions pour s'assurer de leur fidélité. Ces succès obligèrent encore une fois Li-tsé-tching de fuir devant lui & de se porter vers Chin-tchéou-fou, où il espérait trouver Tchang-yen-tchong. & joindre ses forces aux siennes ; mais ce rebelle venait de passer avec ses troupes dans le Ssé-tchuen.

^{p.509} Depuis ce temps-là les affaires de Li-tsé-tching allèrent toujours en empirant ; contraint de se cacher dans un pays de montagnes, les vivres lui manquèrent bientôt : la désertion se mit dans son camp. Pour en prévenir les progrès, il sortit de sa retraite ; mais à peine se trouva-t-il dans un pays découvert, qu'il rencontra un détachement de Ou-fan-koueï, sous les ordres de Ho-teng-kiao, chargé de garder & de protéger les confins du Ssé-tchuen & du Hou-kouang. Il fallut en venir aux mains, le combat fut sanglant & meurtrier, presque tous les rebelles restèrent sur le champ de bataille, à peine leur chef en put-il rassembler une poignée, avec lesquels il alla se cacher dans la montagne de Lo-kong. La faim les força d'en sortir pour aller chercher des vivres dans un village voisin : les paysans les ayant reconnus pour rebelles, s'attroupèrent au bruit du tambour, & les ayant enveloppés de toutes parts, ils les firent prisonniers. Ils commencèrent par faire tomber la tête de celui qui leur

parut le plus considérable d'entre eux, & la portèrent en diligence à Ho-teng-kiao, qui la reconnut facilement pour être celle de Li-tsé-tching.

La nouvelle de la mort de Li-tsé-tching vola bientôt de bouche en bouche ; elle parvint à Li-ko son fils, lequel entrant dans une espèce de fureur, assembla les rebelles qui lui étaient restés attachés, & sortit avec eux de la montagne où ils s'étaient retirés, pour fondre sur ce village, où il fit main basse sur tout ce qui s'offrit à sa rencontre. Li-ko changea ensuite son nom en celui de Li-tchi-sin, & essaya de se faire reconnaître chef des rebelles à la place de son père ; mais les troupes qui n'étaient demeurées fidèles à Li-tsé-tching que par reconnaissance & par la réputation qui s'était acquise, abandonnèrent bientôt son fils, pour lequel elles n'avaient ni la même estime ni ^{p.510} les mêmes sentiments. Tout se dissipa, & telle fut la fin d'une révolte qui avait fait couler des fleuves de sang, & enlevé à la dynastie des Ming l'empire, qui passa sous le joug d'une nation étrangère.

La rébellion éteinte par la mort de Li-tsé-tching, le général Ou-fan-koueï s'empressa de retourner dans la province de Chen-si. Il mit à profit le temps de paix & de tranquillité dont il commençait à jouir, pour rétablir dans son ancien lustre la ville de Si-ngan-fou, qui lui avait été assignée par les Tartares pour y tenir sa cour.

Cependant il restait encore aux Tartares à soumettre un grand nombre de provinces de la Chine. Un des princes mantchéous se mit à la tête d'une armée formidable, composée de Tartares & d'un grand nombre de Chinois, presque tous tirés des provinces de Pé-tché-li, de Chan-tong & de Chan-si, qui avaient été subjuguées les premières. Il ne fut pas difficile aux Mantchéous de faire reconnaître leur puissance par les autres provinces de l'empire, qu'ils parcoururent successivement : la conduite, pleine de sagesse, qu'ils tinrent constamment envers les régnicoles, contribua plus encore que la force de leurs armes à étendre leur domination dans tout l'empire ; & la peine de voir un prince étranger assis sur le trône de leur nation, fut bientôt adoucie par la manière dont

Histoire générale de la Chine

ils en furent traités. Les Tartares se firent une loi de se conformer aux vues de leur empereur Tai-tsong. La Chine, en changeant de maîtres, ne changea ni de forme ni de gouvernement. Les tribunaux de Pé-king subsistèrent sur le pied qu'ils avaient été établis, & on se contenta de doubler les emplois, afin d'avoir des places à donner aux Tartares. On ne fit aucune difficulté de laisser aux mandarins qui les occupaient, les charges & les ^{p.511} différents postes dans les villes qui se soumettaient. Ceux qui se distinguaient par leur talents & leur mérite, en recevaient la récompense par leur promotion à des emplois plus considérables. Les soldats chinois étaient incorporés dans les armées, & les officiers, élevés à des grades proportionnés à leur capacité & à leurs services. On leur confia même divers commandements ; & cette confiance diminuait insensiblement la peine qu'ils éprouvaient de se voir sous les drapeaux d'un prince étranger.

La cour de Nan-king allait à grands pas vers sa ruine, par une conduite toute opposée à celle de Pé-king. Les princes & les grands de cette dernière cour, unis entre eux, ne travaillaient que pour le bien général. A Nan-king, au contraire, ce n'était parmi les grands, que divisions, que cabales, pour se supplanter réciproquement. L'utilité publique était un motif trop relevé pour de vils courtisans, qui sacrifiaient tout à leur intérêt particulier. Les deux empereurs offraient un contraste qui n'était pas moins frappant. D'un côté, l'empereur tartare, dans un âge où la jeunesse craint & fuit le travail, ne s'occupait que du soin de s'instruire des règles d'un bon gouvernement, faisant déjà admirer sur le trône les qualités d'un grand prince ; de l'autre côté le prince de Fou, content du vain titre d'empereur, que la cour de Nan-king lui avait donné, semblait ne chercher dans l'exercice de la puissance souveraine, que la facilité de multiplier ses plaisirs & de satisfaire ses passions. On eût dit, à en juger par la parfaite tranquillité où il vivait, que l'empire jouissait d'une paix profonde. Les grands lui adressaient continuellement des plaintes les uns contre les autres. Elles ne servaient qu'à le convaincre du peu de confiance que méritaient ses courtisans, & du peu

p.512 de fond qu'il devait faire sur eux. Au reste, rien ne le touchait, & n'était capable de lui ouvrir les yeux sur l'abîme où il se précipitait. Pour tout remède aux dissensions & aux querelles qui s'élevaient parmi les grands, il se contentait de faire de continuels changements dans les places, sans aucune distinction des bons & des méchants, des innocents & des coupables.

A son avènement à l'empire, croyant nécessaire de commencer par s'attacher les généraux des troupes impériales, il leur avait accordé des titres de princes & de comtes ; il avait même conféré de semblables dignités à quelques généraux tartares, afin de les attirer dans son parti. Le prince Tsé-tching-ouang, principal ministre de Pé-king, vint à bout par la sagesse des précautions qu'il employa, d'empêcher que de semblables offres, faites aux Chinois qui servaient dans les troupes tartares, n'ébranlassent leur fidélité. Il crut même qu'il était d'une bonne politique d'entamer une négociation avec la cour de Nan-king pour l'engager à reconnaître l'empereur tartare, & d'y pratiquer des intelligences qui pourraient devenir favorables à ses projets : en conséquence de ce plan, dès qu'il se crut suffisamment assuré de la soumission des provinces de Pé-tché-li, de Chen-si, de Chan-si & de Chan-tong, il envoya à Nan-king le *fou-tsiang* Tang-ki-long qu'il chargea de ses instructions, & d'une lettre pour Ssé-ko-fa, l'un des principaux ministres de cette cour. La lettre était conçue dans les termes suivants ;

« Pendant le séjour que je fis à Chin-yang, où nos princes tenaient leur cour, j'ai été à portée de connaître les beautés & les richesses de la province de Pé-tché-li. Comme vous y occupiez dès lors un des premiers postes de l'empire, vous avez pu être témoin des maux que les rebelles y ont causés.

p.513 Appelés au secours de votre patrie, nous n'avons cessé de lui donner des preuves de notre zèle, & si les rebelles ont été mis en fuite & exterminés, c'est à nos armes que la Chine en est redevable. Après la victoire décisive que nous

Histoire générale de la Chine

remportâmes, les habitants de Pé-king ayant su que nous approchions de cette capitale, sortirent en foule pour nous recevoir, & nous introduisirent dans leurs murs, comme leurs libérateurs. Votre frère y avait un rang considérable ; il vous a écrit pour vous rendre compte de la conduite douce & pacifique que nous avons tenue envers les Chinois. J'ignore si cette lettre vous a été rendue.

Seulement il nous a été donné avis que dans la partie méridionale de la Chine que vous occupez, un de vos princes s'est fait proclamer solennellement empereur, & médite des projets de guerre. Venger les injures faites à son souverain & à son père, est un devoir légitime & sacré ; l'intérêt personnel suffirait seul pour s'y déterminer. Celui, dit le Tchun-tsiou qui ne s'oppose pas avec vigueur aux entreprises des rebelles, ne peut se promettre de finir ses jours en paix, ni de transmettre sa couronne à son légitime successeur.

Vous avez su les attentats de Li-tsé-tching, la rapidité de ses succès, les armées nombreuses qu'il avait rangées sous l'étendard de sa révolte, la fin malheureuse de l'empereur dont il a causé la mort. Ou-fan-koueï, prince de Ping-si, qui était alors sur les frontières, nous sollicita par les motifs les plus pressants de venir à votre secours ; les maux qui désolaient l'empire ; la douleur & la colère qui agitaient le cœur de ce sujet vertueux, étaient vivement peintes dans les dépêches qu'il nous adressa ; notre nation admirant le ^{p.514} zèle & la fidélité de Ou-fan-koueï, s'empressa de faire partir les troupes qu'elle avait prêtes à marcher, & on expédia sur-le-champ des ordres à celles qui étaient dispersées, d'aller promptement joindre les premières.

Nous entrons dans Pé-king ; le premier soin qui nous occupe, est de faire imposer des noms d'honneur à l'empereur & à l'impératrice, victimes infortunées de la scélératesse de Li-tsé-

Histoire générale de la Chine

tching. Leurs obsèques sont célébrées par nos ordres, avec toutes les cérémonies en usage dans la Chine, pour ses souverains ; & nous leur donnons une sépulture qui répond à l'éminence de leur dignité.

Les grands de la Chine, tous les officiers de la nation, sont traités avec honneur ; nous leur conservons les emplois dont ils étaient en possession : aussi viennent-ils se ranger d'eux-mêmes sous les lois de notre empereur.

La province de la cour purgée de rebelles, nos armes les ont également détruits dans les autres provinces ; & pour rendre le succès plus sûr & plus prompt, nos troupes ont été divisées en deux corps ; une partie a pris la route de l'ouest, & l'autre celle du sud. Ce n'est pas en cela seul que la prudence & la sagesse de notre empereur ont éclaté. Personne n'ignore de combien de troubles les provinces du midi sont agitées. Nul repos, nulle tranquillité, même pour les gens les plus âgés & les plus pacifiques. Si le matin on se flatte de quelque lueur de tranquillité, la fin du jour en fait perdre toute espérance. Dans cette confusion, sous un prince qui n'a que le vain titre d'empereur, qui est livré en esclave à des gens qui ne pensent qu'à s'entre-détruire par de continuelles accusations, peut-on se promettre une paix stable & assurée ?

p.⁵¹⁵ Si nous nous sommes rendus maîtres de Pé-king, ce n'est point à la dynastie des Ming que nous avons enlevé cette capitale ; c'est des mains du rebelle Li-tsé-tching que nous l'avons arrachée ; ce scélérat, en détruisant de fond en comble les salles des ancêtres des Ming, a fait une insulte personnelle à tous les princes de cette famille ; nous seuls avons tiré vengeance de ses attentats : à quelle reconnaissance n'avions-nous pas droit de nous attendre & quels témoignages en avons-nous reçus ? Ouvrez les yeux sur votre position ; vous

Histoire générale de la Chine

aimez la gloire, mais l'envie s'attache à vos pas ; il reste encore dans l'empire beaucoup de rebelles qui vous tendent des pièges. Deux hommes se promenaient près d'une rivière ; un poisson s'élançait sur le rivage, ils le voyent l'un & l'autre en même temps, & se disposent à le saisir : tandis qu'ils perdent le temps à se le disputer, un oiseau de proie l'enlève, & met fin à la querelle. L'application est facile : songez à vos véritables intérêts. Votre prince se flatte de conserver le titre auguste d'empereur. Il compte apparemment que le grand fleuve Kiang a posé entre nous une barrière que nous ne saurions franchir : cette confiance est sans doute téméraire ; nous allons rassembler toutes nos forces, serez-vous alors en état de nous résister ? Vous avez la réputation d'être sage ; vous sentez qu'il ne peut y avoir au ciel deux soleils, sans que les quatre saisons de l'année en souffrent. Le sage ne s'attache aux hommes que pour leur vertu ; l'insensé fuit des principes contraires : soyez juste, & décidez lequel des deux princes mérite le mieux de fixer votre attachement. Sachez estimer la sagesse de princes qui ont gouverné cet empire avec autant de gloire que de bonheur. Notre jeune empereur ne se ^{p.516} propose point d'autres modèles dans toute sa conduite. Votre réputation est parvenue jusqu'à lui, il connaît tout votre mérite : c'est vous dire qu'il n'est pas d'emplois & de dignité où un sujet puisse aspirer, qui ne doive être l'objet de votre ambition. Combien d'illustres exemples, je pourrais vous proposer ? Il me suffira de vous mettre sous les yeux celui de Ou-fan-koueï, qu'il a créé prince du premier ordre, sous le titre de Ping-si-ouang. Si vous hésitez encore de vous mettre en état d'être comblé de ses bienfaits, songez aux regrets qu'un repentir trop tardif vous causerait infailliblement. Nos troupes n'attendent que l'ordre de se mettre en marche ; vos provinces méridionales pourront-elles soutenir les efforts de nos armes ?

Histoire générale de la Chine

Croyez-moi, la prudence veut qu'on évite l'orage, quand on peut s'en garantir avant qu'il éclate.

Ssé-ko-fa, à qui Tang-ki-long remit cette lettre, y fit la réponse suivante :

« La lettre de mon frère m'a été rendue dans son temps. J'étais alors dans les provinces méridionales de l'empire, près du grand général Ou-fan-koueï. La prudence exigeait que je n'en communiquasse à personne le contenu ; & je n'avais même rien tant à craindre, que de donner à soupçonner que mon frère m'eût écrit. Je n'ai pas les mêmes précautions à prendre par rapport à la vôtre : le caractère d'homme d'honneur demande que j'en fasse estime ; & quoiqu'attaché à un parti différent, je vais vous faire connaître mes sentiments.

Vous me rappelez le renversement causé par le traître Li-tsé-tching, & la vengeance que vous avez tirée de ses crimes : nous sommes pénétrés de reconnaissance de vos services ; je les publie partout, afin que personne dans l'empire ne les ignore.

p.⁵¹⁷ Les mandarins & les peuples du Kiang-nan, sont peu zélés pour tout ce qui ne touche point leurs intérêts particuliers. Qui croirait que cette malheureuse catastrophe qui a fait perdre la vie à leur souverain, & enlevé le trône à sa famille, n'a été pour eux qu'un de ces événements ordinaires ?

Le prince infortuné, dans le sang duquel le perfide Li-tsé-tching a trempé ses mains parricides, respectait le Tien, marchait sur les traces du glorieux fondateur de sa dynastie, honorait ses ancêtres, aimait ses peuples, & les portait dans son cœur ; comparable en cela aux sages empereurs Yao & Chun : il n'a dû ses malheurs qu'à de mauvais ministres qui ont tout bouleversé.

Histoire générale de la Chine

Le treizième jour de la troisième lune a été l'époque fatale de cette révolution. Je commandais un corps de troupes sur les bords du Kiang. Au premier bruit qui parvint à mes oreilles, j'en fus accablé au point de désespérer de trouver aucun remède aux maux qui nous menaçaient de toutes parts. Succombant à ma douleur, je ne savais que répéter ces tristes paroles. Eh ! quel service pourrais-je rendre à l'âme de l'empereur après qu'elle s'est retirée dans le ciel.

Cependant les grands de l'empire, les plus anciens & les plus distingués par leur expérience, ne consumèrent pas le temps en vains regrets sur le malheur de leur maître. Ils pensèrent d'abord que dans un désastre aussi affreux, le premier soin qui devait les occuper, c'était de travailler de concert à maintenir le trône dans la famille impériale. Après avoir longtemps délibéré entre eux, ils se réunirent unanimement en faveur du prince notre maître, qui se rendit sur leur invitation, dans la capitale, où il prit possession de ^{p.518} l'empire avec les formalités, & toutes les cérémonies solennelles, présentes par nos lois & nos usages. Ce prince a sur l'empire un droit incontestable, il est petit fils de l'empereur Chin-tsong, cousin germain de l'empereur Kouang-tsong, & par conséquent proche parent du dernier empereur, lequel était fils du même empereur Kouang-tsong.

Aussi ce choix a été également approuvé, & du Tien & des hommes. Il fut proclamé la cinquième lune, & le même jour il m'envoya commander les troupes qui étaient campées au nord du Kiang.

Nous apprîmes en même temps, qu'appelés au secours de l'empire par le grand général Ou-fan-koueï, vous aviez battu & mis en fuite le rebelle Li-tsé-tching ; qu'étant entrés dans Pé-king, vos premiers soins avaient été de faire rendre les

Histoire générale de la Chine

derniers devoirs à l'empereur & à l'impératrice, avec tout l'appareil qui convenait à leur auguste dignité : qu'enfin votre présence a calmé le peuple, fait cesser toutes les dissensions, & rétabli dans cette capitale, l'ordre, la paix, & la tranquillité dont elle continue de jouir. Ce sont-là autant de bienfaits, qui demandent de notre part une reconnaissance éternelle, & dont nous chérissons précieusement la mémoire.

Vous me citez dans votre lettre un passage du *Tchun-tsiou* ; vous n'ignorez pas sans doute à quelle occasion Confucius prononça les paroles que vous transcrivez. Ce fut à la mort d'un souverain, arrivée dans ces temps où l'empire était divisé en un grand nombre de royaumes particuliers. La mort d'un souverain était alors comme le signal de troubles & de divisions. Les funérailles du dernier empereur, & l'installation de son successeur, ne manquaient jamais ^{p.519} d'être troublées par le tumulte des guerres, que l'héritier du trône impérial avait à soutenir, pour se mettre en possession de ses États.

Nous n'avons eu que trop longtemps sous les yeux l'image de ces divisions funestes. Le premier devoir des sujets fidèles à leur prince, consiste à maintenir le trône dans leur maison. Ouang-mang ne se perdit que pour s'être écarté de ces principes ; comme l'époque la plus brillante de la gloire de Kouang-ou-ti, des Han, est d'avoir conservé l'empire dans sa famille, & de l'avoir défendu contre ceux qui voulaient le lui enlever.

Les Hoeï-ho rendirent autrefois à la dynastie des Tang les services les plus essentiels. Combien n'ont-ils pas ajouté à leur gloire, par leur désintéressements. Ils n'ont jamais rien voulu accepter pour récompense. de ce qui appartenait à l'empire ; & les Khi-tan, qui firent la guerre aux Song, en respectant leurs domaines, se sont contentés, pour prix de la paix qu'ils

Histoire générale de la Chine

accordèrent, de sommes d'or & d'argent, & d'une certaine quantité de pièces d'étoffes de soie, qu'on promet de leur payer annuellement.

Les premiers services que vous avez rendus à l'empire, ont commencé par attirer sur vous les regards des gens d'honneur, & des vrais citoyens. L'amour de la justice, le zèle pur d'un sujet fidèle, y ont paru avec éclat. L'appât d'un intérêt injuste vous ferait-il renoncer à la gloire d'un si beau début ? On dit communément que la vertu relève les plus petites actions, & que le crime obscurcit l'éclat des plus grandes vertus ; voudriez-vous imprimer à votre réputation, une tache que vos autres vertus ne viendraient jamais à bout d'effacer ? L'intérêt réciproque de nos maîtres ^{p.520} & des deux empires, demande que nous fassions la paix, & que nous prenions soin de l'asseoir sur des fondements durables. Je vous invite à concourir de votre côté, à une entreprise dont l'exécution vous couvrira d'une gloire immortelle.

Tang-ki-long fut chargé de porter cette réponse à Tse-tching-ouang, qui fut bien éloigné d'en être satisfait. Persuadé que l'empire appartenait aux Mantchéous, il crut superflu d'entamer désormais aucune négociation avec la cour de Nan-king ; & il ne pensa plus qu'à employer pour la réduire, la force des armes. A la onzième lune, il fit avancer ses troupes du côté de Siéou-tsien, dans le dessein de s'en rendre maître ; mais y ayant trouvé Ssé-ko-fa, campé à la tête de l'armée chinoise, il changea sa marche.

Le corps de Mantchéous qu'on avait envoyé à Siéou-tsien, n'était qu'un détachement destiné à amuser Ssé-ko-fa, afin de gagner le temps nécessaire pour rappeler des provinces du Chan-tong & du Ho-nan, dont les Tartares s'étaient mis en possession sans coup férir, les troupes qui y étaient dispersées.

Histoire générale de la Chine

Lorsqu'elles furent toutes rassemblées, on en forma trois divisions ; la première se porta vers Hai-tchéou, dont elle s'empara ; la seconde investit Peï-tchéou ; la troisième fut employée à empêcher Ssé-ko-fa de secourir ces places.

Les troupes chinoises étaient commandées par Ssé-ko-fa & Kao-kié. Ces deux généraux s'aperçurent bientôt de l'impossibilité de résister aux forces réunies des Tartares. Ils dépêchèrent courriers sur courriers à Nan-king ; mais on vivait à cette cour dans une sécurité incroyable. Le prince ne pensait qu'à ses plaisirs ; les grands, qu'à leurs intérêts particuliers. Personne n'était touché de l'état déplorable de la famille des p.⁵²¹ Ming. L'amour de la patrie était éteint dans tous les cœurs ; les généraux eurent beau représenter l'état critique où ils se trouvaient, & la ruine prochaine des affaires, tout fut inutile : on ne leur envoya aucun renfort, & à peine prit-on la peine de répondre à leurs dépêches.

Cependant Ssé-ko-fa instruit que les Mantchéous avaient retiré leurs troupes du Ho-nan, y envoya un détachement sous les ordres des lieutenants généraux Liéou-hong-ki, Hiu-ting-koué & Ouang-tchi-kang. Ces trois officiers remplirent avec beaucoup d'intelligence les ordres qu'on leur avait donnés, & firent prisonniers trente-deux mille soixante-seize soldats des ennemis, ainsi que plusieurs de leurs officiers.

Le premier jour de la première lune de l'an **1645**, il y eut une éclipse de soleil.

A cette même lune, le lieutenant-général Hiu-ting-koué, à son retour de l'expédition du Ho-nan, étant venu rejoindre l'armée de Kao-kié, prit querelle avec ce général dans un festin auquel il l'avait invité, & le tua : Hiu-ting-koué se sauva chez les Tartares qui lui donnèrent de l'emploi, & le même grade qu'il avait dans l'armée chinoise.

A la deuxième lune, Kao-mong-ki, président d'un des tribunaux de la cour de Nan-king, présenta secrètement un placet au prince, pour l'avertir qu'il se répandait un bruit, que le prince héritier du dernier empereur vivait, & se tenait caché dans la province de Tché-kiang. Cette

nouvelle le surprit, d'autant plus qu'il était persuadé qu'il ne restait plus aucun prince de sa famille, qui pût, par le droit de sa naissance, lui disputer l'empire : il envoya deux de ses eunuques dans le Tché-kiang, avec ordre de l'amener à Nan-king ; Les eunuques s'étant acquittés adroitement de leur commission, p.522 conduisirent à la cour le prétendu prince héritier : l'empereur donna ordre de l'interroger. Il dit que l'année précédente, voyant que Li-tsé-tching allait détruire sa famille, il s'était retiré dans la maison de Fong-ko-tsong, président du tribunal intérieur, établi du temps de Yong-lo : que là, ayant mandé les mandarins pour le reconnaître, ils s'y rendirent en habits de cérémonie ; & que placé sur une espèce de trône, tourné vers le midi, il avait reçu leur soumission & leurs hommages. Le ministre d'État Ouang-lo l'interrompt, & lui montrant le docteur Fang-ki-kien, précepteur du prince héritier, connaissez-vous cet homme, lui demanda-t-il ? oui, lui répondit l'imposteur, c'est le docteur Fang-ki-kien, mon précepteur. Le docteur Liéou-tching-tsong s'avança près de lui, mais il ne le connut pas. Fang-ki-kien lui demanda quelles étaient les leçons qu'il lui avait données, & jusqu'où il les avait continuées ; il répondit qu'il ne s'en ressouvenait plus. Quelle était, dit encore Fang-ki-kien, la situation du corps de logis où vous faisiez vos études ? Il répondit de même qu'il l'avait oublié. Taï-yu, censeur de l'empire, l'interrogeant à son tour, lui demanda dans quel endroit de la salle d'audience il était, lorsque l'empereur, qu'il disait son père, examina lui-même Ou-tchang-ché ; il parut déconcerté de la question, & demanda même quel était cet Ou-tchang-ché dont on lui parlait : alors le censeur convaincu de sa fourberie, lui dit qu'il méritait la mort, mais qu'il voulait bien lui conserver la vie, à condition qu'il lui avouerait ingénument le motif qui l'avait porté à s'arroger le titre de prince héritier des Ming. L'imposteur se jetant à ses genoux le conjura d'avoir compassion de sa simplicité ; il demanda du papier, & écrivit ce qui suit :

« Je m'appelle Ouang-tchi-ming ; je suis p.523 originaire de Kao-yang, & petit-fils d'Ouang-ping, gouverneur du feu

empereur. Ma famille étant tombée dans la pauvreté, & ne pouvant plus subsister à la cour, je suis venu dans ces provinces du midi, où je rencontrai Mou-hou, domestique de Kao-mong-ki. Il me trouva tant de ressemblance avec le prince héritier, qu'il me pressa de me faire passer pour lui. Cette proposition me fit trembler, je refusai longtemps de me prêter à l'imposture ; mais je n'eus pas la force de braver la vue d'une mort cruelle dont on me menaça si je persistais dans mes premiers refus ; je me laissai enfin gagner.

Le ministre alla porter cette déposition à son maître.

Le lendemain, Liéou-tching-tsong & Taï-yu s'étant rendus à l'audience ordinaire, dirent qu'il fallait que quelqu'un eût suggéré à Ouang-tchi-ming de se faire passer pour le prince héritier, & qu'une pareille idée ne pouvait être entrée dans la tête d'un homme de son âge : ce prince ordonna de s'assurer de sa personne & de suspendre toute procédure contre lui ; il fit en même temps publier une invitation à tous ceux qui avaient connu le prince héritier, de venir examiner si ce n'était pas lui : aussitôt une affluence de monde se présenta à la porte du palais ; on leur montra Ouang-tchi-ming, tous s'écrièrent c'est le prince héritier. La cour sentit l'imprudence de cette démarche : elle en commit une autre, en faisant conduire Ouang-tchi-ming dans les prisons du tribunal des crimes.

Peu de temps après on fut inondé de dépositions en faveur de l'imposteur ; les généraux Tso-léang-yu, Hoang-té-kong, Liéou-léang-tso, vice-roi du Hou-kouang, & Yuen-ki-kien, vice-roi du Kiang-si, assuraient qu'il était fils de l'empereur ^{p.524} Hiao-tsong : des témoignages de cette importance & en aussi grand nombre, alarmèrent le prince & les grands attachés à sa personne : l'occasion parut favorable aux mécontents & aux esprits remuants, inquiets & avides de nouveautés. Le trouble & la confusion augmentèrent au point qu'on se voyait à la veille d'une guerre civile, dont les suites devaient être

Histoire générale de la Chine

d'autant plus à craindre, que les Mantchéous ne manqueraient pas d'en profiter.

La nouvelle de ce qui se passait à la cour de Nan-king, parvint bientôt à l'armée des Tartares. Ce fut pour eux un motif d'accélérer leur marche vers les provinces du midi ; les troupes qui avaient soumis la province de Chan-tong, étaient alors occupées au siège de Soui-tchéou, district de Koué-te-fou du Ho-nan : les opérations se faisaient avec assez de lenteur ; mais ce qu'on apprit des troubles de Nan-king, réveilla l'activité des généraux. La place fut emportée dans un assaut général qui fut très meurtrier, & qui leur coûta beaucoup de monde. Ils s'en vengèrent en faisant mourir Ssé-ling-kiong, inspecteur général de la province, censeur de l'empire, & en passant toute la garnison au fil de l'épée.

Le vingt-deuxième de cette même lune, les Tartares passèrent le Hoaï-ho. La cour de Nan-king en fut dans la plus grande consternation : les grands consultés sur le parti qu'il convenait de prendre, tous furent du sentiment qu'il importait extrêmement de conserver le pays situé au midi de ce fleuve, dont la perte entraînerait infailliblement celle de Nan-king. Le prince dit qu'on pouvait se reposer pour la défense de ce pays, sur le zèle de Tso-léang-yu, qui ne s'était point encore déclaré contre eux : Ssé-yu élevant la voix, représenta que ce général s'étant déclaré hautement pour le faux prince ^{p.525} héritier, on ne devait pas beaucoup se fier à lui ; & que s'il fallait périr, il valait mieux tomber entre les mains des Tartares que dans les siennes ; le prince réfléchissant quelque temps, adopta l'avis de Ssé-yu.

Pendant qu'on consumait à Nan-king un temps précieux en délibérations inutiles, les Tartares redoublant de célérité, s'étaient rendus maîtres du pays qui est au sud du Hoaï-ho ; ayant passé le Hoang-ho, ils avaient soumis Hoaï-ngan, Kao-yéou-tchéou, avec toutes les villes de leur dépendance.

Le vingt-quatre de cette même lune, ils arrivèrent devant Yang-tchéou. Les grands de la cour de Nan-king s'assemblaient

continuellement, & ne s'occupaient qu'à délibérer, sans prendre aucun parti. Cependant, il restait encore quelques sujets fidèles au milieu de cette cour corrompue. Le prince aurait pu se défendre, s'il avait su les connaître & les distinguer de la foule des courtisans, ou s'il avait eu dans l'âme assez de fermeté pour suivre leurs conseils ; mais enseveli dans les plaisirs & dans la débauche, il fallait, pour le tirer de sa léthargie, quelque secousse violente, & jamais il ne pensait à apporter du remède, que quand le mal était presque désespéré.

Ssé-ko-fa avait conduit ses troupes du côté du Hoï-ho : il ne pouvait se dissimuler que toutes ses ressources seraient insuffisantes pour le mettre en état de faire face aux armées nombreuses qui allaient fondre sur les provinces du midi. Ses soldats découragés par l'infériorité de leur nombre, & par la terreur des Tartares presque toujours victorieux, étaient déjà à moitié vaincus. Leur général ne cessait d'écrire à la cour, pour l'avertir de la nécessité de proportionner les secours à la grandeur du danger dont on était menacé : ses représentations restaient sans effet ; & on n'osait parler à l'empereur du mauvais ^{p.526} état de ses affaires, pour ne pas troubler la vie voluptueuse à laquelle il était entièrement livré. Il n'avait près de lui que des lâches ou des traîtres, bien moins touchés des intérêts de la famille des Ming, qu'occupés des moyens de sauver leur fortune de la ruine totale de l'empire.

Ssé-ko-fa abandonné de la cour, osa rester fidèle à son prince & se résoudre à se sacrifier pour lui : trop faible pour disputer aux Tartares le passage du Hoï-ho, mais trop sage pour exposer son armée, dans laquelle était renfermée la seule espérance qui restait à son parti, il se replia vers le Hoang-ho : ayant passé ce fleuve, il vint camper près de Hoï-ngan, dans la persuasion que les Tartares tenteraient eux-mêmes le passage en cet endroit. Cherchant à en imposer aux ennemis, en leur montrant de loin les apparences d'une nombreuse armée, il rassembla tous les paysans des campagnes voisines qu'il disposa en ordre de bataille, & auxquels il fit occuper un terrain très considérable : les

Histoire générale de la Chine

premiers rangs étaient formés de ses troupes, & il couvraient ainsi les bords du Hoang-ho : mais ce stratagème, qui fut sans succès, ne servit qu'à précipiter sa perte.

Les Tartares arrivés sur le bord du fleuve, furent d'abord étonnés de voir le rivage opposé couvert de troupes nombreuses rangées dans le plus bel ordre : cependant comme l'expérience leur avait appris depuis longtemps, qu'il leur suffisait de se présenter devant les Chinois pour les mettre en fuite, sans perdre un moment, ils font passer un détachement sur des barques qu'ils avaient eu la précaution de faire descendre : on avait fait choix des plus déterminés. Cette multitude, composée de gens accoutumés à trembler au seul nom des Mantchéous, fut d'abord épouvantée de l'air d'intrépidité & d'audace avec lequel ils traversèrent le fleuve ; la frayeur gagna bientôt ^{p.527} tous les rangs, & la déroute fut universelle. Officiers, soldats, tout prit la fuite, à la réserve de quelques officiers & de mille à douze cents hommes, que Ssé-ko-fa rallia autour de lui à force de prières, & avec lesquels il se retira vers Yang-tchéou, seule barrière qui pouvait arrêter les entreprises des Tartares contre la ville de Nan-king.

Les Mantchéous s'apercevant que cette armée de Chinois, de loin si formidable, s'évanouissait à l'approche d'une poignée de leurs gens, n'attendirent pas que leur armée fut entièrement passée pour se mettre à sa poursuite. Le premier corps de leurs troupes qui débarqua, eut ordre de faire diligence pour atteindre Ssé-ko-fa. Leur marche fut si précipitée, qu'ils ne manquèrent que de quelques heures cet infortuné général, qui eut à peine le temps de faire rentrer sa poignée de monde dans Yang-tchéou, & d'en fermer les portes. Le gros de l'armée suivit de si près ce premier détachement, par la célérité de sa marche, en quoi les Tartares ont toujours excellé sur les Chinois, que le lendemain dès le matin, il était arrivé assez de troupes pour qu'on se crût en état de livrer un assaut général à In-tching, l'une des deux villes dont Yang-tchéou est composée.

Ssé-ko-fa surpris par l'extrême diligence des Tartares, eut à peine le temps de se reconnaître ; il ne laissa pas de leur opposer la défense la plus courageuse : mais avec si peu de monde contre une armée si formidable, épuisé de fatigue, couvert de sang, environné de tous côtés par les ennemis, qui avaient escaladé les murailles, prêt à tomber entre leurs mains, il se tua lui-même : exemple de désespoir, qui fut suivi par un grand nombre de mandarins qui étaient renfermés dans Yang-tchéou.

p.528 Les Tartares, maîtres de cette ville, & de la partie méridionale du Kiang, ne laissèrent point refroidir l'ardeur de leurs troupes : ils envoyèrent des détachements se saisir de tous les postes qui étaient le long de ce fleuve ; & le cinquième jour de la cinquième lune, ils firent monter à la nuit close, sur les remparts & sur les portes de Yang-tchéou, une grande quantité de leurs soldats avec des lanternes allumées, qu'ils tenaient fort élevées. Cette espèce d'illumination, qui formait un coup d'œil agréable, devint un spectacle effrayant pour la cour de Nan-king : la peur fit sauver du côté du Tching-kiang ceux qui tenaient son parti.

Tching-hong-koueï, officier qui servait avec distinction dans la marine chinoise, se trouvait alors fort près de Tching-kiang avec une flotte, & il était en état, s'il l'eût voulu, de disputer aux Mantchéous le passage du Kiang ; mais, soit qu'il fût mécontent de la cour de Nan-king, ou qu'il jugeât que ses efforts ne retarderaient la ruine que de quelques instants, il mit à la voile & reprit la route de la mer.

Le dix de la lune, un officier, dépêché de Tching-kiang à Nan-king, apporta la nouvelle que les Tartares étaient maîtres du port ; le prince était à table avec deux de ses eunuques, & quelques courtisans : l'officier trouva les convives, & surtout le prince, hors d'état de comprendre ce qu'il venait lui annoncer. Il fallut jusqu'au milieu de la nuit suivante pour dissiper les fumées de l'ivresse où il était plongé : enfin, revenu à lui-même, l'empereur rappela l'officier, & se fit expliquer le sujet de sa mission ; il en fut si épouvanté, qu'il sortit sur-le-champ de la ville, & prit la fuite, n'étant accompagné que de fort peu de monde.

Histoire générale de la Chine

Le bruit de cette évasion se répandit un moment après dans p.529 toute la ville. Le peuple accourut dès le point du jour au palais, & se rendit en foule aux prisons, d'où il tira Ouang-tchi-ming, qu'il conduisit en triomphe à la salle impériale : il fut placé sur le trône, & proclamé empereur de la Chine par acclamations de la multitude, qui criait de toutes parts *dix mille ans de vie* au nouvel empereur.

Le quatorze de cette cinquième lune, les Mantchéous arrivèrent sous les murs de Nan-king, qui n'attendit pas même qu'on la sommât de se rendre. Tchao-tchi-long, un des principaux seigneurs chinois, sortit de la ville à la tête des grands, pour en porter les clefs aux Tartares, & se soumettre à leur domination.

Le prince Yu commandait l'armée tartare : il fit à tous les grands beaucoup d'accueil, & distingua surtout Tchao-tchi-long, qu'il éleva à la qualité de comte, sous le titre de Ping-koué-kong. Les places & les emplois furent conservés à ceux qui les possédaient.

Liéou-léang-tso avait toujours été persuadé que Ouang-tchi-ming était véritablement le prince héritier de l'empire ; il s'était déclaré en sa faveur, & n'avait point dissimulé son mécontentement du refus que faisait le prince de Fou de le reconnaître. Croyant l'occasion favorable de s'en venger, & de le faire punir comme usurpateur du trône, & rebelle à son légitime souverain, il proposa aux Tartares de faire courir après lui : ceux-ci le chargèrent lui-même de la commission. Ce malheureux empereur avait pris la route de Taï-ping-fou ; les habitants auxquels il demanda un asile, refusèrent de lui ouvrir leurs portes ; contraint de fuir plus loin pour se dérober aux poursuites de ses ennemis, & dans un abandon total, suivi seulement de Hoang-té-kong, de Hong-tchi-ki, & de p.530 quelques-uns de ses serviteurs, il gagna Vou-hou-hien ; Liéou-léang-tso l'atteignit au moment qu'il allait s'embarquer ; il lui cria de loin qu'il venait de la part du prince Yu, inviter Hoang-té-kong à se rendre auprès de lui, & l'assurer qu'il le traiterait avec honneur. Hoang-té-kong comprit que c'était moins à lui qu'au prince qu'on en voulait ; il ne

répondit que par des reproches piquants : Liéou-leang-tso, furieux, lui décocha une flèche qui l'atteignit à la gorge, après quoi il courut sur le prince pour se saisir de sa personne. Hong-tchi-ki le prévint :

— Prince, dit-il à l'empereur en le prenant à bras le corps, sauvons-nous de la honte de mourir par les mains d'infâmes rebelles !

A l'instant il l'entraîne & se précipite avec lui dans le Kiang, où ils périrent tous deux.

Ce prince, qui occupa le trône impérial de Nan-king, sous le nom de Hong-kouang, laissait encore après lui plusieurs princes de la famille des Ming. Quoique la puissance des Tartares semblât dès lors montée à son plus haut degré, cependant les Ming auraient pu soutenir leur dynastie sur le penchant de sa ruine, & peut-être la rétablir, s'ils avaient su s'accorder & vivre dans une union, que l'état désespéré de leurs affaires rendait nécessaire. Ce n'est pas qu'ils ne fussent persuadés qu'une parfaite intelligence était la seule ressource qui leur restât ; mais l'ambition de régner qui s'empara de chacun d'eux, les perdit. Ils faisaient valoir tous également le droit de leur naissance, & chacun en particulier se croyait supérieur en mérite à ses concurrents ; trop peu généreux pour se céder le trône, il n'y en avait aucun parmi eux qui osât entreprendre d'y monter, par la crainte de s'attirer sur les bras tous les autres.

Le premier sur qui les grands jetèrent les yeux, fut le prince ^{p.531} de Lou-ngan, qui, à la mort du prince de Fou, se trouvait à Hang-tchéou, capitale du Tché-kiang, où il faisait sa résidence ordinaire. Le prince de Tang se rendit auprès de lui, pour le presser de monter sur le trône. Ce zèle simulé n'était que l'effet d'une politique jalouse, dont tout le but était de pénétrer les véritables dispositions de la cour de Hang-tchéou.

Le vœu des grands & de la nation appelait Lou-ngan à l'empire : il était de tous les princes de la famille des Ming, le plus propre à réparer ses malheurs. Ses États placés près du théâtre de la guerre ; maître des villes les plus riches & les plus puissantes de l'empire ; tout ce qu'il y

avait de bons officiers & de braves soldats dans les armées du prince de Fou, s'étaient retirés chez lui. Ses qualités personnelles donnaient un nouveau motif à la politique qui devait le faire préférer à ses compétiteurs : capable de commander une armée, habile dans l'art plus nécessaire encore de gouverner les peuples, il était chéri de ses sujets, qu'il traitait en père, & il finit par se sacrifier pour eux.

La ville de Nan-king une fois soumise, les Tartares pénétrèrent dans le Tché-kiang, sans éprouver la plus légère résistance. Tchang-tchéou, Sou-tchéou, Song-kiang & plusieurs autres villes du Kiang-nan, les reçurent dans leurs murs avec la même affection qu'elles auraient fait pour les troupes chinoises. Ensuite ils divisèrent leur armée en deux corps ; l'un destiné à s'emparer de Kiang-fou, & l'autre de Hou-tchéou-fou. La garnison, le peuple & les mandarins de ces deux villes parurent déterminés à une vigoureuse défense, parce qu'ils espéraient que le prince de Lou-ngan viendrait se mettre à leur tête aussitôt qu'il aurait pris possession de l'empire : mais ^{p.532} dès qu'ils apprirent, que ni les prières des grands, ni les instances du prince de Tang, n'avaient pu l'engager à accepter le trône, alors tout leur courage les abandonna, & ils ne virent plus, dans l'extrémité où ils étaient, d'autre parti que de plier sous le joug des Tartares.

Après la prise de ces deux villes, les deux corps d'armée se réunirent pour aller investir Hang-tchéou dans le dessein de se saisir de la personne même du prince de Lou-ngan qui s'y était enfermé : la réputation de ce prince, son mérite, & l'affection des peuples, leur faisaient craindre qu'il ne se fît un parti assez puissant pour rompre leurs projets. Il aurait pu au moins se soutenir en effet pendant quelque temps, contre leurs forces ; mais persuadé que les autres princes refuseraient de venir à son secours, dans la crainte qu'il ne se servît ensuite de leurs propres troupes pour les écarter du trône, & s'en emparer à leur préjudice, il n'écouta que l'intérêt de ses peuples, & la résolution généreuse de se sacrifier pour leur salut. Dès qu'il s'aperçut

que la ville était investie, il monta sur les remparts, & proposa aux ennemis d'ouvrir les portes, & de se remettre lui-même entre leurs mains, sous la seule condition qu'on épargnerait la garnison, les mandarins & le peuple. Aussitôt que le général des Mantchéous en eut donné sa parole, ce prince ordonna que toutes les portes leur fussent ouvertes ; il sortit en même temps de la ville, & alla se remettre à leur discrétion. Les Tartares entrèrent dans la place, & le premier acte de puissance qu'ils y exercèrent, fut de donner la mort au prince libérateur de son peuple, tout en plaignant la rigueur de sa destinée ; mais la politique ne leur permettait pas de laisser vivre un ^{p.533} rejeton de la famille des Ming, à laquelle ils enlevaient l'empire. Les mandarins honteux de survivre à leur maître, imitèrent sa générosité en se donnant la mort eux-mêmes.

Tandis que ces scènes d'horreur se passaient dans le Tché-kiang occidental, le prince de Lou, & Tchu-tsin-kien, prince de Tang, tous deux de la famille des Ming, qui occupaient la partie orientale du fleuve, travaillaient chacun de leur côté à faire valoir leurs prétentions à l'empire.

Le prince de Tang n'était pas de la branche directe des Ming ; mais sa position dans le Fou-kien l'avait mis en état de se former un parti considérable, à la tête duquel s'était rangé Tching-tchi-long, dont la famille s'était rendue puissante. Ce prince avait été condamné sous l'empereur Tchong-tching à une prison perpétuelle, pour le punir d'avoir été le fauteur des troubles qui ont commencé la ruine de l'empire. Il y était demeuré depuis la neuvième année de Tchong-tching, jusqu'au temps où le prince de Fou, à son avènement au trône, fit publier une amnistie générale, dont il profita comme les autres criminels d'État. Au sortir de prison, il choisit la province de Fou-kien pour sa retraite.

Lorsque les Tartares traversèrent le Kiang, Tching-hong-koueï & Tching-tsaï, de la famille des Tching-tchi-long, auraient pu leur en disputer le passage ; mais trahissant la cause commune pour des

intérêts particuliers, ils s'empressèrent de s'éloigner de la présence des ennemis ; & reprenant la route de la mer, ils conduisirent leur flotte vers le Fou-kien ; là, ils se joignirent à Tching-tchi-long, & à plusieurs autres grands de la cour du prince de Tang. S'étant rendus à Fou-tchéou-fou, où ils trouvèrent le prince de retour de Tché-kiang, ils vinrent facilement à bout de le décider à se faire proclamer empereur ^{p.534} de la Chine. Ce prince donna le nom de Long-hou aux années de son règne, & changea le sien en celui de Tien-hing : il éleva à la dignité de *héou* ¹, Tching-tchi-long & Tching-hong-kouei ; Tching-tchi-pao, frère de Tching-tchi-long, fut aussi placé parmi les grands officiers de l'empire avec Tching-haï, qui obtint la dignité de pé. Ils descendaient d'une même famille de Siuen-tchéou, du Fou-kien : Tching-tchi-long, qui s'éleva par son brigandage, était fils de Tching-tchao-tsou, l'un des gardes du trésor royal du département de Siuen-tchéou, emploi qui lui donnait à peine le nécessaire pour vivre lui & sa famille. Tching-tchi-long jouant avec quelques enfants de son âge, derrière l'hôtel du gouverneur, lança au hasard, une pierre qui l'atteignit au front ; le gouverneur l'envoya arrêter ; mais se laissant facilement désarmer par les excuses de cet enfant qui n'avait que dix ans, avec une physionomie pleine de grâces, qu'il rendait encore plus intéressante par la vivacité de ses réparties, il ne le fit punir que légèrement.

Dès que Tching-tchi-long & son frère Tching-tchi-pao furent en état de s'embarquer, ils allèrent joindre Yen-tchin-siuen, fameux pirate, qui s'était établi dans une île, d'où il désolait les bâtiments marchands qui fréquentaient ces parages. Ils passèrent avec lui plusieurs années, s'associant à ses aventures, & faisant le même métier. A la mort de Yen-tchin-siuen, ses gens, accoutumés à mener une vie indépendante & licencieuse, ne voulant pas y renoncer, pensèrent bientôt à se donner un nouveau chef. Plusieurs furent d'abord proposés ; mais dès que les deux frères se mirent sur les rangs, on ne fut plus embarrassé que du choix ;

¹ Voyez sur ces dignités de *héou* & *pé* les notes [pages 79](#) & [111, tome 1](#).

le sort en décida, & tomba ^{p.535} jusqu'à deux fois sur Tching-tchi-long. La réputation du nouveau chef grossit bientôt la troupe, & la rendit la terreur des mers. Les bâtiments de l'empire n'étaient pas même assez forts pour se défendre contre ses attaques : il eut l'avantage dans toutes les rencontres. Les prises immenses que fit Tching-tchi-long, le mirent en état d'équiper à ses frais une flotte nombreuse, qui le rendit tout puissant, non seulement sur mer, mais encore sur les côtes & bien avant dans les provinces voisines ; surtout dans celles de Kouang-tong, de Fou-kien & de Tché-kiang. Tous les efforts employés jusque-là pour arrêter leur brigandage, n'avaient servi qu'à rendre ces pirates plus audacieux & plus redoutables.

Hiong-ouen-tsan, vice-roi du Fou-kien, envoyé contre eux sous l'empereur Hoaï-tsong, tint une conduite toute opposée à celle de ses prédécesseurs. Il entreprit de gagner, par des présents, un ennemi qu'il ne pouvait réduire par la force. En entrant dans son gouvernement, il ne dédaigna pas de faire des avances auprès du chef des pirates, & de rechercher son amitié. Il lui fit fournir, & à tous ceux de sa flotte qui en demandaient, les vivres dont ils avaient besoin. Plusieurs d'entre eux s'étant présentés devant lui, il les reçut avec une sorte de distinction. Cette politique attira avec confiance auprès de lui Tching-tchi-long, dont il eut l'art de flatter l'amour-propre sans qu'il s'en aperçut, & de lui inspirer de la honte pour le métier qu'il faisait. En attendant qu'il pût le quitter, ce chef de brigands, pour témoigner sa reconnaissance au vice-roi, commença par défendre à ses gens d'attaquer les vaisseaux du Fou-kien, ni de causer aux habitants de la province le moindre dommage.

Lorsque Hiong-ouen-tsan crut l'avoir amené à des ^{p.536} dispositions favorables, il lui envoya une personne de confiance, chargée de lui remettre de sa part des présents, qu'il accompagna d'une lettre conçue dans les termes les plus capables de le toucher. Après s'être répandu en éloges flatteurs sur son esprit, sa capacité, sa bravoure & son expérience, il finissait par lui représenter que tant de brillantes qualités

semblaient lui imposer la loi d'en relever l'éclat, en les consacrant à la gloire & au service de sa patrie ; que pour lui en particulier, il faisait de son mérite un cas si extraordinaire, qu'il croirait avoir rendu à l'empire le plus important de tous les services, s'il pouvait lui gagner un homme, qu'il désirait d'ailleurs voir dans un état où il put l'avouer hautement pour son ami.

Cette démarche produisit un effet qui surpassa encore les espérances du vice-roi. Tching-tchi-long répondit qu'il était prêt à rentrer dans le devoir, si la cour était disposée de son côté à lui assurer un traitement tel qu'il croyait pouvoir l'attendre ; qu'il ne pouvait s'empêcher de demander pour lui & pour sa troupe la libre jouissance des richesses dont ils étaient en possession ; & dans l'armée de l'empire, des emplois qui leur procurassent les moyens de faire preuve de leur zèle & de leur valeur.

Le vice-roi charmé de voir cette sorte de négociation prendre une tournure si favorable, s'empressa d'en informer la cour, & de solliciter pour les pirates, un traitement qui les déterminât promptement à une entière soumission. L'affaire portée au conseil, Ou-yen-ki-tsou, censeur de l'empire, ayant fait valoir tous les avantages que l'État pouvait retirer des services de Tching-tchi-long, il fut décidé qu'on le ferait officier général, & qu'on donnerait aux gens de sa troupe des emplois suivant la capacité qu'on leur reconnaîtrait.

p.537 Les avantages que la cour leur promettait, décidèrent ces pirates à rentrer dans le devoir : cependant Li-koueï-ki s'étant fait un parti considérable, refusa de suivre le chef & les commandants, qui descendirent à terre pour aller trouver Hiong-ouen-tsan. Ce vice-roi fit à Tching-tchi-long un accueil distingué, qui laissait voir toute la joie qu'il ressentait de l'avoir attaché au service de l'empire. Il lui conféra le grade d'officier général que l'empereur lui accordait, & lui confirma, de la part de la cour, la promesse de ne point le troubler dans la possession de ses richesses. En même temps il distribua aux officiers de sa troupe, les divers emplois qui leur étaient assignés.

Histoire générale de la Chine

Li-koueï-ki outré contre Tching-tchi-long, rassembla ceux qui, comme lui, étaient mécontents de la démarche de leur chef : il se mit à leur tête, & continua d'exercer la piraterie. Les barques marchandes du Fou-kien furent les premières exposées à ses insultes ; il en voulait surtout à celles de Siuen-tchéou, patrie de Tching-tchi-long : celui-ci demanda au vice-roi la permission de courir sur lui ; l'ayant obtenue, il se mit en mer à la seconde lune, & ayant rencontré le bâtiment que montait Li-koueï-ki, il s'en saisit, & fit couper la tête à ce chef de brigands : par sa mort, & la dispersion du reste de ses gens, la tranquillité du commerce fut rétablie pour quelque temps. Cependant on vit bientôt paraître un nouveau chef de corsaires, qui ne se rendit pas moins formidable ; il se nommait Lieou-yang-leao, fameux par sa bravoure & par ses succès : il assembla une troupe nombreuse de brigands avec lesquels il se rendit maître de toute la mer, & commit les plus affreux ravages sur toutes les côtes de la Chine.

Les mandarins des provinces maritimes, assemblés pour concerter les moyens de faire cesser les maux que leur causait ^{p.538} cette troupe de voleurs dont le nombre augmentait chaque jour, n'en trouvèrent point de plus efficace que d'appeler Tching-tchi-long à leur secours. Les vice-rois écrivirent en conséquence à la cour, pour demander les ordres & les pouvoirs nécessaires.

Tching-tchi-long les ayant reçus, composa sa flotte des mêmes bâtiments dont il s'était servi pendant qu'il exerçait lui-même le métier de pirate ; il ne voulut point d'autres officiers que ses anciens compagnons qui s'étaient attachés à sa fortune. On souscrivit aux conditions que lui-même imposait ; & s'étant mis en mer, il atteignit bientôt Lieou-yang-leao, qu'il trouva sur les côtes de la province du Kouang-tong.

Lieou-yang-leao, fier des avantages qu'il avait si souvent remportés sur les vaisseaux de l'empire, se disposa à bien recevoir Tching-tchi-long, dont il reconnut le pavillon. Impatient même de voir commencer le combat, il s'avança à toutes voiles : l'action fut vive, & dura jusqu'au soleil couchant. Hong-yun-tching qui commandait un des vaisseaux de

Histoire générale de la Chine

Tching-tchi-long, remarquant le navire sur lequel était monté Lieou-yang-leao, alla à lui à toutes rames, résolu de s'en emparer ou de périr : sitôt qu'il en fut assez près, il accrocha le bâtiment & le fit attacher au sien. Le corsaire voyant la mousqueterie de son adversaire supérieure à la sienne, n'imagina pas d'autre moyen de se tirer d'entre ses mains, que de mettre le feu à ses poudres. Hong-yun-tching s'aperçut à temps de son dessein, & fit couper promptement les amarres qui tenaient les deux bâtiments ; à peine s'était-il éloigné de lui d'un jet de flèche, qu'il le vit sauter. Les pirates prenant aussitôt le large, ne pensèrent plus qu'à & mettre en sûreté par la fuite. Tching-tchi-long en prit plusieurs ; le reste se dissipa & ne reparut plus : sa ^{p.539} victoire fut complète, & il en profita pour nettoyer entièrement la mer des brigands qui l'infestaient, ce qui rétablit pour plusieurs années la sûreté du commerce. La cour s'empressa de le récompenser, en le faisant lieutenant-général des troupes de l'empire ; ses officiers obtinrent des emplois considérables suivant leur rang, & le mérite de leurs services. Hong-yun-tching qui s'était le plus distingué dans ce combat naval, fut aussi comblé de récompenses & de grâces. Cette victoire assura la paix sur la mer, mais la guerre continuait de désoler l'intérieur des provinces de l'empire.

Tching-tchi-long parvenu au faite des grandeurs, possédait des richesses immenses ; maître d'un grand nombre de vaisseaux, montés par des gens entièrement à sa dévotion, il était devenu trop puissant pour n'être point recherché de tous les partis. Le prince de Fou n'avait rien oublié pour l'engager dans ses intérêts ; son premier soin en montant sur le trône impérial de Nan-king, avait été de l'élever à la dignité de *pé*, & il n'avait pas dédaigné de donner en mariage à son fils une princesse du sang : versant avec profusion ses libéralités sur toute sa famille, il avait créé lieutenant-général des troupes de l'empire Tching-hong-koueï, son parent.

Cette profusion de bienfaits produisit un effet qui n'est que trop ordinaire ; elle alluma de plus en plus l'ambition de Tching-tchi-long, & le

rendit ingrat jusqu'à devenir traître à son bienfaiteur & à sa patrie. Mais il sut couvrir sa perfidie du voile de la dissimulation la plus profonde : il voyait la ruine imminente de la dynastie des Ming, & l'antipathie naturelle des Chinois pour les étrangers ; cependant il forma dès ce moment le projet de les soumettre à ces mêmes étrangers.

p.540 Ce fut dans cette vue & celle de s'avancer, qu'il donna ordre à Tching-hong-koueï & à Tching-tsaï de laisser passer tranquillement le Kiang aux Tartares, & qu'il se retira dans le Fou-kien, où il se mit à la tête du parti qui proclama le prince de Tang empereur de la Chine. Comme il était de tous les princes des Ming, le plus éloigné de la succession au trône, il jugea que les autres princes refuseraient de le reconnaître ; & il s'attendait qu'en voulant le punir de son usurpation ils travailleraient à s'entre-détruire réciproquement.

Le prince de Tang commença par faire publier son avènement au trône dans la province de Fou-kien, & de là dans toute la Chine. Le premier acte de souveraineté qu'il exerça, fut une amnistie générale qu'il accorda à tous les criminels. Le prince de Tsing-kiang dans la province de Kouang-si, & le prince de Lou dans celle du Tché-kiang, furent les premiers à s'opposer à ses prétentions, & ils prirent l'un & l'autre le titre de protecteurs de l'empire. Celui de Lou, pressé par les grands de sa cour de se faire proclamer empereur, leur répondit qu'il restait encore plusieurs princes de la famille des Ming, qui possédaient diverses provinces riches & puissantes, dont l'union était le seul moyen de soutenir leur dynastie chancelante ; qu'il fallait commencer par chasser l'étranger, & que celui qui en aurait la gloire, mériterait seul l'empire. Ce désintéressement ferma la bouche à ses courtisans, qui n'osèrent insister : ce prince n'accepta même qu'avec répugnance le titre de protecteur de l'empire.

Tandis que les princes des Ming cherchaient à s'exclure réciproquement du trône, les Tartares continuaient de leur enlever les provinces qui leur étaient demeurées fidèles. Après la prise de Hang-

tchéou, capitale du Tché-kiang, ils ^{p.541} divisèrent leurs troupes en trois corps d'armée : on envoya l'un dans la province du Kiang-si ; le second fut destiné à subjuguier le reste du Kiang-nan, qui ne leur obéissait pas encore ; & ils employèrent le troisième à achever la conquête de la province de Tché-kiang.

L'armée envoyée dans le Kiang-si, remporta les plus grands succès sur Nan-tchang, capitale de la province ; Chouï-tchéou & Lin-kiang se soumirent d'elles-mêmes. Le commandant des troupes de Ouan-ngan, n'attendit pas l'arrivée des Tartares pour se déclarer en leur faveur, il fit mourir les mandarins de lettres qui refusèrent de suivre son exemple. Li-ché-hing, gouverneur du peuple de Yuen-tchéou, se mit d'abord en état de se défendre dans l'espérance d'un secours qu'il attendait du Hou-kouang, & que lui avait promis le général Ouang-tchao-siuen ; mais ce secours venant à manquer, il fut la victime de son zèle. La ville ayant été prise d'assaut, il fut mis à mort, & tous les habitants passés au fil de l'épée : les Tartares n'eurent qu'à se présenter devant les autres villes de cette province, & les habitants leur en ouvrirent les portes : quelques mandarins seulement qui refusèrent de reconnaître leur puissance, payèrent de la vie leur attachement à la famille des Ming,

Le prince de Tang, instruit que les Tartares avaient envoyé un corps d'armée dans le Kiang-si, province qui l'avait reconnu comme empereur de Chine, rassembla des troupes, dont il donna le commandement à Hoang-tao-tchéou, un de ses ministres. Hoang-tao-tchéou, fameux par l'étendue de ses connaissances, bon mathématicien, excellent interprète des livres classiques, principalement de l'*Y-king*, sur lequel il a beaucoup écrit, avait été élevé au doctorat la seconde année ^{p.542} de Tien-ki. Ces qualités lui valurent la place de ministre à la cour de Fou-kien ; mais peu au fait de la guerre, il n'était pas en état de se distinguer comme général. Ayant pris sa route par Oueï-tchéou du Kiang-nan, & rencontré dans le département de Vou-yuen-hien, le second corps d'armée des

Tartares, il fit ses dispositions pour l'attaquer ; mais il fut battu, & resta lui-même sur le champ de bataille.

Le troisième corps d'armée que les Tartares avaient dans le Tché-kiang, remporta dans les commencements des avantages aussi considérables que les deux autres. Après la prise de Hang-tchéou, il fit les plus grandes diligences pour passer le Tsien-tang-kiang, l'un des plus grands & des plus larges fleuves de la Chine. Les troupes chinoises étaient en forces suffisantes pour s'y opposer ; mais la terreur que leur inspiraient les Tartares était si grande, qu'à la vue seule de quelques-uns de leurs détachements, l'armée chinoise prit la fuite & se dissipa dans un moment. Les Mantchéous se mirent aussitôt à leurs troupes ; les Chinois s'étaient rompus en un si grand nombre de pelotons, que chacun ayant pris des chemins différents, les Tartares qui ne savaient bientôt plus où les rencontrer, cessèrent de les poursuivre. S'étant avancés vers Tchao-hing, qui se rendit sans oser faire aucune résistance, ils y tinrent un conseil, dont le résultat fut d'obliger les Chinois à se couper les cheveux à la manière tartare & de prendre l'habillement de leur nation. Ils regardaient cet expédient comme le moyen le plus sûr de distinguer les Chinois qui tenaient leur parti d'avec ceux qui refusaient de se soumettre à leur domination. La peine de mort était expresse contre ceux qui ne se conformaient pas sans délai à la décision du conseil qu'ils firent publier partout.

p.543 Cet ordre révolta si fort les Chinois, qu'ils furent changés subitement en de nouveaux hommes : chacun courut aux armes & jura de venger l'outrage fait à la nation. Le prince de Lou profitant habilement de ces premiers mouvements de désespoir, rassembla sous ses étendards tout ce qui se présenta de mécontents, & n'oublia rien pour enflammer leur ardeur : bientôt il se vit une armée nombreuse en état de marcher contre les ennemis. Les Tartares avertis, quittèrent Chao-hing, où ils étaient campés, & s'avancèrent à leur rencontre, persuadés qu'ils allaient à une victoire facile & assurée. Ils s'en félicitaient même,

Histoire générale de la Chine

comme d'un moyen infaillible d'achever en peu de temps la conquête de toute la province ; mais ils apprirent bientôt à leurs dépens qu'il est imprudent de choquer sans ménagement les préjugés & les usages des nations. Les Chinois, jusque-là, presque sans courage contre des ennemis qui venaient de se rendre maîtres de leur empire, furent transformés tout à coup en soldats courageux & intrépides, pour défendre l'honneur de leur chevelure.

Leur général sentant l'importance de ne pas laisser refroidir leur ardeur, les mena à l'ennemi ; le combat dura plus de trois heures : les Tartares firent des prodiges de valeur ; mais les Chinois saisis d'une espèce de fureur, fondirent sur eux avec une impétuosité que le succès augmenta encore. Le carnage fut affreux ; plus de la moitié des ennemis resta sur le champ de bataille : l'autre forcée de fuir avec précipitation, abandonna Chao-hing, ainsi que tout le pays situé au midi du Tsien-tang-kiang. Les Chinois les poussèrent l'épée dans les reins jusqu'au fleuve, dans lequel la plupart périrent encore en se pressant de le traverser. Ils les auraient entièrement chassés du Kiang-nan s'ils avaient osé les poursuivre plus loin ; mais ils ne ^{p.544} passèrent pas les limites des États du prince de Lou, & retournèrent en triomphe à Chao-hing annoncer à ce prince, qui s'y était rendu, leur glorieuse victoire, dans l'espérance d'en recevoir la récompense.

Pendant que le Tché-kiang secouait le joug des Tartares, Tching-tchilong affermissait de plus en plus son crédit dans le Fou-kien, & avançait sourdement l'exécution du projet qu'il avait conçu depuis longtemps, de profiter de la secousse qu'éprouvait l'empire pour s'élever par degrés jusqu'au trône. Persuadé que les Chinois opposeraient toujours une répugnance invincible aux prétentions de tout ce qui serait étranger à la famille des Ming, il résolut d'y faire entrer son fils : il se flattait de l'espérance d'un succès d'autant plus facile, que ce jeune homme, d'une figure noble & imposante, & d'un mérite vraiment supérieur, appartenait

déjà en quelque sorte à cette auguste famille, par son mariage avec la princesse que le prince de Fou lui avait donnée pour épouse.

Le prince de Tang, qui était redevable à Tching-tchi-long du titre d'empereur qu'il continuait de porter, n'avait point de fils pour lui succéder. Tching-tchi-long abusant de la puissance que lui donnaient à cette cour ses richesses immenses, & de l'ascendant qu'il avait pris sur le prince, commença à ne plus faire un mystère de ses prétentions : il proposa au prince d'adopter son fils, & de lui donner le nom de Tchutching-kong. Il espérait qu'à la faveur de cette adoption, & d'un nom qui confondrait en quelque sorte son fils avec les princes de la famille des Ming auxquels seuls appartenait le droit de le porter, il viendrait à bout de le faire reconnaître pour successeur du prince de Tang dans la province du Fou-kien, & ensuite de le faire monter sur le trône de l'empire. Le ^{p.545} prince n'avait osé répondre à cette proposition ; mais l'intérieur du palais qui en fut instruit, marqua hautement son indignation : on en donna avis aux grands de la cour, qui firent d'abord une ligue secrète pour se venger de la témérité de Tching-tchi-long. Elle était près d'éclater, lorsque celui-ci, qui en fut prévenu, vint à bout de détourner un orage qu'il ne se croyait pas encore en état de braver, & il eut l'art d'apaiser les grands & de leur persuader qu'il renonçait à ses projets ; cependant il changea le nom de son fils en celui de Tching-tching-kong.

Au commencement de l'année suivante (**1646**), le prince de Tang ayant déclaré la résolution où il était de mettre en campagne deux armées, l'une dans le Tché-kiang contre le prince de Lou, & l'autre dans le Kiang-si contre les Tartares, Tching-tchi-long en nomma de son autorité les généraux & les officiers ; mais le prince lui signifia qu'il voulait commander en personne contre les Tartares, & on expédia en conséquence des ordres aux mandarins des villes par où il devait passer, afin qu'ils se préparassent à le recevoir suivant sa dignité. Tching-tchi-

long, qui avait d'autres vues, s'opposa à son départ & fit révoquer ces ordres.

A l'abus de son autorité, Tching-tchi-long ajouta bientôt la trahison. Désespéré de n'avoir pas réussi à faire adopter son fils, il chercha l'occasion de se venger ; en conséquence il se lia d'amitié avec Tchinkien, général du prince de Lou, & lorsqu'il crut avoir amené les choses au point où il les désirait, il fit dire à ce général que des raisons de mécontentement l'avaient absolument détaché des intérêts du prince de Tang ; que si le prince de Lou, son maître, persistait dans le dessein de s'élever à l'empire, il pouvait lui offrir son crédit, ses services, & p.546 même sa personne ; que dans le cas où sa proposition serait agréée, il l'invitait à se rendre auprès de lui, afin de conférer sur les mesures à prendre dans les circonstances présentes : & que, pour ne point causer de soupçon sur le véritable motif de son voyage, il fallait qu'il prétextât quelque affaire à négocier avec sa cour, où il paraîtrait revêtu du titre d'envoyé auprès du prince de Tang. Le général comprit de quelle importance il était d'entreprendre une négociation de cette espèce, & il partit aussitôt pour se rendre à Fou-tchéou.

Comme la cour de Lou ne reconnaissait point le prince de Tang pour empereur, l'envoyé, dans l'audience qu'il eut, ne lui donna que le titre en usage pour les princes de l'empire. Le prince de Tang, piqué, le chassa de sa présence & le fit conduire en prison chargé de chaînes. Tchintchi-long se rendit aussitôt au palais pour intercéder en sa faveur, mais le prince fut inébranlable, & même il donna l'ordre de le faire mourir en prison, parce que Mong-sin-gin, un des grands du premier ordre, lui représenta que Tchinkien étant ami de Tching-tchi-long, il était dangereux de le mécontenter. Ce dernier instruit de la mort funeste de l'ambassadeur de Lou, alla arroser son corps de ses larmes & donna mille taëls pour le faire enterrer avec honneur. Plein de ressentiment, il cria à la barbarie, & proféra hautement ces paroles sinistres :

— O mon ami ! je vous le promets solennellement ; je vengerai votre mort sur les barbares qui vous ont assassiné. Si je diffère de laver mes mains dans leur sang, reposez-vous sur moi, je trouverai bientôt le moyen d'ôter à l'auteur de votre mort, une vie dont il mérite si peu de jouir.

Ces paroles, prononcées avec l'accent d'une douleur sombre & farouche, p.547 firent frémir ceux qui les entendirent. Tching-tchi-long se retira à l'instant à bord de ses vaisseaux, accompagné de ses plus fidèles créatures, résolu de perdre le prince de Tang & de venger son ami.

La nouvelle de la mort de Tchîn-kien causa au prince de Lou un chagrin extrême : il envoya sur-le-champ un de ses officiers, demander au prince de Tang de quel crime son ambassadeur s'était rendu coupable, pour qu'on se fût porté à violer, à son égard, les droits les plus sacrés. Le prince de Tang fit la réception la plus distinguée à Ko-hia-king, c'est le nom de cet officier, & lui rendit des honneurs extraordinaires. Il nomma en même temps Lou-tching-yuen, un des censeurs de l'empire, son envoyé vers le prince de Lou, & le chargea d'instructions particulières, & d'une lettre dans laquelle il annonçait au prince, que n'ayant point de fils pour lui succéder, il le choisissait pour son héritier & son successeur au trône impérial :

« Nos intérêts, ajoutait-il, deviennent communs ; j'espère que nos cœurs resteront unis. Notre intelligence mutuelle peut seule faire notre sûreté ; oublions tout le reste, & travaillons de concert à réparer les malheurs de notre famille.

Mais craignant encore que cette réponse ne parût point une satisfaction suffisante, il remit cent mille taëls à Lou-tching-yuen, avec ordre de les distribuer avec prudence aux officiers & aux soldats du prince, afin de les prévenir en sa faveur, si leur maître conservait du ressentiment contre lui.

Les deux envoyés partirent ensemble pour le Tché-kiang. A peine furent-ils arrivés sur les frontières de cette province, que Fang-koué-ngan qui les attendait à la tête d'un parti, tomba sur Lou-tching-yuen &

sur les gens de sa suite : il ^{p.548} s'empara de leurs dépouilles, & ne fit grâce à aucun d'entre eux.

— Ce ne sont encore là, disait-il, que les prémices de la vengeance que je tirerai de l'attentat commis par le prince de Tang envers Tchîn-kien, l'envoyé de mon maître.

Les Tartares donnèrent bientôt des inquiétudes plus grandes au prince de Lou. Il devait s'attendre à les voir revenir dans sa province avec de nouvelles troupes & des forces plus considérables : cependant il vivait dans une sécurité & une inaction qui auraient à peine été pardonnables, s'il n'avait eu plus rien à craindre de cette nation ennemie. En effet, les Tartares ne négligèrent rien pour se mettre en état de réparer leurs pertes ; le mépris qu'ils avaient marqué pour les Chinois, avait été seul la cause de leur dernière déroute : au commencement de la quatrième lune de cette année, ils reparurent avec une armée nombreuse & une très grosse artillerie, & s'avancèrent dans le meilleur ordre vers le grand fleuve.

Les Chinois dont le courage avait été relevé par la victoire complète qu'ils avaient remportée, se montraient de l'autre côté du fleuve dans une disposition qui faisait assez connaître la résolution où ils étaient de disputer vigoureusement le passage : leur ardeur se trouvait encore animée par l'espérance d'être puissamment secourus. En effet Tching-tchi-long ayant appris que les Tartares se préparaient à fondre avec une armée formidable sur les États du prince de Lou, était entré dans le fleuve par l'embouchure du Tsien-tang-kiang, & l'avait remonté jusqu'à Hang-tchéou. C'était à cet endroit que les Tartares devaient tenter le passage pour aller combattre l'armée chinoise, campée assez près de là du côté du midi.

Quelque nombreuse & bien armée que fut la flotte de Tching-tchi-long, elle ne parut point intimider les Tartares ; ^{p.549} ils ne se disposèrent qu'avec plus d'ardeur à tenter le passage, & commencèrent par attaquer la flotte, persuadés que s'ils réussissaient à l'écarter, le passage leur

serait ouvert : ils s'en approchèrent jusqu'à trois fois, mais ils furent repoussés chaque fois avec une si grande perte, qu'ils abandonnèrent leur entreprise, & remontèrent le fleuve dans l'espérance de trouver quelque endroit guéable. Comme ces trois attaques leur avaient coûté beaucoup de monde, ils firent venir de nouvelles troupes avec lesquelles ils prirent la route de l'ouest du côté de Fou-yang, & remontèrent jusque dans le département de Yen-tchéou, où ils trouvèrent un gué : ayant passé le fleuve, ils allèrent avec leur vitesse ordinaire se présenter devant Tchao-yng, où le prince de Lou tenait sa cour. Ce prince fut averti assez à temps pour se mettre hors du danger d'être pris ; sa capitale soutint quelques jours le siège, mais les Tartares l'attaquèrent si vivement, qu'ils l'emportèrent d'assaut, & firent main basse sur tous les habitants.

Fang-koué-ngan, général des troupes du prince de Lou, si zélé jusque-là pour les intérêts de son maître, & Massé-yu, qui avait été successivement ministre d'État des princes de Fou & de Lou, voyant les affaires du Tché-kiang sur le point d'être entièrement ruinées, conspirèrent entr'eux d'arrêter eux-mêmes leur maître, & de le livrer aux Tartares, pour sauver à ce prix leur famille, & conserver leur fortune ; mais le prince ayant eu des avis secrets de leur perfidie, s'embarqua promptement avec un petit nombre de sujets fidèles, & se retira dans l'île de Tchéou-chan, abandonnant aux Tartares un pays qu'il n'était plus en état de leur disputer.

Après la prise de Chao-hing, les Mantchéous divisèrent leur armée en trois corps. Le premier fut envoyé du côté de ^{p.550} Ouen-tchéou, sur les côtes de la mer ; le second eut ordre de se rendre maître de Kiu-tchéou ; & le troisième, de faire le siège de Kin-hoa. Ils avaient composé cette dernière division de l'élite de leurs troupes, dans la persuasion que Tchou-ta-sien qui s'était retiré dans cette place, la défendrait jusqu'à l'extrémité ; il répondit en effet à l'opinion qu'on avait de sa bravoure. Ce mandarin, originaire de Kin-hoa même, avait été fait docteur du

premier ordre la quarante-quatrième année de Ouan-li ; il contribua beaucoup à l'extinction de la révolte de Li-kieou-tching & de Kong-yeou-té, dans la province de Chan-tong. On lui donna pour récompense, l'emploi d'assesseur du président du tribunal de la Guerre. Le prince de Fou le nomma ensuite président de ce tribunal à Nan-king ; enfin il remplit avec une égale réputation, sous le prince de Lou, la place de ministre d'État. A la nouvelle de la prise de Chao-hing, craignant avec raison pour Kin-hoa sa patrie, il s'y rendit en diligence, & la défendit durant plusieurs mois contre les Tartares, qui l'attaquèrent avec une espèce de fureur. La place se trouvant démantelée de tous côtés par les brèches que les assiégeants y firent, elle fut emportée dans un assaut général, & les habitants & la garnison furent victimes de leur résistance. Le brave Tchu-ta-sien voyant sa patrie en proie à la férocité des vainqueurs, mit le feu à sa maison, & s'ensevelit au milieu des flammes.

Le corps de Tartares qui était allé assiéger Kiu-tchéou, éprouva beaucoup de difficultés, ne rencontrant que des chemins escarpés & des précipices, où l'on ne pouvait conduire qu'avec des peines infinies, les vivres & la grosse artillerie. Tchang-pong-y, prince du quatrième ordre, sous le titre de Yong-fong-pé, commandait dans cette place, & ne ^{p.551} manquait ni de capacité, ni de courage, mais il n'avait pas la confiance du soldat, dont il n'était point aimé. Dès le second jour du siège, Tçin-ting-ko, un des premiers officiers, à la tête de plusieurs autres, ouvrit les portes aux Tartares, qui se contentèrent de faire mourir ceux qu'ils trouvèrent les armes à la main, ainsi que tous les mandarins d'armes & de lettres, à l'exception des traîtres qui avaient livré leur patrie. Tchang-pong-y fut la première victime qu'ils immolèrent.

Le corps d'armée qui avait eu ordre de marcher le long de la mer vers Ouen-tchéou, n'eut aucune occasion de se battre. Tous les Chinois de ce pays se soumirent à son approche, & se coupèrent les cheveux dans la forme ordonnée par les vainqueurs : cependant quelques mandarins aimèrent mieux perdre la vie, que de la conserver à cette condition.

Histoire générale de la Chine

Yuen-ta-tching, Fan-long-nien & Fang-koué-ngan furent les premiers à se soumettre à la puissance des Tartares ; leur exemple entraîna la multitude. Ma-ssé-yu, ministre du prince de Lou, s'enfuit secrètement à une bonzerie des montagnes de Tai-tchéou. Les Tartares envoyés à sa poursuite, l'ayant atteint, se saisirent de lui, & le firent mourir suivant les ordres qu'ils en avaient reçus.

Cette partie du Tché-kiang dont les Tartares venaient de se rendre maîtres, confinait avec la province de Fou-kien par des montagnes qu'on ne pouvait passer que par deux gorges remplies de précipices affreux : une poignée de monde aurait pu aisément défendre le passage contre des armées entières, quelque puissantes qu'elles eussent été. Mais le prince de Tang, pour qui le titre d'empereur n'était plus qu'une vaine décoration, était si mal servi, surtout depuis qu'il avait été abandonné par Tching-tchi-long, que les Tartares, après ^{p.552} la conquête de Tché-kiang, ayant envoyé à la découverte pour examiner si ces gorges étaient gardées, & n'y trouvant pas un seul soldat, s'en emparèrent sans coup férir.

Lorsqu'on les sut maîtres de ces passages importants, la terreur devint universelle. Le peuple, les soldats mêmes, tout se crut perdu, & se dispersa aussi promptement qu'un troupeau timide aux approches d'un loup furieux & affamé : plusieurs mandarins passèrent au service des Tartares ; d'autres donnèrent leurs soumissions par écrit. Plus de deux cents de ces soumissions ayant été interceptées, elles furent envoyées au prince de Tang.

Tant de défections laissant ce prince sans aucune ressource, il convoqua une assemblée de tous ses mandarins, pour leur déclarer qu'il se démettait de l'empire ; il se flattait qu'en descendant de lui-même à l'état de simple particulier, il se mettrait plus facilement à l'abri de la fureur des Tartares, & qu'il sauverait au moins sa vie. S'étant fait apporter les deux cents soumissions données par ses courtisans, dont chacune était cachetée du sceau du mandarin qui l'avait souscrite, il leur dit :

— Vous m'avez élevé sur le trône impérial ; je n'ai rien désiré plus vivement que de régner sur les cœurs de mes sujets ; ç'a été mon unique vœu depuis le commencement. Je comptais sur votre zèle pour m'aider à pacifier les troubles dont l'empire n'a pas cessé d'être agité ; devais-je chercher ailleurs que parmi vous, du secours & de la consolation ? Mais l'amertume & les chagrins continuels ont empoisonné mes jours : je n'ai goûté sur le trône, ni le bonheur qu'un prince a droit de se promettre en travaillant à rendre ses peuples heureux, ni même aucun des plaisirs réservés à la condition privée.

p.553 Quand vous avez déposé entre mes mains la puissance suprême, quel a été votre dessein ? C'était sans doute de me mettre en état de rétablir la splendeur de ma famille, de briser le joug honteux auquel les Tartares entreprenaient d'asservir les provinces de l'empire : j'ai tout lieu de craindre que vous ne me croyez plus capable de remplir des vues si glorieuses. Des gens qui se disent mes sujets, qui ne subsistent que par mes bienfaits, me trahissent lâchement ! Plus de deux cents engagements à servir mes ennemis que je mets ici sous vos yeux, en sont une preuve trop évidente : ces soumissions sont encore toutes cachetées ; j'ai refusé de les ouvrir, & j'ordonne qu'elles soient brûlées à l'instant en votre présence. Que ferais-je d'ailleurs autre chose, que d'ajouter à mes chagrins, en cherchant à connaître les noms des ingrats qui m'abandonnent !

Le prince de Tang avait la taille haute & le port majestueux ; son visage, où il ne parut jamais de barbe, était agréable, il joignait à un esprit pénétrant un caractère réfléchi & des mœurs austères ; sobre jusqu'à s'interdire l'usage du vin, auquel il renonça du moment qu'il fut nommé empereur ; il évita encore tous les pièges qu'on lui tendit pour le séduire par les attraites des belles femmes qu'on lui présentait, & il disait

que les devoirs du gouvernement ne lui laissent aucun moment pour la volupté. Généreux & libéral envers ceux qui se distinguaient par leur mérite, mais trop sévère à punir les fautes, il se perdit par une ambition sans bornes & déplacée, dans les circonstances où il se trouvait. Son orgueil lui attira le ressentiment de tous les autres princes, par le refus qu'il fit constamment de renoncer au titre d'empereur, & de travailler de concert avec eux, au rétablissement de la famille des Ming. ^{p.554} On reçut alors la nouvelle à Fou-tchéou, que les Tartares étaient entrés dans la province & prenaient la route de cette capitale. Les troupes chinoises fuyaient devant eux, & n'osaient pas même se montrer : le seul Tching-oueï-hong, inspecteur-général, jeune homme de vingt-cinq ans, ayant voulu opposer quelque résistance, fut pris, & préféra la mort aux avantages considérables que les Tartares lui offraient pour l'engager à se soumettre à leur domination.

Depuis que Tching-tchi-long avait abandonné les intérêts du prince de Tang, il n'était resté près de ce dernier personne capable de lui donner des conseils dans les circonstances critiques où il se trouvait. Comme il apprit que Kan-tchéou tenait tête aux forces réunies des Tartares, il craignit que ceux-ci ne se tournassent tout à coup contre lui ; au lieu de rassembler ce qu'il avait de sujets fidèles & de se préparer à défendre ses États, il les abandonna à leur discrétion, & partit à la hâte pour Kan-tchéou, le vingt-un de la huitième lune, n'étant accompagné que d'une suite peu nombreuse.

Lorsqu'il fut arrivé à Tchun-tchang, on lui vint annoncer que les Tartares étaient sur le point de l'atteindre : cette nouvelle effraya si fort les gens de sa suite, qu'ils l'abandonnèrent presque tous. Il monta sur-le-champ à cheval & s'enfuit à toute bride vers Ting-tchéou, pour gagner de là le Kiang-si.

Les Tartares arrivèrent en effet à Tchun-tchang peu de temps après qu'il en fut sorti : ils y arrêtaient Yuen-ta-tching, Fang-koué-ngan, ainsi que Fan-long-nien, qui, après s'être soumis à eux, les avaient ensuite

abandonnés. Yuen-ta-tching trouva moyen de se faire mourir ; mais les autres eurent la tête tranchée comme rebelles.

Les ennemis ne surent qu'à Yen-ping, que le prince de Tang ^{p.555} avait pris la fuite du côté de Ting-tchéou, aussitôt un détachement de leur cavalerie fut commandé pour courir après lui. Le prince avait de l'avance ; ils ne purent l'atteindre qu'à Ting-tchéou, & ils le surprirent au moment où il se croyait en sûreté : se voyant dans l'impossibilité d'échapper, il se précipita dans un puits, où il périt misérablement. La princesse son épouse fut arrêtée & conduite à Fou-tchéou, où elle eut la tête tranchée.

Cependant l'armée tartare avait continué sa route vers la capitale de la province, qui leur ouvrit ses portes. Ils s'emparèrent du palais, où ils se contentèrent de faire mourir quelques-uns de ceux qui approchaient le plus de la personne du prince, & se saisirent du trésor.

De Fou-tchéou, les Tartares allèrent à Siuen-tchéou, observant toujours une exacte discipline ; en sorte que le pillage fut défendu sous des grièves peines, & que le soldat ne commit aucune insulte. Le désir de se concilier la confiance & l'affection des peuples, les engagea à prendre une conduite différente de celle qu'ils avaient tenue jusque-là : ils ne firent mourir à Siuen-tchéou que le seul Tsiang-té-king, qui avait été ministre d'État, & qui refusa, avec une confiance opiniâtre, de plier sous le joug étranger.

A la dixième lune ils entrèrent dans Tchang-tchéou, où ils apprirent que Tching-tchi-long s'approchait avec une flotte nombreuse. Le prince *Péilé*, qui commandait l'armée tartare, n'était pas en état de l'attaquer, parce qu'il n'avait point de barques de guerre, & que d'ailleurs la réputation de Tching-tchi-long lui faisait craindre de trop risquer. Comme il se trouvait embarrassé, il eut recours à Ko-pi-tchang, un des notables de Siuen-tchéou, ami de Tching-tchi-long, qu'il ^{p.556} chargea de l'aller trouver & de lui promettre le sceau de grand gouverneur & de généralissime, outre le commandement de sa flotte qu'on lui laisserait.

Histoire générale de la Chine

Un refus de la part de Ko-ping-tchang eût été dangereux ; il se serait exposé, lui & sa famille, au ressentiment des Tartares, qui étaient puissants & redoutables ; aussi s'acquitta-t-il de la commission : il fut reçu de Tching-tchi-long avec beaucoup d'amitié, & il flatta singulièrement son ambition, lorsqu'il lui annonça les propositions avantageuses & honorables que lui faisait le prince.

Séduit par ces offices, il assembla sur son bord ses officiers & ses parents, qui furent tous d'avis qu'il ne devait rien accepter ; ils employèrent même les prières & les larmes pour l'en détourner, en lui faisant envisager ce qu'il avait à craindre des Tartares dès qu'il serait en leur pouvoir, lui qui était en état, avec ses seules forces, de les braver impunément ; mais Tching-tchi-long, dont le courage égalait l'ambition, ne se laissa point intimider par le tableau effrayant des dangers auxquels pouvait l'exposer une confiance trop facile dans les promesses des Tartares. Dès ce moment même il conçut le projet de mettre l'empire dans sa famille, & il regardait l'occasion qu'on lui présentait comme la voie la plus certaine de l'exécuter ; aussi ne répondit-il aux représentations de ses parents & de ses amis, que par ce proverbe :

— C'est dans les eaux devenues troubles par l'orage, qu'on pêche les plus gros poissons.

S'étant fait apporter de l'encre, du papier & des pinceaux, il écrivit sa soumission, qu'il remit à Ko-ping-tchang : celui-ci de son côté lui laissa le sceau qu'il avait ordre de lui présenter, & retourna vers le prince *Peïlé*, qui, satisfait du succès de sa négociation, reprit la route de Fou-tchéou, d'où il avait dessein de retourner à Pé-king.

p.557 Le quatre de la dixième lune, les Tartares se rendirent enfin maîtres de la ville de Kan-tchéou de la province du Kiang-si, après un siège de près de quatre mois. Aucune ville ne leur avait coûté autant de monde & de fatigues ; aussi était-elle défendue par un grand nombre de braves gens déterminés à s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de la livrer à l'ennemi. Le deuxième mois du siège, les officiers tartares

désespérant du succès, assemblèrent leur conseil, & proposèrent de l'abandonner ; mais plusieurs s'y opposèrent avec chaleur.

— Jusqu'ici, dirent-ils, nos armées ont été partout victorieuses ; si nous venons à échouer devant cette place, nous ranimons le courage des Chinois, & nous ternissons la réputation que nous avons acquise par tant de glorieuses expéditions. Prenons garde même qu'il ne transpire rien au dehors de ce qui fait actuellement la matière de nos délibérations ; demandons plutôt de nouvelles troupes pour réparer les pertes que nous avons essuyées ; faisons venir des canons plus forts que ceux que nous avons jusqu'ici employés à ce siège, & nous verrons bientôt le succès couronner notre persévérance, à ne point abandonner une entreprise qu'il est de la gloire de notre nation de soutenir, si elle ne veut pas perdre en un instant le fruit de ses travaux & l'honneur de ses armes.

Les généraux mantchéous se rendant à cet avis, demandèrent de nouvelles troupes & une artillerie plus considérable. Dès que ce secours fut arrivé, ils recommencèrent à battre la place avec plus d'acharnement, & bientôt ils firent brèche en plusieurs endroits ; alors ils donnèrent plusieurs assauts très vifs que les assiégés soutinrent avec une bravoure surprenante ; mais n'ayant plus ni poudre ni flèches, ni d'autres armes que ^{p.558} la pique & le sabre, pour repousser les ennemis qui se présentaient à la brèche, la ville fut emportée le quatre de la dixième lune de cette année. Les Tartares, que leurs pertes excitaient à la vengeance, passèrent tous les habitants au fil de l'épée.

A la onzième lune Tching-tchi-long fit route du côté de Fou-tchéou-fou ; informé que le prince *Peilé* était dans cette ville il descendit à terre, laissant sa flotte à l'ancre dans un port sûr & dont il était le maître ; cette précaution lui parut suffire pour ôter, dans le cas même d'une trahison, la pensée d'entreprendre contre sa liberté : il se rendit, avec

cette confiance, à Fou-tchéou. Le *Peilé* le reçut avec des honneurs extraordinaires, & le traita pendant trois jours avec toute la magnificence tartare ; mais, sous prétexte de lui faire honneur, une garde nombreuse l'accompagnait partout. Tching-tchi-long ne soupçonna qu'une partie des desseins du prince mantchéou ; il crut qu'il cherchait à s'assurer de sa fidélité, ne pouvant s'imaginer que ses officiers & toute sa flotte étant en pleine liberté, on osât attenter à sa personne ; aussi ne témoigna-t-il aucune surprise de se voir observé de si près, & il traita toujours les officiers de garde qui le suivaient, comme des gens qui l'accompagnaient pour lui faire honneur.

De son côté le prince *Peilé* continua d'avoir pour lui les mêmes attentions, & sans rien laisser transpirer du dessein qu'il avait de se saisir de sa personne & de l'emmener à Pé-king, il fit tout préparer pour ce voyage : il ne confia son secret qu'aux officiers de la garde qu'il avait donnée à Tching-tchi-long, & il disposa tout comme s'il devait retourner seul à Pé-king.

Le jour de son départ tous les mandarins d'armes & de ^{p.559} lettres étant venus prendre congé de lui, Tching-tchi-long s'y rendit aussi. Le prince lui dit que la cour était si remplie d'estime pour son mérite, qu'elle l'attendait pour le combler d'honneurs, & qu'il l'invitait à l'accompagner. Tching-tchi-long affecta de regarder cette invitation comme un simple compliment : il répondit que ce serait sans doute pour lui le plus grand bonheur d'accompagner un prince couvert de gloire, & de se présenter sous ses auspices à la cour, pour y offrir à leur auguste maître sa personne & ses services ; mais que les circonstances s'opposaient à l'exécution d'un projet qui devait le flatter à tant d'égarde : d'ailleurs que sa flotte n'étant point prévenue de la faveur qu'il voulait lui faire, on y serait dans l'inquiétude de son absence, & que s'il voulait différer de quelques jours, il se rendrait à bord pour y donner les ordres nécessaires. Le prince tartare dit qu'il ne pouvait différer d'un instant son départ ; il lui déclara même qu'il avait reçu des ordres précis de le

conduire à la cour. Tching-tchi-long sentit alors les conséquences de l'imprudence qu'il avait eue de se mettre à la discrétion des Tartares ; il fut forcé de marcher à la suite du prince, sans avoir pu donner avis de son départ, tant il était observé de près. Il partit pour Pé-king, obligé de cacher son dépit & son inquiétude sur le sort qu'il y trouverait.

Cette nouvelle répandit la consternation sur sa flotte : les chefs mirent aussitôt à la voile pour éviter de tomber entre les mains des Tartares ; cependant ils décidèrent de ne faire aucun acte d'hostilité, & d'attendre que la cour de Pé-king permît à leur amiral de venir les rejoindre ; leurs espérances furent vaines ; après avoir attendu plusieurs mois, pendant lesquels ils parcoururent les côtes sans causer aucun dommage, ^{p.560} le fils de Tching-tchi-long sut par les émissaires qu'il avait à Pé-king, que son père était surveillé de si près, qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il pût se tirer de l'esclavage où il était : alors Tching-Tching-kong ne gardant plus aucun ménagement & le cœur plein de vengeance, se déclara l'ennemi implacable des Mantchéous ; il ravagea leurs côtes, & leur fit la guerre la plus cruelle de toutes celles qu'ils ont soutenues pour conquérir l'empire.

Cependant la mort du prince de Tang, & la perte du Fou-kien & du Kiang-si, ne restèrent pas longtemps ignorées : les princes de la famille des Ming, & les grands de la cour qui se trouvaient dans le Kouang-tong & le Kouang-si, pensèrent aussitôt à nommer un successeur au prince de Tang. Mais comme chacun en particulier consultait plus ses propres intérêts que ceux de leur dynastie, ils mirent le comble à ses malheurs en achevant sa ruine par leurs divisions, au lieu de se réunir pour combattre l'ennemi puissant qui leur disputait, ou plutôt leur enlevait à jamais le sceptre impérial. Les princes de Tchéou, de Y & de Leao, partagés en différents partis, restèrent assemblés avec leurs officiers pendant plusieurs jours, sans pouvoir s'accorder sur le choix d'un successeur à l'empire : sur ces entrefaites le prince de Tchu-yué-ngao, frère du prince de Tang, qui s'était sauvé du Fou-kien par mer, & était

venu chercher un asile dans le Kouang-tong, arriva ; sa présence termina les différends, & réunit tous les partis en sa faveur. Il fut proclamé solennellement empereur de la Chine, & s'empressa de prendre possession du trône, en déclarant que l'année suivante serait la première de son règne, sous le nom de Chao-ou.

Dans le temps que les choses se passaient ainsi à Kouang-tchéou, capitale du Kouang-tong, le vice-roi du Kouang-si, ^{p.561} appelé Kiu-ché-ssé ¹, & le *tsong-tou*, ou gouverneur général Ting-koueï-tséou, de concert avec les présidents du tribunal de la Guerre, Li-ta-ki & Li-yong-méou, formaient le projet de déférer l'empire à un autre prince de la famille des Ming. Ces grands mandarins s'assemblèrent avec plusieurs autres chez le vice-roi Kiu-ché-ssé, qui, avant de procéder à l'élection, les harangua en peu de mots, & s'attacha à les persuader que le prince de Yong-ming, par sa naissance, étant petit-fils de l'empereur Chin-tsong, & par ses qualités personnelles, méritait d'être préféré aux autres princes du sang des Ming : l'unanimité des suffrages se réunit en sa faveur. On lui envoya sur-le-champ une députation solennelle pour lui annoncer son élection ; & les députés commencèrent par le saluer comme leur empereur & leur maître. Il prit possession du trône le quatrième jour de la dixième lune, un mois avant l'installation du prince Tchu-yué-ngao, à Kouang-tchéou ; il nomma Ting-koueï-tséou, Li-ta-ki & Kiu-ché-ssé, ses ministres d'État ; il déclara en même temps qu'il ne voulait d'autre titre que celui de roi ou prince de Koueï ; & il ordonna que les années de son règne seraient appelées du nom de Yong-lié.

Ce prince était venu de Ou-tchéou : il faisait auparavant sa résidence ordinaire à Tchao-tchéou, de la province de Kouang-tong, où il tenait sa cour. Ce fut de cette ville qu'il dépêcha Pong-yao, censeur de l'empire, pour informer le prince Tchu-yué-ngao de son élévation à l'empire. Sou-koan-seng, ministre de ce prince, & celui qui avait le plus contribué à son élection, fit arrêter & mettre à mort Pong-yao : il assembla en même

¹ Il avait embrassé la religion chrétienne, & il est connu sous le nom de Thomas.

p.562 temps des troupes, & se prépara à déclarer la guerre au prince de Koueï, qui de son côté leva promptement une armée, dont il confia le commandement à Lin-koueï-ting. Ce général ayant trouvé à Chan-soui les troupes de Tchu-yué-ngao, leur livra bataille ; elle fut sanglante, & l'armée ennemie fut presque toute taillée en pièces. Cette victoire fortifia considérablement le parti du prince de Koueï, & porta presque toute la province du Kouang-tong à se déclarer en sa faveur.

Ce prince s'appelait de son nom de famille Tchu-yéou-tçié ; il était le quatrième des enfants de Tchu-tchang-yng, prince de Koueï, petit-fils de l'empereur Chin-tsong. On lui donna dans ses premières années, le titre de Yong-ming-ouang qu'il changea en celui de Koueï.

A la douzième lune, Li-tching-tong, officier chinois qui était passé au service des Tartares, où il avait le grade de lieutenant-général, se présenta à la tête d'un gros corps d'armée du côté de Kouang-tchéou, & inspira une si grande terreur, que personne n'osa lui disputer l'entrée de cette ville : les princes de Tchéou, de Y & de Leao étant tombés entre ses mains, il les fit mourir. Plusieurs de leurs officiers se rangèrent sous les drapeaux des Tartares ; d'autres aimèrent mieux se donner la mort, que de se soumettre à leur domination. Sou-kouang-seng, ministre du prince Tchu-yué-ngao, fut un des premiers qui refusa de survivre à son prince.

Le général Li-tching-tong, se voyant maître de Kouang-tchéou, divisa ses troupes en deux corps ; l'un fut destiné à la conquête de Nan-tchao ; l'autre beaucoup plus considérable, à la tête duquel il se mit, s'avança vers Chao-king, dans le dessein de combattre le prince de Koueï : l'eunuque Ouang-koen, en p.563 qui & prince avait une confiance entière, en conçut tant de frayeur, qu'il persuada à son maître de sortir de Tchao-king, & de se retirer du côté de l'ouest, pour se mettre à l'abri du danger. Les représentations & les instances de Kiu-ché-ssé, pour détourner le prince de prendre ce parti, furent absolument inutiles.

Histoire générale de la Chine

Le prince de Koueï n'écoulant que le conseil timide de l'eunuque, sortit de Chao-king sur la fin de la douzième lune, & arriva **1647**. à Ou-tchéou le premier de la première lune ; il n'avait alors auprès de sa personne aucun autre de ses grands que Kiu-ché-ssé : le ministre Ting-koueï-tséou était à Tchîn-ki ; & Ouang-hou-ting, à Tsin-tchéou.

Le général des Tartares voyant que personne ne se présentait pour lui disputer le terrain, divisa son armée en trois corps assez considérables, qu'il envoya assiéger Kao-tchéou, Leï-tchéou & Lien-tchéou, & avec une quatrième division, composée de l'élite de ses troupes, il s'avança du côté de Ou-tchéou plutôt pour tenter si on ferait mine de se défendre, que dans la pensée de prendre cette ville. A son approche le prince de Koueï en sortit précipitamment & prit la fuite : cette évasion déterminâ Li-tching-tong à attaquer la place dans les formes, & à lui livrer un assaut. Le prince y avait laissé Tsao-yé, vice-roi de Kouang-si ; mais la peur le saisit : n'ayant plus la liberté de s'enfuir, il abandonna le parti de son souverain pour se donner aux Tartares. Li-tching-tong entra dans la ville, d'où il envoya un de ses officiers s'emparer de Yuen-tchéou.

A la seconde lune, le prince de Koueï arriva à Koueï-lin, capitale de la province du Kouang-si, & nomma Ou-ping, ministre d'État. Tchu-ché-ssé jugeant que cette capitale pouvait résister, & qu'elle n'avait rien à redouter du sort ^{p.564} qu'avaient éprouvé les autres villes, y fit construire un palais pour le prince, & l'invita à y fixer sa cour.

Le ministre d'État Ting-koueï-tséou, était alors campé à Tchîn-ki, à la tête de l'armée du prince de Koueï. Les officiers de l'armée tartare ne lui ayant vu faire aucun mouvement pour secourir Chao-king & Ou-tcheou, se persuadèrent qu'il ne serait peut-être pas impossible de le gagner, & de le déterminer à le ranger de leur côté, mais ils reconnurent bientôt leur erreur : Ting-koueï-tséou rejeta avec tant de mépris les propositions qu'on lui fit, qu'ils résolurent de l'attaquer avec toutes leurs forces. Ils s'avancèrent en conséquence, par terre & par eau, & le joignirent auprès

de la rivière Sié-kiang ; les armées en vinrent aux mains, & l'action fut soutenue de part & d'autre avec une ardeur qui rendit longtemps la victoire indécise ; mais Ting-koueï-tséou venant à être tué d'un coup de flèche, l'officier qui commandait sous lui ne jugea pas à propos de continuer le combat, & fit une retraite aussi glorieuse que la victoire même.

Li-tching-tong, maître de la province du Kouang-tong, se disposa à aller du côté de Koueï-lin ; l'eunuque Ouang-koen averti de sa marche, & craignant une surprise de la part des Tartares, pressa le prince de sortir de cette place. Le fidèle Kiu-ché-ssé ne s'y opposa pas, mais il le pria de s'arrêter en-deçà du Tsuen-tchéou, & de lui laisser le soin de défendre Koueï-lin. Tsiao-lien, brave officier, qui avait conduit le prince de Koueï à Tsuen-tchéou, eut ordre de retourner à Koueï-lin. Les soldats qu'il menait au secours de cette place, n'avaient pour toutes armes que leurs sabres ; ils rencontrèrent un corps de Tartares sur lequel ils fondirent avec une impétuosité à laquelle tout fut forcé de céder, & ils entrèrent triomphants ^{p.565} dans la place, d'où sortant peu de jours après avec un renfort considérable que leur donna Kiu-ché-ssé, ils chargèrent avec tant de vivacité Li-tching-tong, qu'ils le contraignirent d'aller asseoir son camp fort loin de là.

A la quatrième lune, le prince de Koueï qui avait continué sa route jusqu'à Ou-kang-tchéou, en fit partir Lieou-ching-yn, avec ordre de se porter promptement au secours de Koueï-lin : mais Li-tching-tong informé que Lieou-ching-yn ne s'accordait ni avec Kiu-ché-ssé, ni avec Tsiao-lien, & persuadé que cette désunion pourrait lui faciliter la prise de Koueï-lin, s'en rapprocha, & vint camper assez près des murailles. Kiu-ché-ssé commanda une sortie d'une partie de la garnison, sous les ordres de Tsiao-lien, & il fit passer la rivière à Ma-tchi-ki avec de l'artillerie, pour faire sur l'ennemi un feu continu pendant que Tsiao-lien l'attaquerait de l'autre côté. Les batteries de Ma-tchi-ki furent admirablement bien servies ; il entama l'armée ennemie & y causa un

grand désordre, dont Tsiao-lien profita pour fondre sur eux ; il leur tua près de vingt mille hommes : la déroute fut générale & la victoire complète.

Un nouveau corps de Tartares déboucha par la montagne Li-mou-ling, tandis que les Chinois achevaient de vaincre : c'était un renfort envoyé à Li-tching-tong, pour le mettre en état de presser le siège de Koueï-lin : Ma-tchi-ki devant lequel il se présenta, animé par la victoire qu'il venait de remporter sur Tsiao-lien, s'avança hardiment à sa rencontre ; il le défit, & le poursuivit ensuite plus de dix ly. Après de si grandes pertes, les Tartares n'osèrent plus se présenter devant Koueï-lin.

Le prince de Koueï apprit à Ou-kang, où il était, cette grande victoire, qu'il dut à la prudence & à l'habileté de Kiu-ché-ssé. Le rebelle Tsao-tching-ning rentrant enfin dans le devoir, ^{p.566} vint lui offrir ses troupes pour l'aider à chasser les Tartares de la Chine : le prince lui donna une des premières places de sa cour.

Les Tartares peu accoutumés à perdre des batailles telles que celles de Koueï-lin, firent venir de nouvelles troupes de Pé-king. Elles dirigèrent leur marche par le Hou-pé, qui leur était entièrement soumis, & arrivèrent à Tchang-cha à la septième lune. De là, continuant leur route par Pao-king, elles allèrent droit à Ou-kang. Le prince qui ne s'attendait pas à une nouvelle armée prête à fondre sur lui, se sauva à Tsing-tchéou, laissant à Ou-ping, son ministre d'État, le soin d'arrêter, s'il était possible, les progrès des ennemis. Ou-ping se comporta en sujet fidèle, jusqu'à sacrifier sa vie pour le service de son prince. Il s'en fallut beaucoup que Lieou-ching-yn imitât un si bel exemple : il n'attendit pas même que les Tartares se présentassent devant Ou-kang, dont le prince lui avait confié la défense ; il sortit de la place pour aller se donner à eux, & les aider même à s'emparer de la ville. Cependant le prince de Koueï ne se croyant pas en sûreté à Tsing-tchéou, l'abandonna de nouveau pour se rendre à Lieou-tchéou.

La victoire signalée de Koueï-lin redonna si fort du courage au parti du prince, que plusieurs levèrent des troupes ; les uns allèrent le joindre à Lieou-tchéou ; les autres, sans attendre ses ordres, entreprirent de soumettre à son obéissance la ville de Kouang-tchéou. Ces derniers avaient à leur tête Tchîn-tsé-choang, un des ministres d'État du prince, le censeur de l'empire, Tchîn-pang-yen & Tchang-kia-yu, ancien assesseur de la guerre ; mais les mesures de ces chefs furent si mal prises, qu'ils échouèrent, & périrent tous.

Le *tsong-tou* ou gouverneur général Ho-ting-kiao, ^{p.567} Ho-yong-tchong, prince ou *heou* de Nan-ngan, & Lou-ting, *pé* de Y-tchang, combinèrent mieux leur plan : dès qu'ils surent le prince de Koueï à Lieou-tchéou, & trop faible pour espérer de résister longtemps aux Tartares, ils lui menèrent des troupes afin de l'aider à se défendre en cas d'attaque.

Les Tartares changèrent leur marche, lorsqu'ils apprirent qu'on avait rassemblé dans cette place des forces si considérables ; mais la destinée la plus malheureuse semblait être le partage de ce prince digne d'une meilleure fortune : délivré des craintes que lui donnait l'approche des ennemis, ses propres sujets lui causèrent de nouvelles alarmes par une sédition qui faillit lui être funeste, & l'obligea de sortir avec précipitation de Lieou-tchéou pour se retirer à Siang-tchéou.

Cette émeute commença par une dispute élevée entre Tan-min-ki, officier militaire, & Long-tchi-min, officier considérable de lettres : ils avaient chacun un grand nombre de partisans. Le feu de la division embrasa bientôt toute la ville, on courut aux armes ; les deux partis en vinrent aux mains, & plusieurs y perdirent la vie. En vain, pour apaiser le désordre, on interposa l'autorité du prince ; les plus séditieux crièrent, pour se dispenser d'obéir, qu'ils étaient sujets des Tartares, & qu'ils ne reconnaissaient plus le prince de Koueï : ces cris redoublés étant venus aux oreilles du prince, il se crut trahi, & abandonna Lieou-tchéou ; mais à peine était-il sorti, que la tranquillité se rétablit d'elle-même.

A la douzième lune, le *tsong-tou* Yang-tong-ho, qui était au service des Tartares, arriva du côté du nord avec un corps d'armée, & se saisit de Tsuen-tchéou. Les officiers du prince de Koueï, dont les plus distingués étaient Ting-kiao, Tsiao-lien, Ho-yong-tchong & Lou-ting, se mirent aussitôt en ^{p.568} campagne ; ils atteignirent, & défirent entièrement Yang-tong-ho, qui eut bien de la peine à se tirer de leurs mains ; ils le poursuivirent plus de trois cents ly, en faisant un grand carnage de ses troupes.

A la douzième lune, le prince de Koueï voyant que les affaires changeaient de face, & ne lui laissaient plus à craindre les mêmes dangers qu'auparavant, partit de Siang-tchéou & retourna à Koueï-lin ; Kiu-ché-ssé le reçut avec beaucoup de magnificence, afin d'inspirer plus de respect au peuple, & de ranimer leur confiance. Le prince, pour récompenser ses services & son zèle, dont il lui avait donné des preuves si signalées, le nomma son premier ministre.

L'an **1648**, à la seconde lune, lorsqu'on s'y attendait le moins, on reçut la nouvelle que l'avant-garde de l'armée des Tartares était arrivée à Ling-tchuen. Le prince de Koueï en fut si effrayé, que s'imaginant qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour mettre sa personne en sûreté, il était prêt à sortir de la ville, lorsque Kiu-ssé-ché lui représenta avec tant de force le tort qu'il se ferait par une retraite précipitée, qu'il obtint de lui la parole d'attendre au moins au lendemain, à prendre le parti qui serait jugé le plus sage ; cependant la nuit suivante il sortit vers minuit, secrètement & à l'insu de Kiu-ché-ssé, & prit la route de Nan-ning-fou.

L'armée tartare commandée par Ling-tchuen, apprenant la fuite du prince, & qu'il n'avait laissé qu'une faible garnison pour défendre Koueï-lin, vint se présenter devant la porte du nord, faisant toutes les dispositions pour l'escalader. Le brave Kiu-ché-ssé était en effet dans cette place avec très peu de monde ; mais les généraux Ho-ting-kiao, Tsiao-lien & Tchéou-king-tang, avertis du dessein des ennemis, prirent si ^{p.569} bien leurs mesures, qu'ils arrivèrent à son secours presque en même

temps que les Tartares se disposaient à l'attaquer. Kiu-ché-ssé leur fit savoir qu'il se préparait à une sortie, & qu'ils se tinssent prêts à charger l'ennemi de leur côté. En effet, dès le lendemain à la pointe du jour, on vint leur dire que la garnison s'avancait vers le camp des Tartares ; ces trois généraux se mirent aussitôt à la tête de leurs troupes, & fondirent à l'improviste sur les ennemis. Les Tartares se trouvant entre deux feux, furent en peu de temps enfoncés & mis en déroute. Ils perdirent dans l'action dix à douze mille hommes, & repassèrent la rivière avec tant de désordre, qu'il s'en noya au moins autant : les Chinois acharnés à leur poursuite, en firent encore une grande boucherie ; de sorte que leur armée fut presque entièrement détruite. Le prince de Koueï envoya à Kiu-ché-ssé un sceau d'or carré, honneur qui ne s'accorde qu'aux princes.

Le premier jour de la quatrième lune fut marqué par un nouveau sujet de joie encore plus sensible pour le prince ; sa légitime épouse ¹ accoucha d'un fils ² à Nan-ning-fou, où la cour s'était retirée.

Cette année la fortune semblait s'être réconciliée avec le prince de Koueï ; chaque lune était l'époque d'un événement heureux : à la troisième, ses troupes avaient remporté une victoire considérable ; à la quatrième, la naissance d'un fils combla ses vœux ; & à la sixième, il vit soumettre à son obéissance les plus belles provinces de l'empire, qui lui furent livrées, soit par Li-tching-tong, commandant des troupes p.570 tartares dans la province de Kouang-tong ; soit par Kin-tchin-hoan, commandant ou *ti-tou* dans la province de Kiang-si, pour les Mantchéous. Ce dernier, officier chinois, qui d'abord avait servi sous Tso-leang-yu, s'était ensuite donné aux Mantchéous, dont il avait reçu en récompense la charge de *ti-tou* ou de commandant général des troupes du Kiang-si.

Ce *ti-tou* avait pour ennemi déclaré, l'inspecteur général des troupes de la province. Persuadé que cet inspecteur avait écrit contre lui à Pé-

¹ Elle était chrétienne.

² Il fut baptisé, & on lui donna le nom de Constantin

king, & que son dessein était de faire donner sa place à Ouang-ti-tchong, son ami intime, excellent officier, mais que Kin-tchin-hoan haïssait autant que l'inspecteur, il ne pensa plus qu'à s'en défaire à quelque prix que ce fût. Il se servit d'un de ses officiers de confiance, appelé Ouang-té-gin, homme adroit & fourbe, qui prit de si justes mesures pour assassiner Ouang-ti-tchong, qu'on ne put l'accuser d'être l'auteur de ce meurtre. Kin-tchin-hoan l'en récompensa par le commandement des troupes de Kien-tchang ; cette place lui facilitait d'ailleurs les moyens de faire périr l'inspecteur lui-même qui y faisait son séjour ordinaire ; cet affreux projet fut exécuté sous peu de jours.

Deux assassinats de cette nature, ne pouvaient manquer d'exciter de grandes rumeurs ; personne n'ignorait la haine implacable qui régnait entre ces mandarins & le *ti-tou* : ainsi, pour se dérober aux suites & aux inquiétudes de ces attentats, il conçut le dessein de quitter le service des Tartares & de se donner au prince de Koueï : il l'exécuta avec tant de prudence & d'adresse, qu'après la mort de ces deux mandarins, il rendit sa démarche publique dans toutes les villes du Kiang-si ; la ville de Kantchéou fut la seule qui ne suivit pas son exemple : toutes les autres se déclarèrent pour le prince de Koueï.

p.571 Li-tching-tong avait conquis pour les Tartares la province de Kouang-tong, & remporté plusieurs victoires sur les troupes du prince de Koueï : il se flattait que des services si importants lui procureraient la place de *tsong-tou*, ou de gouverneur-général de cette province ; mais la cour de Pé-king lui préféra d'autres concurrents. Piqué de se voir frustré de ses espérances, il résolut, dès ce moment, d'abandonner les Tartares, & de reconnaître le prince de Koueï. Il affecta même de donner à sa défection le plus grand éclat : toutes les troupes de Kouang-tchéou eurent ordre de se trouver, le lendemain, armées de toutes pièces sur la place d'armes, hors de la ville où il avait coutume de les exercer ; & comme il y avait plusieurs mois qu'on ne leur avait donné la paie, Li-tching-tong se servit de ce prétexte. Lorsqu'elles furent assemblées, il

envoya inviter le nouveau *tsong-tou* ou gouverneur général, de venir le trouver.

Le *tsong-tou* se rendit à l'invitation, & s'avança au milieu d'une foule d'officiers & de soldats qui environnaient leur général ; celui-ci prenant un ton fier & d'autorité :

— Est-ce donc, lui dit-il en haussant la voix, un dessein formé par les Tartares de faire périr de misère & de faim de braves gens qui s'exposent tous les jours pour leur service ? Voilà plusieurs mois que les troupes n'ont pas reçu leur paie ; à qui devons-nous nous en prendre ? est-ce à la cour de Pé-king ? serait-ce à vous ? La cour & vous, vous êtes également coupables. Après le traitement que vous nous faites éprouver, serons-nous encore assez dupes pour continuer de vous servir ? L'honneur que j'ai de commander ces braves soldats m'impose l'obligation d'épouser leurs intérêts, & de les venger de l'injustice qu'on leur fait : mais ^{p.572} de qui la recevons-nous encore ? De Tartares, & d'usurpateurs de notre empire ? Nous secouons dès aujourd'hui leur joug odieux. Vive notre véritable maître, le prince de Koueï ! vive notre légitime empereur !

En prononçant ces dernières paroles, il se coupa la tresse de cheveux qu'il portait derrière la tête à la manière des Tartares ; toutes les troupes suivirent son exemple : le *tsong-tou* fut mis à mort. Li-tching-tong rentra aussitôt dans la ville, & se saisit du trésor de la province, qu'il distribua à ses soldats. Il dépêcha à Ou-tchéou un courrier, pour donner avis à Ken-hien-tchong, vice-roi de la province du Kouang-si, de ce qu'il venait de faire, & lui dire de tenir prêt du secours en cas de besoin ; mais il se vit bientôt en état de s'en passer. La relation de ce qui s'était passé, qu'il adressa à tous les gouverneurs de la province pour justifier sa conduite, fut plus que suffisante pour exciter une révolution générale. Officiers & soldats, tous se déclarèrent hautement en faveur du prince de Koueï, &

coupèrent leurs tresses de cheveux, pour marquer qu'ils renonçaient à la domination tartare.

La confiance du prince se ranimant de plus en plus chaque jour, il abandonna la province de Kouang-tong, & revint à Tchao-king. Le général Li-tching-tong y arriva presque en même temps, & le reconnut solennellement empereur de la Chine. Le prince le créa comte, sous le titre de Hoeï-koué-kong, & accorda à tous ses officiers des récompenses proportionnées à leur mérite & à leur grade. On apprit dans le même temps une nouvelle qui n'était pas moins intéressante. Dans le Fou-kien, un ho-chang, qui avant d'embrasser l'état de bonze, avait servi longtemps avec distinction, venait de former, en faveur du prince un parti ^{p.573} considérable : déjà il s'était rendu maître de plusieurs villes, tandis que Tching-tching-kong, fils de Tching-tchi-long, avait assujéti toutes les côtes de cette province.

Une année entière de prospérités qui s'étaient succédées rapidement, semblaient annoncer pour l'avenir au prince de Koueï une destinée plus tranquille & plus heureuse ; mais la fortune se lassa bientôt de le favoriser. Dès que le général tartare, qui commandait dans la province de Tché-kiang, apprit la révolte du Fou-kien, il rassembla ses troupes pour voler au secours de cette province. Il aurait été facile au bonze de faire échouer ses desseins, en faisant garder les frontières ; mais uniquement occupé à soumettre quelques places que les Tartares défendaient avec opiniâtreté, il ne pensa pas à fermer les passages. Le général manchéou ne s'en vit pas plutôt le maître qu'il fit marcher en avant, & avec une diligence extrême, un corps de cavalerie, qui investit le bonze dans Kien-ning.

Le commandant tartare entreprit d'emporter la place d'emblée, mais il se vit bientôt contraint d'en former le siège dans toutes les règles. Le bonze avait fait longtemps la guerre, & y avait acquis une grande capacité : il se défendit avec un courage & une intelligence extraordinaires. Le Tartare perdit tant de monde, qu'il fut forcé de

Histoire générale de la Chine

changer ses premières dispositions, & crut devoir se contenter de tenir la place bloquée, en attendant le renfort qui était parti de Pé-king à la première nouvelle de cette révolte.

Ce siège durait depuis plus de deux mois, & les vivres commençaient à manquer dans la place. Le bonze craignait beaucoup plus le défaut de provisions, que tous les efforts des ennemis, & il jugeait, d'après ce qui s'était passé, qu'il leur serait impossible de le forcer : cependant lorsqu'il les vit ^{p.574} employer l'artillerie, il commença à désespérer de tenir longtemps. Il ne laissa pas de se défendre encore plus d'un mois, & il en coûta prodigieusement de monde aux assiégeants ; mais le canon ayant fait brèche en plusieurs endroits, les Tartares livrèrent un assaut, qu'ils continuèrent si vivement durant trois jours, que la place fut forcée. Le bonze fut tué sur la brèche, en faisant des prodiges de valeur, & la ville renversée de fond en comble : les Tartares y mirent tout à feu & à sang.

La prise de Kien-ning & la mort de ce bonze jetèrent la terreur dans son parti, qui se dissipa bientôt de lui-même, ne s'étant trouvé, parmi ceux qui restaient, personne qui voulût s'en déclarer le chef & succéder au bonze dans le commandement. Tching-tching-kong rappela sur ses vaisseaux ceux de ses gens qu'il avait fait descendre à terre, & l'on vit dans peu de jours, les montagnes les plus désertes, couvertes de peuples, que l'épouvante poursuivait & qui s'étaient sauvés des villes pour se mettre à l'abri de la cruauté des ennemis : ainsi les Tartares après la prise de Kien-ning rentrèrent, sans éprouver de résistance, en possession de cette province ; leur plus grande peine fut de calmer la frayeur des peuples, & de les engager à retourner dans les villes qu'ils avaient abandonnées.

Les armes de Kin-tchin-hoan ne furent pas plus heureuses dans la province de Kiang-si : il avait levé une armée considérable dans le dessein d'aller faire le siège de Kan-tchéou, qui refusait de se déclarer en sa faveur, & cette expédition fut la cause principale de la perte de deux généraux, & le commencement des revers du prince de Kouëi.

Au lieu d'aller à Kan-tchéou, comme il se l'était d'abord proposé, Kin-tchin-hoan s'avança à la rencontre de l'armée ^{p.575} tartare, résolu de l'attaquer & de lui livrer bataille ; tandis que Li-tching-tong, à la tête de trente mille hommes, marcha vers Kan-tchéou, dont il engagea le gouverneur à secouer le joug des Tartares. Comme la garnison était faible, & qu'il attendait du secours du Fou-kien, le gouverneur chercha à amuser le général du prince par des pourparlers jusqu'à ce que le renfort fût arrivé : il lui fit même dire qu'il était prêt à lui remettre la place, & qu'il pouvait en venir prendre possession. Li-tching-tong ne se défiant point de la bonne foi du gouverneur, s'approcha de Kan-tchéou, dont il trouva les portes ouvertes ; cependant il fit entrer ses troupes en bon ordre & armées de toutes pièces : précaution qu'il fut heureux d'avoir prise, car à peine la moitié de son monde était-elle introduite dans la ville, que les Tartares arrivés du Fou-kien, & qu'on avait postés en embuscade, fondirent de toutes parts sur lui & le chargèrent vigoureusement. Li-tching-tong ne perdit point la tête ; ses soldats, qui marchaient en bon ordre, serrèrent leurs rangs & faisant volte-face, soutinrent l'impétuosité du premier choc avec une intrépidité surprenante. La fureur s'emparant des combattants, des ruisseaux de sang inondèrent les rues de Kan-tchéou. Li-tching-tong réussit à se dégager ; ses troupes, sorties d'un si mauvais pas, murmurèrent hautement contre lui, en lui reprochant de les avoir sacrifiées par sa trop grande crédulité.

Quoique Kin-tchin-hoan eut battu plusieurs fois les Tartares de Nan-king, il se trouvait néanmoins dans une position aussi embarrassante que Li-tching-tong : comme il les croyait hors d'état de reparaître de longtemps dans le Kiang-si, & affaiblis par les pertes que leur avaient causé les victoires qu'il avait remportées sur eux, il revint à sa première idée d'aller réduire ^{p.576} Kan-tchéou, en quoi il fit une faute irréparable ; car s'il se fût arrêté à la résolution de les combattre, la terreur s'était tellement répandue parmi eux, qu'en marchant droit à Nan-king, il aurait fait déclarer en sa faveur la province entière, & se serait trouvé dans le

cas de n'avoir plus rien à redouter des forces réunies des Mantchéous. Ses lenteurs & ses variations laissèrent donc aux ennemis tout le temps de revenir de leur première consternation ; elles donnèrent encore, au détachement qui était parti de Pé-king, le loisir de venir joindre devant Nan-king les troupes qui l'attendaient pour prendre avec lui la route du Kiang-si. Kin-tchin-hoan, averti de leur marche & de leur dessein, quitta précipitamment Kan-tchéou, devant laquelle il ne faisait que d'arriver, & laissant à Li-tching-tong le soin de continuer le siège, il alla chercher les Tartares, impatient de les rencontrer : il ne soupçonnait pas que leur armée fut aussi forte & aussi nombreuse qu'elle l'était effectivement.

Les détachements qu'il envoya à la découverte lui ayant rapporté qu'elle était de cent cinquante mille hommes, il comprit l'imprudence qu'il y aurait de livrer bataille, & il se contenta de harceler l'ennemi & de se tenir sur la défensive ; conduite sage, qu'il se repentit bientôt d'avoir abandonnée. Les ennemis ne pouvant réussir à l'engager à une action générale, décampèrent & se portèrent vers Kan-tchang, faisant, en apparence, toutes les dispositions d'un siège. Kin-tchin-hoan vola au secours de cette place, & s'y enferma avec la plus forte partie de ses troupes. Les ennemis s'applaudissant du succès de leur ruse, investirent la place de tous côtés, & prirent toutes les précautions nécessaires pour empêcher qu'il n'échappât. Ce général reconnut bientôt la faute qu'il avait commise, & la nécessité ^{p.577} de faire les derniers efforts pour se tirer du mauvais pas où il était engagé.

Le commandant tartare commença par livrer plusieurs assauts, qui ne servirent qu'à lui faire connaître l'inutilité de ses tentatives pour emporter la place à force ouverte : résolu de s'attacher à la réduire par la famine, il donna en conséquence ses ordres pour creuser un fossé large & profond, & il fit construire des redoutes d'espace en espace, où il mit des détachements en nombre suffisant, pour les défendre contre les sorties des assiégés.

Histoire générale de la Chine

Kin-tchin-hoan sentit plus que jamais qu'il était perdu sans ressource, si l'ouvrage entrepris par les ennemis s'achevait : il ne dissimula point à ses soldats le danger qui les menaçait, & qu'ils ne devaient attendre de salut que de leur bravoure. Animés par ses discours & par son exemple, ils fondirent sur les travailleurs, dont ils ruinèrent les ouvrages & en tuèrent un grand nombre. La terreur & l'épouvante se répandirent parmi les Tartares, au point que toutes les fois qu'on voyait les assiégés approcher, tout prenait la fuite & on suspendait les travaux. Kin-tchin-hoan persuadé qu'il pourrait profiter de ces premiers avantages, pour se tirer d'affaire, choisit parmi ses soldats les plus braves & les plus déterminés, & les mena à l'ennemi dans un moment qu'il jugea favorable à son dessein. Ils renversèrent du premier choc un corps considérable de Tartares qui s'avançaient à leur rencontre ; Kin-tchin-hoan passant alors le fossé, se crut en liberté & se félicitait déjà d'être sorti de danger, lorsqu'il aperçut de nouveaux ennemis qui venaient à grands pas pour le combattre. Il voulut les éviter, & ne trouva pas de moyen plus sûr que de mettre entre lui & ce corps d'armée, une rivière qui était tout près p.578 de là ; mais en la passant il tomba & périt au milieu des eaux. Ce général avait laissé Ouang-té-gin dans la place pour continuer de la défendre, avec promesse de revenir bientôt à son secours ; les Tartares, qui ne le craignaient pas, recommencèrent leurs attaques, & la place fut emportée le troisième jour. Ils traitèrent Ouang-té-gin en rebelle, & passèrent tous les habitants au fil de l'épée : exemple de sévérité, qui causa dans le Kiang-si un si grand effroi, que tout s'empressa de rentrer sous l'obéissance des Tartares.

Le général Li-tching-tong périt du même genre de mort que Kin-tchin-hoan : après avoir échoué devant Kan-tchéou, il retourna promptement camper à Sin-fong ; ses troupes étaient découragées & mécontentes ; les murmures éclatèrent, & la désertion se mit dans son armée : il avait perdu sur sa route la moitié de ses soldats. Le désespoir s'empara de lui, & cherchant dans le vin un remède au chagrin qui le dévorait, il rassembla un certain nombre d'officiers & se livra avec eux à

Histoire générale de la Chine

des excès qui lui firent perdre la raison. La pluie qui tombait depuis plusieurs jours, redoubla alors avec tant de force, que ses soldats craignant d'être submergés, le contraignirent de décamper sur-le-champ pour se tirer du danger qui le menaçait : ils n'attendirent pas que l'ivresse où il était fut dissipée, & le plaçant sur son cheval comme ils purent, ils se mirent en marche ; obligé de passer un torrent, il fut emporté avec son cheval par la rapidité des eaux : on ne sut que trois jours après qu'il avait été noyé, parce qu'on aperçut alors son corps flottant sur la rivière.

Les affaires du prince de Koueï ne furent plus qu'un enchaînement de pertes & de disgrâces : la mort des deux généraux, sur lesquels il fondait principalement ses espérances, fut suivie ^{p.579} de la perte de toute la partie méridionale du Hou-kouang, dont il avait confié la défense à Ho-teng-kiao. Cette province, placée au centre de l'empire, était d'une trop grande conséquence, pour que les Tartares ne prissent pas tous les moyens de s'en rendre les maîtres ; aussi dès qu'ils apprirent à Pé-king que le Ho-nan se déclarait en faveur du prince de Koueï, ils firent partir une armée considérable qui fut encore renforcée sur la route par les garnisons de la partie du Hou-kouang, soumise à leur domination : ces troupes réunies marchèrent droit à Tchang-cha. Ho-teng-kiao, qui n'était pas en état de se défendre contre des forces si supérieures & si formidables, se retira du côté de Siang-tan, où il rassembla toutes les troupes des environs, avec lesquelles il résolut d'arrêter les Tartares & de leur livrer bataille ; mais il fut défait & lui-même tué dans le combat. Sa perte entraîna celle de tout le pays, qui s'était soumis au prince de Koueï, & qui rentra sous la domination des Tartares.

@